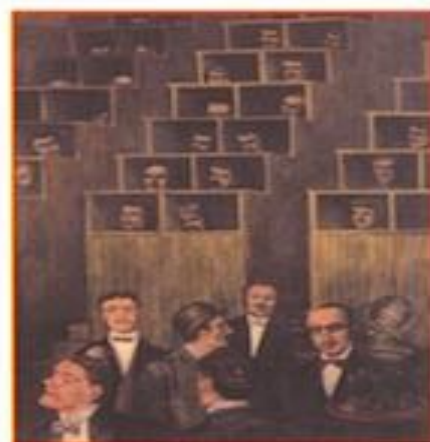
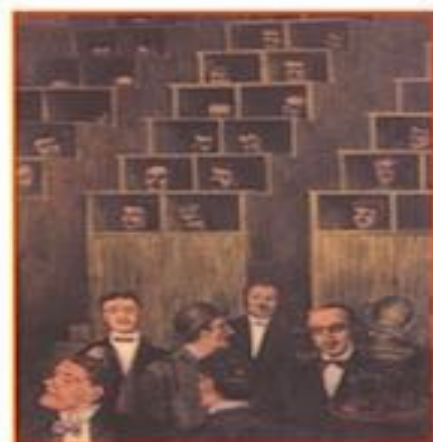
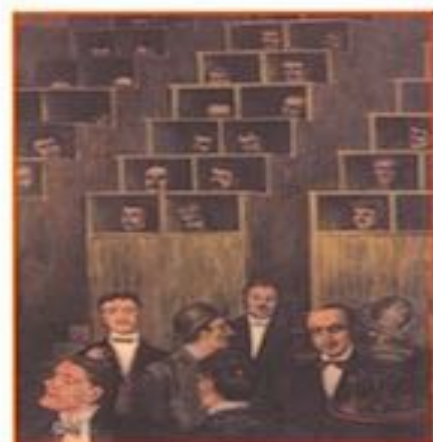
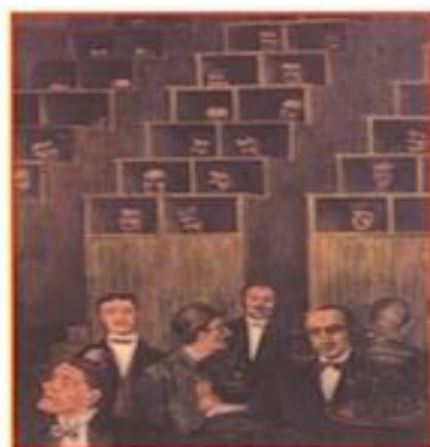


JAKOB WASSERMANN

L'AFFAIRE MAURIZIUS

roman traduit de l'allemand par
JEAN-GABRIEL GUIDEAU

suivi de
RÉFLEXIONS SUR
« L'AFFAIRE MAURIZIUS »
par
HENRY MILLER



MÉMOIRE du LIVRE

TABLE DES MATIÈRES

[Page de titre](#)

[Copyright](#)

[Quatrième de couverture](#)

[Partie un La valeur de la vie](#)

[Chapitre un](#)

[Chapitre deux](#)

[Chapitre trois](#)

[Chapitre quatre](#)

[Chapitre cinq](#)

[Chapitre six](#)

[Chapitre sept](#)

[Partie deux Entre deux mondes](#)

[Chapitre huit](#)

[Chapitre neuf](#)

[Chapitre dix](#)

[Chapitre onze](#)

[Chapitre douze](#)

[Chapitre treize](#)

[Partie trois La mort irrévocable](#)

[Chapitre quatorze](#)

[Chapitre quinze](#)

[Chapitre seize](#)

[Henry Miller : Réflexions sur L'Affaire Maurizius](#)

[Notes](#)

JAKOB WASSERMANN

L'AFFAIRE MAURIZIUS

traduit de l'allemand par
JEAN-GABRIEL GUIDAU

suivi de

RÉFLEXIONS SUR *L'AFFAIRE MAURIZIUS*

par HENRY MILLER

MÉMOIRE DU LIVRE

En couverture : *Détenus de soirée*
huile sur toile de CHRISTIAN ZEIMERT.
(Édimédia. Coll. part.)

Titre original :
DER FALL MAURIZIUS
© by Langen Müller Verlagsbuchhandlung, GMBH, München.

RÉFLEXIONS SUR L’AFFAIRE MAURIZIUS
© 1987 by the Estate of Henry Miller.
All rights reserved.
© Christian Bourgois éditeur, 1997, pour la traduction française.

L’AFFAIRE MAURIZIUS
traduction française : Jean-Gabriel Guidau.
Tous droits réservés.

© Mémoire du Livre, 2000.

ISBN 2-913867-08-01

Âgé de 16 ans, Etzel Andergast, le fils du procureur Andergast, prend conscience qu'il y a une « affaire Maurizius », classée et étouffée : un homme portant le nom d'Otto Leonard Maurizius est emprisonné pour meurtre depuis dix-huit ans. Le jugement a été prononcé sur réquisitoire du procureur Andergast. Or, pour le jeune homme, la culpabilité de Maurizius est loin d'être établie. Tournant le dos à sa famille et à ses valeurs traditionalistes, Etzel traque l'homme qui pourrait connaître la vérité et se cache sous une fausse identité à Berlin.

« Ce roman est fondé sur une célèbre erreur judiciaire qui, comme notre affaire Sacco et Vanzetti, a eu des répercussions dans le monde entier. Avec la pénétration ample et profonde qui le caractérise, Wassermann élève ce thème à un niveau qui lui donne la grandeur d'une tragédie grecque... J'ai réfléchi sur *L'Affaire Maurizius* plus, je crois, que sur aucun autre livre que j'ai lu... Il me hante comme le Sphinx hantait les hommes d'autrefois ».

HENRY MILLER

Né en Allemagne (à Fürth), en 1873, et mort en Autriche (à Altaussee) en 1934, Jakob Wassermann est considéré comme l'un des plus grands écrivains allemands du XX^e siècle et souvent comparé à Dostoïevski. *Les Juifs de Zindorf*, *L'Affaire Maurizius*, *Etzel Andergast*, *Joseph Kerkhoven*, *Ulrique Woytich* et *Gaspard Hauser* eurent des centaines de milliers de lecteurs et suscitèrent l'admiration de Thomas Mann, Rilke, Hofmannstahl, impressionnés à la fois par une puissance de travail balzacienne et par un univers d'une force peu commune. En 1932, à la veille de l'arrivée d'Hitler au pouvoir, Jakob Wassermann dut quitter l'Allemagne, où ses livres, comme ceux d'Erich Maria Remarque et de tant d'autres créateurs, furent brûlés par les nazis.

L'Affaire Maurizius (1929) est accompagnée de l'importante étude qu'Henry Miller lui a consacrée en 1946.

PARTIE UN

LA VALEUR DE LA VIE

Chapitre un

I

Avant même l'apparition de l'homme à la casquette de marin, il était visible que le jeune Etzel était agité de vagues pressentiments, peut-être à cause de cette lettre timbrée de Suisse qu'en rentrant de l'école il avait vue sur la console du vestibule. Il l'avait prise et la regardait attentivement de ses yeux de myope. L'écriture le frappa comme une chose oubliée qu'on n'arrive plus à situer. Que de mystère dans une lettre fermée ! Celle-ci portait, tracée d'une écriture ronde et rapide qui avait l'air de courir sur des roulettes, l'adresse de M. le baron Wolf d'Andergast. « Qu'est-ce que ça peut bien être que cette lettre, Rie ? » dit-il en s'adressant à la gouvernante qui sortait de la cuisine. Dès ses premières années il avait appelé Mme Rie, Rie tout court. Elle était depuis plus de neuf ans déjà dans la maison et lui était aussi familière et proche que peut le devenir une femme appelée à prendre la place de la mère dont elle remplit en effet le rôle dans toutes les questions d'ordre matériel. Disons ici que M. d'Andergast était divorcé depuis neuf ans et demi ; les clauses draconiennes du divorce avaient obligé la mère à s'éloigner de son enfant ; elle n'avait le droit ni de le voir, ni de lui écrire ; bien entendu, lui ne devait pas lui écrire non plus et personne n'avait le droit de parler d'elle devant lui. C'est ainsi qu'à seize ans le jeune garçon ne savait rien de sa mère ; l'esprit qui régnait dans la maison avait même étouffé en lui toute curiosité à son sujet ; la seule chose qu'on lui eût dite, il y avait longtemps déjà, et incidemment, comme s'il se fût agi d'une personne étrangère et indifférente, c'est qu'elle vivait à Genève et que, pour des raisons qu'il apprendrait quand il serait un homme, elle ne pouvait venir le voir. Il avait été bien obligé de se contenter de cela. Ce sujet occupait-il en secret sa pensée, on ne pouvait le savoir, étant donné la réserve qu'il gardait sur tout ce qui

touchait sa vie intérieure. Il avait appris à se taire, sachant à quel point étaient infranchissables les barrières qu'en pareil cas on opposait à sa curiosité. Plus les choses l'intéressaient passionnément, plus il se croyait obligé de se montrer impassible. Toutes les questions qu'il posait avaient, comme celle qu'il venait d'adresser à Mme Rie, une sorte de résonance sournoise. Il demeurait en embuscade et ses yeux myopes observaient les événements et les hommes avec une attention intense.

Rie n'avait pas encore vu la lettre. Elle la prit de la main d'Etzel, l'examina attentivement, et avec un air d'innocence voulue elle dit : « Cela regarde ton père, ne t'en occupe pas. Ta tartine est sur la table. On n'a pas à s'occuper des lettres qui ne vous sont pas adressées. — Dieu ! que tu es ennuyeuse, Rie, répliqua le jeune garçon, tu ne crois tout de même pas que j'ignore de qui est cette lettre ? Est-ce qu'il en arrive souvent ? Écrit-elle quelquefois ? »

Rie, interdite, regarda le visage énergique levé vers elle. « Pas que je sache, murmura-t-elle avec embarras, c'est la première fois à ma connaissance. » Et elle regarda de nouveau l'étroit visage pâle à la physionomie intelligente, et baissant les yeux, intimidée, elle ne fixa plus la frêle silhouette que des épaules aux pieds.

« Est-ce vrai, Rie ? » demanda Etzel, un sourire madré aux lèvres et se démasquant soudain. « Qu'est-ce qui te le fait soupçonner ? demanda Rie agacée ; tu es un vrai détective. Voudrais-tu me tendre un piège ? Mais je suis bien aussi rusée que toi. — Non, Rie, je te jure que tu ne l'es pas tant que moi, répondit Etzel, la regardant avec commisération. Dis-le-moi franchement, en vient-il souvent de ces lettres ? En as-tu déjà vu une ? » Il l'interrogeait de ses yeux grands ouverts, dans les profondeurs glauques desquels on voyait des scintillements de bronze. Ce qui lui paraissait misérable, c'était la gaucherie avec laquelle la bonne dame cherchait à le tromper. Chaque fois qu'il avait l'occasion de comparer l'acuité de ses sens avec celle de son entourage, il éprouvait un sentiment de compassion étonnée et aussi de l'épouvante comme quelqu'un qui s'aperçoit soudain d'une infirmité dont il ne s'était pas jusque-là senti affligé.

« Jamais, je te le dis, c'est la première fois, reprit Rie. — Je voudrais bien être là quand lui ouvrira la lettre et la lira », murmura Etzel en se mordillant le bout du doigt que, perdu dans ses songeries, il gardait entre ses dents. « Lui », il avait dit ce mot d'un ton fait de respect, de crainte, de crédulité, d'aversion mêlés. Il pirouetta sur ses talons et, balançant de la main droite son paquet de livres retenu par une courroie, gardant toujours la phalange du

majeur de la main gauche dans la bouche, il se rendit dans sa chambre.

Rie le suivit des yeux d'un air mécontent. Elle n'aimait pas ce genre d'entretiens à l'issue desquels on peut toujours se demander si l'interlocuteur ne vous en veut pas. Etzel était le seul de la maison en qui son âme sensible trouvât un écho. Car dans cette maison, bien loin d'en exiger, on n'accordait aucune valeur à la sensibilité. C'était une maison austère.

Le maître ne tolérait et ne désirait aucune familiarité. Qu'on fît son devoir en silence, c'est tout ce qu'il attendait ; quant à des velléités de sympathie, si par hasard il s'en éveillait en lui, elles restaient inexprimées. Si on lui rendait des services dévoués allant jusqu'à l'abnégation, il s'abstenait de manifester aucune gratitude en faisant remarquer qu'il payait ses gens pour leurs sacrifices, le cas échéant.

Elle entendait Etzel aller et venir dans sa chambre, faisant de petits pas ridiculement courts. Le souvenir de ce visage tendu vers elle avec le scintillement de bronze au fond des yeux l'emplissait d'inquiétude. Elle se disait : « Le voilà maintenant devenu un homme ; jusqu'ici ce n'était qu'un enfant insignifiant, mais d'où vient-il, cet homme, tout d'un coup ? »

Il y avait bien longtemps qu'elle le connaissait. C'était un enfant tranquille, plutôt songeur que turbulent, docile parce que sans désirs ni convoitise, et qui n'avait jamais connu, même par crises, cet ennui (ce terme est trop faible) qui accable tant d'enfants de son énigmatique tourment. Une atmosphère de gaieté légère émanait de lui sans cesse. Avec son petit air raisonnable, il ne manquait pas d'une certaine drôlerie. Sa grand'mère, la vieille baronne d'Andergast, l'appelait Lilliput, docteur et philosophe, quand il avait douze ans, et grâce à elle, ses reparties amusantes faisaient le tour de leurs connaissances. Rie se faisait l'effet d'être la mère « officielle », puisque la mère instituée par Dieu et sur qui elle n'avait que des notions imprécises, sinon fausses, s'était soustraite à son devoir. Influencée par l'atmosphère de la maison, voici comment elle voyait les choses : accomplissement du devoir, oubli du devoir, tels étaient les deux pôles positifs et négatifs entre lesquels oscillait le monde d'Andergast, c'est-à-dire le monde en général. À ses yeux, Etzel était un enfant abandonné, et parce qu'il lui était possible de le choyer, elle s'était mise à l'aimer tendrement, étant tout particulièrement convaincue qu'elle le comprenait, et cette erreur la rendait heureuse.

II

Il est probable que M. d'Andergast aussi trouva que, du jour au lendemain pour ainsi dire, le gamin insignifiant était devenu un homme, car les agissements, l'emploi du temps d'Etzel, ses travaux et ses lectures furent soumis à un contrôle plus sévère encore qu'auparavant. Une allusion de Rie à l'incident de la lettre avait suffi pour qu'il flairât le danger qui pouvait menacer de là-bas et il prit ses mesures. Le fait qu'on lui rapportât de pareils incidents venait de la contrainte morale qu'il exerçait sur son entourage, et, si le rapport était incomplet, il en comblait les lacunes grâce à cette faculté parfaite d'enchaînement qui était l'une de ses caractéristiques les plus redoutées, celle par laquelle il subjuguait les esprits. Elle lui assurait toujours l'avantage de conserver intactes ses forces de réserve : car il n'était en général plus obligé de les exposer lorsqu'il avait amené les faits ou les gens au point qu'il voulait pour les utiliser sans qu'on vît les ficelles avec lesquelles il les faisait marcher. Telles ces installations électriques modèles où fonctionnent, en toute sûreté, commutateurs, fils conducteurs invisibles, transformateurs qui vous font gagner du temps.

C'est parmi les effets de cette organisation impeccable qu'Etzel avait grandi, et ses nerfs s'y étaient adaptés, bien que de temps à autre ils se montrassent rebelles. Il vivait dans une maison de verre. Les manquements dont il se rendait coupable n'étaient nullement commentés, ils n'étaient pas davantage suivis de menaces, on se contentait d'en prendre note. C'était la méthode du silence. Cette anormale situation de famille avait pour résultat que les habitants de la maison semblaient pratiquer de plein gré l'espionnage ; fournisseurs, commissionnaires, facteurs, huissiers, tous étaient assujettis à cette volonté supérieure partout sensible et qui gouvernait sans déclarer ouvertement sa toute-puissance ni prendre la peine d'en instruire chacun en particulier. Ils étaient amenés à l'obéissance et dressés à la délation par le seul fait qu'elle régnait là, écrasante et grandiose comme une montagne.

C'étaient là ses impressions d'enfance. Toute son enfance avait été placée sous la surveillance, dissimulée toutefois, d'un œil de lynx. Toute chose était chargée de cette surveillance. Calendrier, emploi du temps, montre, bloc-notes, bulletin scolaire. Tout émanait d'un programme idéal et tendait à entrer dans la réalité avec un automatisme tout officiel. Mais pour ce faire, aucune prescription n'était expressément formulée, on n'en exigeait pas le respect par des moyens extérieurs, on l'obtenait tacitement, et tout cela avait un

caractère de si glaciale nécessité qu'on ne songeait pas à y contredire. Les occupations s'accomplissaient et le temps se répartissait avec l'austère rigueur des prescriptions immuables ; déjeuner : une heure un quart ; dîner : sept heures et demie ; bains : mercredi et samedi à neuf heures ; argent de poche : un mark par semaine ; relations avec X... ou Z... : peu recommandables, donc à éviter. Leviez-vous un regard étonné, vous vous entendiez dire : As-tu quelque remarque à faire ? Demeuriez-vous embarrassé et hésitant : Tu dis ?... Tout cela avec beaucoup d'amabilité, beaucoup de froideur, beaucoup de mesure, tout à fait le ton de l'homme du monde.

Quand un homme à forte personnalité quitte une pièce, l'atmosphère créée par lui ne s'apaise pas de sitôt ; ses énergies rayonnent sur les choses. Combien davantage se manifeste alors cette influence dans les lieux où se passe sa vie ; le lit dans lequel il dort, la chaise sur laquelle il s'assied, le miroir dans lequel il se regarde, le bureau devant lequel il travaille, les étuis à cigares et les cendriers dont il se sert, toutes ces choses portent son empreinte, ont un peu de son expression, de ses gestes, même de sa température, comme si on leur infusait chaque jour quelques gouttes de son sang.

Depuis qu'il était capable de penser et de se souvenir, Etzel avait toujours entendu une certaine porte s'ouvrir et se fermer de la même manière ; elle s'ouvrait toute large, lentement, comme s'il fallait à la puissante silhouette mesurer tout d'abord l'espace du regard et en prendre possession ; elle se fermait de façon irrévocable comme on cache une lettre dont le contenu est décisif. Ces impressions créaient dans son imagination un enchaînement de tableaux immuables : il se sentait éloigné d'un monde inaccessible où se produisaient d'horribles choses ; il voyait une main apposer solennellement sa signature au bas de documents lourds de portée ; il voyait ce père enclos dans une solitude intimidante. Enfant, il s'était parfois glissé jusqu'à la porte et l'avait considérée longuement, avec de grands yeux, comme pour déchiffrer d'invisibles runes dont elle eût été couverte. S'il entendait son père toussoter, gratter ses pieds sur le sol, aller et venir gravement, rythmant sa marche comme un homme qu'assiège une horde de pensées mauvaises, il se retirait sans bruit, essayant dans le silence de sa chambre de deviner quelque une de ces pensées, de ces décisions exécutées, quelque fragment du monde inconnu, sombre et dangereux dans lequel vivait son père.

Il en était de même des coups de sonnette qui, pour être aussi impérieusement brefs, ne pouvaient venir que de chez lui, à sept heures et

demie juste, de la chambre à coucher ; à deux heures et demie juste, après la sieste, du cabinet de travail, sauf les jours où les débats au Palais se prolongeaient jusque dans l'après-midi. À chaque coup Etzel sursautait ; deux fois par jour, il était pris de la même oppression accompagnée de battements de cœur. Et un phénomène qui avait été autrefois pour l'enfant un fréquent cauchemar se reproduisait maintenant encore assez souvent : il se réveillait en sursaut parce que la grêle clochette avait tinté dans son rêve. Il guettait et voyait devant lui, tout près, tel un moulage éclairé sur un fond sombre, la main de son père, l'index impérieusement tendu. Cette main, il la connaissait mieux que la sienne propre, elle s'insérait même dans une série de visions qui revenaient sans cesse dans ses rêves ; main étroite d'aristocrate, aux doigts effilés avec des ongles jaunâtres et, sur le revers, une couche soyeuse de poils bruns. Quelquefois, dans le rêve, elle se mouvait sur un dossier bleu, pareille à un étrange reptile. Son éloquence muette ou son immobilité expressive faisaient penser parfois à la main d'un acteur, d'un acteur de tout premier ordre et particulièrement expert, qui n'incarne il est vrai que des caractères à la fois sévères et sereins et qui, les ayant bien médités, les joue sans précisément les vivre, mais les joue justement pour faire comprendre qu'il garde ses distances. D'assez bonne heure, Etzel s'était familiarisé avec cette notion de distance, bien que sa nature, à l'inverse de celle de son père, le portât à se rapprocher des autres, tendance que du reste sa myopie semblait accentuer extérieurement.

III

Ce système muet de surveillance n'atteignait plus guère son but qu'en apparence, Etzel ayant déjà pris des dispositions efficaces pour se dégager de cette emprise incommode. Il y avait plus de difficultés que n'en eussent éprouvé à sa place d'autres jeunes garçons, sa loyauté le liant à certaines conventions et son indépendance d'esprit l'empêchant de se confier à un camarade de son âge. Il ne lui était pas possible non plus de se joindre à l'un des groupes ou partis qui s'étaient formés et se reformaient sans cesse parmi ses compagnons. Il ne prenait aucun plaisir à leurs discussions, et ce n'est que rarement et à contrecœur qu'il assistait à leurs réunions. Ce n'était pas chose facile que de l'amener à se prononcer sur une question, dans un sens ou dans l'autre, et leurs solutions catégoriques n'éveillaient en lui que le doute. On se

rendait compte, d'ailleurs, que dans sa réserve il y avait plus de courage que dans les criailleries des énergumènes et, chose étrange, on l'en estimait davantage. Malgré cela, le seul ami qu'il eût (en son for intérieur il était très circonspect dans l'attribution de ce titre qu'en public il acceptait par pure courtoisie) était un esprit agité, d'opinions radicales ; mais en définitive ce n'était pas pour ses idées qu'il avait choisi Robert Thielemann, mais pour l'ouverture et la franchise de sa nature qui lui plaisaient et c'est ainsi que naquirent des rapports fondés sur le principe des compensations, et dans lesquels le grand et le petit, la lourdeur de l'un et la vivacité de l'autre, la rudesse d'une part, la délicatesse d'autre part, se complétaient par leur contraste même. Thielemann aimait jouer au protecteur auprès d'Etzel dont il connaissait du reste la supériorité intellectuelle ou plutôt la supériorité d'éducation. Il ne comprenait pas toujours cette originalité de pensée, de jugement qui frisait parfois la bizarrerie, mais à voir Etzel si peu développé physiquement, à voir sa délicatesse timide (sous laquelle, il est vrai, se dissimulait une force qu'il n'apercevait pas), il se sentait poussé à couvrir en quelque sorte ce camarade plus jeune et plus fragile. Et non seulement lui, mais tous le traitaient avec ménagements.

Donc Etzel n'idéalisait pas son amitié pour Thielemann. Il avait nettement conscience de ce qu'elle avait de provisoire et aussi d'insuffisant, et il se comportait comme celui qui, soit par discrétion, soit pour ne pas se faire remarquer, soit parce qu'il n'a rien trouvé de mieux, se contente d'une habitation plutôt exiguë, bien que ses moyens lui permettent de s'installer plus largement. C'est ce sentiment de provisoire qui dominait généralement dans toutes les relations qu'il avait avec les autres, sans qu'il sût d'où cette impression venait ou qu'il pût s'en défendre. C'était bien assez difficile de la dissimuler aux yeux des autres quand, trop souvent, il ne parvenait plus à se la dissimuler à lui-même. Car précisément il avait ce don de se dissimuler quelque chose à soi-même, laborieuse opération qui exige de la ruse et quelque imagination. (Mais il n'accordait aucune valeur à l'imagination, ne voulait rien en savoir, et c'était là un autre trait curieux de son caractère.)

Il aurait bien voulu parler à Robert Thielemann de l'homme à la casquette ; il s'en abstint cependant, craignant de se rendre trop sensible à lui-même l'inquiétude qu'il en éprouvait. L'apparition trois fois répétée du vieux occupait et assombrissait ses pensées sans relâche. Le jour où il vit de ses propres yeux que l'individu mystérieux suivait son père aussi, osait l'affronter aussi, et que cette audace, en dépit de tout ce que l'autre avait de

hautain, de froidement distant, ne paraissait pas le laisser indifférent, ni être considérée par lui comme un symptôme négligeable – Etzel croyait en être sûr –, dès ce jour cette simple inquiétude se transforma en une méfiance nerveuse, sans cesse croissante à l'égard de tout ce qui l'entourait, gens et choses, comme si les murailles qui soutenaient le toit n'offraient plus aucune garantie, comme si l'on conservait dans les armoires des produits subtils, délétères, comme si une mèche d'amadou brûlait dans la cave, toute prête à faire exploser une caisse de dynamite. Cet état d'attente douloureuse dura, avec des répit plus ou moins longs, jusqu'au jour où, dans l'un des dossiers de son père, il mit la main sur le document qui eut sur toute la suite de sa destinée une influence décisive.

IV

Les manières et la mise de l'homme à la casquette, bien qu'au premier abord quelconques et ordinaires, avaient cependant quelque chose de fantomatique, ne fût-ce que par le regard scrutateur avec lequel il considéra le jeune garçon dès le premier instant de leur rencontre, par l'entêtement avec lequel il le suivit un certain temps pas à pas, cherchant à le dépasser, et, quand il y réussissait, le fixant de nouveau, puis par la brusquerie de sa disparition aussi soudaine que son apparition. C'était un petit vieux sec qui n'était pas un « monsieur » ni un ouvrier non plus, mais, selon toute apparence, un homme de la petite bourgeoisie. Il pouvait avoir soixante-dix ans environ, mais il avait l'air assez vert et il ne manquait pas d'agilité dans ses mouvements. Il portait un veston fourré brun râpé, il avait des gants de laine et aux poignets des manchettes tricotées à bord rouge ; son bras gauche retombait rigide le long du corps. Les deux premières fois il fumait une courte pipe anglaise, peut-être même était-elle éteinte entre ses dents ; en tout cas on apercevait, derrière les lèvres rasées et minces comme un trait de plume, ses dents abîmées, presque noires. Etzel aurait pu reproduire toutes les lignes de ce méchant visage osseux et tanné, les petits yeux scintillants aux aguets, au regard astigmatique, dont on eût dit que l'un était de verre, les oreilles drôlement écartées qui dépassaient les maigres touffes de ses favoris d'un gris verdâtre et qui semblaient deux vilains oiseaux déplumés dans un fourré desséché. La première fois Etzel l'avait vu sur le pont inférieur du Mein. Il était avec Robert Thielemann, Schlehle le bègue, Max Schuster au col de

héron, qui jouait un rôle dans le « mouvement des Jeunes », le gros Nicolas Mohl (le vorace, comme on l'appelait à cause de son éternelle boulimie), Müller n°1 et Muller n°2. Une discussion politique s'était élevée occasionnée par une réflexion amère de Thielemann sur les manœuvres perfides de Schuster. Le groupe dont il était le chef avait fait courir des bruits malveillants sur le groupe républicain, et Thielemann leur reprochait de tramer de viles intrigues et de se laisser mener comme des pantins, sans jamais prendre parti, par des gens dont on pouvait même se demander s'ils n'étaient pas des racoleurs payés par la réaction. « Vous êtes de jolis cocos ! » clamait-il sans cesse, et sa voix débonnaire et lente contrastait d'amusante façon avec sa colère. Il battait l'air de ses bras, et ses éclats de voix suscitaient la désapprobation des passants. Il n'inspirait pas particulièrement confiance avec son toupet de cheveux rouge feu, son visage couvert de taches de rousseur et sa cape de gros drap flottant sur ses épaules. Lorsque finalement il leur décocha l'accusation que voici : eux et leurs acolytes, dit-il, terrorisaient déjà ceux des professeurs qu'on avait pu jusqu'ici compter parmi les purs, et même un homme tel que Camille Raff ne se déclarait plus ouvertement, mais se recroquevillait intimidé dans le coin des observateurs prudents, à ce moment-là, il verdit de rage et parut bien près de se jeter sur Schuster et les deux Müller. Le premier eut un ricanement où il y avait autant de défi que d'embarras, Schlehlein le bègue, se sachant protégé par la majorité, se planta devant Thielemann et dit sans vergogne : « C'est vrai, t... ton Raff est b... bien un de ces pa... parasites-là. Il tr... tremble p... pour sa situation. » Thielemann le toisa d'un regard méprisant et dit : « Ferme ça, imbécile ! » Il chercha des yeux autour de lui quelqu'un qui l'appuyât, mais il n'avait personne pour lui, car Etzel, qui avait horreur de semblables scènes, s'était séparé de la bande querelleuse et avait pris les devants. Venant de la place des Suisses, ils avaient atteint le pont, et tandis que Thielemann regardait autour de lui, en quête d'un auxiliaire, ses traits prirent une expression d'épouvante. Il vit Etzel au milieu de la chaussée marchant comme un somnambule sur un auto-camion qui s'approchait à grand fracas et qui allait inévitablement le renverser dans un instant. Il cria de toutes ses forces : « Attention, Andergast, attention, que diable ! » D'un bond il fut près de lui, l'entraîna juste assez tôt pour que le pare-chocs ne fît que lui effleurer la hanche.

À ce nom d'Andergast, un homme qui, appuyé à la balustrade du pont, la pipe entre les lèvres, regardait le fleuve comme s'il ne voyait et n'entendait

rien de ce qui se passait près de lui, se retourna brusquement, dévisagea les jeunes garçons, attacha sur Etzel son regard aigu, et lorsque Thielemann passant son bras sous le sien lui dit d'un ton mi-bourru, mi-autoritaire : « Viens, Andergast, laissons ces sales types », il suivit les deux jeunes gens dans la NouvelleRue de Mayence, marchant à quelque vingt pas derrière eux. C'est seulement quand ils s'arrêtèrent sur la place de l'Opéra à la devanture d'un libraire qu'il les dépassa, attendit qu'ils continuassent leur chemin et fixa encore une fois Etzel comme sur le pont, de son œil scrutateur et scintillant, au regard cependant calme et songeur. « Tu le connais, celui-là ? » demanda Thielemann étonné, pendant qu'ils poursuivaient leur route. « Non », dit Etzel, mais il éprouvait dans le dos une sensation de malaise.

Deux jours après, l'homme était debout devant le portail du lycée. Il était midi ; les classes se déversaient en torrent du préau, se dispersaient en tous sens au milieu d'un vacarme de voix étourdissant. Etzel était parmi les retardataires. Son premier regard quand il fut dehors tomba sur l'homme à la casquette ; il fit des yeux ronds, s'arrêta court. L'homme le regarda sans sourire, sans sourciller, et le suivit. Comme Etzel éprouvait de nouveau et plus fort que l'avant-veille cette sensation de malaise dans le dos, il remonta son paquet de livres sous son bras, et prit un pas de course qui, en cinq minutes, laissa l'inconnu qui le poursuivait à un kilomètre en arrière.

V

La troisième fois, il était devant la maison Andergast à l'angle de la rue des Tilleuls, quand Etzel revint de sa leçon de gymnastique, avec Henri Ellmers. Cet Ellmers, fils d'un architecte, excellent mathématicien, avait offert à Etzel de l'aider à faire un devoir d'algèbre, sur lequel celui-ci était resté toute la soirée de la veille, sans savoir comment s'en tirer. Au fond, il n'aimait pas Ellmers qui était un vantard et un arriviste et qui avait failli quelques mois avant être boycotté par toute la classe pour une histoire de dénonciation qu'on n'avait jamais tirée au clair. Mais Ellmers lui avait offert son concours avec une insistance si sincère (sans doute était-il séduit à l'idée de pouvoir dire qu'il allait chez le baron Andergast) qu'Etzel ne trouva aucune raison de faire le dédaigneux, mais cette fois Etzel eut peur lorsqu'il aperçut l'homme à la casquette. C'était cette répétition qui avait quelque chose de menaçant et d'inéluctable. C'était aussi le voisinage plus immédiat de cet homme, le

calme de la rue déserte, tout cela réuni faisait naître en lui l'effroi. Sa myopie l'avait empêché jusqu'ici de distinguer nettement les traits de l'étranger et les détails de sa personne, maintenant l'homme était si près de lui qu'il pouvait discerner le gris jaunâtre des yeux et même les boutons d'étoffe usés de son veston. Lorsque, de la rue, il tourna pour entrer dans le jardin de la maison, Ellmers sur ses talons, le concierge causait avec un agent de police sous le porche. Le concierge salua, l'agent aussi, se sachant en face du fils du procureur général. Etzel eut une sensation de vertige lorsqu'il vit que l'homme à la casquette se disposait également à entrer. Sans doute comptait-il, en s'attachant aux pas des deux garçons, passer sans obstacle devant le concierge et éviter des questions importunes : on lisait ce calcul sur son visage. Il y parvint en effet ; le concierge lui jeta un regard soupçonneux, il est vrai, mais le laissa passer. Il s'arrêta dans l'entrée, suivant des yeux les jeunes gens. Etzel laissa échapper son paquet de livres. Ellmers le ramassa. « Merci », dit Etzel. Il était tout oreilles ; plus ils approchaient du deuxième, plus il redoublait d'efforts pour entendre. Quand ils eurent monté quelques marches du second étage, il se retourna et écouta ce qui se passait en bas. Ellmers regarda Etzel avec inquiétude et lui demanda : « Est-ce que tu te sens mal, Andergast ? tu es tout pâle. » Etzel écouta, puis murmura : « Est-ce qu'il vient ? — Qui ? de qui parles-tu ? » dit l'autre étonné. Etzel se cramponna à la rampe. Il entendit monter d'un pas hésitant. « Qu'est-ce que ce peut bien être que cet homme qui s'accroche à vous avec une telle obstination ? » pensait Etzel, et la poursuite acharnée de l'inconnu lui inspirait une peur grandissante. Mais Henri Ellmers sent à cet instant précis, et cela avec une acuité toute nouvelle, qu'il est profondément antipathique à Etzel, et il lève un regard sombre et quelque peu hostile vers celui qui se trouve deux marches au-dessus de lui et qui, de son côté, les traits à nouveau contractés, regarde en l'air, car il entend aussi des pas descendre, des pas qu'il connaît bien. Un moment après, la haute silhouette de M. d'Andergast apparaît dans le rectangle de la fenêtre. Il arrive juste au tournant de l'escalier ; en bas l'homme à la casquette arrive au tournant correspondant. Etzel a l'impression que cette coïncidence est extrêmement importante, bien que sa raison lui dise qu'elle est purement fortuite. M. d'Andergast fait un signe de tête aux deux jeunes garçons, leur pose une question banale (avez-vous déjà fini votre journée ? ou quelque chose d'analogue), sans s'arrêter dans sa descente, puis ses regards tombent sur l'homme. Celui-ci s'arrête aussitôt, le dos au mur, au port d'armes, deux doigts à la visière de sa casquette et dit d'une voix

lisiblement croassante et avec un laconisme tout militaire dont l'effet est également grotesque : « Je m'appelle Maurizius. » En même temps sa main cherche, d'un mouvement dont la maladresse est due évidemment à la rigidité de son bras, dans la poche intérieure de son veston fourré pour y prendre quelque chose. M. d'Andergast tourne la tête, le regarde une seconde, deux secondes, il a sa mine altière et, à travers les paupières mi-closes, il le regarde, d'un œil morne et passe. Puis il tourne la tête une fois encore, le front est légèrement plissé, il fait de la main un mouvement d'humeur et il presse le pas. Le tout n'a pas duré plus d'une minute et demie, mais Etzel a maintenant la certitude que son père aussi connaît l'homme à la casquette, que ce n'est pas dans cet escalier qu'il l'a vu pour la première fois ; il a deviné cela à l'expression de son père, à sa marque d'humeur, au mouvement de son dos et à la manière dont il descend l'escalier, degré par degré, tandis que ce Maurizius est encore debout contre le mur, au garde-à-vous, ses yeux astigmatiques fixés vers la pénombre de la cage d'escalier.

VI

Etzel avait deviné juste. M. d'Andergast avait vu à plusieurs reprises le vieillard surgir devant lui avec son calme placide et son opiniâtreté d'homme aux aguets. Ils étaient nombreux ceux qui se mettaient sur son chemin, mais aucun ne le faisait sans crainte, et bien peu seulement sans angoisse. Or celui-ci semblait n'éprouver rien de pareil. À la vérité il ne donnait pas du tout l'impression d'un vagabond ou d'un déclassé, il faisait plutôt penser à un provincial qui se trouve dans une situation embarrassante et ne sait pas se débrouiller dans une grande ville. Et pourtant il y avait dans son attitude un manque de déférence, une certaine arrogance même qui irritait les nerfs de M. d'Andergast. Il ne savait pas qui était cet homme. Il croyait ne l'avoir jamais vu. Et voilà qu'un beau jour l'homme s'était dressé là comme quelqu'un qui veut à tout prix attirer l'attention. Il était midi. Pris du même frisson qui le saisissait chaque fois qu'il quittait le Palais de justice, et à quoi le chaud soleil de mars même ne changea rien non plus ce jour-là, M. d'Andergast boutonna son manteau, répondit d'un signe de tête et sans un regard au salut dévotieux du portier, prit le chemin de la maison. Il le faisait à pied tous les jours. Sur le parcours des rues animées, il était obligé d'enlever son chapeau d'innombrables fois et, bien qu'il accomplît cette cérémonie sans accorder un

coup d'œil, à personne, son attitude et son geste avaient cependant chaque fois la nuance qui correspondait au rang social de celui à qui il répondait, soit qu'il effleurât à peine le bord de son chapeau ou qu'il le soulevât pour lui faire décrire dans l'air un court demi-cercle calculé et le ramenât ensuite lentement sur sa tête chauve. Mais eux, les autres, quels qu'ils fussent, ouvriers, petits commerçants, directeurs de banque, rédacteurs, propriétaires fonciers, conseillers municipaux, montraient dans leur salut l'empressement hâtif dont ils croyaient être redevables à la haute fonction de M. d'Andergast et à l'homme redouté qu'il était. Habitué au respect de toute une ville, il la traversait avec froideur. Son regard fixe braqué devant lui ne s'intéressait à aucun des spectacles de la rue. Bien plus : sa mine en niait en quelque sorte la réalité, comme si cette réalité était un piège pour lui, et le choquait, parce que trop familière, et son pas avait non seulement cette allure entravée propre aux hommes qui ont l'habitude de se mouvoir en espaces clos, mais aussi la hâte caractéristique de ceux qui ont constamment à se défendre contre les importuns. Et voilà que cette silhouette était sur son chemin. Un inconnu osait le regarder en face, lui, M. d'Andergast, procureur général. Avec une pipe au bec. Le regarder en face et le suivre, ainsi qu'il le devinait sans se retourner. Puis, marchant plus vite, le dépasser, et, arrivé à un angle de la rue, s'arrêter, le fixer encore ! La pipe au bec ! chose inouïe ! Le lendemain, même jeu, même arrogance. Et trois jours après, cela recommence. Peut-être était-ce un fou, un de ces nombreux chicaneurs bien connus de la justice et de la police, qui circulent en promenant avec eux quelque requête non entendue, cherchant par là à tenir les autorités en haleine. Le plus sage était d'ignorer l'homme et, à l'occasion, de le signaler à l'agent de police du quartier. Puis vint l'attaque dans l'escalier. Violation de domicile ! c'en était trop ! il fallait une sanction ! Il fallait prendre des mesures. Tout d'abord M. d'Andergast ne perçut pas le nom que prononçait l'individu suspect ; lorsqu'il l'eut saisi, il le regarda une fois encore, se retournant involontairement. Il ne put cacher son saisissement.

Le lendemain, par la voie officielle, la requête fut présentée, qui n'était certes pas la première en cette affaire, mais une entre autres parmi toutes celles dont le tribunal était traditionnellement accablé et provenant de la même source. Ainsi l'incident recevait une explication apparemment inoffensive bien que l'attitude audacieuse de l'homme n'en restât pas moins incompréhensible. En tout cas l'affaire ne valait pas que l'on y pensât davantage.

Chapitre deux

I

Dans l'esprit d'Etzel, l'apparition de l'homme à la casquette – en particulier sa rencontre inattendue, et qui pourtant avait l'air préparée, avec son père dans l'escalier –, demeurait liée indissolublement à l'image de la lettre au timbre suisse, et dont l'écriture lui parlait un langage familier. De ces deux faits émanait un ordre ou une provocation. La seule différence était que le premier restait tout extérieur et l'autre tout intérieur, de sorte qu'il avait l'impression d'être entre les deux comme un pendule qui oscille. L'un et l'autre le mettaient dans un trouble profond et détournaient à tel point ses pensées de leur cours habituel et de ses obligations quotidiennes qu'un matin, au lieu de prendre machinalement le chemin du lycée, il s'en alla dans la direction opposée, s'éloignant de plus en plus, perdu dans ses songeries ; il déposa ses livres à la gare de Bockenheim et s'en alla dans le Taunus. À Oberursel, il descendit du train, prit le chemin des ruines de Saalburg, et finalement, sans plus se soucier, ni de son but, ni du chemin, se mit à errer dans la forêt sans prendre garde à l'orage et aux averses qui, de temps à autre, crépitaient dans les arbres. Quand la pluie devenait trop forte, il cherchait un abri sous un arbre ou dans une cabane de bûcheron. Il allait, l'air rêveur, mais ce n'était là qu'une apparence. Car nous n'avons nullement affaire à un rêveur, c'est un fait qu'il importe avant tout d'établir. Il savait ce qu'il faisait, il démêlait les choses sans chercher midi à quatorze heures, il ne s'en faisait pas accroire, il avait l'heure dans la tête et la notion du temps au bout des doigts : la preuve, c'est qu'à une heure quinze, il se présenta au déjeuner exact comme toujours et ayant fait toilette. Débrouiller une affaire et cela par le seul secours de son intelligence, voir clair en soi-même, embrasser d'un coup d'œil la cause et les conséquences, pouvoir conclure, telle était son

ambition, et il s'y exerçait à chaque occasion. C'est cela encore qu'il voulait cette fois-ci, c'est cela qui l'avait poussé à s'évader. Mais cette fois-ci, il n'avait pas réussi, son trouble était trop grand.

Le lendemain soir, au cours de la conversation obligatoire qu'il avait avec son père, il vit un changement dans l'attitude de celui-ci. Ce n'était pas facile de deviner en quoi, ni dans quelle intention. Ses intentions et ses vues, quand il voulait les dissimuler, un devin tout au plus aurait pu les pénétrer. Il était plus aimable que d'habitude, se fit prévenant même ; ainsi il tendit deux fois le fromage à Etzel et lui demanda en souriant s'il ne se ferait pas bientôt couper les cheveux. Aussitôt Etzel vit clairement que son père était informé de son excursion matinale et de son absence de l'école et qu'à ce sujet on en viendrait à l'une de ces explications à mots couverts qui étaient pour lui un sujet d'effroi. Il n'était pas sûr qu'on dût en venir là, mais ce qui pouvait être pire, c'est que la chose demeurât enveloppée de silence et suspendue entre eux comme une menace. Cela ferait partie des pièces du procès. M. d'Andergast tenait visiblement à ce qu'Etzel se mît de lui-même à en parler, il l'y invitait en quelque sorte par sa douceur ; mais plus il y mettait du sien, plus le jeune garçon se sentait mal à l'aise et il finit par se taire, regardant de l'autre côté de la table, presque sans un battement des paupières, ce visage imposant, pour lui si hermétique, et qui éveillait toujours en lui le sentiment de son insuffisance. Il ne lui était pas possible de faire ce qu'on exigeait de lui par une aussi violente contrainte morale – encore que sans proférer une parole – car alors il aurait pu le faire dès la veille. Pourquoi ne l'avait-il pas fait et pourquoi en était-il incapable ? Il l'ignorait. Il ne servait de rien ici d'avoir du courage et de se donner des arguments à soi-même. Tout en regardant son père avec une mine déconcertée, ce qui apparemment ne troublait guère M. d'Andergast, il se cassait la tête pour savoir comment il avait pu être renseigné si vite (pas par le professeur principal à coup sûr, le docteur Camille Raff n'ayant pas l'habitude de signaler des bagatelles, et d'ailleurs il avait des égards pour Etzel – et Rie ne l'avait pas vu rentrer) ; il se demandait en outre pourquoi on essayait de lui arracher son aveu par des détours, au lieu de l'interroger tout simplement et de lui demander des explications. Certes ce procédé n'était pas nouveau pour lui. Il n'y avait rien de simple dans leurs rapports ; dès qu'il y réfléchissait, ses pensées mêmes prenaient un tour compliqué.

Mais il est nécessaire pour éclaircir ces rapports entre le père et le fils d'expliquer tout d'abord ce qu'il faut entendre par cette « conversation

obligatoire ».

II

Ils ne se voyaient qu'à la maison. M. d'Andergast, absorbé à l'excès par sa profession, ne faisait aucune promenade, ne fréquentait ni théâtre, ni concert. Il n'aimait guère paraître en public ; sauf avec quelques collègues assez intimes, par exemple le président de la cour d'appel Sydow et sa famille, il n'entretenait presque aucune relation mondaine. Il n'avait nul besoin de la société des autres. Les cérémonies officielles auxquelles il ne pouvait se dérober lui étaient une corvée. Une fois par mois il allait voir sa vieille mère, la générale, comme on disait tout court, dans sa maison de campagne, à Eschersheim. Les après-midi de dimanche et de jours de fête, il les consacrait à étudier des dossiers.

Le fait de passer chaque jour deux heures avec Etzel entraînait dans le plan de son existence au même titre que l'étude des dossiers. Il s'était imposé comme un devoir d'enlever à ces entretiens leur caractère réglementaire et leur intention éducative. On ne pouvait compter que sur les heures du soir. Pendant le déjeuner en commun, dont, du reste, il s'abstenait souvent pour des raisons professionnelles, ils demeuraient absolument étrangers l'un à l'autre. La physionomie de M. d'Andergast restait fermée ; derrière le front dont le beau modelé révélait une intelligence remarquable, on voyait les opinions diverses se quereller encore, les yeux violets au fond desquels couvait une sombre et immobile ardeur avaient l'air absent. En outre, Mme Rie assistait au repas, et autant M. d'Andergast reconnaissait l'utilité du rôle joué par elle, en tant que gouvernante, autant cela l'ennuyait de la voir en dehors de son service. Sa présence ne plaisait guère plus à Etzel ; il l'aimait bien, causait volontiers avec elle, mais seulement quand ils étaient seuls ; en présence de son père et surtout à table, l'énervement qu'elle lui causait pouvait aller jusqu'à l'aversion. Elle était assise sur sa chaise avec un air si satisfait d'elle-même qu'on eût dit qu'elle se prodiguait à elle-même tacitement des éloges sans fin sur la réussite et l'excellence du repas, obtenues en dépit de tant de difficultés qu'elle taisait discrètement. L'appétit avec lequel elle mangeait était un muet hommage rendu à elle-même, et ce qu'elle disait était aussi banal que les maximes d'un livre de lecture pour pensionnat de demoiselles.

Le soir elle restait dans sa chambre. Quand la table était desservie, M. d'Andergast allumait un cigare, et se détendait par un acte évident de sa volonté ; attitude et expression se relâchaient sans jamais dégénérer, il est vrai, en abandon et en laisser-aller, loin de là. Mais les yeux violets ne luisaient plus comme le feu sous la cendre et rappelaient de surprenante façon des yeux naïfs de jeune fille.

D'habitude il commençait par d'inoffensives questions, escarmouchait un moment, s'emparait d'un sujet, poussait Etzel à la contradiction, y prenait plaisir, paraît le coup avec une habileté d'escrimeur, défendant les idées traditionnelles et éprouvées contre d'audacieuses propositions de réforme, indiquait des compromis et, après une joute ardente, se montrait disposé à admettre en théorie quelque opinion révolutionnaire. Cependant Etzel, bien qu'il s'engageât avec feu dans la lutte, éprouvait le même sentiment que quand il se représentait la main de son père comme une main d'acteur. Tout cela était pareil à un jeu, rien de plus, au jeu sarcastique d'un partenaire qui ne veut pas tirer avantage de sa position incomparablement plus forte. « Il est terriblement intelligent, pensait Etzel, à la fois rempli de fureur et de respect, il ne donne jamais prise sur lui. » Dans sa juvénile et naïve ardeur il arrivait toujours aux opinions extrêmes que l'on ne peut soutenir que par le paradoxe, et il s'y précipitait avec une témérité folle tandis que son adversaire, rompu à toutes les passes, se répandait en regrets jésuitiques. « Tu es non seulement batailleur, disait M. d'Andergast en regardant sa montre à boîtier d'or, mais tu abondes en feintes et en détours, auxquels il faut qu'on prenne garde. » Alors Etzel le regardait bouche bée, l'air surpris et soupçonneux, car ce n'est sûrement pas ce compliment-là qu'il croyait avoir mérité.

C'est à peu près ainsi que se terminaient leurs entretiens, sans rien qui pût les rapprocher, laissant souvent une impression de vide pénible. À neuf heures et demie juste, M. d'Andergast se levait avec une expression qui n'était plus le moins du monde en rapport avec les dernières paroles prononcées ; surpris, Etzel avec une hâte un peu puérile se dirigeait vers la porte, saisissait la poignée et s'inclinait avec le sourire incertain de quelqu'un qui vient d'être joué par plus malin que lui. C'est bien vrai, il avait l'impression d'avoir été berné, il ne pouvait dire pourquoi ; et toutes les fois qu'il quittait la pièce, il se sentait congédié comme après un blâme du proviseur.

Quand M. d'Andergast avait à sortir le soir, il entrait à la fin de l'après-midi chez Etzel, s'asseyait à la table où l'enfant faisait ses devoirs, le priait de

continuer tranquillement et le regardait faire. Au bout de quelque temps, Etzel se troublait, perdait le fil et s'arrêtait : « Qu'est-ce que tu fais ? » demandait M. d'Andergast. Si c'était par hasard le devoir de mathématiques ou la composition d'histoire, M. d'Andergast se montrait intéressé. Avec ce don oratoire supérieur qu'il avait de « mettre en valeur » ses paroles, comme disent les acteurs, il vantait un jour la propreté intellectuelle à laquelle les mathématiques vous dressent, la magie de la figure, de la figure pure en particulier, à laquelle elles vous rendent sensible. « Ce sont elles, affirmait-il, qui vous donnent une vision vivante des lois naturelles et qui, de même que la couronne d'une coupole joint et réunit ce qui apparemment s'exclut et se repousse, peuvent concilier les facultés humaines les plus élevées et les plus contradictoires. » Etzel écoutait avec attention, mais il avait l'air d'un petit chien récalcitrant qui n'est pas disposé à « apporter ». Mais une autre fois que son père, avec la même douce insistance, lui recommandait l'étude des sciences historiques, il fit une opposition ardente, contestant surtout qu'il s'agît vraiment de science en cette matière. On serait tout aussi fondé à appeler science la rédaction de rapports et la lecture des journaux. Où est la certitude ? Où sont les lois ? Quand marche-t-on sur un terrain ferme ? Et cela n'était à son avis qu'encombrement de la mémoire, arbitraire, nomenclature, chronologie, et, en mettant les choses au mieux, du roman ! « Eh ! » dit M. d'Andergast avec le geste du chef d'orchestre quand la cymbale fait trop de bruit.

C'était, au fond, des exercices dialectiques qui se déroulaient sur un domaine strictement limité par M. d'Andergast. Etzel savait qu'il ne devait pas franchir la frontière. Ce même homme qui avec tant d'aménité prêtait l'oreille à ses émotions intellectuelles, qui les lui arrachait, qui suivait ses déductions souvent enfantines, la plupart du temps très catégoriques et quelquefois très passionnées, se serait fatalement transformé en un bloc de glace s'il lui avait passé par la tête de parler d'incidents extérieurs, des faits du jour, de ses rapports avec un ami ou un professeur, ou de poser des questions touchant à la profession, à la vie privée, au passé de son père. S'il s'y risquait par une simple allusion, secrètement piqué au jeu et sachant bien qu'il serait sévèrement rappelé à l'ordre, M. d'Andergast se levait, fronçait le sourcil, et disait avec un regard oblique et fuyant : « Nous discuterons de cela à un moment plus opportun. » Etzel avait quelque raison de supposer qu'il ne lui avait pas encore été donné d'éprouver les dernières rigueurs de ce froid glacial : l'abaissement de la température à la moindre incartade lui inspirait

du reste une angoisse suffisante. Dans les moments où il ne se croyait pas observé (ils étaient plus rares encore qu'il ne le supposait, car toute la personne de M. d'Andergast était « œil » en quelque sorte ou consacrée au service d'information de l'œil), il considérait son père comme une tour inaccessible, sans portes ni fenêtres, qui se dresse bien haut, toute-puissante, et qui, de la base au sommet, recèle des secrets. Son admiration profonde avait pour sœur jumelle une crainte aussi profonde. Étant fils unique et sans mère, il demeurait en face de lui dans un isolement sans pareil. Face à face, et à une immuable distance, c'est toujours ainsi qu'il se représentait leur situation respective, et quand il se disposait, en imagination, à se rapprocher de son père, celui-ci reculait d'autant ; mais si, d'autre part, le père s'avavançait, lui était saisi d'une épouvante qui le forçait à la prudence. Son renom de sévérité, d'implacabilité, l'inflexibilité de ses principes, Etzel les connaissait depuis longtemps ; n'appelait-on pas son père Andergast le sanguinaire ? Injustement certes, car il était pénétré jusqu'aux moelles, jusqu'à en être comme ossifié, par la conscience de la noblesse supérieure de son devoir et de son ministère. Mais des propos de ce genre circulent comme des bactéries malfaisantes et, s'ils n'étaient pas venus expressément aux oreilles d'Etzel, celui-ci en percevait l'écho, et les rêves qu'il faisait éveillé, mais sans les regarder ni permettre à son imagination d'y toucher, créaient des figures dantesques, infernales, toutes choses existant dans chaque homme dès la première heure de sa vie, même celles qu'on n'a jamais vues, jamais sues, et son père y était debout dans un brasier ardent et jugeait les cohortes des damnés.

III

M. d'Andergast était assis dans l'ombre, il ne pouvait pas supporter la pleine lumière de l'électricité, ses yeux s'enflammaient vite ; tous les Andergast avaient de mauvais yeux, la vieille générale souffrait depuis des années d'une affection du nerf optique, que peut-être il fallait interpréter ainsi : celui qui ne vit que par les yeux, souffre par les yeux. Le violet intense des yeux de M. d'Andergast avait en effet quelque chose d'anormal. Il était assis, les jambes croisées, le buste redressé par un trop visible effort, la tête très droite, d'un ovale allongé, au crâne poli et brillant, entouré d'une couronne de cheveux gris fer, rasés de très près. Dans cette attitude de

souverain qui trône et qui n'appartient qu'à moitié au monde du vulgaire, il y avait une force par laquelle il captait les regards d'Etzel. Comme s'il enroulait des fils sur une navette, il attirait les regards de l'enfant, mais sans paraître le savoir ni le vouloir. Cette silhouette de son père, assis de côté, les jambes croisées, lui était aussi familière qu'une figure emblématique figée dans son attitude et que l'on voit tous les jours. En effet, il avait quelque ressemblance avec les personnages des temples égyptiens quand on l'entrevoyait dans la pénombre. Se familiariser avec les formes figées est un jeu funeste, et les connaître ne peut en rien vous libérer ni vous éclairer. Sa timidité et le sentiment de la distance restaient pareils, et pareille aussi son attention avertie qui portait sur deux points, à savoir : l'abaissement possible de la température, puis la minute où l'on est « congédié ». C'est toujours avec cette même tension d'esprit qu'il regardait dans la pénombre ; tous les soirs, comme aujourd'hui, il éprouvait un étonnement inquiet à voir cette stature d'athlète, ce front puissant, ce nez droit et fort, ces fortes lèvres, ce cou vigoureux qui n'était qu'en partie caché par la barbe en pointe, courte, très soignée, déjà grisonnante. Une indéfinissable atmosphère de mélancolie était répandue sur toute sa personne, une morne insatisfaction telle qu'en éprouvent ceux qui ne peuvent vivre conformément à ce qu'ils croient être leur destinée et qui, détournés de l'objet qu'ils s'étaient autrefois proposé, en un autrefois dont ils ne se souviennent que comme d'un mirage, mettent leur déception à l'abri des regards du monde derrière une cuirasse d'orgueil distant. Ce qui leur confère quelque valeur à leurs propres yeux, et dans quoi toute expérience, toute désillusion les fortifie, c'est le sentiment de leur isolement. En s'y abîmant une fois pour toutes, ils deviennent si étrangers, si indéchiffrables, si à part, qu'il semble que n'existe plus le langage qui permettrait aux autres de se faire entendre d'eux. Telle était l'impression qui dominait souvent chez Etzel... « Le chemin jusqu'à lui est terriblement long, pensait-il, et quand enfin on est arrivé, la fatigue vous rend absolument stupide. » Effet d'une sensibilité exagérée sans doute, mais jointe à une telle conscience de leur parenté que ce qui les séparait lui était une torture dix fois plus cruelle. Il en avait rarement souffert autant qu'en ce jour. Une ou deux fois, il avait été prêt à se lever brusquement et à quitter la pièce en prétextant une migraine.

Il est difficile de dire le mobile qui poussait M. d'Andergast à s'informer si minutieusement de l'aventure de la veille (en effet, il parlait « d'aventure », bien que ce terme convînt peu à cette école buissonnière, et à cette course

désordonnée sous la pluie). Un avocat avait vu Etzel à la gare d'Oberursel et l'avait dit incidemment le matin à son père, ce qui expliquait comment celui-ci avait été informé. Un hasard qu'il exploitait dès lors à sa manière. Était-ce curiosité de psychologue, ou crainte que ceci inaugurât une série d'actes d'indépendance ou de manquements ? Il était impossible de le discerner étant donné l'infinie complication de son esprit. Il fallait aussi longtemps que possible mettre un frein aux initiatives personnelles, mais comment et par quels moyens ? Ce qu'il fallait dompter, n'était-ce pas l'esprit, en effet, la matière explosible la plus dangereuse du monde ? D'abord il reconnut peu à peu ce qu'il y avait de défectueux dans l'ingénieux système des distances gardées, puis ce fait que le système même se vengeait perfidement sur celui qui l'employait, car, les chemins détournés ayant seuls été fréquentés, ils étaient seuls demeurés praticables, et il faudrait un surcroît de temps ridicule pour rendre accessibles les voies directes barricadées. Les geôliers ont leur amour-propre professionnel. Ils se sentent responsables non seulement du détenu, mais de la maison, de la muraille, de la grille, de la porte, de la serrure et des clefs. Et pour finir, le gardien lui-même n'a plus de liberté.

Sa voix sonore remplissait la pièce. En toutes circonstances elle vous mettait à la géhenne. La lenteur du débit (un de ses ennemis appelait ce procédé, langage de la barre) provenait de ce qu'il s'efforçait de trouver pour ses pensées la forme la plus prégnante. Par instants, on avait l'impression qu'il s'écoutait avec complaisance, mais il n'avait pas de ces fatuités, il avait seulement conscience de sa supériorité, conscience qui lui était entrée dans le sang et qui se manifestait dans ses rapports avec les êtres sous la forme d'une sèche pédanterie ou d'une objectivité purement logique. En cela il était extraordinairement allemand, au sens le plus moderne du mot. Presque tous les orateurs de talent sont enclins à considérer leurs auditeurs comme des mineurs, mais jamais cette attitude n'est moins justifiée qu'en face d'un mineur authentique. Plus il se donnait de peine, plus grandissait son impatience à sentir que ses paroles s'évaporaient. Ne pas rencontrer d'obstacle, que voilà bien en effet le plus invincible des obstacles ! De quelle cause se faisait-il le champion au juste ? Contre quoi prêchait-il ? Il y avait différentes choses dans l'air : outre « l'aventure » du Taunus, il y avait l'histoire de la lettre, la rencontre avec le vieil idiot dans l'escalier. Il flairait des questions toutes proches qui n'osaient pas se formuler, mais il ne souhaitait nullement qu'on les posât. La veille, Etzel avait osé mettre en doute la légitimité d'un jugement dans un procès politique, audace inouïe,

rupture du cérémonial consacré. Ses camarades s'étaient passionnés pour ce cas ; Etzel le lui dit ; autant qu'il se rendait compte de l'affaire, il lui semblait, ajouta-t-il, voir une disproportion odieuse entre la faute et le châtement, l'une étant insignifiante et l'autre inhumain. M. d'Andergast revint ce soir-là sur cette conversation qu'il avait brusquement coupée la veille. « Déplorable chose, disait-il, qu'une affaire de justice fût donnée en pâture aux bavards de la rue, et jeu dangereux que cette contamination de la justice par le sentiment, et qui revenait à subordonner l'absolu au relatif. Le droit, continuait-il, est une idée, non une affaire de cœur ; le droit n'est pas un compromis arbitrairement établi entre les parties, mais une institution sacrée et éternelle, vraie et d'une valeur intangible depuis qu'il y a des juges qui condamnent les coupables et des codes qui classent les délits par articles. » Mais qu'est-ce donc que cette flamme incrédule dans les yeux de l'enfant ? La loi instituée, éternelle ! Le voilà qui s'agite sur sa chaise et se mord le doigt avec embarras. Il a entendu murmurer tout bas que l'État avait une main droite et une main gauche, et deux mesures, la première pour une main, la deuxième pour l'autre, et différentes balances, et pour chaque balance différents poids. Qu'en était-il de tout cela au vrai ? Il ne posa pas la question à haute voix : ses yeux interrogeaient. D'ailleurs il ne mettait pas en doute la valeur du droit en tant qu'idée, mais bien l'équité d'une sentence récente, et son cœur n'y était en rien mêlé, mais bien sa pensée et son jugement. « Tu t'es fourré dedans, mon cher père, mais il vaut mieux n'en pas parler », disaient ses yeux.

M. d'Andergast comprend peut-être le muet langage dont se fait l'interprète ce garçon de seize ans, porte-parole de l'esprit négateur et incrédule de sa génération, esprit contaminé par la maladie et l'anarchie ambiantes ! C'est un accès de la colère accumulée en lui qui l'a amené à cette erreur tactique. Preuves, exemples, explications, peine perdue que tout cela. Les ténèbres ne deviennent pas lumière parce qu'on a mobilisé contre elles une armée d'arguments. La lumière ne peut convaincre les aveugles-nés, ni frapper les aveugles volontaires. Cet esprit nouveau dont ils radotent, dont ils se réclament, où est-il ? En eux, disent-ils. Il n'y a ni nouvelle école, ni ancienne école. L'homme, sa carrière, sa naissance, sa mort, rien n'a changé depuis six mille, soixante mille années. Être éphémère et vouloir faire de chaque lustre une époque, quelle folie ! moins ils sont par eux-mêmes et plus ils espèrent du temps ; c'est toujours le torrent qui fait mouvoir leurs moulins bavards, et ils s'imaginent en avoir modifié le cours parce que leur roue

tourne elle aussi dans ses eaux.

Il croyait l'emporter ici encore et jouait au virtuose à l'instant même où lui et son despotisme étaient tout près de sombrer. Naturellement il s'attendait à se voir contraint quelque jour à laisser s'affirmer en son fils une individualité d'une autre frappe que la sienne, peut-être cette différence ressortait-elle de si bonne heure parce que, dans son scepticisme figé, il y était si bien et depuis si longtemps préparé : la crainte engendre l'objet redouté. Mais ce n'était pas le despotisme du père qui essuyait une défaite, c'était celui du fonctionnaire. Pour M. d'Andergast la fonction était vocation, la vocation, mission. Il était mandataire d'un maître absolu dont il représentait les intérêts, au nom duquel il agissait et dont il ne tolérait pas que l'omnipotence asiatique pût être entamée par un relâchement des institutions légales. Ce maître, même s'il disparaissait de la scène en tant que personne réelle, persistait en tant que symbole. Et son serviteur aussi était un symbole et, en tant que tel, il n'avait ni histoire, ni antécédents, ni vie privée. Au regard des obligations professionnelles, toute attache purement humaine n'avait qu'une importance secondaire. L'immutabilité, tel est le principe qui le porte, son époque est le temps absolu, la foi religieuse en la hiérarchie à laquelle il appartient fait de lui un moine, un ascète, et même au besoin un fanatique. On disait de lui, ses collègues du moins lui en faisaient gloire, que la vigueur de son objectivité avait triomphé en maintes affaires des plus difficiles et des plus obscures, et lui avait acquis ce prestige imposant que ni les bouleversements ni les innovations dans l'administration n'avaient pu ébranler, chose bien compréhensible ! Pourquoi serait-il ébranlé par des secousses du dehors, celui dont les assises intérieures sont à tel point inébranlables ?

IV

Il était maintenant neuf heures et demie. M. d'Andergast tira sa montre à boîtier d'or. Etzel se leva, il s'inclina, lui souhaita une bonne nuit et, avec son allure habituelle de fugitif, il prit le chemin de la porte. Là, il eut un mouvement d'hésitation. Les yeux au mur, il demanda d'un ton rapide et craintif : « Qui est-ce donc que ce Maurizius, père ? » M. d'Andergast s'arrêta sur le seuil de son cabinet de travail. « Pourquoi veux-tu le savoir ? demanda-t-il à son tour, en toisant froidement son fils. — C'est seulement... reprit Etzel, c'est parce que... » Il s'arrêta court.

Il avait interrogé Rie aussi. Elle avait cherché dans ses souvenirs, puis avait hoché la tête. En cet instant même, il se promit d'interroger encore d'autres personnes, autant qu'il pourrait, et d'abord sa grand'mère, chez qui il devait déjeuner le surlendemain comme tous les dimanches. Il se rappela que l'homme à la casquette avait dit son nom comme s'il avait conscience d'être connu, à peu près comme quelqu'un qui dirait : je m'appelle Bismarck, mais d'un ton bien moins triomphant que dépité. Il l'entendait encore, cette intonation !

« Ce n'est pas du tout un sujet dont nous puissions nous entretenir ensemble », dit M. d'Andergast, et telle une inexpugnable tour, il s'érigea parmi les nues glacées.

« Il faudrait bien que je lui écrive à elle », se dit Etzel en faisant les cent pas dans sa chambre. Il avait la vision d'une prairie devant lui ; au-delà une colline boisée et plus loin encore, le soleil couchant ; la courbure de la terre était pareille à l'échine d'un géant. Il sentit un picotement dans la gorge.

Il s'assit et écrivit sur une feuille qu'il avait arrachée d'un de ses cahiers : « Il se passe beaucoup de choses à quoi je réfléchis longuement. C'est affreux de ne pas te connaître. Où es-tu au juste ? Il se peut qu'un jour je prenne le train et m'en aille vers toi. Pendant les vacances peut-être ? Tu vas rire sans doute de ce projet de gamin. Naturellement si je laissais échapper le moindre mot, c'en serait fait de mon dessein. Pourquoi ? Je me le demande ! Il y a du reste une foule de questions qui attendent une réponse. À l'âge que j'ai, avoir en quelque sorte pieds et poings liés ! Peut-être que le jour où les liens sont coupés, on est pour toujours dompté et paralysé. C'est cela sans doute qu'ils cherchent. Il faut qu'on soit dompté. T'ont-ils domptée, toi aussi ? Ne peux-tu pas me dire ce que je dois faire pour que nous nous rencontrions ? Je ferai ce que tu voudras, mais il faut garder le secret. Tu comprends. Il sait toujours tout. Il faut absolument que cette lettre reste secrète. Je prendrai de l'âge avec le temps, mais c'est d'une lenteur à désespérer. Ils ne réussiront pas à me dompter. Le croirais-tu : quand j'ai vu la lettre dans le vestibule, ç'a été comme si la foudre tombait sur mon cerveau. Je voudrais bien savoir ce qu'il y a. Tu me comprends. Je sens qu'on a été injuste à ton égard. Est-ce vrai ? Il y a encore quelque chose dont il faut que je te parle, c'est de l'abominable quantité d'injustices qui vous viennent tous les jours aux oreilles. Il faut que tu saches que l'injustice est la chose du monde qui m'inspire le plus d'horreur. Je ne peux pas t'expliquer ce que je ressens quand je suis témoin d'une injustice, à mon égard ou à l'égard des autres, n'importe. Cela me

pénètre jusqu'aux moelles. J'en souffre dans mon corps et dans mon âme – c'est comme si l'on m'avait mis du sable plein la bouche et qu'il me faille étouffer sur-le-champ. »

Il s'arrêta. Avec un mouvement de mécontentement, il constata qu'il écrivait soit à lui-même, soit à un personnage imaginaire, mais non à une personne réelle. Il ne pouvait même pas envoyer son épître ; il n'avait pas l'adresse. Il avait oublié de regarder le revers de l'enveloppe qui venait de Genève. En outre, il était à craindre que son père n'en fût informé comme de tous ses faits et gestes. Enfant, il s'imaginait son père siégeant au centre de l'univers et inscrivant les fautes et les crimes de tous les gens de la ville sur une table de marbre, à l'aide d'un style de marbre. Quelques fragments de cette croyance subsistaient encore en lui, et il naissait de là par instants des scènes tout intérieures, des conversations imaginaires. Son père était debout, autoritaire, au milieu de la pièce. Étant magicien, il avait le pouvoir de passer à travers les portes fermées. C'est à cause de cette propriété qu'Etzel l'avait surnommé Trismégiste. Il le désignait ainsi chaque fois qu'il se le représentait dans ses fonctions de justicier. Voici à peu près comment se déroulait le dialogue. « Trismégiste : Où es-tu, Etzel ? — Etzel : Me voici ! — Trismégiste : Pourquoi te caches-tu devant moi ? — Etzel : Je ne me cache pas, j'ai seulement enlevé mon masque. — Trismégiste : Comment ! tu oses te présenter sans masque devant moi ! — Etzel : Quand on est seul, père, on n'a pas besoin de masque. — Trismégiste : Mais je vois en toi, je suis surpris, je suis très surpris, je voudrais ne t'avoir pas vu sans masque. »

Il plia la lettre, la mit dans une enveloppe, inscrivit en guise de suscription : « À ma mère, je ne sais où » et la glissa dans un casier secret qu'il avait ménagé lui-même dans le tiroir de son bureau et où se trouvaient encore d'autres papiers, des notes, des réflexions, des poésies et, chose précieuse entre toutes, deux lettres qu'il avait reçues de Melchior Ghisels. Puis il resta assis, le menton dans les mains, les coudes sur la table. Il aurait dû être couché depuis longtemps, mais il régnait dans son cœur une agitation qu'il ne pouvait calmer. De la rue montait un sifflement aigu, prolongé. La pluie bruissait dans les arbres. Il se leva, fit le tour de la chambre et s'arrêta devant l'étagère où étaient ses livres. Chacun d'eux était un ami ; il les avait achetés un à un de son argent de poche, ou se les était fait offrir par sa grand'mère ; son père aussi lui en avait donné quelques-uns. À la place d'honneur trônaient deux œuvres de son cher Melchior Ghisels, quatre volumes bien reliés avec dédicace autographe de l'auteur. Celui-ci était pour

Etzel un dieu et chaque phrase de ses livres une révélation. Il n'est que les jeunes hommes de seize ans pour pouvoir éprouver une telle vénération pour un écrivain. Seul un esprit dont l'ardeur est encore toute concentrée est capable de receler un feu si pur. L'admiration qu'Etzel avait vouée à l'homme et à son œuvre était en même temps toute pénétrée de tendresse. Ghisels, qui avait la profondeur du philosophe Kierkegaard, était son prophète et son guide. Souvent, avant de s'endormir, il en lisait une demi-page, très lentement, recueilli et retenant son souffle, dans un chapitre lu dix fois déjà ; puis il éteignait vite la lampe et s'endormait dans un sourire. Il ne le connaissait pas personnellement. Il lui avait écrit une première fois pour lui demander une dédicace, et une seconde fois, très intimidé, pour savoir de lui le sens d'un passage assez délicat d'une très belle étude sur les âges de la vie. Le libraire Thielemann, le père de Robert, lui avait donné son adresse. Depuis qu'il savait que Ghisels vivait à Berlin, Berlin était pour lui Lhassa la sainte. Il était aussi jalousement attaché à Ghisels qu'on peut l'être à la possession d'un joyau sans prix, et c'était pour lui une très grande satisfaction que ses écrits ne fussent connus que d'un petit nombre. Une renommée bruyante, à la conquête de quoi cette œuvre, il est vrai, ne se prêta guère, l'eût peut-être refroidi. C'est Camille Raff qui le premier lui avait ouvert l'accès de ce domaine des pensées sublimes. L'été précédent, quand Etzel avait été malade, Camille Raff était venu le voir et avait apporté un livre de Ghisels dans lequel il lui avait fait la lecture à haute voix tout un après-midi.

Il prit sur l'étagère un des livres de Ghisels, se mit à plat ventre sur le parquet, ouvrit le livre et commença à lire. Ce n'était que dans cette position, à plat ventre sur le parquet, qu'il était capable de lire avec recueillement, mais au bout d'un moment, sa main cessa de tourner les feuillets, son front retomba sur son bras, ses jambes s'allongèrent ; il dormait. Il ne s'éveilla qu'à deux heures, regarda autour de lui d'un air effaré, se leva d'un bond, retira vivement ses vêtements, tourna l'interrupteur et se glissa sans bruit dans son lit. La tête déjà enfouie dans ses oreillers, il se dit à lui-même tout bas des paroles où se mêlaient sa confusion, son désir de s'excuser, et, tel un galopin de dix ans, tout somnolent et honteux il se tira la langue à lui-même.

V

La générale Andergast appartenait à l'un de ces types de femmes qui sont

en voie de disparition. C'était une femme de soixante-treize ans à qui on n'aurait pas donné son âge. Elle était petite, extrêmement vive, un peu nerveuse même. Elle avait des traits expressifs, le coup d'œil prompt, les yeux brillants de curiosité au-dessus desquels elle portait, à cause de son infirmité, une visière de papier vert ; avec cela une voix claire et fraîche de jeune fille. Il y avait vingt ans qu'elle était veuve ; après la mort de son mari qui était méchant, tyrannique et hypocondre, elle avait commencé à vivre et avait fait de grands voyages ; elle était allée en Syrie, dans l'Inde et avait passé plusieurs mois chez une cousine dans l'Amérique du Sud. Elle avait l'expérience du monde, et des goûts artistiques qui portaient sur des objets très divers ; son occupation favorite était la peinture ; malgré ses mauvais yeux, elle passait tous les jours une heure dans son atelier et peignait avec une patience désintéressée des tableaux dans le style des impressionnistes français, pleins d'élégance et de discrétion. Quand quelqu'un en parlait ou désirait les voir, elle rougissait comme une pensionnaire et détournait vite la conversation. Elle ne s'entendait pas avec son fils, le procureur général. Il était trop autoritaire à son gré et lui rappelait par là désagréablement son mari défunt ; comme il désapprouvait visiblement, bien que sans mot dire, sa liberté d'allures en société, la négligence qu'elle apportait à l'administration de sa fortune et le fait d'avoir renoncé à l'attitude d'une respectable matrone ; elle avait grand'peur de lui et respirait plus librement quand il prenait congé en lui baisant cérémonieusement la main. « Je ne suis pas tous les jours en état de comparaître devant le tribunal de l'ordre moral universel et de rendre des comptes ; je suis une nature bien trop imparfaite et trop timide », soupirait-elle quand il lui reprochait respectueusement et de sa voix la plus suave sa trop grande précipitation ou quelque infraction aux lois de la mondanité. Depuis qu'il s'était séparé de sa femme, elle avait contre lui des griefs plus sérieux que son formalisme et ses principes austères. Ils ne s'en étaient pas expliqués l'un à l'autre, mais M. d'Andergast ne se faisait aucune illusion et prenait note, tel un censeur, chaque fois qu'on lui marchandait quelque peu les approbations, qu'il s'agît de sa propre personne ou de ses actes. La générale ne lui pardonnait pas la dureté avec laquelle il avait condamné la jeune femme à l'exil. Il avait en main tous les pouvoirs ; il en avait usé jusqu'au bout, tout en observant bien entendu scrupuleusement la loi qui était pour lui. La générale avait-elle éprouvé dès avant le divorce quelque sympathie pour Sophie d'Andergast, on ne le sait, mais après le divorce, à coup sûr ; et alors que celle-ci avait quitté la ville depuis longtemps

déjà, la vieille dame parlait d'elle avec une sympathie non dissimulée. Un jour même, dans le salon d'une de ses amies, elle s'éleva avec indignation contre la cruauté qu'il y a à interdire à une mère toute relation avec son enfant, et à rendre irrévocable et sans appel une mesure aussi impitoyable. Les personnes présentes étaient fort embarrassées ; ce fut un petit scandale qu'avait provoqué, il est vrai, la remarque maladroite d'un jeune conseiller référendaire qui, soit par misérable servilité, soit parce qu'il était un rigoriste né, n'avait pas de termes assez élogieux pour célébrer « le cran » de M. d'Andergast. Bien entendu, l'affaire avait transpiré dans le public et avait donné lieu aux clabauderies habituelles. Ce fut surtout cette expression « de cran » qui mit la générale hors d'elle. Après avoir exprimé son opinion, debout et les yeux étincelants, elle ramassa son châle, son sac à main et quitta en hâte l'assemblée ébahie qui se demanda longtemps s'il fallait admirer le courage de la vieille dame ou sourire de ses idées saugrenues. Deux jours après, M. d'Andergast fit une visite à sa mère. Sans qu'il fût question ni de cette scène, ni de tout autre propos, ni de divorce, ni de Sophie, il obtint de la vieille dame, après une courte discussion, la promesse solennelle qu'elle ne prononcerait pas devant Etzel le nom de sa mère et qu'elle garderait sur l'existence de celle-ci un silence absolu. Sa tactique triomphait. Il lui en avait tellement imposé cette fois-là que jusqu'à ce jour, elle n'avait pas rompu son engagement, si difficile que ce lui fût quand l'ensorcelant gamin, assis à ses pieds, bavardait avec elle et l'interrogeait, plein de confiance.

Quand elle attendait Etzel le dimanche, voici quels étaient les préparatifs : une table bien mise dans une pièce bien chauffée. Pour elle seule, la générale ne faisait pas de cérémonies ; quelquefois même, elle oubliait de manger : vers le soir, elle éprouvait une fringale et envoyait la bonne qu'elle avait employée à gratter la couleur sur la toile de ses anciens tableaux, au lieu de lui faire faire la cuisine, chercher en face quelques sandwiches qu'elle mangeait en trotinant, infatigable, dans la pièce, monologuant et fredonnant à mi-voix. Aux yeux d'Etzel sa grand'mère était charmante. Elle recelait à son avis plus de mystère en sa seule personne que le plus grand nombre des gens avec lesquels il entrait en contact. Ce qu'il appelait le mystère était pour lui la norme d'après laquelle il estimait les autres. Tout homme même le plus humble, le plus ennuyeux avait quelque chose de secret et d'insondable qui commençait à agir au moment même où le personnage disparaissait de son champ visuel. Il se creusait la tête en se demandant : que fait-il maintenant qu'il est rentré dans son mystère ? Ce qui le faisait réfléchir surtout, c'était

l'attitude que chacun pouvait avoir quand il était dans la solitude. Comment se comportait celui-ci ? Celui-là ? Quand il était seul ? Quel air avait-il ? Impossible de le savoir jamais. L'œil qui observait cet état énigmatique le faisait cesser du fait même qu'il l'observait. Ainsi Etzel se représentait Trismégiste traçant de grands cercles avec un compas sur une feuille de papier à dessin, et en couvrant la surface de chiffres. Sa grand'mère, il l'imaginait, narguant les lois de la pesanteur et de la statique, et se mouvant sur le plafond les pieds en l'air, ou bien, quand elle était dehors, et que naturellement personne ne l'observait, s'élevant joliment dans l'air comme un ballon. C'était cela son mystère, ce qu'on ne pouvait découvrir en elle.

VI

Vers la fin du repas, Etzel amena la question qu'il voulait poser à sa grand'mère. Il n'avait pas revu l'homme à la casquette de marin, mais ses pensées ne s'occupaient pas moins de lui. Il n'était guère possible que sa grand'mère connût précisément ce nom-là. Elle confondait la plupart des noms, même ceux des familles qu'elle fréquentait et, de ce fait, avait déjà créé pas mal de confusions. Bien loin de considérer cela comme un travers dangereux, elle pouffait de rire chaque fois que cela lui arrivait et qu'elle faisait un méli-mélo des familles, des gens de condition et des célébrités de différentes catégories. Tous les jours elle appelait d'un autre nom sa servante Nanny qui était chez elle depuis quatorze ans : c'était Berthe, Élise, Babette, comme cela lui passait par la tête, car elle était toujours la créature de l'instant même et, pratiquant la plus aimable des trahisons, elle ne se rendait esclave d'aucun engagement. Pourtant, c'est à elle qu'Etzel adressa sa question, et, pour se donner à lui-même un air indifférent, et pour que le renseignement sollicité par lui parût insignifiant, il se mit à examiner de très près et avec une curiosité feinte la salière d'argent, comme s'il s'agissait d'un navire auquel il voulait se confier pour un long voyage.

Maurizius ! Ce nom n'était pas inconnu à la générale. Elle déposa son couteau à dessert, mit ses coudes sur ses hanches, et, les sourcils levés, ce qui donnait à son visage une expression un peu folle, elle se mit elle aussi à fixer la salière. C'était un nom dont s'exhalaient des ténèbres. De le prononcer ou de l'entendre, il vous venait au visage un souffle glacé et une odeur de moisissure comme lorsqu'on ouvre une porte de cave. Des souvenirs de

catastrophes s'éveillaient dans la mémoire, des visions évanouies reprenaient forme et suscitaient automatiquement l'horreur dont elles avaient autrefois accablé la ville, la région et même le pays tout entier. Tel un marais asséché dans lequel on donne un coup de pioche imprudent se remet à faire trembloter à la surface l'irisation de ses eaux pestilentiellles. « Est-ce que cela te regarde, petit ? demanda-t-elle contrariée, quel intérêt cela peut-il présenter pour toi ? Qu'est-ce qui t'y fait penser ? C'est une histoire de l'autre monde. Tant d'années ont passé dessus. Qu'est-ce qui t'y fait penser ? » Etzel vit l'impression que ce nom avait produite sur la générale. « Qu'est-ce donc ? murmura-t-il, en frottant d'un geste machinal les paumes de ses mains qu'il tenait entre ses genoux, raconte-moi donc cela, grand'mère, puis, je te dirai aussi pourquoi je veux le savoir. — Impossible de le raconter, affirma la grand'mère ; je te l'ai dit, cela date de tant d'années. Attends que je calcule. Ton grand-père était déjà mort – ce doit être l'année de sa mort, peut-être un peu plus tard. Pas beaucoup plus tard, car dix-huit mois après, je suis allée en Orient. Donc, il y a dix-huit ans, deux ans avant ta naissance. Comment pourrais-je te raconter cela maintenant, plus de dix-huit ans après ? Qu'est-ce qui t'intéresse donc tant là-dedans ? » Au lieu de répondre, Etzel demanda après un temps, d'une voix plus basse encore : « Mon père était-il en jeu ? En jeu, c'est stupide ce que je dis là, grand'mère, tu sais bien ce que je veux dire. » Son regard anxieux s'attachait à la salière transformée en un transatlantique qui s'est entre-temps rapproché quasiment du môle, prêt à recevoir les passagers. « Ton père ? Oui, je crois..., dit-elle d'un ton hésitant doublé d'une nuance maligne, je le crois bien ; il n'était alors que substitut, et il me semble bien que c'est cette histoire qui l'a mis en lumière. Je ne me trompe guère, c'est à peu près sûr, il s'est alors brillamment distingué, et sans lui, Maurizius aurait finalement été acquitté. » Elle se tut, taquina le ruché de sa manche et rit avec un peu d'embarras ; en cet instant, elle ressemblait étonnamment à ce petit-fils plus jeune qu'elle de cinquante-sept ans.

Mais Etzel insistait, insistait. Avec une ruse consommée, il faisait comme si cet ardent désir de savoir dont la fièvre le parcourait tout entier, allumée par l'apparition d'une seule personne et tendant vers un but anxieusement pressenti, n'était rien de plus qu'une vulgaire curiosité de gamin. Il rapprocha sa chaise de la générale, lui prit la main qu'il appuya contre sa joue, cependant que sa bouche et ses yeux mendiaient. La générale secouait la tête avec étonnement. « Écoute, petit, tu es tout à fait toqué, dit-elle grondeuse, je crois bien que tu es allé ces temps-ci au cinéma en cachette, et que tu as

perdu la tête à regarder les abominations qu'on y montre. On dit qu'il y a des garçons qui en sont devenus tout à fait fous. Du reste, entre nous, j'y vais quelquefois, mais ne me vends pas. Bon, ne me regarde pas avec cet air désespéré ; je cherche ce que je sais encore de cette affaire. Avec la meilleure volonté du monde, je ne peux pas tout me rappeler. Un vieux cerveau comme le mien est une passoire avec de gros trous. Je ne veux pas essayer de savoir d'où te vient cet intérêt, je tomberais peut-être sur quelque chose de désagréable. Eh bien, ce fut une terrible affaire. Pendant des semaines les gens ne parlèrent que de cela. Tout le monde s'échauffait pour ou contre dans tous les cafés et dans tous les cercles. Il y eut des rassemblements le jour où la sentence de mort fut connue ; il fallut faire venir la troupe. À cette époque, j'étais à Hombourg et je me souviens que le médecin me défendait de lire les journaux, et même longtemps après que le procès fut terminé et que Maurizius – quel était donc son prénom ? je l'ai oublié – et que la peine de ce Maurizius fut commuée en détention perpétuelle, l'affaire n'était pas encore enterrée. Bien des gens étaient fermement convaincus de son innocence. Peut-être tout simplement parce que jusqu'au bout, il avait affirmé son innocence, En outre, ce n'était pas un criminel vulgaire. Non, certes non ! C'était un savant, d'aucuns prétendent même qu'il était quelqu'un dans sa spécialité, mais d'autres disaient que c'était un étourneau. En tout cas, malgré sa jeunesse, je crois qu'il n'avait pas encore vingt-six ans, il avait déjà une situation en vue et de l'autorité comme historien de l'art. J'ai même un petit livre de lui. Il faudra que je le recherche, il doit être dans une caisse au grenier. Voici que je me souviens du titre : *De l'influence de la religion sur les arts plastiques au dix-neuvième siècle*. Cela m'a intéressée à l'époque : l'art, la religion, c'étaient des sujets qui faisaient marcher les langues dans les salons. Qui aurait pris un homme pareil pour un assassin ? Je n'ai jamais pu croire vraiment qu'il avait assassiné. Tuer sa propre femme, par surprise ! Et dans quelles circonstances ! C'est une histoire bien embrouillée. Une histoire diabolique, une histoire lamentable dont je n'ai naturellement pas retenu un traître mot. Je sais seulement qu'il avait tout contre lui, les hommes et les choses. Tout témoignait contre lui, les hommes, les choses, l'espace et le temps. C'était un enchaînement impeccable de présomptions, comme disent les juristes. Et le mérite propre de ton père a été, je me le rappelle encore, d'établir et de faire ressortir cet enchaînement. Il en était très fier, jeune et ambitieux comme il était. Un fondateur n'est pas plus fier quand il réussit une coulée difficile. Et ton père pouvait en tirer gloire à plus juste titre encore

sans doute, car j'imagine que c'est bien plus délicat que la fonte des cloches. Le vieux conseiller intime Demme, qui n'était pas précisément un âne, me disait un jour que l'exposé convenable des présomptions était pour le criminaliste ce qu'est pour l'astronome le calcul exact de la trajectoire d'une comète. Je comprends cela. En arriver à ce qu'un fait parle un langage plus vrai que celui qui en est l'auteur, ce n'est pas petite affaire. »

Etzel, assis près d'elle, la regardait. L'homme à la casquette de marin devenait de plus en plus énigmatique. Comme il n'était pas possible que ce fût ce même Maurizius condamné à passer sa vie derrière les murailles d'un cachot, il s'agissait de savoir quel lien les unissait l'un à l'autre. Que voulait-il donc de lui ? Pourquoi se mettait-il sur son chemin, le toisant de ses méchants yeux bigles ? Avait-il quelque mission pour lui ? Un message à lui transmettre ? Quel message ? Voulait-il gagner son intercession auprès de Trismégiste ? Faire de lui l'espion de Trismégiste ? Il y avait de quoi frissonner. S'il existait quelque part un mystère, c'est là qu'il était. Il fallait faire attention, il fallait être prêt. Le moindre indice avait son importance. Pendant qu'il méditait, assis, ses joues se recouvrirent d'une pâleur qui leur donna un reflet de nacre. Quelque chose au tréfonds de son être frémissait et il courbait les épaules comme sous la menace d'un coup.

« Qu'est-ce que tu as, petit ? demanda la grand'mère d'un ton sévère ; depuis quelque temps ta mine ne me plaît plus. » Elle se leva d'un mouvement souple, lui donna une chiquenaude sur la joue, et lorsqu'il fut debout, elle mit son bras sous le sien et passa avec lui dans le salon. Là, elle alluma une cigarette, en tendit une à Etzel avec le même naturel que s'il eût été un ami intime qui partageât toutes ses habitudes, puis elle s'accrocha encore à son bras et se mit à arpenter avec lui l'immense pièce. « Maintenant, reprit-elle, confesse-toi, qu'y a-t-il ? Pourquoi as-tu cette mine déconfite ? Y a-t-il quelque chose qui cloche à l'école ? L'automne dernier, tu avais encore quelque espoir d'être le premier. En toute franchise, je n'attache pas grande importance à cela. Les élèves modèles ne font pas des hommes modèles, et ce ne sont pas les ronds-de-cuir qui font les génies ; le génie, c'est le travail, disent les Allemands ; cela serait vrai pour eux, peut-être. Je fais quelque cas de toi, tu es mon unique petit-fils et je suis ton unique grand'mère. Si tu avais une demi-douzaine de frères et sœurs, j'en choisirais peut-être un autre que toi parmi tous, car tu es un peu trop futé et un peu trop rêveur. Il faut qu'on en ait aussi plein ça (elle montrait sa poitrine) quand on a tant derrière ça (elle lui pinça l'oreille). Baste, c'est égal, je t'aime bien tout de même, mais j'ai

peur quelquefois lorsque je te regarde. »

Elle est épatante, pensait Etzel. Il lui sourit (ils étaient presque aussi grands l'un que l'autre), s'arrêta brusquement et demanda, gardant un reste de sourire pour atténuer la gravité de sa question : « Dis donc, grand'mère, où est ma mère ? et pourquoi ne sais-je rien d'elle ? »

Ce serait peine perdue de vouloir retrouver l'association d'idées qui l'amenait ainsi à faire si violemment irruption dans l'âme sereine de la générale. Peut-être partait-elle de l'homme à la casquette de marin, et de cette zone qu'il longeait depuis le récit de la générale ; peut-être était-ce un fait tout naturel qui se révéla tout naturellement comme devant être un des piliers sur lesquels passait le pont de son destin. En tout cas, la générale était restée figée d'épouvante et elle le trouva une fois de plus d'une impertinence extraordinaire. Puis son expression traduisit un mécontentement extrême : il abusait décidément de sa patience et c'était uniquement pour la torturer qu'il avait préparé tout un fichier de questions. Rien n'est aussi détestable que d'entendre les questions vous éclater sans cesse au visage comme des pois fulminants. Aujourd'hui, c'est ceci, demain, c'est cela, après-demain, autre chose, peu importe ; mais ce bombardement général tout à coup, cela dépasse les bornes. Avec cela, elle a mangé trop copieusement, il faut qu'elle se repose, il ne faut pas qu'elle bavarde tant après son repas, sans quoi, elle a de l'oppression et ne peut dormir de toute la nuit. Etzel est un gentil petit homme qui va rentrer chez lui, n'est-ce pas ? « Tu donneras le bonjour à ton père et tu feras mes compliments à Rie. Au revoir ! » Puis, débordante de vivacité et d'éloquence, elle le poussa dans le vestibule, lui prit la tête entre ses mains fines et fraîches, lui mit un baiser sur le front et sur les yeux, en pointant drôlement les lèvres, et referma la porte derrière lui à grand bruit.

Chapitre trois

I

Le docteur Raff saisit l'occasion de parler d'Etsel avec Robert Thielemann. Il était soucieux. Etsel négligeait son travail d'une façon inquiétante. Son irrégularité et son désordre avaient donné lieu ces derniers temps à des plaintes multiples. On le lui avait fait entendre, mais cela n'avait produit sur lui aucune impression.

« C'est dommage, dit le docteur Raff en arpentant le corridor avec Thielemann. Je ne voudrais pas recourir aux sanctions, je n'aime pas cela. Qu'est-ce qu'il a ? Le savez-vous ? »

Le menton pointu de Thielemann se détachait comme un bec sur son col droit froissé. Il était flatté qu'on s'informât auprès de lui, vexé de ne pouvoir fournir de renseignements. Depuis huit jours environ, Etsel l'évitait comme il évitait tous les autres. Il l'avoua avec quelque hésitation. « Je ne m'imposerai pas, dit-il hargneux ; qu'il fasse ce qu'il voudra. Peut-être ne me trouve-t-il pas assez distingué et a-t-il reçu chez lui des ordres dans ce sens. — Fi ! Thielemann », dit Camille Raff.

Ce débraillé de Robert passa ses dix doigts dans son toupet rouge. Son air de dédain et son ton aigre étaient destinés à dissimuler son dépit. « Il est possible que son père ait eu vent de ce que je ne suis pas, au point de vue politique, en odeur de sainteté, pour le nez de M. le baron, s'entend ! »

Le docteur Raff réprima un sourire. « Mon Dieu, pensa-t-il, voyez-moi ces Marat, ces Saint-Just ! Cela me fait beaucoup de peine, ajouta-t-il avec son accent alsacien, beaucoup ! Je croyais qu'il avait quelque confiance en moi. Il a toujours été très ouvert envers moi ; il a changé. Il faudrait tâcher de savoir pourquoi. Sondez-le donc un peu à l'occasion, mais ne vous butez pas, Thielemann. Pour l'instant, c'est vous qui avez l'avantage puisque lui est

dans son tort ; mais ne lui fermez pas toutes les voies. » Il fit un petit signe de tête à Thielemann et s'éloigna. Vu de dos, petit, mince, souple qu'il était, il avait encore l'air d'un écolier. Thielemann le suivit du regard, l'air bougon. « Ne pas me buter ! grogna-t-il, il me la baille belle ; faut-il peut-être lui sauter au cou, le prier à genoux de me permettre d'aller le voir. Il attendra longtemps, lui et son Andergast, dont il est coiffé, ma parole ! »

À cet âge, ce sont des conventions immuables qui règlent les rapports mutuels. On les respecte d'autant plus strictement qu'elles sont établies tacitement et sans entente préalable. L'origine en est aussi fragile et obscure que naturelle l'obéissance à leurs lois. C'est-à-dire que, par suite d'un accord muet, Etzel n'allait pas chez Thielemann et que Robert seul allait voir Etzel Andergast, mais jamais sans y être invité. Etzel était bien allé quelquefois chez Thielemann, mais seulement dans leur librairie. Une ou deux fois Robert avait fait quelque vague allusion à cet état de choses, mais seulement pour sauver les apparences. Le fait est qu'au fond, il ne désirait pas qu'Etzel vînt le voir et qu'il redoutait même sa visite. Il n'avait pas sa chambre à lui. Le cabinet dans lequel il travaillait et dormait, il le partageait avec deux frères cadets avec lesquels il ne s'entendait pas. Mais ce n'était pas là le pire. Sa maison était un vrai temple de la discorde. Entre son père et sa mère, c'étaient des querelles constantes. Ils offraient à leurs enfants le triste spectacle de ces époux qui ne peuvent rester deux minutes dans la même pièce sans se dire des choses amères et s'accabler de reproches. La pensée qu'Etzel pourrait un jour être témoin d'une pareille scène lui était intolérable. Cela expliquait pour une part l'inégalité de leurs rapports mutuels. D'autre part, c'était aussi le sentiment de son infériorité sociale, doublement vigilant et accentué dans un tempérament disposé par ailleurs à la rébellion. Les doctrines révolutionnaires d'un très jeune homme ont souvent leurs racines dans la discorde qui règne au foyer. Dans bon nombre de milieux bourgeois, la tendresse qui réchauffait autrefois la chambre familiale est morte depuis des générations. Il faut être un cœur exceptionnellement bien né pour ne pas devenir vindicatif après avoir souffert d'un appétit de tendresse jamais satisfait. Mais un cœur aussi bien né, c'est chose rare.

II

Etzel a découvert dans le cabinet de travail de son père la requête du vieux

Maurizius. C'est un recours en grâce. Pierre-Paul Maurizius, ancien agriculteur et propriétaire foncier, domicilié à Hanau, 17, rue du Marché, requiert M. le procureur général d'introduire et d'appuyer une demande de grâce en faveur de son fils, Otto Léonard Maurizius, détenu depuis dix-huit ans et cinq mois à la maison d'arrêt de Kressa. Tel était l'en-tête de la pièce manuscrite. Etzel, qui a conscience de s'être ravalé au rôle d'espion, se donne, avec une duplicité de casuiste, de bonnes raisons pour calmer sa honte. Certes, il reconnaît vivement ce qu'il y a de peu glorieux dans les moyens détournés dont il a usé, mais il se justifie en invoquant les circonstances qui ne lui laissaient pas le choix. Il a déployé un flair tout animal. L'homme à la casquette de marin a joué là-dedans le même rôle que le spectre dans *Hamlet*. Regarde un peu ce qui se passe chez toi, avaient dit ses petits yeux méchants et obstinés, fais attention et tu verras du joli ! Chaque fois que cet avertissement lui revient à l'esprit, il pense à celle qui a écrit la lettre de Suisse. Il voudrait bien la lire, cette lettre. Au fond, il espère la trouver dans un tiroir, dans une serviette. « Fais attention, tu verras du joli ! » Cet avertissement le poursuit. La main impérieuse de Trismégiste apparaît dans la nuit, moulage resplendissant dans les ténèbres. Le symbole de la caisse de dynamite dans la cave devient de plus en plus réel et menaçant. Toutefois il y a des avertissements plus gênants encore. Un fantôme fait de papier sort du bureau paternel, chargé de dossiers et de cahiers bleus et se propage à travers toutes les pièces. Il y a longtemps que ces fantômes-là hantent la demeure des Andergast, perceptibles aux seules oreilles d'Etzel, peuple d'ombres sans nom dont il entend crisser les pas et que voient ses yeux seuls, ces yeux qui, à de certaines heures, perçoivent mieux les ombres que les corps. Sa sensibilité sur ce point confine à l'hystérie. Pour s'être occupé sans cesse de choses étouffées et secrètes, il risque d'avoir l'esprit envahi de visions obsédantes. Peut-il du reste échapper à ces visions, lui qui, en naissant, a apporté, Dieu sait d'où, cette étincelle, lui qui a grandi dans un domaine où, chaque jour, forfaits et aberrations humaines de tous les degrés et de toutes les nuances sont appelés, foule infâme, à rendre des comptes, où l'on lance la passerelle précaire de l'expiation, sous les pieds du criminel qu'y traîne impitoyablement une poigne formidable. Il est probable que ces fantômes ont assiégé déjà son berceau et qu'ils l'ont endormi de leurs gémissements. Sur cette maison plane et règne la destinée au plus haut potentiel, et comment voudrait-on qu'il ne le sentît pas, lui qui n'est qu'une membrane entre la sphère des ténèbres et la

sphère lumineuse du monde ?

Le voilà donc qui marche, commandé par le regard obstiné des méchants yeux bigles, à travers les pièces de la demeure silencieuse, torturé par un nom, un fait légendaire et flou qui se dissimule menaçant derrière ce nom même comme un mollusque visqueux derrière les verres noirs d'un aquarium ; il va de chambre en chambre, recommençant toujours. On est à la fin de mars, l'après-midi est déjà avancé, son père a téléphoné qu'il ne serait pas là ce soir ; ce sont les fiançailles d'Hilde Sydow, il s'est fait apporter son habit de soirée au bureau. Pour Etzel, il s'agit d'occuper Rie de manière à retenir toute son attention ailleurs ; avec une ruse peu commune, il lui a apporté une culotte de sport qui présente un accroc triangulaire et il a fait appel à sa maestria dans l'art de repriser ; en même temps, et à force d'insinuante persuasion, il lui a arraché la promesse qu'elle lui ferait ce soir puisqu'ils seraient seuls tous deux des beignets fourrés. Il sait qu'elle les prépare elle-même ; elle ne laissera pas la cuisinière y mettre la main ; elle a sa recette à elle et elle est heureuse que le jeune garçon qui, ces jours-ci, avait peu d'appétit lui réclame quelque châtellerie. « Bien bien, dit-elle, on te fera cela, mon petit. » Et la voilà rendue inoffensive pour quelques heures. Perdu dans ses réflexions, Etzel est debout dans le salon ; dehors, le soir tombe, un morceau de ciel rose et grisâtre flambe, telle une oriflamme, par la fenêtre. La porte fermée du bureau paternel l'attire : il l'ouvre, entre dans la pièce aux tapisseries sombres et enfumées, imprégnée de l'odeur écœurante de cigares éteints ; il s'arrête devant la pile de dossiers. Ils sont là, amoncelés, dans des chemises bleues ou vertes, chacune ayant une étiquette blanche ovale avec une inscription calligraphiée. Jamais encore il n'a osé en ouvrir un, et maintenant le voilà qui rabat la couverture du premier. « Demandes de grâces », lit-il sur l'étiquette ovale, et ce que son regard rencontre en premier lieu, c'est le nom de Maurizius. De pareils hasards sont phénomènes naturels, élémentaires et normaux.

Dans les arguments de l'ancien agriculteur et propriétaire foncier, on chercherait en vain le ton humble du solliciteur. Ce qui frappe, au contraire, c'est le ton ergoteur et amer. Il en réfère à d'anciens incidents déjà signalés par lui et touchant de prétendues erreurs dans la procédure. On reconnaît aisément que ses conclusions sont d'un profane. La requête paraît avoir été rédigée sans le secours d'un officier ministériel, peut-être parce que les conseils des hommes de métier sont restés trop souvent stériles et que l'auteur veut finalement parvenir à son but, par la force convaincante de sa

logique personnelle. De là ce langage sans ménagements. Mais ce qui ressort en définitive est fort éloigné de la logique ; ce sont des affirmations passionnées, c'est le retour inlassable et obstiné à la même idée, comme quelqu'un qui se heurterait dans l'obscurité à une porte barricadée, c'est le désir violent et convulsif de se dégager du poids d'une obsession. À deux endroits le nom de Waremmé est mentionné ; on devine qu'il a dû être un des témoins principaux dans l'instruction. L'auteur de la requête n'ose pas l'accuser ouvertement de faux serment, mais l'inculpation se lit entre les lignes. Bien plus, il semblerait que ce soit là une chose connue depuis longtemps et que personne ne songe plus à nier, alors qu'il est très possible qu'elle n'existe que dans l'imagination malade du rédacteur. Si la Cour se décidait, ainsi s'exprimait-il dans sa requête, à vérifier l'exactitude des dépositions de ce Grégoire Waremmé, on trouverait encore maintenant, après plus de dix-huit années, des raisons valables de réviser le procès. Peut-être qu'alors une certaine dame, funeste entre toutes, qu'il était superflu de nommer, apparaîtrait sous un jour différent. Ces mots « funeste entre toutes » étaient soulignés deux fois et suivis de deux points d'exclamation entre parenthèses, détail qui montre à lui seul combien le requérant s'entendait peu à présenter un document officiel en règle. Le haut magistrat avait du reste écrit en travers au crayon rouge : « Avis défavorable, Andergast. » L'ancien agriculteur et propriétaire foncier n'a aucune idée de la manière dont on s'insinue avantageusement, car, dix lignes plus loin, il se déclare prêt à faire connaître à la Cour le domicile actuel du témoin Waremmé qu'on a cru jusqu'ici disparu, ce qui donne à penser qu'il a fait sa police lui-même, intrusion de dilettante qui n'est guère faite pour lui concilier les autorités compétentes.

Mais pour finir, il se hausse jusqu'à une rhétorique de théâtre. Ce Pierre-Paul Maurizius serait-il une espèce de sectateur religieux qui vivrait dans la croyance naïve qu'on peut, par le moyen d'une solennelle adjuration de style biblique, faire impression sur la magistrature prussienne ? Le ridicule de cette prétention mis à part, il y a cependant un accent de vérité indéniable dans cette adjuration emphatique, vérité toute subjective sans doute, et alors Etzel se trouve dans le même état d'âme qu'Hamlet quand l'esprit de son père lui parle du sein de la terre. « Parle, pauvre esprit », dit-il avec une surprise navrée. Les paroles se gravent dans son cerveau ; il sait qu'il ne les oubliera jamais, que si on l'arrachait de son lit à minuit pour les lui faire redire, il pourrait les réciter tel un automate, comme il ferait d'un passage de la guerre

des Gaules appris par cœur : « Par Dieu et ses cohortes sacrées, c'est un innocent qui, depuis dix-huit années, se consume, enterré vivant dans le tombeau de pierre de la maison d'arrêt. Jamais il n'a commis l'action pour laquelle on l'a condamné, et l'eût-il avouée cent fois. Aussi bien d'ailleurs ne l'a-t-il jamais avouée, et si accablantes qu'aient été les charges contre lui, sa vie innocente fut brisée dans sa fleur ; innocent il a été chargé du joug expiatoire, voilà ce que je proclamerai bien haut et ce dont je me porterai garant tant qu'il y aura encore un souffle de vie dans ma poitrine. »

« Parle, pauvre esprit... »

III

Ce furent des ruses insensées qu'Etzel déploya les jours suivants pour dépister l'attention de ceux qui l'observaient. Avec la même dépense d'énergie et de ruse il aurait pu continuer d'être un élève convenable au lieu de tomber dans une telle inertie que ses maîtres hochaient la tête à son sujet, mais il en était incapable. Le personnage qu'il avait été jusqu'à une certaine heure d'un certain jour lui semblait vieilli et inutile. Un événement s'était produit en lui pour lequel il manquait lui-même de point de comparaison et de mesure. Peu de jours après l'entretien du docteur Raff et de Thielemann commencèrent les vacances de Pâques ; cela lui valut un délai pendant lequel son attitude échapperait momentanément à la critique de son entourage. Il ne lui restait qu'à donner le change à son père et à Rie en jouant celui qui n'a point d'arrière-pensée, qui est plein de bonne humeur et d'entrain. Quand il traversait le vestibule, il sifflotait une chansonnette ; dans sa chambre aussi on l'entendait fredonner ; quand il rencontrait Rie, il riait tout joyeux ; si elle lui posait une question, il répondait gaiement ; quand il était avec son père, il avait pour l'écouter un air tout particulièrement soumis et docile et, pour l'approuver, un empressement affectueux et muet qui se lisait dans ses yeux brillants. À l'entendre lui répondre : « Oui, merci », « Non, merci », comment supposer qu'il cachait des intentions si opposées à celles de ce garçon gentil, de ce fils modèle dont il jouait hypocritement le personnage ? Il tenait si bien son rôle que M. d'Andergast lui-même, avec son expérience profonde des erreurs humaines et des renversements soudains de caractère, eût cru à une calomnie stupide si l'on avait seulement eu l'air d'insinuer qu'Etzel n'était pas sincère. Toutefois, si les choses en apparence impossibles ne se

produisaient jamais, la vie serait chose simple, chacun de nous étant prêt à toute heure à l'avènement du possible. Pour l'instant, tout était encore en germe, peut-être le jeune garçon ne savait-il pas grand'chose encore de ce qui se passait en lui et ce que je viens d'appeler hypocrisie n'était-il que le fruit de la résolution prise par lui de se tirer d'affaire tout seul, d'éclairer à l'aide de sa seule intelligence ce qui demeurait obscur encore et de ne se laisser aller à aucune divagation de sentiment, à aucune vaine songerie. Mais en dépit de tout son effort pour parvenir à la « liberté d'esprit », comme il disait en employant naïvement une sèche expression technique, il ne pouvait s'empêcher pendant la classe de sombrer comme dans une eau profonde dans laquelle il se noyait, lui et toutes ses pensées chargées de l'éclairer ; il succombait finalement sous l'effort qu'il faisait pour rester assis sur un banc la moitié de la journée et pour s'accommoder docilement d'une présence qui, brusquement, ne lui laissait pas plus d'espace que le volume d'un petit pois. Certes, avec cette obligation formidable qui germait dans sa poitrine, il aurait eu plus de place sur un petit pois que dans ces salles et parmi ces hommes. Ainsi, il lui arrivait de suivre, droit et raide, le rebord de pierre du trottoir, sans s'écarter de cette ligne étroite, avec le désir de contraindre ainsi l'activité de sa pensée, parce que cette activité ne menait présentement à rien. Il comptait les arbres de l'avenue : un nombre pair signifiait : attendons ; un nombre impair : ne perdons pas de temps. Mais attendre quoi ? Ne pas perdre de temps, à quel propos ? Que fallait-il faire ? Par quoi commencer ? Par quoi poursuivre ? Et d'abord, que pouvait-on faire ? Qui était au courant ? Auprès de qui prendre conseil ? À qui se confier ? Y en aurait-il un seul qui ne se mettrait pas à rire, à se tenir les côtes de rire et à lui dire : « C'est insensé, petit. Qu'est-ce que ça peut te faire ? Quelle prétention de ta part ! Tu es devenu fou, sans doute. Regarde donc si ton crâne n'est pas fêlé. » Enfin, sérieusement qui trouver, à qui s'adresser ? Il se complut à imaginer qu'une jeune femme au cœur très noble comprenait ce qu'il voulait et qu'il était poussé lentement à une décision avec une inéluctable nécessité. Mais il n'en connaissait pas ; le monde qu'il connaissait était à cet égard dépouillé de ses dieux ; ce qu'il voyait de femmes et de jeunes filles – sa grand'mère pour lui n'avait pas de sexe – était aussi méprisable que les têtes de cire des étalages de coiffeurs. À ce point de vue, c'était un monde misérable, un monde d'une écœurante masculinité en quelque sorte, auquel manquait l'Orphée pour obtenir d'Hadès et de Perséphone la libération d'Eurydice. Pourtant il lui faut une assistance, un appui, un enseignement, un secours pratique, sans quoi

tout cela ne sera que déraison et finira avant même d'avoir commencé. Et Etzel fait les cent pas dans sa chambre, comprimant sa poitrine de son poing gauche, la main droite enfouie dans la poche de son pantalon et faisant cliqueter son couteau et ses clefs comme un caissier ; il réfléchit, son cerveau est une fournaise qui élabore des images, bien qu'il exige de lui de ne produire que des pensées logiques. Mais il ne réussit pas toujours à contraindre sa machine à penser à la seule besogne pour laquelle elle est faite. Il fait le calcul que dix-huit ans et cinq mois font deux cent vingt et un mois ou à peu près six mille six cent trente jours. *Nota bene* : six mille six cent trente jours et six mille six cent trente nuits, car il faut faire la distinction, les jours et les nuits sont choses différentes. Mais arrivé à ce point du calcul, il ne voit et ne comprend plus rien, il n'a plus en face de lui qu'un chiffre qui ne lui dit rien du tout et c'est comme s'il se trouvait devant une fourmilière et qu'il se disposât à en compter les bestioles grouillantes. Il veut se représenter ce que cela signifie six mille six cent trente jours pour en avoir une idée précise. Il imagine alors une maison avec un escalier de six mille six cent trente marches, c'est trop difficile. Une boîte d'allumettes avec six mille six cent trente allumettes ; une bourse qui contienne six mille six cent trente pièces, cela ne va pas. Un train de six mille six cent trente wagons, impossible à imaginer. Un livre de six mille six cent trente feuillets (notez bien ceci, il faut que ce soit des feuillets, non des pages, les deux pages de chaque feuillet correspondant alors au jour et à la nuit). Ici, il peut arriver à une représentation concrète : il va chercher une pile de livres sur le rayon ; le premier a cent cinquante feuilles, le deuxième cent vingt-cinq, le troisième deux cent dix, aucun n'en a plus de deux cent soixante, il les avait surestimés ; il fait une pyramide de vingt-trois volumes et n'arrive qu'au nombre de quatre mille deux cent vingt feuillets. Alors il y renonce, gardant une stupeur dans les yeux. Et penser avec cela que chaque heure qui s'écoulait pour lui en ajoutait une autre là-bas ! Sa propre existence comptait à peine cinq mille neuf cents jours et pourtant comme elle lui paraissait longue, comme elle s'écoulait lentement ! Chaque semaine était pareille à une marche pénible sur la route et il y avait des jours qui se collaient à lui comme une poix dont il ne pouvait se défaire. Et le sentiment de ce qui se passait chez l'autre en même temps : pendant que lui dormait et lisait, qu'il allait à l'école et jouait, qu'il causait avec des gens, faisait tel et tel projet, tandis que l'hiver venait, puis le printemps, que le soleil brillait et que la pluie tombait, qu'arrivait le matin, puis le soir, pendant tout cela, l'autre était là-bas,

pendant le même nombre d'heures et durant les mêmes heures, et toujours et toujours là-bas. Etzel n'était pas encore né (quel mystère infini apparaissait soudain dans ce mot : naître !) qu'il était déjà là-bas, l'autre, le premier jour, le second, le cinq centième, le deux mille deux cent trente-septième jour. Etzel fait un geste pour se dégager de deux mains qui le happent aux épaules, telles des tenailles d'acier ; il regarde autour de lui, furieux, impatient, farouche ; il prend sa règle d'ébène, se met à battre la mesure comme un chef d'orchestre. C'est un de ses jeux. Quand il avait huit ans, il avait déjà une prédilection pour cet amusement ; il y revient rarement maintenant, sauf aux heures de désarroi ou d'insurmontable accablement. Il considère comme de l'atavisme ce retour à une manifestation puérile, et retombe ensuite dans un malaise sans nom comme au lendemain d'une orgie. Son rôle de chef d'orchestre consiste à hurler à gorge déployée une symphonie de son invention, rapetassage de toutes les réminiscences mélodiques possibles, à imiter les bois, les cymbales, les cuivres, les contrebasses, tout en brandissant avec ardeur et frénésie la règle qui lui sert de bâton. Il est l'orchestre, il est la musique, il est le chef, et l'exaltation tumultueuse dans laquelle il se met par ses chants et ses cris finit par attirer Rie qui, l'air mécontent, l'invite au calme, ne pouvant comprendre cet accès de frénésie ; et elle lui rappelle que son père peut rentrer à tout instant. Couvert de sueur, la tête écarlate, la règle dans sa main levée, il la regarde fixement comme s'il ne la reconnaissait plus et il dit d'un air accablé et maussade : « Ferme la porte, Rie, le vestibule empeste l'oignon, je vais me trouver mal. »

IV

Le lendemain après-midi à quatre heures (c'était un mercredi), il apparut inopinément chez les Thielemann. Il se fit indiquer la chambre de Robert, et soudain il se trouva en face de son ami stupéfait qui ne l'avait même pas entendu entrer. C'était une chance que Robert fût en train de faire ses devoirs, car à cette heure-là il disposait de la chambre à lui seul, une grande chambre pentagonale, inconfortable, dont les deux fenêtres donnaient sur la cour étroite et qui, par suite, était si sombre qu'on était obligé d'avoir de la lumière l'après-midi. Il fallut un moment à Thielemann pour se remettre de sa stupeur : comme Etzel n'était jamais venu chez lui, voilà que naissait une situation nouvelle, sans parler de son inexplicable conduite de ces temps

derniers, au sujet de laquelle Robert avait quelque raison de lui en vouloir. En outre, il régnait ce jour-là une atmosphère orageuse dans la maison ; le jeune homme lui-même ne savait pas ce qui se passait au juste ; à table, ses parents étaient restés figés dans un mutisme glacial, pas un des trois garçons n'avait osé dire un mot ; la dernière bouchée avalée, M. Thielemann s'était levé et était parti, sa femme s'était rendue dans sa chambre sans accorder un regard à ses fils. Contrairement à son habitude, le père était revenu depuis une demi-heure ; d'ordinaire il jouait au billard jusqu'à quatre heures et demie au café ; puis il allait au magasin. En ce moment, il était dans le petit salon qu'il quittait de temps à autre pour traverser le corridor en faisant claquer une porte, et de nouveau c'était le silence. Mais Robert se méfiait de ce calme ; il savait qu'à chaque instant l'orage pouvait éclater. Par quelle fatalité fallait-il qu'Andergast vînt précisément ce jour-là ! Il y avait tout de même des jours meilleurs où l'on n'était pas sur des charbons ardents. Il ne trouvait pas un mot ; embarrassé, il chercha un buvard, piqua son porte-plume derrière l'oreille, habitude qu'Etzel détestait parce que cela le faisait ressembler à un petit boutiquier, il le lui avait dit souvent. Mais Robert n'était pas désireux de plaire à Etzel ; il ne fallait pas que ce fût comme s'il n'y avait rien eu entre eux. Il cligna des yeux et regarda avec un intérêt passionné l'ampoule électrique allumée qui pendait du plafond, nue et sans abat-jour, attachée à un fil. Ce qu'il lut sur le visage d'Etzel en le regardant timidement de côté le disposa à l'indulgence. « Le diable sait comment ce nabot s'y prend, pensait-il ; à peine est-il là qu'on oublie ce qu'on a contre lui. — Est-il arrivé quelque chose ? demanda-t-il en laissant errer son regard à travers la chambre, comme pour s'assurer qu'elle ne faisait pas une impression trop repoussante, et que le contraste avec l'agréable chambre d'Etzel était moins sensible à celui-ci qu'à lui-même. Est-ce qu'il est arrivé quelque chose ? répéta-t-il ; tu es bien mal fichu pour un garçon de ta condition. » Sa voix ayant déjà repris une intonation où il y avait, sans qu'il le voulût, de l'affection et de la sollicitude, il constata non sans dépit que ses rapports avec Etzel étaient tout autres que ceux qu'il avait avec ses camarades.

Etzel reprenait haleine. « J'ai marché vite, dit-il, et il s'assit un peu intimidé en face de Robert à sa table de travail, je voudrais discuter avec toi de certaine chose... c'est-à-dire... si tu as le temps... pas longtemps, moi-même je suis pressé, il faut que je sois rentré à cinq heures. Seulement... c'est une affaire terriblement délicate ; il faut que tu puisses garder le secret, Robert ; personne ne nous entend ici, n'est-ce pas ? » Il regarda autour de lui

d'un œil scrutateur ; il avait au coin des lèvres un frémissement comme un enfant à qui l'on a brisé son jouet et qui croit dès lors connaître la malignité du monde. Il en était toujours ainsi avec lui ; quelque expérience qu'il eût déjà acquise et bien qu'il prît l'air d'un homme mûr et résolu, l'enfant de huit ans subsistait encore en lui. « Allons, déboutonne-toi, dit Robert avec moins d'assurance qu'il n'eût voulu en montrer, il n'y a pas d'espions ici. » Etzel, les mains entre ses genoux rapprochés, réfléchissait, les sourcils contractés. Il ne savait pas comment commencer ; il se pencha en avant et, mettant une sourdine à sa voix muante qui ne rend un son viril que dans les notes moyennes, il dit qu'en général il n'aimait pas que des garçons parlasse de leurs affaires de famille, que c'était bon pour les filles. Mais comme il se trouvait pour l'instant dans une situation très compliquée et qu'il n'avait pas d'autre ami que Thielemann, il s'était proposé de s'adresser à lui. En fait, il ne voulait de lui rien d'autre qu'une réponse à une question de conscience. Il ne s'agissait pas de méditer sur un sujet ni d'y dépenser beaucoup de paroles ; Thielemann n'avait qu'à dire oui ou non, spontanément, selon son instinct. Il s'agissait de sa mère. Il s'agissait des rapports entre son père et sa mère ou plutôt de l'inexistence de ces rapports qui était devenue ces derniers temps la cause d'un cruel conflit intérieur. « Comprends-tu, Thielemann ? » lui demanda-t-il avec son regard limpide et aimable. Robert eut un frisson. « Pas un traître mot », murmura-t-il en se secouant comme quelqu'un qui est sous une gouttière. Son visage s'assombrit, il n'était pas le moins du monde préparé à semblable confiance et il la ressentit presque comme une ironie, lui qui vivait accablé sous le poids de la discorde qui régnait dans sa propre famille et d'un malaise déjà ancien qui avait accumulé en lui tant de rancœur. Son père et sa mère, deux partis opposés, haineux, se méprisant, se persécutant, se maudissant l'un l'autre, chacun s'efforçant avec un aveuglement désespéré de gagner les enfants à sa cause. Il fut tourmenté par le soupçon qu'Etzel était au courant de cette situation dégradante et que cela lui avait donné le courage d'étaler ses misères familiales, par sympathie en quelque sorte ; son orgueil de petit bourgeois se cabrait. C'est ainsi que ses pensées déjà déviées par le mal travaillaient à faux, tant était grande la confusion qui régnait dans son âme. Notons à sa décharge cependant qu'il n'était pas particulièrement intelligent, mais bon garçon et facile à émouvoir. Ses yeux avaient une pauvre expression famélique pendant qu'il regardait Etzel pour le sonder ; il ne pouvait oublier ce qui se préparait dans la demeure paternelle, mais pendant qu'il cherchait à retenir son attention que

l'inquiétude entraînait ailleurs, sa méfiance à l'égard de son ami disparut, et pensant tout à coup que c'était la première fois qu'Etzel parlait de ces choses, il fut touché jusqu'aux larmes. « Je comprendrai bien, va, mon petit, dit-il, dégonfle-toi. »

Etzel eut un hochement de tête. « Écoute, dit-il, je ne connais pas ma mère, je n'ai jamais entendu parler d'elle directement, et c'est par des voies détournées que j'ai eu sur elle les renseignements les plus sommaires. Je ne sais même pas son adresse, je sais seulement qu'elle demeure en Suisse, à Genève, ou qu'elle y a habité jusqu'à ces temps derniers. Est-elle malade ou bien portante, riche ou pauvre, seule ou avec d'autres, je ne le sais pas. Et je ne sais pas pourquoi, je ne sais rien, ni pourquoi je n'ai pas le droit de rien savoir. Je n'ai d'elle aucune idée, aucune image dans mon esprit, parce qu'il y a trop longtemps qu'elle a disparu de mon existence et que tout souvenir d'elle – ce que je ne puis pas m'expliquer – est effacé en moi ; aucun portrait non plus, car je n'ai ni photographie ni miniature, il n'en existe pas. C'est comme si on l'avait absolument effacée de ma vie. Pourquoi ? Je ne puis cesser de me le demander ; il est certain qu'elle n'a pas renoncé de plein gré à toute relation avec moi, mais qu'est-ce qui peut l'y avoir forcée ? Une faute commise ? Le sentiment de sa culpabilité ? Ce serait inouï ! que pour cette raison une mère plante là son enfant et l'oublie. Mon père est donc là-dessous. L'interroger est chose impossible ; la seconde d'après on serait mis à la porte avant d'avoir eu le temps de s'en apercevoir. Rie ne compte pas. Ma grand'mère est contrainte au silence pour des raisons que je ne connais pas. Les convenances m'interdisent d'interroger quelqu'un d'autre ; je suis en face d'une conjuration, d'un véritable complot. Au cœur de cette conjuration ou au centre de cette entente, peu importe, il y a mon père. C'est lui qui a pris les mesures, il a toutes les ficelles en main. Il exclut tout ce qui le gêne : toute curiosité, toute réclamation, tout esprit de recherche. Il en est ainsi et il veut que ce soit ainsi et parce qu'il est tout-puissant, c'est ainsi que les choses se passent en effet... » Etzel ressent cela comme une injustice. Il se demande s'il doit continuer à se soumettre. Par moments il considère comme un acte d'obéissance à un ordre intérieur le fait de pratiquer une brèche dans la digue élevée autour de lui, cela lui semble nécessaire aussi pour rétablir l'équilibre qui manque à sa vie. Ici, Etzel fait une comparaison étrange et ingénieuse, il lui semble avoir joué jusqu'ici un morceau de piano de la main gauche seulement, c'est-à-dire la seconde partie ; il sait bien qu'il n'entendra jamais le jeu simultané des deux mains, mais il voudrait bien entendre aussi un jour

le jeu de la main droite pour pouvoir, au moins dans son âme, reconstituer la symphonie. La difficulté réside dans ce fait qu'il n'aimerait pas tromper son père ; il ne voudrait pas se conduire d'une façon incorrecte, il reconnaît ses devoirs de fils. Obéissance et respect ne sont pas pour lui – jusqu'à un certain degré toutefois – des mots vides de sens. Son père s'est occupé de lui à sa manière ; à sa manière aussi, il lui porte vraisemblablement quelque affection ; on ne peut, sans plus de façon, passer par-dessus lui, il est trop grand pour cela, c'est une trop forte personnalité, il est trop lui-même.

« Maintenant, dis-moi, Thielemann, – Etzel se lève avec assez de brusquerie et, dans ses yeux, voilà le scintillement de bronze liquide –, dis-moi ce que je dois faire. Tu es un esprit équitable ; tu sens juste et tu penses juste, c'est là l'essentiel ; dis-moi : dois-je me considérer comme lié, dois-je patienter auprès de lui jusqu'à ce qu'un jour il lui convienne de me dire : voici telle chose et voilà telle autre ; il y a ceci, il y a cela, choisis, va à droite, va à gauche, reste au milieu ; en tout cas, tu es renseigné maintenant ? Mais cela ne viendra jamais, jamais ces paroles ne viendront à ses lèvres. Alors, faut-il que je ne tienne pas compte de lui, que je me plante sur mes deux pieds et que je fasse... oui... ce qu'il y a lieu de faire... inutile d'en parler pour le moment. Ce que ce sera, je ne le sais pas encore à l'heure qu'il est, mais il faut être prêt dans des cas pareils ; que me conseilles-tu donc, Thielemann ? Ne réfléchis pas, tu connais ce jeu : table vole, oiseau vole... il s'agit de lever le doigt tout de suite ; dis vite ton avis. »

Cet exposé lumineux, mesuré et éloquent, reflétait toute la clarté d'esprit, toute l'audace, toute la sincérité d'un jeune homme qui n'admet pas le marchandage quand il s'agit de ses convictions morales. Cette question n'était peut-être pas adressée au seul Thielemann qui n'était sans doute que le prétexte et le remplaçant fortuit des autres, mais à tous ses camarades en général, à l'esprit de camaraderie, au monde environnant et, en définitive, à lui-même. Peut-être au fond de son âme faisait-il ce calcul : si un jour j'arrive à ramasser cette question en une formule précise, je ne pourrai plus m'abuser moi-même. Il n'était que de trouver le courage de poser cette question ; c'était là le plus difficile. Dès qu'il avait le courage de poser nettement une question sur un sujet quelconque, il y gagnait du ressort et de la liberté de mouvement pour des actes tout à fait étrangers à cette affaire. Voilà ce qu'il faut faire ressortir avant tout, ce qu'il faudrait imprimer en caractères gras, ne serait-ce qu'à cause de la complication de cette âme, aux multiples couches sous-jacentes en dépit de sa charmante simplicité.

Robert Thielemann ne s'était pas pressé de répondre. Il se leva pesamment, se mit à marcher avec ses lourdes chaussures autour de la table, passa ses doigts dans son toupet rouge, grogna et toussota avant de faire entendre sa réponse : « Il y a le point de vue du cœur et le point de vue du cerveau. Ça fait deux attelages différents ; je ne peux pas savoir lequel des deux marche le mieux. Tu es né dans la soie en quelque sorte. C'est plus difficile à déchirer que la toile de sac. Tu es un type épatant, mais tu traînes derrière toi un tas de préjugés et de traditions, appelle cela comme tu voudras. »

Etzel n'écoutait plus. Il souriait sans mot dire d'un sourire avisé, indulgent et déçu. Dès que l'autre avait dit « mais », il s'était mis à sourire. « Dès que quelqu'un me dit "mais", je ne puis plus rien en faire », pensait-il ; il se rassit, prit une feuille de papier et un crayon et dessina un cheval qui portait des bois de cerf et qui battait l'air de ses pattes de devant. Thielemann était dans le même état qu'au cours de grec quand il avait une mauvaise note de composition. Son front s'empourpra. « Je vais te dire une chose, commençait-il sur un ton de mystère, en se penchant vers Etzel ; ils nous fournissent la pitance, tout est là ; ils n'ont pas la moindre idée de ce qui se passe en nous. Nous sommes déjà à Cannes qu'ils en sont encore à Bénévent ; ils ne savent pas ce qui les attend. Tout le système est dégoûtant, puant. Mais ils ont la haute main sur la pitance et c'est avec cela qu'ils sont les maîtres de la situation. Je voudrais faire un bel accroc là-dedans, si tu savais ! comme ça, tiens. » Il prit la feuille sur laquelle Etzel continuait à griffonner en souriant et la déchira en deux d'un mouvement de colère.

À ce moment-là, on entendit les cris perçants d'une voix de femme et, en même temps, une voix d'homme furieuse et tonitruante. Trois secondes à peine s'écoulèrent et une porte claqua avec fracas. Puis un silence qui dura le temps de souffler et la porte se rouvrit sans doute, car la voix de femme cria plus fort qu'auparavant à la fois geignarde et glapissante et se brisant presque à force de monter. L'homme répondit d'un peu plus loin que la première fois par des injures et des menaces affreuses. Etzel fut debout d'un bond, il crut qu'il y avait eu un accident. Il voulut gagner la porte, mais Robert le saisit par l'épaule, le retint, et lui glissa à l'oreille, la mine convulsée, grinçant de ses dents de sanglier, et d'une voix enrouée : « Ne bouge pas ou c'est à moi que tu auras affaire. » C'était donc arrivé, ce qu'il redoutait en tremblant, ce qu'il avait voulu dissimuler comme on cache une éruption repoussante sur le front, ce qui le mettait au pilori et enténébrait sa jeunesse. Lui et Etzel étaient à deux pas de la porte, il tenait toujours Etzel par l'épaule, son visage était si

blême que les taches de rousseur y apparaissaient presque noires comme des éclaboussures sur un parchemin. Etzel avait baissé les yeux tout en suivant l'odieuse querelle ; il comprenait la détresse de son ami. Il n'osait pas lever les yeux sur Robert. Alors le bruit cessa brusquement comme si les deux voix avaient été étouffées sous un monceau de sable ; quinze secondes à peu près le silence dura, puis tout à coup quelqu'un se mit à jouer une valse sur un piano atrocement faux. Il n'y avait rien d'extraordinaire à cela : c'était l'un des frères de Robert qui se livrait dans le petit salon à des exercices musicaux, mais cette succession : d'abord les hurlements infâmes, puis, tout de suite après, cet air de valse si veule qui révélait chez le musicien une telle insensibilité de brute, permit à Etzel de lire dans cette vie de famille comme dans un livre ouvert. Il tendit la main à Robert d'un geste hésitant et lui dit tout bas : « Je m'en vais, maintenant, Thielemann, aussi bien je suis en retard, adieu. » Il était déjà dehors ; il se coula, craintif, dans le corridor et descendit l'escalier en quelques bonds. « C'est vil de ma part de me sauver ainsi, pensait-il en marchant sous la pluie dans la rue Feyerlein et regardant le ciel, la bouche contractée ; mais si j'étais resté plus longtemps, il n'aurait pas été content non plus. »

Il marchait plus lentement, abîmé dans ses pensées. Au bout d'un instant, il s'arrêta brusquement, ses deux mains comprimaient sa poitrine, son cœur se mit à battre avec violence, et il dit tout haut : « Tout cela ne sert à rien, je n'aurai pas la paix avant d'être allé trouver ce vieux là-bas à Hanau. »

V

Il voulait y aller dès le jeudi, mais il remit le voyage au vendredi, son père devant ce jour-là aller à une soirée d'hommes. Il dit à Rie qu'il allait au cinéma, qu'elle veuille bien lui mettre un sandwich sur sa table, qu'elle ne le vende pas s'il rentrait tard, mais qu'en tout cas, il serait là pour huit heures. Mais en fait, il rentra presque à neuf heures, car il n'avait pas trouvé tout de suite le vieux Maurizius. Il ne réussit à le joindre qu'au bout d'une heure, quand il retourna pour la deuxième fois à son domicile. Un locataire lui avait dit que le vieux était au café du Lièvre, au coin de la rue. Etzel regarda à travers les vitres sans apercevoir celui qu'il cherchait. Il fit les cent pas comme une patrouille devant la longue bâtisse de la rue du Marché et il était déjà six heures lorsqu'il vit venir enfin l'homme à la casquette de marin. Le

logis du vieux donnait sur la cour ; il fallait, pour atteindre le premier étage, grimper un escalier de meunier qui flanquait extérieurement la maison, puis on suivait une étroite galerie de bois jusqu'à une porte qui ouvrait directement sur deux chambres inconfortables. Près de la porte, il y avait une sonnette sous la poignée de laquelle était fixée une plaque de cuivre avec cette inscription : P.-P. Maurizius, ancien propriétaire foncier. En le rencontrant dans la rue, Etzel s'était découvert, mais Maurizius n'avait pas pris garde à ce salut ; évidemment il était rare qu'on le saluât ; il ne connaissait sans doute pas beaucoup de monde dans la ville. Etzel le suivit dans la cour, attendit qu'il eût disparu sur la galerie d'en haut, puis il prit le même chemin, frappa doucement et, comme rien ne bougeait, il tira le cordon et n'entendit pas de sonnerie ; la clochette manquait sans doute ; alors il frappa plus fort, sur quoi le vieux ouvrit enfin. Il toisa le visiteur avec méfiance. Sans coiffure il était si différent qu'Etzel crut un instant que ce n'était pas le même homme ; le crâne rappelait par son étroitesse une crosse de fusil ; à travers quelques crins rares d'un blanc de farine, on voyait luire, comme une ampoule électrique, une loupe rouge qui faisait reculer. Il n'est pas certain (et on n'a jamais pu s'en assurer) qu'il ait reconnu au premier abord le jeune homme qu'il avait poursuivi pourtant plusieurs jours avec tant d'opiniâtreté. Sa mine était indéchiffrable. Etzel dit : « Je voudrais causer avec vous », et le vieux l'invita à entrer sans un mot, d'un simple grognement et d'un geste de la main. Une fois entré, Etzel se nomma. Maurizius fit un signe de tête, ne parut nullement étonné ; on aurait pu croire qu'Etzel était un habitué. Le vieux lui indiqua une chaise de son bras raide, prit dans un tiroir une boîte à tabac en fer-blanc et se mit à bourrer sa pipe. Rien de remarquable dans l'ameublement de la pièce ; c'était le mobilier d'un petit bourgeois : table, commode, armoire, miroir incliné au mur, le tout article de bazar bon marché ; la seule chose qui frappât était un amoncellement de journaux empilés sur des rayons de bois brut, deux ou trois douzaines de liasses rattachées par des ficelles et qui portaient sur la tranche des fiches avec une inscription au crayon bleu : 1905-1906-1907, enquête préalable, débats du premier jour, débats du deuxième jour, etc., échos de la presse étrangère, certificats judiciaires, certificats de psychiatres, etc. Il s'y trouvait aussi des brochures. Tout cela était, comme on le vit bientôt, la collection des imprimés qui traitaient du crime et du procès de son fils.

« J'ai encore fait une demande en révision, commença Maurizius, en s'asseyant sur le sofa recouvert de moleskine noire et garni sur les bords de

clous de porcelaine blanche, et en tirant sur sa pipe d'un souffle nerveux et haletant, afin que la Cour ne dorme pas sur ses deux oreilles. Mais c'est comme si on crachait en l'air ; est-ce que quelqu'un vous a envoyé, mon jeune monsieur ? Ou bien venez-vous de vous-même ? Par le diable, qu'est-ce qui peut vous amener ? Dans les premières années, il venait beaucoup de monde ; même en 1909, c'était par moments comme chez un médecin en vogue. Audience tous les jours. Des écrivains, des avocats, des spirites, des rédacteurs de journaux. Il en est même venu d'Amérique. Depuis douze ans, treize ans, c'est calme. Sur les champs de bataille aussi le calme revient, quand la paix est signée, même si cette paix est de la foutaise. Que voulez-vous, mon jeune monsieur ? Autant que j'en puis juger, vous êtes terriblement jeune. »

Sa voix rappelait le croassement d'une corneille, pourtant il ne parlait pas fort ; parfois, il projetait quelques mots isolés comme un chien enrôlé qui aboie, en ouvrant une bouche si béante que les touffes de ses favoris, derrière lesquelles pointaient les horribles lobes nus de ses oreilles, paraissaient jaillir directement de sa gorge. Etzel accorda qu'il était jeune, en effet ; il dit son âge et y ajouta cette remarque quelque peu audacieuse, qu'il n'avait pu jusqu'ici se convaincre que le nombre des années suffisait à préserver le monde de la sottise et de la vulgarité. Maurizius lui lança un regard mécontent, puis il eut un rire intérieur qui dégénéra en une quinte de toux prolongée, laquelle ne se termina qu'après une abondante expectoration. Etzel avait des haut-le-cœur, mais il dissimula son dégoût et, en essayant de donner à l'entretien un ton plus cordial, pria M. Maurizius de vouloir bien être indulgent à sa jeunesse. Le désir était né en lui à son insu d'apprendre la vérité sur l'affaire Maurizius ou, tout au moins, de connaître les faits, même s'il ne pouvait promettre d'être quelque jour en mesure d'intervenir utilement. Qui croirait du reste à sa promesse, même si par la suite elle devait se réaliser ? En tout cas, après avoir longuement hésité, il était venu avec l'espoir de ne pas faire ici une démarche inutile. Il présenta cette requête avec un indéfinissable mélange de gaucherie et de gentillesse naïvement insinuante, ayant croisé les jambes et entouré ses genoux de ses mains, et si sa grand'mère, la générale, l'avait vu ainsi, elle aurait sans doute éclaté d'un rire moqueur et elle l'aurait appelé comme elle le faisait souvent : petit gamin illuminé.

Mais le vieux s'abîma dans le silence ; sa pipe s'éteignit.

VI

C'était une vie simple qu'il avait menée jusqu'ici, mais qui était devenue, il est vrai, de plus en plus sombre avec les années, au cours desquelles la lutte qu'il menait pour établir l'innocence de son fils était devenue sa passion dominante. De son mariage avec la fille d'un pasteur de la haute vallée du Rhin, il avait eu quatre enfants, trois fils et une fille. Il possédait une terre près de Gelnhausen dont la vigne fournissait le plus gros du revenu. Il menait avec sa famille une vie exempte de soucis. Une épidémie de typhus éclata dans l'été de 1900 et lui ravit en l'espace de deux semaines sa femme, sa fille et deux de ses fils. Le plus jeune, Léonard, avait alors vingt ans et faisait ses études à l'Université de Bonn. Il était déjà, sans doute, le favori de son père qui voyait en ce benjamin quelqu'un d'extraordinaire et qui était engoué jusqu'à la faiblesse de ses talents et de sa grâce fine de jeune fille, mais après la catastrophe d'une quadruple mort qui laissait au père le seul Léonard comme unique fils, cette simple préférence devint de l'idolâtrie. Il lui tint lieu en même temps de père et de mère. Quand il passait un jour sans avoir de ses nouvelles, il s'inquiétait. Les demandes d'argent du jeune homme – demandes qui n'étaient pas précisément modérées – il les satisfaisait sans objection bien qu'au cours de ces années-là, le rendement de sa terre eût considérablement diminué, que l'installation d'un grand pressoir se fût révélée être une spéculation malheureuse et qu'il lui eût fallu pour faire face à ses engagements se charger de lourdes hypothèques. Léonard ne s'en souciait nullement. Sûr de faire une brillante carrière, adulé par ses camarades et ses professeurs, bien accueilli dans le meilleur monde, son attitude naturelle était devenue celle d'un vainqueur dont le succès désarme. Le père n'osait pas lui enlever l'illusion où il était de disposer, comme fils unique d'un propriétaire foncier, de ressources illimitées ; au contraire, il tremblait à l'idée d'avoir à lui avouer un jour la situation véritable. Toutes les distinctions qu'obtenait Léonard, tous les examens auxquels il réussissait, toutes les relations aristocratiques qu'il nouait et que ce jeune vaniteux ne manquait pas de lui annoncer, lui étaient des sujets de satisfaction comme s'il avait engendré un être d'un génie étonnant. Les rêves qu'il faisait pour lui s'élevaient bien haut, l'ambition de Léonard lui-même ne montait pas si haut, peut-être n'aspirait-il qu'à mener une vie facile et agréable, à s'abandonner sans contrainte à ses goûts raffinés et à faire figure dans un monde à l'approbation et à l'opinion

duquel il attachait le plus haut prix. Peu après que Léonard eut été habilité comme chargé de cours à l'Université, arriva le moment où son père fut acculé à l'explication redoutée. Il s'agissait d'une dette de jeu de trois mille cinq cents marks qu'il fallait payer dans les vingt-quatre heures. Cet argent, le père ne l'avait pas et il ne put se le procurer qu'à grand'peine. Une banque louche le lui prêta à un taux usuraire. Léonard fut stupéfait. Le père et le fils eurent alors un long entretien ; durant toute la nuit, ils demeurèrent attablés auprès d'une bouteille de « Liebfrauenmilch » sous la tonnelle de roses derrière la maison, et pour finir, Maurizius supplia son fils de lui pardonner, s'il ne pouvait mettre à ses pieds les richesses que celui-ci était en droit d'exiger de lui ; n'était-ce pas à ses yeux un succès sans précédent de voir ce fils, à peine âgé de vingt-deux ans, appelé à une chaire d'université et considéré comme une lumière dans sa spécialité ? Deux mois après eurent lieu les fiançailles et, au bout de six semaines, le mariage de Léonard avec Elli Hensolt, veuve d'un riche fabricant de papier, et dont il avait fait la connaissance pendant un séjour à Kreuznach. Ces deux événements, fiançailles et mariage, son père ne les apprit que par quelques lignes laconiques. La stupeur de Maurizius fut si grande que, lorsque les nouveaux époux vinrent, à la fin de leur voyage de noces, passer quelques jours chez lui, il semblait n'avoir pas encore recouvré l'usage de la parole, à tel point qu'il ne dit même pas adieu à Léonard lorsqu'ils s'en allèrent. Léonard saisit non sans empressement cette occasion de se dire offensé et, par la suite, il s'éloigna de son père en faisant semblant de ne pas remarquer le chagrin et la déception de celui-ci. En réalité cette affectueuse tyrannie lui pesait depuis longtemps ; en outre, il avait honte de son père, de ses manières frustes, de sa rusticité et de son manque d'éducation. Par snobisme bourgeois, il jetait volontiers un voile discret sur ses origines ; il n'avait plus besoin du vieux, en effet, car sa femme lui avait apporté une dot de quatre-vingt mille marks, fortune qu'elle avait héritée de son mari, sa première union étant demeurée stérile.

Elli Hensolt, désormais Elli Maurizius, s'appelait Jahn de son nom de jeune fille. À la fin du siècle dernier, les Jahn comptaient encore parmi les familles notables de Rhénanie. M. Jahn, le notaire, avait occupé dans les dernières années de sa vie la charge de bourgmestre à Remagen et il était considéré comme l'un des chefs du parti du Centre, auquel il avait rendu de signalés services pendant le « Kulturkampf ». Mais il ne réussit pas à mettre son bien à couvert : l'essor vertigineux du pays ne l'entraîna pas avec lui ;

peut-être était-il trop honnête ou insuffisamment adroit, pour s'assurer quelque réserve dans l'abondance. Après sa mort, sa famille se trouva non pas pauvre, certes, mais réduite à de modestes revenus ; elle retomba lentement dans l'obscurité. Outre Elli, il y avait deux autres enfants, un fils, lieutenant qui mourut dans les guerres d'Afrique, et une deuxième fille, Anna, qui avait dix-huit ans au moment du mariage d'Elli.

Différentes circonstances provoquèrent l'hostilité de Pierre-Paul Maurizius à l'égard de ce mariage et entretinrent sa haine vis-à-vis de la femme de son fils. Et d'abord ce fait que les Jahn étaient catholiques. Bien que lui-même ne fût pas dévot le moins du monde (il ne fréquentait même pas le temple régulièrement), il tenait aux traditions habituelles de sa famille avec ce puritanisme où interviennent également l'orgueil paysan, l'obéissance filiale et la conscience d'appartenir à un parti avancé. Cependant il aurait passé sur ce reniement, n'ayant jamais rien essayé pour l'empêcher. Ce qui était plus grave, c'est que la femme n'était ni attrayante, ni jolie, ni élégante, qu'elle ne possédait aucune de ces qualités qui frappent ; elle ne pouvait pas davantage se flatter d'appartenir à la bonne société, d'être de sang noble, d'avoir de brillantes relations ou de la fortune. Quatre-vingt mille marks, une misère, comparés à la valeur de Léonard, avec son avenir et ce qu'il promettait. Mais le pis, c'est qu'elle avait bien quinze ans de plus que lui. Une femme de trente-huit ans et un homme de vingt-trois, et cet homme, c'était Léonard ; impossible de passer là-dessus. Léonard s'est perdu, il est tombé dans les rets d'une intrigante ; on a étouffé en lui toute flamme, on l'a acheté pour remorquer une embarcation qui fait eau, et bientôt, de sa splendide jeunesse, il ne restera plus que des ruines. C'est ainsi que le vieux jugeait cette union et comme il croyait fermement qu'Elli lui avait enlevé son fils, l'affection de son fils, qu'elle avait fermé le cœur de Léonard à son père et l'avait condamné lui-même à une solitude ignominieuse, il n'y eut bientôt plus dans son âme aigrie d'autre désir que celui de la revanche. S'il désirait vivre encore, c'était uniquement pour attendre l'heure du repentir et du retour du bien-aimé qu'il avait perdu. C'est là-dessus qu'il comptait, guettant l'approche d'un destin formidable et vengeur et l'espérant dans sa sombre désolation. Il vint, ce destin, mais il fut autre que celui qu'il espérait et il l'anéantit lui aussi.

Les deux premières années, la vie commune du couple parut s'écouler sans nuages. Au sujet de cette alliance, les amis de Léonard avaient toujours repoussé toute imputation de vil calcul de sa part ; ils avaient protesté avec indignation contre toute accusation de ce genre et n'avaient jamais voulu voir d'autre motif à cette union qu'une inclination amicale, de l'attachement et de la reconnaissance. Ils disaient que cette femme avait sauvé cet éternel indécis, si facile à égarer, des dangers que lui préparait son propre caractère. Elle le tenait d'une forte poigne, disait-on, et c'était à elle seule que revenait le mérite d'avoir atténué son irritabilité, son besoin maladif de société, son agitation. Était-ce de l'amour ? Qui eût pu pénétrer ce mystère ? Qui eût su distinguer dans une si surprenante union la part de l'amour véritable et celle de l'estime, de la connaissance réciproque et de la pratique des qualités nécessaires à une existence harmonieuse ? Qu'était-ce d'abord que l'amour véritable ? Un fantasme imaginé par les lecteurs de romans et auquel le temps enlevait ses voiles chatoyants et trompeurs. En tout cas, sa femme lui était attachée par une abnégation totale, par une foi profonde, par une sollicitude sans relâche ; peut-être était-ce cela, l'amour véritable, et si son amour à lui n'était pas tout à fait aussi vrai, cela n'avait pas grande importance, et il n'y avait pas lieu de se casser la tête à ce sujet. Ce qui est certain, c'est que Léonard publia pendant cette période plusieurs de ses travaux les plus appréciés et qu'on parlait d'une mission officielle dont il serait chargé bientôt pour un voyage d'études en Espagne.

Cependant, à partir d'un moment précis, l'opinion du monde au sujet du ménage Maurizius se modifia et des bruits de discorde circulèrent. On disait qu'Elli avait eu connaissance des relations de Léonard avec une danseuse. Ces relations avaient, il est vrai, précédé d'un an le mariage, mais un enfant en était né, une fille, et un jour la mère de l'enfant, tombée entre-temps dans la misère, rappela Léonard, par l'entremise d'un avoué, à l'accomplissement de ses devoirs paternels. Léonard n'avait parlé de rien à sa femme ; elle ignorait toute l'affaire ; mais, en revanche, il initia sa belle-sœur au secret de son passé. Anna Jahn se chargea de la petite créature, alors âgée de deux ans et, avec l'approbation de Léonard, elle l'emmena en Angleterre chez une amie et parente éloignée, directrice d'un foyer de gouvernantes, chez qui Hildegarde Kørner – nom que l'enfant avait reçu à son baptême – fut élevée et demeura. Chose curieuse, Léonard aimait ce petit être sans mère (car la danseuse poitrinaire était morte entre-temps à Arosa), il l'aimait d'une

tendresse exaltée et romantique bien qu'il ne la connût pas du tout ; ce sentiment ne fit que croître et ne s'éteignit jamais en lui ; par la suite, Anna Jahn l'entretint et le comprit, tandis qu'Elli, après avoir été informée par une lettre anonyme, puis par l'aveu tardif de son mari, éleva des protestations jalouses et ne toléra jamais que l'on prononçât devant elle le nom de l'enfant. Dès lors Anna Jahn apparaîtrait indissolublement mêlée à la vie de Léonard. Après la mort de sa mère, elle avait quitté Cologne où elles avaient demeuré ensemble ; elle avait passé quelques mois dans différentes villes, puis était venue à Bonn où elle devint l'habituée de la maison de sa sœur et de son beau-frère. L'influence néfaste qu'elle exerça sur Léonard et sa vie conjugale se fit-elle sentir dès les premiers jours ou plus tard ? Les avis étaient partagés sur cette question. Il n'était pas besoin d'être prophète pour prévoir que tout cela finirait mal. Il y a des conjectures banales (bien que fût en jeu une personnalité qui resta d'abord à l'arrière-plan et qui éleva le cours des événements au-dessus de la banalité ordinaire). L'étonnante beauté de sa jeune belle-sœur ne pouvait laisser indifférent un homme comme Léonard. Anna Jahn était alors en plein épanouissement ; quand on la voyait, on était dans le ravissement ; les étudiants lui donnaient des sérénades et lui envoyaient des vers, les officiers de la garnison se faisaient introduire dans les familles où elle fréquentait ; quand elle paraissait dans la rue, les gens s'arrêtaient et demeuraient bouche bée. Pendant un certain temps elle alimenta les conversations, tout comme une grande cantatrice ou une grande actrice. Les jeunes filles disaient : « J'ai vu Mlle Jahn », du ton dont elles eussent parlé d'une rencontre sensationnelle. Elli aurait dû réfléchir à tout cela en ouvrant sa maison à sa sœur ; c'est elle-même qui avait conseillé à Anna de s'installer dans la ville, car elle ne voulait pas que cette jeune sœur demeurât seule et abandonnée par le monde. Et c'est ainsi qu'elle provoqua son propre malheur. Léonard demeura tout d'abord sur la défensive. Il prétendait qu'Anna lui était antipathique, qu'elle l'agaçait. Anna parfois le traitait avec une ironie si subtile, qu'il n'osait pas la prendre pour de l'ironie, et si insultante, qu'il aurait succombé de honte s'il s'était avoué qu'il la comprenait. Elle s'exprimait plus clairement avec les autres personnes quand, par exemple, elle le plaignait en riant de n'être qu'un petit pensionnaire qui vit sous la surveillance d'une duègne sévère. Bientôt, du reste, l'abîme entre les deux époux devint visible ; c'était la nature qui l'avait créé et l'élargissait. Des étrangers demandaient en passant si la personne au bras de qui on l'avait vu était la mère du professeur Maurizius. « Non, répondait-on avec un

sourire, c'est sa femme. — Ah ! » disait alors le questionneur interloqué et il demeurait coi. Ce terme malveillant de pensionnaire n'était pas tout à fait injustifié. Elle contrôlait tous les pas de son mari, elle surveillait ses rendez-vous, ses travaux, ses heures de travail, ses lectures, son courrier, ses conversations, ses dépenses. Elle n'était pas avare, elle lui faisait même des cadeaux de prix, mais elle ne le laissait jamais disposer de sommes importantes ; elle était trop intelligente pour ne pas voir quelle faute elle commettait en agissant ainsi, mais c'était un instinct plus fort que tout qui lui commandait de le garder enchaîné à tout prix aussi longtemps que possible. Elle ne se dominait plus ; quand il s'en allait, il devait lui dire exactement l'heure où il rentrerait. À l'heure dite, ses yeux ne quittaient plus le cadran et quand le temps était passé elle était prise d'un tremblement fébrile. Durant ses attentes, elle se sentait vieillir. Elle s'asseyait devant le miroir et se voyait vieillir. Elle en cherchait la confirmation dans les yeux des autres et la récusait, épouvantée, quand elle l'avait trouvée. Cependant, les langues marchaient bon train déjà, au sujet d'Anna Jahn et de Léonard. On les avait vus ensemble dans un musée, en excursion, chez une amie. On jasait. Elli comprit ce qui allait fondre sur elle. Elle fit celle qui ne devinait rien tant qu'il lui resta une étincelle de maîtrise d'elle-même. Elle reconnut que son mari lui échappait de jour en jour et elle se cramponna à lui avec l'énergie du désespoir. Et tout cela n'était encore que le commencement.

VIII

Durant cette période, le vieux Maurizius était comme une araignée au milieu de sa toile ; il attendait patiemment. Pendant un certain temps, il paya un détective qu'il chargeait de lui apporter des nouvelles de son fils, de l'informer de ce qui se passait chez lui. C'est ainsi qu'il apprit l'histoire de la petite Hildegarde ; il fit suivre la trace de l'enfant dont il essaya de s'emparer au prix de peines inimaginables ; avec sa ruse paysanne, il pensait qu'il aurait ainsi un atout en main ; il échoua pourtant. Il entendit parler d'Anna Jahn. Il fit surveiller la jeune fille. Il entendit parler de mésentente entre Léonard et sa femme, d'un désaccord croissant, de scènes privées, du scandale qui s'amassait en nuages menaçants. Il était satisfait. Il avait le vent en poupe. Mais lorsque, par une nuit d'octobre, Léonard apparut chez lui, à l'improviste – il était venu dans l'auto d'un ami lui dire adieu, prétendait-il, avant de partir

pour un long voyage – le vieux fut épouvanté du désarroi qu’il constata sur le visage et dans toute la personne de son fils. Il eut aussitôt l’impression que cette visite d’adieu à une heure impossible n’était qu’un prétexte. Pourquoi tant d’égards après trois ans et demi d’un oubli total ? Il n’y avait pas un mot de vrai là-dedans. Léonard ne tenait que des propos confus et embrouillés ; finalement il lâcha le mot, il lui fallait de l’argent. Il n’osait pas exiger qu’on lui en donnât, il fit seulement allusion à quelques lourds engagements. Mais lorsqu’il remarqua l’impassibilité du vieux, il renonça à toute nouvelle tentative, à toute dissimulation, il ne pensa plus qu’à s’en aller au plus vite. Le vieux ne le retint pas. Même si Léonard s’était prosterné à ses pieds, il ne lui aurait pas donné un sou, tant qu’il ne l’aurait pas entendu dire de sa propre bouche : « Je me suis défait de cette femme. » Et il joua remarquablement son hypocrite comédie, en accompagnant froidement son fils à la porte sans lui tendre la main. C’était ce même homme qui, après la condamnation de son fils et pendant que celui-ci purgeait sa peine, mettait de côté pour lui toute une fortune. Lui-même n’espérait guère voir libérer ce fils qu’il idolâtrait, savoir quelque jour ce détenu à vie en possession du capital amassé avec persévérance ; cependant il organisa son existence et prit des mesures tout comme s’il pouvait compter là-dessus en toute assurance. Il avait réussi à vendre sa terre dans des conditions favorables : après le paiement des hypothèques, il lui restait trente-cinq mille marks. Il avait, par une prévision presque incompréhensible, déposé cette somme dans une banque suisse (on dit des possédés qu’ils se révèlent extralucides dans la recherche du but unique dont leur esprit est obsédé) et pour son entretien, il ne dépensait qu’une portion infime de ses revenus. Il menait une existence d’indigent, son logement n’était qu’un terrier ; il portait des années le même costume ; ses repas consistaient en un bout de fromage, de saucisse et de pain et, au bout de dix-huit ans, les trente-cinq mille marks étaient devenus soixante mille francs suisses. Il avait soixante-quatorze ans. La pensée qu’il pouvait mourir avant que Léonard quittât la prison ne l’effleurait même pas ; non seulement la mort n’avait rien de terrifiant pour lui, elle était dépourvue de toute réalité.

IX

C’est plus tard seulement que le tableau de ce passé se composa pour Etzel à l’aide des nombreux détails qu’il apprit peu à peu. Par la suite il eut avec

Pierre-Paul Maurizius plusieurs entretiens qui avaient lieu à un endroit convenu non loin de la maison d'Andergast. Dans sa sénilité niaise et parce que tous ses plans et toutes ses tentatives avaient échoué lamentablement jusqu'ici, le vieux voyait en ce jeune garçon une sorte de messager divin ; il oubliait la ridicule disproportion d'âge qui existait entre eux et était plus loquace avec lui qu'il ne l'avait été depuis vingt ans avec personne. Ce qui ne l'empêchait pas de rester prudent. Mais le jeune garçon l'avait, comme on dit, ensorcelé, il ne jugeait pas impossible d'être aidé par lui pour sa grande affaire, et, tandis qu'il se croyait assez malin pour l'amadouer, il se laissait sonder par le gamin au moins aussi futé que lui sur tout ce que celui-ci désirait savoir et il lui communiquait des fragments importants du matériel documentaire soigneusement amassé par lui. Bien qu'Etzel eût acquis par ce moyen une connaissance assez précise des faits, de la situation respective des acteurs et qu'il embrassât clairement de son regard vierge pareil à une eau de source le jeu trouble des intérêts, il comprit avec une intuition tout aussi sûre ce qu'avait de sinistre et de démoniaque le monde qui en formait l'arrière-plan et qui lui paraissait dans son ensemble plus indéchiffrable que les faits et gestes des personnages. C'était un monde très vil, absolument à part de tout ce qui jusqu'ici lui avait paru le monde, c'est pourquoi il demeurait si indéchiffrable. Pour cette seule raison Etzel s'interdisait toute déduction prématurée et se comportait comme un élève docile qui fait un stage d'agent de police.

Lorsque le vieux émergea de la prostration léthargique dans laquelle il tombait, tel un ivrogne dans son ivresse, tous les jours et toutes les nuits, pour déchiffrer le passé, et pour en trouver, à force de méditation, une formule compréhensible, son premier soin fut de vider sa pipe, puis de la bourrer, cependant que tremblaient ses mains osseuses d'un jaune citron. Ce faisant, il se mit à parler. Les gens qui ont passé une partie de leur vie à réfléchir sur un seul et même sujet, excluant tous les autres incidents, y rapportant toutes les personnes auxquelles ils ont affaire, supposent en chaque auditeur une connaissance de ce sujet aussi complète que la leur et se fâchent même quand ils se heurtent à une erreur. En outre, comme Etzel au début ne comprenait pas son radotage senile, il lui arrivait d'interrompre sans peur Maurizius en lui disant aimablement : « Comment, s'il vous plaît ? Quoi donc, s'il vous plaît ? » Le vieux agitait alors son bras droit d'un geste défensif, il se levait, allait à pas traînants jusqu'à l'étagère aux journaux, en tirait un paquet et lançait les feuilles jaunies sur la table. Puis, il faisait les cent pas, les mains

dans les poches de son pantalon. La nuit vint ; le terrier qui lui servait de demeure n'avait pas l'électricité, sur la commode il y avait une petite lampe à pétrole ; il l'alluma ; elle fumait ; il l'éteignit, coupa la mèche, la ralluma, ne se servant jamais de son bras raide que comme renfort, grommela à propos du verre fêlé, et, pendant tous ces apprêts, Etzel le regardait et l'écoutait avec une attention intense. Ses paroles devinrent plus nettes, la toux et les expectorations diminuèrent ; lorsque la lampe brûla enfin, ne donnant pas plus de lumière qu'une lanterne d'écurie, il montra les journaux sur lesquels la poussière soulevée en tourbillon retombait lentement et il dit qu'on pouvait y lire toute l'histoire du commencement à la fin, à partir du coup de revolver jusqu'à l'arrestation, du 24 au 29 octobre de cette année mémorable.

« Vous pourrez conclure, jeune homme. Si vous voulez, vous pourrez croire aussi tout ce qui est imprimé. Tout le monde l'a cru à ce moment-là, la commission, le juge d'instruction, les reporters, les lecteurs. Ils l'ont répété ou copié l'un après l'autre. Personne ne s'est demandé : comment aurait-il tiré sur elle, alors qu'il était encore près de la porte du jardin ? Cela a été confirmé par des témoins. Je vous prie de ne pas oublier cela, mon jeune monsieur, près de la porte du jardin. À dix-huit pas de distance. Le soir, à sept heures moins le quart, le 24 octobre, alors qu'il faisait tout à fait nuit. Je vous prie de ne pas oublier cela. Pouvez-vous, la nuit tombée, à dix-huit pas de distance, atteindre un homme en plein cœur avec un browning ? Non, quand elle a été frappée, elle a couru vers la maison. Voilà ce que Waremme a affirmé sous serment. Un coup dans le dos, dans le dos et en plein cœur. À côté de cela, la déposition de la servante Frida Weisz : sa femme est tout de suite allée de la porte de la villa vers lui. Chose toute naturelle. Faites attention à ceci : il rentre de voyage, il tient sa valise de cuir dans sa main gauche. L'homme revient de voyage, notez-le bien. Sa femme l'attend. Que va faire sa femme ? Elle va à sa rencontre. Non ? Vous croyez que non ? Vous ne pensez pas que sa femme va aller au-devant de lui ? Bon. Malgré cela il lui a tiré dans le dos. C'est une invraisemblance qui crève les yeux, n'est-ce pas ? Mais les procès-verbaux la passent sous silence. On se prononce. On se prononce contre lui. Tout parle contre lui. Il avait le browning à la main, dit-on, et qui est-ce qui l'a vu ? Waremme. Il l'a vu et l'a juré. Waremme a même juré l'avoir vu lever le revolver et viser. Et où était Waremme ? Où ? Je vous le demande, mon jeune monsieur. D'après ses dires, sous l'acacia, juste à trois mètres d'Elli. Le télégraphiste Kleinmichel qui est entré dans le jardin tout de suite après la détonation, qu'est-ce qu'il a

affirmé ? Que Waremmé était à l'angle de la maison. C'est devant lui et non derrière lui qu'il était ; je vous prie de le noter, donc il y était déjà avant. Mais la Cour a pensé que Kleinmichel s'était trompé, il fallait que Kleinmichel se fût trompé, sans quoi l'histoire ne rimait plus à rien et le nœud coulant ne se resserrait pas. Ou bien Waremmé a fait un faux serment. Et qu'est-ce que Waremmé avait à faire dans le jardin ? À six heures trente-cinq on l'aurait encore vu au cercle. Différentes personnes, des gens non sujets à caution se sont accordés dans cette déposition. Du cercle à la porte du jardin il y a, à un pouce près, mille deux cent quarante-trois mètres. Vous conviendrez, mon jeune monsieur, qu'il faut prendre ses jambes à son cou pour faire mille deux cent quarante-trois mètres en dix minutes. Et comment M. Waremmé a-t-il expliqué cela ? Par ce fait qu'Anna Jahn lui aurait téléphoné de venir immédiatement, qu'elle était inquiète et avait peur, que des formes suspectes rôdaient autour de la maison. Des formes suspectes, un quart d'heure avant un assassinat, n'est-ce pas magnifique, dites ? C'est de l'hallucination, n'est-ce pas, ou je ne m'y connais pas. Là-dessus, voilà M. Waremmé qui prend sa course comme s'il avait le diable à ses trousses et parce qu'il n'y a pas moyen de trouver une voiture dans toute la ville, hein ? Il est vrai que personne ne l'a vu courir dans cette avenue très fréquentée où les becs de gaz sont les uns sur les autres, et par un très beau temps. Le petit brin de brouillard qu'il faisait ce jour-là n'aurait empêché personne de voir un pareil colosse bondir comme un cerf. Avez-vous jamais vu pareil assemblage de contradictions ? Et puis, le juge d'instruction, en voilà un qui n'a jamais été tourmenté par le doute, ah ! certes non ! Il a marché droit au but, sans détour. Le but, il le connaissait d'avance ; il n'y avait plus qu'à trouver le chemin. Cela a marché comme sur des roulettes, des chefs d'accusation autant que de grains de sable dans la mer ; des charges, en veux-tu en voilà ; la trame n'a pas le moindre trou. C'est un détail insignifiant que le prétendu assassin nie le crime. Il n'y a aucune raison pour que des gens qui sont si sûrs de leur fait se troublent pour si peu. Mais peut-être... je veux dire... enfin, on ne garde pas cette sérénité angélique du premier au dernier moment, ô public, ô tribunal suprême ! On ne répète pas avec cette angélique obstination deux mille fois de suite : "Ce n'est pas moi qui ai fait cela." Dire et redire sans cesse à son juge, à son avocat, à son père, à ses amis, aux jurés et finalement, dans la prison même : "Ce n'est pas moi qui ai fait cela." Il n'aurait pas dû fuir, je l'accorde. Sottise énorme. Se sauver comme un écolier. Se cacher deux jours chez une fille, s'en aller à Cassel, puis à Hambourg, se faire

couper la moustache, – il est vrai que ça, il l'avait déjà fait avant cette affaire, de se raser la moustache – descendre dans les hôtels sous un faux nom. Il avait perdu la tête, il ne distinguait plus le blanc du noir. Quand ils l'ont arrêté, là-haut, sous l'accusation d'assassinat, il a été comme foudroyé. Il a demandé : "Comment, messieurs, moi !" Faites bien attention à ceci, mon jeune monsieur : moi, s'écrie-t-il, moi ! comme quelqu'un qui s'éveille. Il ignore tout du mandat d'arrêt et de ce dont les journaux sont remplis, et c'est pourquoi justement, on l'a encore accusé d'avoir joué la comédie comme un roué. Quand quelqu'un a la conscience pure, il vient lui-même se constituer prisonnier et ne vagabonde pas une semaine durant par le monde, n'est-il pas vrai ? C'est connu, c'est clair comme le jour. Tous ces gens, ce sont autant de bons dieux. Ils entendent l'herbe pousser. » Il s'arrêta haletant ; une affreuse quinte de toux l'empêcha de continuer. Etzel se leva, tourna la clef de la lampe fumeuse et, lorsque l'horrible toux rauque se calma, il dit en regardant le bout de ses doigts : « Il a fallu qu'il y ait deux revolvers. »

Maurizius le fixa bouche bée. « Comment ? » bégaya-t-il. Surpris de son étonnement, Etzel déclara : « La femme a été atteinte dans le dos ; elle allait à lui, lui à elle, a-t-on dit. Il avait un revolver à la main. Qui donc avait l'autre revolver ? »

Le vieux referma lentement la bouche comme un casse-noix et se mit à mâchonner ses lèvres. Après un temps, il marmonna avec un air de sombre satisfaction : « C'est très juste, mais il n'en a pas été question, on ne l'a jamais admis officiellement. On a prétendu qu'elle avait d'abord marché vers lui, puis qu'elle s'était sauvée. C'est une théorie. Vous savez bien ce que c'est qu'une théorie. Quand quelqu'un s'accroche à une théorie, dix chevaux de labour ne le feraient pas démarrer. La réalité ? Peu lui en chaut. Voici ce que disait la théorie : lorsqu'elle l'a aperçu le revolver à la main, elle s'est retournée épouvantée et a couru vers la maison. C'est tout à fait plausible. Deux revolvers, non. Bien mieux, l'histoire dit qu'on n'en a même pas retrouvé un. Waremme prétend lui avoir arraché l'arme de la main, après que le coup était parti, puis l'avoir jetée au loin, l'avoir jetée dans le buisson. Deux agents ont cherché pendant deux jours, fouillé le jardin et les environs. Rien. Le revolver est resté introuvable, il n'a jamais reparu. Qu'en dites-vous ? C'est inexplicable, n'est-ce pas ? C'est merveilleux comme tout cela est inexplicable. » Il eut un petit rire niais.

Etzel regardait devant lui, songeur. Soudain, il leva la tête et demanda : « Qui pourrait donc... à votre avis qui était-ce donc ?... »

— Pst », interrompit le vieux, en faisant siffler l's. Il s'approcha tout près du jeune garçon, loucha comme un diable et dit du ton bougon et sévère d'un maître d'école de campagne : « Ne soyez pas si curieux. Pas un mot. Où irions-nous, tonnerre ! Lui, comprenez-vous, lui, mon Léonard, n'a jamais répondu à cette question, jamais, pas un mot, pas le plus petit mot. Il s'y est refusé, vous comprenez, mon jeune monsieur ; à quoi nous servirait-il à nous deux de le demander, à quoi nous servirait-il même de le savoir ? Le serment de Waremme s'y oppose. Le serment de Waremme dégage les autres de toute responsabilité. C'est une place forte qu'un pareil serment. Voyez un peu : il y avait là Anna Jahn, la belle, la noble, l'infortunée Anna Jahn. Eh bien ! pourquoi me faites-vous d'aussi drôles d'yeux ronds ? (en effet Etzel avait levé les yeux, frappé de surprise, le vieux ayant bavé ces trois qualificatifs avec une ironie rageuse). On lisait cela partout à cette époque : la belle, la noble, l'infortunée Anna Jahn. Aussitôt après cette soirée, elle est tombée gravement malade. Pendant six semaines, elle a été à l'article de la mort, disait-on. Elle avait besoin de ménagements. Pas d'émotions, pour l'amour de Dieu ! Après ces six semaines, on l'a transportée dans le Midi. À Nice ou ailleurs, le diable sait à quel endroit on a recueilli ses dépositions. C'est seulement pour la dernière audience qu'elle a reparu. Et la Cour fondait de sympathie attendrie. C'était une jouissance rare de voir avec quels égards M. le Président procédait à l'interrogatoire. Il lui mettait joliment dans la bouche les réponses les plus exquises. Et M. le substitut Andergast lui, tout sucre et tout miel. Pour un peu, elle était, elle aussi, la victime de ce monstre, la vierge pure, immolée par cet infâme séducteur. Et subitement, tout le monde avait oublié les clabauderies d'autrefois. C'est miracle même que ces messieurs les professeurs, les fonctionnaires, les officiers, les étudiants ne soient pas venus faire sous ses fenêtres une retraite aux flambeaux. Brusquement, elle était devenue la blanche colombe, et lui, bon Dieu, le pire des termes était encore trop beau pour lui. Je ne parle pas du public. Le public était d'un autre avis. Après le jugement, on a bien cru que les choses tourneraient mal. Baste ! laissons cela de côté. Mais qu'est-ce que je voulais dire ?... Qu'est-ce que je voulais donc dire ?... Ah ! oui, Waremme... sans Waremme, sans le témoignage de Waremme, vous comprenez... la chose se serait terminée autrement. C'est cet homme qui nous a livrés. Cet homme je vous le dis, une malédiction pèse sur lui, ou bien il n'y a pas de Dieu au ciel (il retombait soudain dans l'emphase biblique ; Etzel baissa la tête). Cet homme... j'espère que sa dernière heure n'a pas encore sonné. Je l'espère

pour notre plus grand bien, et pour le sien aussi, sans quoi, personne ne voudrait être à sa place quand elle sonnera. L'autre... je ne veux pas parler d'elle. Je crois d'ailleurs qu'elle a déjà reçu sa récompense. On a raconté toutes sortes de choses. Mais l'homme... le juge d'ici-bas l'attend encore. Oui, c'est chose sûre ! »

Etzel regarda la pendule. « Il me faut rentrer », dit-il effrayé. Le vieux hocha la tête. Etzel lui demanda s'il pouvait emporter quelques journaux pour les lire. Le vieux fit oui de la tête et l'aida à en tirer quelques-uns. Lorsque Etzel était déjà dans le couloir, il courut après lui, lui donna encore quelques brochures, en l'adjurant d'en prendre soin et de n'en pas perdre. « J'y ferai attention », promit Etzel, et il se mit à courir d'un pas léger pour attraper le train.

Chapitre quatre

I

Ce soir-là, l'après-midi et la soirée du dimanche suivant, Etzel les passa à lire les articles de ces journaux périmés. Il se disait : « J'étudie la situation », et il restait froid comme un spectateur médiocrement intéressé. Comme il s'agissait de littérature de journaliste, il était doublement sur ses gardes. Tout cela avait la saveur d'un roman. En général, il n'aimait pas les romans. Disciple docile de Melchior Ghisels, il établissait une distinction rigoureuse entre ce qui est poème et vision poétique d'une part, et réalité violentée par un parti pris volontaire, d'autre part. En cela, il gardait un sang-froid qui frisait l'insensibilité. Aussi ce fait divers arrangé à la façon d'une nouvelle à sensation lui faisait-il horreur. Vu dix-huit ans après, on eût dit un cadavre fardé et qui danse. Cependant, bon nombre de détails isolés restaient inchangés ; c'est qu'ils correspondaient à la vérité naturelle, contre laquelle l'artifice ne peut rien.

Les jours suivants – il avait encore huit jours de vacances devant lui –, il déploya à l'insu de tous une activité dont l'objet était de lui procurer de nouveaux renseignements et de nouveaux points d'appui, pour étayer les récits que lui faisait le vieux Maurizius dont la partialité était indéniable ; il cherchait aussi confirmation des reportages des journaux, chaque fois qu'il les soupçonnait d'avoir exagéré ou déformé les faits dans un sens ou dans l'autre. Mais où trouver ces points d'appui, ces confirmations ? Et s'il les trouvait, s'y fierait-il plus qu'à ce qu'il avait appris jusqu'ici ? Il n'avait pas confiance en la mémoire des hommes. Son instinct l'avertissait qu'on oublie toute vérité pour laisser la place à l'agréable illusion. C'était de là que venait sa profonde aversion pour l'histoire en général. Il ne pouvait s'empêcher de sourire en entendant des vieilles gens raconter leurs souvenirs. C'était

amusant, et si visible la façon dont ils « embellissaient ». Et comme ils savouraient ces fragments romancés par eux avec plus de plaisir que l'ensemble véritable de faits dont ils ne voulaient sans doute plus rien savoir ! La seule personne qui eût pu faciliter ses recherches, l'aider à surmonter ses doutes du début, était son père. Mais la simple pensée de l'en prier était absurde. Jamais Trismégiste ne reconnaîtrait la légitimité d'une question, fût-elle unique ; les yeux violets se figeraient de surprise en face d'une audace aussi insolite. Aussi n'avait-il plus qu'une chose à faire : recueillir en sous-main sa documentation, la filtrer et comparer. Une ou deux fois par semaine, Rie recevait une visite ; c'était un conseiller de chancellerie nommé Distelmayer qui avait été longtemps au Tribunal et était en retraite depuis la guerre ; ses affaires allaient mal parce que, comme tous les fonctionnaires réduits à leur pension, il pouvait à peine se procurer le pain quotidien. Rie lui gardait toujours son déjeuner quand il s'était annoncé ; alors, le même jeu recommençait : il refusait l'invitation de la façon la plus catégorique, prétendant sortir d'un copieux repas, ensuite il cédait, lassé apparemment par tant d'insistance et absorbait finalement le potage, la viande, les légumes, la tarte jusqu'à la dernière miette et avec une satisfaction qui faisait peine à voir. Parfois, M. d'Andergast entrait dans le vestibule au moment où l'autre arrivait ou s'en allait. Alors le conseiller s'inclinait avec une obséquiosité qui déplaisait à Etzel, tandis que M. d'Andergast se montrait affable, tapait de deux doigts sur l'épaule du conseiller et lui demandait, comme on fait entre collègues : « Eh bien ! comment cela va-t-il, mon cher Distelmayer ? » Bien qu'Etzel conservât peu d'espoir d'apprendre de ce petit homme un peu bavard quelque chose d'utile, il tenta l'aventure. Il l'entortilla comme dans un cocon, avec ses naïvetés dont il avait éprouvé l'effet sur les grandes personnes ; il descendit à son niveau, et sa condescendance était d'une autre sorte que celle de M. d'Andergast, car un esprit jeune et altier est obligé de s'abaisser quand il a affaire à des gens aussi usés et aussi écrasés que le conseiller ; il engagea la conversation sur un ton badin, permit au vieux, pour le mettre en confiance, de petites taquineries, de petites allusions vulgaires comme des gens d'un certain âge en adressent volontiers à de jeunes garçons, puis, sans la moindre peine, il donna à la conversation un tour sérieux, laissa tomber comme par hasard le nom de Maurizius, vit l'attention du conseiller s'éveiller, dit que quelqu'un lui avait beaucoup parlé de cette affaire, qu'il s'y intéressait, et qu'il en avait fréquemment discuté avec un ami. L'ami en question était un parent éloigné de la famille Jank, ou plutôt ce devait être un

autre nom qu'il avait oublié et que M. le conseiller se rappelait peut-être, la famille de la femme de Maurizius. Il n'avait nullement oublié le nom, il voulait seulement tâter le conseiller, et, en effet, celui-ci le lui dit aussitôt et il apparut renseigné au-delà de toute attente, car, à l'époque, il s'était vivement intéressé au procès. Etzel voulait seulement entendre parler d'Anna Jahn, savoir ce qu'elle était devenue après l'issue du drame, et ce faisant, il ne perdait pas de vue un objectif précis. En effet, Distelmayer était à même de satisfaire sa curiosité ; il aimait beaucoup s'occuper de la vie privée des gens qui avaient été un jour le point de mire de la curiosité publique, et avaient constitué un « cas » ; beaucoup de fonctionnaires de la magistrature ont cette tendance où se mêlent un penchant à l'« espionnage » et l'attrait qu'exercent les énigmes non résolues. Distelmayer avait même utilisé le thème de ce procès comme donnée littéraire ; il était à la fois surpris et flatté du vif intérêt que témoignait le jeune baron (il appuyait toujours sur son titre, l'appelant « monsieur le baron », ce qu'Etzel trouvait de mauvais goût, sans oser protester, de peur de le mécontenter). Rie n'était pas moins flattée ; elle assistait à la conversation et n'avait pas assez d'yeux et pas assez d'oreilles pour admirer la vivacité d'esprit, le talent de conversation de son Etzel et la connaissance qu'il avait du monde ; en pareil cas, elle le revendiquait avec une fierté toute particulière comme sien, comme sa propriété, comme le fruit de sa sagesse avisée, et elle échangeait à la dérobée des regards avec le conseiller pour l'engager à admirer, lui aussi. Etzel voyait le manège et sentait le ridicule de la situation, mais que lui importait, puisque ses peines étaient couronnées de succès. Il se rendit compte, une fois de plus, qu'on ne pouvait rien tirer de personne, même du plus ingénu des hommes, par des voies directes, qu'il fallait toujours le « rouler » et détourner son attention de l'objet qu'on voulait obtenir de lui, qu'il fallait toujours dresser des pièges.

Pour en revenir à Anna Jahn : il y avait longtemps qu'elle ne s'appelait plus ainsi. En 1913 elle avait épousé le directeur d'une grande briqueterie qui avait une belle situation. Auparavant elle était restée des années à l'étranger. On n'avait plus entendu parler d'elle, elle n'avait donné signe de vie à aucun de ses anciens amis, personne ne savait où elle était, et peu à peu, on l'avait complètement oubliée. La mort de sa sœur Elli la faisait l'unique héritière de toute la fortune de celle-ci, mais Dieu sait comment elle l'administra, car lorsqu'elle revint de l'étranger, elle ne possédait plus rien. Le conseiller tenait cela d'un assesseur dont la tante avait été autrefois l'amie intime d'Anna Jahn ; sur toute la terre habitée s'étend un réseau de relations de cette nature,

de sorte que personne ne peut s'en échapper et que seule la confusion inextricable des fils qui relient tous les hommes les uns aux autres fait apparaître cette loi de l'enchaînement comme le jeu du hasard. Anna Jahn était arrivée chez cette femme un soir d'hiver, il y avait plus de douze ans, le corps et l'âme brisés, dans un état d'indicible lassitude, avec une petite valise, comme une servante sans place, solitaire, muette, pauvre. Elle ne dit pas d'où elle venait, elle ne révéla rien de son existence antérieure ; elle éprouvait une terreur folle à l'idée de rencontrer des gens qu'elle avait connus autrefois ; on eut bientôt l'occasion de s'apercevoir qu'elle était sérieusement frappée ; un jour qu'un invité de son amie parla sans réfléchir et sans penser à elle de Léonard Maurizius et de son cas – non encore éclairci à son avis – elle devint livide, se mit à trembler et s'affaissa, prise de convulsions qui durèrent des heures. Ensuite, elle entra dans un état de dépression malade, on la plaça dans un sanatorium, elle se remit lentement, elle retrouva même quelque chose de sa beauté et de sa grâce captivante, et c'est dans cet établissement qu'elle fit la connaissance d'un M. Duvernion, un Lorrain sur qui elle avait fait une impression profonde et dont elle ne se décida que trois ans plus tard à agréer la demande en mariage. Il semblait qu'elle n'eût pas eu à regretter sa décision ; on ne savait pas grand'chose d'elle, il n'y avait plus en effet qu'un très petit nombre de personnes qui connussent son existence, mais ce qu'on en rapportait n'était pas à son désavantage et n'indiquait pas non plus une défaveur du sort. Elle demeurait avec son mari dans une localité des environs de Trèves, on disait qu'ils avaient deux enfants, que son plus grand bonheur était de vivre retirée ; elle ne quittait guère sa maison, n'avait aucune relation, elle ne fréquentait, d'une façon générale, que les gens qui faisaient partie du cercle restreint de la famille. Le retour de ses crises dangereuses se faisait de plus en plus rare, et peu à peu on put croire qu'elle avait totalement oublié son passé sinistre et si tragiquement mouvementé...

Etzel écoutait, silencieux et attentif. Avec sa lucidité d'esprit habituelle, il conclut de ce récit, qui plus tard s'avéra exact pour l'essentiel, que, de ce côté du moins, on ne pouvait aborder le problème et qu'apparemment cette porte-là était barricadée.

II

Le juriste excepté, les hommes n'éprouvent dès l'abord que peu de

sympathie pour la personne de l'accusateur public, même lorsque celui-ci a mission de faire expier le plus condamnable des crimes. Cela tient sans doute à ce que, dans le criminel, il ne connaît pas l'homme qu'il ne le regarde pas, qu'il n'a pas le droit de le connaître, ni de le regarder. Pour lui, rien n'existe que l'acte, la gravité de cet acte, et ce qui importe, c'est que l'acte soit expié. Il cesse en effet lui-même d'être homme et cette même voix qui demande au coupable raison de sa conduite n'est plus la voix d'un homme, elle ne veut plus qu'on la prenne pour une voix humaine. Élevé qu'il est au-dessus des partis, dans une sphère fermée à toute pitié, ayant dépouillé sa personnalité, il est devenu le serviteur et le mandataire de la communauté. Telle est bien l'idée qu'on se fait de lui et qu'il se fait de lui-même ; seul un caractère de grande envergure est capable de grandir et de se hausser encore sous l'empire d'une telle charge, et d'en emplir toute la symbolique ampleur, tandis qu'un autre de plus petit format, forcé de se tendre et de se tendre à l'excès, n'aboutit qu'à faire ressortir, avec son insuffisance personnelle, la disproportion désespérée qui existe entre lui et sa tâche, et, au lieu de la face auguste de l'inflexible réquisiteur, on ne voit plus que la grimace stéréotypée du policier.

Jamais la figure de son père n'était apparue à Etzel aussi étrangère qu'à la lecture de cette chronique judiciaire vieille de dix-huit ans et demi. Comme il était obligé de se redire sans cesse : « À cette époque-là, je n'étais pas encore en vie, il n'était pas encore question de moi, rien ne pouvait encore me concerner, ni dépendre de moi, ni me viser, tout s'est passé d'une manière à peine compréhensible, d'une manière sinistre, sans cet Etzel que je suis, qui si incontestablement existe maintenant, agit et pense, traverse le monde dont il a conscience. » Ce temps-là prenait alors un air fallacieux et trompeur ; son père et sa participation à des événements qui l'occupaient, lui, Etzel, de jour en jour davantage et qui commençaient à dominer toutes ses pensées, représentaient pour lui, l'un et l'autre, l'idée abstraite et l'action personnelle dans leur terrifiante démesure, à tel point que souvent, dans l'imagination d'Etzel, son père devenait une sorte de comte de Saint-Germain qui, dans le procès contre Jean Calas, avait, une fois déjà, causé la perte de l'innocent prétendu coupable. Pour la première fois le rôle officiel joué par son père au cours d'un procès : débats, plaidoyers et jugement, prenait corps et figure à ses yeux, à mesure que se déroulaient ces relations dramatiques (depuis son dernier avancement M. d'Andergast étant devenu chef du Parquet général, il n'apparaissait plus à l'audience que dans des circonstances exceptionnelles).

Ainsi naissait pour Etzel un personnage en qui il ne pouvait ni se reconnaître ni se retrouver ; ce nom d'Andergast, il aurait dû se trouver parmi les cendres de cette affaire oubliée, or il apparaissait, à l'œil vivant, aussi étranger que le roc inanimé ; il s'en dégageait une sombre hostilité, contre laquelle nulle douleur ne pouvait rien, nul appel, nul cri, nulle preuve, nul argument, nulle détresse, aucun visage humain, rien, rien ; l'accusé entraînait, l'accusé s'en allait, la question qu'on lui adressait avait la rigidité d'un dur métal ; ce n'était pas : « Es-tu coupable ou non ? » Mais : « Te rends-tu, oui ou non ? » Le temps écoulé depuis dix-huit ans et demi n'avait en rien entamé ce nom d'Andergast, le personnage apportait le même acharnement à saisir sa victime, la même inébranlable prétention de connaître les faits, et c'était cela qui vous ramenait brutalement au présent, comme une voix qui vous appellerait de la chambre voisine, et Etzel, comme si cette voix frappait en effet son oreille et l'appelait, se leva, ferma la porte à clef, se mit à aller et venir dans la pièce en se bouchant les oreilles. Il lui fallait une grande maîtrise de soi pour garder un air dégagé à table et pendant les entretiens du soir, pour répondre docilement, écouter de bonne grâce, montrer à celui qui l'instruisait un visage reconnaissant, au lieu de se lever, de marcher vers lui et de demander avec cette insistance pressante qui était en lui, tel un courant électrique de haute tension : « Étais-tu convaincu de sa culpabilité ? As-tu vraiment, sincèrement, cru alors à son crime ? » Ses yeux interrogateurs étaient positivement cramponnés à ce grand visage sévère et fermé, à ce front impénétrable comme une cuirasse. En vain, bien entendu. Il y a des relations humaines qui se rompraient sur l'heure si, au moment décisif, se produisait la mutuelle et décisive pénétration des âmes. Elles ne se maintiennent que parce que cette pénétration ne se produit pas.

Toutefois l'occasion se présenta pour Etzel d'entrevoir sous un autre jour la part prise par son père dans le procès Maurizius, et c'est ainsi qu'il connut ce qu'avait été l'opinion de quelques esprits de l'élite intellectuelle. Celui qui l'en instruisit, ce fut le professeur Færster-Lœring, sociologue et économiste, homme qu'Etzel estimait et dont Camille Raff avait souvent parlé avec vénération. Par ailleurs, un homme d'une laideur extraordinaire, difforme, au nez cassé et tordu. Ses deux fils, deux jumeaux, étaient les camarades de classe d'Etzel qui était allé souvent chez eux. M. d'Andergast lui recommandait cette fréquentation et voilà que justement ils l'invitèrent une fois encore ; Ellmers et Schlehleïn s'y trouvaient également. Au moment où l'on servit le thé, le professeur se joignit aux jeunes garçons. Dès qu'il fut là,

une conversation passionnante s'engagea ; partant d'un sujet quelconque, on en vint à parler de la justice moderne, question qui commençait à devenir brûlante à l'époque. Les jeunes gens sentaient que les forces vives de la nation étaient en jeu. Etzel, possédé d'un unique souci et pareil à une cloche mal attachée dont le plus léger souffle suffit à éveiller la voix métallique, lança comme par hasard le nom de Maurizius, avec quelque hésitation comme pour savoir si le professeur connaissait l'affaire et s'il était disposé à dire ce qu'il en pensait. Le professeur le regarda avec surprise : « C'est curieux que vous citiez cette cause-là, dit-il ; j'y ai fait allusion dernièrement dans un ouvrage ("ah ! ah ! lui aussi", pensa Etzel), elle m'est apparue dès le début comme symptomatique. Oui, elle sortait de l'ordinaire à bien des égards. Vous en êtes-vous occupé ? ou avez-vous appris là-dessus des détails particuliers ? » Etzel battit des paupières, s'agita sur sa chaise avec embarras et fit une réponse quelconque, pendant que ses camarades le regardaient, intrigués. « Au fait, je n'ai pas lieu de m'étonner que vous la citiez, poursuivit le professeur d'un ton aimable, c'est une association d'idées toute naturelle, puisque c'est monsieur votre père qui menait l'affaire. On peut dire qu'il était le vrai "spiritus rector". Il a fallu son énergie, son courage, sa supériorité pour vaincre les difficultés qui se levaient devant lui. Je l'ai beaucoup admiré dans cette bataille. Car, pour nous autres Allemands, c'était bien un "hic Rhodus, hic salta" ; l'Allemagne était, au point de vue moral, en présence d'un dilemme ; c'était un de ces moments historiques où il lui fallait choisir de s'élever ou de s'abaisser. D'une part, frivolité, soif de jouissance, légèreté, irresponsabilité ; d'autre part, conscience, discipline, devoir. Une fois de plus le bien l'emporta. Je me rappelle encore l'exorde de votre père. Ce fut quelque chose d'extraordinaire, qu'on aurait dû placarder sur tous les murs et sur toutes les colonnes d'affichage. Je sais il y avait de forts courants souterrains en faveur de l'accusé. Aujourd'hui encore, l'agitation n'est pas complètement calmée, de même qu'il y a encore aujourd'hui des illuminés qui prennent le pauvre Gaspard Hauser pour un martyr ; mais qu'est-ce que cela prouve ? Nous autres, les anciens, qui avons vécu ce temps-là et qui avons gardé les yeux ouverts, nous ne doutons pas le moins du monde de la culpabilité de ce malheureux. Car c'était un malheureux, certes, moins criminel que faible, sans épine dorsale et gangrené jusqu'au fond de l'être. »

Etzel restait tête basse. Un léger sourire, buté et orgueilleux, frémissait sur ses lèvres. « Il aurait pu se dispenser de la comparaison avec Gaspard Hauser, pensa-t-il, ce n'est pas cela qui servira sa cause ; nous autres, nous sommes

mieux renseignés (il s'était intéressé à l'histoire de l'enfant trouvé et avait lu là-dessus quantité de choses), mais ce qu'il dit de mon père, c'est bien, c'est épatant. » Il releva lentement les paupières, et de ses yeux myopes fit le tour des visages. Il y en avait de beaux et de laids ; le plus laid – mais le plus expressif aussi – était comme toujours celui du professeur. Pour gênante que fût sa myopie en temps ordinaire, au parc des sports par exemple ou en classe, elle lui rendait quelquefois service dans ses rapports avec les autres, en lui montrant leurs traits et même leur attitude générale baignés dans une pénombre qui les embellissait.

III

La question à poser au vieux Maurizius était celle-ci : « Où est Waremmé ? » Ils se rencontrèrent devant un petit café, près de la place Guiolett ; il pleuvait depuis des heures ; ils traversèrent quelques rues pour arriver à l'église du Sacré-Cœur et se réfugièrent sous le portail. C'était la deuxième fois qu'ils se rencontraient en ville, naturellement après entente ; mais la première fois, Etzel n'avait pas trouvé moyen de poser cette question ; le vieil homme l'avait tenu en haleine par un de ses récits, et ensuite Etzel avait oublié tout le reste ; il s'était éloigné furtivement, avançant en trébuchant, la tête perdue, au point de se tromper de maison dans le chemin de Kettenhof, et lorsqu'il s'en était aperçu et avait voulu faire demi-tour, il était tombé sur les marches de pierre du perron sans cependant se faire de mal. Ce récit relatait la façon dont Pierre-Paul Maurizius et quatre de ses camarades, tous des hommes âgés, avaient passé les heures précédant la proclamation de la sentence de mort. Qu'est-ce qui l'avait amené à tirer cet épisode du fond du passé ? Dieu seul le sait. Il y vint de lui-même comme si cela datait de la semaine dernière et que le temps lui eût manqué pour le raconter. Le regard en dedans, la pipe au coin de la bouche, d'une voix de corneille et avec de fréquents jets de salive, il dit son histoire.

La voici : le substitut avait terminé son plaidoyer, le deuxième, à quoi le défenseur n'avait répliqué que par quelques mots ; c'était un pauvre homme sans valeur, sans chaleur, et qui faisait peine à entendre, après le mâle réquisitoire d'Andergast le sanguinaire. Le président résuma les débats, les jurés se retirèrent ; dans la salle d'audience, le public, formé de gens de toutes classes et de toutes conditions, tassés les uns contre les autres, bouillait de

fiévreuse impatience. Pierre-Paul Maurizius, encadré de deux amis qui étaient venus avec lui de l'endroit où il habitait, quitta cette foule en fermentation qui suait le poison de la sensation violente. La délibération et le vote des jurés dureraient sûrement des heures. Les deux compagnons avaient insisté pour que Pierre-Paul Maurizius allât dans son hôtel et y attendît le verdict. L'un d'eux était un receveur de Lorch, l'autre, un meunier de Saint-Goarshausen. Ils chargèrent un jeune sous-officier, le neveu du receveur, de leur rapporter la sentence sans tarder, aussi vite que possible ; l'hôtel était à cinq minutes à peine. Pour l'instant, il fallait ménager le vieux Maurizius, l'aider à passer les heures d'attente. Le sous-officier promit de rester aux écoutes et, quand le moment serait venu, de faire diligence. Pierre-Paul Maurizius se soumit à tout ce qu'on voulait. Il ne s'opposait à rien et n'exprimait aucun désir. Devant le portail du palais, – c'était déjà le soir, une froide soirée d'août – deux autres vieux s'approchèrent des trois premiers ; c'étaient des gens de la région qui les connaissaient et qui se joignirent à eux dans un élan de muette compassion, l'un opticien, également de Saint-Goarshausen et un inspecteur d'assurances de Langenschwalbach. Tous quatre suivirent Pierre-Paul Maurizius dans sa chambre d'hôtel qui était assez vaste et au milieu de laquelle il y avait une grande table ronde. Autour de cette table, ils s'assirent tous les cinq. Pierre-Paul Maurizius était de beaucoup le plus jeune ; l'opticien, son aîné immédiat, avait soixante ans, le doyen en avait soixante-dix-huit. Ils commandèrent de la bière ; on mit un verre devant chacun d'eux, mais personne n'y toucha. Ces cinq hommes demeurèrent ainsi, dans un silence ininterrompu, cinq grandes heures à attendre. Quand la quatrième heure fut écoulée, le meunier se leva lourdement et ouvrit toute grande la porte du couloir. Tous comprirent. C'était pour que le messenger trouvât la chambre plus vite et qu'on pût l'entendre dès qu'il monterait. La dernière heure. « Jamais pareille heure ne s'est retrouvée depuis que le monde est monde, mon jeune monsieur. » C'était un modeste petit hôtel dont l'escalier de bois sans tapis prenait près de l'entrée. Enfin, à minuit moins douze minutes, on sonna en bas ; au bout d'un instant la porte grinça ; un instant encore et de lourdes bottes montèrent l'escalier pesamment et les cinq hommes, interprétant sans se tromper la lenteur de l'allure, surent ce qu'il en était. C'était comme si l'homme à la faux lui-même montait l'escalier. Puis le jeune soldat apparut sur le seuil, blanc comme un linge ; les cinq vieux se levèrent et un seul soupir s'échappa en même temps de ces cinq poitrines : peine de mort.

IV

« Où est Waremmé ? »

Maurizius réfléchit ; il rabattit sa casquette râpée sur son front. Il semblait ne pouvoir se décider à répondre. « On n'a pas entendu parler de lui, grommela-t-il. C'est facile à comprendre que le sol lui brûlait les pieds. Il avait hâte de disparaître. Personne n'a plus parlé de lui, on n'a plus rien su de lui jusqu'à maintenant. Il avait quitté le pays. Tout comme Anna Jahn qui avait quitté le pays. Pour aller où ? Voilà ! En 1908 on a dit qu'on les avait vus tous deux à Deauville. Deauville, c'est bien ce nom-là, n'est-ce pas ? Une station balnéaire, n'est-ce pas ? En France, n'est-ce pas ? » Le vieux retira sa pipe, la tint devant lui au bout de son bras raide et fixa sur Etzel un regard désagréablement bigle. Le jeune garçon ouvrit de grands yeux : « Qu'est-ce que cela ? c'est du nouveau ! un bruit qui a couru ? Rien qu'un bruit ? Elle et lui ? Qui les a vus ? Qui l'a prouvé ? » Maurizius haussa les épaules. « Il portait une barbe à l'époque, ajouta-t-il, sarcastique ; oui, l'un se fait raser, l'autre laisse pousser sa barbe ; ainsi va le monde, mon jeune monsieur Andergast. » Il eut un ricanement enroué et cracha sur le pavé. Un vieux monsieur coiffé d'un grand feutre mou se plaça devant le couple inégal, tracassa son parapluie en pestant contre le mauvais temps. Lorsqu'il se fut éloigné, Etzel demanda : « Quel genre d'homme était-ce donc que ce Waremmé ? — Était ? demanda Maurizius avec un sursaut, était ? j'espère par Notre-Seigneur qui est au ciel qu'il ne lui est rien arrivé ! Ce qu'il "était" ? Alors nous serions dans de beaux draps ! Ce qu'il "était" ! » La colère allumait des éclairs dans ses yeux injectés de sang. « Je me suis exprimé ainsi parce qu'il y a déjà longtemps, dit Etzel, s'excusant poliment. — C'est difficile de parler de lui, dit le vieux d'un ton boudeur et en faisant mouvoir sa mâchoire comme un cheval dont le bridon rabote les lèvres ; le diable sait comment il faut s'y prendre pour faire son portrait. C'est incroyable quand on pense à ce qu'il a été et à ce qu'il est aujourd'hui. » Il s'arrêta. Il en avait dit apparemment plus qu'il n'aurait voulu et il cherchait, avec des clignements d'yeux et un air décontenancé, des allumettes dans sa poche. Etzel levait vers lui un regard curieux. Il était sur la piste d'une découverte. Son expression était pressante ; « après, après ! » implorait-elle et, involontairement, il prit le vieux par la manche de sa veste. Maurizius

avait enfin trouvé les allumettes, mais il les remit dans sa poche sans s'en servir. Avec quelque gaucherie, il commença le portrait du Waremmes de « ce temps-là ». Etzel devina aussitôt ce que ce tableau avait d'incomplet. Le personnage dépassait à coup sûr le champ visuel du vieil homme. Celui-ci savait une foule de faits, mais sans avoir la moindre idée de leur signification. Même quand, dans ce plat compte rendu, se reflétaient des états d'esprit intéressants, toute liaison manquait et les événements devenaient invraisemblables. « C'est deux ans avant le malheur (le "malheur" était l'axe, le point central des événements) que Waremmes était apparu brusquement dans leur ville ; aussitôt il avait mis toute l'Université dans sa poche. Qui était-il ? peu importe, philosophe ou quelque chose de semblable, écrivain, érudit. Il n'accepta pas de poste ; peut-être ne lui en avait-on pas offert ; en tout cas, il se prévalut de son indépendance. Il donnait souvent des conférences. Les gens venaient de très loin pour l'entendre. Les professeurs étaient transportés, ils parlaient de lui comme d'un phénomène. Quand il apparaissait dans une réunion, les hommes et les femmes s'empressaient autour de lui, ils étaient complètement ensorcelés par ses propos ; "Waremmes a dit ceci, Waremmes a dit cela..." et jamais la moindre contradiction. Quelques conseillers intimes en particulier et quelques gros magnats de l'industrie rhénane étaient tout à fait entichés de lui : c'est qu'à côté de ses travaux scientifiques (dans quelle branche s'était-il spécialisé, Maurizius l'ignorait), il s'occupait principalement de politique. Si je ne me trompe, il y avait deux choses pour lesquelles il prenait violemment parti : la guerre avec la France et l'Eglise catholique ; naturellement les jésuites étaient dans les coulisses. D'où il venait, on ne l'a jamais su au juste. Il se disait Silésien, fils d'un propriétaire de majorat et d'une mère noble, mais le majorat était sans doute dans la lune ; quand j'ai fait des recherches plus tard, personne n'avait jamais entendu parler des terres des Waremmes. Quant à de la fortune, il n'en avait pas, il l'avouait volontiers, faisant même étalage de sa pauvreté ; pourtant, presque tous les jours, on le voyait au casino ou à la table de jeu. Bien qu'on n'y accepte personne qui n'ait au moins la particule, on l'admettait, lui. À plusieurs reprises, il perdit des sommes importantes, sans que personne se demandât d'où lui venait l'argent. S'il avait un jour cinq cents marks en poche, il organisait pour le lendemain une fête qui lui en coûtait mille et à laquelle il invitait la moitié de la ville. Ils venaient tous. Ils venaient, bien qu'à la longue d'étranges histoires courussent sur lui. Cette louche affaire de prêt dans laquelle il s'était entremis... puis le suicide de Lilli

Quaestor avec laquelle il était fiancé, la fille du “Quaestor” des charbons ; un beau jour, la jeune fille se tua, personne ne sut pourquoi. On étouffa tout simplement la chose, car nous sommes passés maîtres dans l’art d’étouffer les choses. Tant que les conseillers intimes et les seigneurs du charbon le gardèrent sous leur protection, il fut en sécurité. Mais cela eut une fin ; cette clique a du flair ; ils s’étaient retirés sans bruit avant le chambard et même si, en fin de compte, il n’eût rien eu d’autre à son actif que d’être l’ami de l’assassin Maurizius, cela eût suffi, on l’eût liquidé, c’en était assez... »

« Où est-il maintenant ? » interrogea Etzel tenace et positif. Maurizius fit comme s’il n’avait pas entendu. On aurait dit qu’arrivé à ce point, il hésitait à jouer cartes sur table. Il mesura le jeune garçon d’un regard craintif, puis il murmura : « C’est mon secret, et si je vous le révèle, cela restera notre secret ; votre main ! » Dieu seul sait ce qu’Etzel escomptait de ce secret, mais il lui tendit la main pour sceller sa promesse. Maurizius continua, toujours hésitant : depuis un an et neuf mois, il avait appris que Waremme était à Berlin sous un faux nom. Au prix de grandes difficultés, son homme de confiance, expert et retors, qui lui coûtait des masses d’argent, avait réussi à le dénicher. On n’avait pu le faire qu’en remontant sa trace en secret et avec les plus grandes précautions jusqu’à Chicago où il était resté onze ans, de 1910 à 1921. Après de longues recherches et par l’intermédiaire d’une agence de police privée, on avait pu mettre la main sur quelques personnes qui étaient au courant de son changement de nom et qui l’avaient connu aussi sous son ancien nom à New York, Pittsburg, Kansas City. Mais de tout cela, on ne pouvait malheureusement pas tirer grand’chose d’utile. Naturellement, il ne fallait pas le perdre de vue, on ne pouvait savoir ce qui se passerait, au cas où quelque chose se passerait, il serait bon qu’on pût tout de suite lui mettre le grappin dessus, mais qu’est-ce qui se passerait ? En l’état de choses, il y avait bigrement peu d’espoir de lui mettre le grappin dessus, on ne pouvait rien contre cet homme, il était couvert de toutes parts, il n’avait rien à craindre, du moins de Pierre-Paul Maurizius, et de Léonard donc, encore moins !... Non, rien à espérer de ce côté-là ; s’il n’avait rien d’autre à son actif – et un aussi fieffé coquin devait se tenir à carreau – on n’aurait pas barre sur lui. Avoir l’œil, oui ; ça, c’était nécessaire, pour pouvoir intervenir n’importe quand ; à cet effet, il avait un homme à lui sur les lieux, qui lui-même avait ses gens aux aguets ; pour le reste, il n’était que d’attendre. Le vieux fixait son regard sombre et songeur dans la pluie qui tombait. Etzel se trompa-t-il ou entendit-il vraiment un sanglot étouffé qu’on eût dit être le

soupir d'un instrument de bois et qui ne ressemblait à rien de ce qu'il avait entendu jusqu'ici ? « Et vous êtes allé le voir ? » demanda-t-il, obéissant à une étonnante inspiration. La question s'était imposée à lui uniquement parce que, depuis le début de la conversation, le vieux s'appliquait à l'empêcher de la formuler. Il eut en effet un sursaut d'épouvante, son visage devint terreux, il s'obstina dans le silence. « Et qu'est-ce qui s'est passé ? » continua Etzel d'un air innocent et en regardant aimablement Maurizius. Celui-ci refusa encore de répondre jusqu'à ce qu'Etzel lui mît doucement la main sur la poitrine. « Ça été une ânerie ridicule de ma part, dit Maurizius enfin d'une voix dure ; qu'est-ce que j'espérais ?... qu'est-ce que je voulais ?... Je n'ai eu de cesse que je ne le voie entre quatre-z-yeux. Alors, j'y suis allé. Il se dit professeur libre. Et c'est sous ce titre qu'il figure dans l'annuaire. Georges Warschauer, professeur libre, rue d'Usedom, à l'angle de la rue Jasmund. Au premier étage, il y a un restaurant ; on lit sur la plaque : "Madame Bobike. On prend des pensionnaires." C'est là qu'il prend ses repas. Il n'a rien à payer parce qu'il donne des leçons aux deux fils de Mme Bobike. Il habite au troisième étage. Les élèves viennent chez lui, d'autres personnes aussi. Il enseigne l'anglais, le français, l'espagnol, l'italien, le portugais, rédige des articles nécrologiques, des reportages, des réclames de magasins, etc. J'y allai donc. Et alors, je le vis. J'étais là sur mes deux jambes et je pensais : "Ah ! seigneur Jésus !" et lorsqu'il me regarda, je dis : "Je crois que je me suis trompé", je tournai sur mes talons et je m'en allai ; je repris le train aussitôt pour rentrer : quatorze heures d'affilée. Impossible de rien dire. Absolument rien. Et que dire ? Comment engager la chose ? Par quel bout commencer ? Et s'il vous jette en bas de l'escalier, quoi ? pas moyen de l'intimider. Et si je dis une seule parole imprudente, je compromets tout d'un seul coup et il s'évapore une fois encore. Je n'ai même pas dit mon nom. Impossible aussi de lui signifier : "Dites donc, l'homme..." ou bien telle autre chose qui vous consume l'âme depuis des années... Je m'en suis rendu compte plus tard. Seigneur Jésus ! » Il se remit avec des mouvements nerveux à chercher des allumettes et Etzel avait un air distrait en regardant devant lui comme pour faire des observations météorologiques.

« Il faut que je m'en aille, bonsoir », dit-il soudain. Il lâcha le vieux ahuri et se mit à courir sous la pluie. Arrivé au premier tournant, il ralentit le pas, fourra ses mains dans les poches de son pantalon et prit l'allure d'un flâneur. Le soir tombait, les lumières des vitrines s'allumaient ; tous les trois magasins, il s'arrêtait, examinait les objets et chantonnait comme un

gavroche. D'où pouvait bien venir cette belle humeur ? On l'eût dit pris d'une indomptable frénésie d'aventures accompagnée de petites explosions de gaieté passagère. Lorsqu'il arriva au chemin de Kettenhof, il rencontra dans l'entrée les deux filles du docteur Malapert, l'oculiste du premier. C'étaient des jeunes filles de quatorze et dix-sept ans ; il les connaissait bien, les salua familièrement, les entraîna, tandis qu'ils montaient ensemble l'escalier, dans une conversation animée, leur demanda si elles étaient déjà allées à l'Institut Staedel voir la nouvelle exposition d'antiquités grecques, si elles allaient aux courses d'autos, si elles iraient à la conférence du professeur Coué et finit par les faire rire en se perchait sur une jambe comme une cigogne pour renouer son lacet qui s'était détaché. En haut, Rie lui ouvrit la porte ; il sauta sur elle, disant qu'il avait une faim atroce ; il se mit à danser autour d'elle en jacassant, et ses yeux brillaient comme s'il se réjouissait d'avoir joué quelque bon tour. Par des battements de paupières, Rie lui fit comprendre que son père était déjà rentré et travaillait ; elle lui montra la porte drapée d'une portière et lui mit la main sur la bouche. « Je me tais, Rie, murmura-t-il, marche un peu avec moi pour passer le temps. » Il lui prit le bras et l'entraîna au fond du vestibule. « Pourquoi faut-il passer le temps ? » demanda-t-elle étonnée. Etzel répliqua : « Parce que c'est intolérable d'attendre qu'on ait un mois de plus. — Fou, dit Rie. — Pour vous autres, le temps recule déjà, dit Etzel moqueur, mon âge et le vôtre finiront bien par se rencontrer quelque part et ils se diront des injures. Aucun ne voudra céder le pas à l'autre, comme deux mules têtues sur un sentier. » Pendant cet entretien, ils allaient et venaient, au pas, drôlement. « Écoute-moi, mon petit, dit Rie sans transition et en regardant avec prudence autour d'elle, puisque tu es si gentil aujourd'hui, je vais te dire quelque chose – elle exhalait ses paroles plutôt qu'elle ne les proférait – je crois que maintenant ta mère n'est plus où elle était ; il est venu de Paris une lettre d'elle ; il semble que sa santé soit meilleure ; j'ai le pressentiment qu'elle viendra bientôt par ici. Mais ce qu'ils ont à s'écrire depuis quelque temps, – un peu craintive, elle indiquait d'un geste du pouce par-dessus son épaule le cabinet de travail de M. d'Andergast – je l'ignore ; pour l'amour de Dieu, ne me trahis pas ! » Etzel s'arrêta, se détacha du bras de Mme Rie, la regarda d'un air grave et poussa un long sifflement aigu : « Ah ! » dit-il. Rien de plus ; il sombra dans ses pensées. « Tout cela n'y changera rien », pensa-t-il, les deux poings pressés contre sa poitrine. Était-ce le coup de sifflet ou le bruit de la conversation qui l'avait dérangé, ou avait-il fini son travail, on ne sait ; bref, M. d'Andergast

apparut sur le seuil et regarda le long du couloir, une expression d'étonnement glacial dans ses yeux violets, les deux personnages qui se faisaient vis-à-vis. Rie se détourna promptement et gagna sa cuisine. Elle regrettait d'avoir été si communicative. Elle avait seulement voulu voir ce que dirait le petit. Son expression, son silence l'inquiétaient. Elle n'éprouvait que jalousie pour cette femme inconnue « oublieuse de ses devoirs », qui avait le droit de se dire mère sans l'être autrement que de nom. Elle avait voulu fournir un aliment à sa propre jalousie et elle était mécontente d'y avoir réussi. « Bonsoir, papa », dit Etzel timidement. M. d'Andergast laissa s'écouler quelques secondes d'observation avant de répondre lentement de sa voix profonde : « Bonsoir, tu as l'air joliment bien disposé, mon fils. »

Ce n'était déjà plus vrai.

Dans sa chambre, Etzel arracha une feuille de son bloc-notes et inscrivit : « Bobike, angle des rues Usedom et Jasmund », et la cacha dans le boîtier de sa montre.

V

Etzel savait déjà à quoi s'en tenir sur les possibilités d'exécution de son projet, et c'est plus tard que, pour savoir si ses intentions étaient moralement et théoriquement justifiées, il chercha à obtenir l'opinion du docteur Raff. Camille Raff attendait qu'Etzel fît les premiers pas. Aussi jugea-t-il opportun, lorsque celui-ci demanda un matin, au téléphone, s'il pouvait venir à onze heures, de remettre le rendez-vous à plus tard pour paraître moins empressé. Il ne le convia pas non plus chez lui où il ne lui aurait pas été commode de le recevoir, sa jeune femme étant alitée ; il lui proposa une rencontre dans la rue Miquel, à un endroit précis, près du Palmarium. C'est seulement lorsqu'il vit le jeune garçon s'approcher en hâte – il était juste trois heures et demie, comme convenu, – qu'il sentit toute l'affection qu'il avait pour lui. Quelle puissance d'interrogation dans ces yeux étincelants ! « Quand quelqu'un m'interroge de cette manière, faudrait que je fusse un idiot pour m'imaginer que je peux lui répondre, pensait-il, et que lui fût un aimable hypocrite pour faire mine de trouver que ma réponse peut lui être de quelque utilité. » Camille Raff savait bien des choses de ces jeunes gens confiés à sa direction. Malheureusement, ce rôle de guide le satisfaisait mal, car il ne le remplissait qu'à moitié à cause de toutes les chinoiseries et prescriptions qui venaient

d'en haut le paralyser et aussi à cause de la réserve méfiante que lui opposaient ceux qu'il avait à diriger ; chez lui aussi la rouille bientôt commencerait à ronger les rouages. Jusqu'ici il n'était pas encore figé dans le dogmatisme pédagogique, il ne croyait pas encore à l'infailibilité des mages. Il avait de l'imagination ; or, un imaginaire reçoit chaque fois qu'il donne et sollicite ceux qu'il enseigne. Aussi, contrairement à quelques-uns de ses collègues plus âgés qui prétendaient marcher avec leur temps, alors que, pleins d'une secrète fureur, ils le suivaient, essoufflés, n'avait-il pas à craindre d'être soupçonné de servilité ; il était de son temps, on en était convaincu ; il avait le courage de se tenir à l'écart de tout ce qui était équivoque et mensonge. Une seule chose lui manquait : la résistance physique. Il avait des nerfs délicats, n'était capable d'aucun effort, et dans les mois d'hiver sans soleil, il se traînait comme une ombre, sans goût ni entrain au travail.

Depuis longtemps déjà Etzel Andergast était du petit nombre des privilégiés avec lesquels il entretenait des relations personnelles. Quelques natures ont l'éclat d'une lame toute flambant neuve qui vient de sortir de la forge de Dieu. Elles plaisent par leur nouveauté et, en outre, par une sorte d'utilité supérieure comme si on les sentait prédestinées à quelque tâche déterminée. Cette « nouveauté » en Etzel, il ne l'avait aperçue que peu de temps auparavant ; un mois avant environ, il avait eu avec lui une explication au sujet d'un incident pénible. Charles Zehntner, fils d'un négociant banqueroutier, avait pris, pendant la leçon de gymnastique, un billet de cinq marks dans le veston d'Etzel accroché au vestiaire parmi bon nombre d'autres vêtements. La vérité se fit bientôt jour ; le gros Nicolas Mohl avait observé le voleur et l'on trouva aussitôt l'argent dans sa poche. On dut dénoncer le coupable et il fut renvoyé de l'école. Pendant de longs jours, Etzel fut rongé de scrupules ; il aimait bien Zehntner, il ne le jugeait pas mauvais (« pas plus mauvais que le plus grand nombre d'entre nous », avait-il dit à Robert Thielemann d'un ton assez tranchant) et en outre ses parents étaient, comme on l'apprit plus tard, dans une situation désespérée. Il jugea qu'il n'aurait pas dû se plaindre tout de suite, qu'on aurait pu arranger l'affaire entre soi et infliger à cet étourdi un châtement choisi en conseil des camarades et qu'il ne pût oublier, sans anéantir son avenir. Il demanda à Camille Raff tout simplement s'il avait bien agi. Raff répondit qu'il ne voyait pas comment il aurait pu se comporter autrement ; ce tribunal d'écoliers, auquel il faisait allusion, mènerait finalement à des abus intolérables. Et il

laissa échapper cette réflexion : « Faites attention, Andergast, certains événements de l'existence perdent leur relief quand le sentiment y prend une trop large part. Le sentiment est un rouleau, il élargit et amollit tout. » Etzel eut un mouvement de surprise. Cette parole rappelait les principes de Trismégiste et, venant de cet homme-ci, elle étonnait. Il se sentit tout à fait méconnu. Ce n'était pas cela qu'il y avait à redouter pour lui-même, il croyait que c'était plutôt le contraire qu'il risquait. Il secoua la tête et ne parla plus de cette affaire. L'homme intelligent qu'était Camille Raff se sentait mal à l'aise en se rappelant cet entretien ; il craignait d'avoir perdu du terrain dans la confiance de ce jeune garçon qui pouvait être rancunier comme le sont les caractères vils et parfois aussi les caractères très élevés ; il ne comprit pas tout de suite quelle maladresse il avait commise et ne se donna pas non plus une peine extrême pour la chercher ; c'était trop difficile de prêter l'oreille à mille voix et de satisfaire aux mille exigences de la vie ; sans compter qu'il fallait en outre se tirer des difficultés de l'existence et ne pas se laisser envahir par l'amertume d'une ambition paralysée, d'une situation pécuniaire réduite. Quelquefois, le visage du jeune garçon passait devant sa pensée, toujours levé et de profil, d'une coupe hardie, dans une attitude de défi, sans mollesse vulgaire dans les contours, et peu à peu la conviction de s'être trompé dans son jugement ce jour-là se faisait jour dans l'esprit du professeur ; cette certitude se trouva confirmée au bout de cinq minutes. Le jeune garçon avait changé de façon frappante ; son attitude était toute différente de celle qu'avait constatée dernièrement Camille Raff au cours de son entretien avec Thielemann ; peut-être y avait-il même chez Etzel quelque chose d'effrontement supérieur qui se moquait de MM. les professeurs quand ils lui donnaient une mauvaise note en fronçant le sourcil.

Mais que s'était-il passé en lui ? Ce n'est pas chose commode que de le sonder. Il est malin et réservé. Camille Raff ne veut pas l'effaroucher et avance en tâtonnant comme sur du verglas. Lorsque enfin, grâce aux avances socratiques du maître, le jeune garçon se décide à quelques déclarations, il se garde tout d'abord de désapprouver ou de refréner ; par exemple : « Il est indispensable que l'esprit tire les choses au clair, dit Etzel ; il faut prendre position, délibérer, peser. Quand on agit, c'est par l'intelligence qu'il faut saisir, il faut procéder pas à pas et méthodiquement. — Oui, sans doute, dit Raff, en retenant un mouvement d'ironie, certainement. » À ce moment il louvoie encore presque sans espoir. « Impossible d'atteindre un but précis, si l'on n'est pas capable d'exclure la passion », dit Etzel avec la mine d'un

analyste que toutes les tourmentes de la pensée ont affermi (le voilà redevenu le gamin illuminé). « C'est vrai, concède le docteur Raff un peu anxieux et mettant la main sur l'épaule d'Etzel comme pour l'empêcher de faire un saut périlleux, c'est vrai. Par là, on s'épargne d'inopportunes complications et surtout les surprises de l'imprévu. C'est aussi un moyen excellent de ne jamais nourrir de chimères. Peu à peu, c'est la forme dialoguée, le procédé dialectique qui s'impose à la pensée et par suite on a... comment dire ?... le sentiment de n'être plus seul. Mais ce sentiment-là entraîne en même temps l'abolition de la conscience morale – si l'on se place à un point de vue élevé, s'entend – par le fait que l'on accumule les responsabilités et que les auteurs d'un acte disparaissent dans la foule. Mais ce ne serait pas grave. L'anonymat est, à bien des égards, quelque chose de beau. Mais voyez-vous, Andergast, la conscience est aussi liée à la science, une espèce particulière de savoir, au jugement et à la loi. Il y a dans le terme qui l'exprime tant de profondeur et de sagesse... et qui saura jamais la somme de conscience nécessaire pour agir !... Ce sont d'insondables puits de mines... » Il se tut, effrayé par le regard avide et étincelant du jeune garçon. Ce « saut périlleux », c'était manifestement un saut dans l'eau glacée. « Tous les organismes ne supportent pas l'eau glacée, ni surtout la brusque transition, pensait Camille Raff, intrigué par l'attitude d'Etzel ; ils vivent tous par le cerveau, du moins en décident-ils ainsi, c'est, si l'on veut, leur devise avouée. C'est sans doute pour cela qu'il a été dernièrement si froissé pour s'être vu reprocher par moi un excès de sentiment. Voilà le mot de l'énigme. Bon ! bon ! bon ! Cela vaut encore mieux que de vivre sans cervelle et en faisant une débauche de sentiments ressassés et délayés, pur fatras littéraire, par lequel ceux de ma génération croyaient avoir fait avancer le monde. Nous ne sommes pas allés bien loin avec cette politique du cœur, c'est vrai ; ce qu'on appelle le cœur est devenu le débiteur insolvable. Cette jeunesse avec sa méthode, avec ses analyses intellectuelles, avec son habitude de prendre position – abominable terme – elle nous a pour l'instant handicapés, comme ils disent, et nous devons nous estimer heureux qu'ils acceptent encore de nous un morceau de pain. Et même, s'ils le font, je ne suis pas du tout assuré qu'ils nous en sachent gré. »

Il soupira et Etzel sourit comme si le docteur Raff avait exprimé à haute voix la suite de ses pensées. Peut-être sourit-il seulement parce que l'autre avait soupiré, peut-être a-t-il tout pressenti et tout compris, car il est d'une merveilleuse intelligence. Il flaire et il cerne tout ce vaste monde, il connaît

tout, il a tout saisi, c'est pourquoi il sourit. Puis, de nouveau, plein de confiance, il regarde avec complaisance ce maître au beau visage jeune. Un moment, ils marchent côte à côte sans mot dire. Porté par ce nouvel afflux de confiance, Etzel en arrive soudain à quelques allusions prudentes, qui jettent un peu de lumière sur son état d'âme et révèlent l'acuité de la crise qu'il traverse. Il parle d'un dilemme qui le pousse à une résolution, à une résolution inspirée uniquement par un principe. « Il ne s'agit pas, expose-t-il avec une grande éloquence de verbe et de gestes ("n'aurait-il pas, Dieu sait d'où, du sang israélite dans les veines ?" pense Camille Raff parfois en observant ces mouvements passionnés, la brusque mobilité de ce visage brun), il ne s'agit pas d'opposition, on ne peut s'opposer à l'air que l'on respire, on pourrait seulement s'en évader, et ce serait beaucoup risquer, parce qu'on ne peut pas savoir si, dans l'autre atmosphère où l'on tomberait, on respirerait plus à l'aise. Donc, il n'est pas question d'opposition et encore moins de contradiction. Quand on ne vous dit rien, vous ne sauriez élever de protestation, vous comprenez, monsieur, ce que je veux dire. Je suis dans un horrible engrenage... Il faut que je trouve moyen d'en sortir. »

Il s'arrêta, pressa son poing contre sa poitrine et mit l'index de l'autre main contre son nez, avec un air d'embarras comique. « Eh bien, dites ce que vous avez sur le cœur, dit Camille Raff d'un ton encourageant ; jusqu'ici vous avez parlé par énigmes, mon cher. » Etzel prit un élan, se tourna vers Camille Raff et demanda : « Dites-moi, monsieur, y a-t-il vraiment quelquefois conflit de devoirs ? » Raff balançait la tête. « Ceci touche à de très vieux problèmes très discutés de l'éthique, répondit-il en souriant. — Vous me glissez des mains, continua Etzel pressant, presque suppliant, mais c'est ça que je veux savoir. Y a-t-il conflit de devoirs ou n'existe-t-il qu'un seul et unique devoir ? — Il faut vous expliquer plus clairement, Andergast, dit Camille Raff acculé et qu'étonnait le ton catégorique du jeune garçon. — Bon, dit Etzel en hochant la tête, bon. Mais peut-être n'admettez-vous pas l'explication. Vous me ferez observer, naturellement, que je n'ai que seize ans. Eh bien, oui ; maintenant j'ai déjà seize ans et quatre mois. Vous êtes deux fois plus âgé, n'est-ce pas, trente-quatre, trente-cinq ans ? Bon ! c'est terriblement vieux, trente-cinq ans ! Mon Dieu ! voilà seize ans que je suis à la même place, dans la même maison, dans la même chambre ; je ne suis pas un imbécile, j'ai déjà quelque expérience des hommes, – sauf cette complication de ma myopie. Il va falloir que je me procure des lunettes, quoi qu'en dise le docteur Malapert – eh bien, je pense ceci : qu'est-ce que cela peut bien faire que j'aie seize ans

ou dix-neuf ans ou vingt-cinq ans ? on ne peut pas attendre en se tournant les pouces. Qu'est-ce qu'on gagne à vieillir ? Il y a des cas précisément où l'événement commande maintenant ou jamais. » Ici, il s'embarrassa dans son discours. Camille Raff, de plus en plus étonné, le regarda. « Où voulez-vous en venir ? » sonda-t-il à mi-voix, avec l'impression qu'il lui fallait prendre par les mains cet ardent petit bonhomme et lui crier : « Du calme, enfant, faisons les choses l'une après l'autre, pas de précipitation. »

« Répondez à la question que voici, reprit Etzel, et, dans l'ardeur de son élan, il prit, comme il avait fait récemment avec le vieux Maurizius, Camille Raff par la manche. Ne me répondez qu'à celle-là : un homme est depuis des années en prison. Il se peut que ce soit un innocent condamné, il est possible que l'on puisse en faire la preuve. A-t-on le droit de s'en laisser détourner par une considération quelconque ? A-t-on le droit de tarder ou de réfléchir ? Y a-t-il un autre devoir qui compte ? Dites-le-moi, monsieur, oui ou non ? »

Oui ou non : de nouveau cet absolu, cette exigence passionnée, cette dictature morale, et il fallait une fois encore répondre sans tergiverser, comme avait dû faire le pauvre Robert Thielemann (« la table vole !... l'oiseau vole !... ») Comment était-ce possible, comment était-ce possible à qui que ce soit ? Comment un Camille Raff pouvait-il jeter au vent la connaissance qu'il avait de la vie et du monde et fortifier un garçon encore mineur dans Dieu sait quelle dangereuse folie ? Et pourtant il y avait là quelque chose qui ébranlait jusqu'au tréfonds de lui-même ce connaisseur du monde et de la vie. Tout autour de lui commençait à chanceler comme dans un tremblement de terre. Prudence, réserve, peur des conséquences, conscience de l'inutilité de l'effort, tout cela s'écroulait, et il ne restait debout que ce petit bonhomme ardent avec son « oui ou non ». Ainsi donc, Camille Raff dit presque à contrecœur, avec le sentiment d'être vaincu malgré lui et dans un sursaut de révolte contre sa propre raison : « On... a-t-on le droit, Andergast, je ne sais pas si on a le droit ou le devoir... vous, peut-être, vous avez le droit, peut-être... et peut-être le devoir... » Il s'arrêta brusquement. Etzel le regarda avec un sourire radieux, un sourire rayonnant de reconnaissance. En silence, ils firent encore un bout de chemin ensemble. En silence, ils se séparèrent sur une poignée de main.

« Qu'est-ce que cela va donner ? » pensa Camille Raff, et ce fut le dégrisement avec les scrupules succédant aux scrupules. « Quelle est son idée de derrière la tête, à ce garçon ? Ne faudrait-il pas, en professeur consciencieux, avertir le père ? Mais ce serait perdre pour toujours l'amitié de

cet étonnant gamin et passer à ses yeux pour un menteur et un faiseur de discours. Mais quelle est son idée de derrière la tête, à ce demi-gosse ? Le saut dans l'eau glacée ? » Camille Raff craint que le contact de l'eau glacée ne fasse éclater ce vase fragile. Impossible de découvrir ce qui a si manifestement amené l'enfant à passer des actes naïfs et spontanés à l'acte conscient et réfléchi. « Il faut, se dit-il, qu'un esprit de seize ans décrive librement sa courbe, qu'il se meuve dans l'illusion de l'illimité. Quand, quittant ses libres rêves et ses libres jeux, il est obligé d'entrer dans l'activité utilitaire, il commence à souffrir, inévitablement, parce qu'il devine et que bientôt il sent qu'il lui faut renoncer au chaos, à l'abondance infinie, qui le rendaient si parfaitement heureux et dont la vie ne lui apportera jamais la compensation. »

VI

Jamais la générale n'avait été aussi épouvantée que le jour où Etzel lui demanda trois cents marks. Il arriva un jour de semaine, la surprit même dans son atelier où elle jouait du pinceau en se livrant à une étude de fleurs, la prit par le cou et présenta sa requête d'un seul jet et tout d'une haleine, sans introduction, sans préparation. Pendant un moment, la vieille dame ne sut que dire. Elle posa sa palette et fixa sur son petit-fils un regard épouvanté. « Es-tu fou, enfant ? demanda-t-elle, les lèvres blêmes. Où trouverais-je une telle somme à l'instant même ? Et qu'est-ce que tu veux en faire ? Même si je pouvais te la donner et m'en passer, comment prendrais-je vis-à-vis de moi-même la responsabilité d'une pareille inconséquence ? J'aurais l'impression de participer à quelque coupable complot. — Eh bien, oui, disait la physionomie ardente et impatiente d'Etzel, je le savais bien, que tu me dirais tout cela, il fallait que tu le dises ; attendons la fin du couplet. » Quand ce fut fini, il tomba à genoux, prit les petites mains étroites et blanches de la vieille femme dans les siennes qui n'étaient ni moins étroites, ni moins petites, bien que plus brunes, et l'impatience répandue sur ses traits se mua en une gravité que la générale n'y avait encore jamais vue et qui lui fit perdre d'un coup la supériorité dans laquelle elle se drapait jusqu'ici et que la nature lui avait accordée sans exiger d'elle le moindre effort et en lui donnant simplement une avance de cinquante-cinq années. « Si je ne te dis pas pourquoi je te sollicite, — c'est à peu près ainsi qu'Etzel commença — c'est parce que tu n'as

ni le droit de m'approuver ni la possibilité de me comprendre. Parce que tu serais obligée d'empêcher et que tu empêcherais cette chose pour laquelle j'ai besoin de cet argent... » Elle pouvait, certes, aller dès maintenant le dénoncer puisqu'il s'était remis entre ses mains, mais elle ne le ferait pas, non jamais elle ne le ferait ; il ne lui viendrait pas à l'idée un seul instant qu'il destinât cet argent à quelque chose de mal. Mais qu'elle le regarde : le voilà à genoux devant elle, croit-elle à quelque chose de mal ? Non, il n'a pas de dettes, il ne veut rien acheter, doit-il le lui jurer ? non, lui donner sa parole d'honneur ? non. Tout son honneur quand il s'agit d'elle, c'est la vénération qui le jette à ses pieds. « Écoute, grand'maman, écoute-moi bien, ne perdons plus une parole à ce sujet. Tu vas me prêter l'argent. Quand je serai majeur, je te le rendrai. Ne ris pas. Il y a encore une éternité d'ici là, je le sais bien, mais tu es sûre de me retrouver malgré cette éternité. » (Il s'imaginait que ces trois cents marks lui suffiraient pour cinq années et c'était en tout cas chose amusante que cette erreur dans l'appréciation du temps et de la valeur de l'argent ; mais la générale ne riait pas du tout, elle ne faisait que hocher doucement la tête.) Il conclut : « Tu vois, je ne flatte pas et je ne mendie pas, je viens à toi, parce que... tout simplement parce que je ne connais personne d'autre au monde. »

La générale mit le petit doigt de sa main gauche de biais sur ses lèvres et demeura plusieurs minutes sans bouger. Puis elle se leva, fit signe à Etzel de la suivre et alla dans sa chambre à coucher aux meubles laqués blanc, au lit recouvert d'un baldaquin dont les pentes tombaient jusqu'à terre tout comme dans la chambre d'une jeune fille de dix-sept ans. Elle alla à petits pas, trotinant jusqu'à un secrétaire placé contre le mur, y prit une cassette incrustée de nacre, l'ouvrit avec une petite clef d'or qu'elle portait au cou, attachée à un cordon (elle évoquait pour Etzel un personnage de conte de fées dans une scène de féerie), en tira cinq billets de cent marks, les compta et en remit trois au jeune garçon. « C'est tout mon argent du mois, ces cinq cents marks, dit-elle, les yeux baissés, loyer compris. C'est dur, mon petit ; mes ressources sont très limitées, sache-le bien, mais ne me parle plus de me rembourser, ce sont des bêtises. Je pense que tu... je veux croire... tout cela est si étrange... je me sens toute drôle, petit Etzel. » Etzel s'approcha d'elle, presque humblement, lui prit le visage entre ses deux mains et la baisa sur la bouche. Puis il la regarda dans les yeux avec cette indescriptible gravité qui l'avait confondue une fois déjà et leva les yeux, « Adieu, ma vieille grand'maman. » Lorsqu'elle leva les yeux, il était déjà dehors.

Chapitre cinq

I

Trois jours après sa visite à la générale, Etzel quitta la maison paternelle et la ville. C'était un mardi, l'avant-dernier jour des vacances de Pâques. Le lundi soir, il dit à Rie qu'il s'était entendu avec Thielemann et les frères Færster-Lœring pour faire une excursion à la Hohen Kanzel. Ils partiraient dès six heures du matin et reviendraient le mercredi après-midi ; il demanda à Rie de lui préparer des provisions de route. Il pleuvait depuis midi ; Rie ayant observé qu'il pleuvrait probablement le lendemain aussi, il répondit qu'ils avaient décidé de partir par n'importe quel temps. « Si cela ne dépendait que de toi, Rie, dit-il en lui jetant un coup d'œil malicieux, il me faudrait toujours rester bien sagement à la maison ; ce que tu voudrais, ce serait de m'attacher au pied de ta chaise. » Il est vrai qu'elle n'aimait pas du tout les « entreprises » et qu'elle avait en horreur toute dérogation au cours régulier des jours consacré par la répétition. Mais M. d'Andergast ayant déjà donné son consentement, il lui fallut s'incliner. Une chose la frappa pourtant ; c'est qu'Etzel, après avoir préparé son sac de touriste, eut encore longtemps à faire, le soir, dans sa chambre, ouvrant et fermant des tiroirs, remuant des papiers et gardant en même temps un silence inaccoutumé. Le volume de son sac la frappa aussi lorsqu'il sortit de sa chambre le lendemain matin ; c'était un ballot qu'il put à peine charger sur son dos tant il était gros et lourd. Étonnée, elle lui demanda pourquoi il emportait tant de choses pour un seul jour ; il répondit en rougissant que c'étaient des livres qu'il avait empruntés aux Færster-Lœring et allait leur rendre puisque, aussi bien, il passait devant chez eux, et en outre, un manteau que Robert lui avait prêté dernièrement. Son mensonge se lisait sur son visage. Rie savait qu'il mentait, elle le savait chaque fois, mais elle ne soupçonna rien d'autre et fut même émue lorsqu'il

lui reprocha de s'être levée si tôt, n'étaient-ils pas convenus hier soir qu'il déjeunerait à la gare ? Mais elle avait voulu montrer de quel sacrifice elle était capable pour lui ; le fait que son témoignage de sollicitude ne demeurât pas inaperçu atténua le malaise que lui causait cette heure matinale, sombre et pluvieuse. En plus des autres provisions, elle lui fourra encore trois tartines dans les poches ; il la remercia, et retournant sur ses pas une fois encore dans le vestibule, il lui appliqua un baiser sonore sur la joue, puis il partit.

Dans la même matinée, M. d'Andergast allant à Limbourg pour affaires, annonça qu'il rentrerait le jeudi pour le déjeuner. La soirée du mercredi était déjà avancée qu'Etzel n'était pas encore revenu ; alors Rie commença à s'inquiéter. À onze heures du soir, elle se décida à téléphoner aux Føerster-Løring. Les Thielemann n'avaient pas le téléphone, sans quoi, elle se serait adressée à eux parce qu'elle connaissait mieux Robert qui venait souvent à la maison. Il s'écoula un certain temps avant qu'on lui répondît. Son saisissement ne fut pas mince lorsqu'elle apprit que les deux garçons étaient chez eux, qu'ils étaient depuis longtemps dans leur lit et qu'ils n'étaient allés en excursion ni ce jour-là, ni la veille, qu'il n'en avait pas été question. Dans sa stupeur, elle laissa tomber l'écouteur, se précipita dans la chambre de la bonne, réveilla la cuisinière, avec qui elle délibéra ; elle se calma finalement, mais ne put aller se coucher, et elle erra jusqu'à une heure et demie dans l'appartement, regardant par la fenêtre toutes les dix minutes, l'œil et l'oreille aux aguets, en proie à une foule d'hallucinations où se succédaient catastrophes, crimes, accidents, enlèvements de toutes sortes. C'est seulement lorsqu'elle ne put plus se tenir sur ses jambes qu'elle se mit au lit et que, malgré le poids qu'elle avait sur le cœur, la vérité nous oblige à le dire – elle dormit d'un bon sommeil qui ne l'abandonna qu'après l'heure habituelle. Le retour du jour et de ses exigences coutumières lui redonna du courage ; à chaque coup de sonnette dans le vestibule, elle poussait un soupir de soulagement, et, bien qu'elle fût chaque fois déçue, elle continuait à attendre avec confiance le retour du jeune garçon. C'est seulement lorsqu'elle eut envoyé la femme de chambre chez Thielemann et que celle-ci revint avec une réponse analogue à celle des Føerster-Løring que derechef les images terrifiantes l'obsédèrent, et pour y échapper, elle s'habilla et partit en ville faire quelques courses. Lorsqu'elle revint, il était une heure. Sa première question à la servante fut : « Est-il là ? — Non », lui répondit-on ; elle n'avait pas eu le temps de cacher son désarroi que la porte du vestibule s'ouvrit : M. d'Andergast était devant elle. Elle se tourna vers lui les mains jointes :

« Etzel n'est pas rentré, monsieur le baron. » M. d'Andergast tendit à la servante sa petite trousse de voyage, son manteau, son chapeau et dit, quelque peu étonné : « Ah ! c'est bizarre », il jeta un regard scrutateur sur le visage blême et boursoufflé de Rie et alla dans sa chambre ; là, sur le bureau, parmi d'autres lettres arrivées pendant son absence, il y en avait une d'Etzel.

II

Il la lut. L'expression de sa physionomie ne changea pas. Il s'appuya au dossier de son fauteuil et regarda en l'air. Une mouche qui poursuivait ses allées et venues au plafond parut l'intéresser vivement. Au bout d'un moment, il prit l'enveloppe et l'examina ; elle portait le timbre de la ville, du mardi matin. Un instant encore et il prit le téléphone, se fit donner le commissariat central et annonça sa visite au commissaire pour trois heures un quart. Pendant le déjeuner, il garda un silence absolu. Rie fit en vain diverses tentatives pour amener la conversation sur le sujet qui lui tenait au cœur ; M. d'Andergast paraissait insensible tout comme les autres jours et absorbé uniquement par ses pensées. Mais lorsqu'il se leva de table, il l'appela dans son bureau et l'invita sèchement à lui rapporter ce qu'elle avait remarqué au moment du départ d'Etzel. L'exposé de Rie perdit de sa netteté à cause de la désapprobation qui se lisait dans les yeux violets. C'était comme si M. d'Andergast se sentait importuné jusqu'à l'écœurement par son verbiage. Quand elle parla de l'énormité du sac de touriste, on eût dit qu'elle découvrait ce détail à l'instant même ; elle le rapporta avec des « ah ! oui, c'est bien cela... Qui est-ce qui y aurait jamais pensé ? » M. d'Andergast opina avec gravité : « Certainement, qui est-ce qui pourrait penser à tout ? C'est une chose qu'on ne peut pas exiger ! » Elle le regarda, perplexe. Sa bouche se contracta pour pleurer. M. d'Andergast exprima le désir que l'on fît le relevé de ce qu'Etzel avait emporté en fait de linge, de vêtements et de livres et qu'on lui fournît le renseignement pour le soir même. C'était signifier à Rie que l'audience était terminée.

Le ton de l'entretien qu'il eut avec le commissaire central, M. d'Altschul, fut celui que l'on garde entre collègues. Tout d'abord il fit la déclaration officielle de la disparition et donna le signalement. Dans la suite de la conversation, après que le commissaire eut exprimé une sympathie polie mêlée de quelque surprise, M. d'Andergast laissa transparaître le désir qu'on

usât de toute la discrétion possible dans les mesures prises pour la poursuite et l'arrestation du fugitif, et surtout en ce qui concernait les communiqués à la presse. Le commissaire comprit et dit qu'il donnerait des ordres en ce sens ; il demanda s'il y avait quelque raison connue qui eût pu motiver la fugue du jeune homme. M. d'Andergast répondit par la négative. (Je n'ai pas besoin d'insister expressément sur ce fait, car on a pu conclure déjà de son attitude à l'égard de Rie, qu'il ne dit pas un mot de la lettre d'Etzel, qu'il était résolu à n'en pas parler dans la suite et à faire simplement comme s'il ne l'avait jamais reçue.) « Le jeune garçon avait-il fait des préparatifs ? demanda le commissaire continuant son enquête qui, adressée à un tel homme, prenait le caractère d'une sollicitude que la seule amitié rendait curieuse. — Rien que les plus indispensables, répondit M. d'Andergast. — S'était-il confié à quelqu'un de la maison, à un camarade ? » M. d'Andergast haussa les épaules : « Pas à ma connaissance », dit-il. Mais il allait chercher ; dans le peu de temps qui s'était écoulé, il n'avait pas encore pu s'informer amplement. « Mais ce garçon de seize ans avait-il l'argent nécessaire pour une absence qu'il savait, à coup sûr, devoir durer assez longtemps ? » M. d'Andergast répondit qu'à ce sujet non plus il ne pouvait donner aucun renseignement, qu'il ne s'agissait au fond que d'une gaminerie, mais ce fait était évidemment quelque peu inquiétant. « Avait-on quelque idée de l'endroit où il s'était dirigé, avait-il des relations secrètes, une correspondance clandestine, appartenait-il à un groupe politique de jeunes gens ? — On ne peut envisager rien de semblable, répliqua froidement M. d'Andergast. — Quelque parent aurait-il pris en secret de l'empire sur lui ? (le commissaire connaissait naturellement la situation de famille du baron et posa la question en hésitant, comme s'il demandait pardon de son indiscretion). » M. d'Andergast abaissa les paupières et répondit d'un ton tranchant qui n'était pas très motivé : « Non, pas davantage, c'est impossible. » Il prit son chapeau, se leva et dit : « Il y a encore quelque chose à ajouter au signalement : mon fils est très myope, au point de ne pas distinguer les physionomies à dix pas. Comme cette myopie ne s'est pas accentuée ces dernières années, l'oculiste a déconseillé jusqu'ici l'usage des lunettes. Mais cette infirmité le rendra, je pense, plus facile à rejoindre. — C'est aussi mon avis », repartit le commissaire. Il posa son bloc-notes et se leva également. Il resta rêveur lorsque le procureur général l'eut quitté. Les hommes de ce métier ont un flair extraordinaire pour reconnaître si des dépositions sont complètes ou présentent des lacunes ; ils devinent la plus

légère réticence, la plus imperceptible réserve. Il ne put s'empêcher de penser que M. d'Andergast n'avait pas tout dit et qu'il avait dû juger nécessaire de taire quelques détails importants. Mais il se dit que ce n'était pas son affaire ; cependant s'il avait cru que ce serait chose facile de s'emparer du fugitif et de le ramener à son père, il s'était grandement trompé. L'appareil administratif joua avec la précision habituelle : les postes des gares furent avertis, tous les bureaux de police, y compris ceux des frontières, toutes les gendarmeries furent alertées ; mais on s'abstint de toute publicité ; ce dernier procédé n'aurait d'ailleurs pas eu meilleur succès. On eût dit que le jeune garçon avait disparu de la surface du sol.

III

La lettre d'Etzel à laquelle on a fait allusion plusieurs fois n'était pas faite pour disposer M. d'Andergast à la douceur. Comme père, il était profondément blessé, atteint dans son autorité et il se sentait comme homme, comme personne humaine, comme ami confiant, honteusement joué (car il s'illusionnait à ce point sur lui-même qu'il s'était considéré absolument comme l'ami de son fils), il se jugeait lésé par ruse du fruit de cette confiance qu'il avait, lui, si généreusement accordée. La première phrase, déjà, prêtait à rire : « Je ne peux pas rester plus longtemps chez toi ; si je quitte ta maison, ce n'est pas en vertu d'une décision prise à la légère, mais après une lutte de conscience. » « Hé ! il a lutté ! la maison... une décision... qu'est-ce qui te donne le droit, le pouvoir de prendre des décisions, espèce de blanc-bec ? Qui t'a appris à juger ? D'où te vient la science de ce que la conscience défend ou ordonne, qui t'a demandé tes raisons ? » Puis ceci : « Je ne puis pas dire ce qui nous sépare, parce que tout nous sépare. Je suis sans défense contre ce mépris dans lequel tu tiens ma jeunesse, mais j'atteindrai peut-être le but que je recherche et je te forcerai alors à respecter ma personnalité en dépit de ma jeunesse. » Quelle insolence ! Quand on a été maintes fois en contact avec les misères d'ici-bas, on ne risque pas de tomber dans ces lamentations banales des parents qui se plaignent de l'ingratitude de leurs enfants, et on ne craint certes pas de passer pour « vieux jeu » quand on constate qu'ils sont sans pareils dans leur façon de surestimer ce qu'ils font, ce qu'ils veulent, mais une phrase du ton de celle-ci : « je ne peux pas dire ce qui nous sépare, parce que tout nous sépare » finissait par éveiller un doute en lui : ne seraient-ce

pas, en définitive, les sanctions efficaces qui auraient fait défaut, si minime qu'en pût être la valeur éducative. Puis le clou : « depuis que je connais le destin et le procès de Léonard Maurizius et le rôle que tu as joué dans sa condamnation, je n'ai plus de repos ; il faut que la vérité se fasse, je veux trouver la vérité. » Phrase qui, malgré toute sa folle présomption, ne méritait qu'un haussement d'épaules de pitié.

Voici la lettre en son entier :

« Cher papa, je ne puis pas rester plus longtemps chez toi ; si je quitte ta maison, ce n'est pas à la suite d'une décision prise à la légère, mais après une lutte de conscience. Je te prie de tout mon cœur, de ne pas y voir un manque de respect ; j'ai conscience de ce que je te dois. Mais il n'est pas de chemin qui nous rapproche l'un de l'autre ; je ne peux espérer en trouver un. Je ne peux pas dire ce qui nous sépare, parce que tout nous sépare. Je suis sans défense contre ce mépris où tu tiens ma jeunesse, mais je pourrai peut-être atteindre le but que je recherche, et te forcer alors à respecter ma personnalité en dépit de ma jeunesse. Les pensées engendrent les pensées, dit-on, mais la vérité demeure en dehors de ce cycle, et il faut la créer comme toute œuvre, je crois, par un laborieux effort. Sans levier, il est impossible de soulever un fardeau. C'est un nom qui est devenu pour moi, un levier ; depuis que je connais le destin et le procès de Léonard Maurizius et le rôle que tu as joué dans sa condamnation, je n'ai plus de repos ; il faut que la vérité se fasse jour, je veux trouver la vérité. J'ai encore une grande prière à t'adresser, c'est à peine si j'ose la formuler ici et espérer que tu l'exauceras : ne me cherche pas, ne me fais pas rechercher, laisse-moi libre, je ne peux pas dire combien de temps, ne sois pas mon adversaire en cette affaire. Ton fils,

Etzel. »

« C'est charmant, conclut ironiquement M. d'Andergast, il voudrait par-dessus le marché s'offrir le luxe de mon approbation tacite ; mais passons à l'ordre du jour, si pénible et désagréable que soit cette histoire ; n'avoir pas prévu cela et m'être laissé rouler ; se laisser jouer par un fou, double fou que je suis, voilà mon erreur, il me faut m'habituer à cette pensée d'avoir été joué par un morveux. »

Il fallait oublier cette lettre. À se la rappeler on avait la sensation de marcher avec une pierre pointue dans sa chaussure, que les convenances vous empêchent d'enlever. Mais oublier n'était pas si simple que cela. Il répugnait

à M. d'Andergast de recourir, pour une gaminerie, aux grands moyens officiels. Il ne pouvait se décider à voir dans cette fuite autre chose qu'une sottise dont il voulait ignorer les prétendus motifs. Réfléchir à ces motifs, c'était pour lui consentir à une indignité. Il avait le don de détourner ses pensées d'un objet dont il ne voulait pas s'occuper. C'était une question de maîtrise personnelle. Mais à mesure que s'écoulaient les jours et que les mesures prises, malgré leur excellence éprouvée, demeuraient sans résultat, cette gaminerie prit un nouvel aspect, forçant au moins une attention qu'elle ne méritait guère ; et du coup, naquit un malaise pareil à celui qu'on éprouve quand, regardant une montre sur laquelle on a lu l'heure d'innombrables fois avec une machinale indolence, on s'aperçoit soudain que les aiguilles manquent sur le cadran. À cela s'ajouta l'attitude pitoyable de Rie qui exprimait tacitement, mais d'une façon importune à force de timidité, énervante à force de se répéter, plaintes, soupçons, reproches, étonnement. Puis vint la nécessité de prévenir de différents côtés par téléphone, d'avertir le proviseur, le professeur principal, le docteur Raff (qu'il pria à cette occasion – mis en éveil qu'il fut par son ton embarrassé et réticent – de venir le voir le dimanche suivant), répondre à toutes sortes de personnes de connaissance qui avaient entendu parler de la disparition mystérieuse du jeune garçon et qui, soit sympathie, soit curiosité, ne pouvaient s'empêcher de questionner. Tout cela l'agaçait et le troublait à tel point que M. d'Andergast envisagea l'idée de prendre un congé et de s'en aller pour quelques semaines. Mais le projet demeura inexécuté.

IV

La générale avait téléphoné à Rie dans l'après-midi et tout appris par elle. Le soir, elle appela son fils à l'appareil, M. d'Andergast s'y attendait. Il soupçonnait sa mère d'avoir avancé l'argent. Comme on ne pouvait admettre que le petit eût pris le large sans un pfennig, et qu'on savait que la grand'mère était la personne la plus proche à qui il pût s'adresser – la faiblesse souvent éprouvée de celle-ci rendait le succès à peu près certain – ce soupçon prit aussitôt l'apparence d'une demi-vérité. D'une voix tremblante, la générale dit à son fils qu'elle était malade, qu'elle ne pouvait bouger de chez elle, qu'elle l'avait appelé en vain à son bureau et qu'elle l'attendait le soir même. M. d'Andergast commanda un taxi et partit. Après avoir causé

cinq minutes avec elle, sans paraître avoir la moindre arrière-pensée, il obtenait l'aveu qu'elle avait donné trois cents marks à Etzel. Il avait mené la chose en se jouant et avec une telle sûreté, qu'elle en était stupéfaite, elle le regardait bouche bée, sans défense. Elle était au lit, un couvre-pieds de satin enveloppait son corps frêle, sa petite tête appuyée, en une pose élégiaque, sur les oreillers brodés. M. d'Andergast, de son côté, gardait l'attitude la plus polie du monde. Il avait pris sur la table de nuit un coupe-papier d'ivoire, qu'il tenait entre les deux index et son visage ne trahissait pas la moindre émotion. Sa tactique visait sans nul doute à exprimer par le silence tout ce qu'il dédaignait de dire par des paroles qu'on eût pu réfuter peut-être ou tout au moins contester. Il connaissait la valeur et l'effet de ce silence et savait en évaluer la portée comme un officier d'artillerie, la trajectoire et le point de chute d'une grenade explosive. Ce qu'il attendait se produisit : la générale perdit contenance, la colère assombrit ses yeux, elle se cabra contre la torture que provoquait en elle ce mutisme ambigu et courtois et lui cria que « c'était lui qui avait tout gâté avec cet enfant, qu'il était cause de tout, lui et son système de caserne, que le petit gars s'était sauvé pour... eh bien ! peut-être pour aller retrouver sa mère et... quoi donc ? mon Dieu ! oui... pour se faire un peu choyer. C'est peut-être cela qui lui a manqué, d'être un peu choyé ». M. d'Andergast leva sur elle un regard intéressé. « Eh, tiens ! maman, dit-il avec un froid étonnement, c'est la première fois que j'entends dire semblable chose, qui aurait pensé à cela ? Jamais cette idée ne me serait venue, comment se fait-il que tu y penses ? Est-ce une simple supposition de ta part ou bien t'appuies-tu sur quelque chose de précis ? Comment aurait-il donc appris... c'est étrange ; alors, il y aurait là une odieuse trahison... es-tu peut-être en relations... je veux dire, connais-tu... l'endroit où elle est ? »

Son regard violet reposait avec une placidité métallique sur le visage de la vieille femme dont les yeux d'enfant effarouchés, comme deux poussins qui sentent planer le vautour au-dessus d'eux, essayaient de fuir. Elle fit un mouvement de protestation. « Oh ! non, assura-t-elle avec un soupir hâtif et une expression de regret trop sincère pour que M. d'Andergast pût douter de sa véracité, d'où et comment le saurais-je ? Tu as réussi avec ton système à bander les yeux de tous ceux qui t'entourent et à les bâillonner, qui est-ce qui oserait, même si on savait quelque chose ? Je me demande souvent, Wolf, si tu es bien un homme vivant avec un cœur dans la poitrine comme les autres gens ; tu fais peur. Dès que tu entres dans une pièce, on a peur. » M. d'Andergast se leva en souriant. « J'espère que ton indisposition n'est que

passagère, chère maman, dit-il, d'un ton où se mêlaient une sollicitude pleine de ménagements, de l'ennui et de la lassitude, en tout cas, je prierai Nanny de me dire demain comment tu vas et ce que le médecin aura ordonné. » Il voulut baiser la main pour prendre congé, mais elle, blessée par sa façon altière de se dérober, surexcitée jusqu'à l'indignation par son calme imperturbable, lui dit d'un ton impérieux : « Reste, pas si vite, nous n'en avons pas si vite fini. Où est Etzel, où est-il ton fils ? tu n'en sais rien, et moi je le saurais ? tu me soupçonnes d'être de connivence avec lui... je le lui ai bien dit... je connais mon monde. Eh bien ! qu'est-ce qui va se passer ? tu vas naturellement lâcher tes chiens de police à ses trousses, le buter davantage encore. As-tu seulement la moindre idée de ce que c'est que ce petit gars, de ce qu'il a en lui, de ce qui se passe en lui ? Non, tu ne sais rien, rien, rien, rien, tu ne sais rien de lui, rien de personne. N'as-tu pas chassé la pauvre Sophie comme un chien et forcé son amant à faire un faux serment, de sorte qu'il n'avait plus qu'à se loger une balle dans la tête ? Et, bien que tout se soit passé suivant la loi et les exigences de l'honneur, correctement comme à la revue... C'est bien... je ne dis rien... je ne dis rien, mais par moments, cela me ronge l'âme quand je suis couchée et que j'y pense... » En disant ces mots, elle s'arrêta, effrayée, ayant vu la pâleur de son fils. Elle s'était laissé entraîner, sa nature émotive l'emportant cette fois sous l'empire du chagrin qu'elle éprouvait au sujet d'Etzel, et sous la poussée de tant de choses qu'elle avait refoulées pendant des années ; elle avait, à l'étourdie, écarté le voile qui cachait les malheurs passés et touché du doigt ce point unique qui, détaché des autres faits, apparaissait il est vrai comme une faute ineffaçable ; mais à l'arrière-plan, gisait une vie, gisaient des destinées. Elle regretta ses paroles, à peine lui avaient-elles échappé ; elle mit ses mains devant ses yeux et sanglota doucement. En effet, le visage de Wolf d'Andergast était devenu blanc comme du plâtre. Il leva lentement la main gauche et roula entre ses doigts sa barbiche grise, humectant rapidement ses lèvres du bout de sa langue, ses paupières rougies s'abaissèrent, ne laissant qu'une fente entre elles, et il dit à voix très basse : « C'est bien, maman, je n'ai pas l'intention de remettre au point tes visions romanesques. À l'avenir, aie la bonté de t'abstenir de toute allusion à ma personne et à mon passé, si tu tiens à ce que durent nos relations intermittentes. » Cela du ton qu'il adoptait dans ses réquisitoires. La vieille dame eut des regrets, des regrets, mais à quoi bon ? Les gens qu'une trop grande précipitation entraîne à pécher par la langue tombent dans une situation bien pire que ceux dont ils incriminent les actes.

Ne commettraient-ils qu'un gramme d'injustice, qu'ils fournissent aux autres aussitôt un demi-quintal d'avantages et il ne leur reste que confusion et regrets (à quoi la générale se livra abondamment).

Le lendemain matin, M. d'Andergast interrogea Rie une fois encore. Les paroles de la générale : « Il sera allé chez sa mère », ne voulaient pas lui sortir de l'esprit. La vieille dame ayant affirmé, d'un ton impressionnant, qu'elle s'était abstenue de toute révélation, Rie était la seule qui, avec son esprit borné, pût être soupçonnée ; mais qui l'aurait renseignée ? le jeune homme ne pouvait aller trouver sa mère, c'était clair comme le jour, car il ne pourrait passer la frontière française ; en outre, il n'était guère admissible, si déraisonnable et si romantique que fût l'entreprise, que la raison par laquelle il motivait expressément son départ ne fût pas la véritable. L'affaire avait un autre caractère et les considérations purement sentimentales n'étaient pas le fait du jeune garçon. Cependant M. d'Andergast ne voulait pas lâcher le fil saisi par hasard, ne fût-ce que pour connaître son monde : les hommes, pensait-il, même les plus irréprochables, les plus inattaquables, ont dans l'âme un recoin qui recèle le germe du crime, aussi ne les connaît-on jamais à fond. Et pour ce qui était de sa femme, – chose inquiétante, elle avait changé de domicile, elle prenait depuis quelque temps plaisir à l'importuner de réclamations au sujet d'Etzel – impossible d'imaginer tous les moyens contraires à leurs conventions auxquels elle recourrait sous l'empire de cette prétendue nostalgie soudain éveillée qu'elle avait d'Etzel. Il manda donc Mme Rie.

Elle fut bien trop écrasée par son insistance impitoyable pour nier qu'elle avait eu connaissance du changement de domicile de sa femme en voyant l'estampille de la dernière lettre, et, tout en larmes, elle avoua en avoir parlé à Etzel sans penser à mal. M. d'Andergast dit : « Je considère votre procédé comme un abus de confiance, si cependant je ferme les yeux, vous le devez à ce fait que vous êtes depuis longtemps chez moi. » De cet entretien il garda un arrière-goût amer, il lui semblait que le système retournait ses pointes contre lui-même, que les espions à sa solde étaient sur ses talons, que ses créatures devenaient des traîtres. Un intermède agaçant, voilà comment tout cela lui était apparu tout d'abord : un jeune homme, le cerveau rempli d'une idée exaltée, s'échappe de la maison paternelle, on le rattrape et, pendant un moment, on lui bat froid, quoi de plus ? Et pourtant, c'était autre chose, c'était peut-être un peu différent, mais comment, par où ? qu'était-ce que cette autre chose fâcheuse, gênante, contrariante ?

Il s'était proposé d'appeler M. d'Altschul au téléphone pour demander si on avait trouvé trace du déserteur. Il s'en abstint. Chaque fois qu'il voulait soulever l'appareil, il contractait les lèvres comme pris de dégoût et demeurait un certain temps assis à son bureau, absorbé en de sinistres méditations.

V

De propos délibéré, M. d'Andergast prit avec Camille Raff un ton de cordialité. Il lui serra la main comme s'il avait désiré depuis longtemps un tête-à-tête intime avec lui et supposé chez son partenaire les mêmes dispositions. En réalité, il ne voyait en lui, en dépit de son renom, qu'un petit maître d'école ; bien des gens faisaient grand cas de l'esprit et de la culture de Raff, mais c'est ce que M. d'Andergast n'admettait pas ; il tenait les gens de l'enseignement en médiocre estime à quelque catégorie qu'ils appartenissent ; il avait soin de le dissimuler, mais cela faisait partie de lui-même ; peut-être fallait-il chercher la cause de ce sentiment dans une survivance féodale ou bien dans ce fait que les personnalités puissantes se défendent rarement d'une intolérante défiance à l'égard des connaissances accessibles à tous et du savoir nécessairement dilué et appauvri qui constitue la science vulgarisée. Camille Raff fut, en tout cas, surpris de cet accueil. Il ne connaissait M. d'Andergast que par ses visites officielles au lycée. Celui-ci avait l'habitude de s'informer deux ou trois fois par semestre des progrès de son fils auprès du professeur principal. Camille Raff s'estimait heureux chaque fois que cet entretien, toujours sec et guindé, se terminait en bonnes formes. Or, voilà qu'il avait devant lui un homme aimable qui causait d'une façon charmante. Les gens de condition modeste sont toujours captivés, en dépit de leur philosophie et de leur fierté démocratique, par l'affabilité et la prévenance de ceux dont le rang social est plus élevé que le leur. Le docteur Raff était bien trop intelligent pour l'ignorer et il se tenait sur ses gardes. Malgré cela il fut vaincu par le charme de cet homme qui lui était certes infiniment supérieur par son habileté et sa connaissance des hommes, et il ne vit pas le piège que lui tendait M. d'Andergast, car celui-ci avait quelque raison de soupçonner (ici aussi des soupçons, partout des soupçons, le filet craquait de toutes parts, partout des subalternes déloyaux) que l'influence exercée par Camille Raff sur Etzel n'avait pas été toujours éducative et

qu'une indulgence néfaste, peut-être même coupable à l'égard de certaines tendances funestes, avait ici joué un rôle. Il se dégageait de Camille Raff, également, un attrait qui intriguait décidément. Il avait en effet une connaissance assez précise et une représentation plus parfaite encore de la personne et du caractère d'Etzel et il se disait : « Ce père ne se fait probablement pas une idée exacte de son enfant ; si quelqu'un peut la lui fournir, c'est moi et je le ferai de telle façon qu'il ne l'oubliera pas de sitôt » ; deux mobiles l'y poussaient : d'abord, un sentiment qui frisait la vanité et dont, en pareil cas, celui qui renseigne n'est pas exempt même s'il est parfaitement sincère, ensuite le besoin de se dégager, en s'extériorisant de la contrainte que M. d'Andergast exerçait sur lui en dépit de toute son amabilité. Ainsi chacun, jouant au mieux de ses intérêts, tenait son rôle dans la plus belle entente apparente. Raff raconta qu'il avait fait la connaissance d'Etzel dix-huit mois auparavant au camp de vacances de l'Odenwald, que l'enfant lui avait tant plu que, appelé au cours du même automne au lycée de la ville, il s'était réjoui de l'heureux hasard qui le lui donnait pour élève. Il s'était beaucoup occupé du jeune garçon, surtout ce dernier semestre depuis qu'il était en première et que lui, Raff, était professeur de première. M. d'Andergast se pencha un peu en avant, ses mains jointes sur ses genoux croisés ; son attitude et sa physionomie exprimaient une curiosité polie qui flattait Camille Raff et l'entraîna à faire une profonde analyse de caractère, pleine de finesse, pleine de sympathie et du secret désir d'apprendre au père quelque chose de nouveau et d'inattendu sur son fils. Et le voilà parti à parler de la transparence limpide de la nature d'Etzel : ce n'est pas « transparence » au sens ordinaire du mot, ni ce qu'on appelle communément un caractère ouvert ; ouvert, non, Etzel ne l'est nullement et pourtant il n'est pas fermé, mais plutôt enfermé dans une gaine aux nombreuses enveloppes. Ce que Raff entend par « transparence » se rapporte au moral, à la clarté qui s'en dégage, à une qualité d'âme très spéciale. On n'est jamais déçu dans son attente, avec lui. On a dans ses rapports avec lui le sentiment agréable que les choses ne peuvent pas être autrement qu'elles sont. Ce ne peut être que comme cela, c'est comme cela qu'on fait, c'est comme cela qu'on dit telle et telle chose, c'est comme cela que l'on répond au bon office d'un ami, à une offense, c'est comme cela qu'on se comporte dans l'embarras, dans la colère, c'est comme cela et pas autrement, parce qu'on est comme cela et pas autrement, parce qu'on a le don d'être ce qu'on est, parce qu'on n'a pas à faire semblant d'être ce qu'on voudrait être, privilège bien rare que cette disposition, si rare que

peu d'hommes en comprennent la rareté, bien que la plupart en parlent sans cesse. Il faut à vrai dire une singulière forme de courage pour être ainsi. Mais le courage n'est en pareil cas qu'une question de rythme. Bien des choses dans la vie que nous considérons comme le fruit d'une disposition morale ne sont qu'une question de rythme. Camille Raff a parfois comparé la rapidité des réactions chez les jeunes gens. Il a trouvé que des âmes lentes (qui peuvent habiter aussi bien des corps souples et agiles) inclinent plutôt au mal que les âmes ardentes, les âmes promptes. Qu'est-ce par exemple que l'amour de l'équité et son expression, sinon l'embrasement fulgurant du cerveau, l'entrechoquement ardent des images dans l'imagination ? Il a observé Etzel dans des querelles avec des camarades, dans leurs jeux, dans des circonstances où il s'agissait avant tout de convenance, de discrétion, de serviabilité, de chevalerie. Il était étonné toutes les fois de l'énergie, de la justesse avec lesquelles l'enfant, dans tous les conflits, prenait position. Une fois, les élèves avaient joué un vilain tour au professeur de mathématiques. Ce monsieur est grand amateur de sucreries ; dans la poche de son manteau, il a toujours un sac de bonbons, les gamins le savaient naturellement et, à l'instigation de Thielemann, ils mêlèrent un jour à sa provision des pastilles purgatives. Le professeur arriva le lendemain furieux à son cours, il déclara ne pas vouloir perdre de temps à rechercher le coupable, puisque tous l'étaient, il se bornerait donc à en rendre un seul responsable et à le punir, libre à celui-ci d'échapper à la punition en dénonçant le vrai coupable. Il en prit alors un au hasard, attendit de lui une révélation qui ne vint pas, comme on peut bien le penser, et il lui infligea une punition très sévère. Ce procédé provoqua la colère d'Etzel, il ne put tolérer qu'un innocent – l'accusé était par hasard celui qui avait pris la moindre part au complot – dût expier pour le coupable, il se leva et s'accusa : « C'est moi qui ai fait le coup, c'est moi qu'il faut punir. » Cela fit une forte impression sur la classe, les gamins ne voulurent pas tolérer cela, ils protestèrent, une véritable petite révolte s'en suivit ; heureusement le professeur eut assez de sang-froid pour ne pas pousser les choses à l'extrême, l'interrogatoire qu'il fit subir à Etzel fut assez mollement mené, il quitta la classe pour délibérer, dit-il, avec le professeur principal. Camille Raff chercha à l'apaiser et veilla à ce que l'affaire n'eût pas de suite, aussi pour le maître du reste, à qui il fallait épargner un ridicule plus grand encore. Il eut plus tard une longue discussion avec Etzel. Pendant qu'il relate cette conversation, un sourire mystérieux erre sur son fin visage mélancolique, un sourire presque fripon. « J'ai eu bien du mal à l'empêcher

de me sauter dessus avec son indignation comique, avec sa froide audace à exiger des gens ce qu'ils devraient faire d'eux-mêmes pour la seule justice et la seule raison et, pour que le désordre et la misère ne fassent pas sans cesse irruption dans le monde, dit Camille Raff, c'était à peu près le sens, je le rends d'une façon un peu compliquée, mais c'était le sens : les gens doivent être conséquents dans leurs actes, celui qui a un commerce doit connaître son commerce, un juge ne doit juger que lorsqu'il ne subsiste plus l'ombre d'un doute sur une faute... » Il m'a fallu lui répliquer : "Mon cher, ce sont là choses toutes naturelles, mais pour lesquelles les héros et les saints ont souvent versé leur sang." »

VI

M. d'Andergast avait abaissé ses paupières sur ses yeux violets. C'était comme si le rideau du théâtre était descendu sur un changement de décor. À peine s'il bougea. Il ne fit entendre qu'un « hum », mi-obligeant, mi-sceptique. Camille Raff ne devinait pas le moins du monde la vraie nature de cet homme, sa superbe glaciale, la susceptibilité de son esprit, la rigidité de ses opinions, aussi crut-il devoir poursuivre plus en détail encore son explication du caractère de l'enfant. Il voulait convaincre M. d'Andergast (comble de naïveté !) ; mais de quoi ? il finit par ne plus le savoir très bien lui-même. Il ne sentait que la contradiction muette et résistante comme une muraille de pierre et s'arc-bouta contre elle. Et de raconter ce qui s'est passé avec Charles Zehntner, l'histoire du billet de cinq marks volé et la confession qu'Etzel lui a faite de ses scrupules de conscience pour avoir, par trop de hâte, jeté un camarade dans le malheur. M. d'Andergast ne connaît pas non plus cet incident, il prête l'oreille, mais sa physionomie ne révèle toujours que la même curiosité polie. Camille Raff dit : « Un sens de la mesure aussi délicat est absolument émouvant. Moi, du moins, je ne connais rien qui me touche davantage. Par cette "mesure", j'entends la charge qu'autrui peut porter et qu'il est permis de lui imposer. — Vous avez vraiment étudié ce gamin depuis "a" jusqu'à "z", interrompt sèchement M. d'Andergast. — Certainement, monsieur le baron, je considérais cela comme un de mes devoirs. — Aussi bien, vous me paraissez appliqué à tisser autour de sa tête une auréole de vertu. Vous me pardonnerez si je trouve cela un peu exagéré. Le petit a ses bonnes qualités ; à bien des égards il n'est pas dépourvu

d'aptitudes, il est en outre d'assez bonne race, passablement vif, quelque peu audacieux parfois, et, ne nous le dissimulons pas, il se montre, chaque fois qu'il veut atteindre son but, pourvu d'une bonne dose de rouerie. Ou bien pensez-vous que je lui fasse tort en le jugeant ainsi ? » Camille Raff trouve plutôt que c'est à lui que M. d'Andergast fait tort en parlant sur ce ton enjoué. Il réplique qu'il n'est pas de cet avis, qu'il n'a jamais remarqué de rouerie chez Etzel, mais quelque chose d'autre peut-être, une surprenante perspicacité, un flair étonnant sans doute, ce qu'on appelle l'instinct du sauvage quand il s'agit de mettre en lumière des choses ou des circonstances cachées. Au camp de l'Odenwald, un incident s'est produit à la suite duquel on a appelé ce gamin, alors âgé de quatorze ans, Sherlock Holmes, édition de poche. Il s'y trouvait un garçon de dix-sept ans, Rosenau, camarade de chambre d'Etzel. Il n'était pas particulièrement estimé, comme Juif d'abord, puis à cause de son air grincheux et méfiant et enfin parce qu'il faisait des vers, de la pacotille, fade délayage selon les modèles célèbres et mêlé au surplus d'un brin d'érotisme ; aussi les railleries dont les gamins le poursuivaient n'étaient-elles pas tout à fait sans fondement, mais naturellement, cela ne faisait que l'aigrir davantage. Au reste, c'était un brave garçon sans la moindre méchanceté. Mais on le détestait tout simplement et il n'y avait rien à y faire, le plus grand nombre voulait se débarrasser de lui ou du moins lui rendre le séjour insupportable. Un jour l'un des professeurs réclama un livre de la bibliothèque de l'établissement. On chercha un moment, puis quelqu'un dit : « C'est Rosenau qui l'a, il est vrai qu'il ne l'a pas emprunté, mais il chipe toujours les livres des autres. » Rosenau n'était pas là, on prit délibérément le parti d'ouvrir son armoire, la clef était suspendue à un clou ; le maître fouilla dans les casiers, ouvrit un tiroir et s'arrêta soudain avec un hochement de tête et une mine atterrée. Dans le tiroir, il y avait une demi-douzaine de photographies des plus obscènes, de celles que l'on ne montre d'ordinaire – et avec toutes sortes de précautions – que dans les maisons de tolérance. À part Rosenau, toute la colonie était dans la pièce ; c'était peu de temps avant le repas, tous furent témoins de l'abominable découverte, quelques-uns riaient et ricanaient, mais la colère et le mépris l'emportaient chez le plus grand nombre. Pendant que le maître envoyait chercher le directeur de l'établissement, Rosenau arriva. On le fit venir devant l'armoire et on lui montra les photographies. Etzel était tout près de lui, et il eut aussitôt l'impression que l'autre n'était au courant de rien et qu'on lui avait joué un tour odieux. Il n'avait qu'à observer son visage pour

être fortifié dans sa conviction. Une telle stupeur, une telle épouvante, un tel désarroi étaient impossibles à simuler. Les autres n'avaient pas le moindre doute. Les protestations de Rosenau furent accueillies par un silence hargneux. Le directeur était parti le matin pour Wurzburg et ne devait rentrer que le lendemain ; les affreuses images furent confisquées en attendant et Rosenau mis aux arrêts jusqu'à ce qu'on décidât de son sort. Tous les jeunes garçons le laissèrent ostensiblement de côté. Il était tapi dans un coin, perdu dans ses pensées, le visage entre les mains. Etzel cependant avait fait une remarque qui lui parut d'importance : la première des photographies était tachée de sang. Le sang avait coulé en un mince filet sur toute la feuille. Il se demanda : d'où vient ce sang ? Sans attirer l'attention, il s'approcha de l'armoire de Rosenau, tira le tiroir, et vit que la pointe d'un clou sortait de la paroi intérieure tout près de la serrure et que le fond du tiroir était ensanglanté. Il se dit : « Celui qui a mis les photos dans le tiroir était pressé et il s'est écorché au clou ; il doit avoir perdu pas mal de sang et la blessure doit être encore visible. » Un peu plus tard, la chambre était vide, les jeunes garçons jouaient au football ; il s'approcha de Rosenau et dit : « Montre-moi tes mains. » L'autre le regarda, interdit, et obéit, il lui montra ses mains ouvertes, elles étaient intactes. Alors Etzel se mit à réfléchir longuement. Enfin sa résolution fut prise. Il demanda une permission de deux heures, partit à pied pour Amorbach qui n'était pas loin, et acheta un sac de noisettes. Le soir, lorsque tous furent réunis dans la chambre, il sortit son sac et annonça qu'il allait distribuer des noisettes et qu'aujourd'hui pour s'amuser on casserait des noisettes, que ce serait très drôle et que cela ferait un vacarme épouvantable ; chacun tendrait la main à tour de rôle et recevrait sa portion. Ainsi fut fait au milieu de grands éclats de rire. Quand vint le tour du neuvième, Etzel vit la main blessée : une longue égratignure rouge sur la paume – comme il l'avait imaginé – la blessure ne pouvait être à l'extérieur étant donné la façon dont on avait dû manœuvrer. Le garçon à la main blessée s'appelait Éric Fenchel, c'était le doyen de la chambrée, il avait presque dix-huit ans et on le redoutait à cause de sa brutalité et de son humeur batailleuse ; il se conduisait en vrai tyran envers les gamins, il avait ses favoris et ceux qu'il ne pouvait pas souffrir. Etzel occupait une position intermédiaire ; Fenchel ne se risquait pas trop auprès de lui ; tous les autres le flattaient lâchement, mais Etzel, non ; depuis que l'autre avait raconté sur un ton de vantardise qu'il avait violenté une fille sourde et muette, son seul voisinage lui faisait horreur. Il aurait pu gager que c'était Éric Fenchel, mais

il voulait être sûr de son fait et ne laissa rien voir encore. Tous cassaient joyeusement leurs noisettes et il en fit autant. Lorsque tous les garçons furent au lit et les lumières éteintes, il resta éveillé. Pendant des heures il demeura sans bouger, attendant. Il pouvait être une heure du matin lorsqu'il se leva sans bruit, prêta l'oreille, s'assura que tous dormaient profondément, se faufila entre les lits jusqu'à l'armoire de Fenchel ; la clef était dessus ; sous l'armoire il avait caché le soir une petite lanterne sourde, achetée en ville en même temps que les noisettes, et, ne faisant guère plus de bruit qu'une souris, il se mit à fouiller l'armoire ; la porte ouverte le dissimulait à la chambrée ; au bout de peu de temps, il trouva ce qu'il cherchait, ses soupçons se confirmèrent, la logique de ses déductions triomphait. Fenchel n'avait introduit qu'une partie de ses photographies dans l'armoire de Rosenau, les autres étaient dans son propre casier parmi des livres et des cahiers. Etzel referma l'armoire, se glissa dans son lit et dormit jusqu'au matin. Aussitôt après le déjeuner, il alla trouver le maître, lui exposa l'affaire et les moyens qu'il avait employés. Moins d'un quart d'heure après, Rosenau était réhabilité. Fenchel qui était, entre autres, un forcené mangeur de Juifs, avait, lorsqu'on recherchait le livre et que personne ne faisait attention à lui, profité de l'occasion pour glisser en fraude les photos dans le tiroir de Rosenau. Il fut chassé honteusement du camp. À partir de ce temps, Rosenau se prit pour Etzel d'une affection presque ridicule. Mais l'année suivante, ses parents, qui ne savaient que faire de lui, l'envoyèrent en Amérique du Sud.

M. d'Andergast regardait ses mains. On eût dit que quelque chose à l'ongle du majeur le captivait tout spécialement ; il leva la main jusqu'à son menton et considéra cet ongle avec attention, en demandant, sans arrière-pensée apparente : « Vous étiez, naturellement, au courant du projet de départ de mon fils ? » Remarquant une expression de surprise désagréable sur le visage de son interlocuteur, il ajouta aimablement : « Je le comprendrais, vous étiez son confident, vous aviez sa confiance. Je ne possédais pas cet avantage au même degré. Sans vouloir m'en plaindre, je n'ai aucun talent de confesseur et, à parler franc, je n'y tiens guère. Je ne fais pas grand cas des mystères du cœur. — Les "mystères du cœur", ce ne doit pas être le vrai mot », osa objecter Camille Raff. L'entretien passant de l'épopée au drame, il vit soudain le lacet qu'on allait lui jeter autour du cou. « Nos rapports n'ont jamais dépassé la limite que j'avais tracée moi-même, dit-il avec calme. — Vous n'avez pas répondu à ma question, reprit doucement M. d'Andergast, avec le battement de paupières d'une femme qui se plaint

d'avoir été négligée. — Il est venu me trouver dans un moment de détresse morale, dit Camille Raff. Étant l'ami le plus âgé, il me fallait bien essayer de lui venir en aide ; il demandait : voilà où j'en suis, que dois-je faire ? Ou plutôt : puis-je agir autrement que de telle et telle façon ? Je ne savais pas ce qu'il avait en tête, impossible de le deviner d'après les allusions qu'il faisait. En toute autre circonstance, j'aurais haussé les épaules, j'aurais atermoyé, j'aurais éludé. Avec lui, ce n'était pas possible. À ce moment-là, non. À lui, j'ai reconnu le droit, à ce moment-là, de faire ce dont je n'aurais reconnu le droit à aucun autre, c'est-à-dire de suivre son inspiration. Je ne le nie pas — c'est toujours de ce moment-là que je parle — je ne l'ai pas détourné de la résolution qui s'imposait à lui dans cette tragique lutte intérieure. Je ne le regrette pas d'ailleurs. Que cette décision eût une portée pareille, c'est ce dont je ne me suis nullement douté, il est vrai.

— Sans doute eussiez-vous eu quelque scrupule à l'encourager dans un dessein aussi obscur pour vous, s'informa M. d'Andergast avec la même voix douce et un petit sourire futé.

— Cela... je ne sais pas, répondit Raff, pris de court, il y avait quelque chose en lui, j'aurais eu honte de verser de l'eau dans ce vin... c'est si rare... si vous l'aviez vu, monsieur le baron.

— C'est vrai. Et n'avez-vous pas redouté la responsabilité ? continua la douce voix interrogatrice.

— Non, dit Camille Raff, pas un instant.

— Cela m'étonne, reprit M. d'Andergast en se levant. Pas tellement votre attitude personnelle d'ami qui ne me regarde pas, que plutôt, comment dirai-je, la compréhension indulgente que vous avez montrée, surprenante chez un éducateur. »

Camille Raff, qui s'était levé aussi, pâlit légèrement.

« Quant à votre attitude personnelle, je n'ai à vous blâmer que d'avoir omis de m'avertir. C'eût été votre devoir.

— Je n'avais pas le droit de le trahir.

— Un mineur ? peut-on parler de trahison dans ce cas ?

— Oui, monsieur le baron, je le crois. Il me semble que la minorité n'est qu'un simple concept juridique.

— Ce concept juridique ne suffit-il pas quand il s'agit d'empêcher une faute choquante et intolérable ? En existe-t-il un plus haut ? Je désirerais que vous me l'appriessiez.

— Celui-là ne suffit pas, monsieur le baron. Oui, il en existe un plus haut. »

Ainsi le drame s'était élevé graduellement jusqu'à l'échange des répliques strictement emboîtées les unes dans les autres et où se concentrait le « tonus » moral, toutefois sans âpreté ni haussement de ton ; au contraire, l'un demeurait parfaitement poli, l'autre modeste, mais ferme. Pour finir, M. d'Andergast, accompagnant son visiteur jusqu'à la porte, demanda incidemment si Camille Raff savait où était Etzel. Raff répondit que le départ de l'enfant l'avait vivement surpris, et que le lieu où il se trouvait lui était naturellement inconnu. M. d'Andergast hocha gravement la tête, lui serra la main et lui redit combien sa visite l'avait intéressé. Mais lorsque Raff eut fermé la porte, il demeura longtemps debout, la lèvre inférieure rentrée, plongé dans ses pensées. Le lendemain, il adressa à l'administration collégiale une lettre l'informant du grave manquement dont le docteur Camille Raff s'était rendu coupable au sujet de l'élève Andergast et demandant une enquête disciplinaire. L'enquête exigée si catégoriquement et de si haut lieu se fit sans tarder ; elle eut pour résultat que Camille Raff, suspendu de ses fonctions pendant deux mois, fut envoyé ensuite en disgrâce dans un trou de province de la Hesse ; ce fut pour lui, qui étouffait déjà dans sa sphère d'action actuelle, une catastrophe physique et morale.

VII

Quelques jours après la visite de Camille Raff, dont l'humiliant souvenir ne lui avait pas encore laissé de trêve, M. d'Andergast invita le président Sydow à dîner. Le président lui avait donné à entendre que sa famille était à l'Opéra et qu'il désirait avoir de la compagnie. La table était bonne ; la conversation languissait, insipide. Le président, bonhomme, aimait raconter des anecdotes. M. d'Andegast n'avait aucun goût pour les anecdotes, mais les gens qui s'entêtent à vous servir leurs histoires drôles ne vous demandent pas si vous vous y intéressez ou non, ils se chargent du jeu aussi bien que des applaudissements, et c'est ainsi que le président ne remarqua même pas combien son hôte était distrait. M. de Sydow avait le renom d'être un « bon juge », mais ce qui lui avait valu ce renom était plutôt un mélange de nonchalance épicurienne et de mépris pour l'humanité en général que le sentiment de sa noble tâche. Il n'aimait guère aller au fond des choses, et moins encore se hausser vers les sommets ; il ne se sentait bien qu'à mi-côte. Dans beaucoup de cas, sa bonté avait pour fondement la bonhomie bourrue

d'un alcoolique modéré ; lourd comme un tonneau, il soupirait de la lourdeur de l'appareil juridique, il considérait les verdicts des jurys comme des farces ridicules, sans jamais toutefois s'élever contre eux, et tant qu'il avait été juge au tribunal correctionnel, ses qualités les plus séduisantes apparaissaient quand il avait affaire à un délinquant qui avouait. Il lui aurait volontiers serré la main et accordé une pension. « Au moins, on ne perd pas son temps avec un type de cette espèce », avait-il coutume de dire, comme si le temps d'un juge était réservé exclusivement à la rêverie dans des tavernes confortables. Dans l'exercice de sa profession, il s'était souvent heurté rudement à M. d'Andergast ; en dehors du service, leurs rapports étaient excellents ; il n'y avait pas possibilité de friction, la distance entre eux était trop grande.

Il partit de bonne heure. (Ils s'étaient installés dans le cabinet de travail.) Lorsque M. d'Andergast fut seul, il ouvrit la fenêtre pour faire disparaître la fumée des cigares. C'était une nuit d'avril, tiède et lourde ; les arbres s'égouttaient, la rue sombre béait comme une outre éventrée. M. d'Andergast sonda les ténèbres du regard. Il appuyait son menton sur ses mains jointes et restait immobile, comme un piquet. Lorsqu'il eut fermé la fenêtre, il s'assit à son bureau, prit un dossier dans la pile préparée devant lui et l'ouvrit. Mais ses yeux glissaient sans curiosité sur les pages. Il tenait un crayon à la main et griffonnait distraitement des signes et des mots sur une feuille blanche. Soudain il sursauta ; il avait devant lui le nom de Maurizius qu'il avait écrit sans le savoir et sans y penser. Il fit une boulette de la feuille de papier, la lança dans la corbeille, jeta le crayon sur la table et se leva, mécontent. Pendant un moment, il fit les cent pas, puis resta immobile et parut réfléchir à quelque chose ; ensuite il quitta la pièce, s'arrêta l'air indécis dans le corridor ; au bord de la zone de lumière que découpait la porte du bureau, il fit de nouveau quelques pas jusqu'à ce qu'il se trouvât à la porte d'Etzel, il l'ouvrit et entra. Il tourna le commutateur, ferma la porte avec précaution, regarda autour de lui, les sourcils contractés, et s'assit au bureau en respirant profondément. C'était la première fois qu'il entrait là depuis la fuite du jeune garçon.

Tournant le dos à la fenêtre, il s'appuya suivant son habitude au dossier de la chaise et croisa les bras sur sa poitrine. L'absence de bruit autour de lui avait quelque chose d'étrange, son visage exprimait la tristesse et la solitude. La tension de ses traits qui ne se relâchait jamais, peut-être même pas dans le sommeil, diminuait. C'était comme si les barreaux de la cage du présent qui l'enfermait fondaient et s'évanouissaient l'un après l'autre. Ses yeux

absorbaient tous les objets dans la pièce : le lit de cuivre avec le couvre-pieds de soie jaune fanée, le vieux tapis de canevas brodé devant le poêle, les deux chaises de paille contre les petits côtés de la table, l'étagère à livres avec les places vides sur les rayons qui les faisaient ressembler à des mâchoires édentées. L'enfant avait emporté les livres manquants. Une indescriptible tristesse emplissait la pièce, M. d'Andergast ne put se défendre d'en être envahi ; une pièce abandonnée par celui qui l'habite a quelque chose d'un cadavre. Le dessus de la table était recouvert d'un linoléum à carreaux, criblé de taches d'encre autour de l'encrier. À un endroit, le profil d'une tête était taillé au couteau, essai maladroit. « Il n'a jamais été doué pour le dessin », pensa M. d'Andergast. Le tiroir de la table était entr'ouvert et vide apparemment. « Les garçons sont toujours peu soigneux », pense M. d'Andergast et il repousse le tiroir. Le tiroir lui rappelle l'incident des photos à la colonie de vacances. Il sourit un peu, et ce timide sourire est comme une victoire remportée sur son malaise qui persiste depuis l'histoire de Camille Raff. Comment se fait-il qu'il n'ait jamais connu de pareils épisodes ? Comment se fait-il d'ailleurs qu'un enfant ne se présente jamais à votre pensée que comme il est aujourd'hui et jamais comme il était dans le passé ? Que les paroles d'hier s'éteignent, que la silhouette de l'an dernier s'évanouisse ? L'esprit humain est-il trop paresseux pour conserver l'ordre et la succession des phénomènes ? Ne se nourrit-il jamais que du moment présent et n'est-ce pas pour lui une éternelle duperie ? Car le moment qu'on vit est un imposteur. Impossible de se représenter ce gamin quand il avait dix ans, ou plus tôt encore, à huit ans, à six ans. M. d'Andergast n'a jamais fait faire de photographies de lui, il a toujours jugé que photographier les enfants était sottise et vanité. Ce n'est pas cela non plus qui importe. Ce qui importerait, ce serait avoir l'image dans la mémoire. Etzel était un bel enfant, du moins M. d'Andergast croit se le rappeler. Il se souvient encore que cela l'agaçait chaque fois que les gens vantaient son joli visage, sa physionomie fine, ses manières gracieuses. Tandis qu'il est là, cherchant un moyen de se réintroduire dans le passé tel un cambrioleur qui se glisse la nuit dans une maison, il ne peut s'empêcher de penser à la lanterne sourde achetée en même temps que les noisettes par ce gamin de quatorze ans à Amorbach. Un trait de cette faculté parfaite d'enchaînement logique, dont il ne l'aurait jamais cru capable. Puis soudain il revoit le petit à cinq ans, on dirait que sa tête brune et bouclée surgit parmi des voiles de poussière grise. « Père, regarde avec moi le grand atlas et parle-moi de la mer et de l'Asie. » C'est très joli ces petites

dents qui brillent dans la bouche fraîche. Ce grand regard clair, la conviction qu'on y lit que l'Asie et la mer n'ont pas de secret pour la toute-puissante omniscience de son père. En ce temps-là, tout cela était le présent. Mais le présent c'est toujours l'époque où « l'on n'a pas le temps ». « Non, petite tête bouclée, père n'a pas le temps, il faut qu'il travaille » ; la tête bouclée n'ose pas contredire, elle ne montre qu'un étonnement chagrin : peut-il y avoir quelque chose de plus important en cet instant nostalgique que l'atlas, l'Asie et la mer ? « N'avoir pas le temps », voilà des mots incompréhensibles pour qui est entouré de quantités de temps incommensurables et ne sait pas quel parti tirer de cette abondance de temps entre le moment du réveil et celui du sommeil. Toute l'énigme de la vie est contenue là-dedans, dans ce fait de « n'avoir pas le temps ».

Où peut-il bien être, ce gamin ? Il fait nuit, les arbres s'égouttent, la nuit est béante comme une outre éventrée. Où peut-il bien être à cette heure ?

Le lendemain, les secrétaires furent frappés du laconisme de leur chef. Ils furent surpris aussi de son air absent quand ils lui posaient des questions indispensables ; c'est cela surtout qui leur paraissait insolite et, plusieurs fois, ils échangèrent des regards étonnés. Un peu avant midi, avant de se préparer à partir, il fit venir le chef du service des archives. Lorsque l'homme entra, on eût dit (ou bien le simula-t-il) qu'il avait oublié pourquoi il l'avait appelé : « Ah ! oui, c'est juste, mon cher Haacke, dit-il aimablement, faites donc prendre le dossier Maurizius des années 1905 et 1906 au tribunal régional et envoyez-le chez moi aujourd'hui. — À vos ordres, monsieur le baron. »

À trois heures, le dossier imprégné de la poussière des archives et contenant plus de deux mille sept cents pages, en partie jaunies, était au domicile de M. d'Andergast, sur sa table de travail.

VIII

Le soir même, il commença à lire. Puisqu'il s'y était décidé une fois pour toutes, il ferait la chose consciencieusement. Il s'y était décidé ? À y bien regarder, ç'avait été autre chose qu'une décision et qui n'avait pas grand rapport avec son libre arbitre. Il ne lui était jamais arrivé rien de semblable. Une contrainte irrésistible ; voilà précisément ce que c'était ; cela existait donc, ces états d'âme auxquels il n'avait jamais cru vraiment et qu'au fond il avait pris pour des feintes d'avocat, imaginées pour paralyser le bras de la

justice et introduites par fraude dans le code pour flatter la demi-science des profanes ? L'envoûtement avait commencé par le mot Maurizius qui soudain s'était trouvé sur le papier, écrit par lui, il ne savait comment. Lorsqu'il avait donné cet ordre au chef du service des archives, il avait à peine osé le regarder en face, il pensait que les gens liraient nécessairement sur son visage, il souffrait d'agir sous l'empire de cette contrainte persistante comme s'il se sentait atteint d'une maladie inconnue du système nerveux et il était honteux comme s'il avait eu conscience de se livrer à quelque secrète débauche.

Ce qu'il éprouvait durant la lecture n'était pas moins étrange. Sa mémoire n'avait gardé que le schéma rudimentaire des faits et le souvenir de la position qu'il avait prise alors. Tous les détails étaient effacés. L'antagonisme des destinées apparaissait tout d'abord difficilement intelligible ; le développement, l'explosion des passions avaient des proportions telles qu'on croyait les regarder par le gros bout d'une lorgnette, les hommes ressemblaient à des cadavres, leurs motifs, leurs actes, leurs justifications, affirmations, accusations, explications, faux-fuyants, observations avaient également quelque chose de décomposé, de rance, d'écœurant, d'amorphe et de plat. Oui, tout cela était d'une platitude désespérante, les dépositions de domestiques, d'allumeurs de réverbères, d'armuriers, de policiers, d'employés de chemin de fer, de portiers d'hôtels, de marchandes de fleurs, de logeuses, de coiffeurs, de cochers de fiacre, et même celles des médecins, des professeurs, des femmes de professeurs, des étudiants, des commerçants, des industriels, des barons et des comtes, une armée de témoins, un flot de rapports, de rumeurs, d'interrogatoires, de plaidoyers, d'attestations, de recherches, de documents et de *corpora delicti*, de sottises et d'efforts, de souffrances humaines, d'abjection et de faiblesse humaines, ayant perdu chaleur et vie, et conservé ainsi dans cette montagne de papier. L'examiner était un travail bien moins fructueux que celui de l'anatomiste qui catalogue une collection de préparations alcoolisées. Pourtant M. d'Andergast était expert en la matière. Il savait d'avance que pénétrer dans ces catacombes n'aurait rien de divertissant et mettrait sa patience à rude épreuve. Mais l'exercice de la patience, c'était là sa destinée, et la jouissance d'un plaisir quelconque n'avait pas de place dans sa vie. Il se mit d'abord à séparer l'essentiel de l'accessoire, à dégager les caractères principaux du fatras qui les enveloppait. Il y avait toujours eu bien des murmures de protestation au sujet du verdict qui avait frappé le criminel, et qui n'émanaient pas

uniquement des frondeurs habituels ; car non seulement les esprits brouillons, les ennemis de l'ordre avaient osé parler d'un assassinat juridique et élever des doutes sur la procédure, sur la culpabilité du condamné, mais des gens plus sûrs aussi avaient montré de l'inquiétude et jusqu'en ces dernières années encore des voix s'étaient fait entendre qui souhaitaient une révision du procès. Mais il n'y avait rien qui pût la justifier, ni vice de fond, ni vice de forme. M. d'Andergast avait refusé, six ans auparavant, d'appuyer la dernière de ces demandes, il se le rappelait bien. Plus il se plongeait dans la lecture des pièces, plus les contours du procès se précisaient dans son souvenir, comme si on avait balayé la couche de moisissure qui s'était déposée, non seulement sur les chemises souillées des dossiers, mais aussi sur son cerveau. Seulement cela ne se produisit pas tout d'un coup, mais peu à peu. Un soir, très tard, le personnage de Léonard Maurizius, silhouette et visage, devint subitement présent à sa pensée.

Il avait refermé le dossier et se promenait dans la pièce en fumant une cigarette. Il avait l'air las ; autour de ses yeux grandissait un cerne brunâtre. Mais voilà : l'esprit fatigué, parce qu'il vient de secouer la servitude des fins immédiates, produit souvent sans effort ce qu'il ne donnerait jamais en demeurant esclave. Soudain, il revit le jeune homme devant lui, à la barre, comme il était dix huit ans plus tôt. Un beau garçon, certes, de bonne tenue, élégant : quand il était assis, les jambes croisées, on voyait, au-dessus de la chaussure impeccable, ses chaussettes de soie grise. La mode commençait alors pour les hommes de porter des chaussettes de soie. Les cheveux châains, amplement ondes, étaient soigneusement partagés par une raie, les traits du visage ouverts, un peu mous, d'une mobilité presque féminine, les mains étroites, désagréablement petites ; toute sa personne tenait le milieu entre le mondain aux allures d'artiste et l'homme à femmes, gâté, fantasque et égoïste. Un sourire stéréotypé ne quittait jamais ses lèvres bien dessinées et sensuelles (M. d'Andergast se rappelait quelle aversion lui avait toujours inspirée cette bouche souriante, sensuelle. Pourquoi ? Deux mystères semblaient en présence, l'abîme de deux âmes impénétrables l'une à l'autre. Là gisait sans doute la cause de cette aversion). Contrastant avec cette bouche, les yeux bruns, dont l'expressive beauté était gâtée par un clignotement fréquent, avaient un air de défi résolu et en même temps une tristesse qui s'exhalait d'inaccessibles profondeurs. Il était là ; cinq minutes avant, M. d'Andergast n'eût pas pu dire comment il était, comment il se comportait et se tenait, et maintenant il était dessiné devant lui jusque dans

les moindres détails, et la précision minutieuse de l'image l'effrayait presque. Il désira s'en défaire, ses yeux s'en détournèrent comme d'un spectacle inconvenant ; mais elle était tenace ; la seule volonté, semblait-il, ne suffisait pas à la chasser, et il fallait, pour la refouler, une autre image plus vraie et plus frappante encore. Et cette seconde image apparut : l'image d'Etzel.

Dans toutes les étapes du travail auquel M. d'Andergast se livra sur les pièces du procès Maurizius, l'image d'Etzel se mêla à la matière trouble et confuse qui, peu à peu, se dégelait comme un marécage glacé ; elle projetait dessus une lumière grandissante et forçait impitoyablement l'esprit à se tourner vers elle. Il est difficile d'expliquer comment cela se produisit chez un homme qui n'avait rien d'un visionnaire, dont le pouvoir de divination était égal à zéro, et en qui on aurait trouvé aussi peu de dispositions métaphysiques que dans une rotative fonctionnant admirablement par ailleurs. N'en doutons pas : ces méditations répétées sur la fuite d'Etzel, son absence et ce qui les avait motivées agirent sur M. d'Andergast lorsqu'il fit, à contrecœur et même avec le sentiment de perdre son temps, rechercher le dossier Maurizius enseveli dans l'oubli des archives. Ce qui jusqu'ici lui avait donné fort à faire, c'était sa vanité blessée, qu'elle s'appelât – dans les plus hautes régions de la conscience – dignité, autorité, responsabilité paternelle, prestige, ou bien – dans les replis secrets de l'âme – sentiment humiliant d'une régression, espoir anéanti, renoncement impuissant de sa propre énergie. Mais quoiqu'il se gardât de se laisser aller à ces dernières impressions et qu'il les niât délibérément en face de son orgueil, il en souffrait cependant comme d'une indisposition physique qu'on n'ose pas soigner de peur de découvrir un mal plus profond. Tandis qu'il s'efforçait de faire dériver sa pensée sur les circonstances extérieures, celles-ci précisément lui devenaient une torture. Un garçon de seize ans livré à un monde qu'il ne connaissait pas ! quelle défense opposerait-il aux dangers quotidiens, aux insinuations brutales, à cette montagne de souillures et de forfaits, à toutes les entreprises auxquelles on pouvait se livrer sur lui, aux actes qu'on pouvait l'engager à commettre ? C'était son avenir, son nom, son honneur, sa santé et finalement sa vie aussi qui se jouaient. Et c'est pour cela qu'on a entouré un enfant de sollicitude, qu'on lui a préparé une existence conforme à son rang, que, par les mesures les plus mûrement réfléchies, on l'a soustrait au dévergondage général ; et soudain, il frappe la main qui le conduit, devient l'objet de recherches policières, se met au ban de la société, vagabonde par le monde avec le stigmate du déserteur et de l'aventurier. La gravité de ce cas

dépasse toute imagination. « J'ai fait tout mon devoir », se dit M. d'Andergast, et, reconnaissant combien le sort a été injuste envers lui, un pli de mépris amer se creuse autour de ses lèvres : « J'étais pour lui un fidèle conseiller, on avait pourvu à tous ses besoins, je n'ai jamais manqué d'égards, de respect pour sa personnalité ; je lui ai accordé la liberté nécessaire. De quoi avait-il à se plaindre ? Dans toute difficulté sérieuse, il pouvait s'adresser tranquillement à moi. Il devait le faire, par convenance. Et moi, je lui aurais reproché son manque de maturité ? j'aurais opprimé sa jeunesse ? Moi ? Ce qui serait vrai plutôt, c'est que j'ai gaspillé trop de sollicitude, trop de conscience au profit d'un mauvais sujet. Il y a une tare morale dans son caractère, qui lui vient de sa mère. C'était à craindre. Je n'ai pu, malgré toute ma vigilance, extirper le poison, la nature a été la plus forte. »

Dans cette alternance d'accusation et de défense personnelles, de regards en arrière qui creusaient cruellement son passé, et de sinistres prévisions, son âme allait s'assombrissant de plus en plus. S'il avait eu un ami (en admettant qu'un homme comme lui fût capable d'entretenir une amitié, ce dont il était aussi peu susceptible qu'un eunuque d'engendrer) il serait allé à lui, aurait essayé de tout dire et aurait peut-être trouvé là quelque adoucissement. Mais il n'avait personne. La personne qu'il lui aurait fallu n'existait pas. Il est aussi seul parmi le demi-million d'habitants de cette ville que sur un canot au milieu de l'océan. C'est la première fois qu'il s'en aperçoit. Quand il s'engage dans un chemin qui le délivre de lui-même pour une heure, qui le délivre insuffisamment, parce qu'il ne peut jamais se libérer tout à fait, ce chemin-là le mène – en de rares occasions, il est vrai, et la nuit toujours – dans une tout autre direction.

Chapitre six

I

Chaque soir, il est là jusqu'à une heure tardive, assis en face de ces dossiers poudreux qui ont jusqu'à une saveur de poussière ; il prend des extraits, note, compare, examine. C'est un véritable travail de fouilles et de terrassements. Tout en se défendant avec un insurmontable dégoût, il s'y voit de plus en plus profondément rivé. Ce qu'il fait, personne ne le lui commande, il se refuse à admettre que son travail ait un objet, et pourtant il y reste attaché et se devient à lui-même une énigme. Il lui faut trouver des prétextes pour que l'inexplicable lui paraisse quelque peu plausible, et il se suggestionne assez pour admirer le travail magistral que représente le procès, aux yeux de celui qui s'est frayé un chemin pareil à une sape, à travers l'aride fatras des termes juridiques et la cendre des faits. Avec une logique d'airain, les détails se combinent en un ensemble dont le verdict sera le couronnement final. Il y a là des perles d'art juridique ; l'éloignement dans le temps permet, maintenant seulement, d'embrasser d'un coup d'œil l'imposant édifice, la solidité des fondations, le mécanisme subtil des rouages internes ; l'homme de métier en éprouve un plaisir esthétique, et cette œuvre, la sienne, lui apparaît emportée par un élan dont il doit reconnaître en toute loyauté qu'il ne serait plus capable aujourd'hui. Ne nous arrive-t-il pas souvent, en effet, de jeter un regard en arrière sur nos œuvres de jeunesse dans lesquelles nous avons déversé avec prodigalité toute notre passion et toute notre ingéniosité, et d'éprouver alors une sorte de tragique envie dont nous sommes nous-mêmes l'objet ?

II

Fait indéniable toutefois : une chose manquait à l'absolue perfection du procès : l'aveu. À aucun moment de l'instruction, ni dans l'enquête préliminaire, ni dans les débats principaux, ni plus tard dans l'établissement pénitentiaire, Maurizius n'avait avoué. Au contraire, chaque fois qu'on lui avait demandé s'il était coupable, il avait répondu le même « non » obstiné et définitif. Mais au sujet de celui ou de celle qu'il aurait pu croire coupable, il avait gardé le même silence obstiné et définitif. Cela ne pouvait naturellement empêcher qu'il fût condamné, les preuves formaient autour de lui une chaîne trop solide pour qu'il pût échapper. Le défenseur le plus génial même n'eût pu faire sauter l'anneau, à plus forte raison ce médiocre avocat Volland (mort depuis longtemps) que Maurizius avait choisi comme défenseur. M. d'Andergast se rappelait encore très bien le personnage, ergoteur, provincial, avec une moustache de phoque, un binocle à monture noire, posé de travers sur son nez osseux. Il ne croyait nullement à l'innocence de son client, il se rejeta sur les experts psychiatres, se réfugia dans des objections de forme. L'accusé n'aurait pu avoir plus piètre assistant. Maurizius ne s'inquiétait guère de lui non plus, traitant ses interruptions et ses questions avec un mépris impatient ; une fois même il lui ordonna en pleine séance de se taire. Il eût pu se procurer un meilleur avocat. Pourquoi ne l'avait-il pas fait ? Il y avait parmi les pièces du procès une lettre du vieux Maurizius adressée à la Cour et disant qu'Anna Jahn avait insisté pour que Léonard se fît assister de Volland, le seul avocat en qui elle eût confiance ; il avait déjà secondé son père d'une façon satisfaisante, aurait-elle dit, il était sérieux et l'on pouvait s'en remettre à lui. À ce moment-là, on n'avait pas tenu compte de cette lettre, on n'avait pas fait de recherches en ce sens ; en somme, le tribunal n'avait pas à se soucier de la qualité du défenseur, mais aujourd'hui, dans la solitude du cabinet, ce détail infime donnait à penser. C'était tout d'abord comme un trou minuscule dans un récipient énorme, par quoi s'écoule le liquide soigneusement et longtemps gardé, sans qu'on ait certes à craindre que le trou s'élargisse ; pour le moment du moins cela paraissait d'une solidité à toute épreuve. M. d'Andergast n'éprouvait ni doute ni inquiétude. Il éteignit sa lampe de bureau et demeura un moment dans l'obscurité, ne sachant s'il irait dans sa chambre à coucher ou dans celle d'Etzel. Il n'osa pas prendre ce dernier parti. Il avait l'impression de revenir par un sentier étroit et obscur du théâtre du procès jusqu'à l'heure présente. Il se demanda d'abord où il était. Ces faits dataient d'au moins dix-huit ans. Il se mit à scruter le

contenu de ces dix-huit années. Elles représentaient la partie la plus riche, la plus remplie de son existence, une chaîne de jours qui s'allongeait à perte de vue. Un cours uni, tout uni. Dix-huit ans d'une existence d'homme : la tête est devenue grise, mais l'on n'a rien dans les mains. Aux yeux du monde certes, il y a la profession, la carrière, la situation sociale, mais que reste-t-il dans les mains ? À voir les choses exactement, ces dix-huit années représentent une durée sans fin. Une sorte d'ennui s'insinue à travers la vie des hommes de la classe bourgeoise quand ils vieillissent ; ennui aussi dévastateur que le vorace termite ; l'objet qu'il hante reste absolument intact à la surface ; à l'intérieur, il n'est plus qu'une farine de pourriture. Une poussée, un heurt, et la poutre, puis l'édifice entier s'effondrent en un amas informe.

Mais au long de cette durée sans fin, quelque chose aurait pu enlever à ces années leur monotonie de steppe si on lui avait accordé attention. Ce quelque chose a disparu, on a négligé de le regarder et cette chose est partie. Pendant tous ces innombrables jours cette chose a grandi à côté de vous, et quand on fouille le passé pour l'y retrouver, on n'en sait pas plus sur elle que ce qu'en pourraient dire le concierge, le greffier du tribunal ou le facteur. Était-ce ce drôle de petit bonhomme (il y a infiniment longtemps de cela ; en effet, Sophie était encore là : vite, un détour de la pensée pour éviter de rencontrer ce fait) qui courait avec une gaieté folle dans la nursery ? L'image surgit comme d'une eau croupissante, cependant qu'à la surface se forment des cercles irisés ; combien étrange, cet automatisme du cerveau ! pourquoi est-ce précisément cette image qu'il crée parmi tant d'autres tout aussi possibles ? Le bambin n'a pas plus de trois ans, il est tout nu, immédiatement avant le bain du soir et il court avec des cris de joie après sa balle de caoutchouc bleu. Quelle chair rose ! quelle gaucherie comique dans le tapotement des pieds minuscules qui se posent tout droit comme ceux d'un petit ours, quel insaisissable étincellement dans les yeux, comme si ce petit bonhomme, pas plus haut qu'une botte, était ivre de la joie d'exister : « Joue avec moi, papa, je te chercherais ; pourquoi ne veux-tu pas, tu t'en vas déjà ? reste donc, écoute, tu serais le grand chemin de fer et moi le conducteur », aussitôt il siffle et crachote et crie : « En voiture » et il se transforme frénétiquement et tout entier en ce qu'il représente : locomotive, wagons, voyageurs, tout à la fois. Le père n'a qu'un regard distrait pour cette miniature d'un monde enchanteur et la radieuse créature à ses pieds, il ferme la porte derrière lui et rentre dans le domaine des tâches austères.

Les tableaux et les visages que faisait apparaître la reprise des pièces du procès se mêlaient aux images de l'enfance d'Etzel à tel point que M. d'Andergast en était importuné, excédé. C'était comme s'il avait pris une de ces drogues opiacées qui obnubilent la volonté et plongent l'esprit dans des évocations indécentes. Malgré cela, il restait parfaitement en mesure de se livrer à des réflexions logiques, si ce n'est qu'il sentait sans cesse sa réflexion se briser contre un mur invisible derrière lequel quelque chose d'impénétrable se passait. Une nuit qu'il était dans son lit et regardait en l'air fixement, les mains sous la nuque (quand il s'agit d'hommes de l'espèce de M. d'Andergast, le fait d'être couché dans un lit a quelque chose d'intrinsèquement absurde ; il y a des corps, ceux des statues de pierre ou de bronze, par exemple, qu'avec la meilleure volonté du monde on ne peut se représenter que debout ; les voir dans la position horizontale évoquerait aussitôt l'idée de quelque désordre ou de quelque destruction), il éprouva une sensation désagréable ; il sentait ses orteils et son dos, il était tout à coup comme encerclé par une douleur physique. Voici quelle était sa pensée : « il y a quelque chose dans ce procès qui ne va pas, mais quoi ? il y a un point où l'engrenage est défectueux, mais quel est ce point ? » Il parcourut mentalement le cours du procès. Il commença par le commencement ; le mariage de Léonard et d'Elli lui apparut soudain avec la dernière netteté ! C'était pour lui un fait nouveau et troublant, jusqu'à un certain point. Il avait toujours soutenu cette opinion qu'une représentation trop vivante trouble le jugement objectif. Toute espèce de participation de l'imagination était jugée par lui méprisable ; remarquait-il chez les autres la plus légère tendance dans ce sens que sa méfiance s'éveillait. Jamais, depuis qu'il exerçait, il ne lui était arrivé de « voir » les choses et les gens. Était-ce cet état pareil à celui que produirait l'opium qui le contraignait à « voir » la vie passée de son enfant au lieu de la « connaître » seulement comme il avait toujours fait ? Y avait-il ici, et là, derrière la réalité, comme une autre réalité plus mystérieuse et en même temps plus vraie ? C'était assez intéressant en tout cas de suivre le cours des faits d'une manière aussi inaccoutumée. Tandis qu'il regardait, immobile, le plafond de sa chambre à coucher, ces faits tournaient devant ses yeux comme un film.

III

Elli Hensolt n'avait pas consenti d'un cœur léger à devenir l'épouse du jeune Maurizius. Elle avait rejeté trois fois sa demande, avant de se décider. Elle disait : « Je suis une femme d'âge mûr, demain je serai une vieille femme. Vous êtes un jeune homme et vous resterez jeune vingt ans encore, où cela nous mènera-t-il ? » Qu'est-ce qui l'attire en elle ? Est-ce précisément cette maturité ? L'apaisement qui émane d'elle ? Cette fermeté de caractère que l'on vante et qui apparaît dans tous ses actes ? Est-il las de ses passades ? Désire-t-il maintenant être plutôt conduit que séduit ? Aspire-t-il plus à la régularité qu'aux passions changeantes ? Est-ce, à vingt-quatre ans, déjà la retraite dans un intérieur bourgeois ? À côté de tout cela, cette circonstance qu'Elli Hensolt est une riche veuve n'est pas sans intervenir à coup sûr, bien qu'il surestime considérablement sa fortune – comme on le saura plus tard – il la croit riche de deux cent mille marks pour le moins ; mais Hensolt en mourant ne lui a donné que la moitié de ses biens ; l'autre moitié est allée à une œuvre de bienfaisance ; le total ne dépassait pas cent soixante mille marks. Léonard apprend cela quelques jours seulement avant le mariage. En a-t-il éprouvé ou montré quelque déception ? nul ne le sait ; en tout cas, il ne peut reculer. D'ailleurs Elli n'est pas une femme que l'on prend ou que l'on laisse à volonté. Elle a sa dignité, elle est encore bien ; quand on la voit dans la rue, dans un salon, on lui donne tout au plus trente ans, elle sait s'habiller, elle a des manières distinguées, et, si elle n'est pas une beauté, elle a tout de même quelque chose de captivant, et l'on comprend aisément qu'elle ne laisse pas indifférent un homme comme ce Léonard Maurizius.

Elle-même comprend dès l'abord ce qu'il attend d'elle, et ce dont il a besoin. Il est à bout de ressources, il est las d'avoir joui trop vite et trop ardemment. Il s'est cramponné à toutes les mains qu'on lui tendait, chacune d'elles alors s'est emparée de toute sa personne et l'a entraîné sans qu'il fût capable de résister. Il lui manque un point d'appui. Il voit lui-même le danger qu'il court et il cherche autour de lui des soutiens. Des hommes comme lui succombent sans retour, si une main vigoureuse ne les saisit au moment décisif. Il est surexcité par un excès de vie mondaine, blasé par un excès d'applaudissements, paralysé par un trop grand nombre d'espérances qu'il craint de ne pouvoir réaliser. C'est, disons-le sans fard, son salut qui est en question. Elli s'en rend compte, elle se consulte, suppute ce qu'elle a à gagner, ce qu'elle a à perdre, elle se décide finalement à entreprendre le sauvetage. Elle s'en croit capable. Cette tâche, à peine se l'est-elle fixée qu'elle occupe toute sa vie et l'occupera dorénavant, elle le sait. Elle n'exige

qu'une condition : la confiance. Si on ne lui accorde une confiance totale, sans réserve, illimitée, elle ne peut risquer l'aventure. Elle veut tout savoir ; dans tous les cas, en toutes circonstances, il ne doit y avoir ni secrets, ni dissimulations, tant dans le passé que dans le présent. Elle veut obtenir sa confiance à lui, alors elle pourra donner sa confiance à elle, totale, sans réserve, illimitée. Il trouve cette exigence non seulement juste, mais naturelle ; lui-même ne s'est pas imaginé leurs rapports autrement ; ce sont exactement ceux qu'il a envisagés. Avec feu, il fait cette promesse qui est son enjeu moral dans cette union. Il est convaincu qu'il ne l'enfreindra jamais ; elle le croit, parce qu'elle doute encore moins de son cœur que de son honneur. Son amour à elle repose en quelque sorte sur un acte de création. Elle a le sentiment de l'avoir recréé à son usage.

IV

Lorsqu'un an et demi après son mariage, et en pleine harmonie de leur vie commune, une lettre anonyme lui apprend les relations de Léonard avec la danseuse Gertrude Kørner et l'existence de la petite Hildegarde, elle croit à une calomnie. Elle détruit la lettre et essaie de n'y plus penser. Mais bientôt elle s'aperçoit à l'agitation de Léonard que les choses ne sont pas ce qu'elles devraient être. Il lui avait peu à peu confessé toutes ses fredaines, et son humeur communicative en cette matière l'avait même amusée parfois, par ce qu'elle avait de fanfaron et de juvénile. Elle connut l'histoire de la fille du pharmacien qui s'est étourdiment jetée au cou de Léonard et dont il a été rassasié en un été ; de la femme de ce fabricant de Crefeld qui lui faisait des scènes de jalousie sur une promenade publique ; celle de la petite pianiste de Vienne qui l'a presque décidé à partir avec elle en Amérique ; il lui a raconté des caprices moins compromettants qui se sont épuisés en une nuit ; il lui a parlé de ce qu'il maraudait partout, au petit bonheur ; il y avait toujours du nouveau, encore un cœur volé, encore une prétendante déçue, encore une heureuse irruption dans la paix conjugale, mais jamais un mot de Gertrude Kørner. Cependant il ne se souciait guère de dissimuler quelque chose, il l'a dit assez souvent : « Dieu soit loué, c'est passé, c'en est fini de ce chaos ; depuis que tu sais tout, je suis vraiment délivré. » Quelle joie elle avait éprouvée alors, combien plus sérieux, plus viril il lui apparaissait maintenant, combien plus légitime devenait son sentiment à elle et plus abritée son

existence auprès de lui ! Elle ne peut pas s'expliquer cela. Il y a là un nom, un nom ne s'invente pas ; qui imaginerait semblable chose, si méchant ou si envieux qu'on soit ? Cette idée ne la quitte pas, il faut qu'elle la dise ; un jour, à table, en baissant les yeux, elle lui parle de cette lettre ; un moment, il reste sans répondre, puis il avoue. Il avoue qu'il a lui-même écrit la lettre. À la machine à écrire. Il en parle comme d'une plaisanterie, mais les yeux d'Elli, grands ouverts d'étonnement, lui font comprendre qu'elle n'entend pas semblable plaisanterie. Eh bien, oui, il voulait qu'elle fût préparée quand on lui raconterait l'affaire. Pourquoi cela ? « C'est donc toujours un grand gamin qu'on retrouve dans ce chargé de cours titulaire, un potache en rupture de ban ? je pensais que nous avions passé ce stade. » C'est une rechute, hélas ! Écrire une lettre anonyme à sa propre femme ! Oublions cela, passons l'éponge, continuons, continuons. Il avoue ensuite qu'il a eu des relations avec la danseuse, qu'il a passé des vacances avec elle, à Muren, qu'il l'aimait bien, peut-être a-t-elle compté un peu plus pour lui que ses autres maîtresses, c'est possible, il ne sait plus bien, ils se sont séparés bons amis ; l'hiver suivant elle a mis au monde un enfant, il l'avoue, cela aussi, avec une réticence qu'il ne mettait pas dans ses autres aveux, avec de l'embarras, des détours. Elle veut savoir pourquoi c'est précisément cette liaison qu'il a cachée ou tardé à avouer. Il répond timidement que c'est à cause de l'enfant. Elle ne comprend pas tout d'abord, puis elle pâlit et se tait. Elle est restée stérile, sa constitution l'y condamne irrémédiablement. En un éclair, elle entrevoit la situation et ses dangers. Sa condition de femme et d'épouse exige à toutes les secondes de sa vie la vigilance la plus perspicace, la présence d'esprit la plus lucide. Dans une union entre un homme de vingt-cinq ans et une femme de quarante, non seulement la satisfaction des désirs les plus intimes incombe à la femme, mais elle a aussi l'obligation la plus difficile qui soit et qui consiste à accepter comme chose agréable et désirable ce qui répugne à sa nature. Et c'est ainsi qu'en cet instant funeste, elle a la pensée d'adopter l'orpheline ; elle l'aurait exprimée si Léonard, par une parole malheureuse, que, vraisemblablement, son embarras seul lui dicta, ne l'avait arrêtée. (Dans le procès-verbal de l'interrogatoire, article 14 de l'enquête, de même que dans une lettre d'Elli à son amie, la femme du professeur de Geldern, document versé au dossier, il était fait mention de cette conversation ; le projet d'adoption ne figurait que dans le deuxième document, comme bien on le pense.) Or, voici ce que dit Léonard : « Anna le sait, je n'ai pas vu d'autre moyen de me tirer d'embarras qu'en me confiant à

elle. » Elle le regarde avec de grands yeux. Et soudain elle n'éprouve plus qu'un sentiment de défense et d'hostilité à l'égard de l'enfant. Sans un mot, elle se lève et sort. Comment se fait-il qu'Anna ait été mise au courant avant elle ? Que s'est-il passé entre eux ? Quelles paroles ont-ils échangées ? Il faut qu'elle approfondisse cela. Elle sent que Léonard éprouve pour l'enfant une tendresse qu'il ne s'avoue peut-être pas encore, mais qui lui semble à elle, pour cette raison même, d'autant plus menaçante. Anna le sait-elle aussi ? l'a-t-elle approuvé, encouragé dans ce sentiment ? a-t-elle joué à l'ange gardien ? Sans aucun doute ; la preuve ne se fait pas attendre ; Anna a emmené l'enfant en Angleterre, Anna s'est chargée d'elle, Anna fait la correspondance, Anna administre cette propriété morale, inopinément surgie. Au nom de quoi l'en a-t-on priée, au nom de quoi a-t-elle joué à l'ange gardien ? Mais elle-même, Elli, n'offrait-elle pas un recours dans cette détresse ? A-t-on redouté son opposition, ou a-t-on seulement prétendu la ménager ? Le personnage d'Anna prend aux yeux d'Elli une physionomie nouvelle. Elle aimait sa sœur. Elle admirait sa beauté. Elle comprend que la regarder soit déjà un bonheur. Dieu ne crée que dans de rares caprices d'artiste un être semblable. Elle pense qu'Anna est pure, fière, elle attend beaucoup de ses dons naturels, de son tact, grâce auquel elle est à sa place dans toutes les situations, sans perdre en rien son air de femme du monde. C'est pourquoi Elli ne croit pas qu'Anna ait failli ; dans une ville de province où tout le monde, de l'épicier à la femme du colonel, se plaît aux commérages, on est compromis dès qu'on sourit en public à un homme, bien qu'il n'y ait pas de vice et de honte qui ne s'ébattent à l'aise abrités par un rideau recouvert d'images édifiantes. Anna donc se tiendra sur ses gardes si son jeune beau-frère lui plaît plus qu'il ne le devrait, pense Elli ; et qu'il lui plaise, elle le comprend, c'est fatal, quelle est la femme qui resterait froide en face de lui ? Mais l'histoire de la petite Hildegarde a noué entre eux un lien bien plus solide que n'aurait pu le faire une coquetterie passagère (bien qu'Anna soit rien moins que coquette, mais toute femme a ses artifices et celle qui n'est pas coquette est des plus dangereuses quand elle s'en donne la peine) ou un voisinage accidentel – un lien plus irréprochable aussi, puisqu'ils peuvent invoquer un devoir humain, un service d'amitié ; quoi qu'il se passe sous ces dehors innocents, ils sont protégés contre les soupçons d'Elli.

Mais Elli n'ose pas du tout se livrer à des soupçons. Elle ne l'ose pas vis-à-vis d'elle-même. Il ne faut pas qu'à la première occasion elle aille considérer comme caduque, comme rompue même, la promesse la plus sacrée qu'il ait

jamais donnée. Ce qu'il y a au fond, c'est qu'elle aime. Elle a ignoré ce que c'est que l'amour jusqu'à sa trente-neuvième année. Le bonheur que lui fait éprouver ce sentiment exclusif qui transforme son existence jusqu'ici sans joie, en un miracle chaque jour renouvelé, elle ne l'a jamais connu. Comment ne pas redouter ce que ses yeux ne voient pas encore et ce qu'elle ne laisse pas s'insinuer dans son esprit, même durant ses cauchemars ? Cependant l'angoisse est sa conseillère, c'est elle qui imprègne toutes les vertus dont elle fait preuve dans son mariage. Ce mariage n'est-il pas l'union avec un homme qui en est à ses débuts comme elle est sur son déclin ; avec un favori de la fortune qui a été comblé de tout ce que les autres n'obtiennent que par lutte et par ruse ; qui a trouvé bienveillance, indulgence appui, là où les portes se fermaient, méprisantes, devant d'autres peut-être aussi méritants que lui parmi ses compagnons d'âge et ses collègues ; qui n'avait qu'à prendre, là où d'autres mendiaient en vain ; qu'à parler pour recueillir des approbations, qu'à travailler pour que son mérite fût reconnu, qu'à exercer ses séductions pour s'attacher des partisans ? Dans ce cas, toutes les heures de la vie sont autant de mises à l'épreuve, chaque instant passé en commun comporte une obligation particulière. Naturellement, lui ne doit rien deviner de tout cela, il faut que tout lui paraisse facile et qu'il ne remarque en elle aucune fatigue ; si elle a la migraine, si ses nerfs sont à bout, elle le dissimule héroïquement ; n'a-t-elle pas le temps de se soigner, de se reposer quand il n'est pas là ? En sa société, elle est en train, alerte, intéressée, gaie ; elle parle avec lui de ses projets, dissipe sa mauvaise humeur. Il a des crises de découragement, bien que le sort l'ait jusqu'ici favorisé de toutes manières ; il se croit, comme tous les caractères mal assurés, méconnu de tous ; alors elle déploie la persuasion la plus raffinée, une tendresse spirituelle, ingénieuse pour le réconcilier avec les choses et avec lui-même. Leurs conversations, dans de telles circonstances, durent souvent jusqu'à une heure avancée de la nuit, et quand elle est parvenue enfin à le faire rire, elle sait qu'elle a vaincu. Tout lui est permis à elle, sauf d'être ennuyeuse, et vraiment Léonard s'amuse si bien en sa compagnie que dans les dix-huit premiers mois de leur mariage il reste chez lui tous les soirs, en tête à tête avec elle. À la grande surprise de ses anciens amis, on ne le voit ni au café, ni à leurs réunions habituelles. Elli n'exprime pas non plus le moindre désir d'aller au théâtre ou en visites ; trois ou quatre fois dans le cours de l'hiver, ils ont reçu quelques intimes, ils ont répondu trois ou quatre fois aux invitations que ceux-ci leur ont rendues ; c'est tout. Pendant un temps, il semble que l'image aux lignes si flottantes du

« génial Maurizius », comme l'appelaient souvent ses admirateurs, du « romantique sans scrupule », comme disaient les railleurs sceptiques, prenne sous l'influence d'Elli des contours plus purs.

V

Les pièces prouvent abondamment que le malheur a commencé peu après l'explication relative à la petite Hildegarde. À cette époque, Anna Jahn venait déjà presque tous les jours chez sa sœur. C'est une maison agréable, en effet, arrangée avec beaucoup de goût, bien tenue, une jolie villa dans la banlieue fleurie, on s'y sent bien. Anna habite dans une pension qui est comble ; elle se plaint de la mauvaise nourriture et de la platitude de la compagnie. C'est une Table Ronde où s'asseyent des étudiants peu intéressants, de vieilles demoiselles qui passent au crible toutes les histoires de la ville, de vieux célibataires qui la bombardent de fades flatteries, tout cela la rend malade d'énervement. En outre, elle n'est pas décidée quant au choix de sa future profession, sa situation de fortune est piteuse, ces derniers mois elle a vécu déjà sur le petit capital qu'elle a hérité. Elle hésite entre l'étude d'un art industriel et la préparation d'un examen de français et d'anglais. Elle demande des conseils à sa sœur et à son beau-frère, tous deux s'efforcent de l'aider, mais elle ne peut fixer son choix, elle n'a de goût pour rien, elle sent qu'elle n'est pas faite pour gagner sa vie, ce don-là lui manque ; elle n'est pas capable de se mettre en sous-ordre, de servir, de renoncer à ce qu'on appelait autrefois « la vie », quand on se bornait à se promener autour de la vie. Léonard, qui tout d'abord a eu une attitude plutôt désapprobatrice, comprend son hésitation et l'encourage à y demeurer. Il voit dans son mépris du gain une certaine forme d'esprit aristocratique qui lui a toujours été sympathique. Elli, au contraire, la met en garde contre le danger de vivre en créature de luxe : lorsque manquent les moyens nécessaires, on ne peut assurer une existence de ce genre qu'au prix d'un avilissement bien plus réel que celui des femmes qui travaillent, car alors c'est sa personne même qu'on avilit. Anna, du reste, ne veut pas entrer au couvent, et on peut espérer qu'elle trouvera bientôt un mari capable de lui offrir la vie qu'elle souhaite. Anna hausse les épaules, son beau visage s'assombrit étrangement. Dans le journal qu'Elli tenait à cette époque, cette remarque est notée avec un ton de surprise. Plus tard, Anna tient à Léonard des propos désobligeants : sa sœur craindrait-

elle qu'elle ne lui demande de l'argent ? il peut bien dire à sa femme de ne pas avoir peur, elle se ferait plutôt couper la main que d'accepter quelque chose d'Elli ; si abominable que lui paraisse un homme avare, une femme avare lui semble encore plus monstrueuse. Cette parole empoisonnée fait son effet. Il ne peut se retenir de faire à Elli une remarque déplaisante : l'une de ses meilleures qualités, à lui, c'est la générosité, il ne peut souffrir cette peur qu'ont certaines gens d'ouvrir leur bourse. Elli réfute posément cette insinuation d'après laquelle elle s'efforcerait de prévenir les éventuelles demandes d'argent de sa sœur. « N'as-tu pas toi-même, réplique-t-elle, désapprouvé plus énergiquement que moi le penchant d'Anna à faire la dame ? ne t'es-tu pas moqué d'elle parce que sa tenue n'était pas en rapport avec sa situation ? n'as-tu pas trouvé ses prétentions excessives ? » C'est vrai. Léonard se tait. En effet, il n'a manqué aucune occasion de se divertir aux dépens de « Mademoiselle sans le sou » qui faisait la princesse et ne trouvait aucune société assez distinguée pour elle. D'après l'aspect que prirent les choses par la suite, il est permis de supposer qu'il ne voulait alors que se venger de l'attitude altière ou seulement indifférente d'Anna à son égard. Au début, elle était persuadée qu'il n'avait épousé Elli que pour son argent et qu'il avait spéculé dès l'abord sur la fortune du papetier défunt. Devait-elle une estime particulière à ce jeune homme parce qu'il s'était courbé sans vergogne sous le joug doré d'une vieille femme ? Peu de temps après s'être adressé à Anna au sujet de la petite Hildegarde, il eut avec elle une étrange explication (il semble que la résolution de faire appel à sa compassion féminine et de la mettre dans sa confidence lui soit venue soudainement, sans préambule, sans qu'il pût savoir si elle l'écouterait, si dès les premiers mots elle ne lui montrerait pas la porte ; il est possible qu'il ait voulu jouer de ruse avec elle, secrètement irrité qu'il était depuis longtemps par sa froideur ; ce faisant, il n'avait pas du tout conscience de ce qu'il risquait, être impulsif, il était soumis à ses seules impulsions). Or, à cette époque, c'était la deuxième ou la troisième fois qu'ils se rencontraient pour décider du sort de l'enfant, ils s'expliquèrent aussi sur son mariage à lui. Le vilain soupçon d'Anna, dont il lui arracha l'aveu, l'emplit d'une violente irritation. Il eut pour se justifier un ton de sincérité auquel on ne pouvait rester sourd. Par quels moyens un homme accablé d'un tel reproche va-t-il se défendre ? Il soulignera l'amitié désintéressée que sa femme lui a offerte, il dira : comprendre un homme – *nota bene*, un homme qui ne s'est pas encore trouvé lui-même – seule une femme d'âge mûr en est capable, une femme

dont le caractère est trempé, dont l'esprit ne se laisse plus leurrer par de faciles mirages ; il célébrera la paix intérieure que lui a donnée cette union, le sentiment de sécurité, pareil à celui qu'éprouve le capitaine d'un vaisseau endommagé quand il sait le gouvernail en bonnes mains. Mais il faut aller plus loin que ces lieux communs, car ils ne disent rien de la forte personnalité d'Elli, de son cœur sensible, de cet incorruptible jugement qu'elle porte sur les hommes, de son abnégation, de la richesse de son âme. Léonard s'exalte. Anna écoute, tête basse ; tant de qualités chez une autre sont presque une humiliation pour celle qui les entend vanter et cela est particulièrement vrai quand il s'agit d'une sœur. Il explique ce qu'il a voulu dire par ce « bateau avarié » (ce qui est bien caractéristique de sa part, c'est qu'il saisit volontiers l'occasion de parler du danger couru par sa personnalité en se montrant, il est vrai, généralement dans un jour favorable, en voulant se faire passer pour une nature problématique) : avant de rencontrer Elli, il était un jouet aux mains du premier venu, il aurait pu se croire à chaque instant perdu, affolé qu'il était par ses illusions, découragé jusqu'au dégoût ; c'est un pur hasard qu'il ne soit pas perdu tout à fait, que son audacieuse confiance en son étoile l'ait maintenu quelquefois à la surface ; si, jusqu'ici, il n'a pas encore connu le grand amour et qu'à cet égard son union avec Elli représente un renoncement conscient, il a acquis en échange autre chose de plus noble peut-être, de plus durable en tout cas. Elle ne peut se défendre d'un sourire ironique ; n'avoir pas connu l'amour (le « grand », comme s'il y en avait un grand et un petit), qu'est-ce que cela veut dire ? C'est une fleurette de rhétoricien, mais qui a bien l'air aussi d'un appât, bien que cet appât soit un peu gros. C'est ainsi qu'on prend les têtes folles qui n'écoutent que la convoitise, celles qui ne veulent que grappiller au lieu de cueillir à pleines mains et à qui on jette la résignation en pâture. Quoi qu'il en soit, la véracité apparente d'une confession faite sur un ton douloureux et dont le noyau est constitué par un savoureux mensonge, c'est une recette qui reste rarement inefficace.

Mais Anna ne tombe pas si facilement dans le filet ; sans doute regarde-t-elle son beau-frère avec des yeux un peu différents, mais elle n'a pas grande confiance en lui. Il est si éloquent, si habile à argumenter, et il n'a de cesse qu'il ne lui ait enlevé un préjugé dont elle n'a plus à se défaire ; elle le croit quand il lui dit qu'il n'a pas épousé Elli par cupidité, elle n'est pas assez sotte pour s'obstiner dans une idée préconçue dès qu'on a éclairé sa religion. Pourquoi alors ces discussions constantes, cet effort pour la capter, ces nombreuses questions, ces mises en demeure ? Finalement, elle a fait selon

son désir, elle est partie chercher l'enfant en Suisse avec une nurse et l'a conduite à son amie Pauline Caspot. Cette Mrs Caspot est la fille d'un médecin de Dusseldorf ; elle a épousé un petit négociant anglais qui est mort peu de temps après et l'a laissée presque sans ressources ; ensuite elle a installé à Hertfort, à quelques milles au nord de Londres, un foyer pour gouvernantes sans emploi et elle en tire un revenu raisonnable. Anna correspondait régulièrement avec elle au sujet de l'enfant, donnait des instructions précises pour son éducation (cette femme seule au monde avait accepté avec joie de s'occuper de l'enfant abandonnée), et tous les mois elle envoyait de la part de Léonard le prix de la pension qu'il lui remettait à cet effet. Tout cela demande naturellement des accords et certaines ententes, d'autant plus que la brusquerie avec laquelle Elli s'est récusée lui faisait en quelque sorte un devoir d'assister un homme aussi maladroit dans les questions pratiques. Mais il ne se lasse pas d'en parler ; toutes les semaines, elle est obligée d'aller en ville avec lui pour acheter quelque cadeau, un petit vêtement, un jouet pour l'enfant ; il la prie de lui procurer des photographies, il veut décider un peintre anglais à faire le portrait d'Hildegarde, il adjure Anna de ne jamais cesser de s'intéresser à l'enfant, il lui dit : « C'est toi, maintenant, sa vraie mère », et ainsi de suite. Il est difficile de lui refuser quelque chose. Son amabilité est extraordinairement enveloppante ; ils se rapprochent, leurs relations deviennent plus aisées, chose toute naturelle. Elli se comporte comme quelqu'un qui, ayant la corde au cou, s'efforcerait de faire bonne figure. « Où allez-vous ? demande-t-elle, d'où venez-vous ? » et elle sourit. Anna se sent espionnée. Un désir de bravade s'éveille en elle ; une remarque ironique, une mine contrariée suffisent pour que Léonard réplique, irrité, à sa femme : « Sommes-nous dans un jardin d'enfants ? Est-ce défendu de causer ensemble ? » Elli sourit. Elle fait amende honorable, elle ne trouve plus les mots qu'il faudrait. C'est comme si un voile était tendu entre elle et Léonard, leurs rapports ne peuvent plus être spontanés. Dans tous leurs entretiens, il y a quelque dureté cachée, un piège dissimulé ; la solitude, solitude à deux dans laquelle ils se sont retirés, devient insupportable. Si elle contredit une opinion qu'il émet, il se tait aussitôt, s'enveloppe de silence pendant des heures ; quand elle le regarde alors, elle voit sur son visage ce qu'il pense, et elle a une peur, une peur... Un jour, il lui demande de lui avancer de l'argent. Il est gêné : le voyage d'Anna, l'installation de l'enfant, tout cela a englouti des sommes considérables, il ne peut pas sortir de là, il lui faut six cents marks. Elle signe un chèque sur sa banque ; il regarde le

chèque, il la regarde : le chèque porte quatre cents marks. « Je t'en ai demandé six cents », remarque-t-il froidement ; elle réplique que la somme des intérêts échus ne dépasse pas quatre cents marks. Il hausse dédaigneusement les épaules. « Les intérêts ? Veux-tu me limiter aux intérêts ? Me traites-tu comme un étudiant qui a dépensé trop vite sa pension mensuelle ? — Je sais ce que je fais, réplique-t-elle en détournant les yeux, et ses doigts se nouent ; si nous commençons à manger le capital, dans dix ans nous serons au bout. » Il lui rit au nez : « Dans dix ans, j'espère être assez avancé pour pouvoir me passer de ta générosité, ou bien as-tu l'intention de me maintenir en tutelle jusqu'à la fin de ma vie ? » Elli sursaute. Une expression farouche et concentrée qu'il ne lui connaissait pas apparaît sur son visage, elle dit en lui mettant la main sur l'épaule : « Cette tutelle, c'est toi-même qui l'as voulue, elle te protège contre toi-même. S'il le faut, je te défendrai contre toi-même, en dépit de toi-même. » Il se tait et ouvre de grands yeux. Jamais elle n'a parlé ainsi. On dirait un programme menaçant. Il a soudain le pressentiment de ce qui l'attend.

Alors il se met à passer les soirées dehors. Elle n'a pas une plainte, pas un reproche. Elle s'applique à éviter que la mésentente se déclare ouvertement. Elle voit qu'à chaque pas elle avance sur un terrain miné. Elle ne lui demande pas chez qui il va, ne s'informe pas d'où il vient, quand il rentre tard, mais à entendre ses explications embrouillées, les rapports évidemment inventés qu'il lui fait, de conférences, de réunions, d'obligations professionnelles, qui lui pèsent au plus haut point, prétend-il, elle souffre et s'inquiète. Une fois, elle le prend en flagrant délit de mensonge. Dans la maison où il dit être allé, les gens sont partis de la veille, il ne s'est pas rendu compte qu'il était facile à Elli de le savoir. Il ne lui dit pas – mais elle le sait – qu'il va presque tous les jours au casino et joue au poker. Comme avant son mariage, il s'est remis à boire et à fumer sans mesure ; il n'est plus question de travail réglé, c'est seulement sous l'influence agissante de Waremme qu'il se remet à parler (mais il ne fait qu'en parler, il en reste toujours aux intentions) d'activité disciplinée, ce qui ne l'empêche pas de passer les nuits à boire, à jouer, à discuter en compagnie de cet homme fatal.

VI

Dans le journal dont on a déjà parlé, Elli avait mentionné à plusieurs

reprises ce personnage de Waremmes, tantôt dans une note brève, tantôt dans des réflexions de plus longue haleine, ainsi que dans une lettre à Mme de Geldern où elle parlait de lui. Naturellement, elle ne voyait pas plus clair en lui que la plupart des autres gens. Tout ce qu'on pouvait dire de lui n'était ni plus ni moins vrai que le contraire. Personne ne s'y reconnaissait. Pendant un certain temps, toute la ville ne parla que de lui, surtout au début, dans l'hiver 1904 à 1905 ; on eût dit qu'un loup pénétrant dans la bergerie l'avait mise en effervescence. Joueur, lion, don Juan, eh bien, on connaît cela, ce type-là n'a rien d'impressionnant ; mais en même temps c'est un philologue, un philosophe, un poète, un politicien, et de quel calibre ! Ce n'est pas un dilettante quelconque, ce n'est pas un Inaudi, mais un esprit productif, quelque chose comme un allié du diable, un génie universel. Il travaille à une nouvelle et, dit-on, grandiose traduction de Platon dont il lit parfois des passages à ses amis, et il fait des conférences privées sur Hegel et l'hégélianisme qui connaît précisément une vogue nouvelle. Il publie un recueil d'odes allemandes dans le ton de Hölderlin et dirige dans une revue des sciences anciennes les travaux d'exégèse tendant à prouver que la légende de Parsifal n'est pas d'origine purement française, mais prend racine dans le vieux mythe germanique. On apprend qu'il est *persona grata* auprès du prince-évêque de Breslau et que celui-ci l'a chaudement recommandé auprès du haut clergé rhénan. Catholique convaincu, il va à la messe, mais il vit séparé de sa femme. Il n'a ni fortune, ni ressources régulières, mais il se refuse à accepter un poste de professeur ou telle autre situation rétribuée. Est-ce parce qu'il veut garder son indépendance (quand il l'affirme, on le croit sans réserve) ou bien l'argent afflue-t-il chez lui de quelque source obscure ? On pourrait le croire aussi. C'est à la philosophie politique qu'il consacre le meilleur de son activité. Avec toute la passion dont il est rempli, il proclame la mission mondiale de l'Allemagne et déclare que le pays étouffera fatalement entre ses limites étroites, et périra sous l'action des éléments destructeurs qu'il entretient à son propre foyer, s'il ne se dégage par une guerre. Cette guerre est pour lui une question de religion, il la dit sacrée et se sent né pour en être le Pierre l'Ermite. En s'appuyant sur la tradition historique qui fut interrompue à la fin d'un moyen âge prospère par l'irruption du flot latino-celte, il érige en pensée un « impérium » romano-allemand qui s'étend de la Sicile jusqu'à la Livonie et de Rotterdam au Bosphore. Il fait tout entrer dans cette construction : l'art et la poésie, le gothique et le baroque, la renaissance et l'antiquité, le Christ et les Pères de

l'Église. De deux choses l'une : ou c'est cette idée qui fait de lui un fanatique (au cas où il en serait un), ou bien c'est le fanatisme (s'il en éprouve) qui est un des éléments de sa personnalité et fait jaillir de lui-même l'idée, achevée et mûre parce que les temps sont révolus. Il ne manque pas d'adeptes ; des admirateurs, même s'ils ne satisfont jamais sa vanité affamée d'hommages, l'entourent de leur essaim docile, et peut-être bien que cette supposition émise par quelques observateurs de sang-froid n'est pas purement imaginaire : ils le disent couvert par des personnages plus puissants que des professeurs impérialistes, des généraux en retraite, et une bande d'étudiants exaltés ; ceux qui le soutiennent seraient des gens qui savent exactement ce qu'ils veulent et qui renonceraient d'un cœur léger à la splendeur impériale du moyen âge si, tout en poursuivant ce rêve enivrant, ils ne servaient pas leurs propres intérêts. Aussi un colosse de l'intelligence, comme ce Waremmé, était-il sans conteste d'une utilité supérieure, qu'il fut ou non convaincu lui-même au fond du cœur ; aussi jugeait-on avec indulgence ses histoires de femmes, ses perpétuelles débâcles pécuniaires, le peu de garantie qu'offrait sa personne et le mystère de son origine, au sujet de laquelle, oublieux comme celui qui ment maladroitement parce qu'il ment trop, il se répandait en récits toujours contradictoires.

On apprend qu'il est un ami d'Anna ou, du moins, qu'ils se connaissent bien. Il a fait sa connaissance à Cologne, l'année précédente ; à l'époque du carnaval, il lui a appris pour une représentation d'amateurs à jouer si parfaitement un rôle de Pierrot, qu'elle a recueilli des applaudissements unanimes. Voilà ce qu'on dit, il est difficile de savoir ce qu'il y a de vrai là-dedans ; Anna elle-même n'en a jamais parlé. Anna ne parle généralement pas de ce qui lui arrive. La seule chose surprenante, c'est que depuis elle ne va plus au théâtre et abomine tout ce qui y touche. Elle est aussi tout à fait muette sur la personne de Waremmé, du moins avec Elli ; ce n'est pas elle qui lui a fait connaître Léonard. Il semble que le premier mouvement soit venu de Waremmé, comme s'il avait flairé de loin, en ce jeune homme, la proie à lui destinée ; les voilà bientôt inséparables ; le matin, Léonard va chez Waremmé ; l'après-midi ils sortent ensemble à cheval, il n'est pas rare qu'Anna soit de la partie ; bien entendu, le trio fait passablement sensation dans les rues ; finalement, Léonard l'introduit à son foyer. Un reste d'instinct l'a fait longtemps hésiter ; la première rencontre avec Elli est en effet plutôt pénible. L'aversion de celle-ci pour cet homme a quelque chose d'instinctif, elle se sent mal à l'aise dès qu'elle voit cette face blême avec cette mâchoire

inférieure de boxeur nègre, ces yeux sans couleur, au regard lubrique, ce cou gras, ces mains grasses chargées de bagues, tout cela lui inspire une horreur indescriptible ainsi que sa politesse ironiquement accentuée, dès qu'il a affaire à une femme, comme aussi la souveraine aisance de sa conversation. C'est vrai : à ses côtés, Léonard paraît un laquais dans l'antichambre d'un prince, mais ceci ne le ravale pas à ses yeux, à elle, car ce ne sont pas les hommes qui établissent la hiérarchie, c'est Dieu. Elle n'a à s'inquiéter que de ce qu'il fait. Elle le supplie de rompre avec cet homme. Il se comporte alors comme si elle exigeait de lui un acte déshonorant. « Tu sembles n'avoir aucune idée de ce qu'est Grégoire Waremmé. » Oh ! que si ! elle en a bien idée ; quand cet homme s'est avancé vers elle, elle a senti son cœur étreint par le pressentiment d'un destin inévitable, mais elle se garde de le dire, « et du reste, continue-t-il, c'est le seul, parmi nos relations, qui semble se soucier vraiment d'Anna. » Que répondre à cela ? elle est là, debout, prise de vertige. Il était entendu qu'ils iraient ensemble ce soir-là à un thé, chez le conseiller intime Eichhorn. Léonard a promis de venir la chercher ; il ne vient pas. Neuf heures, dix heures, onze heures, elle n'attend plus. Le lendemain matin, il s'explique ; il n'y est pas allé, Waremmé lui a lu un traité qu'il venait de finir. Deux heures après, la femme du conseiller intime l'appelle au téléphone : « Pourquoi n'êtes-vous pas venue, Elli ? Ç'a été une si charmante soirée ; on a même dansé, et le plus beau couple était incontestablement le docteur Maurizius et Anna. » Elli balbutie, embarrassée, à l'appareil ; elle sent son cœur s'emplir de fiel. Ainsi, elle compte déjà si peu pour lui qu'il ne la juge même plus digne d'un mensonge bien inventé et qui puisse longtemps faire illusion. Elle n'a pas envie de lui demander des explications, les choses sont déjà trop avancées ; c'est comme un incendie qui se moque du jet de pompe ; ligotée, elle le voit s'enfoncer sous ses yeux agrandis d'épouvante ; elle ne peut pas croire encore que ce soit fini ; elle espère encore, attend et pense que ce n'est qu'un nuage passager, il ne peut avoir oublié ce qu'il lui a promis et ce sur quoi elle a édifié sa vie. Mais pendant qu'elle s'abandonne encore à de semblables illusions, déjà s'amassent en elle les forces démoniaques qui la soulèveront dans cette lutte qu'elle livrera pour le garder à tout prix et qui les anéantiront, elle et lui.

VII

Un après-midi, au crépuscule, en rentrant d'une course en ville, elle ouvre la porte du petit salon ; aussitôt Léonard et Anna se séparent brusquement, épouvantés ; décontenancés, ils regardent fixement Elli, debout sur le seuil. Anna fait quelques pas vers la fenêtre et arrange ses cheveux qui tombent en désordre sur son front et sur ses joues, elle cache son visage en feu ; Léonard demeure comme enraciné auprès du divan et se tourne vers Elli avec un geste suppliant. Silence de mort. Lorsque Anna s'est quelque peu ressaisie, elle prend son manteau et son chapeau sur le fauteuil, se dirige comme un ouragan vers la porte et darde sur Léonard, en passant rapidement devant lui, un regard de si brûlant mépris, que celui-ci, pâle comme un linge, lui adresse maintenant à elle le même geste suppliant que tout à l'heure il destinait à sa femme. Mais ses yeux fulgurant d'un indicible orgueil semblent dire qu'il est infamant pour elle d'être dans la même pièce que lui et que c'est pour cela qu'elle se hâte de la quitter. « Laisse-moi passer, crie-t-elle, impérieuse, à sa sœur. » Elli se détourne sans mot dire et Anna disparaît. L'écho de ses pas légers ne s'est pas encore tu que Léonard s'avance vers sa femme et lui dit en l'adjuvant : « Par le Dieu éternel, Elli, elle n'est pas coupable. » Comme Elli se tait toujours – toute la pièce avec les meubles tourne devant elle – il se prosterne, embrasse ses genoux et dit : « Crois-moi, Elli, elle est sans reproches, elle est aussi pure que le jour. » Son attitude est théâtrale, Elli le sent, cependant il y a dans sa voix un accent de sincérité et dans sa physionomie une expression de franchise. Rien ne pourrait la troubler plus profondément que cela.

Au sujet de cet incident, il y eut deux dépositions qui concordaient en substance, l'une de Léonard lui-même, l'autre de la servante Frieda qui avait écouté à la porte. C'est cet incident qui, semble-t-il, a fixé de façon décisive la position des trois personnages les uns par rapport aux autres : Léonard, ce faible affolé de sensualité, fasciné par sa jolie belle-sœur et ne visant qu'à la séduire ; celle-ci, dans une dépendance indirecte, incertaine de son avenir, se défend comme elle peut contre ses poursuites passionnées ; elle essaie aussi par tous les moyens de le rappeler à la raison, tout en cédant parfois – elle n'est en effet qu'une jeune fille de dix-neuf ans, sans expérience – au charme qui émane indéniablement de cet homme, de sorte que, malgré sa réserve, il est fatal qu'elle apparaisse à sa sœur sous un jour douteux. Elle ne veut pas tromper Elli ; même si elle aimait Léonard, elle ne pourrait détourner l'époux de sa sœur ; même s'il divorçait, elle ne pourrait supporter la pensée d'avoir brisé l'existence de sa sœur. D'ailleurs, a-t-il l'intention de quitter Elli ? Pas

du tout. D'abord, il dépend d'elle, comme Anna et plus immédiatement encore ; il est trop habitué aux commodités d'une existence luxueuse pour pouvoir consentir à revenir à la précarité de sa vie de célibataire, et à retomber sous le joug capricieux et despotique de son père. Ensuite, il risque son prestige aux yeux d'une société à la considération de laquelle il attache la plus grande importance, il risque sa carrière scientifique ; dans les milieux où il s'est acclimaté avec tant d'aisance, on pardonne toute faute secrète, mais jamais le scandale public. Il se voit donc obligé de louvoyer, car renoncer à l'une ou à l'autre chose, il n'en est pas capable. Pour renoncer, il faut avoir une claire connaissance des choses. Mais des caractères amorphes comme celui-là ont rarement une vue claire de leur situation et de leurs mouvements secrets, ils préfèrent nager dans l'incertain. Et c'est maintenant que se nouent les énigmes dans ce trio par ailleurs si peu intéressant.

Malgré sa passion croissante et incoercible pour Anna, qui ne laisse plus de place en lui pour rien d'autre et qui, finalement, ne reste plus cachée pour personne, il continue à vivre avec Elli comme avec une épouse. De sa part à lui, on peut le comprendre. Il cherche peut-être l'oubli dans ses bras ; mais en ce qui la concerne, elle, il est difficile de croire qu'elle puisse le lui donner puisqu'elle est elle-même dans le désarroi et le tourment. Peut-être veut-il lui faire illusion sur son état à lui ; mais, dans ce cas, il faudrait admettre qu'une femme comme Elli fût capable de s'illusionner sur ce point. Peut-être ne se refuse-t-elle pas à lui ; peut-être espère-t-elle encore, peut-être croit-elle à la puissance magique de son sang qui peut l'aider à le reconquérir, peut-être y a-t-il en effet quelque chose de cela en elle, et non pas seulement la pitié féminine, cette pitié qui l'entraîne dans un abîme dont l'horreur la fera frissonner tour à tour de fièvre et de froid ; non pas seulement la pitié de la maternelle amante, qui fait donner ses suprêmes réserves puisque ce sont ses suprêmes réserves qu'on demande. Qu'il les exige, et qu'il les prenne, tandis qu'il a devant les yeux l'image idolâtrée de la jeune sœur, et cela à un tel degré visible et sensible que ce qui est pour lui un rêve bienheureux est horrible pour Elli, tout cela peint Léonard sous des traits presque répugnants. Le voluptueux marche sur les plus ténébreux des sentiers. Cependant, on dirait, en outre, qu'il ne peut se détacher d'elle. Elle exerce sur lui quelque incompréhensible pouvoir qui le retient. Vraisemblablement, il ne pourrait pas l'expliquer lui-même. Il est possible que ce soit quelque chose dont il ait honte. Souvent une femme – point n'est besoin pour cela qu'elle soit une femme d'élite – perce l'homme à jour, de telle façon qu'elle se l'attache plus

que par la sensualité ou l'intérêt. Il y a des hommes dont l'élan vital se sent paralysé quand on devine leurs pensées avant qu'il les ait transposées en actes : ils sont ainsi faits que c'est seulement en voilant leur être intime qu'ils arrivent à une vérité tout extérieure. Si cette même femme possède, à côté de cette pénétration de l'intelligence, un certain tempérament, elle est pour l'homme deux fois plus redoutable, elle l'est trois fois plus, dix fois plus selon la puissance de ce tempérament. C'est ce qui crée les plus profondes dépendances connues. Il s'est livré à elle en lui promettant sa confiance. Comme tous les faibles, il est sur ce qui touche à l'honneur d'une susceptibilité malade en ce sens que, dans certains cas, il cherche à sauver l'honneur même au prix de la plus grossière illusion. Il se défendra avec la dernière obstination d'avoir commis une faute, même si les charges sont écrasantes. C'est qu'en réalité, il ne veut pas tomber aux yeux de sa femme. L'admiration d'Elli, sa compréhension fine et subtile, l'a peu à peu élevé jusqu'à une zone où l'on est d'accord avec soi-même ; l'air qu'il y respire est nécessaire à sa vie, et c'est ainsi qu'il garde encore les gestes, le regard et même les propos par lesquels s'exprimait l'ancienne confiance, alors que depuis longtemps il n'ose plus lui faire des aveux. C'est une roue de machine qui tourne sans courroie de transmission. Il a peur. Il aime mieux que tout dépende de ce qu'elle apprendra par des voies détournées, peu à peu et sans son intervention. Par là, il gagne du temps. On ne sait jamais ce qui peut se passer entre aujourd'hui et demain. Il redoute un changement de ses sentiments à elle, il redoute ce qu'elle sait, il craint l'inévitable décision, et surtout il craint ce qu'il appelle sa « jalousie ». Rien qu'à imaginer une scène, il n'a plus qu'un désir : prendre la fuite. La passion qui est en elle le menace dans ses propres fondements, et elle attaque ses nerfs sensibles avec la fureur d'une force primitive déchaînée.

« Jalousie », c'est un mot qui ne dit pas grand'chose ici. Il s'agit d'une maladie désespérée, d'un cancer de l'âme pour lequel il n'existe ni remède, ni médecin, ni adoucissement, ni même les accalmies qui résultent de l'épuisement. Elle accueille avidement tous les potins, et les délateurs ne manquent pas. On a vu Anna ici et là avec lui. Dimanche, ils ont été deux heures au Groupe artistique, avant-hier soir, il est allé la chercher à sa pension, et ils ont fait une promenade au bord du Rhin. Il lui a envoyé de la bibliothèque de l'Université un livre dans lequel il y avait une lettre. Mercredi, elle est allée à sa conférence ; placée au second rang, elle ne l'a pas quitté des yeux. Pendant une nuit de neige, il a fait les cent pas devant sa

maison, de onze heures à une heure et demie. Autre chose encore : elle est venue dans le jardin de la villa pendant qu'Elli était en ville, Léonard est descendu et, tout en marchant autour des plates-bandes recouvertes de paille, ils ont eu une violente discussion : elle baissait la tête et sa voix n'était qu'un murmure, mais lui gesticulait, surexcité, et se tordait les mains par instants. Waremme est venu hier soir en voiture le prendre au casino, Anna s'est jointe à eux derrière l'église paroissiale. Frieda, la servante, raconte en ricanant que Mlle Anna a déjà téléphoné ce matin à huit heures et demie, qu'elle lui a répondu que ses maîtres n'étaient pas encore levés. Elli n'est plus capable de se ressaisir pour se livrer à quelque occupation. Chez elle les choses vont comme elles peuvent, elle ne se soucie plus des repas, les fournisseurs attendent des semaines le règlement de leurs factures. Elle passe sa matinée au lit, les rideaux des fenêtres baissés ; quand enfin elle est levée, elle se présente – elle autrefois si coquette, si soignée – avec la mine de quelqu'un qui n'a pas dormi, pas coiffée, un vieux châle enroulé autour de ses épaules, comme si elle était glacée jusqu'aux moelles. Elle reste assise à la fenêtre, elle reste assise devant le poêle, le regard fixé dans le vide. Dans son visage se sont creusées des rides profondes, son teint se plombe ; quand elle aperçoit son image dans le miroir, elle a un mouvement d'effroi. Quand Léonard ne rentre pas à l'heure des repas, elle va au téléphone, appelle ses connaissances et ses amis pour savoir s'il est chez eux, s'ils savent où il est ; elle envoie Frieda chez ceux qui n'ont pas le téléphone, dans différents restaurants, au casino ; naturellement, il l'apprend ; on rit à ses dépens. Waremme forge un mot à l'emporte-pièce : « Léonard est l'audacieux déserteur qu'un ruban de femme fait trébucher. » Furieux, il demande à sa femme des explications ; elle prétend qu'elle était inquiète, qu'elle s'est imaginé qu'il était malade. Souvent, le soir, elle ne peut supporter plus longtemps la solitude, elle sort précipitamment de la maison ; à peine a-t-elle pris le temps de s'envelopper d'un manteau, elle court en ville, erre comme une folle à travers les rues, fixe d'une façon insolite des gens qu'elle ne connaît pas, suit un jeune couple dans lequel elle croit reconnaître Léonard et Anna, si bien que les passants hochent la tête d'un air inquiet. Puis elle rentre en courant, comme si elle avait le diable à ses trousses, elle attend, attend, attend. Enfin, il arrive (il est minuit, souvent beaucoup plus tard encore), las, laconique, craintif. Il n'ose pas se retirer. Une lâcheté le prend en entendant le ton impérieux avec lequel elle exige qu'il s'approche. A-t-elle perdu la raison pour s'humilier à mendier son regard, à mendier une pauvre caresse ? qu'il mette sa main dans la

sienne, rien que cela, rien qu'une minute. Quelle détresse ! quel désarroi ! Prostrée devant lui, elle sanglote, la face sur le sol ; soudain, ce qu'il redoutait se produit, c'est la crise de folie furieuse : « Tu m'as traînée dans la boue, dans l'abjection, où sont tes promesses, qu'est-ce que tu me dissimules, qu'est-ce que tu as en tête ? » et elle maudit sa sœur et menace de se tuer ; elle commencera par tuer la perfide, puis lui, puis elle se tuera elle-même. « Ne t'imaginer pas que tu peux faire avec moi comme avec les autres, je ne suis pas de celles avec qui on peut composer : chez moi, c'est tout qui est en jeu : ma vie, mon éternité, tu le savais bien. » Lui, lâche comme un chien, console, apaise, nie, jure, simule la tendresse, l'amitié, l'émotion, incapable de se libérer, d'en finir ; il voudrait aller se coucher et dormir, tout cela l'excède, l'écœure à tel point qu'il se force à une caresse mensongère, pour que la folie n'éclate pas, se dit-il à lui-même pour s'en excuser, et elle : « Tue-moi, j'aurai au moins la paix. » Ne semble-t-il pas que cette adjuration : tue-moi, se soit implantée en lui dans une de ces heures sinistres, qu'elle ait lu dans ses yeux le désir qui couvait déjà en lui, avant cette supplication désespérée et que de là soient venus les effroyables pressentiments dont elle sera la proie par la suite, chaque fois que son cœur épuisé se recueillera un instant ?

Toutes les nuits, les mêmes scènes, chaque fois plus vaines, plus aigres plus infernales. Sa propre maison lui fait peur, peur l'escalier, peur la lumière. Une fois, en revenant chez lui, il jette la clef de la porte du jardin dans le Rhin, après quoi il est obligé d'escalader la palissade. Il sait déjà tout par cœur, les paroles, les mains qui se tordent, les larmes, les explications et, pour finir, la prière lamentable de ne pas la laisser seule dans la chambre (ils font chambre à part maintenant) ; puis ses allées et venues sans trêve à travers les pièces, quand il s'est enfin dégagé, qu'il a pris du Véronal et essaie de s'endormir, torturé par cette peur incessante. Il arrive parfois qu'elle frappe à sa porte comme pour s'assurer qu'il est bien là. On a vu souvent les lampes brûler encore et entendu leurs voix à quatre heures du matin dans le petit salon ; une nuit, Elli a poussé un tel cri que l'agent qui faisait sa ronde a sonné à la villa pour savoir s'il était arrivé quelque chose.

VIII

Un après-midi elle sort, elle passe chez sa couturière, elle prend ensuite le

thé dans une pâtisserie, absorbe par-dessus deux verres de cognac et se rend chez Anna, Anna a changé de logement quinze jours auparavant, elle a loué un élégant petit appartement chez la veuve d'un commandant. Où s'est-elle procuré de l'argent ? Voilà qui n'a jamais été examiné ni expliqué. Il est vrai que Grégoire Waremmé l'a depuis quelques semaines engagée comme secrétaire ; elle travaille tous les matins trois heures avec lui, mais cela ne suffit guère, étant donné ce qu'elle dépense, que pour ses bas et ses chaussures ; d'ailleurs cet emploi ne sera que de courte durée. À la fin du mois en effet, il doit y avoir une sorte de diète allemande, les nationalistes les plus notables y ont été conviés. Waremmé est l'âme de la manifestation qui aura le caractère d'une démonstration ; les préparatifs, la correspondance, le recrutement des fonds nécessaires, tout cela lui donne fort à faire. Il mène tout avec un zèle d'autant plus grand que dernièrement une nouvelle histoire scandaleuse a circulé sur son compte, une affaire de pédérastie, dans laquelle sont impliqués quelques jeunes nobles, membres d'une association d'étudiants très fermée, et que ses protecteurs s'efforcent d'étouffer (ils n'y réussirent pourtant pas complètement, un journal socialiste publia d'abord, sans indiquer le nom, un article assez alarmant, et par mesure de précaution, on décida de reporter la diète à l'automne. À la suite des événements qui se déroulèrent entre-temps, elle n'eut jamais lieu).

Le soir est déjà proche ; dans la chambre où le jour s'éteint, Elli attend sa sœur. Elle va et vient avec nervosité, quelquefois elle s'arrête, écoute à la porte, reste debout à la fenêtre, furete dans les papiers du bureau, et recommence à aller et venir. Puis elle ouvre un tiroir du bureau : la première chose qui lui tombe sous la main est une photographie de Léonard qu'elle ne connaît pas et sous laquelle elle lit ces mots : « 18 mai 1905, sept heures du soir ; depuis cette heure je sais que je possède une âme éternelle. Léonard. » Elle regarde fixement la photo. Elle éclate de rire. Dans une des dernières lettres à l'amie plusieurs fois mentionnée, elle écrit à ce sujet : « Il m'a semblé qu'à la place de mes seins, j'avais deux trous profonds et douloureux. » Tout son corps est secoué par le rire. Anna rentre alors. « Que fais-tu là, Elli ? » Oh ! cette voix détestée, rauque, triste ! Elli déchire la photo en quatre morceaux et la jette aux pieds d'Anna. « Jusqu'à quand penses-tu jouer cette ignoble comédie ? lui crie-t-elle à la face ; toi ou moi, il faut qu'une de nous deux s'en aille, et s'il faut que ce soit moi, tu sauras où je vais et tu en auras au moins fini avec tes soucis ; on n'aura plus qu'à te féliciter d'avoir agi avec la conscience d'une maritorne. » Anna s'appuie au

mur, étend les bras comme si elle voulait s'y retenir, elle devient livide et s'effondre. Sans se soucier de sa sœur qui demeure étendue avec des convulsions d'épileptique, Elli veut s'éloigner. Mais elle n'a pas encore atteint la porte que Léonard et Waremme sont devant elle, tous deux en smoking. Ils viennent chercher Anna, un monsieur de Busch les a invités avec d'autres amis à dîner à l'hôtel. Waremme s'approche d'Anna, se penche sur elle, aperçoit la photo en lambeaux et s'adresse à Léonard en ces termes : « Vous voyez, mon cher Maurizius, qu'il ne fallait pas laisser les choses en venir là. » En même temps, il lui fait signe de s'occuper d'Anna ; lui-même, chose étrange, s'approche d'Elli qui, muette et tremblante, est restée debout en face de son mari, il lui offre son bras ; elle, chose plus étrange encore, prend ce bras et se laisse conduire à travers le corridor où la veuve du commandant qui, naturellement, a écouté et tout entendu, s'éloigne avec un frôlement de chauve-souris. En bas, la voiture attend ; il fait monter Elli, s'assied près d'elle, rentre avec elle à la maison, la conduit dans sa chambre, lui parle à peu près un quart d'heure. Elle a l'impression que c'est un grand médecin qui s'occupe d'elle, quelque prêtre qui connaît à fond le cœur humain. Son antipathie s'évanouit, elle-même est incapable de rien dire, mais elle s'abandonne, pleurant en silence, au sortilège de sa présence. Il est si doux, si bienveillant, si plein de sagesse, son regard embrasse toute sa détresse : « Comment se peut-il, pense-t-elle, qu'un homme pareil existe et qu'on se croie tenu de le haïr ? » Elle acquiesce à ce qu'il propose ; Léonard s'éloignera pendant quelques jours, il logera chez Waremme durant ce temps ; il ne verra pas non plus Anna, le mieux serait qu'Anna s'installe ici dans la maison de sa sœur, Waremme insistera auprès d'elle, il y attache une grande importance, en effet, ne serait-ce que pour faire taire les mauvaises langues. Il lui affirme l'innocence d'Anna, il dit : « Avant peu, madame, je vous en apporterai la preuve la plus flagrante. » Personne ne peut se méprendre sur ses intentions. Ne pouvant résister à son émotion, Elli saisit sa main et veut la baiser. « Pour l'amour de Dieu ! » s'écrie-t-il, et il appuie ses lèvres sur son front. Cette nuit-là, elle dort treize heures d'un sommeil profond et sans rêve, le grand médecin l'a soulagée. Léonard passe toute la semaine chez Waremme. Un matin, au début d'octobre, il vient, mais dans le jardin seulement, il coupe des roses et lui en envoie un bouquet par Frieda. Elle est si bouleversée de joie qu'elle saute au cou de la servante et l'embrasse. « Tout peut encore s'arranger, écrit-elle à son amie dans son incompréhensible aveuglement, le seul malheur c'est que ces dix derniers

mois m'ont vieillie de dix ans, je suis maintenant une vieille femme. » Entretiens, pour Léonard les choses ont atteint leur paroxysme : Anna dans sa propre maison est plus inaccessible que si elle était séparée de lui par dix heures de chemin de fer ; derrière lui, gardien de tous ses pas, Waremme auquel il a promis d'éviter Anna ; elle doit, en novembre, s'en aller pour un an en Angleterre, il ne doit même pas essayer de la revoir d'ici là. Mais ce n'est pas là le pire, il doit à Waremme deux mille huit cents marks, c'est une dette qu'il doit payer à très brève échéance, quoi qu'il arrive ; pour lui rendre service et parce qu'il se fie à sa parole d'honneur, Waremme a prélevé la somme sur les fonds destinés à la diète allemande. C'est là en tout cas un service d'amitié incomparable, et on ne peut pas en vouloir à Waremme, qui le presse de payer, puisque lui-même risque d'être accusé de détournement. (La somme fut du reste remboursée deux jours avant le meurtre, non pas, il est vrai, par Léonard qui ne le sut pas, mais par qui et comment ? Personne n'a jamais cherché à le savoir.) Peut-être est-il exact, comme il l'assura plus tard dans sa déposition, que Waremme lui offrit l'argent spontanément, sans qu'il l'en priât. Dans les affaires d'argent, Waremme est d'une générosité royale ; et sur ce point Léonard devait lui paraître un frère quelque peu dégénéré et qui se faisait une montagne d'un grain de sable ; il savait en outre, dans quel embarras cruel se trouvait son ami. Chez son tailleur, il avait une note qui s'élevait à sept cents marks, au manège il en devait cent, au petit prêteur quatre cents ; et une dette de jeu dont le paiement ne pouvait être remis s'élevait à douze cents marks. Au temps de ses quotidiennes discussions avec Elli, qui étaient si désastreuses pour son système nerveux, il n'osait pas s'adresser à elle et maintenant bien moins encore. Peut-être un reste de fierté le retient-il, peut-être se dit-il qu'à ce moment précis il ne doit pas tomber vis-à-vis d'elle dans une dépendance matérielle plus lourde, peut-être est-ce aussi l'ancienne peur, cette peur mystique du juge qu'elle est pour lui. Certes, il lui envoie des roses, mais il n'ose pas faire appel à son âme apaisée, il ne veut pas paraître avoir fait ce geste par intérêt ; il en serait avili, démasqué à ses yeux. Alors, il projette d'aller à Francfort ; il a là-bas quelques amis fortunés ; il ne pense à son père que quand il a été évincé par ceux-ci avec toute l'amabilité qu'on déploie en pareil cas. Le même soir il se rend encore en auto chez son père. Le fils du joaillier à qui il s'est adressé en vain en dernier lieu a mis sa voiture à sa disposition pour adoucir la rigueur du refus paternel. C'est au cours de ces dernières heures que tout s'est brouillé dans sa tête. Il ne peut supporter l'existence sans Anna, il ne vit plus

s'il ne la voit. De Francfort, il lui a envoyé un télégramme, elle n'a pas répondu. Maintenant, en chemin, il télégraphie à Elli, annonce son arrivée pour le lendemain soir. Il veut rentrer chez lui, Anna y est, tout le reste lui est indifférent, même la catastrophe qui l'attend s'il rentre sans argent. Pour attendrir son père, il lui raconte une demi-douzaine de mensonges et cherche à lui en imposer par des fanfaronnades ; il est, dit-il, par exemple, sur le point de faire un voyage en Italie pour achever un travail qui lui conférerait le titre de professeur, il a voulu lui dire adieu auparavant, etc. Mais, malgré son peu de perspicacité et sa grande suffisance, il s'aperçoit dès la troisième phrase qu'il n'obtiendra rien du vieillard, que les prières et les larmes seront vaines et qu'il pourrait tout aussi bien obtenir de l'indulgence de la table qui est entre eux. Les chemins se ferment l'un après l'autre devant lui. Que lui restait-il à faire ? Rien que cet acte horrible et insensé dont il a peut-être, lâche et avide, caressé la pensée. Il va dans un hôtel de Kœnigswinter, renvoie l'auto et dort jusqu'à midi. Quand il se lève, il se rase la moustache, achète un long manteau anglais jaune avec un col qu'on peut relever, il télégraphie une fois encore à Elli, démentant sa dépêche de la veille. Est-il possible d'agir plus nettement et de sortir de l'indécision et de l'embarras avec une conscience plus claire ? Il est vrai que, plus tard, il a affirmé avoir voulu d'abord parler à Anna, il avait eu l'intention de la faire appeler dans le jardin et il s'était rendu ainsi méconnaissable pour qu'elle ne lui refusât pas un entretien, l'heure tardive l'aurait favorisé et il lui aurait alors proposé de fuir avec lui cette nuit même. Il avait été obligé d'acheter ce manteau parce qu'il n'avait emporté que son pardessus d'été et que le temps s'était brusquement refroidi. Piètres explications. L'agencement des faits, chaîne aux anneaux bien soudés, apparaît en pleine lumière.

IX

Ce qui n'empêche pas qu'en M. d'Andergast le doute s'élève, grandit, déferle comme une marée qui désagrège la matière même de sa conviction. Cette construction, dont la solidité, comme il était apparu jadis, avait bravé toute attaque, présente maintenant partout au regard aiguisé des fissures et des lézardes. L'expérience et le temps ont-ils seuls aiguisé ce regard qui se reporte en arrière, est-ce l'objectivité que ne gênent plus le rôle de substitut, la nécessité de prendre parti ? Ne serait-ce pas plutôt l'intervention de

certaine petite lanterne sourde d'Amorbach ? nullement symbolique, mais tout à fait réelle, tout à fait concrète et tangible, si lointaine et si invisible que soit la main qui la dirige. Elle fait tomber sa lueur brutale sur les personnes et les faits, pour les poursuivre jusque dans des ténèbres encore insondées. Et c'est aussi l'action de deux yeux audacieux, d'une paire d'yeux de seize ans neufs et sans peur, reflétant une volonté capable de se communiquer aux autres et dont la puissance irrésistible est en rapport inverse avec l'éloignement de celui qui la recèle.

C'est cela aussi qui rend l'apparition si nette, c'est l'éloignement ; un éloignement dans l'espace et dans le temps sur lequel la volonté ne peut plus rien et qui transforme en obsessions toutes les évocations de la mémoire. Le voilà une fois encore parmi ces ombres qui ondoient, le garçonnet de cinq ans aux boucles brunes, en costume marin, les mains dans les poches de son pantalon, la bouche en pointe, impertinente, prête à siffler, il est debout en haut de l'escalier et médite sur le moyen d'arriver en bas sans utiliser les marches. On lit sur son visage qu'il les méprise, ces marches, il a tout dernièrement annoncé qu'il est convaincu de pouvoir voler, mais qu'il a besoin pour cela d'une formule magique compliquée, qu'on ne peut prononcer qu'après avoir regardé le soleil en face pendant cinq minutes sans cligner des yeux. Il essaie tous les jours une fois, il s'impatiente de ne pas réussir et il est très vexé quand il affirme avoir réussi et qu'on lui prouve qu'il a triché.

M. d'Andergast a maintenant devant lui une autre image. C'est un dimanche matin, il a emmené Etzel au musée Liebig. Le petit garçon est arrêté devant une Vénus antique et la regarde fixement avec des yeux pleins d'un curieux effroi et d'un profond étonnement. Une jeune femme s'avance vers M. d'Andergast pour le saluer. Etzel dirige sur elle ses yeux rêveurs, puis il regarde la statue, puis de nouveau la jeune femme vivante et il dit enfin – M. d'Andergast croit entendre encore chacune de ses paroles dites en baissant la voix avec hésitation. – « Est-ce que toutes les dames sont ainsi, papa, aussi merveilleusement belles ? » Il y a dans cette question une secrète angoisse que les yeux lumineux ne peuvent cacher, c'est l'angoisse des anges, peut-être, quand le bras tendu de Dieu montre les crimes amoncelés des créatures et le chemin pétri de sang et de chagrin qui mène, par la mort, de l'amour terrestre à l'amour céleste. Mais reconnaître ou pressentir ces choses procède du don de seconde vue précisément, et chez M. d'Andergast cette aptitude date d'aujourd'hui seulement ; autrefois on avait les yeux

fermés sur ces choses-là, comme sur toutes les autres, en somme. Manifester son existence est en soi chose naturelle ; quand quelqu'un existe, eh bien, il existe. L'enfance est un état imparfait, le rendre aussi parfait que possible est la tâche des parents et des maîtres. Le père a ici la prééminence sur tout son entourage, c'est lui qui s'occupe des affaires du monde, et l'être engendré par lui n'a rien d'autre à faire qu'à le prendre pour modèle et à marcher docilement sur ses traces. Chaque jour, pris séparément, ne se distingue en rien des autres, l'heure ne mérite pas qu'on s'y arrête, il faut additionner les heures, et les sommes de ces colonnes de chiffres représentent une promotion de classe, la première communion, un bulletin semestriel, le certificat de fin d'année, les examens ; le total final représente la teneur et la valeur de la vie ; l'évaluer est un simple exercice de calcul.

M. d'Andergast se rappelle une grave maladie qu'Etzel a eue vers huit ans. Un soir assez tard, il entre dans la chambre et s'approche du lit du petit. Il y a longtemps à cette époque que la mère n'est plus là. Le visage de l'enfant est pourpre, ses yeux sont fiévreux, ses cheveux humides de sueur sont collés à son front ; quarante degrés de fièvre. Lorsque Etzel aperçoit son père, une épouvante surprenante se peint sur ses traits, il détourne la tête et bégaye des choses incompréhensibles. La garde essaie de le calmer, elle lui passe la main sur la tête et dit doucement : « Regarde donc, petit, c'est ton papa », mais l'enfant se cabre comme si on allait le corriger et ses lèvres sèches balbutient : « Je veux que ce soit Rie qui vienne. » On va chercher Rie ; elle s'agenouille près de sa couche et prend ses petites mains dans les siennes, alors il s'apaise et dit dans un murmure : « Je ne veux pas mourir, tu entends, Rie, dis-le bien à maman, je ne veux pas mourir. » Dans ce « je ne veux pas », il y a une décision farouche, à tel point que Rie, quittant son ton pleurard habituel, lui répond gravement : « C'est bon, petit Etzel, si tu ne veux pas, tu ne mourras pas, c'est sans doute que tu sais que nous avons besoin de toi. » « Drôle de toquée ! » pense M. d'Andergast. Bien qu'il fût ému et sérieusement inquiet, cette parole de Rie lui apparut alors aussi folle que déplacée. On peut aimer un enfant, même en le lui cachant soigneusement (« quelqu'un » n'a-t-il pas poussé la dissimulation de cette tendresse jusqu'à ce que finalement, il n'en reste plus grand'chose ?) Mais on ne peut vraiment pas lui dire qu'on a besoin de lui. Et on n'en a pas besoin non plus ; on a besoin de rois, de généraux, d'officiers, de juges, de substituts, de soldats, d'ouvriers, de domestiques, mais les enfants, il faut d'abord les élever pour les rendre utilisables.

Non, somme toute, il n'avait pas éprouvé de vraie tendresse, tout au plus, une des nombreuses variétés dégénérées de ce sentiment. Au tour que les choses ont pris maintenant, en face de l'effondrement complet de ce qu'on appelle la vie privée, il n'y a aucune raison de continuer à se leurrer encore.

Il médite et médite, cherche et cherche encore...

Des maladies comme cette scarlatine sont souvent des étapes de maturation qui comptent dans le développement d'un enfant. M. d'Andergast se souvient qu'il a, chose surprenante, cessé de suivre le petit peu de temps après, c'est-à-dire que, d'une part, cette conscience d'exercer une puissance souveraine, et presque divine sur un être humain s'est prise à vaciller et que d'autre part, chez l'enfant, le mouvement commandé s'est mué peu à peu en mouvement indépendant, modification offensante pour l'amour-propre de l'éducateur. Il a de la peine à pénétrer cet enfant. On sent en lui une rébellion si étrange et si inexprimée. On ne pourrait pas relever dans sa conduite la moindre infraction, la moindre désobéissance, mais son attitude est la rébellion en soi. Il se souvient d'être allé à la campagne une année à la Pentecôte avec l'enfant qui avait alors dix ans. Les voilà dans un compartiment de première classe, Etzel se penche par la portière, M. d'Andergast l'invite à cesser et à se tenir tranquille. Au vrai, il n'y a rien qui justifie cet ordre, mais il veut lire son journal en paix et ne trouve pas convenable que le petit s'agite et mette sans cesse la tête à la portière. Etzel alors, assis en face de lui, droit comme un cierge, accentuant son attitude de sagesse, regarde son père sans détourner les yeux. Et dans cet examen (bien que M. d'Andergast ait l'air de n'y pas faire attention) il y a quelque chose de provocant, un étonnement qui vous fouille, une secrète curiosité choquante, de ce que peut bien être cet homme qui est son père, et même un étincellement dissimulé d'ironie dans les yeux clairs clignés à la façon des myopes ; pendant une seconde M. d'Andergast se sent bouillir et brûler de colère, il est tout près de lever le bras pour frapper le gamin. Tout le jour, il reste laconique et revêche, et de temps en temps il sent de nouveau se diriger sur lui le clair regard mystérieux de l'enfant qui le toise.

Que de mystère du reste dans un enfant pareil ! C'est toujours comme si Etzel s'ennuyait sur la route droite et saisissait toutes les occasions de s'esquiver, de prendre le tournant, pour se livrer de l'autre côté à quelque entreprise clandestine. Quand il reparaît, il a l'air d'avoir commis quelque larcin et de vouloir mettre bien vite son butin en sûreté. Tout n'est-il pas objet de larcin : les expériences qu'il va recueillir et qui ne peuvent être contrôlées,

les mots et les idées qu'il récolte, les tableaux dont il remplit son imagination insatiable ? Il trouve des complices ici et là, toutes les portes s'ouvrent sur le monde, et toute nouvelle expérience du monde est souillure pour une âme innocente. Apprendre vous exalte ou vous accable. Le savoir est outrecuidance ou doute audacieux. Un jour M. d'Andergast eut une conversation avec le pasteur et le digne homme lui dit : « Ce gamin a un esprit difficile, en vérité ; il ne croit que ce qu'on peut lui démontrer clair comme le jour, et la seule chose qui l'amuse, c'est de chercher une aiguille dans un tas de foin ; le bon Dieu lui-même ne viendrait pas facilement à bout de lui. »

Mais en même temps l'ecclésiastique souriait, comme ils souriaient tous, ceux qui parlaient de lui ou qui le voyaient simplement. Même l'employé d'enregistrement, desséché par son métier de paperassier, avait un sourire sur ses lèvres flétries quand il l'apercevait. Même ce bourru de docteur Malapert souriait chaque fois qu'il le rencontrait dans la maison. Et c'était toujours un sourire aimable, encourageant, épanoui, que les gens lui adressaient. D'où cela pouvait-il bien venir ? De ses manières, sans doute. Il y a des avortons qui gesticulent comme des géants, c'est d'un haut comique. Il avait incontestablement quelque chose d'un gnome fripon qui regarde les gens candidement dans les yeux et leur fait un pied de nez dès qu'il a passé la porte. Il y a quelques années, une vieille grand'tante bossue venait à la maison ; elle avait l'habitude de l'embrasser et de l'embrasser encore d'une façon peu appétissante, en geignant de tendresse ; quand enfin elle avait fini, Etzel se frottait soigneusement la figure, s'inclinait devant elle avec une gravité comique et disait sèchement : « Merci beaucoup, tante Rosalie. » Était-ce ce qu'il avait de cocasse, son attitude obligeante et digne masquant tant de farces exécutées ou projetées, qui lui gagnaient la sympathie ? Il possédait sans aucun doute une grâce naturelle, une audace prompte et aimable ; il tenait ces deux traits de sa mère qui, jeune fille, était également gracieuse, impertinente et si difficile à comprendre. La séduction résidait-elle dans ce que le docteur Raff avait appelé, au cours de son estimable analyse psychologique, « la mesure », les gens sentaient-ils nettement qu'il avait pour eux la vraie mesure, qu'il ne leur en demandait pas plus qu'il n'en pouvait attendre et les laissait pour ce qu'ils étaient ?

Quoi qu'il en fût, M. d'Andergast n'avait pas aperçu grand'chose de ce que son fils avait de particulier et que chacun s'empressait de constater. Si par hasard cela s'imposait à sa pensée, il ne l'admettait pas, jugeant de son

devoir de n'y attacher aucune importance. C'eût été inconciliable avec ses principes. Cela aurait fait dévier la ligne de conduite à suivre. Cela aurait nui à l'ordre, contrecarré la règle et équivalu à abandonner le gouvernail.

Seulement, quand il y repensait maintenant, il lui semblait que, ce faisant, il avait renoncé à autre chose encore, par exemple à une certaine complaisance permise peut-être, à quelque chose qu'on pourrait appeler « un ferme propos d'aimer ». Il lui sembla dès lors qu'il désignait ainsi de façon suffisamment exacte et complète cette attitude qui était devenue la sienne et qui consistait à s'abstenir de toute manifestation de sentiment, pour stériliser le sentiment même. Il lui semblait encore... oui... mais quoi donc, quoi... mais puisqu'il était trop tard... absolument et de toute façon, il était trop tard...

Chapitre sept

I

Le dernier jour de la semaine qui avait commencé avec la compulsation des dossiers Maurizius, M. d'Andergast revint chez lui à l'heure du thé et il entendit en traversant le corridor un léger bruit de voix dans la chambre d'Etzel. La porte était entr'ouverte, il s'arrêta et vit sa mère assise près de la table et Rie en face d'elle. Elles avaient sous les yeux les vieux cahiers de rédaction d'Etzel. Rie les avait recueillis dans les tiroirs et sur les rayons, la générale les feuilletait, lisait par-ci par-là quelques lignes, faisait parfois une réflexion à mi-voix. Peut-être espérait-elle trouver dans les cahiers quelque indice qui l'aidât à découvrir l'endroit où était l'enfant, un feuillet détaché, une lettre oubliée. Tous ses autres efforts avaient été vains. Au-dessus de ces deux femmes assises planait un nuage de tristesse. La générale, avec sa mantille de dentelle à l'ancienne mode, une capote également démodée sur sa petite tête, avait l'air affligé ; elle ne pouvait pas encore concevoir la fuite de son petit-fils, et elle comprenait moins encore que lui, qui, de façon si insinuante, lui avait fait croire à son affection, ne lui donnât pas signe de vie. Le souci la rongait ; M. d'Andergast vit son petit menton pointu comme celui d'Etzel et il l'entendit dire à Rie : « Ne perdons pas courage, ma bonne Rie, ma confiance reste inébranlable. Ce qu'il y a d'ennuyeux, c'est que je sois si vieille, mais cela aussi a son avantage. Les gens qu'on aime vous habituent peu à peu par leur absence à la mort. C'est un entraînement pour les vieilles gens. Il y a tant d'affections absentes et le monde est si grand. »

M. d'Andergast avait des caoutchoucs, à cause de la pluie, aussi revint-il sans qu'on l'entendît jusqu'à la porte du vestibule ; il redescendit l'escalier sans avoir enlevé son manteau et sortit de la maison. Il ne pouvait soudain tolérer la pensée d'être obligé d'aborder poliment sa mère, de regarder le

visage ridé de Rie, son expression alanguie et chargée d'humbles reproches, d'être condamné à rester jusqu'au soir, jusqu'à la nuit assis à sa table de travail encombrée de dossiers, sans autre compagnie que l'encrier, le bloc-notes, les chaises, le divan, les horribles tableaux aux murs et les livres figés dans le silence.

Il marcha d'un pas rapide jusqu'à ce qu'il arrivât à la Dammheide en pleins champs. Le vent y était deux fois plus violent, la pluie lui fouettait le visage et les lanières d'eau piquaient comme des flèches. Comme il n'avait pas de parapluie – en principe il ne s'en servait jamais – il était trempé jusqu'aux os. Il n'y prit pas garde. C'était un endroit absolument désert, pas de maisons, pas de mesures à l'horizon. Chaque fois qu'il avait fait quelques douzaines de pas, il s'arrêtait, reprenait haleine, maintenant le bord de son chapeau, fouillant des yeux les alentours, mais l'objet de son attention n'était ni le paysage, ni la tempête, ni les feuilles tourbillonnant dans l'avenue, ni les nuages bas qui passaient déchiquetés, elle était toujours dirigée en dedans. Sur son front se peignait l'effort d'un intense travail de pensée. Chaque minute, ses sourcils se contractaient davantage. Peu à peu, il parut ne plus rien sentir des choses extérieures et oublier où il était, où il allait ; par moments, il disait à haute voix pour lui tout seul des bribes de phrases, réflexions sans suite qui étaient si loin de sa manière habituelle ; en même temps l'expression de son visage se modifiait et, tel un sol ouvert par la charrue, perdait sa rigidité.

II

Impossible de s'illusionner : une déchirure s'est faite dans le réseau logique. Alors commence l'examen du pour et du contre. Il est prêt jusqu'à un certain point à trouver quelque explication à cette déchirure. Les charges étaient si écrasantes que dès le début on n'a suivi qu'une piste ; une vieille expérience de la justice criminelle reconnaît à tout crime une puissance de suggestion particulière. Il ne peut être question d'erreur judiciaire. Pas dans cette affaire. Si le tissu présentait quelque défaut, il faudrait, à cette heure, après si longtemps, le rechercher en sous-main. « Surtout pas de démarche officielle. » Ramener les yeux du public sur cette affaire périmée, terminée, serait une sottise criminelle. « Quand je dis : on n'a peut-être pas encore découvert toute la vérité, j'en ai déjà trop dit... Peut-être... eh bien ! oui...

peut-être... nous verrons. »

Il pince les lèvres et enfonce son regard dans le feuillage ruisselant d'un orme. Il convient qu'il aurait fallu après le jugement faire observer aussi ce Grégoire Waremmé, du moins pendant un certain temps, mais cela regardait la police et non plus le tribunal. Si l'on s'était alors un peu inquiété de « l'après », si l'on avait eu le droit de le faire, on aurait sans doute obtenu sur les antécédents du personnage les éclaircissements désirables. Et c'est cela même qu'on a omis de faire. Chose incompréhensible, ainsi que le constate maintenant M. d'Andergast, on ne savait rien du passé de cet homme, on n'en a pas du tout parlé. En somme, pourquoi en parler ? Le tribunal n'y était nullement tenu et nullement intéressé. Pour le tribunal, le témoin principal est chose précieuse, il se gardera de toute initiative qui ébranlerait la confiance qu'on accorde à ce personnage ; à voir les choses sous leur vrai jour, Waremmé était la raison d'être de cette cause. Sans lui, on ne serait arrivé qu'à grand'peine ou même pas du tout à une conclusion convenable, étant donné les dénégations obstinées et parfaitement absurdes de l'accusé (ce qu'entendait M. d'Andergast par « conclusion convenable », c'était naturellement culpabilité reconnue et condamnation).

« Sans aucun doute, voilà des points faibles. Examinons-les froidement. » M. d'Andergast modère son pas devenu impétueux, pour grouper ces points faibles. Il en trouve sans doute plus qu'il ne le supposait, car, au bout d'un instant, ses lèvres se contractent davantage. Sur les relations entre Waremmé et Anna, toute explication satisfaisante fait défaut. À Cologne, il doit déjà s'être passé entre eux quelque chose qui a jeté une ombre sur leurs rapports. Cette histoire du rôle étudié par elle sous sa direction, l'aversion malade qu'elle a gardée pour tout ce qui est théâtre, et qui durait encore un an après, personne n'a cherché à éclaircir l'une et à expliquer l'autre. Aucune allusion au caractère de cette amitié, aucun effort pour savoir si elle était de nature érotique ou marquait le prélude de leur union. Cette remarque faite à Elli Maurizius qu'il lui apporterait avant peu la preuve flagrante de son innocence ne prouve rien. Quel sens avait le mot « innocence » dans sa bouche ? qu'est-ce qu'un homme de cette sorte pouvait bien entendre par là ? Il faudrait savoir ce que sont devenus leurs rapports après 1906, mais dès lors les ténèbres les plus complètes recouvrent la scène. La loi ne connaît que le cas en soi, elle n'a pas le droit de toucher à ce qui suit quand les intéressés ont recommencé leur vie. « Ce que j'apprends en tant que particulier, je dois l'ignorer. » Mais M. d'Andergast, en tant que particulier, ne connaît pas, ne

note pas les faits et gestes des condamnés et des témoins, il se comporte ici comme une substance chimique qui ne laisse agir sur elle une autre substance que si elle est combinée avec d'autres. Il se dit : s'il y avait eu plus qu'une intimité amicale entre Waremmé et Anna, celui-ci serait intervenu d'une façon plus énergique pour la défendre des importunités qu'elle avait à subir de la part de son beau-frère. D'autre part, il va la voir chez elle sans façon, vient la chercher pour l'emmener à des fêtes, à des excursions sportives, il est son cavalier, son chaperon attitré. Si l'on admet qu'il usurpe ce droit, on ne peut s'expliquer qu'après la dernière scène pénible avec Elli, Anna se laisse décider par lui à s'installer pour choyer sa sœur dans la maison de celle-ci, autrement dit dans la gueule du loup. Il faudrait admettre purement et simplement qu'elle avait perdu toute volonté pour oublier du jour au lendemain l'insulte ignominieuse qu'elle avait reçue d'Elli. Et sa situation de fortune, où en est-elle ? Elle est lamentable, cela ne fait pas de doute. Anna fait auprès de Waremmé office de secrétaire, il l'aura rétribuée probablement ; s'il ne l'a pas fait, si de sa part à elle c'était une aide désintéressée, il faut bien croire alors à l'existence de relations plus intimes qu'elle nia du reste. Qui lui procure des moyens d'existence puisqu'elle vit oisive comme une dame ? Qui paie son appartement luxueux ? Léonard ? Il l'a nié. Waremmé ? Ce point n'a pas été éclairci. Quoi qu'il en soit, c'est une situation qui donne à penser et qui ne manque pas d'ambiguïté. Mais continuons. Comme elle est le sujet de discorde entre les deux époux et qu'elle ne peut l'ignorer, alors même qu'elle se sent innocente et qu'elle n'est pas la dernière à souffrir de cette situation, pourquoi reste-t-elle ? Si elle déteste l'homme qui si obstinément la poursuit, pourquoi continue-t-elle à le recevoir ? Si elle est excédée de celui qui a compromis sa réputation, pourquoi se montre-t-elle avec lui en public ? S'il se laisse aller dans la maison de sa sœur, celle de sa femme à lui, à des tentatives abominables, à tel point que le mépris et l'indignation la mettent hors d'elle, pourquoi reprend-elle des relations avec lui ? Elle lui téléphone, assiste à ses cours, garde dans son bureau une photo de lui avec une dédicace, il faut bien l'avouer, vraiment enflammée et trop claire. Elle n'a pas pu se défendre de lui, affirme-t-elle, elle a dû faire quasiment contre mauvaise fortune bon cœur, pour qu'il ne perde pas tout à fait la tête et que, dans sa frénésie, il ne les entraîne pas tous à leur perte, elle, Elli et lui-même. Est-ce plausible ? « À cette époque, cela nous a paru assez plausible. Seigneur ! une enfant de dix-neuf ans dont l'ignorance de la vie est pitoyable ; ce sont souvent celles-là précisément qui,

en raison de leur profonde innocence, se mettent dans des situations inextricables ; il est possible que la passion qu'elle a éveillée la flatte, elle se chauffe à ce feu allumé par elle. Pour qui connaît les femmes... » M. d'Andergast secoue la tête avec humeur. C'est là un point de vue trop facile, lui semble-t-il. Elle aurait dû quitter la ville, on ne peut que lui reprocher d'être restée, d'avoir tous les jours offert un aliment à ce désir criminel ; il eût mieux valu qu'elle s'enfuît dans la nuit, dans l'inconnu, dans la misère, que d'attiser plus longtemps cette mortelle discorde entre les époux. Involontairement soit. Mais si par hasard elle avait joué double jeu ? Si les deux hommes n'avaient été pour elle que des pions sur l'échiquier ou si... descendons jusque dans les bas-fonds, jusqu'à la dernière possibilité imaginable : qu'elle ait, par exemple, été de connivence avec Waremme et qu'elle ait, selon un plan arrêté d'avance, poussé les événements jusqu'à la catastrophe ? Une telle hypothèse est-elle admissible ? non, elle ne l'est pas, pas le moins du monde. C'est une hypothèse inepte, une hypothèse de mélodrame. Les audacieux calomniateurs mêmes ne risquèrent pas pareille assertion et ceux même qui déployaient le plus de zèle à laver le malheureux Maurizius reculèrent devant cette idée. Toutefois laissons-nous descendre dans l'abîme le long de ce filin, supposons qu'il en ait bien été ainsi, il aurait fallu que tous deux fussent sûrs que les quatre-vingt mille marks de la fortune d'Elli – il ne pouvait être question que de ceux-là à l'époque – que ces quatre-vingt mille marks, donc, reviendraient à Anna. Mais qu'y avait-il dans le testament ? M. d'Andergast se promet de se renseigner, s'il en existe, sur les clauses du testament. Au fait, s'il n'y avait pas de testament, et si le mari, comme assassin de celle dont il héritait, était pour raison d'indignité exclu de l'héritage, la sœur devenait – l'union étant restée sans enfants – l'héritière légale. Mais nous ne pouvons pas nous aventurer si loin, descendre aussi bas dans l'abîme, non. Il leur aurait fallu alors, par un calcul qui défiât toute humaine prévision, escompter avec une certitude absolue que Léonard mettrait la tête dans le filet et qu'il n'y aurait qu'à tirer pour que le nœud coulant se resserrât, et pour finir : délits, charges, témoins, tout aurait dû tomber d'accord comme la sonnerie d'un chronomètre. « C'est idiot. Au diable ces stupidités ! Ces choses-là n'existent pas. Nous en aurions bien remarqué quelque trace. À force de raffiner, on se prend à ses propres subtilités. »

M. d'Andergast s'arrêta. Une rougeur malade se répandit sur son visage, due soit à l'effort de la marche sous le choc répété de la tempête, soit à la

masse des pensées qui l'assaillaient ; ses veines se gonflaient sur son front en cordons bleu foncé, et dans ses yeux sinistrement rétrécis se lisait une terreur qu'ils n'avaient jamais connue jusqu'ici.

L'image de Waremme, impossible à repousser plus longtemps, revit dans son souvenir. Il la voit nettement devant lui. Le front hardi, le regard fixe qui regarde obliquement dans la salle, la mâchoire de requin, saillante, le tout respirant la brutalité, la tête énorme avec des cheveux courts et raides, la silhouette un peu épaisse. Pour lui tenir tête, il fallait un gaillard d'un autre calibre que ce polichinelle de Maurizius aux nerfs débiles. Malgré cela, ses intimes parlent de graves accès de névrose, de dépressions, de crises de larmes auxquelles il serait fréquemment sujet. C'est possible. Ce corps qui, malgré ses proportions normales, donne une impression de puissance, est peut-être miné par des forces dévastatrices, comme chez les gens qui ont au regard du temps absolu un autre âge que dans le temps où ils vivent réellement. Il dit son âge : vingt-neuf ans, mais on dirait que ce n'est qu'un caprice du bulletin de naissance. Quand il commence à parler, même pour dire la chose la plus indifférente, tout le monde prête l'oreille. Ce qui en impose, ce n'est ni la voix, ni le choix des termes, mais la précision de l'expression, la supériorité de l'attitude. L'impression de l'auditoire est celle-ci : « En voilà un qui s'y connaît ! » comme si jusqu'ici il n'avait vu à l'œuvre que des bousilleurs et qu'il ait maintenant affaire à un maître. Entre lui et tous les autres témoins, il y a la même différence qu'entre de misérables fragments et une œuvre plastique achevée. Il se présente avec un tel air que le président, visiblement, recueille aussitôt ses esprits et que le malheureux M^e Volland offre l'aspect d'une baudruche dégonflée ; les tentatives d'usage dirigées tantôt contre les témoins à charge, tantôt contre les témoins à décharge, restent vaines ici. On sait ce que c'est : une remarque railleuse, une question captieuse posée d'un ton affable, un air de triomphe pour souligner une contradiction dont le témoin s'excuse en alléguant qu'il a mal entendu, qu'il s'est trompé, que le juge d'instruction a mal entendu ou qu'il s'est trompé. Avec celui-là, pas besoin d'admonestation, pas besoin de secours à la mémoire défaillante, pas besoin de ces interrogatoires à recoupement si parsemés d'écueils qu'ils finissent par faire trembler et trébucher couturières, cochers, facteurs et même gens de la plus haute bourgeoisie ; ici, tout cet appareil serait absolument déplacé. Car Waremme est aussi indifférent, aussi froid, aussi placide qu'une statue. Pendant sa déposition, M. d'Andergast ne peut s'empêcher de dire : « Remercions Dieu qu'il ne soit pas au banc des

accusés, nous ne serions pas à sa hauteur. « De question en question, celui qui dirige les débats devient plus poli, plus respectueux ; dans la salle, le silence se fait, à tel point que l'on perçoit le ronflement du ventilateur au-dessus de la fenêtre, assez pour en être importuné. Chaque parole est dès lors décisive. Quand le président lui demande son opinion sur l'attitude de l'accusé avant l'arrestation, Waremme répond : « Je crois être sûr de l'approbation de la Cour, si je dis que mon rôle n'est pas d'émettre une opinion ; mon seul devoir est de faire connaître mes constatations et de témoigner des faits. » Et chose étrange, on admet cela, on accepte sans réplique cette espèce de rappel à l'ordre. Les juges, le substitut, le défenseur, les jurés, tous lui sont en quelque sorte soumis ; lui-même, par sa seule présence, détermine l'orientation de l'instance judiciaire et c'est ainsi que sa déposition a le poids d'une sentence. L'émotion qui se lit sur ses traits se transmet à toute l'assemblée, on comprend que le révolte l'idée de livrer au bourreau ce malheureux qui était son ami, mais ce qu'il sait, ce qu'il a vu en prend une force plus grande, son serment plus d'autorité : « Voilà ce que j'ai vu, c'est comme ceci, c'est comme cela que telle et telle chose se sont passées, vous m'avez fait venir ici, je ne peux pas dire autre chose. » Et derrière lui Léonard Maurizius, dont la transparente pâleur luit dans l'ombre, le regarde avec des yeux élargis par une mortelle épouvante ; d'un bond, il est debout, il tend les mains pour l'adjurer ; Waremme se tourne vers lui ; soudain il chancelle, des plantons le retiennent, il perd connaissance. Lui, pas Maurizius. Cette scène fait une impression énorme et agit comme un geste d'outre-tombe qui viendrait confirmer sa déposition.

M. d'Andergast s'arrêta une fois encore, retira son mouchoir de la poche intérieure de son veston et s'essuya le visage. Le mouchoir fut aussitôt bon à tordre. Sa barbe était comme une éponge dans l'eau, ses paupières étaient gonflées, il ne les soulevait que difficilement, il n'y prenait pas garde.

« On aurait sûrement obtenu des résultats intéressants, si on avait approfondi le caractère de Waremme, se dit M. d'Andergast, continuant à méditer et à lutter parallèlement contre l'ouragan. Nous n'avons rien vu des couches sous-jacentes de ce caractère, nous n'avons vu que la surface, et encore, ce qu'il lui a plu de nous en montrer. Il était enveloppé d'une zone d'ombre, son apparition et sa disparition ont eu une soudaineté théâtrale. On n'a plus jamais entendu parler de lui, chose étrange ! Un esprit si remarquable, une telle volonté, une telle puissance d'action soutenue par tant d'espairs et, après un bref rôle d'acteur de passage, une disparition totale !

C'est tout à fait curieux, c'est bien un phénomène de l'époque. Faut-il prendre au sérieux cette affirmation du vieux Maurizius dans sa requête, qu'il aurait découvert l'endroit où Waremme se trouve actuellement ? » M. d'Andergast s'attarde à cette pensée, elle l'amène à une décision qu'il exprime tout haut : « Il me faut faire venir ce vieux à la première occasion, c'est incompréhensible que je ne l'aie pas fait jusqu'ici, voilà une négligence coupable. C'est insensé ce que ce gaillard peut trouver d'insinuations perfides au sujet de cette Anna. »

Anna Jahn... le personnage apparaît ; M. d'Andergast fait un geste dans l'air, comme s'il voulait le prier d'attendre encore un peu et lui dire que son tour va venir. « Un instant de patience », semble-t-il lui dire. Waremme l'a presque totalement convaincu, tout comme autrefois. L'ensemble du tableau ne laisse plus rien à désirer, plus rien à reprendre, mais si l'on se plonge dans les détails, voilà que, soudain, les lignes se brouillent et que tout se met à glisser. Et d'abord : où est passé le revolver ? Léonard Maurizius possédait-il un browning ? on n'a jamais pu le prouver. Waremme l'a vu tirer l'arme de la poche de son manteau. Il l'a vu la lancer au loin. Mais on ne l'a jamais retrouvée, ni dans le jardin, ni dans un rayon de cent mètres. Théoriquement, on pourrait penser que, dans ces conditions, quelqu'un a tiré du dehors, éventualité que le défenseur a mise trop souvent en avant. Mais qui aurait tiré, qui, grands dieux ? Ensuite : que s'est-il passé quand Maurizius est arrivé dans le jardin ? Elli ne pouvait plus l'attendre après le deuxième télégramme qui rétractait le premier. Par qui a-t-elle su qu'il venait ? Par Anna, naturellement. La dépêche à Anna dans laquelle il la priait de venir le chercher à la gare, il ne l'a pas infirmée, soit parce qu'il avait déjà perdu la tête et l'avait oubliée ou bien parce qu'il espérait en son for intérieur qu'elle viendrait peut-être tout de même. Donc Anna, qui a compris probablement aussitôt que le deuxième télégramme à Elli n'était qu'une feinte pour essayer de gagner du temps, a informé sa sœur de l'arrivée prochaine de Léonard. Bon. Le télégramme qu'il lui envoie, elle n'y répond pas, n'en tient pas compte ; au contraire, elle s'assure avant le retour de celui qu'elle redoute l'assistance de son ami. Voilà qui est lumineux. Voilà qui est logique. Mais pourquoi ne s'en va-t-elle pas ? Ce serait le plus simple. Elle n'a qu'à quitter la maison et se rendre chez quelque connaissance en ville. Pourquoi reste-t-elle, et reste-t-elle encore et toujours ? Si elle désire qu'il ne trouve qu'Elli, que ce soit Elli qui le reçoive, elle que son départ sans adieux a laissée inquiète et tendrement impatiente ; eh bien, elle ne peut rien faire de plus

sage que de s'en aller et il n'y aura pas du tout besoin d'appeler Waremmé. À quoi on réplique : il lui faut garder sa sœur, elle ne peut laisser Elli dans cette exaltation qui confine à la folie, si au moins c'était vrai ! Il y a eu, certes, entre les deux sœurs une réconciliation, mais qui semble avoir été de courte durée ; peut-être Elli ne pouvait-elle supporter la vue de sa rivale ; en effet le jour du crime, après être restée couchée tout l'après-midi, avoir pleuré et sangloté sans arrêt, elle sonne Frieda, la servante, la supplie de lui tenir compagnie, car elle a une peur affreuse. Pendant ce temps, Anna joue du piano en bas. M. d'Andergast se rappelle que, déjà alors, ce détail l'a surpris. Elle l'explique d'une façon à peu près plausible par le désarroi dans lequel elle se trouve : en haut, sa sœur presque irresponsable, elle-même toute seule en bas, frissonnant avant l'arrivée de cet homme désespéré qui vient d'échouer lamentablement, on le présume, dans ses tentatives pour trouver de l'argent. C'est à ce moment qu'elle joue le *Carnaval* de Schumann, elle a en même temps des hallucinations, il lui semble voir des silhouettes suspectes rôder autour de la maison. Dans quelques minutes, Léonard sera là ; elle ne peut plus y tenir, elle se précipite sur le téléphone et adjure Waremmé de venir. Tout cela est fort bien, mais il semble bien que Waremmé attendait cet appel. Tout s'arrange trop bien. On pourrait aussi supposer qu'à la dernière seconde Elli a été alarmée, aussi cette question du défenseur à Anna n'était-elle pas sans fondement : « Comment expliquez-vous que votre sœur, malgré son indisposition, malgré ces spasmes cardiaques dont elle souffrait depuis le matin, ait quitté la chambre et la maison pour courir, non seulement pour courir, mais pour voler au-devant de son mari ? » Il y eut alors un moment critique, les jurés dressèrent l'oreille ; la remarque du président que Mlle Jahn n'était guère en état de donner des précisions là-dessus puisqu'elle n'était pas la garde-malade de sa sœur provoqua des murmures dans le public. Mais alors on appela le vieux Théophile-Guillaume Jahn, oncle des deux sœurs, pour entendre sa déposition, et il fit sur le jury une forte impression, lorsque, tourné vers le banc des accusés, il s'écria la main levée : « Ce misérable n'en a pas seulement tué une dans son corps, sa femme, celle qui était dans la vie son unique amie, mais l'autre aussi il l'a tuée, dans son esprit et dans son âme. Que la malédiction de toute l'humanité retombe sur lui ! » Lorsqu'il dit cela, le vieux monsieur avec sa longue barbe blanche, Anna joignit les mains et ferma les yeux. Ce fut, comme l'évanouissement de Waremmé, l'un des grands moments du procès.

M. d'Andergast marche plus vite, à grandes enjambées. Il se rappelle la

beauté de la jeune fille qui, à cette époque, l'a fasciné lui aussi. On dirait que c'était hier. Il la revoit debout dans son étroite robe noire, avec une collerette blanche, des manchettes de dentelle blanche sur ses mains longues et pâles. Il avait vu, peu de temps auparavant, une reproduction de la *Marie Stuart* de Clouet, et il se souvient encore avec précision de sa stupeur lorsqu'il remarqua la ressemblance d'Anna avec ce portrait. La bouche douloureuse, les yeux « dont le regard semblait ne jamais finir », comme rapporta alors un journaliste emballé, la noblesse des mouvements, la délicatesse de la stature, voilà des choses qu'on ne pouvait oublier. C'était un crime de croire qu'un être semblable pût savoir ce que c'est que le mensonge ; elle vivait dans un monde à part – clos et inaccessible – dans un élément où elle était préservée de toute souillure. La cour et les jurés voyaient en elle une martyre. « Elle se détachait du procès comme une fleur blanche sur un rideau noir », écrivait le même journaliste emballé. En outre, du point de vue juridique, elle était pour ainsi dire le pivot de l'instruction ; si M. d'Andergast avait fait glisser quelque peu ce pivot, le sol lui aurait manqué sous les pieds. Il n'y avait au monde qu'une seule culpabilité à envisager. Une seule, absolument. Pas de complices, pas de confidents. Où serait-on allé les chercher ? « Il s'ensuit inéluctablement que le chemin nous était, m'était tracé comme avec un style de diamant. »

Il prit position pour se défendre contre un coup de vent, comme si c'était le dernier assaut de ses doutes et il dit en s'arrêtant : « C'est pourquoi l'arrêt est inattaquable en tous points. » Et, quelques pas plus loin, s'arrêtant de nouveau : « J'accepte toute la responsabilité. » Et quelques pas plus loin encore : « Non, l'arrêt est inattaquable. »

Mais cet édit, si définitif qu'en fût le ton, ne parvint pas à étouffer même le plus timide de ses doutes. Dans ses yeux l'épouvante s'élargit comme une tache d'encre sur un buvard. En son âme, il évitait cette épouvante, il en faisait craintivement le tour avec ses pensées. C'était un manque de sincérité en face de lui-même, il en ressentait la torture comme si son équilibre vital s'était rompu. Tout enfant, il avait vu tous les jours pendant des semaines, – et cela avec une aversion croissante – une horloge dont le balancier avait des oscillations irrégulières et intermittentes. En ce moment, sa pensée y revenait sans cesse. Rue de Rödelheim, il appela un taxi libre et rentra en ville. Plongé dans une espèce de demi-somnolence et complètement trempé, il s'appuyait dans l'angle de la voiture. « Où le petit peut-il être ? » Cette question traversa brusquement son cerveau comme une flèche. Ses pensées

ne lui obéissaient plus. La durée d'une seconde, il comprit le désir qu'ont beaucoup d'enfants d'être malades pour ne pas être obligés d'aller à l'école. Mais à quoi cela lui eût-il servi d'être malade ? Existait-il autre chose pour lui que l'école ? Sans doute, il pouvait se réfugier dans son inhospitalière chambre à coucher – pareille à un antre écarté – de temps en temps, cette Rie déplaisante viendrait trotter près de son lit, et il ne pourrait même pas appeler la petite Violette auprès de lui.

III

Violette Winston était une jeune Californienne dont il avait fait la connaissance trois ans auparavant à l'issue d'un dîner d'hommes à l'hôtel de Russie. Elle était assise dans le hall de l'hôtel, elle s'efforçait en vain de se faire comprendre de l'un des garçons. M. d'Andergast lui servit d'interprète. Elle était arrivée de son pays depuis quelques jours seulement, elle voulait faire ses études au Conservatoire Stern, elle ne connaissait pas une âme en ville, elle était seule au monde et elle avait juste assez d'argent pour vivre pendant six mois. Elle devint son amie et il lui loua, très loin de sa maison, un appartement modeste sur la place Pestalozzi où elle le recevait deux ou trois fois par mois. Leurs relations étaient entourées du plus profond mystère ; grâce à la prudence vigoureuse de M. d'Andergast, tout bavardage avait été évité jusqu'ici.

Il est intéressant de reconstruire d'après le caractère d'un homme que l'on connaît, l'image de sa maîtresse. Dans bien des cas, on trouvera approximativement la note juste, sans s'abandonner à trop bon compte au jeu des contrastes, ni tracer un facile schéma en rapprochant de simples attirances. Cependant, si l'on envisage que, dans un cas comme celui-ci, les ombres amassées dans l'âme de cet homme ne peuvent être dissipées par la magie de l'érotisme, ni même transfusées chez sa compagne, que, d'autre part, une âme qui se refroidit progressivement ne connaît plus de la vie que les dehors et les prétextes, mais non plus l'ardeur – et, de sa forme, ne connaît plus que les apparences –, le choix que M. d'Andergast fit de la jeune Américaine ne surprendra pas. Elle ne lui offrait rien, elle ne lui était rien, car elle n'avait rien à donner, elle-même n'étant rien. Et c'est ce rien précisément qu'il lui fallait. De l'esprit, du piquant, du caprice, de la culture, qu'est-ce que tout cela pouvait signifier pour lui qui ne cherchait ni excitation, ni élévation,

pas davantage ce qu'on appelle distraction, mais une sorte d'occasion de se reposer qui lui permettait, quand il en sentait le besoin, de se manifester en tant qu'être viril, ce qui était plus compatible avec l'ignorance et la banalité qu'avec des qualités hors ligne. Il vivait depuis dix ans sans relations conjugales, et il savait qu'on ne peut à la longue étouffer les désirs physiques sans compromettre l'équilibre des facultés intellectuelles. La réserve de ses forces était intacte, sa barbe grisonnante, son crâne chauve étaient la marque des années et nullement celle d'une décadence ou d'une débilité internes. Descendant d'une race dont les hommes et les femmes avaient atteint quatre-vingts et quatre-vingt-dix ans dans une radieuse verdeur, il possédait encore la fraîcheur physique de ceux qui ne se sont jamais livrés à aucun désordre et qui savent posséder en eux-mêmes d'inépuisables ressources. Après s'être séparé de Sophie, il avait renoncé à tout attachement, à toute attente du côté des femmes. Tout simplement, il exclut de sa vie les sensations de cette nature, non seulement par principe, mais parce qu'il avait fait une expérience qui avait blessé presque mortellement son orgueil. La blessure n'était pas encore guérie, elle ne guérirait jamais. Impossible d'y penser sans que le sang affluât à son cœur et se mît en ébullition. La pensée qu'une pareille chose pût se renouveler sous une forme quelconque suffisait à éloigner de lui toute tentation. Pour lui, la foi n'existait plus (ni dans ce sens, ni dans l'autre). Par ailleurs, l'exercice de sa profession ne lui avait-il pas montré surabondamment ce que les gens entendent par amour, le mirage qui les dupe et ce qu'est en réalité cet amour ? Il eût pu composer un volumineux lexique des manifestations anormales, des piètres compromis et de toutes les misères, petites ou grandes, qui constituaient les trois cents jours de travail de son année et, se répétant avec une si fastidieuse monotonie, le contenu de tous les autres jours, de toutes les autres années. Une initiale, un registre et l'individu n'existe plus que par son passé, sa réputation, sa responsabilité. Même si son empreinte digitale n'est pas encore consignée dans le registre, on aperçoit sur son front et dans ses yeux un stigmate non moins accusateur. Qu'il s'agisse de ceux qui lisent *Faust* ou du plus grand nombre qui répètent leur *Pater* ou garnissent leurs murailles d'inscriptions moralisatrices (comme les Juifs pieux clouent leurs préceptes sacrés aux chambranles des portes), aucun d'eux ne résistera à une tentation de tromperie, de détournement, de faux serment, de vol et de viol s'il a le plus minime espoir de n'être pas incriminé. Il n'y a, à tout prendre, ni bons ni méchants, ni honnêtes gens ni filous, ni agneaux, ni loups, il n'y a que des gens dont le nom est intact, et d'autres

dont le nom est souillé, des gens punis et d'autres impunis, c'est là toute la différence, et qu'ils appartenissent à l'une ou l'autre catégorie, cela n'a pas dépendu d'une disposition naturelle ou d'un défaut, mais d'une circonstance fortuite à laquelle ils n'ont pas pris garde. Il ne s'informait pas de tel homme ou de telle femme ; il n'y avait pour lui ni Mme une Telle, ni M. un Tel. Il connaissait les rangs, les classes, les professions, les occupations, les groupements, les antécédents, les soudures et les ruptures sociales, les conditions et les frottements des existences, l'état respectif des énergies, les possibilités d'expression, à tel point que c'était pour lui un jeu de les dominer et qu'il pouvait parler dans leur langage aussi bien avec un serrurier, un paysan, une prostituée qu'avec une comtesse ou un ministre. De la personne, de son invariabilité et de son unicité foncière, il ne savait rien et ne désirait rien savoir non plus. Aussi cela lui convenait-il et lui agréait-il que Violette Winston ne fût qu'une femelle parmi tant d'autres, comme le poisson blanc dans un lac est un exemplaire de l'espèce entre mille autres, dont la capture tient à un hasard auquel il ne faut pas attacher beaucoup d'importance.

Elle était jolie, aimable, bonne fille, complaisante et inoffensive. Pas la moindre méchanceté en elle. Elle avait une peau blanche, un visage blanc insignifiant, des cheveux jaunes comme les blés dont la couleur effacée était neutre elle aussi, d'épaisses petites mains rondes et potelées comme un baby et de jolies jambes fines. Ses grands yeux bleus un peu niais ne lui rappelaient rien quand leur regard se reposait sur lui. Quand ses lèvres fardées de carmin découvraient les menues quenottes blanches, il semblait que celles-ci voulussent aussi contribuer à l'expression d'exquise nullité qui émanait de tout son être. Si on l'avait démontée pour voir quel sentiment elle éprouvait pour son grand et sombre ami, on n'aurait vraisemblablement – en dehors d'une certaine affection animale et modérée propre à toute créature qui a besoin de protection – rien trouvé d'autre qu'un peu de crainte sotte. Et c'est parce qu'il lui inspirait cette crainte qu'elle l'admirait. Oui, elle l'admirait, à peu près comme le petit poisson blanc se mettrait à admirer l'énorme brochet vorace qui ne l'avalerait pas, précisément parce qu'il le trouve misérable. Quand elle était assise sur ses genoux et le regardait, langoureuse, elle ne pouvait s'empêcher de se désigner elle-même en ces termes : « Poor girl » ou « poor little Violet » ; c'était chaque fois une petite explosion stupide de surprise devant l'inégalité des créatures humaines. Leur conversation roulait la plupart du temps sur les objets qui les entouraient. Elle avait accroché au-dessus de son lit une photographie de sa ville natale,

Sacramento. De l'avis de M. d'Andergast, la photo était trop bas de trois bons pouces. Ils discutèrent là-dessus plus d'un quart d'heure. Elle aimait les fleurs, mais ne savait pas les arranger, et c'étaient des délibérations sans fin pour savoir si l'on pouvait mettre ensemble dans un même vase du lilas mauve et des œillets rouges. Bien qu'assez chic dans sa toilette, elle était un peu Indienne dans ses goûts et elle avait aussi une prédilection pour les parfums trop forts. M. d'Andergast l'instruisait, la réprimandait, recommençant toujours, sec, grave, patient. Il aurait considéré l'impatience, à l'égard d'un rien aussi charmant et aussi sot, comme un véritable gaspillage d'énergie. Elle lui faisait le compte de ses dépenses, et quand l'une d'elles lui paraissait superflue, il la blâmait doucement jusqu'à ce que, dans les yeux bleus niais, surgissent de niaises petites larmes ; alors il souriait avec indulgence. Elle avait beaucoup de défauts, elle était oublieuse, coquette, gourmande, assez légère, mais tout cela était si peu de chose, elle-même, augmentée de ses défauts, était si insignifiante et si peu agaçante à cause de cette insignifiance même ! Un petit poisson blanc. Quelquefois, elle s'asseyait au piano et chantait des chansons de son pays. Sa petite voix niaise remplissait la pièce d'un crissement de cigale, et avec ses épaisses petites mains niaises de baby elle s'accompagnait elle-même au piano. C'était tout à fait idyllique.

IV

La marche à travers la campagne et dans la tempête alourdissait encore les membres de M. d'Andergast lorsqu'il arriva chez Violette. Il avait dîné chez lui et s'était habillé avec soin. Elle se plaignit d'un ton boudeur. Elle sentait qu'il la négligeait, ses visites étaient devenues de plus en plus rares ces derniers temps. Dans son allemand qu'elle estropiait si drôlement – car il avait insisté pour qu'elle apprît l'allemand – elle disait qu'elle sentait qu'on la négligeait « like a single shoe ». M. d'Andergast apaisa son humeur aussi facilement qu'on éteint une allumette. La journée avait été mauvaise pour elle. Elle avait perdu sa montre-bracelet en or. Elle disait qu'elle ne saurait plus quelle heure il était, « poor little Violet has lost the time », que la nuit elle s'éveillerait toutes les heures de peur de manquer le jour et attendrait jusqu'à ce que l'affreuse grosse cloche de l'église sonnât. M. d'Andergast avait l'air de méditer sur un problème de jeu d'échecs, il dit qu'on tâcherait

de lui en acheter une autre et qu'il lui faudrait faire sa déclaration à la police. Il lui indiqua le chemin, la maison, les formalités nécessaires. Assise en face de lui pendant ce temps, elle le regardait avec une admiration sans mesure. Elle lui avait acheté les cigares qu'il préférait ; prestement, elle lui apporta la boîte, lui passa du feu, alluma elle-même une cigarette, puis ils s'entretenaient paisiblement, parlant avec force détails de l'arôme, du prix de ce tabac un peu fort. Comme M. d'Andergast se passait souvent la main sur le front, elle finit par remarquer sa mine fatiguée, et, à sa question pleine de sollicitude, il répondit qu'il avait une migraine assez violente. Les yeux agrandis d'épouvante, elle le regarda comme si jamais l'idée ne lui était venue qu'un être aussi colossal pût tomber malade ou être seulement souffrant. De sa voix apeurée d'oiseau, elle proposa différents remèdes ; comme il les écartait tous avec une ferme douceur, elle se mit à le gronder et il se laissa faire. Elle lui dit qu'il devait s'étendre et se reposer. Il reconnut que c'était juste et obéit. Il s'allongea sur le divan, elle le couvrit d'un grand châle, éteignit les lumières sauf une lampe basse à abat-jour et dit qu'elle allait le laisser seul, qu'elle irait pendant ce temps dans sa chambre à coucher et ne le dérangerait pas. Sur le seuil, elle se retourna encore une fois, lui caressa les tempes de ses doigts courts avec un miaulement de tendresse : « You are a naughty boy », dit-elle en hochant la tête d'un air avisé, « you work too much and you think too much. Beaucoup trop. Sure. » Il sourit aimablement, il acceptait sa compassion grondeuse avec la gravité qu'on affecte pour recevoir d'un enfant un jeton qu'il dit être une pièce d'or.

Longtemps il demeura étendu les yeux ouverts, le cerveau étrangement vide, dans la pièce presque obscure. Combien de temps s'était-il écoulé quand il se releva, il ne le savait pas. Il regarda sa montre, mais si distraitemment qu'il ne savait plus l'heure lorsqu'il eut refermé le boîtier. Il ouvrit sans bruit la porte de la chambre voisine. Violette était dans son lit et dormait. En face du lit une vieille rose tombait du plafond. Violette avait une prédilection pour les lampes suspendues et ne dormait jamais dans l'obscurité. Elle avait peur des ténèbres et était rétive à toute remontrance à ce sujet. M. d'Andergast, debout près du lit, regardait la dormeuse. Comme la nature efface du visage endormi toute activité cérébrale, celui-ci retrouve complètement son état de nature et, pour la petite Violette, il y avait moins à faire pour cela que chez toute autre créature humaine. Elle gisait là, purement végétative, toute rose du reflet de cet éclairage romantique en même temps que des couleurs qui révélaient sa jeunesse et sa santé. Quelquefois, une

expression de peur passait sur ses traits et, pour quelques secondes, la vieillissait d'autant d'années. Mais on eût dit une courte vague sur l'eau et l'on ne voyait pas que cela répondît à un ébranlement des couches profondes. Un soupir. La poitrine se soulève, puis tout le corps redevient paisible. Comme tous les hommes pour qui la conscience psychologique est la seule manifestation de la puissance vitale, M. d'Andergast n'aimait pas voir des dormeurs. Il lui fallait même surmonter un léger effroi chaque fois qu'il voyait un visage endormi. Il s'approcha de la table de toilette, se laissa tomber dans le fauteuil et resta ainsi, dans l'attente, tourné de biais vers le lit. Le miroir au-dessus de la table était disposé de telle sorte qu'il laissait voir la dormeuse quand on y jetait un regard. Cette façon de la regarder agréait à M. d'Andergast. User des moyens indirects était conforme à sa nature. Peu à peu cependant il sembla oublier où il se trouvait, son menton s'affaissa lentement sur sa poitrine, ses yeux fixes chargés d'une expression indiciblement sombre et dure scrutaient un abîme invisible et il demeura ainsi des heures. Il y avait quelque chose de formidable dans l'attitude de cet homme assis, immobile, le regard fixe, avec sa puissante stature, son crâne énorme, son visage de pierre. Lorsque enfin il releva la tête et que son regard tomba sur le miroir, ce n'est pas lui, ni Violette endormie qu'il y vit, mais Waremmé. C'est-à-dire une personne dont il admit, sans plus, qu'elle était Waremmé, mais qui n'avait qu'une vague ressemblance avec ce Waremmé qu'il avait vu pour la dernière fois dix-huit ans et demi auparavant. Cette personne donc – il n'en apercevait que le buste un peu plus grand que nature – étendait le bras droit, la main gauche était appuyée sur la hanche et, sur la main droite ouverte, Etzel était debout, très petit à la vérité, mais très audacieux et même avec une certaine impudence dans l'expression. Il tenait une lanterne sourde à la main, la lueur en tombait, brutale, sur le visage de Waremmé (ou de celui qu'il voyait là) et le rendait parfaitement translucide, comme si la peau et les os étaient de la gélatine et qu'ainsi fût mis à nu le cerveau sur lequel la lumière était principalement dirigée. Toute la masse cervicale avec ses canaux, ses méandres et ses bosses, son infini réseau de fibres et de veines se contractait sans cesse, comme sous le scalpel d'un chirurgien, sous l'action du rayon lumineux qui pénétrait sans que rien pût l'arrêter. Et comme le rayon conduit par le petit poing nerveux allait en tous sens, semblant vouloir découvrir un endroit précis, peu à peu la masse molle, répugnante, aux convulsions douloureuses, devenait perceptible dans toutes ses parties, de la façon la plus nette. « Qu'est-ce qui m'arrive ? pensa M. d'Andergast irrité, je vois des

fantômes, les yeux ouverts, je vois des fantômes. » De l'index et du majeur il se rabattit les paupières et lorsqu'il regarda de nouveau dans le miroir, il ne vit plus que la jeune fille endormie éclairée d'un rayon rose par la lampe suspendue, souriant à quelque joli rêve, insignifiant à coup sûr.

M. d'Andergast se leva sans bruit et retourna dans le petit salon. Il s'assit en face du bureau aux pieds minces et branlants, prit du papier et une enveloppe dans un sous-main, regarda sa plume à contre-jour avant de se mettre à écrire, puis il écrivit de sa grande écriture large, aux lettres penchées les unes sur les autres dont les l, les t et les f avaient l'air de poteaux télégraphiques déjetés par le vent : « Chère Violette, cette soirée était malheureusement la dernière que je pouvais passer avec toi. Les notes en souffrance seront réglées. La pension mensuelle de cent cinquante marks courra jusqu'au 1^{er} juillet. Je te souhaite bonne chance dans la vie. – W. A. » Après avoir mis la lettre dans l'enveloppe, il appuya celle-ci munie de la suscription : « À miss Violet Winston », contre le pied de la lampe électrique, tourna le bouton, passa, toujours sans bruit, dans le vestibule étroit comme une cage, s'enveloppa dans son manteau, enfonça son melon sur son front, arriva dans l'escalier et laissa la porte retomber lentement. C'est seulement après avoir marché un moment qu'il s'aperçut qu'il avait cessé de pleuvoir et qu'un ciel scintillant se déployait au-dessus de la ville.

V

Le domestique annonça que Pierre-Paul Maurizius convoqué pour onze heures était dans la salle d'attente. Le substitut Naemlich ramassa ses papiers dans sa serviette et se retira. M. d'Andergast demeura un moment la tête appuyée dans sa main, son calepin ouvert devant lui. Il devait d'abord se rendre compte de ce qu'il désirait savoir du vieux. Il lui faudrait peser chaque mot. Il était nécessaire de l'occuper un moment de ses propres affaires pour le surprendre ensuite en l'interrogeant brusquement sur Etzel. Jusqu'à quel point cet homme se laisserait-il distraire, égarer, entraîner sur une fausse piste, c'est ce que révélerait le cours de l'entretien. La soudaine connexité de ces deux affaires était affligeante et torturante. Affligeant et torturant ce jeu d'attrape : « où est Etzel ? », mêlé intimement à cette insoluble énigme d'un crime déjà en voie d'expiation. C'est seulement lorsque le nom de Maurizius frappa son oreille que M. d'Andergast sut qu'il n'avait pas fait venir le vieux

d'abord pour le semoncer, puis pour obtenir de lui, à l'occasion, quelques éclaircissements sur certains points de détail restés obscurs dans le procès ; c'était là le moindre de ses mobiles, son but principal était de l'interroger sur Etzel, de l'entendre parler d'Etzel, de diminuer cette inquiétude insensée dont – au point où en étaient les choses – le raisonnement ne le délivrait plus et qu'il ne parvenait plus à tromper. Une autre raison encore l'avait poussé, plus étrange, plus irritante : un désir, un sentiment de vide, une insatisfaction, une impatience, un mal qui le rongait et le griffait au-dedans, comme si un organe interne dont on n'avait jamais jusqu'ici perçu l'existence se révélait soudain meurtri et blessé.

Le bureau dans lequel le procureur recevait était une pièce d'angle à deux fenêtres, donnant sur l'hospice et la rue du Mouton dans les dix ou douze cabarets de laquelle ceux qu'on citait au tribunal et les témoins des basses classes passaient des heures à boire et à faire du vacarme. Au mur peint en brun, derrière le bureau, était accroché un portrait de Bismarck, grandeur naturelle. L'étagère basse contenait les commentaires de loi, quelques années du *Bulletin des juristes* et les décisions du tribunal d'Empire. La propreté et l'ordre méticuleux ne faisaient qu'accentuer la nudité, l'austérité accablante et désespérante de l'endroit. Dès le premier coup d'œil, on devinait qu'il y avait dans cette maison cent pièces tout aussi austères et tout aussi désolées et qu'il y en avait vingt à trente mille dans toutes les villes du pays réunies. Elles mettent une frappe singulière sur le visage des hommes qui y passent une grande partie de leur vie, elles les imprègnent de leur austérité et de leur désolation.

Le vieux Maurizius resta debout près de la porte après s'être incliné profondément. Il portait une sorte de vareuse de chasseur avec des boutons de corne de cerf. De son bras gauche, il tenait l'inévitable casquette de marin. M. d'Andergast jeta sur lui un regard oblique, sous ses paupières à demi baissées, regard du criminaliste qui apprend en une seconde ce que, dans certaines circonstances, un long interrogatoire lui refuse. Mais ici la récolte fut maigre. Un visage de vieillard, tanné, contracté, obstiné, immobile. Cependant l'insensibilité bougonne du vieux n'était qu'affectée. Derrière l'impassibilité extérieure, l'attente martelait sa poitrine comme avec des pilons de fer. Il lui semblait être enfin arrivé au grand tournant. Comment en serait-il autrement, à quoi bon cette convocation alors, toute cette affaire mystérieuse avec le petit ? Il osait à peine penser. Depuis qu'il avait reçu la feuille à en-tête du cabinet du procureur, il n'avait plus mangé ni dormi, avait

oublié de bourrer sa pipe et, quand il l'avait bourrée, oublié de l'allumer. Il était donc là, prêt à entendre, prêt à parler. Mais il se méfiait de sa langue, il craignait de laisser échapper le mot maladroit ou prématuré qui risquait de lui nuire. Il avait l'impression de n'être pas debout sur le sol, mais suspendu en l'air et menacé de tomber au premier pas. « Ressaisis-toi, se répétait-il sans cesse, celui-là aussi est un être de chair et d'os. » « Je vous ai fait venir pour mettre fin à vos démarches et à vos requêtes. Prenez garde, il pourrait bien un jour vous en cuire. » La voix lui parvenait, froide. Elle ne contenait rien qui ressemblât à une promesse, qui annonçât une disposition nouvelle. « C'est bon, nous ne sommes encore qu'au commencement. MM. les juristes, quand ils veulent aller à Rome, font d'abord comme s'ils allaient à Amsterdam. » Maurizius s'inclina. Rien de plus. Les parois de son nez touchaient la cloison nasale, ses narines se creusaient. La mine majestueuse de l'homme assis au bureau l'intimidait démesurément. Il se sentait aussi dépendant de lui qu'une cloche de la poutre à laquelle elle est attachée. Il tremblait à l'avance à l'idée d'entendre de nouvelles paroles, mais ne révélait rien de son angoisse ; il regardait fixement en face, comme un pilote, l'écueil tout proche. Celui dont la puissance réglait des destinées avait à la main un crayon qu'il retournait sans arrêt entre deux doigts, de sorte que la pointe en était dirigée tantôt vers le haut, tantôt vers le bas. C'était bizarre ; il aurait fallu savoir pourquoi il faisait cela ; ce n'était pas avec cela qu'il pensait vous faire peur. « Je voudrais à ce sujet vous adresser quelques questions, mais j'attire votre attention sur ce fait que notre entretien n'a aucun caractère officiel et ne nous engage nullement l'un et l'autre. Asseyez-vous. »

Voilà qui allait déjà mieux. Nous voilà donc embarqués. Il n'obéit pas à l'invitation qu'on lui fit de s'asseoir. Cela pouvait être un piège. Il y répondit par sa révérence stéréotypée. On eût dit des politesses de pingouin. « Qu'est-ce qui vous a amené à penser que M^e Volland ait été imposé à votre fils ? » Maurizius se frotte les lèvres l'une contre l'autre pour les humecter : il voit devant ses yeux une salamandre grotesque bondir avec une vitesse folle ; si seulement cet homme finissait de tourner et de retourner son crayon ! C'est à devenir fou. Le crayon s'allonge sans cesse, devient haut comme une tour. – À présent, mes braves petites pensées, tâchez de ne pas vous éparpiller. « Ce n'est pas une supposition, monsieur le Procureur. Léonard m'a dit qu'on avait désiré qu'il en fût ainsi. » Ce crayon, ce maudit crayon, et avec cela, ce diamant qui étincelle à son doigt... bon, bon... il n'y a qu'à regarder du côté de la fenêtre, bien qu'il vaille mieux peut-être ne pas cesser de regarder le

danger en face, ce danger dans lequel on ne peut s'empêcher de placer tous les espoirs. Ai-je dit cela convenablement ? d'une façon intelligible ? Il avait comme du sable entre les dents qui l'empêchait de parler distinctement. « On l'avait désiré ? Et qui donc ? — On le lui a fait entendre. — Quelqu'un de précis ? — Quelqu'un de précis. — Vous vous faites illusion sur la manière dont les choses se sont véritablement passées. — Je ne crois pas, monsieur le Procureur (et il se dit à lui-même : ma conviction est aussi inébranlable que la cathédrale de Cologne). — Le projet peut avoir émané de la famille. — C'est possible, bien sûr, mais de ce côté-là, il n'y avait que le vieux Jahn, Théophile-Guillaume. — Eh bien ! alors... — C'est bonnet blanc, blanc bonnet. — Que voulez-vous dire par là ? — Cet homme n'a eu en vue que la perte de mon enfant. — C'est stupide, mon ami, votre fils avait lui-même préparé sa perte, le plus mauvais des défenseurs ne pouvait pas aggraver son cas, le meilleur ne pouvait rien empêcher. — En outre Léonard avait laissé à Anna Jahn les mains libres, pour qu'elle lui choisît l'avocat qui conviendrait le mieux. — Eh bien, elle a jugé que c'était ce Volland qui convenait le mieux. — Très bien, monsieur le Procureur, mais on a su bientôt ce qu'il valait. — D'autres se sont proposés, c'est l'affaire de l'accusé de choisir son défenseur ; dès le premier entretien, il a dû s'apercevoir qu'il était mal servi. — Monsieur le Procureur, cela lui était devenu égal. — Comment égal ? Comment cela peut-il être égal à un individu dont la tête branle déjà sur les épaules ? — Si, monsieur le Procureur. Quand quelqu'un est innocent et qu'il ne voit aucune possibilité de prouver son innocence, cela lui est bien égal ce qu'un ergoteur peut inventer en fait de subtilités. Dans son cas, il aurait fallu que le bon Dieu en personne plaidât pour lui, et qui sait si ça aurait suffi ? »

Le silence tomba pendant quelques minutes. Un silence qui aspirait toutes les pensées, un morne silence. Le corps de Maurizius se balance un peu comme la pointe d'un mât par brise tempérée. Il jette un regard craintif sur le procureur. « Il se passe quelque chose chez cet homme », se dit-il, et son cœur cesse un instant de battre. M. d'Andergast promena lentement sa main droite sur son visage, les quatre doigts sur une joue, le pouce sur l'autre. Il éprouvait un curieux bien-être physique à toucher la peau de ses joues. « L'innocence, pensait-il, et il dilatait ses poumons avec un orgueil d'endurci. L'innocence ! c'est de la rhétorique et une rhétorique insolente et révolutionnaire quand le droit et la loi ont prononcé. L'innocence ! alors que le malfaiteur est confondu, que l'expiation est en cours, que la justice divine et la justice humaine ont eu satisfaction. L'innocence ! » C'est comme si le

vieux lui avait lancé un pavé contre la poitrine. Mais Maurizius voyait juste, quelque chose se passait en lui. Il y avait pour M. d'Andergast un moyen de rendre sa conviction plus inébranlable qu'elle ne l'était. Il était en son pouvoir de se procurer une preuve irréfutable. Il pouvait s'assurer de la manière dont ce Léonard Maurizius portait le destin qu'on lui avait imposé. Ce n'était pas inadmissible qu'en face de lui il rompît son silence de dix-huit années, qu'il soulageât son âme, s'humiliât et avouât. Obtenir une telle victoire, cela valait bien quelque peine. Et voilà ce qui se passait en M. d'Andergast et ce que le vieil homme qui ne vivait que de ses illusions et de ses espoirs flairait grâce à une mystérieuse télépathie. « Vous rappelez-vous encore ce dont vous avez parlé avec votre fils cette soirée d'octobre où il est venu vous voir pour la dernière fois ? » Maurizius secoua la tête, mais ce n'était pas en signe de dénégation ; il s'étonnait seulement qu'on pût croire qu'un seul des détails, même le plus infime, eût pu s'effacer de son souvenir. En même temps, on eût dit que son visage se recouvrait d'un voile gris ; il savait viser, cet homme derrière ce bureau, et il ne manquait pas son but. Le voilà qui pose enfin l'inférieur crayon, mais en revanche il vous regarde avec ses yeux bleus comme pour vous inviter à venir directement vous y promener. Ô Dieu sauveur ! tout ce bleu que ce homme a dans les yeux, c'est comme si tout ce qui s'était passé autrefois s'y reflétait. Maurizius saisit l'un des boutons de corne de sa vareuse et se met à le tourner nerveusement. Il est superflu qu'il raconte ce que le gars lui a servi en fait de mensonges, des mensonges plus gros que lui ; il n'en parle que par allusions et tête basse. Mensonge que le voyage d'études sur mission du gouvernement. Mensonge que les douze cents marks qu'il aurait reçus pour son dernier ouvrage si l'éditeur n'avait pas fait faillite ; mensonge que M. de Krupp l'ait convoqué pour accréditer un Hollandais douteux ; mensonge enfin que son intention eût été de venir le lendemain pour dire adieu à son père, mais que quelqu'un lui aurait dit à Wiesbaden qu'il était malade, sur quoi il aurait prié le comte Hatzfeld de lui prêter son auto. Il n'était pas du tout allé à Wiesbaden et l'auto d'un bijoutier n'était pas assez reluisante pour lui, il fallait que ce fût celle d'un comte. Piteux mensonges qui tenaient de moins en moins debout à mesure qu'il les amassait. Malade ? non, Pierre-Paul Maurizius se gardait bien d'être malade dans ce temps-là, quand il avait à attendre que « son jour » vînt, exactement comme il se garde aujourd'hui de tomber malade puisque maintenant plus que jamais il doit attendre l'aube de « son jour ». Oh ! ces petits mensonges sots et pitoyables qui voulaient dire : « Regarde-moi,

regarde quel gaillard je fais, vois la considération dont on m'entoure, tu peux être fier de moi, j'ai bien fait mon chemin dans le monde. » Si encore son visage n'avait pas démenti toutes ses paroles ! Il avait l'air d'avoir bu et fait la noce pendant trois jours et trois nuits, l'air de quelqu'un qu'on vient d'arracher d'une maison qui brûle et qui a encore l'épouvante dans le dos.

Le bouton de corne était détaché. Maurizius le tenait dans sa main, il le regarda, stupide, et le glissa dans sa poche. Son récit avait été une psalmodie monotone à peine intelligible. À ce moment, il avança de deux pas, comme s'il lui fallait être plus près de l'auditeur pour dire ce qu'il se décidait à dire maintenant : « Il s'était sans doute imaginé que j'allais l'assaillir de questions et lui faire des avances. Il avait pensé sans doute que, après des années, nous... car c'était comme ça, monsieur le Procureur, à cause de son mariage... je n'avais plus du tout d'amitié pour lui. C'était fini. Il aurait aussi bien pu s'appeler Léonard Schulze. Il avait pensé, sans doute, puisqu'il venait de lui-même et qu'il était là en face de moi, dans la nuit, à discourir comme quelqu'un qu'on est à la veille d'interner... eh bien ! il s'était imaginé que j'allais lui tendre la main. C'était cela, monsieur. Et je ne l'ai pas fait. J'ai bien vu où il voulait en venir. Mais moi, je ne l'ai pas fait. Et cela, monsieur le Procureur, cela me restera sur la conscience. J'en devrai compte. L'homme est une crapule. Quand l'homme ne veut pas et s'obstine, il devient une crapule. Tout simplement. De quoi s'agissait-il donc, je vous en prie (il fit encore un pas en avant, mit la paume de sa main sur sa tête, et les lobes de ses oreilles devinrent rouge sang), de deux mille marks, mettons trois mille. Si je les lui avais donnés, si dans mon orgueil de gredin je ne m'étais pas acharné à vouloir, non seulement qu'il se traînât à mes genoux – car il l'a fait finalement – mais qu'il me donnât raison contre son Elli, si je m'étais dompté et que je lui eusse donné les deux ou trois mille marks – j'aurais pu me les procurer, c'est aussi sûr que me voilà – alors, tout aurait tourné autrement. Alors, il se serait libéré quelque temps, il ne s'en serait pas retourné dans sa maudite maison, le désespoir au cœur, et il ne se serait pas précipité dans le filet comme un oiseau hagard. Alors, il aurait vu ce qui se passait autour de lui et il aurait pu se garder. Voilà l'histoire, monsieur, c'est sa vie qui était en jeu, cette nuit-là, et sa vie même m'a paru ne pas valoir trois mille marks. Réfléchissez, monsieur, à ce que vaut une existence. Réfléchissez au prix d'une vie. Peut-on l'estimer avec des chiffres ? Elle n'a pas de prix, pas plus que le ciel et je l'ai trouvée trop chère pour trois mille marks. » Il abaissa la main qu'il avait mise sur sa tête et, se penchant en avant, d'un grand coup il

la posa sur la table sous les yeux de M. d'Andergast comme un témoignage et une offrande visibles. Et lorsque M. d'Andergast leva les yeux, il vit sur le visage ravagé couler des larmes limpides comme de l'eau.

M. d'Andergast se leva d'une secousse, traversa la pièce et resta debout devant la fenêtre. « Vous voyez les choses sous un jour faux, dit-il d'une voix fêlée et sans détourner le visage de la fenêtre. Vous avez arrangé l'affaire à votre guise, mais cela n'a aucun rapport avec la réalité des faits. — Je ne sais pas ce que c'est que la réalité », repartit le vieux d'un air sombre. Puis, après un temps de méditation muette, la tête rentrée et les yeux baissés : « Monsieur le Procureur, aidez-moi ! » M. d'Andergast se retourna et marcha sur lui. Le haut du crâne du vieux lui venait à l'épaule ; il découvrit la loupe rouge et il en eut un haut-le-cœur : « Qu'avez-vous fait du petit, de mon fils ? » demanda-t-il d'une voix âpre. Maurizius eut un clignement d'yeux et parut soudain s'abîmer en lui-même. « Le petit est venu de lui-même me trouver, dit-il après un long silence. Après sa visite, j'ai cru que tout cela n'était qu'un rêve. De ma vie, je n'avais eu d'apparition ou quoi que ce soit de cette sorte. Depuis dix-huit ans, je suis en mon âme un homme mort, mais tout au fond, il y a encore comme une étincelle qui luit. Mais je voulais dire... c'est ceci que je voulais dire. Le petit a été pour moi comme une apparition. Impossible d'exprimer avec le langage du bon sens ce qu'il en est de ce petit. Donc, pour y revenir, nous avons causé deux ou trois fois, je crois. Il s'intéressait à l'affaire. Il a lu tout ce que je lui ai passé, tous les journaux. Un jour, le paquet m'est revenu avec un bout de papier écrit. Sur le bout de papier, il y avait "Maintenant, je m'en vais, il faut que je parle avec Grégoire Waremmé. Quand je reviendrai, nous saurons si c'est oui, ou si c'est non." C'était tout. J'ai ri. Ou plutôt non, je n'ai pas ri. "Petit ange, ai-je pensé, cher petit ange, cher petit fou." Et en même temps, j'ai éprouvé un étrange sentiment, ceci à peu près : "C'est la vengeance de Dieu qui finit par venir.¹" »

M. d'Andergast retourna à la fenêtre. Sur le fond clair du rectangle, il se dressait comme une colonne d'ombre. « Vous ne savez pas où il est ? — Je ne le sais pas et ce que je soupçonne, je ne voudrais pas le dire. — Pourquoi cela ? — C'est une superstition, monsieur le Procureur. — Il ne vous a pas écrit depuis ? — Non, monsieur le Procureur. — Et vous savez... ou bien, est-ce que vous ne le savez pas, où demeure ce... ce Waremmé ? — Est-il permis de demander, monsieur le Procureur, si c'est à titre officiel ou à titre privé que vous me posez cette question ? — C'est... pour l'instant... à titre privé.

— Alors, monsieur le Procureur, puisque j'ai cette superstition, quoi qu'elle vaille, je laisserai, si vous le permettez, la question provisoirement sans réponse. — C'est bien. »

C'était un congé. Mais Maurizius ne bougea pas. M. d'Andergast, avec cette expression de mécontentement concentré qui n'appartenait qu'à lui et sous laquelle pouvaient se cacher des impressions qu'il s'était suffisamment exercé à ne pas laisser transparaître, jeta ces paroles : « Quant à l'autre affaire, je vous conseille de ne rien espérer. On verra. » Le vieux leva les yeux avec une joie qui le brûlait et lui faisait peur à la fois. « Certainement, je... cela va de soi, qu'on... Que pourrait-on espérer en mettant les choses au mieux ? bégaya-t-il d'une voix enrouée. — En mettant les choses au mieux, on pourrait finalement transmettre votre demande de grâce avec avis favorable. » Le vieux s'éloigna sans faire plus de bruit qu'une ombre. Peut-être craignait-il qu'on retirât ces paroles s'il attirait l'attention sur lui.

Lorsqu'un quart d'heure après, M. d'Andergast descendit le monumental escalier de pierre, en boutonnant frileusement son manteau, il avait l'impression de marcher à l'intérieur d'un énorme coquillage dont le bourdonnement mettait son oreille à la torture. Les galeries et les escaliers étaient déjà déserts, mais l'air vibrait encore de pas éteints, de paroles éteintes. Derrière les murailles écrivaient des greffiers penchés sur des pièces et des arrêts. Avec leurs plumes, ils intervenaient dans des destinées humaines, mais leurs physionomies étaient aussi indifférentes que s'ils n'avaient eu qu'à transporter une quantité déterminée d'encre sur une quantité déterminée de papier. Des portes claquaient, de grêles sonneries électriques tintaient, des voix nasillardes dictaient devant des machines ou criaient dans des téléphones. On présentait des requêtes, on prêtait serment, on rendait des verdicts, on interprétait des lois. Tout cet ensemble est un organisme articulé dans lequel tous agissent, obéissants et conscients de leurs devoirs ; auditeurs, assesseurs, substituts, avocats, conseillers à la Cour, archivistes, secrétaires, trésoriers et juges, hiérarchie vénérable dont ils ne peuvent imaginer qu'en frissonnant le sommet, le couronnement, l'auguste pensée qui l'anime toute ; mais est-ce qu'ils soupçonnent sa présence, est-ce qu'ils savent qu'elle est là, au fond du coquillage ? Frémissent-ils à cette idée ? C'est à savoir. Le coquillage semble, il est vrai, contenir l'océan quand on prête l'oreille à son murmure, mais son éternel concert d'orgue n'est qu'un leurre, et il ne murmure que parce qu'il est creux.

PARTIE DEUX
ENTRE DEUX MONDES

Chapitre huit

I

Etzel n'avait à redouter aucune poursuite durant le trajet. Il savait que son père ne rentrerait que le jeudi de son voyage officiel. D'ici là, il serait à Berlin. La seule question qu'il se posait était celle-ci : que faire alors ? où trouver un refuge ? où se cacher ? Sans doute avait-il prié son père dans sa lettre d'adieux de ne pas le faire poursuivre, mais il ne s'illusionnait pas, il savait bien que cette prière ne serait pas entendue. Il fallait qu'il se sentît à l'abri de toutes recherches et qu'il gardât pour toute éventualité sa liberté de mouvements, sans quoi toute l'affaire devenait inutile. Dans tous les hôtels, dans toutes les pensions, dans toutes les auberges, on serait obligé de le déclarer à la police. Essayer d'un faux nom n'aurait pas grand succès puisque, si on le recherchait, on avait son signalement et ceux de la police étaient malins dans ces sortes de choses. Il ne connaissait personne à Berlin, pas un ami à qui il pût s'adresser, en dehors peut-être, hélas ! peut-être (un soupir anxieux accompagna cette pensée) de Melchior Ghisels. Seulement, il était permis de penser qu'un Melchior Ghisels ne pouvait se soucier d'affaires aussi mesquines, au cas même où il serait porté à se soucier d'un Etzel Andergast. Où aller alors ? C'était un gros souci.

Le hasard lui vint en aide. Pendant qu'il se tenait assis bien droit dans un coin du wagon, occupé à méditer sur cette difficulté qui, d'heure en heure, lui paraissait plus insurmontable, son regard tomba sur une femme de quarante-cinq à cinquante ans, assise en face de lui et qui le considérait depuis quelque temps d'un air moqueur. Plongé dans ses réflexions, il avait accordé peu d'attention à ses compagnons de route ; il y avait pas mal de monde dans le compartiment, tous gens de condition moyenne : petits artisans, voyageurs de commerce, femmes, enfants, jeunes filles. À partir de Cassel seulement les

banquettes se vidèrent et jusqu'à Hanovre il ne monta presque personne. Mais la femme resta et engagea bientôt la conversation avec lui. Elle était ignorante, bavarde, au demeurant assez brave femme ; elle présentait, de plus, un trait qu'il avait souvent observé chez les femmes de la petite bourgeoisie, quelque chose d'éreinté et d'usé dans l'attitude, et une expression qui lui rappelait les chevaux qui s'abattent dans la rue et qui restent étendus sur le pavé avec, dans les yeux, une interrogation têtue et pitoyable en même temps. Dès les premiers mots, il sut son nom ; sa situation et son état de fortune ne lui restèrent pas non plus longtemps inconnus. Elle s'appelait Schneevogt, son mari était comptable dans une maison de commerce, sa fille Melitta, âgée de dix-neuf ans, était également employée dans un magasin. Elle habitait rue d'Anklam, dans la partie nord de Berlin, un logement de trois chambres avec deux mansardes qu'elle louait à des messieurs ; elle raconta qu'elle venait de Mannheim où elle avait enterré son unique frère qui, lui aussi, avait bien mené sa barque : il était relieur, et de plus champion d'échecs et secrétaire de la chorale. En partant pour Mannheim, elle avait l'espoir d'hériter au moins de quelques babioles, mais son espoir était tombé à l'eau, il n'y avait pas un radis, rien qu'un mobilier de pacotille et des dettes. C'était difficile de s'en tirer, disait-elle. En son for intérieur, elle avait compté sur le cher défunt, car il fallait diablement s'échiner et on n'en était pas plus riche pour cela, son mari était toujours souffrant et avec son salaire, mon Dieu, il y avait juste de quoi ne pas mourir de faim. On ne lui aurait pas prédit à son berceau qu'à cinquante-sept ans il lui faudrait vivre de harengs et de pommes de terre, un homme si intelligent ; malheureusement trop honnête, aussi pas moyen d'avancer dans la vie. Melitta apportait au ménage la plus grosse part de son salaire mensuel, mais que faire avec soixante-dix marks ! il fallait bien que cette jeunesse s'amusât un peu, etc., etc. C'était un flot de paroles ininterrompu ; elle les débitait d'une voix uniformément stridente, non seulement comme si elle attendait d'Etzel compréhension et sympathie pour sa mauvaise fortune, mais comme s'il en était quelque peu responsable. Pour des gens de cette sorte, le malheur est le résultat d'une faute, jamais de la leur, mais de celle de la société qui n'a pas su apprécier et utiliser leurs dons et leurs mérites, ou de celle de quelques personnes en particulier, qui se sont dérobées au moment décisif, par méchanceté, faiblesse ou sottise. Elle ne pouvait se lasser de jeter sur le passé des regards pleins d'amertume, de faire des comparaisons non moins amères sur le sort de telle ou telle de ses connaissances, des remarques méprisantes sur l'incapacité d'un sieur Schmitz

qui était quand même devenu directeur d'usine, d'une dame Hennings, fille d'un savetier, « aussi vrai que je vous le dis, même qu'elle cousait autrefois des chemises d'enfants, rue de Marienbourg, à l'endroit où cette rue est le plus sordide, et elle habite maintenant dans une villa de Grunewald et a son auto ». Si, par exemple, le défunt avait eu de l'esprit, qu'il eût mis la chance à profit, il y a trois ans il aurait pu vendre sa boutique et où en serait-elle, Mme Schneevogt, maintenant, dites un peu ? Cela crie vengeance au ciel. En même temps, elle criait réellement, se penchait vers Etzel, et ses yeux lui lançaient des éclairs chargés de menaces et de reproches. Lui, opinait. Il était tout à fait de son avis. Il trouvait que la famille Schneevogt était bien plus digne d'avoir son auto et d'habiter Grunewald que Mme Hennings qui avait cousu des chemises d'enfants, et que le défunt relieur était impardonnable d'avoir laissé passer une semblable occasion. Plein de sincère sympathie, il regardait la femme, prêt à toutes les concessions qu'elle exigerait de lui, prêt à reconnaître que M. Schneevogt était un génie dans le monde du négoce, que Melitta qui, malgré sa voix ravissante, n'était lancée par aucun agent et aucun directeur de théâtre, était une grande cantatrice et Mme Schneevogt elle-même le parangon de toutes les vertus et de tous les talents féminins. La femme était édifiée de sa pénétration et elle lui fut, dès lors, tout acquise. Lorsqu'elle sortit d'un paquet graisseux une demi-douzaine de tartines, elle l'invita à casser la croûte avec elle. Ses mains tremblaient, elles étaient sèches et déformées par le travail. Ces mains intéressaient Etzel. Il se disait : « Ce sont des mains d'avare. » Il apprécia d'autant plus l'offre qu'elle lui fit de quelques tartines et il en mangea deux. Il regardait la femme manger. Elle mangeait avec avidité, avec plaisir. Ses yeux très rapprochés avaient un regard vacillant. À coup sûr, ce visage n'avait jamais été joli, et il était maintenant parcheminé par les soucis, l'envie, le mécontentement. À travers ces sentiments sommeillait une estime de soi-même portée à un degré presque incompréhensible. Si mes affaires à moi ne vont pas, quel est celui qui pourrait espérer que ses affaires iront ? Etzel utilisa la trêve du repas pour faire, non sans précaution, allusion à son embarras. Il cherchait un logement, dit-il, le prix n'avait pas grande importance, bien qu'il ne roulât pas précisément sur l'or, mais il était obligé de demeurer caché quelques semaines. Des discordes domestiques l'avaient chassé de la maison, il fallait attendre que les choses rentrassent dans l'ordre et il avait accepté, en attendant ce jour, un poste de secrétaire particulier. « Mon nom est Mohl, dit-il, si vous permettez que je me présente, Edgar Mohl. » Pourquoi choisit-il

précisément le nom de ce camarade d'école qui était si vorace, lui-même ne se l'expliquait pas ; il avait été bien avisé de ne pas choisir comme prénom « Nicolas », par exemple, il s'était rappelé à temps que son linge était marqué d'un E. Tout cela était dû à une inspiration subite.

Mme Schneevogt plissait ses yeux en le toisant. Comme il était question d'affaires, elle se tint un moment sur la réserve. Du regard, elle l'évaluait : caractère, origines, ressources. Le résultat parut la satisfaire. Un gentil garçon, visage ouvert, de bonne famille probablement. L'affaire promettait. Les deux mansardes étaient libres pour le moment, dit-elle, elles avaient été occupées l'hiver par deux techniciens des usines Borsig, des gens parfaits. Elle ne louait qu'avec pension, le petit déjeuner et un repas, à midi ou le soir. Ce qu'il entendait par ce désir de rester caché, c'était sans doute qu'il ne voulait pas être déclaré à la police. On risquait une forte amende, il le savait sans doute, les agents étaient sans cesse à vous espionner, que c'en était écœurant. Mais lorsqu'il proposa de payer davantage en raison de cette circonstance, elle l'interrompit précipitamment comme si elle ne voulait rien exiger de lui d'illicite : « Bien, nous en reparlerons, en tout cas venez avec moi voir la boîte. Il sera minuit quand nous arriverons, c'est vrai, mais vous pourrez faire la grasse matinée. » Lui, de son côté, faisait le raisonnement suivant : « C'est un hasard épatant, chez le comptable Schneevogt de la rue d'Anklam ! Jamais ils ne me trouveront, ou bien il leur faudrait fouiller toutes les maisons l'une après l'autre. » Il était content... Le train roule à grand fracas à travers une brume gris argenté, la plaine sans limite bouillonne comme la mer. Mais c'est le printemps, tout est inconnu et donc séduisant ; même cette légère angoisse qu'on a dans la poitrine, angoisse en face du monde, angoisse en face des hommes, vous émeut le sang d'une façon qui n'est pas désagréable.

II

La chambre où il s'installa donnait sur une cour sombre et avait dix pieds de long sur six pieds de large ; le mobilier : un lit étroit avec une paille et une couverture de laine, un poêle de fonte rouillée, une commode bancale à trois pieds, une table de toilette ronde en fer avec une cuvette grande comme un plat à barbe, une table de bois et deux chaises de paille. Au mur peint en gris resplendissait une chromolithographie de la bataille de Vionville ; le long

du lit, le mur présentait des éclaboussures de sang suspectes qu'il considéra un moment d'un air interrogateur jusqu'à ce qu'il eût compris qu'elles révélaient la présence d'une colonie de punaises. Il n'avait jamais vu de punaises. Du plafond descendait un bec de gaz avec un manchon Auer et un verre de mica. L'unique fenêtre n'avait pas de rideaux, on pouvait plonger dans le logement d'en face qui semblait comble ; le lendemain, ce fut un défilé constant de nouveaux visages derrière les vitres. « Ce n'est pas joli par ici, pensa Etzel, en déballant son sac de touriste, mais cela m'est égal, je ne suis pas ici pour voir de jolies choses. » Le plus grand inconvénient était que la pièce n'avait pas d'entrée indépendante ; pour y accéder, il fallait traverser la chambre où couchait la fille de la maison. Sans doute, le lit était dissimulé par une mince draperie, mais Etzel se sentait quand même gêné. « Cela ne fait rien, se disait-il en essayant de se persuader lui-même, pas moyen de changer, et si on pouvait changer, ce serait trop facile. » Mme Schneevogt tarda longtemps avant de lui fixer un prix ; il lui fallait tout d'abord se livrer à des supputations, consulter son mari et, pour la pension, calculer son bénéfice, Etzel admettant que, s'il décommandait un repas, elle serait quand même obligée de le lui compter, – nouveau sermon verbeux qui se terminait par un hymne à sa rigoureuse loyauté personnelle. Enfin, elle présenta ses chiffres, logement et pension : soixante marks par mois ; service, éclairage, linge : sept marks cinquante. Etzel ne songea pas à marchander, il préleva soixante-sept marks cinquante sur son pécule et les lui apporta ; cette promptitude le plaça très haut dans l'estime de Mme Schneevogt ; à partir de ce moment-là, elle le considéra comme quelqu'un de « bien » ; mais en même temps elle était l'objet d'impressions contradictoires : d'une part, elle lui voua dans son cœur racorni une certaine affection un peu fruste et elle le plaignit d'être ainsi abandonné par le monde ; d'autre part, elle regretta de ne lui avoir pas demandé davantage, elle se creusa la tête, cherchant ce qu'elle pourrait bien encore tirer de lui et flaira en outre un secret dont la découverte pourrait non seulement lui procurer un bénéfice plus palpable, mais aussi modifier entièrement sa propre existence. On peut observer fréquemment que ce sont toujours les natures inférieures dont l'imagination est si débridée qu'elle leur présente l'éventualité de changements d'existence fantastiques et qui prennent plaisir à se mouvoir dans l'irréel ; la sympathie et l'intérêt personnel deviennent alors pareils à deux sœurs dissemblables qui voudraient bien s'entendre, mais qui ne savent pas comment s'y prendre. Naturellement, elle fouilla dans toutes ses affaires, mais ne trouva pas la moindre indication. Il

avait pris ses précautions et il avait soigneusement passé en revue tous ses bouts de papier, toutes les couvertures de ses livres. Par bonheur, elle montrait peu de méthode dans son espionnage ; son cerveau ne retenait rien d'autre que les mesquineries de la vie journalière ; elle était brouillée avec les autres locataires, en désaccord avec son mari et sa fille, en contestation avec la police, le gouvernement et le bon Dieu lui-même. Quand elle pouvait mettre la main sur Etzel, elle déversait devant lui un torrent de plaintes sur la cruauté du sort, si dur pour elle, si doux pour d'autres, et cela se terminait par un flot de larmes et une petite facture : quarante pfennigs pour la réparation de la serrure, quatre-vingts pfennigs pour une carafe neuve, l'ancienne ayant été fêlée par lui (ce qu'il ignorait). Il ne faisait pas de résistance ; il tirait sa petite bourse et payait. Un frémissement de volupté passait sur les traits de la femme quand elle prenait l'argent dans ses mains osseuses, que ce fussent quarante pfennigs ou, comme la première fois, six billets de dix marks et quelques pièces d'argent. Etzel, alors, ne pouvait se lasser de regarder ses mains, le jeu égaré des doigts qui prenaient ; cela le captivait, comme auraient fait les réactions de fauves affamés auxquels on passe un morceau de viande par la grille ; il aurait voulu avoir assez d'argent pour rassasier l'avidité de ces mains, afin qu'elles pussent au moins trouver quelque repos. Mais il n'en aurait et n'en gagnerait probablement jamais assez pour cela, et la nuit quand il était étendu tout éveillé et pensait à Waremmé (il s'éveillait souvent, car dans le logement d'en face il y avait un cours de danse, comme il s'en aperçut bientôt, et un affreux piano mécanique faisait rage toutes les nuits jusqu'à deux heures), ses pensées allaient aussi à cette femme, et il se demandait si ses mains demeuraient tranquilles au moins pendant qu'elle dormait. Du cours de danse un rayon de lumière arrivait dans la mansarde ; la deuxième nuit, il accrocha son manteau devant la fenêtre et, malgré cela, il ne put s'endormir avant longtemps parce que les punaises le persécutaient. Sommeil, demi-sommeil, rêve, demi-rêve, demi-veille, il glissait sans fin de l'un à l'autre. « Que faire ? pensait-il. Quelle est la manière la plus sage de s'y prendre, quelle est la voie la plus sûre ? par où commencer ? » Commencer, c'était dire qu'on croyait au succès. Il croyait au succès, parce qu'il fallait que l'entreprise réussît. C'était seulement dans les minutes les plus sombres, entre le demi-sommeil et le demi-rêve, alors qu'on ne pouvait capter le moindre jet de lumière, ni dans le monde extérieur, même pas dans le local du cours de danse, ni dans le monde intérieur, c'était en ces minutes-là seulement que des doutes s'agitaient en lui ; une fois ce fut comme s'il

recevait un coup sur la nuque, au moment où cette idée lui vint : « S'il était mort, s'il était mort la semaine dernière, hier ? Alors je trouverais visage de bois et je n'aurais plus qu'à déguerpir. » Mais en réfléchissant bien, il se dit que cela n'était pas possible. Car alors la loi qui le commandait intérieurement s'abolirait d'elle-même : « Alors, se dit-il, la valeur de ma vie se solderait dans l'ensemble de la création par un déficit ; toute chose a une vérité plus profonde que celle qu'on peut voir et comprendre. Comment Waremmé pourrait-il être mort puisque Maurizius est encore en prison ? » C'était cela qui lui mettait l'épée dans les reins, cette chose que son imagination n'arrivait pas à lui représenter tout à fait : cet homme en prison, chaque jour qui s'écoule passe pour lui aussi, et l'on ne saurait trop se hâter de mettre fin à cette situation si l'on veut que le monde cesse d'être une monstruosité, un abcès purulent qui fait mal à l'âme et au corps.

Le lendemain, il alla rue d'Usedom, à l'angle de la rue de Jasmund, et monta au premier. Dans l'escalier, il y avait un écriteau en carton sur lequel on lisait en grandes lettres noires : Mathilde Bobike, repas de midi : 4 marks par abonnement d'une semaine. C'était une de ces maisons dans lesquelles il ne pénètre pas le moindre courant d'air frais pendant des années et où, du couloir d'entrée aux mansardes, règne un vieux relent de mouton, de choux, de langes, de cuir et d'eau de vaisselle. Il demanda à parler à Mme Bobike ; bientôt apparut une femme de six pieds de haut, aux traits osseux, aux cheveux gris qui le regarda de son haut sans mot dire et, quand il eut exprimé l'intention de se mettre en pension chez elle pendant un mois, elle lui tendit, sans mot dire, une quittance ; il paya dix-huit marks et, toujours muette, elle lui remit un mince carnet qui contenait quatre feuilles avec chacune sept tickets de repas.

III

Même chez un enfant, une décision grave et sacrée fait naître des idées qui équivalent à des inspirations. Mais Etzel n'était un enfant que par la taille ; du reste, dire d'un jeune homme de seize ans qu'il est un enfant, ce n'est qu'un moyen commode pour ceux qui se croient devenus des hommes au lendemain de leurs seize ans, de ne tenir aucun compte de lui en le reléguant dans l'enfance. Ils entendent souligner ainsi le manque d'expérience du jeune homme, mais leur expérience à eux n'est qu'une pénible mosaïque qui ne

compose pas un tableau d'ensemble, une addition laborieuse des chiffres les plus minimes qui donne rarement un total. Bien rares en effet sont ceux qui sont capables de faire de vraies expériences. Chez eux, c'est la sève vivante qui manque, ils sont pareils à l'arbre qui ne porte que des fruits ligneux, leur cœur ne garde rien. C'est l'idée de la vie qui rend l'homme créateur, idée innée, idée éternelle qu'il se crée lui-même. Dans ce cas, la jeunesse n'est qu'une étape et, ce qui lui manque en fait de vue rétrospective et de points de comparaison qui s'ajoutent les uns aux autres, elle le remplace par la vie intérieure, l'existence vécue dans le présent de façon intense et passionnée. Décidé à tenter l'impossible, Etzel commença par regarder sans crainte le milieu dans lequel il entraît tout rempli de sa résolution. La pension de Mme Bobike prospérait sous la raison sociale de « Pension pour clientèle bourgeoise », c'est-à-dire que chaque jour, de midi à une heure et demie, s'y réunissaient, dans une grande salle nue et deux autres plus petites, trente à quarante personnes plutôt douteuses, toutes sortes de dévoyés et de gens d'existence précaire, nageurs épuisés du grand fleuve de la vie, gens d'une élégance suspecte ou d'une pauvreté mal dissimulée, commis sans place, virtuoses en tournée, petits acteurs de faubourg et actrices sans engagement, hommes d'affaires entre un coup à tenter et un coup manqué, barmen et danseurs mondains dans des lieux de plaisir de la banlieue, quelques provinciaux arrivés dans la capitale avec leurs derniers espoirs et qui venaient échouer là comme des épaves sur un banc de sable, un ou deux agents politiques louches, une femme mariée qui avait fui le foyer conjugal, une fille de pasteur venue de la Prusse orientale et qui voulait faire du cinéma. Dès le premier instant, Etzel s'efforça de ne heurter personne, de gagner les sympathies par sa complaisance, son air confiant et modeste et sa loquacité. Il se lia bientôt d'amitié avec ses commensaux et, entre la soupe aux pommes de terre et le pâté de légumes, il les entraîna dans des conversations qui enrichirent sensiblement la notion qu'il possédait des différentes couches sociales. On parlait d'une opération frauduleuse, commise quelque part par un individu que l'on nomma avec des clignements d'yeux et quelqu'un ajouta qu'il suffisait d'une bien petite dose de ruse pour glisser à travers toutes les mailles du réseau des lois. On parla d'un certain Éric, acteur de music-hall, qui tenait le piano au café Victoria et qui s'était sauvé avec la jeune femme du propriétaire en emportant quatre mille marks. On en parlait avec un mélange d'envie et d'admiration, de ce ton sur lequel Etzel avait entendu parler jusqu'ici de quelques tours de force ou tout au plus de quelque record

sportif. Derrière lui, on s'entretenait de questions de Bourse ; à la table de gauche, un peintre au faciès de tuberculeux expliquait qu'on gagnait aujourd'hui beaucoup d'argent en falsifiant des tableaux ; à droite, on discutait avec animation sur le pot-de-vin qu'un agent de location avait empoché dans telle circonstance précise. Etzel prêtait l'oreille, docile, intéressé, avec le sourire d'un débutant qui veut s'instruire ; il s'agissait avant tout de se cacher, il aurait voulu pouvoir se cacher même à ses propres yeux, comme si le commerce avec sa propre personne lui pesait, comme si, en des circonstances telles que celles-ci, on ne devait rien savoir et rien sentir de soi-même. Sa personnalité n'était-elle pas double d'ailleurs : Edgar Mohl et Etzel Andergast ? et il jouait à être double pour s'accorder une distraction au cours de la tâche austère à laquelle il s'était astreint ; il s'amusait à exciter l'un contre l'autre, à mesurer l'un auprès de l'autre les deux personnages qui habitaient en lui, seulement Etzel reculait de plus en plus, lui qui était le corps proprement dit, tandis qu'Edgar, l'ombre, gagnait en ampleur avantageuse et ne tolérait aucun obstacle sur ses voies périlleuses.

À différentes reprises, il avait regardé autour de lui, scrutant furtivement les visages, mais aucun des convives ne lui parut être celui qu'il cherchait avec tant d'impatience émue. Enfin, il était une heure moins le quart et la plupart des pensionnaires étaient déjà partis, lorsque entra un homme dont l'aspect ne lui laissa plus aucun doute. Il était de taille moyenne, vêtu d'une longue jaquette grise démodée, d'un pantalon gris qui tombait comme un sac, d'un gilet de velours un peu râpé à fleurs bleues, sa démarche était nonchalante et lourde. C'est seulement après avoir fait quelques pas qu'il enleva son feutre à larges bords et découvrit un crâne planté de poils gris et d'un tel volume que dès cet instant, le corps qui le portait en parut grandi de cinq pouces. Les yeux et le regard étaient complètement dissimulés par des lunettes noires et ces taches rondes et sombres faisaient à tel point ressortir la couleur cadavérique du visage plissé, glabre, pâteux, épais, gélatineux, qu'on eût dit un masque artificiel badigeonné de blanc pour faire peur aux gens. Involontairement, Etzel baissa la tête dans son assiette, il avait l'impression qu'on lui ingurgitait goutte à goutte quelque corrosif, et il dut, à plusieurs reprises, avaler à grand'peine. Il n'osait regarder qu'à la dérobée, mais il sentait cet homme peser sur lui comme un énorme fardeau. La plupart des gens le connaissaient, plusieurs lui firent un signe de tête, pendant qu'il gagnait sa table ; il mangeait seul et l'on avait même mis une nappe pour lui ; quelques-uns dirent : « Bonjour, monsieur le professeur. » Car tout le monde

l'appelait « le professeur », même les gens de la rue qui ne le connaissaient que de vue.

IV

« D'aujourd'hui en huit, décida Etzel, je lui parlerai, sauf si une occasion favorable s'offre d'elle-même auparavant. » Mais il n'y avait guère d'espoir qu'elle s'offrît, le professeur ne parlant à personne. Même quand les tables étaient toutes occupées et qu'on s'entendait à peine parler dans le bruit des voix, il gardait sa table réservée près de la fenêtre sans se mêler à rien et lisait dans un livre qu'il avait pêché dans la poche de derrière de sa ridicule jaquette, et qu'il gardait ouvert près de son assiette. Il semblait ne voir personne et ne pas entendre ce qu'on disait : « Je lui adresserai la parole, décida Etzel, et je le prierai de me donner des leçons d'anglais. » Tentative qui n'avait rien de bien osé ni de surprenant, dira-t-on, puisque tout le monde savait que la profession de cet homme consistait à donner des leçons et à recruter des élèves. Quoi qu'il en fût, Etzel fut soulagé à l'idée qu'il avait du temps devant lui. Le sang lui montait brusquement à la tête, son cœur battait comme un petit moteur à benzine, quand il se représentait leur rencontre et leur tête-à-tête. Ce n'était pas lâcheté, mais il avait conscience de ce que son entreprise avait de démesuré et cette pensée le faisait frissonner ; et pourtant, lorsqu'il réussissait à regarder cette idée en face, qu'il s'en était pénétré jusqu'au bout des doigts et jusqu'au fond de l'âme, il souriait comme un homme qui, debout sur une maison en flammes, calculerait la hauteur d'où il lui faut absolument sauter, désignerait l'endroit où il lui faut absolument tomber, s'il ne veut se rompre le cou et les jambes à coup sûr. Il est nécessaire certes, pour s'en tirer, d'être un sauteur habile, et somme toute, quelque peu magicien.

Cependant il utilisa, selon un plan préalablement établi, ce délai qu'il s'était accordé, à se faire aimer à la pension Bobike, à être connu de tous, à passer pour « bon camarade² », à rendre de petits services, à être pris par eux tous pour un des leurs, à montrer de l'entrain et de la gaieté, à contribuer au divertissement par toutes sortes de drôleries et ainsi à s'imposer insensiblement à l'attention du professeur, pour que celui-ci fût obligé de le remarquer, de se faire de lui une certaine idée dont Etzel plus tard profiterait : l'idée qu'il était un bon garçon, par exemple, capable, digne de confiance,

ayant besoin d'être guidé et utilisable en toutes sortes de circonstances. Il s'aperçut bientôt que le professeur (par-devers lui, Etzel le nommait toujours Waremmé, le nom de Warschauer n'existait pas pour lui) vivait tout à fait solitaire, paraissant n'avoir ni attaches, ni relations ; mais il se dit aussi, non sans raison, qu'il n'est pas d'existence humaine si strictement murée qu'on ne puisse y accéder avec un peu d'intelligence et d'adresse. Il ne suffisait pas de solliciter son admission parmi les élèves de Waremmé, il valait mieux que d'autres circonstances favorables préparassent le terrain. Il se présenta aux autres comme un secrétaire particulier, inventa à cet effet l'histoire d'un oncle, son unique parent, qui avait pris la fuite et qui pourvoyait auparavant à son existence, étant son tuteur et ayant administré pour lui un petit héritage ; son neveu le cherchait depuis des semaines ; il savait de source sûre que cet oncle était à Berlin et habitait dans ce quartier. Cette histoire sentimentale fut bien accueillie. Elle cadrerait tout à fait avec ce milieu. Il s'entendait à souligner les effets en les retardant, il avait le don de convaincre les gens par un regard, un jeu de physionomie. Il faisait comprendre à tous qu'il avait en vue le plus grand bien de chacun, aussi lui accordait-on ce qu'il demandait discrètement pour lui-même : de la bienveillance et un peu de gentillesse. Ses yeux rieurs calmaient le rustre le plus vulgaire. Sa bonne grâce avait quelque chose de familier. Quand il le voulait, il pouvait provoquer des éclats de rire par le geste accablé dont il rabaisait sa casquette sur ses yeux. Des représentants en articles de caoutchouc et des artistes vagabonds ne sont pas gens à s'imposer une réserve de bon ton, le mécanicien-dentiste sans travail, qu'on rencontre en bas devant la boutique de l'épicier, et qui lorgne une boîte de thon en demandant pour dix pfennigs de fromage mou pour son dîner, est content quand on lui adresse la parole. Ce qui plaisait aux gens, c'est qu'il avait l'air d'admettre tout naturellement toute chose. S'il causait avec un cocaïnomane, il semblait s'étonner que tous les gens ne prisent pas de la coco ; s'il avait affaire à un buveur, on eût dit qu'il lui rendait hommage pour l'énergie dont il faisait preuve en buvant, et il vous avait pour le dire un regard aimable comme si l'état d'ébriété était le plus naturel du monde. Un jour, un jeune homme fardé lui fit certaines avances ; lorsqu'il comprit, il promit d'y réfléchir. Au moment où il était le plus fortement ému, il pouvait avoir l'air d'un polichinelle ; quand il avait affaire à un homme en colère, il prenait la mine d'une vieille bonne d'enfant qui est obligée d'apaiser un nourrisson. Aucune perversion ne le surprenait, aucune vilénie ne l'offusquait, il ne montrait d'horreur pour aucun vice et la vue d'un crime

même n'aurait probablement pas modifié un seul trait de ce visage paisible et souriant, tant était grande sa maîtrise de lui-même. On eût dit qu'il jouait un rôle pour se duper lui-même ; bien qu'il se méfiât de tout romantisme et méprisât toute rêverie ; il s'y révélait néanmoins quelque peu enclin, par le fait même qu'il y résistait. Au fond, c'était toujours le même Etzel que sa grand'mère, la générale, avait observé à deux ans assis sur le tapis et s'efforçant de manger avec une cuillère à soupe le rayon de soleil qui tombait dans la pièce en un ruban de poussière lumineuse et qui, ayant aperçu celle qui l'observait, avait, furieux et confus, lancé la cuillère dans le seau à charbon.

On lui demanda comment s'appelait l'oncle fugitif. « Mohl, Mohl, tout comme lui. — Ah ! Mohl ? » intervint un voyageur en cigares ; il avait entendu parler d'un Mohl dans la taverne Mathias. Quelqu'un d'autre lui indiqua un individu qu'on appelait « Mi-soie », client attitré de la taverne de Marbach et qui était un bureau de renseignements ambulant ; il n'y avait pas dans tout Wedding³ une âme qu'il ne connût et dont il ne pût réciter le *curriculum vitæ* sur le bout du doigt. Un troisième conseiller, jaune comme un coing, avec une cicatrice au-dessus de l'œil gauche et qui disait avoir eu autrefois des accointances dans la marine, lui recommanda d'aller au Jardin d'hiver, de s'informer dans les dancings et auprès des différents bookmakers ; dans des cas de ce genre, on avait quatre-vingt-dix chances sur cent d'obtenir un résultat en entrant dans un certain café de la place Alexandre. En outre, il lui indiqua, dans les rues d'Oranienbourg et d'Alsace-Lorraine, plusieurs hôtels où logeaient habituellement des gens qui, sous la menace d'un danger, passaient rapidement de l'un à l'autre, lorsqu'ils désiraient s'éclipser. « Il faut, dit-il d'un ton doctoral au milieu du silence respectueux de la Table Ronde, distinguer entre les refuges pour gens du monde, pour parvenus, pour petits bourgeois et prolétaires ; il faut savoir ce que c'est qu'un asile, une auberge, une taverne. Celui qui est surveillé par la police choisit naturellement un autre refuge que celui qui est poursuivi pour crime, pas besoin de sonder bien bas pour le découvrir ; mais pour l'autre, il faut aller à une plus grande profondeur. Celui qui ne veut disparaître que peu de temps ne s'éloigne pas beaucoup de la surface, et il est d'ordinaire facile à découvrir, même s'il navigue sous un faux pavillon, ce qu'on peut toujours craindre de la part de l'oncle Mohl. On arrive quelquefois au but très rapidement en se renseignant auprès des dames, « tu n'as qu'à interroger ces nobles femmes⁴ » (cette citation fut faite d'une voix chevrotante). C'est ainsi

qu'après avoir longtemps navigué dans les mêmes eaux qu'un certain individu sans pouvoir le harponner, il avait réussi à l'appréhender en s'adressant à la Salomé de la rue de Landsberg à Weissensee. Etzel paya à l'orateur un tribut de reconnaissance enthousiaste pour l'avoir si copieusement instruit. Pour se faire valoir davantage, il développa devant l'auditoire ébahi qui, après ce coup d'éclat, ne tarda pas à dire que : décidément, il était « un peu là », une sorte de philosophie populaire des groupements sociaux ; il démontra qu'étant donné le contact étroit des hommes, au-dedans des différentes couches sociales, et le passage incessant dans la zone immédiatement inférieure ou immédiatement supérieure, tout le monde se connaissait. Chaque tailleur en connaît vingt autres, chaque marchand en connaît vingt, il y a des professions qui sont sœurs, et d'autres qui sont cousines ; le serrurier a des rapports avec le marchand de bicyclettes, le vitrier avec l'architecte, le chef de bureau a l'œil sur deux douzaines d'employés, le garçon de café sert tous les jours deux cents clients dont il sait presque toujours non seulement le nom, mais aussi la condition ; la demoiselle de magasin s'intéresse aux acheteurs, elle sait à peu près ce qu'est chacun d'eux et ce qu'il fait ; les chauffeurs connaissent les gens qui demeurent près de leur station, les conducteurs de tramway connaissent les voyageurs du matin, de midi et du soir, la plupart des gens passent au même moment par les mêmes rues. Peu importe le nombre de connaissances que l'on a, que le professeur, le député, le fabricant en aient deux mille, que l'étudiant pauvre, le colporteur, le petit employé de banque, l'ancien détenu après la levée d'écrou n'en ait que cinquante ou que dix, chacun d'eux est quand même entouré de connaissances ; à chaque échelon de sa vie, il rencontre une connaissance qui le mène, au prochain échelon, à une autre connaissance ; chacun appartient à la guilde de sa destinée.

Quand ils croient dire quelque chose de remarquable, les jeunes gens parlent volontiers pour la galerie. Etzel était assez exempt de cette vanité, et c'est une autre raison qui le poussait à élever la voix et à obliger ceux qui étaient assis autour de lui à écouter en silence, il désirait tout simplement être entendu par le professeur et, tout en parlant, il surveillait d'un œil de lynx tous les mouvements de Waremme-Warschauer. À cause de sa myopie, il ne pouvait distinguer que confusément son visage et son expression, mais il lui sembla que l'homme interrompait sa lecture pour écouter, et, à la fin de son exposé, il s'aperçut que l'autre détournait un peu la tête comme s'il voulait loucher de son côté (il était tourné de trois quarts du côté d'Etzel) puis,

remuait sa mâchoire inférieure hypertrophiée, de droite et de gauche, d'un curieux mouvement de meule qui broie. C'était exactement comme s'il voulait chasser une guêpe et qu'il se sentît trop paresseux pour lever la main. « Maintenant, il connaît ma voix, pensa Etzel, je suis quasiment une de ses connaissances. »

V

Non seulement ses compagnons de table lui demandaient de leur faire quelques commissions ; en s'en retournant, par exemple, il ferait un détour par la taverne des Lignes et dirait telle et telle chose à un monsieur qui attendait et qui avait tel et tel air, ou bien il dirait à Mlle Else Gruenau, rue Gollnow 27, que Henri Balle ne pourrait pas venir la chercher ce soir, ou bien il fallait aller hors ville, au palais des sports (on lui mettait aussitôt l'argent du métro dans la main) faire appeler le coureur Paul et l'aviser que, s'il ne fournissait pas pour quatre heures l'objet qu'il savait, c'est à Christophe Jansen qu'il aurait affaire, etc., etc., non seulement eux tous, mais Mme Bobike elle-même le prit quelquefois pour garçon de courses, elle l'envoya avertir un débiteur négligent, faire patienter un fournisseur de produits alimentaires à qui elle devait de l'argent de son côté, signifier à une jeune dame à qui elle avait cédé un gramophone deux ans auparavant, à payer par versements successifs, et qui était pour le moment à l'hôpital, que, n'ayant pas rempli les conditions – il y avait encore deux versements à faire –, elle devait rendre l'instrument ; il devait porter un corset à réparer, chercher un flacon de benzine chez le droguiste, aller au bureau des déclarations demander une adresse, s'informer à la Porte de Schœnhaus d'un pasteur suffragant dénommé Klapprot et autres choses de ce genre. Il le faisait volontiers. Sa gaieté était inaltérable. Il allait, allait toujours, quel que fût l'endroit où on l'envoyait. Rarement il prenait un véhicule, d'abord parce qu'il voulait économiser, ensuite parce qu'il était captivé par ce qu'il voyait en chemin. Il venait des quartiers animés où d'innombrables personnes se coudoyaient et se heurtaient, froides, hostiles, pressées, et il arrivait dans les quartiers déserts où le voisinage des usines à gaz, des baraquements, des prisons, des hôpitaux, des cheminées et des cimetières donne l'impression d'une gigantesque chambre de supplice avec de gigantesques instruments de torture, voisinant avec des oubliettes et des tombes. Il entrait dans des pièces

suintantes d'humidité, dans des sous-sols où, le soir, on fichait des bougies dans des cols de bouteilles et où il y avait toujours quelque fiévreux couché sur un canapé recouvert de guenilles. Il voyait des enfants au visage ridé qui n'avaient peut-être encore jamais vu un arbre ou une prairie, et quand il parlait avec l'un d'eux, il avait l'air de se moquer de lui-même qui n'était pas aussi affamé et aussi délaissé qu'eux. Une fois, devant le local de l'Armée du salut, il dut se frayer un passage parmi une troupe de sans-travail et de sans-abri, et il traversa ce rassemblement dont le silence était pourtant si impressionnant, avec le même air d'insouciance candide qu'il aurait eu pour s'ébattre avec ses camarades sur le terrain de jeux. Ladite demoiselle Else Gruenau le regarda avec complaisance et il lui fallut toute sa ruse et toute sa loquacité ingénue pour échapper à ses embûches. Rien de tout cela ne comptait, ni ne valait qu'on s'y arrêtât, tant que chaque heure qui passait en marquait une de plus pour l'homme en prison. Pensée aussi inexorable qu'un balancier d'horloge et dont l'effet fut bientôt celui-ci : les heures devinrent pareilles à des meules de pierre sous le grincement desquelles toute la vie de la terre s'exhalait et s'éteignait en soupirs.

Il se levait tous les jours à sept heures, quittait la maison à huit, et revenait le soir à six ou sept heures, quelquefois plus tard encore. Il fallait bien que la fiction de son poste de secrétaire gardât quelque vraisemblance ; naturellement, on lui demanda chez qui il était occupé. « Chez un écrivain de Westend, avenue des Marronniers », dit-il ; il mentionna un nom imaginaire. C'était une imprudence. Melitta Schneevogt eut l'idée bien schneevogtienne de regarder dans l'annuaire et, le lendemain, elle lui demanda, narquoise, comment allait son patron. Il comprit : « Pour tout au monde, ne pas rougir », pensa-t-il, et il ne rougit pas, répondant, audacieusement, que ce nom était un pseudonyme. « Seriez-vous par hasard un agent politique ? Est-ce que vous êtes de la "mouche" ? s'enquit la fille d'un air sombre, si oui, tirez-vous des flûtes avant que nous n'ayons des embêtements avec la police. » Non, il n'était pas un agent politique ; il dit cela avec un sourire désarmant et sortit du champ visuel de cette jeune personne acide. Mais que faisait-il de tout ce temps, du matin, jusqu'à l'heure du repas chez Mme Bobike, et d'une heure ou d'une heure et demie, jusqu'au soir, car les commissions dont il se chargeait étaient toujours liquidées bien vite ? Eh bien, il marchait, marchait. Des deux paires de chaussures qu'il avait emportées, l'une avait les semelles percées, l'autre, les talons éculés ; au bout d'une semaine, il fallut les faire réparer. Ses pieds, qui marchaient si inlassablement, étaient en piteux état,

meurtris et pleins d'ampoules ; ils ne s'endurcirent et ne se cicatrisèrent que peu à peu. Comme il ne se couchait pas avant minuit, et qu'alors il lui fallait livrer contre les punaises une lutte sans espoir, ce genre de vie – étant donné sa constitution délicate – n'aurait pas manqué de nuire à sa santé, s'il n'avait été tendu comme un ressort. Il marchait et marchait, réfléchissait, soupesait, se recueillait, regardait, marchait encore. Quand il était fatigué, il s'asseyait sur un banc devant la Charité ou dans le bois de Humboldt, ou, s'il pleuvait, dans une gare. Quelquefois, il tirait de sa poche ses cahiers de latin et de grec et se mettait à étudier ; quelquefois, il se récitait des poèmes qu'il savait par cœur, des vers de Rilke et de Georg, quelquefois il lisait dans un des volumes de Melchior Ghisels. Mais cette lecture devenait un tourment à l'idée que cette pensée n'était plus un esprit sans corps, qu'il y avait derrière elle un homme accessible qu'il pourrait, s'il s'y décidait seulement, voir aujourd'hui même et à qui il pourrait peut-être parler... Mais il pensait à la visite chez Ghisels comme le croyant à un pèlerinage ; se décider, c'était trop prosaïque déjà, il fallait que ce fût comme un envoi involontaire, il fallait qu'il y fût entraîné comme l'alluvion par le fleuve, et c'est dans ces conditions seulement que s'éteindrait sa peur amoureuse, pareille à la fièvre de la rampe ; l'œil d'un tel homme n'était-il pas aussi radieux que l'œil du ciel même ?

Il se trouvait aussi parmi les pensionnaires de Mme Bobike un étudiant raté du nom de Schirmer. Il avait fait un certain temps une suppléance dans une école libre ; on l'en avait chassé à la suite d'une histoire scandaleuse et maintenant, il cherchait du pain et un gîte. Il était arrivé le même jour qu'Etzel et il était à la même table que lui ; c'était un blond, trapu, passablement aviné avec un air pas très intelligent, une barbe brune mal soignée, qui lui donnait un air malpropre. Il était tout feu, tout flammes, pour « le petit Mohl », comme tout le monde l'appelait, et quand Etzel faisait une de ses coutumières et sèches remarques, ou bien se répandait en considérations sur le spectacle du monde, ou bien exécutait un de ses tours, mimant par exemple un conducteur d'omnibus bourru, un crieur de journaux bègue, Schirmer hennissait de joie, frappait dix fois sur la table à grand fracas, regardait autour de lui dans la salle, triomphant, comme pour recueillir des applaudissements. Quand son accès était passé, il essuyait ses larmes avec un immense mouchoir bleu. Une fois, – il y avait juste une semaine qu'Etzel venait à la pension – Schirmer, non sans suffisance, glissa dans la conversation qu'il avait avec le technicien de la marine, une citation latine.

Etzel rit et la compléta par le deuxième vers du distique qui était d'Horace, ce qui était tout à fait piquant dans ce cas, mais compréhensible seulement pour lui et l'étudiant. Schirmer eut son habituelle explosion de ravissement, puis il dit : « Mohl, il me semble que ce n'est pas en vain que vous avez usé vos fonds de culotte sur les bancs de l'école, c'est dommage d'avoir tant de talents pour rien. — Pourquoi, dommage ? repartit Etzel ; quand on les a, ils ne peuvent pas vous nuire. Je sais encore bien d'autres choses, ajouta-t-il avec une vanité assez bien jouée ; je sais par cœur des poèmes entiers de Catulle. Voulez-vous que je vous en dise un ? — Attention, messieurs, cria Schirmer en s'essuyant la bouche avec sa serviette de papier, car on était déjà au dernier service, attention, le petit Mohl va déclamer un poème latin. En route ! » Etzel eut un sourire étrange et commença :

*Quid est, Catulle ? quid moraris emori ?
sella in curuli struma Nonius sedet,
per consulatum perierat Vatinius,
quid est Catulle ? quid moraris emori ?*

Les auditeurs avaient des mines ahuries ; c'était pour eux du chinois et, du reste, qu'auraient-ils pensé, même s'ils avaient pu comprendre que dans ces vers Catulle s'engageait lui-même à mourir puisqu'il était permis à Vatinius de faire impunément un faux serment ? Mais le jeune garçon continuait et ses joues s'enflammaient comme si, gardant le ton du poème, il ne pouvait revenir de sa stupeur :

*Risi nescio quem modo e corona
qui, cum mirifice Vatiniana
meus crimina Calvus explicasset
admirans ait haec manusque tollens :
di magni, salaputium desertum...*

Grands dieux, quelle langue il a, cet avorton ! Il traduisit aussitôt le dernier vers, puis tous grimacèrent un sourire qui était un hommage, tandis que ce niais de Schirmer n'en finissait pas de clamer bravo et de battre bruyamment des mains. « Ah ! Dieu, si seulement j'avais des lunettes ! » pensait Etzel, et ce désir était bien motivé, car le professeur tourna la tête de son côté comme il avait fait dernièrement, et, comme dernièrement aussi, son horrible mâchoire inférieure se mit à broyer comme une meule. Mais l'intérêt fugitif que l'étrange scène avait peut-être éveillé en lui – ce qu'on n'aurait pu

affirmer – parut de courte durée ; quelques secondes après, il s’était de nouveau abîmé dans son livre. Un peu plus tard – il avait achevé son repas et se levait de sa chaise – voilà Etzel debout devant lui et qui lui adresse la parole : « Je désirerais prendre des leçons d’anglais et beaucoup de personnes m’ont recommandé de m’adresser à vous, monsieur le Professeur ; j’ai l’intention d’aller à l’étranger l’an prochain, mais je voudrais auparavant acquérir une connaissance approfondie de la langue. À quel prix monsieur le Professeur donne-t-il ses leçons ? » Waremme-Warschauer dirigea les verres de ses lunettes noires vers le visage du jeune garçon avec la même lenteur que si, à l’aide d’une lorgnette, il cherchait un objet à l’horizon. « Un mark l’heure, dit-il d’une voix coupée, un peu enrouée ; combien d’heures par semaine voulez-vous prendre ? Trois, quatre ? bien. Lundi et mercredi de quatre à cinq, samedi de quatre à six ; votre nom ? Mohl ? M-o-h-l ? Bien. Au revoir. »

« Il semble bien, pensa Etzel vexé, que jusqu’ici, il ne se soit pas soucié de moi plus que d’une guigne. »

VI

Warschauer occupait au troisième étage de la même maison une seule chambre, assez grande, il est vrai, pour qu’on ait pu la partager en deux à l’aide d’une porte à glissière. Derrière cette porte, dans une alcôve sans fenêtre, se trouvait le lit. Le long des murs, deux ou trois cents livres, brochés pour la plupart, s’empilaient en colonnes, et, chose surprenante, y figuraient un grand nombre d’ouvrages spéciaux sur l’antiquité juive, la linguistique sémitique, des lexiques hébreux, des éditions du Talmud, des exégèses de la Bible, des annales de sociétés d’orientalistes et des ouvrages de la Cabbale. Il n’y avait pas de rayons. Rien de l’atmosphère du chez soi. C’était un capharnaüm d’objets apparemment sans liens entre eux et réunis par le hasard. Au plafond et dans les coins, des toiles d’araignée. Il y avait si longtemps que les vitres des fenêtres n’avaient pas été lavées qu’on ne voyait presque plus au travers. Tout ce qui est ornement : tableaux, bibelots ou accessoires commodes, à part un vieux sofa usé, paraissait inconnu à l’habitant de ces lieux. C’était le logis le plus triste, le plus négligé, le plus pareil à une étable qu’Etzel eût jamais vu. Après avoir trouvé son chemin à tâtons dans un corridor noir, par où l’on accédait chez cinq ou six autres

locataires : un colporteur, une blanchisseuse, un infirmier, un photographe avec sa nombreuse famille, il avait frappé, personne n'avait bougé et il était là au milieu de la chambre déserte comme un champignon dans une voiture de déménagement. Au bout d'un moment, Warschauer apparut derrière la porte mobile et fit au nouvel élève un signe de tête aimable, qui donna pendant quelques secondes à ce visage terreux quelque ressemblance avec une vieille femme qui grimace un sourire.

Autant est grande la dévastation, la saleté de ce qui l'entoure, autant est méticuleuse la propreté de sa personne. Par instants, il se lève, prend une brosse accrochée au mur et frotte sa jaquette et son gilet. Toutes les quinze ou vingt minutes, il disparaît par la porte mobile, se lave les mains à fond, puis, avec sa grimace de vieille femme, revient à sa place, pose sur ses genoux ses mains grasses et blanches – dont les ongles sont coupés si court que les bouts de doigts s'incurvent par-dessus comme de petits capuchons – avec un mouvement pondéré de prélat, et il continue sa leçon. Sa méthode est simple et pratique. Il attache une grande importance à la prononciation et à l'acquisition du vocabulaire courant, il donne en passant des explications grammaticales. Les choses qui tombent sous les sens, il les montre, et écrit à la craie les mots séparément sur un tableau porté par un chevalet près de la table. Il s'aperçoit bientôt qu'il a affaire à un garçon qui a fait ses humanités, cela redouble son amabilité grimaçante qui reste superficielle, et, comme il devine des bases solides chez son élève, il écourte les explications préliminaires. Il indique les racines étymologiques et fait ressortir les particularités des Anglais par lesquelles s'explique le synthétisme de leur langue. L'élève saisit aussitôt. Les remarques du maître tombent comme de la menue monnaie jetée distraitemment par un millionnaire. Mais ce qu'il dit n'est pas soutenu par l'expression des yeux et du regard, la seule confirmation extérieure apportée à ses paroles l'est par les lunettes noires. « Je voudrais bien lui enlever ses lunettes, pense Etzel, on dirait qu'il veut mystifier les gens. » Son ardeur à apprendre et sa promptitude d'esprit mettent Warschauer dans un étonnement manifestement simulé, il donne parfois l'impression absurde qu'il veut parodier les explosions d'enthousiasme du ridicule Schirmer. Etzel se sent gêné, ces manières jésuites l'agacent et dès la deuxième leçon il demande pourquoi M. le professeur se moque de lui qui ne se fait aucune illusion sur l'état de ses maigres connaissances. Un geste effrayé et persuasif de Warschauer qui doit être interprété ainsi : « Pour l'amour de Dieu, jeune homme, que pensez-vous de moi ? Comment aurais-je

cette idée ? Que suis-je donc moi-même ? » Mais tout cela, c'est de la comédie comme tout le reste. Plus Etzel s'empresse autour de lui, et plus augmente sa gaieté de tartuffe. Il remarque naturellement qu'il n'a pas affaire à un garçon ordinaire ; la bonne éducation de l'élève est indéniable, mais sa gentillesse et sa complaisance trahissent une intention secrète ; d'où vient-il ? Qu'a-t-il en tête ? Toutefois, il n'y a rien là d'inquiétant : quand un petit chien vous flaire les jambes, on le laisse flairer, on a toujours le temps de lui donner un coup de pied pour l'écarter ; en attendant on lui jette un petit morceau de sucre et un os de temps à autre, qu'il le renifle ou qu'il le ronge, peu importe. C'est là ce qu'exprime l'attitude de Waremme-Warschauer. Etzel le comprend fort bien. Malgré cela, il réussit à s'insinuer, à s'introduire dans les habitudes, dans la vie de cet homme, il procède comme le parasite qui domestique son hôte. Ses manœuvres de parasite commencent par ce fait qu'il arrive dix ou vingt minutes avant l'heure qui lui a été fixée – même quand un autre élève est encore à sa leçon – (le professeur n'a pas énormément d'élèves) et qu'il reste après l'heure, même quand Warschauer se rend à son travail (autant qu'Etzel peut le deviner, il travaille pour le compte d'un directeur de musée et, sous le nom de celui-ci, à une bibliographie de la sculpture arabe, et cela pour un salaire dérisoire, car le directeur, une célébrité dans sa partie, pourrait faire lui-même le travail s'il avait un peu plus de temps). Etzel s'est mis à prendre soin des livres de Warschauer-Waremme sur lesquels il y a un millimètre de poussière, il les nettoie, les classe, décide d'établir un catalogue et ne demande même pas à Warschauer si cela lui convient. Il remarque que Warschauer qui ne boit, ni ne fume, a une prédilection pour le café noir très fort qu'il prépare lui-même sur un petit réchaud. Il le soulage de cette besogne. Le hasard, dont il reconnaît la complicité voulue, continue à l'aider. Warschauer s'enfonce un clou dans le pied et ne peut quitter la chambre de plusieurs jours. Il n'a personne à son service (ce qui est étrange, c'est que, malgré les conditions misérables dans lesquelles il vit, il ne paraisse pas pauvre et bien moins encore mendiant, il donne au contraire souvent l'impression d'avoir réglé cette mise en scène en vue de quelque but mystérieux, en quoi on se trompe, du reste), il fait lui-même son lit, cire ses chaussures lui-même. Etzel va chercher son repas de midi dans la cuisine de Mme Bobike et sa collation du soir en face dans une boutique de la rue de Demmin. Il modifie naturellement l'emploi de sa journée au gré de ces circonstances nouvelles, mais les jours n'attendaient que d'être gouvernés d'après elles. Il se procure des bandes de

pansement, du lysol à la pharmacie, il lave la plaie, la panse comme un homme du métier et se montre aussi adroit que s'il sortait d'un cours d'infirmiers. Les conversations qu'ils ont – car il est clair que, vivant presque côte à côte, ils ne peuvent rester à se regarder en chiens de faïence – s'animent de plus en plus par le soin d'Etzel qui est un bavard infatigable, tandis que Warschauer semble se retrancher presque avec embarras dans des arrière-plans inaccessibles. Il s'épuise en remerciements onctueux, se défendant avec un effarement plein d'onction, comme si une personne de son espèce n'était nullement digne de tant de bienfaits, de tant de dévouement. Mais il y a des moments (Etzel ne peut s'empêcher de trembler jusqu'au fond de lui-même quand ils se présentent, bien qu'il se dise en même temps – comme quelqu'un met en serrant les dents la main dans un poêle brûlant pour en retirer quelque joyau – que rien ne peut servir sa cause davantage), des moments de tendresse qui ne consistent, il est vrai, en rien d'autre qu'en un essai d'attouchement, un flamboiement des yeux derrière les verres noirs, un grotesque broyage à vide de la mâchoire inférieure hypertrophiée. Il semble à Etzel qu'un Golem⁵ s'éveille et cherche, haletant, à tout happer autour de lui parce qu'il se sent un appétit de chair humaine. Un jour, Etzel parle, de ce ton ingénu de gamin à la fois étudié et personnel, de ce qu'il fera quand il sera en Amérique (c'est sous ce prétexte qu'il prend des leçons avec Warschauer) : il sera d'abord cow-boy, il pense gagner assez d'argent pour pouvoir acheter plus tard une grande propriété avec des rivières et des bois, du bétail et du gibier et vivre en liberté. « Vivre en liberté », il vous dit cela avec un ton d'enthousiasme décidé. Warschauer lève la tête et fait entendre un ricanement sourd. Il étend le bras, attire à lui le jeune garçon, si près, qu'Etzel, dans un mélange d'horreur, d'instinctive révolte et de soumission voulue et consciente de son but à atteindre, sent passer sur son front le souffle de l'homme qui dit, en branlant la tête comme un bouddha : « Vivre en liberté ? là-bas ? là-bas en liberté ? Ah ! petit, petit, petit ! » Et il rit, d'un rire de ventriloque, amusé et fielleux. Etzel se dégage et hausse les épaules, mécontent. « Je sais bien, grogne-t-il, je sais bien... vous... » et il s'arrête, l'air provocant, reste planté là avec un air de bravade et rejette ses cheveux en arrière. Les yeux derrière les verres noirs sont dirigés sur lui et ont cette expression qu'Etzel qualifie en lui-même d'« ogresse », bien qu'elle n'ait rien de cruel ni de méchant, mais révèle seulement cette lubricité somnolente du Golem qui s'éveille. Ce sont peut-être de très anciennes réminiscences de contes qui se promènent dans sa tête ; avant-hier il était encore un enfant.

Warschauer veut sortir ce soir-là pour la première fois ; il y a dans une brasserie près de la gare de Stettin une réunion populaire à laquelle il veut assister. Etzel a proposé de l'accompagner parce que le professeur n'est pas encore très solide sur ses jambes. Warschauer a une passion pour tous les rassemblements, quels qu'ils soient : cortèges, exhibitions publiques, démonstrations de grévistes ou vulgaires émeutes, les masses l'attirent d'une façon irrésistible ; il ne se sent jamais mieux qu'enfoncé comme un coin dans un millier de personnes, dans un local fermé où d'habiles orateurs cravachent la foule pour l'exciter à des manifestations fanatiques ; il a expliqué à Etzel cette ivresse de l'anonymat, ce bonheur qu'il éprouve alors en sentant se dissoudre sa personnalité. Etzel n'a pas très bien « pigé », mais il se dit pour se consoler que l'autre lui en reparlera. Ils partiront à huit heures et demie, il faut encore qu'Etzel aille chercher de la charcuterie dans la rue de Demmin. En sifflant, les mains dans les poches, il part ; en revenant, il n'a qu'une main dans sa poche, l'autre tient le paquet qui est assez volumineux parce qu'il a acheté une livre de cerises, mais cela ne l'empêche pas de siffler.

Dès l'escalier, il entend la voix sonore, nonchalante et grave de Warschauer. « Oh, oh ! pense-t-il, il y a quelqu'un chez le professeur. » Mais ce n'est que le fils Paalzow ; Paalzow est le photographe d'à côté. Le fils Paalzow a juste le même âge qu'Etzel, mais c'est un garçon vicieux qui a déjà eu affaire plusieurs fois avec les tribunaux d'enfants. Il est déjà venu le matin. Warschauer en a parlé d'un air mécontent ; il veut avoir de l'argent et cela sous un prétexte qu'il a imaginé de toutes pièces avec une cynique effronterie : Warschauer appelle cela, avec indignation, une tentative de chantage. Il attendait il y a quelques jours du directeur du musée un envoi de livres ; ayant à sortir, il avait voulu prier auparavant la mère Paalzow de prendre livraison du paquet à sa place au cas où le commissionnaire viendrait en son absence. Mais il n'y avait personne chez Paalzow, la pièce était vide. Voilà ce qu'il y avait de vrai dans l'affaire, mais le fils Paalzow affirme que le professeur est sorti de chez eux laissant la porte de leur chambre ouverte et qu'on lui a volé une paire de chaussures que le professeur doit lui remplacer ; il n'en réclame pas la valeur totale, mais seulement trois marks, ce qui est très raisonnable. Il lui faut son thaler, sans quoi il fera du vilain et il saura bien ôter au professeur l'envie de s'y refrotter. Lorsque Etzel entra, il était debout dans la chambre, les bras croisés, le chapeau sur l'oreille, et il réclamait insolemment son thaler. Warschauer était assis à sa table de travail, la plume à la main, et jetait un regard de biais dans la direction du garnement. En face

de semblables attaques, il était d'une lâcheté ridicule. Etzel passa derrière le garçon pour aller à la fenêtre ouverte ; c'était une chaude soirée de mai ; il posa le paquet de victuailles sur l'appui après avoir pris une poignée de cerises, il se pencha au-dehors comme pour montrer que l'affaire ne l'intéressait pas et qu'il ne voulait pas prendre parti. Tout en bas, dans la cour, il y avait une petite caisse vide juste sous la fenêtre, et il s'absorba un instant dans l'effort de cracher les noyaux dans la caisse, mais il n'y réussit pas. Cependant le fils Paalzow devenait de plus en plus impudent, le silence méprisant de Warschauer lui donnait du courage et dans le jargon berlinois le plus coloré il déclara qu'il saurait bien avoir son argent, dût-il mettre le feu à cette stupide boutique de paperassier. Alors, Etzel se retourna, marcha sur lui, lui donna une bourrade et dit : « Fiche-moi le camp et en vitesse, n'est-ce pas ? » Le fils Paalzow se retourna brusquement comme sous une morsure et le fixa d'un œil venimeux. « On s'expliquera dehors », continua Etzel avec un clignement d'yeux ; on eût pu croire qu'il considérait le professeur comme un idiot, sans pouvoir le lui montrer, puisqu'il était chargé de régler ses affaires correctement, notamment une affaire aussi délicate que celle-là. Mais lorsque le *chamaillard* fut dehors, il lui dit : « Écoute un peu, Paalzow, c'est bien louche, ton histoire, inutile de chercher à m'en faire accroire, je devine que tu veux machiner un tour de ta façon, mais cela ne vaut pas un thaler, contente-toi de cinquante pour cent, voilà un mark cinquante, j'arrangerai cela avec le professeur ; et maintenant, décampe. » Hésitant, méfiant, ne sachant que penser du jeune garçon, et somme toute, mal à l'aise, le fils Paalzow prit l'argent et s'en fut d'un pas traînant le long du couloir, la mine sinistre et la tête dans les épaules.

Lorsque Etzel rentra, Warschauer avait allumé le bec de gaz au-dessus de son bureau, et on entendait le grincement de sa plume ; par la fenêtre ouverte, arrivaient, par-dessus les toits des maisons, l'aboiement assourdi des clacksons et les signaux du tramway électrique. Etzel s'assit sur une pile de livres, et, les jambes pendantes, se mit à manger des cerises. Warschauer se retourna soudain sur son siège et dit : « Vous lui avez donné de l'argent à ce gueux ? » Etzel inclina vivement la tête. « Pourquoi ? c'est une sottise et une mauvaise action de donner de l'argent à une telle canaille qui vous fait chanter. Mais pourquoi ? Êtes-vous donc si riche ? » Etzel projeta en une ample courbe quelques noyaux par la fenêtre et répondit : « Pas du tout ; mais d'abord, il ne faut pas de disputes ici, et ensuite, qu'appelle-t-on un gueux, qu'appelle-t-on une canaille ? C'est un garçon misérable. Pour un mark

cinquante, on peut le retourner comme un gant. J'ai voulu voir jusqu'à quel point il était misérable. C'est tout ce qu'il a de positif sur lui, ces trois marks avec cinquante pour cent de rabais ; ai-je mal fait ? » Warschauer remua un peu sur sa chaise. « De positif ? que voulez-vous dire par là ? » demanda-t-il. Etzel crachait toujours ses noyaux. « Eh bien ! ce dont on a besoin quand on ne veut pas crever, répliqua-t-il, placide, car, ce qui compte pour d'autres : un petit idéal, une foi, un grand homme, une chose admirable, tous ces gens-là n'en ont pas. » Il fit de la main un geste vague vers la porte comme pour désigner tous les petits Paalzow qui là-bas aspiraient à quelque chose de positif.

Warschauer se tut et revint à son travail. Mais quand quelques minutes se furent écoulées, il posa sa plume, se retourna une fois encore, appuya son coude droit sur sa main gauche, se couvrit le menton et la bouche de la main droite et, ainsi posté, il fixa un moment Etzel qui ne sembla pas en être troublé le moins du monde. « Que le diable m'emporte si je vous comprends, Mohl, dit-il enfin à voix basse. En fin de compte, vous vous appelez peut-être tout autrement ; allons, dites ce qu'il en est. » Il n'y avait dans le ton ni suspicion ni menace, mais une intonation bienveillante, d'une affabilité onctueuse, se détachant sur l'accompagnement de sa basse d'ogre.

D'un bond, Etzel fut en bas de la pile de livres : « peut-être est-ce que je m'appelle aussi peu Mohl que vous Warschauer, répondit-il insolemment, peut-être, qui sait ? »

Warschauer se leva très lentement. Il marcha très lentement vers le jeune garçon : « Holà ! gamin ! » Et sa voix montait de sa poitrine, toute nouvelle, une voix d'outre-tombe : « Holà, gamin ! — J'ai dit seulement "peut-être", insista Etzel, d'un ton plus blême, et il soutint l'étincellement noir des verres de lunettes avec la persistance qu'exigeait sa myopie — peut-être que je m'appelle, comment pourrais-je m'appeler ? Peut-être bien que je m'appelle Maurizius. Il y en a d'autres qui s'appellent ainsi. Pourquoi ne m'appellerais-je pas Maurizius ? »

Warschauer-Waremme avait l'air de quelqu'un qu'on appelle de la rue, par-delà les toits ; ses traits se convulsèrent et prirent l'expression de celui qui médite sombrement et écoute. « Maurizius ? » répétait-il en cherchant dans sa pensée. Il passa lentement sa main grasse et blanche sur son front, soudain il fit encore un pas vers Etzel, enleva ses lunettes et le regarda fixement avec une curiosité surprise. Pour la première fois, Etzel voyait ses yeux, des yeux incolores comme l'eau, éteints, presque morts.

Chapitre neuf

I

La générale avait reçu de Sophie d'Andergast une lettre qui l'amena aussitôt à lui adresser la réponse suivante : « Chère Sophie, c'est très bien que tu viennes. Du reste, tu n'as pas besoin de me demander mon avis et je n'ai même pas à te donner de conseils. Je trouve ta décision si légitime que je t'invite à descendre chez moi et je serai contente que tu acceptes. J'espère que tu n'es pas encore en route et que ces lignes te parviendront encore. Qui mieux que moi comprendrait ton désespoir ? Ne suis-je pas moi-même, depuis que le petit est parti, dans un état abominable ? Nous causerons de ce que tu devras faire ; il est vrai que tu n'as pas grand'aide à attendre de moi, je suis une vieille femme inutile et ce n'est pas cela seulement qui gêne la liberté de mes mouvements. Ton fils est le fils du mien, "voilà tout"⁶. Mais cette fois, Sophie, je suis avec toi et je serai pour toi aussi jusqu'à la limite de mes forces et de mon courage. Naturellement, je tremble à la pensée d'une rencontre entre toi et Wolf. Mais il faut qu'elle ait lieu. Tu as raison. Il faut qu'il s'explique, il y est obligé, devant Dieu et devant les hommes. Tu as le droit de lui réclamer ton enfant. Quoiqu'il ne puisse malheureusement te dire où il est, il faudra bien qu'il se reconnaisse responsable de ce que les choses se soient aggravées au point qu'il en soit à ignorer où est son fils. Tes amis ne t'ont pas mal renseignée : nul ne sait où est notre petit. Ah Dieu ! je ne dors plus la nuit, je me casse la tête sans cesse pour trouver la cause et le lieu de cet exil. Ta lettre a détruit en moi une espérance suprême et absurde, celle qu'il se soit réfugié auprès de toi. Dans les derniers temps, il parlait souvent de toi, mais comme je n'avais pas le droit d'entendre, qu'arriva-t-il ? C'est qu'il ne parla plus de toi. C'est alors seulement que je me suis sentie devenir inutile, bonne à rien dans ce monde. Ah ! ne pas vieillir, ou si c'est

impossible, du moins ne pas être vieux ! Après tout cela, tu t'étonneras d'autant plus de cette lettre. Mais qu'il ait fallu que toi, la mère, apprisses par des étrangers – appelle ces étrangers des amis, si tu veux, dans ce cas, ce sont quand même des étrangers – que tu apprisses donc par des étrangers que ton enfant avait quitté son père et qu'on ne l'avait pas retrouvé, voilà la goutte qui a fait déborder le vase. Il a voulu ignorer les trois lettres que tu lui as envoyées ces derniers mois, cela je le comprendrais à la rigueur, mais, ne pas te faire savoir, ou du moins, ne pas te faire écrire par son avoué ce qui s'est passé, ce qui te concerne comme lui, et peut-être mille fois plus que lui, c'en est trop. Conséquence... Vous tirez de si drôles de conséquences, vous autres qui êtes jeunes ; toi aussi, du reste, et il y a en toi bien des choses que je ne comprends pas ; mais je ne veux pas me laisser entraîner à bavarder, du moins pas sur le papier. Tu me l'expliqueras peut-être. Voilà neuf ans que je ne t'ai vue, ma chère Sophie, ou dix ans peut-être. Est-ce Dieu possible ? et je ne sais pas ce que tu es devenue ; mais comme femme, tu es maintenant plus près de moi qu'autrefois, je pense que nous nous comprendrons, sans beaucoup de mots et sans grands mots. Je ne fais pas grand cas des paroles, mais en revanche grand cas des gens, dans la mesure où ils sont des hommes. Je t'envoie mille amitiés. Ton affectionnée. — Cécile d'ANDERGAST. »

Pour n'être pas accusée de conspirer derrière le dos de son fils avec l'ennemie de celui-ci, la générale jugea nécessaire de l'informer de cette correspondance. Elle le fit dans une épître qui était beaucoup plus courte que celle adressée à son ancienne belle-fille, et elle ajouta que Sophie arriverait le lendemain ou le surlendemain et descendrait chez elle. Ce fut pour M. d'Andergast un coup inattendu qui jeta un jour brutal sur l'inutilité des mesures prises par lui pendant des années. Il trouva la lettre de sa mère l'après-midi sur son bureau. Il la lut, la plia, la mit de côté. Il la relut, la relut encore. Il la déchira en quatre morceaux, la jeta dans la corbeille à papiers ; dix minutes après, il reprit les morceaux dans la corbeille, les jeta dans le poêle, y mit le feu et les regarda brûler. Puis il se mit à faire les cent pas ; ensuite, il souleva le levier du téléphone, se fit donner le palais de justice, demanda le directeur Guenzbourg à l'appareil et le chargea d'informer aussitôt l'administrateur de la prison de Kressa que le procureur serait le lendemain matin à la prison. Y eut-il un rapport de cause à effet entre la lettre si soigneusement détruite et cette décision officielle ? Il est permis de le supposer sans plus. Mais M. d'Andergast n'avait nullement fixé le jour de l'entretien qu'il se proposait d'avoir avec le prisonnier Maurizius. Si cette

mise en position de défense dont il se donnait la preuve sensible à lui-même en changeant de place n'était pas une déroboade devant Sophie, cela pouvait bien être le symbole d'une autre déroboade. Au moins, n'être pas là quand elle arriverait ! Car, lui échapper, il savait qu'il ne le pourrait pas. Cette fois, il lui faudrait comparaître.

II

Kressa se dresse bien haut entre des collines boisées sous l'aspect d'un vieux manoir, résidence héréditaire d'une famille royale. Le fait que les peuples détiennent, pour lui faire subir une captivité expiatoire, l'écume de l'humanité dans le lieu même qui fut le berceau de leurs princes, pourrait fournir le sujet de quelque lugubre et saisissante ballade sur le caractère éphémère des splendeurs terrestres. L'auto de service de M. d'Andergast monte, moteur fumant et crépitant, la pente raide jusqu'au pavillon récemment construit. L'administrateur Pauli attend au portail ; c'est un homme mince, pâle, d'environ trente ans, avec un binocle et une petite moustache blonde, anciennement instituteur à Kressa. Il reçoit le procureur et le conduit dans son bureau à gauche ; c'est une pièce d'une propreté méticuleuse qui tient le milieu entre le petit salon bourgeois avec ses têtes sur le sofa, ses chaises et ses photographies aux murs, et la chancellerie avec ses classeurs, son bureau, son téléphone, ses appareils signalétiques. Au bureau est assis un secrétaire, détenu privilégié chez qui ce visiteur de marque provoque visiblement une agitation fiévreuse, car ses yeux sont comme vitreux, ses mains qui rangent des papiers ont des mouvements désordonnés. M. d'Andergast prend place et, d'un simple mouvement de la main, il invite Pauli à lui faire son rapport. Il lui dit : « Monsieur l'Administrateur », d'un ton sec et poli. Pauli déclare que, depuis la dernière tentative d'évasion qui s'est produite dix jours auparavant, le calme règne dans l'établissement, qu'en tout cas il n'y a matière à aucune plainte spéciale. M. d'Andergast désire quelques précisions sur l'évasion qui échoua grâce à la vigilance du poste de nuit de la cour supérieure. Le visage exsangue de l'administrateur rougit faiblement au souvenir d'un fait attristant et humiliant, à l'idée de la mauvaise opinion qu'auront ces messieurs de l'administration pénitentiaire et, finalement, à la pensée qu'on n'est jamais sûr que cela ne se renouvellera pas. Il n'y a qu'une chose qui soit pire et dont les conséquences

soient plus désastreuses, c'est la révolte ouverte. On a connu cela aussi. Cela semble inéluctable. Après deux ou trois mois de calme, régulièrement des nuages s'amoncellent, qui éclatent en catastrophe. On fait pour les hommes tout ce qui est possible, ils ont une nourriture convenable, un nombre suffisant d'heures de sommeil, leurs offices religieux, leurs récréations, on est gentil avec eux, on leur procure des adoucissements dans la mesure du possible, ils ne le voient pas, ils ne cessent pas de conspirer et de comploter. On lit tout cela sur le visage du jeune administrateur pendant qu'il raconte la dernière tentative d'évasion, histoire terne et morne dont le seul fait saillant est que des gens – c'étaient ceux du dortoir n°12 – aient réussi, en deux heures de travail nocturne, à percer sans bruit un mur de soixante-quinze centimètres d'épaisseur, en y pratiquant une ouverture par laquelle ils pouvaient facilement se glisser, et à se laisser descendre à cinq, d'une hauteur de vingt-trois mètres, le long de cordes de rafia qu'ils avaient subtilisées peu à peu dans les salles de travail et cachées au dortoir ; comment et où ? cela reste incompréhensible. « Tentative insensée, désespérée, dit l'administrateur de sa voix basse et triste et les yeux baissés, car à partir de là ils avaient encore trente mètres à dégringoler et les cordes n'étaient pas assez longues, il leur aurait fallu sauter les sept derniers mètres. C'était pure folie. »

« Et à part cela ? s'informe M. d'Andergast avec précaution, comme pour ménager la susceptibilité de l'administrateur, si mes renseignements sont exacts, il doit y avoir quelques fortes têtes. — Oui, certainement, accorde Pauli avec résignation, il y a d'abord Hiss, l'assassin du brigadier de gendarmerie Jaenisch, monsieur le Baron se le rappelle sans doute, agression nocturne dans la rue. On a du fil à retordre avec lui, pas moyen de le dompter et de le plier au règlement. Voilà six semaines qu'il est ici et tous les jours il présente une doléance sans fondement ; il est resté trois mois à Dietz, où il a rédigé requête sur requête : il voulait partir, il ne pouvait y tenir ; finalement on le transfère à Kressa et maintenant il voudrait retourner à Dietz. Il a une phobie malade du travail, son unique désir est d'écrire : il veut raconter sa vie et fournir ainsi la preuve de son innocence, c'est-à-dire établir qu'il n'a pas commis de meurtre, mais que, par la faute de son père, une brute et un ivrogne invétéré qui l'a engendré dans l'ivrognerie, il était tombé dans une extrême misère, et que, dans cette nuit d'hiver, il a mendié des cigarettes au brigadier, sur quoi celui-ci a porté la main à sa poche pour y prendre son revolver ; alors lui, Hiss, de peur d'être tué, a tiré lui-même. On ne pouvait tout de même pas appeler cela un assassinat, ce n'est pas pour cela qu'on

devait rester emprisonné toute sa vie, il s'était trouvé en cas de légitime défense, voilà tout. Malheureusement, continue Pauli en hochant la tête, un avocat d'Aschaffenburg s'est intéressé à la cause de ce menteur et de ce simulateur comme à une cause juste, et depuis ce temps il sollicite sans cesse des entrevues avec son client et inonde la Cour de demandes de révision. Vous le verrez, monsieur le Baron, conclut l'administrateur ; nous lui avons accordé, il y a trois jours, la cellule individuelle qu'il a demandée pour pouvoir écrire, on lui a donné du papier, des plumes et de l'encre, mais jusqu'à cette heure il n'a pas écrit un seul mot. Voilà l'homme que c'est. » Il regarda le secrétaire qui comprit tout de suite, tira un cahier bleu d'un tiroir et le remit à Pauli. Sur l'étiquette ovale on lisait : « Souvenirs de ma jeunesse. » « Il a rédigé cela à Dietz », dit l'administrateur, et il donna le cahier à M. d'Andergast qui l'ouvrit et le feuilleta un moment. À l'écriture cursive et déliée, on reconnaissait l'employé de commerce, le style présentait tour à tour une enflure insupportable et larmoyante et une suffisance fanfaronne. Tous les trois mots, il y avait une faute d'orthographe ou de grammaire, mais en dépit de cela une précision surprenante dans une foule de détails non dépourvus d'intérêt. « Oui, ils prennent leur propre personne très au sérieux, et nos personnes à nous très légèrement, dit M. d'Andergast, posant le cahier et se levant. Je voudrais, monsieur l'Administrateur, faire un tour dans l'établissement et, cet après-midi à trois heures, avoir une entrevue particulière avec le détenu Maurizius. » Pauli s'inclina et sonna le gardien-chef. « Comment cet homme se comporte-t-il ? » demanda M. d'Andergast d'un ton indifférent, la main droite déjà sur le bouton de la porte. Pauli sourit en levant les sourcils. « Oh ! répondit-il, si seulement ils étaient tous comme lui, monsieur le Baron, nous aurions la vie facile. » Le gardien-chef entra ; c'était un vieillard à la mine florissante, au visage aimable et intelligent.

III

Une grille de fer s'ouvre, on arrive dans une cour triste, limitée par les murs du bâtiment qui paraissent monter jusqu'au ciel. Le gardien-chef marche le premier, M. d'Andergast et l'administrateur le suivent, deux surveillants en uniforme ferment la marche. La cour est proprement balayée, partout on remarque un ordre qui n'est peut-être pas celui de tous les jours. M. d'Andergast sait naturellement à quoi s'en tenir sur ce que révèlent ces

visites annoncées : quand on les attend, on met à contribution tout ce qui a des bras et des jambes pour ne pas s'attirer de blâme, et si quelque chose cloche, on espère obtenir l'indulgence en soulignant que c'est le résultat d'une habitude généralisée, ou du refus de crédits, mais il sait aussi que les gens sont fidèles à leur devoir et font face aux obligations de leur rude tâche avec intelligence et patience. Ce n'est plus comme autrefois, dans un passé qui n'est pas très loin encore, où les maisons pénitenciaires avaient la réputation d'être des enfers, de l'horreur desquels on n'osait parler qu'à voix basse et en tremblant, les directeurs étant des tyrans irresponsables, les gardiens des valets de bourreaux. On vit maintenant dans une nation civilisée et la purgation de la peine est réglée selon des principes humanitaires, par trop humanitaires peut-être. En outre, Kressa jouit, sous ce rapport, d'un renom tout particulièrement favorable.

Toutefois, M. d'Andergast n'est pas venu pour faire l'une des inspections réglementaires. Il s'est servi d'un prétexte officiel pour dissimuler autant que possible son intention véritable. Il ne désire pas qu'on dise que le procureur général est venu voir Léonard Maurizius, qu'il s'occupe manifestement de l'affaire, qu'il y a quelque chose dans l'air. Il désire qu'on n'en parle pas. Non, il n'y a rien dans l'air, on peut être tranquille là-dessus. C'est ainsi que le prétexte devient l'accomplissement consciencieux d'une autre besogne.

Les cinq hommes grimpent en silence un escalier de bois raide et tournant, le gardien-chef ouvre une porte de fer, on parcourt un long couloir presque circulaire, percé en haut de petites fenêtres grillagées en forme de meurtrières ; les clés du gardien-chef tintent une fois encore, une deuxième porte de fer s'ouvre, on pénètre dans l'une des salles de travail. M. d'Andergast tire involontairement son mouchoir et le met sur sa bouche. L'odeur qui l'accueille est celle d'une ménagerie. Il connaît cette odeur. Quand il était débutant, il éprouvait à l'avance de véritables angoisses, parce que cette odeur le faisait presque s'évanouir. Cela sent les vêtements crasseux, la vieille colle réchauffée, la graisse rance, les murs moisissés, la sueur et l'haleine fétide. Le vent est rude, ce jour-là, dans les trois salles les fenêtres sont fermées. Environ cent cinquante hommes de tout âge vont et viennent là-dedans, les uns librement, les autres parqués entre des treillages formés de cordes de rafia. Ils tressent des nattes de paille, tordent des cordes, quelques-uns font les savetiers, d'autres travaillent à un établi. À peine a-t-il vu l'administrateur qu'un homme tout recroquevillé s'approche de lui d'un pas traînant, avec des airs mystérieux ; il le tire par la manche et lui murmure à

l'oreille que c'est toujours la même chose avec ce ver rongeur qui lui vrille le cerveau, que ses souffrances empirent de jour en jour. L'administrateur fait mine de prendre ses plaintes au sérieux et il échange avec le gardien-chef, qui hausse les épaules, un regard d'intelligence. Cela ne fait pas de doute, l'homme simule, et pourtant il tombe dans un état de surexcitation dangereuse si on ne le croit pas et si on lui fait des reproches. peut-être a-t-il créé de toutes pièces cette idée du ver rongeur dans le cerveau, simplement pour forcer l'attention et se rendre intéressant à ses propres yeux. Le gardien-chef appelle un certain Buschfeld qui, le matin, s'est rendu coupable d'un acte d'indiscipline et lui demande des explications tout bas et gentiment, faisant appel à son bon sens. Au moment de la révolution de 1918, à Darmstadt, Buschfeld a d'abord giflé le général Winkler, puis l'a tué pour la seule raison qu'il était général. C'est, par ailleurs, un homme inoffensif et qu'on ne déteste pas du tout ; presque comme un gamin à qui l'on reproche une récidive il a, en se justifiant, un sourire étrange, moitié confus, moitié ironique, cependant que ses grandes dents magnifiques étincellent dans son visage bien dessiné, au menton accentué, déparé seulement par de longs poils de barbe. M. d'Andergast s'approche et écoute. Comme tous ceux qui sont là, dès qu'on leur permet d'ouvrir la bouche, Buschfeld en vient au bout de trois phrases à parler de son crime et de sa condamnation, et il démontre son innocence avec force arguments évidemment médités avec soin. La vue du public qui l'entoure l'enflamme, il décrit la situation, explique le malentendu dont il est devenu la victime. Il sourit sans cesse de ses grandes dents magnifiques. Et M. d'Andergast regarde ses grands yeux voilés couleur de noisette. Il y a dans ces yeux une convoitise indomptable, goulue, et qui devient affolante au plus léger coup frappé à la porte par cette seule idée « dehors ». Quand il dit « dehors », il entend par ce mot le monde, la vie, la liberté, l'arbre, la prairie, la femme, le ciel, le cabaret, choses délicieuses dont l'évocation complexe embrase l'être entier. Ce monsieur étranger qui est là, devant lui, vient de « dehors », en conséquence, il a un nimbe, un parfum enivrant, un je ne sais quoi où résident toutes les possibilités. Il le regarde fixement et paraît demander avec étonnement : « Comment, tu viens de "dehors", tu vas y retourner et tu n'es pas fou de bonheur ? » Ils l'ont tous, chacun l'a dans les yeux cette idée du « dehors », cette idée affolante, dévorante. C'est autre chose qu'un désir, c'est plus, beaucoup plus, cela dépasse le désir, c'est plus grand, plus sombre, plus stellaire que toutes les autres nostalgies de la terre. Il y a des yeux dans lesquels elle est presque

éteinte, trop de temps s'est écoulé, l'esprit a laissé échapper les images qui font autour de lui un bruissement de feuilles mortes, c'est que l'homme aussi est desséché. Voici un homme de cinquante ans avec un collier de barbe noire comme de l'encre autour de son visage livide, vraie figure de charbonnier. Il y a neuf ans qu'il est là. Il a tué son patron parce que celui-ci lui retenait les deux mille marks qu'il avait épargnés durant de nombreuses années de travail et qu'en toute confiance il avait déposés chez lui. Quand on la lui demande, il raconte son histoire dans son dialecte rhénan, sa poitrine se soulève et il respire profondément, tout son corps puissant, déjeté, revit l'intolérable iniquité comme en un lointain écho qui le fait vibrer et frémir jusqu'en son tréfonds : ayant eu besoin de cet argent, il l'a réclamé une fois, deux fois, cinq fois ; le paysan s'est toujours dérobé, il a éludé, l'a leurré de faux espoirs et l'homme a fini par être convaincu que l'argent avait disparu. « Que faire alors ? sur qui compter ? ce n'est pas sur Dieu ni sur les juges, il n'y a plus qu'à tuer, sans quoi le cœur se ronge. » Âme en désarroi, âme égarée, âme broyée. Schergentz travaille à côté de lui ; il a vingt-cinq ans, c'est un incendiaire ; on n'a jamais su pourquoi il est devenu criminel, il était bon fils, laborieux, une nuit il met le feu à la grange du voisin, trois personnes périssent dans les flammes, pourquoi ? Personne ne le sait ; depuis l'heure de son arrestation, il n'a pas prononcé une syllabe ; père, mère, témoins, juge d'instruction, gendarmes, juges, défenseurs, jurés, tous se sont efforcés en vain, sans obtenir une syllabe ; il est resté muet. En dormant, il ne parle pas, quand il est seul non plus, jamais il ne s'oublie. L'administrateur essaie maintenant encore de le convaincre, on lit sur le visage du gardien-chef et des surveillants qu'ils jugent vaine cette tentative. M. d'Andergast lui met lourdement la main sur l'épaule et, vrillant le regard de ses yeux violets dans ceux du détenu où l'obstination allume sa flamme, il dit : « Eh bien ! l'homme, qu'est-ce que cela veut dire ? cela ne vous avance pas, c'est à cause de qui, alors ? » Mais ces lèvres sont scellées. Un « mouton » du service d'espionnage a émis il y a quelques mois l'opinion que voici : « Dès la première minute de sa libération, il parlera, mais pas avant », et ainsi ses mains accomplissent la besogne habituelle pendant que les yeux lugubrement fermés, muets eux aussi, passent devant ces hommes sans les voir. Pas de plus grand contraste qu'entre lui et son voisin, le jeune empoisonneur. Avec de l'arsenic, il s'est débarrassé du père de sa fiancée qui avait voulu empêcher son mariage et se refusait à verser la dot de sa fille. Membres, articulations, muscles, lèvres, front, tout frémit en lui d'un mouvement

convulsif, son visage rougit et se congestionne quand il qualifie d'injustice inconcevable la sentence qui l'a frappé, quand il affirme que rien n'a été prouvé, que jamais il n'a pensé à mal, que les témoins étaient ses ennemis, les juges, prévenus. Il cite les dépositions des experts-chimistes, celle du pharmacien, tout cela c'est faux, c'est de la calomnie, on a tu telle chose, inventé telle autre, tout cela pour le prendre et le perdre. « Pourquoi ? » demande sèchement M. d'Andergast. Il hausse les épaules avec emportement. C'était un complot universel. Ses dernières paroles se bousculent, tandis qu'il tresse hâtivement et bat la natte avec un maillet plat, la pointe de sa langue humecte ses lèvres, dardée comme celle d'une vipère, les yeux demeurent baissés ; c'est le mensonge fait homme. Mais comme il est misérable ce mensonge, comme il est craintif et effarouché, comme il est transparent et débile ! Le corps n'obéit plus qu'en apparence à la volonté, c'est un mécanisme détruit, une machine aux rouages rouillés, aux tubulures brisées, et s'il respire, s'il saisit quelque objet, avale et digère, ce n'est qu'un trompe-l'œil. Dans la troisième pièce, il y a un vieil homme de soixante à soixante-cinq ans, lui-même ne sait pas au juste son âge ; il a passé trente-trois ans dans la maison, sauf de courtes interruptions ; type traditionnel du récidiviste. Il y a onze ans qu'on l'a ramené pour la dernière fois. Il a l'air d'un vagabond, sympathique avec sa barbiche grisonnante, son embonpoint, son cou rentré, sa petite tête ronde, son petit nez retroussé, sa petite bouche, son petit front bombé. M. d'Andergast lui demande ce qu'il a fait de mal. Il sourit placidement : « Ah ! un petit vol de rien du tout », et il essaie le tranchant de son rabot sur son doigt. « Mais, Kaesbacher, objecte le gardien-chef d'un ton de reproche, on ne vous aurait pas donné onze ans pour cela. — Certainement non, concède le vieux, il y avait encore une petite histoire de mœurs par là-dessus. — Ah ! et êtes-vous content du régime ? demande M. d'Andergast. — Ah ! cela, oui ; il n'y a pas à se plaindre ; maintenant que la mode est aux idées humanitaires, on est tout ce qu'il y a de bien dans des établissements comme celui-ci. » C'est une belle chose, d'ailleurs, que l'humanitarisme, il faudrait seulement qu'il y ait un peu plus de graisse. Cela lui manque parfois, la graisse, il est bien obligé de l'avouer. Puis, battant langoureusement des paupières : « Le 23 mai, ce sera mon anniversaire. — Ah ! et que voudriez-vous alors ? » Et le gardien-chef avec l'ironie d'un homme au courant : « Je parie que c'est du boudin que vous voudriez ? — Tout juste, du boudin, j'adore ça. » Et la pensée du boudin embellit son vieux visage ratatiné de délinquant comme un coucher de soleil celui d'une demoiselle sentimentale.

Pour celui-là, le « dehors » n'existe même plus.

IV

On monte un étage de plus pour arriver aux cellules individuelles. M. d'Andergast ne désire voir que des échantillons typiques. Dans la première cellule qui a la forme d'une échauguette, est un assassin, criminel par jalousie, un homme à la taille élancée, aux traits mélancoliques, tuberculeux au premier degré. On regarde par le judas ; il est assis devant sa table, profondément absorbé ; lorsque la porte s'ouvre, il se lève d'un bond et se dresse avec une raideur militaire ; on appelle cela de la bonne tenue, aussi est-il très bien vu. Une marionnette qui sait cacher son désespoir intérieur jusqu'à extinction totale de sa personnalité. Le gardien-chef, refermant la porte de fer, donne ce renseignement tout objectif : « Souvent, on l'entend soupirer tout haut, la nuit, pendant des heures. » Passons au cas suivant : un homme, un colosse, coupable de violences et qui a participé à la tentative d'évasion d'octobre dernier. Il avait réussi à se procurer une barre de fer avec laquelle il voulait assommer le gardien en allant au bain, ce serait le signal pour les conjurés. Mais il arriva que ce jour-là le gardien de service était précisément celui qui lui avait, longtemps auparavant, glissé en fraude du tabac à chiquer, alors il n'a pas pu le frapper, la barre de fer lui est tombée des mains. Il est debout contre le mur de sa cellule et regarde entre ses paupières rapprochées. De sa fenêtre, il voit au loin dans la campagne un pommier en fleurs, tout seul, se détacher délicat et lointain sur le pignon d'une maison au fond de la vallée ; cet homme reste là, appuyé au mur, de midi jusqu'à la tombée de la nuit, sans bouger, fixant le lointain pommier. Quand le gardien ouvre la porte, il ne fait qu'un mouvement de tête comme s'il était ivre de sommeil et ses yeux clignent, clignent. Tant qu'il était « dehors », il n'a pas connu de semblables émois : qu'était-ce pour lui autrefois qu'un pommier en fleurs ? il n'y prêtait aucune attention, et maintenant, c'est devenu à ses yeux quelque chose d'immense, c'est le symbole de tout ce dont il est privé et de tout ce qu'il a laissé échapper, tout comme pour son voisin de cellule, le serin qu'on lui a permis de garder et de soigner. Il est condamné à perpétuité, il a tué, puis dépecé une fillette de huit ans, mais il aime tant son serin que ses yeux se remplissent de larmes dès qu'il le regarde. Les murs de sa cellule sont ornés de photographies de toutes

sortes, d'illustrations de journaux, d'une petite madone en couleurs, toutes faveurs accordées à sa bonne conduite ; chacune de ces choses lui tient au cœur, il peut rester des heures en contemplation devant chacune d'elles. Il salue les arrivants avec un sourire d'enfant, qui ne laisse pas d'être inquiétant ; si naturel et si séduisant que paraisse ce sourire, il rappelle les divagations d'un fiévreux ; l'homme a un mouchoir noué autour de sa tête ; l'administrateur lui demande ce qu'il a, il répond avec humour qu'il est allé cette nuit à la kermesse de Kressa, et il rit. Il appuie ses lèvres à la grille de la cage et attire l'oiseau ; la bestiole est bien dressée, il l'a dressée à lui donner un baiser, elle s'approche en voletant et passe son bec entre les lèvres de l'assassin. On se sent transporté dans une scène bêtement sentimentale de roman-feuilleton dont le but est de mettre en lumière le côté humain des criminels les plus abjects, ce qui subsiste peut-être en eux de l'indélébile marque divine. Mais que c'est horrible, comme tout cela est intraduisible, est-il possible que Dieu le comprenne ?

Ils arrivent aux dortoirs. L'administrateur montre à M. d'Andergast la fenêtre par laquelle deux détenus se sont évadés il y a dix-huit mois, le troisième est resté pris entre les barreaux, il avait déjà passé la tête, la poitrine, les bras, mais il resta retenu par les hanches ; ses camarades de chambrée ne purent le dégager et ainsi, de minuit au matin, il resta, le corps nu enduit de graisse, suspendu au-dessus de l'abîme qu'il surplombait comme une poutre et geignant parmi ses tortures. Les deux autres avaient couru, nus, par le froid de l'hiver sur la route, ils avaient pénétré dans une villa inhabitée, y avaient pris des vêtements et avaient disparu. L'administrateur, mesurant de la main l'intervalle entre les barreaux, déclare que c'est demeuré une énigme pour lui qu'un adulte ait pu se comprimer assez pour y passer, alors qu'un chat peut s'y faufiler à grand'peine. M. d'Andergast fait cette remarque : « Il semble que l'instinct de liberté prête à ces gens des capacités surhumaines. » L'administrateur et le gardien-chef approuvent en silence, mais M. d'Andergast sent ce que ses paroles ont de banal et d'insignifiant ; depuis qu'il est dans cette maison, il a l'impression pénible de ne pas être à la hauteur de la situation, il ne se rappelle pas s'être jamais senti aussi mal assuré, cela se voit à sa pâleur, à son pas incertain, il marche lourdement comme s'il avait du plomb dans les moelles. Quarante lits dans une pièce, soixante dans la pièce voisine, il voit soudain ces lits, ces lits conjugués et superposés, il aperçoit cela tout d'un coup et dit d'une voix sourde où gronde le mécontentement, que cette disposition est intolérable ; les deux surveillants

rient sous cape, les traits du gardien-chef, empreints d'une gravité virile, marquent une inquiétude fondée sur l'expérience, l'administrateur murmure : « C'est un foyer d'infection » ; ce mot aussi agace M. d'Andergast par sa platitude. Son front s'empourpre comme si la colère montait en lui, il jette encore un regard sur les lits vides superposés, frappé d'une vision d'horreur qui exaspère le sentiment de sa douloureuse insuffisance jusqu'à la lui faire trouver coupable ; de sa main, il se voile les paupières, il ne veut plus voir ces lits qui lui présentent l'homme sous l'aspect écœurant d'une mucosité répugnante qu'enflent la perfidie et la volupté, l'intérieur de la poitrine comme une portion limitée de ténèbres avec un muscle palpitant au milieu, dont, par un jeu vain et frivole, les poètes et les mystiques ont toujours fait le réceptacle de toutes les vertus. *Exemplum docet*, se dit M. d'Andergast en entrant dans la cellule du redoutable Hiss ; celle-ci, on n'a pas besoin de l'ouvrir, puisque l'aumônier de l'établissement y est et qu'un gardien, homme jeune au visage brutal, rongé d'eczéma, monte la garde à la porte. Le médecin des âmes salue M. d'Andergast. Avec son visage tanné et sa crinière blanche, il ressemble à un pêcheur norvégien. Mais chez lui comme chez le plus grand nombre de ses pareils, ils sont trompeurs les dehors de l'autorité ecclésiastique qui met autour de leur front un nimbe lumineux. Cette autorité qui autrefois leur a donné des ailes est maintenant presque épuisée, ils se sont rendu compte qu'ils ne peuvent enlever à cette montagne de désolation que quelques grains de sable, que la galerie qu'ils y creusent les enfouit eux-mêmes chaque jour ; ils se sont lassés, ils n'ont plus aucune foi en leur mission et accomplissent leurs fonctions comme des employés parce que l'État les paie pour cela. « Un cas désespéré », murmure-t-il à M. d'Andergast, désignant le détenu d'un mouvement d'épaule et sur son visage se répand cette expression de dégoût excédé qu'éprouverait un homme qu'on inciterait pour la centième fois à arracher de terre un arbre avec ses racines. Hiss est là, le buste ramassé, la bouche pincée en un pli méchant dans le visage jaune citron ; le front fuyant est couvert de gouttelettes de sueur ; ses yeux jaunes comme ceux d'une panthère sont attachés sur le pasteur avec une expression de haine insondable et, lorsque l'administrateur lui adresse la parole pour lui demander s'il a commencé à écrire, le regard se dirige sur lui avec la même expression d'insondable haine. « Je n'ai pas pu, grogne-t-il âprement, comment pourrait-on écrire ? il y en a un de l'autre côté qui n'arrête pas de hurler dans sa cage, c'est à perdre la tête... » le regard de haine rampe sur ces visages qui l'entourent, le dos se tasse davantage, la panthère

brute et dangereuse peut d'un instant à l'autre surgir de cet être qui n'a presque plus rien d'humain. M. d'Andergast recule involontairement d'un pas, il quitte la cellule sans mot dire, le surveillant a déjà ouvert la suivante ; l'homme qui l'occupe est celui qui « hurle dans sa cage », il subit en ce moment une peine disciplinaire, il est enfermé pour trois jours dans une cage de fer, il est accroupi dans la demi-obscurité, secoue de temps à autre les barreaux comme un gorille, hurle de temps à autre sur un mode plaintif comme une vache qui appelle son veau qu'on mène à l'abattoir. Le gardien-chef lui crie d'un ton sévère : « Lorschmann, si vous ne restez pas tranquille, vous n'aurez pas à manger demain », à quoi répond un bruit pareil à un grincement qui vient du corps de l'encagé, comme s'il avait des entrailles de fer rouillé. Ici « l'homme » est totalement anéanti ; « l'homme », dont on célèbre la grandeur, son aspect extérieur même n'est plus que caricature. M. d'Andergast est debout à la porte de la cellule comme s'il était prisonnier lui-même. Pourquoi ces choses sont-elles si nouvelles pour lui, si affreusement inouïes ? Y a-t-il dans ses yeux une acuité nouvelle, ou bien le rayon de la lanterne sourde serait-il tombé sur cet infernal tableau, comme dernièrement sur le cerveau du personnage apparu dans le miroir de la chambre de Violette ?

V

Trois heures. M. d'Andergast a déjeuné au restaurant de Kressa, c'est-à-dire qu'il a payé une série de plats et n'a absorbé que deux tasses de café noir. On ouvre la cellule du détenu 357 et on la verrouille derrière lui. Un homme assis près d'une table se lève avec la promptitude qu'exige la maison et à laquelle elle dresse son monde, il demeure debout et attend en silence. Il a à peu près la tête de moins que M. d'Andergast, le costume gris des détenus flotte autour de sa silhouette desséchée. Sa taille est très droite, sa tête non plus n'est pas courbée. La couleur grise du teint ne se distingue guère du gris du costume ; sur un front élevé se plaquent des cheveux blancs comme neige non taillés. La cellule a cinq pans, elle contient le lit de fer, une étagère avec quelques livres. La fenêtre donne sur la cour ; en bas, cinquante détenus marchent silencieusement en rond. C'est la promenade réglementaire. Il n'y a pas place pour plus de cinquante dans la cour. Il faut cinq heures pour que huit équipes aient fait leur promenade quotidienne. On entend monter le bruit

des pas traînants sur le pavé, on croirait entendre le vent qui passe sur des voiles détendues et les fait voltiger.

« Vous ne vous souvenez guère de moi, sans doute », commence M. d'Andergast d'un ton conventionnel. Son intention ne paraît pas être de renouer le présent au passé, ni de sonder un état d'esprit. Avec le même formalisme, il décline ses noms et qualité. Maurizius, qui jusqu'ici n'a pas bougé, lève un peu le menton comme s'il venait de recevoir un coup. Comme il tourne le dos à la fenêtre, on ne peut distinguer l'expression de ses yeux, qui ressortent pareils à deux cercles noirs dans le visage allongé. M. d'Andergast s'assied sur la chaise et attend que Maurizius, qu'il y invite d'un geste de la main, prenne place sur le lit. Celui-ci hésite cependant. Qu'est-ce qui lui vaut cette distinction ? demande-t-il d'une langue pâteuse dont on entend bien qu'il ne fait pas souvent usage. M. d'Andergast est assis, penché en avant, les mains croisées entre ses genoux. Ses yeux violets ont recouvré leur ardeur et leur éclat. « Cela ne peut s'expliquer d'un seul mot. » Il répète son geste pour inviter l'autre à s'asseoir et joint de nouveau les mains. Un silence. Alors M. d'Andergast, les yeux fixés au sol, dit qu'on veuille bien noter que sa visite n'a rien d'officiel, qu'elle lui a été inspirée par des considérations personnelles. Maurizius s'assied enfin sur le lit, prudent, comme pour ne pas perdre une syllabe. Maintenant que la pleine lumière du jour tombe dessus, son visage a l'air spectral. On pourrait croire que c'est du sang blanc qui coule dans ses veines ; le nez est rentré, la bouche, d'une courbe tout à fait charmante, presque gracieuse est durement serrée. Les yeux ne sont plus des cercles noirs, mais bruns, couleur de café, et ont un regard doux, persistant et sans joie.

« Des considérations personnelles. De quelle sorte ? » M. d'Andergast prodigue toute son attention à l'ongle du majeur de sa main droite. Puis, avec un battement de paupières qui exprime une sincérité bon enfant (vraiment, si affecté qu'il soit, c'est tout à fait le battement de paupières d'Etzel), il dit qu'il s'agit de mesures éventuelles. Et Maurizius, faiblement intéressé : « Des mesures de quel ordre ? » On ne peut guère s'y méprendre ; Maurizius aurait-il donc renoncé à toute espérance ? Il lève lentement la main, la pose sur sa tête blanche, et dans ce geste, c'est le vieux Maurizius qui apparaît à M. d'Andergast, tel qu'il l'a vu devant lui, la main sur le sommet de la tête. Quel mystère que l'hérédité ! Ce que la nature a transmis de particularités extérieures du père au fils est beaucoup plus convaincant et souvent aussi plus vrai que les particularités morales. Maurizius répond avec hésitation,

bien qu'avec fermeté, qu'il n'a jamais, à aucun instant, dans aucune circonstance, abandonné l'idée d'une réhabilitation. M. d'Andergast fait jouer ses deux index l'un autour de l'autre. Réhabilitation ? On ne peut guère y penser, ce serait en tout cas à longue échéance. Cette possibilité, même si elle existait, n'aurait pu provoquer l'entrevue d'aujourd'hui ; il fallait, expliqua-t-il, envisager la situation dans sa réalité et il n'y avait pour cela qu'une seule voie. Et cette voie n'était praticable que moyennant une certaine condition qui y était rattachée comme la ligne à la canne à pêche. « Je comprends, dit Maurizius. — Je pense bien que nous nous comprenons », dit M. d'Andergast. Un silence.

« Voici, encore une fois, une tentative qui porte à faux, reprend Maurizius de sa voix non exercée et, les sourcils contractés, il regarde ses genoux. Depuis que je suis dans cette maison, beaucoup ont essayé déjà, ils mettaient tous leur point d'honneur à atteindre ce seul but : des directeurs – car le fait que nous ayons un administrateur est une nouveauté – quatre directeurs, parmi lesquels un ancien colonel, puis ces messieurs de l'administration pénitentiaire, puis il y a eu aussi quelqu'un du ministère qui est venu plusieurs fois et, naturellement, surtout les ecclésiastiques. Le pasteur Porschitzky que nous avons maintenant est le septième qui vient me voir (il compte dans sa tête), oui, le septième. Il y en a eu un, je ne sais plus si c'était le troisième ou le quatrième, il s'appelait Meinertshagen, qui est resté deux jours et deux nuits sans sortir de ma cellule. Dans le même temps et avec moins d'efforts, il aurait pu convertir tout un village nègre. À la fin, on aurait dit qu'on m'avait broyé le crâne à coups de marteau. Alors, je lui ai dit dans mon désespoir – à cette époque, j'étais encore capable de me mettre au désespoir pour des choses de ce genre – “Monsieur le pasteur, lorsque Moïse fit jaillir l'eau du rocher, il fit un miracle. Vous voulez aussi effectuer un miracle sur moi, mais ce que vous voudriez en faire sortir par magie, il faudrait d'abord que vous l'y fissiez entrer par magie. Comment un homme confesserait-il un acte qu'il n'a jamais commis ?” Alors, il y a renoncé, mais à partir de ce jour-là, je n'ai plus existé pour lui. Il ne m'a pas cru. Personne ne me croit. »

La physionomie de M. d'Andergast exprime un regret quelque peu emphatique. Il ne veut pas laisser soupçonner que lui non plus ne croit pas, mais Maurizius sait bien qu'il ne croit pas. On peut s'entendre provisoirement avec lui, en lui accordant une attention polie. C'est déjà beaucoup qu'il ait abordé ce sujet de lui-même, et l'on ne voudrait à aucun

prix le troubler dans ses épanchements. M. d'Andergast sait que l'impulsion la plus légère, donnée à des gens condamnés depuis des années à la solitude, les fait tomber, même si on ne les encourage à parler que du regard, dans une expansion vraiment automatique. C'est un bienfait qui les délivre, même quand on ne fait que prêter l'oreille et qu'ils n'attendent guère les répliques d'un interlocuteur, mais on dirait que Maurizius devine ce calcul chez son visiteur. « Il est possible que tu saches bien des choses, semble dire le frémissement fugitif de sa bouche, mais que sais-tu de ces longues, longues années, que sais-tu du temps ? Que le temps *soit*, dans le présent, voilà ce que vous ne savez ni les uns ni les autres, vous savez seulement qu'il *a été*. Le présent est pour vous un splendide éclair entre deux ténèbres ; pour moi, il est fait de ténèbres sans fin, entre un feu qui s'est évanoui derrière l'horizon et un autre dont j'attends l'aurore. Une attente éternelle, éternelle, c'est cela mon présent, et tant qu'il me faudra attendre, à perte de vue, dans l'incertain, je serai dans le présent. Celui-là seul connaît l'enfer qui a appris ce que c'est vraiment que le présent. » Comme les paupières de cire d'une marionnette, les paupières de Maurizius se soulèvent ; on dirait qu'il comprend maintenant seulement qui il a devant lui, que c'est ce même homme qui autrefois, il y a bien longtemps, l'a poussé avec une énergie inhumaine et inexorable dans cet abîme. « Comment est-il possible que tu vives encore, paraît demander ce regard qui fouille en dedans, tandis que de ses dents blanches singulièrement petites il ronge sa lèvre supérieure, comment est-il possible que tu sois là dans mon présent avec ton inactualité ? C'est à peu près comme si on avait devant soi Attila ou Ivan le Terrible et que ceux qui sont "dehors" pussent participer à cette immortalité de ceux qui connaissent le présent. » Comme M. d'Andergast persiste dans son silence engageant, s'en remettant à un sortilège dont il a appris à connaître la puissance dans des cas analogues (il semblerait que jusqu'ici sa conviction personnelle n'ait pas reçu le plus léger ébranlement et qu'il ne sente pas qu'elle est irrémédiablement minée). Maurizius reprend son dernier mot qui lui revient : « Non, aucun n'a cru, dit-il en se parlant à lui-même, il a suffi d'une accusation pour que je sois coupable. J'avais beaucoup d'amis alors, je pouvais les appeler des amis, au point de vue de ma vie d'alors, c'étaient des amis, mais du jour où j'ai été sous le coup d'une accusation, ils se sont dispersés comme paille au vent. Je tournais sans cesse la tête vers eux, sans pouvoir comprendre... Un tel abandon... Je ne leur avais pourtant jamais fait de mal, je n'en avais trahi aucun, je pensais qu'ils ne pouvaient pas ne pas me connaître, chacun a pour

ainsi dire son standard moral, on s'était confié tant de choses les uns aux autres, aucun repli de l'âme n'était resté caché, on se l'imaginait... et pas un... pas un, comme si soudain, j'avais surgi sous un nom étranger... dans un autre monde... — Vous oubliez quelqu'un, rappelle M. d'Andergast, je pense que votre père n'a jamais cessé de croire. » Il ne se décide pas volontiers à faire une observation qui révèle trop de familiarité, mais d'abord il se dit qu'il est ici pour dissimuler, ensuite, son vis-à-vis commence à le captiver, il y a en lui un mélange de précision et d'ampleur, de froideur et de fougue qu'on devine volontairement endiguée, qui force son attention et fait s'évanouir l'indifférence méfiante dont il s'était enveloppé. Maurizius fait un signe de tête à peine perceptible. « Oui, c'est vrai, répond-il, mon père, oui, le... mais un père, cela ne compte pas. Il y a une différence entre les liens du sang et les autres liens. Quand un homme est des vôtres, cela ne prouve rien à personne que vous soyez pour lui. Un être qui est vôtre ne peut pas être coupable. Elli aussi aurait... » Il s'arrête court, secoue la tête. Cet « aussi » était étrange à coup sûr, étrange exemple qu'il se retient d'expliquer. M. d'Andergast tire son étui à cigarettes, le tend tout ouvert à Maurizius qui prend une cigarette avec un empressement avide. M. d'Andergast lui donne du feu, en allume une pour lui, et un instant, ils se regardent, fumant en silence. M. d'Andergast réfléchit avec effort. Enfin, comme s'il avait commencé à avoir des doutes et qu'il espérât être mis sur une piste, il jette cette question : « S'il me faut admettre que vous n'avez pas tiré – notez bien que je ne dois pas l'admettre, je cherche seulement à me placer à votre point de vue –, qui d'autre à votre avis pourrait avoir tiré ? » Sur ses lèvres joue un sourire aimable, engageant, les yeux violets ont un regard presque bon. Maurizius le fixe. Ses sourcils se lèvent dédaigneusement, ce qui creuse sur son front un sillon profond. Il s'écoule environ une minute et demie, pendant laquelle son visage s'obscurcit comme en un accès de fureur muette. Est-ce cette question posée mille et mille fois du même ton, avec le même scepticisme, ce même air triomphant de juge et bourreau qui le transforme ainsi ? C'est peu probable. Il a appris la patience. Il connaît la patience des questionneurs en face de laquelle son cœur s'est endurci et son oreille fermée. La question ne touche plus rien en lui, elle ne saurait faire sortir de sa retraite rien de ce qui s'y cache, ni faire fondre rien de ce qui y est figé. N'y jamais répondre, sous l'emprise d'aucune torture morale ou physique, n'y jamais répondre ni d'un regard, ni d'un souffle, ni d'un geste, c'est chose résolue depuis dix-huit ans et sept mois. Les autres se cassent les dents sur ce granit. Mais ce n'est pas cela qui le bouleverse, c'est

la présence de cet homme. Il comprend tout à coup celui qui est assis là, c'est son adversaire ; à soixante-quinze centimètres de toi, voilà celui qui t'a maudit, qui t'a perdu, l'homme inhumainement inexorable, non pas un simple représentant de cet homme, il en est venu beaucoup ici, non, lui-même, en personne. Fatalité et incarnation du destin. Tout le « dehors » condensé en un seul individu, le monde, l'humanité, le tribunal, le jugement, tout ce qu'il a subi, tout ce à quoi il a pensé dans cette chambre, tout ce présent éternel, toutes ses nuits d'insomnie, les humiliations, les privations, les angoisses, les désespoirs mortels, les désirs mortels, la convoitise de la vie, la convoitise de la chair, tout le butin de la vie, tout cela incarné dans ce seul homme. Il frissonne d'horreur à se sentir si près de lui, aussi près qu'on voit parfois apparaître, dans les brumes d'un cauchemar, un adversaire né. Régler son compte avec lui, ce serait apaiser un désir inconsciemment entretenu pendant dix-huit ans et demi. Mais il faut se calmer d'abord. Il ne faut pas que ressuscite en lui l'homme qu'il était autrefois. Il devine que rien ne presse avec celui-ci, il dit tranquillement : « Un juge est tenu de me démontrer ma culpabilité, mais que je doive lui démontrer mon innocence, si cela m'est impossible, voilà qui va contre le sens commun. Il y a des nations qui ont compris cela depuis longtemps, voilà pourquoi elles sont grandes. L'excellence d'une nation est proportionnée à l'excellence de sa justice. »

VI

M. d'Andergast se leva et alla à la fenêtre. En écrasant sa cigarette sur le rebord, il réfléchit à la façon dont il devait se comporter par la suite. Il se sentait troublé et même quelque peu embarrassé. Avec une contrariété bien jouée, il dit : « Nous n'avancerons pas par ce moyen-là ; vous êtes buté ; naturellement, il fallait s'y attendre. Je n'ai pas l'intention de faire concurrence aux pasteurs. Ce serait une entreprise absurde au point où en sont les choses. Comme ma visite, ainsi que je vous l'ai déjà dit, n'est pas officielle, je ne me permets pas non plus de mettre en doute vos propos, sans quoi, je pourrais répondre : une fiction avec laquelle on a résolu de vivre est un tyran qui se refuse à voir et à entendre. Mais laissons cela. J'envisage un accord entre nous. » Il se tut quelques secondes pour éprouver l'effet de ses paroles ; Maurizius ne bougea pas et ne répondit rien. Aussi continua-t-il et on entendait au son de sa voix qu'il était fortement irrité : « Pour ce qui est de

notre procédure, vous êtes dans l'erreur, comme la plupart des profanes. La loi prescrit expressément aux juges de fournir la preuve de la culpabilité. Chacun passe pour innocent tant que sa culpabilité n'est pas incontestablement établie. C'est un de nos principes juridiques fondamentaux, il n'y a pas de tribunal qui ne l'observe. »

Maurizius leva légèrement la tête. Son attitude et son expression étaient empreintes d'une muette ironie. Il sourit, peut-être de la forme juridiquement contournée de l'explication, de l'emploi pédantesque de tournures comme celles-ci : pour ce qui est de... procédure..., ou peut-être du ton doctoral avec lequel son interlocuteur défendait une institution qui ne possédait plus qu'un simulacre d'existence ; sortie des pandectes poussiéreux, elle survivait seulement en effet dans la tête de quelques hommes qui ont tiré de formules artificielles les concepts avec lesquels ils ont contracté une symbiose de fantômes. Il dit en haussant les épaules : « Ce principe existe sur le papier, on ne peut le nier. Bien des choses sont écrites, mais irez-vous jusqu'à affirmer qu'on les met en pratique ? Où ? quand ? Par le fait de qui ? sur qui ? J'espère que vous ne croyez pas que je tire des conclusions de mon propre cas, de mon propre destin, je ne suis pas du tout en cause. Mon innocence, une fiction ? ah bien, oui ! prenez-vous vraiment cette fiction pour un système qui consiste à s'aveugler et à se boucher les oreilles ? Ce devrait être pour vous une consolation de vous dire que cette prétendue fiction m'a empêché pendant dix-huit ans et demi de me rendre clairement compte de ce qui se passait et se passe encore autour de moi. Dans ce monde-ci, dans un monde pareil. » Il avait parlé sans aucune passion, plutôt avec la froideur de l'épuisement qu'avec violence, pourtant il s'était levé et avait avancé d'un pas. Dans un monde pareil ; ce cri semblait jaillir des profondeurs de la terre, des ténèbres absolues ; mais il jaillissait sans espoir d'être entendu – sans même un effort pour l'être – sachant bien que des millions de fois déjà il était resté sans écho. Pendant qu'il accrochait ses deux mains l'une à l'autre comme les anneaux d'une chaîne, d'un mouvement qui semblait être habituel et naissait de ses songeries solitaires, ses yeux couleur de café fixaient sans arrêt le menton de M. d'Andergast, sans s'élever plus haut, ce qui mettait M. d'Andergast dans un extraordinaire malaise, à peu près comme si on l'avait fait passer sous une toise trop petite. « Comme je l'ai dit, je ne considère pas ma situation personnelle, reprit Maurizius. À mes propres yeux bien entendu, mon destin a la même importance que le système solaire, mais en tant qu'expérience il n'est tout de même qu'un cas isolé. Seulement, je ne possède pas que ma

propre expérience, j'ai celle de mille autres ; j'ai entendu parler de mille juges, j'en ai vu mille devant moi, j'ai pu examiner l'œuvre de mille d'entre eux, et tous se ramènent au seul et même type. De prime abord, il est l'ennemi. L'acte, il le tient pour accompli ; l'homme, il ne lui reconnaît qu'un minimum de valeur. L'accusateur est son dieu ; l'accusé, sa victime ; le châtement, son but. Si quelqu'un a le malheur de comparaître devant le juge, il est perdu. Pourquoi ? Parce que le juge anticipe sur la peine par la mise au ban, par la méfiance, par le sarcasme, par le mépris, par la souillure. Si sa victime n'est pas consentante, il l'écrase si lourdement qu'elle en reste marquée au fer rouge. Le jugement n'est plus alors que le point sur l'i. C'est une affaire, c'est un morceau de bravoure. Certes, la loi exige de lui qu'il maintienne la balance en équilibre, mais lui jette sans hésiter tous ses poids dans l'un des plateaux, dans celui qui porte l'acte commis. Qui lui a donné le droit de ne pas dissocier l'acte et le malfaiteur, qu'est-ce qui l'autorise, non seulement à condamner le coupable, – bon, qu'il condamne, c'est peut-être son rôle ; peut-être est-ce son rôle, – mais à se venger sur lui ? Juge ! ce terme avait autrefois une noble signification. C'était la plus haute dignité dans la société humaine. J'ai connu des gens qui me racontaient avoir été à chaque interrogatoire transis jusque dans leurs organes les plus intimes par la même épouvante que s'ils se trouvaient soudain au bord d'un profond abîme. Toute enquête repose sur l'exploitation d'avantages tactiques qu'on s'est procurés la plupart du temps par des moyens aussi déloyaux que les subterfuges auxquels recourt la victime acculée. Mais en même temps, le juge et le ministère public prétendent à l'omniscience, et discuter leur omniscience, c'est déchaîner leur vindicte sans merci, de sorte que seuls l'hypocrite, le cynique et celui qui n'a plus le moindre ressort trouvent grâce devant eux. Où est donc l'équitable compensation, où est la protection qu'exige votre loi ? La loi ne sert plus que de prétexte aux institutions cruelles qui sont créées en son nom, et comment s'inclinerait-on devant un juge qui ravale un coupable au rang d'un animal maltraité ? La bête hurle, elle entre en fureur et mord, ceux qui sont dehors frémissent d'épouvante et disent : « Dieu soit loué ! nous en sommes débarrassés. » C'est horrible, cette façon dont on les en débarrasse ; quelques-uns s'en rendent compte, mais ils prétendent qu'on n'y peut rien, et s'ils le prétendent, c'est parce que ceux qui vivent dans le ciel ne se font pas la moindre idée de l'enfer, même après en avoir entendu parler pendant des jours. L'imagination reste impuissante à se le figurer. Celui-là seul qui est dedans peut le comprendre.

« Il me semble que vous vous emballez, dit M. d'Andergast avec une légère lassitude dans le ton. Les conséquences qu'un crime entraîne après lui dans l'âme d'un criminel ne peuvent pas constituer un reproche à l'égard de la collectivité. L'équité d'un châtement ne se mesure ni à ce qu'il a de tolérable pour le sujet ni à l'attitude de ceux qui le dictent. En somme, cette institution humaine est ramenée par ses représentants de la sphère de la théorie à celle d'une pratique imparfaite, notre tâche est de chercher la plus grande approximation possible, c'est tout. La souffrance qui est entre les deux, même la plus pitoyable, justifie peut-être l'indignation, mais ne peut ébranler l'édifice. Comme vous ne pouvez espérer que je prenne votre parti, vous perdez votre temps par ces charges à fond ou plutôt vous perdez le mien, ce qui est le plus regrettable. » Maurizius contracta ironiquement les lèvres. Son air disait : « Je sais que les paroles sont vaines ; à quoi bon tout cela ? » Cependant la vue de cet homme devant la fenêtre le surexcitait. Il ne pouvait s'empêcher de regarder sans cesse dans cette direction, il n'osait porter son regard ailleurs. La voix qui venait de là lui paraissait transmise par un mégaphone ; ce n'était naturellement qu'une illusion de ses sens exacerbés, maladivement dressés à écouter attentivement, car M. d'Andergast parlait d'une voix contenue à cause de l'espace restreint où il se trouvait, mais avec une froideur qui, par l'effort qu'il faisait pour paraître bienveillant, n'était que plus sensible. « Et que voulez-vous donc ? » demanda Maurizius âprement en laissant tomber sa tête sur sa poitrine comme font presque tous les détenus qui attendent l'arrêt de leurs supérieurs. M. d'Andergast repartit vivement comme si cette question le libérait positivement : « Je vais vous le dire : le faible intérêt que je porte à vos discussions théoriques est en proportion inverse de celui que je porte à votre personne. Pour parler franc, ces dernières semaines je me suis beaucoup occupé de votre affaire. J'avais naturellement de vous une image très précise. J'ai eu autrefois l'occasion de vous observer et de fixer mes constatations. Cette nouvelle étude des dossiers n'a apporté à cette image aucune modification essentielle. Or, je viens ici, et je trouve un homme qui n'a plus la moindre ressemblance avec le Maurizius de 1905 et de 1906. Nous n'allons pas en rechercher la cause. Je ne pourrais faire entrer le temps écoulé comme facteur de cette transformation que si je savais ce qui s'est modifié en moi-même durant la même période. Admettons donc que, moi aussi, je n'ai plus grande ressemblance avec le substitut Andergast d'alors. Je voudrais seulement savoir si vous avez conservé dans votre mémoire votre propre image d'alors et ce qu'il en est de celle-ci par

rapport à la réalité. Je voudrais savoir aussi comment le Léonard Maurizius de quinze ans, celui de seize ans, se reflète dans celui d'aujourd'hui, et, entre ces deux-là, ce que celui de vingt-cinq ans éprouve pour celui de quinze. Oui, voilà ce que je voudrais savoir. On en tirerait à mon avis bien des renseignements utiles ; cela jetterait quelque lumière sur le problème de l'évolution morale. »

Maurizius dressa l'oreille. « Pourquoi dit-il des renseignements utiles (telle est l'idée qui lui traversa d'abord la tête) ; avec quelle réserve, quel hermétisme il s'exprime ! » Cet homme devant la fenêtre l'inquiétait de plus en plus. Soudain son regard pénétra au-dedans de lui. Il y aperçut un mélange de suffisance et d'incertitude, d'autocratie et de faiblesse, d'inexpugnabilité contredite par un élan inconscient qui le portait, à son corps défendant, au-devant de son partenaire, ce mélange le remplit de stupeur. Des gens comme lui possèdent une sensibilité bien autrement aiguë que ceux chez lesquels elle est émoussée par des frottements continuels, il réfléchit un moment : « Il y avait à l'époque un roman français fameux : *Peints par eux-mêmes*, dit-il alors, Waremme nous l'avait apporté, nous l'avons lu, nous, c'est-à-dire moi et... mais cela ne fait rien à l'affaire. Je me rappelle que c'était joliment décrit, la façon dont les personnes se révélaient dans leurs lettres. Sans qu'on le veuille à proprement parler, toutes les choses qui arrivent s'engrènent les unes dans les autres comme des roues dentées, d'un vice découle une vertu, en avant l'intrigue, la lâcheté. Il en est presque toujours ainsi. Le meilleur des miroirs est celui qui vous réfléchit au moment où l'on veut en attirer un autre dans le filet. Excusez mon verbiage, je ne puis m'empêcher de penser à une quantité de choses à la fois. Quand je commence à parler, mes pensées se dispersent aux quatre vents comme des pigeons effarouchés. Ce que vous me demandez est vraiment surprenant pour moi. Pour connaître ma personne, vous n'avez pourtant pas besoin de moyens aussi détournés. Autrefois, du moins, vous êtes allé rechercher dans ma vie, dans les faits positifs, tout ce qui valait la peine d'être connu sur mon compte, le reste a été l'œuvre d'un merveilleux talent de combinaison. Ainsi faisant, vous pouviez vous passer facilement de moi et même ma présence vous aurait plutôt gêné dans votre travail. » Le ton sarcastique et mordant de ces paroles fit que M. d'Andergast redressa altièrement la tête. Mais comme Maurizius gardait le front baissé, cet avertissement demeura inaperçu et l'autre poursuivit : « Il existe de moi à vingt-six ans un portrait que je puis vous reproduire exactement et que vous reconnaîtrez à coup sûr, car c'est

vous-même qui l'avez tracé. C'est le 21 août 1906, dans la salle du prétoire qu'il a été... dirai-je dressé, exposé ? Il est vrai qu'il n'était fait que de paroles. Voulez-vous que je vous le redise ? Écoutez : un homme d'une haute intelligence, d'un esprit vigoureux et souple, d'une culture achevée, offrant un minimum de résistance aux tentations d'une époque corrompue et menacée d'un effondrement moral tout proche. Prenons garde aux symptômes, messieurs les jurés, que le cas individuel ne vous abuse pas sur le symptôme, ni le crime singulier sur le courant beaucoup plus dangereux qui le porte et contre lequel vous avez le devoir d'élever une digue d'une solidité à toute épreuve. L'occasion fut rarement aussi favorable de frapper en la personne d'un représentant typique les puissances occultes qui font le malheur d'une époque, la morbidité d'une nation et d'un continent même, et d'empêcher préventivement par une intervention énergique l'expansion du mal, s'il est vrai qu'on ne puisse le guérir... Suis-je exact ? Je crois que je le suis. Il ne manque pour ainsi dire pas une virgule. Mais cela n'était que le cadre. Le visage qu'il entourait était plus terrible encore. Vous vous étonnez, sans doute, que ma mémoire fonctionne si parfaitement, vous vous dites probablement que bien peu seraient capables après si longtemps de répéter mot pour mot une exécution verbale. Après si longtemps, oui. Si quelqu'un m'affirmait qu'il y a dix-huit siècles au lieu de dix-huit ans, je ne discuterais pas sur la différence. Ce sont des idées vides de sens que les mois, les années, tout cela n'a aucune importance. Or, au commencement, lorsqu'on me refusait tous mes livres, et que, surtout dans les nuits d'hiver, on faisait l'obscurité dès six heures du soir et que je demeurais étendu jusqu'à deux, trois, quatre heures du matin, fouillant dans le passé comme dans les décombres d'une maison écroulée, je me suis appliqué à ne pas oublier ce réquisitoire. J'aurais pu, en effet, en transcrire chaque mot, quand il a été prononcé ; je pouvais me fier à ma mémoire mieux qu'à n'importe quoi. Quand je m'étais récité tout ce que je savais par cœur de Shakespeare ou de Goethe, alors venait le tour du réquisitoire. Mais continuons : il nous faut voir clair. Notre objet exige de nous le plus énergique effort. Il ne doit plus subsister en nous le moindre doute psychologique sur la personnalité de l'accusé et, sans outrecuidance, mais soutenu par le seul sentiment de mon devoir inéluctable, j'affirme que je peux dissiper en vous tout doute de cette sorte, car la clé qui m'ouvre le secret de cette personnalité, qui probablement n'est pas encore totalement éclairée devant vous, c'est le tempérament, ce sont les dispositions et l'évolution morale du coupable eux-mêmes qui me

l'ont fournie. Inconstance et irresponsabilité, voilà les leviers de ses actes, le premier le précipite dans le dédale de ses convoitises voluptueuses – qui n'aura pas manqué de devenir pour lui un jardin des supplices, si j'en crois la dignité de la nature humaine – et le second le dégage de toute obligation envers la société, la famille, l'ordre établi. La jouissance, voilà la fanfare qui l'ensorcelle et l'étourdit ; il paie la jouissance de tout le fruit de son travail, de tout ce qu'il a acquis, de tout ce qu'il est devenu, de son cœur, de sa raison, du cœur de ceux qu'il aimait, de son idéal, de son avenir, et quand enfin il est devenu insolvable, il devient assassin. Nous ne voulons pas offusquer ni décourager ceux qui, dans ce pays, mènent honnêtement le bon combat des intellectuels ; il n'est pour gaspiller à si bon compte et avec tant d'empressement les hautes valeurs de l'esprit que les aventuriers qui ont pénétré par effraction dans son domaine et qui n'offrent que leurs vanités en échange du trésor authentique à eux abandonné par des gardiens sans méfiance. Toute noble aspiration l'élève d'un degré sur l'échelle de son ambition, ses mains frivoles, sacrilèges, font argent des reliques les plus sacrées et il s'en sert pour acheter de fausses devises ; la science n'est pour lui qu'un carnaval où il prend ses ébats sous un masque qui inspire la confiance ; rien n'est sérieux pour lui, rien n'a de sens profond, et lorsqu'il conclut une union avec une femme qui lui était, moralement, infiniment supérieure, il se brise, comme une pierre poreuse, sur le pur métal de son caractère à elle. Cela le gêne, cette honte qu'il éprouve devant elle ; il est gêné par ce reproche tacite qu'elle est pour lui, cela mortifie son amour-propre, la vue des souffrances de sa femme, obligée de reconnaître l'inutilité des efforts qu'elle a faits pour le sauver ; la défaite qui termine la lutte menée par elle pour son âme à lui empoisonne son sang ; les hommes faibles et mauvais qui entrent sur la scène du monde revêtus d'un brillant vernis ne veulent pas être percés à jour, ils veulent être pris pour ces comédiens mystérieux et séduisants qu'ils sont à leurs propres yeux épris d'eux-mêmes, et c'est ainsi que les choses en vinrent où il fallait qu'elles en vinssent. Cette malheureuse femme était destinée à être anéantie par lui, dans son corps, dans sa dignité sociale, c'était inscrit au livre du destin, et il se serait débarrassé d'elle, même si sa situation matérielle désespérée ne l'avait pas acculé à ce dernier moyen effroyable, même si la passion insensée, sans espoir qu'il avait pour la sœur de sa femme n'avait pas détruit en lui le dernier reste de bon sens et d'honneur. » Maurizius reprit haleine. La sueur perlait à ses tempes. « Je cite exactement, n'est-ce pas ? demanda-t-il avec une sorte de politesse

doucereuse, le visage incliné et tourné de côté. C'était audacieux, c'était un coup de maître d'extraire les mobiles de la région où, pour les hommes du commun, ils sont le plus inaccessibles. Que vous leur présentiez un point de vue si élevé, cela les a flattés et rendus dociles. Jusque-là ils avaient cru que cette... cette passion avait été l'unique motif. Dès lors ils apercevaient quelque chose de bien plus diabolique : un meurtrier élu par le destin, voilà ce qu'ils apercevaient. L'affaire était conclue d'avance, il n'y avait plus besoin d'y réfléchir davantage. Vous en vîntes ensuite à parler de Dieu, n'est-ce pas ? Vous eûtes besoin de grouper une fois encore les différents éléments du monstre, de démontrer philosophiquement la désagrégation de l'âme, comme vous disiez : où irons-nous avec un pareil équipage à notre bord ? vous êtes-vous écrié, et, faisant allusion à certaine superstition des gens de mer, vous avez prédit au bateau le courroux du ciel si l'on n'amputait le membre gangrené. Dieu l'a rejeté, avez-vous dit, pourquoi l'épargnerions-nous ? C'était très osé d'affirmer quelque chose de semblable, vous ne pouviez pourtant pas savoir avec certitude si Dieu m'avait rejeté. Mais sous l'impression de votre magnifique éloquence, il en fut comme chez les écoliers quand l'un d'eux est corrigé ; tous prennent des mines sages et obéissantes comme s'ils étaient des anges immaculés. Le châtiment de l'autre est pour eux tous une rédemption. »

Maurizius se laissa tomber sur son lit de fer, appuya ses coudes sur ses genoux et sa tête dans ses mains, de telle sorte que le front et les yeux disparaissaient. Il resta assis tout courbé, ramassé en lui-même. M. d'Andergast, appuyé à la fenêtre, les bras croisés, le considérait avec une froide curiosité, derrière laquelle se cachait un sentiment voisin de la crainte. Cette répétition presque textuelle d'un réquisitoire prononcé par lui une demi-génération auparavant lui inspirait de l'étonnement, mais ce qui était le plus étrange là-dedans, c'est que rien de ce réquisitoire ne lui paraissait, à lui, l'auteur, familier ou connu, bien qu'il pût juger avec certitude que Maurizius ne l'avait ni changé, ni défiguré, et que ce réquisitoire le frappait comme quelque chose d'étranger, d'antipathique, de repoussant même, d'exagéré, plein d'une phraséologie de rhéteur, vraie jonglerie d'antithèses. Pendant qu'il regardait le détenu ramassé sur lui-même, l'aversion qu'il éprouva contre sa propre éloquence, qu'il venait d'entendre sortir d'une autre bouche, augmenta au point qu'il eut même à se défendre d'une nausée et qu'il serra convulsivement les dents. On eût dit que les paroles rampaient le long des murs, pareilles à des vers gluants, incolores, affreux comme des lémures. Si

tout ce qu'on faisait était aussi éphémère et aussi contestable, dès que le temps l'a marqué, comment y tenir ? Si une vérité pour laquelle on avait jadis témoigné devant Dieu et devant les hommes pouvait devenir au bout d'un temps quelconque une grimace caricaturale, qu'était-ce en fait que la vérité en général ? Ou bien était-ce en lui-même seulement qu'il y avait quelque chose de vermoulu, le mécanisme de son moi avait-il des pailles ? Combien inquiétantes alors, combien équivoques sa présence ici et toute cette conversation. C'était tenter traîtreusement de se frapper soi-même dans le dos. Il tira sa montre, fit sauter le couvercle : quatre heures cinq ; mais la pensée de prendre son chapeau, de se retirer avec une dignité tout officielle et de rentrer chez lui, sa besogne non faite, lui apparut parfaitement insensée.

Il resta là, les bras croisés et attendit.

VII

« Vous avez parfaitement raison », dit enfin Maurizius, la tête toujours baissée. Ses manches de treillis avaient glissé le long de ses bras, appuyés du coude sur la table. « Vous avez eu là une excellente idée de me rappeler qu'il fut un temps où, moi aussi, j'avais seize ans. Il y a longtemps que je n'y avais plus pensé. Vous devez avoir raison aussi de dire qu'on est le produit de sa génération, je ne m'en rends compte qu'en me représentant Léonard Maurizius à seize ans. Je ne crois guère voir plus de différence entre lui et moi qu'entre deux feuilles d'arbre. Chaque génération forme une race à part et appartient à un arbre différent. Je me demande ce que sont aujourd'hui les jeunes gens de seize ans. En connaissez-vous ? Bah ! vous n'aimeriez sans doute pas m'en parler. C'est un âge tragique. C'est le grand tournant de la vie. L'avenir tout entier dépend souvent alors d'une simple expérience faite à cet âge. Les années passent. On l'a oubliée ; tout d'un coup, elle surgit et l'on s'aperçoit que c'est elle qui vous a aiguillé dans la voie qu'on a prise. Alors que j'étais en seconde, au lycée, des camarades m'entraînèrent un jour dans une maison de tolérance. J'étais jusque-là resté pur. C'est à peine si je savais ce que c'est qu'une femme, tandis que les autres avaient déjà eu des aventures ; plus d'un parlait de l'amour et des femmes en débauché. J'y allai parce que j'avais honte d'avouer mon innocence, et je me montrai même particulièrement hardi et entreprenant. Dans cette maison, une jeune fille me conduisit dans sa chambre : je la suivis comme une victime. Quand nous

fûmes seuls, je tombai à ses pieds, la suppliant de ne pas me faire de mal. Après avoir commencé par se tordre de rire, elle parut avoir pitié de moi, m'attira sur ses genoux, se montra très tendre, puis se mit à pleurer. Cela me fendit le cœur : je lui demandai comment il se faisait qu'elle fût dans cette maison ; elle me raconta son histoire, un de ces romans attendrissants comme toutes les prostituées en servent aux novices, et, à l'occasion, aux clients crédules, et qu'elles répètent sans doute inlassablement, car ils manquent rarement leur effet, naturellement je crus le sien d'un bout à l'autre ; j'étais tout vibrant de pitié et d'indignation, et elle-même se prit si bien à sa propre fable qu'elle en fut émue aux larmes. Je lui donnai non seulement tout l'argent que j'avais sur moi, mais je jurai de l'arracher à cette misère et de lui procurer une existence honorable. Je réussis à obtenir de mon père une somme importante, cent quarante ou cent cinquante marks, s'il m'en souvient ; je rachetai sa liberté, louai une chambre dans un faubourg et l'y installai : j'allais la voir tous les jours, je lui consacrais toutes mes heures de loisir ; je mettais tout mon argent de poche à sa disposition ; je choisissais pour elle des livres que je croyais à sa convenance et très littéraires en général ; je lui faisais la lecture à haute voix ; je m'entretenais avec elle de ce qu'elle avait lu elle-même et je m'imaginais follement que je pouvais faire son éducation, la relever, la rendre purifiée à la société. C'était d'ailleurs une gentille petite, assez jolie, très jeune encore et certainement pas corrompue. Nous n'avions aucune relation sensuelle ; j'étais si strict à ce sujet que j'évitais de lui toucher la main. Ce n'est pas qu'elle me fût indifférente, j'étais sûr de l'aimer et je voulais la convaincre que c'était un "amour pur". Je lui parlais toujours de l'"amour pur" ; elle m'écoutait patiemment ; je croyais que c'était pour elle une révélation. Pendant ce temps-là, inutile de vous le dire, elle se moquait du nigaud que j'étais et s'ennuyait à mourir. Je vois encore cette pièce sombre, en contrebas de la rue ; devant les fenêtres on apercevait les jambes des passants. Il y avait à côté, un atelier de menuiserie et l'on entendait le crissement du rabot ; assise au creux du canapé, elle attachait sur moi un regard étonné, absent, dont le sens m'échappait, ou bien elle avait un sourire rusé que je ne savais pas comprendre non plus : rien ne m'intéressait hormis mon rêve enthousiaste. Bref, j'appris un jour qu'elle continuait sans vergogne son ancien métier ; tandis que je poursuivais mon œuvre de rédemption, elle recevait des hommes toutes les nuits. Il me fallut longtemps pour me remettre de ce coup-là ; au fond, on ne s'en remet peut-être jamais. Enfin, bon, voilà pour le jeune homme de seize ans, Maurizius le

romantique. Ce n'était pas encore le satan que vous avez dépeint dix ans plus tard, mais un romantique "pur sang²", sans une paille, grave et douloureux. Seulement voilà : ma jeunesse s'est passée dans un décor de théâtre. Ceux qui sont nés vers 1880 se sont trouvés pendant leur jeunesse dans une situation pénible. Dans la famille, à l'école, on nous fournissait tout ce qu'il fallait pour les besoins du corps et de l'esprit, selon l'expression consacrée : les principes, l'idéal à poursuivre, la pension mensuelle – sans pension mensuelle, on n'existait pour personne – l'instruction. Mais tout cela était vermoulu, usé jusqu'à la corde ; seule, la pension était quelque chose de solide. Le reste n'était que toc et imitation à bon marché, depuis les objets concrets : surprises de Noël ou cadeaux de mariage, jusqu'aux sentiments : admiration de l'antiquité et de la Renaissance, depuis le code d'honneur des étudiants et les fêtes patriotiques jusqu'au cri de : "Un Dieu, un Roy". Je ne le sentais pas à ce point ; je n'avais pas une nature de révolté ; j'aimais trop la vie pour cela ; je n'analysais pas ; mais cela se sent pourtant d'une manière ou d'une autre ; qu'on le veuille ou non, on fait partie d'un tout. Seulement, dans ces années-là, chacun vivait égoïstement pour soi et celui qui ne rompait pas résolument avec son entourage et avec les traditions – il s'en rencontrait quelques-uns – se trouvait lentement submergé, enlisé, à lui de voir comment il se tirerait de ses heures noires. Alors, naturellement, l'existence était affreusement déflorée ; une sombre contrainte vous dominait ; on avait, semble-t-il, laissé emmurer son âme et on n'avait en échange qu'une pauvre petite situation misérable et les quelques amis auxquels on se cramponnait de toutes les forces de son cœur. Une semence d'idéalisme était par pur hasard tombée chez vous sans lien avec le reste ; on était "romantique", c'est-à-dire d'une espèce à part, c'était presque une religion ; on pouvait d'ailleurs être romantique et, en même temps, ne point s'embarrasser de scrupules. Je me rappelle être rentré à dix-neuf ans d'une représentation de *Tristan* dans l'ivresse de me sentir un homme nouveau et avoir, à la maison, volé vingt marks dans le secrétaire de mon père. Les deux choses se concilient fort bien. Elles se sont toujours conciliées. On peut jurer ses grands dieux à une jeune fille qu'on l'épousera et, peu après, l'abandonner lâchement et, dans une heure de sublime enthousiasme, faire siennes les paroles et la vie de Bouddha ; on peut frustrer un pauvre tailleur de son salaire et rester en extase devant une madone de Raphaël. On peut, au théâtre, être bouleversé par les *Tisserands* de Hauptmann et lire dans le journal avec une secrète satisfaction qu'on a tiré sur les grévistes de la Ruhr. Ah ! les deux choses se concilient

fort bien. Romantisme. Romantisme qui ne repose sur rien et qui n'a pas de but. Voilà un autre portrait de l'artiste peint par lui-même. Le trouvez-vous plus flatteur que le vôtre ? il offre au moins l'agrément de présenter deux visages possibles. Le vôtre n'en présente qu'un : il est d'une cruelle immutabilité. »

En face de ce besoin passionné de fouiller en soi, de se raconter, qui faisait s'épancher à flots toute une vie, comme les eaux qui, à la rupture d'une digue, submergent la rive, un sentiment de crainte lâche envahit soudain M. d'Andergast, la crainte d'une vérité qu'il recherchait – il voulait se le persuader – et qu'en secret il espérait ne point trouver. Pareille disposition d'esprit n'est pas rare. C'est une reproduction en miniature des époques où « les deux choses se concilient », suivant l'expression du détenu Maurizius. Mais, sans doute, il se trompait en revendiquant ce trait comme caractéristique de sa génération. Ou ne faisait-il qu'exhaler le fonds d'amère ironie que déjà M. d'Andergast avait discerné en lui avec un tel malaise ? C'est peu probable. Un homme était là, roulé en boule, un être torturé, brûlé du besoin de s'épancher, consumé par le désir de trouver une oreille attentive, un homme disposé à décharger son cœur, à étaler son moi, à donner son témoignage, à parler, et, pour reprendre forme, à sortir de la solitude dissolvante qui enlevait tout contour à sa personnalité. M. d'Andergast se dérobant jeta au hasard, au milieu d'un nouveau silence : « C'est très juste. Je n'avais, en effet, pas le choix. » Maurizius leva la tête et le regarda fixement, l'air égaré : « Et si votre hypothèse était fausse ? » interrogea-t-il, son regard aux aguets, montant le long de M. d'Andergast. « C'est inadmissible, répondit celui-ci, d'un ton tranchant. — Inadmissible ? c'est charmant. Je le suppose seulement : si elle était fausse ? Vous ne pouvez admettre cette supposition non plus. Mais pourtant, si votre hypothèse était fausse ? — Cela vous paraît donc admissible ? — Peut-être. — Alors, pourquoi avez-vous gardé le silence ? Pendant l'enquête, pendant les débats, en prison, au cours de ces dix-huit années ? — Voulez-vous que je vous dise pourquoi ? (il eut de nouveau le regard aux aguets, son regard sombre, qui montait le long de M. d'Andergast). — Je vous en prie. — Parce que je ne voulais pas commettre un meurtre. — Comment ? que signifie... parce que... je ne comprends pas. — À Dieu ne plaise que vous compreniez ! » (il eut un petit rire narquois).

Embarrassé, M. d'Andergast tira machinalement sa montre, en fit machinalement sauter le couvercle à cinq heures moins deux.

VIII

Soudain Maurizius se leva d'un bond. « Allons, dit-il entre ses dents, qu'est-ce que je radote là ? Oubliez ces bêtises. Je voulais voir ce que vous diriez. C'est là une idée avec laquelle j'ai joué parfois. Il ne faut pas que je pense tout haut. J'espère que vous ne prenez pas cela au sérieux. » Il restait debout, les épaules rentrées. M. d'Andergast fit observer tranquillement, comme s'il voulait calmer l'agitation du détenu, qu'il n'était pas question de dresser un procès-verbal, qu'il savait faire la distinction entre un aveu, l'ombre même d'un aveu, et l'habitude qu'ont les accusés d'essayer de donner le change. C'est, de sa part, une injure voulue, il veut irriter celui qu'il vise et l'inciter à se défendre. Mais Maurizius pousse un soupir de soulagement. « Garder le silence, murmure-t-il ; ses poings se serrent au bout de ses bras pendants, pouvons-nous faire autrement que de garder le silence ? Toute la procédure a-t-elle un autre but que d'écraser notre dignité ? le silence est notre unique ressource. On veut tenir tête et on s'endurcit, on étouffe, mais on reste muet, c'est encore la seule façon de sauvegarder un peu sa pauvre dignité humaine. » Son regard devient fixe et plonge en un passé lointain : on dirait qu'en son esprit, le présent est toujours fait de pièces et de morceaux, d'événements très éloignés les uns des autres qui, sans transition, mettent sur le même plan l'image, la parole, le rêve d'hier, et l'image, la parole, le rêve d'il y a vingt ans. M. d'Andergast, de nouveau très calme, objecte qu'il n'a encore vu personne s'obstiner indéfiniment dans son mutisme quand la tête est en jeu, quand il y va de la vie et de son salut ; le but de la procédure pour laquelle Maurizius a tant de mépris est justement de dépouiller l'accusé de sa vanité pour le placer en quelque sorte tout nu en face de son acte et en face de son juge. Maurizius a un méchant ricanement du nez : « C'est admirable ! s'exclame-t-il d'une voix étranglée ; vous arrangez les choses avec beaucoup de subtilité ; nu en face de l'agent de police, nu en face du commissaire, du guichetier de la prison préventive, de n'importe quel greffier. Ce n'est pas du tout cela, être nu, vous êtes loin de compte, ce n'est pas du tout cela. » Il se met dans un angle du mur et gesticule nerveusement. Seule sa nervosité rappelle, parfois encore, le temps qui a précédé sa détention. Il ouvre et crispe alternativement les mains comme s'il voulait écraser tout ce qu'il lui a fallu endurer d'humiliations depuis l'heure de son arrestation jusqu'à celle du verdict. Le ton rogue des

fonctionnaires subalternes ou, pire encore, leurs clignements d'yeux pleins de familiarité. Tomber sous leur coupe, c'est perdre du coup tout droit au respect. La distinction des manières provoque leur raillerie insultante, la supériorité intellectuelle, leur haine. Les travaux, les mérites ne comptent plus ; ce que vous avez été jusqu'à hier se trouve anéanti. Il leur est enfin possible de tourmenter un de ceux qui d'ordinaire ont le privilège de les tourmenter, eux, et ils le font avec une joie méchante. Nie-t-il sa faute ? Artifice subtil de sa part. Le soupçon reste le soupçon. Il équivaut à une preuve. Sur ce point, ils renchérissent sur leurs chefs. Pourquoi pas ? puisqu'aux degrés inférieurs de l'échelle, les responsabilités sont moindres, chez eux, le ressentiment de la classe s'ajoute au reste ; ils sont convaincus que, malgré l'égalité devant la loi qu'on proclame bien haut, les gens riches et instruits se conjurent secrètement contre les pauvres et les ignorants, aussi veulent-ils, à l'abri de cette même loi, décharger leur colère. Lorsqu'on l'arrêta dans un hôtel de Hambourg, le commissaire de police lui ordonna de sortir de son lit ; il ne lui permit pas de s'habiller et il lui fallut attendre, en chemise, que tous ses vêtements eussent été fouillés, tous ses papiers et sa correspondance examinés. Pendant de longues années, le faciès de bouledogue de cet homme est resté l'une des visions de cauchemar qui torturaient son imagination, comme l'air méprisant avec lequel il avait bouleversé son linge élégant, son hochement de tête d'envie refoulée et de vengeance satisfaite ; ce hochement de tête de petit bourgeois en disait long sur tout un monde, tandis qu'il considérait les objets de toilette et l'étui à cigarettes en or. Puis, la première nuit de prison en compagnie d'un vieil entremetteur et d'un voleur syphilitique, la nourriture, le plat de navets en bouillie qu'on vous passe d'un air bourru, la puanteur, la saleté, cette dégradation brutale qui vous ravale à la lie de la société, la voiture cellulaire, le voyage en chemin de fer avec deux gendarmes, s'essayant déjà, pour le plaisir, à lui poser des questions fallacieuses, la prévention, le juge d'instruction déjà renseigné sur le crime, sur tous les tenants et aboutissants, et qu'aucune objection ne prend au dépourvu, écoutant de l'air du monsieur qui sait à quoi s'en tenir telle explication d'un témoignage accablant, prescrivant interrogatoire sur interrogatoire le matin, le soir, la nuit, poussant si loin cette torture que le cerveau n'était plus dans la tête qu'une masse incandescente et douloureuse, vous tendant des pièges défendus, essayant de vous effrayer par la sévérité, de paralyser la résistance par une douceur exagérée, tantôt promettant et tantôt menaçant, se servant de « moutons »,

faisant appel à tout l'appareil d'une justice ténébreuse, intimidant les témoins, travaillant infatigablement à un tissu dont le dessin lui était tracé et qu'il devait exécuter, car ainsi le voulaient et sa charge et sa mission. On appelle alors de tous ses vœux la fin de ce supplice, le cœur épuisé soupire même après le martyre de la cour d'assises ; on ne voit, on n'entend, on ne sent plus rien, on ne veut plus lutter, on a abdiqué, on se tait. Tout vous est devenu indifférent. Aussi la prison dans laquelle on disparaît ensuite vous offre-t-elle, les premières semaines tout au moins, le repos consolant d'un tombeau. Plus de questions, plus de témoins dont on ne comprend pas l'hostilité, plus d'exhortations de la part des avocats, plus d'angoisse, plus de serments, plus de signatures au bas d'un procès-verbal extorqué par la torture – une paix ambrosiaque. « Cet appareil de justice, c'est peut-être le monument le plus surprenant qu'on puisse imaginer des énergies humaines conscientes de leur but, murmura Maurizius doucement, tristement presque. Je vous le concède, oui, je vous le concède. C'est extrêmement ingénieux. Quand on atteint le sommet de cette pyramide, l'inculpé, tout au bas, est écrasé. Je ne veux pas contester qu'il se trouve, dans cette armée de chasseurs avec leurs aides, des gens bienveillants, pitoyables, capables de sentiment, ce serait ingrat à moi de le faire ; dans cette maison en particulier, j'ai rencontré des hommes dont la bonté, la bienveillance m'ont rendu courage. Il y a eu, par exemple, un certain Mathisson ; on l'a révoqué, il y a six ans, pour avoir glissé à un détenu qui se mourait une lettre de sa fiancée, il me consolait toujours, me disant : "Patience, monsieur le Professeur, – il m'appelait toujours monsieur le Professeur – surtout ne perdez pas confiance, le jour de la justice viendra pour vous." Il m'a vraiment fait du bien, quoique je n'aie pu partager son assurance... je n'avais aucune raison de la partager. Ah ! et puis un autre surtout... mais je ne parlerai pas de lui, je ne peux pas parler de lui. Et comme ils sont rares, comme ils doivent trembler, cacher avec soin leurs velléités de bonté, car témoigner de la sympathie ou simplement de la pitié, c'est contrevenir à la discipline, et comme ces choses-là se savent bien vite, on se surveille de près. Si l'on songe que tous ces gens – et pas seulement eux, car cela va très haut ; mieux vaut ne pas dire quel degré de la hiérarchie le mal atteint – si l'on songe que ces gens se vengent sur vous de ce qui leur aigrit le cœur, de toutes leurs ambitions déçues, de leurs malheurs domestiques, de l'insuffisance de leur salaire, de leur écrasement social, parfois de l'échec de toute leur existence manquée, quand on réfléchit que ces employés subalternes sont presque tous des hommes pour qui c'est une jouissance de

tourmenter et de faire souffrir – ils n’y peuvent rien, l’autorité qu’ils détiennent et qui les grise, les console, car leur vie est aussi sombre que le cachot qu’ils surveillent ou que les destinées auxquelles ils président – quand on songe à cela, on ne peut s’empêcher de se demander si les hommes sont bien faits pour condamner, pour punir d’autres hommes. Dans l’état de choses actuel, que signifie punir ? Qui en a le droit, qui a qualité pour le faire ? Quelqu’un le dit, passe le mot d’ordre, la machine vous agrippe, la roue vous passe sur le corps : puni. C’est une hypocrisie sans nom. Une hypocrisie pestilentielle. » Un soupir soulève sa poitrine comme celle d’un enfant qui vient de sangloter. « Mais je vous importune, poursuit-il d’un air mécontent, comme s’il s’en voulait de sa loquacité ; il arrive si rarement qu’on puisse s’adresser à un chef haut placé. Un chef haut placé est dans la lumière, il ignore ce qui se passe en bas. » Dans le regard qui atteint M. d’Andergast jaillit un pâle éclair où se lisent un sentiment hostile, une bravade farouche, et, en même temps, le besoin de se raccrocher à quelqu’un. Chose curieuse, le magistrat accepte sans le moindre mouvement de réprobation que le détenu s’adresse constamment à lui, comme à un égal, sans lui donner son titre. Il lui importe peu, sans doute, d’exiger ces marques de respect. On dirait presque qu’il a oublié son rang, la distance qui le sépare de l’autre. Mal à l’aise et fâché de l’être, il écoute avidement les paroles de son interlocuteur. À plus d’une reprise, il lui semble que s’il est là, en face de Maurizius, en qui il sent un adversaire, comme Maurizius en lui, c’est pour mettre fin à une situation tendue qui depuis longtemps s’aggrave et menace de faire éclater un conflit. Alors il se prend à douter de lui-même, comme s’il était possible qu’il pût ne pas tenir bon. Maurizius contre Andergast ; un règlement de compte, alors ? Eh bien, on verra.

Il marche à grands pas dans la cellule. Il va à la porte, revient, frôlant presque Maurizius. « Ce sont là des abus, dit-il, mais vous généralisez quand même par trop. J’admets qu’il y ait bien des imperfections ; elles sont inhérentes à ce monde. Le monde tel qu’il est manque de souplesse, il est bien imparfait. Je ne veux rien atténuer. Mais venons-en au nœud de l’affaire. Vous ne me croyez pas assez naïf pour ajouter foi aux raisons que vous me donnez de votre silence obstiné de dix-huit années. Ou bien vous voulez vous écarter du sujet. Mais vous vous êtes trahi. C’est donc parce que vous ne vouliez pas commettre un meurtre. Voilà la raison. Argument étrange dans la bouche d’un condamné pour meurtre. C’est bon, laissons cela. À qui cette remarque s’appliquait-elle ? L’énigme me paraît aisée à résoudre. C’était

donc Anna Jahn qu'il s'agissait d'épargner ? À quel point de vue et pourquoi ? Ne retirez pas ce que vous avez dit, ne le faites pas, c'est peut-être Dieu lui-même qui a parlé par vous. Oui, Dieu lui-même. Ne craignez rien : dites tout ce que vous voulez dire... » M. d'Andergast ne peut se défendre d'un certain malaise au milieu de son adjuration emphatique. Maurizius a accompagné les allées et venues du magistrat du lent mouvement de tête d'un chien qui ne veut pas perdre son maître de vue une seconde. Il écoute, entr'ouvre les lèvres, ses petites dents apparaissent, il écoute l'écho des paroles, baisse les paupières : « Vous vous imaginez maintenant que vous m'avez pincé », murmure-t-il d'un ton haineux, et il ajoute aussitôt d'une autre voix basse et humble : « Pourrais-je me permettre de vous demander une autre cigarette ? » M. d'Andergast s'empresse de lui tendre son étui ouvert ; il lui offre du feu. Maurizius aspire profondément la fumée et la rejette par les narines. M. d'Andergast s'assied près de la table en croisant les jambes. Absolument comme au cours de ses inévitables entretiens du soir avec Etzel, il a l'air d'un ami bienveillant tout disposé à discuter des questions intéressantes. Seulement, dans son regard vacille une imperceptible lueur d'inquiétude, son front se congestionne. Les deux hommes se regardent de nouveau sans parler. « Est-ce que Sophie est déjà là ? » se demande M. d'Andergast pendant ce silence. Ce lui est un tourment de se figurer l'attitude qu'elle aura pour venir lui réclamer son fils. Il serait prêt à n'importe quel sacrifice pour se soustraire à cette scène. Heureusement sa tâche ici est déjà suffisamment difficile.

IX

« N'avez-vous jamais consigné vos souvenirs ? » demande-t-il. Le calme et la patience auxquels il se contraint font peu à peu sur Maurizius l'effet d'un émollient. « Je n'en ai jamais eu envie, réplique-t-il. À quoi bon et pour qui ? Lorsque vers la fin de 1911 on m'a autorisé à écrire, j'ai préféré m'adonner aux travaux de ma profession, mais les matériaux me manquaient et j'ai été forcé de m'en tenir à des généralités. J'étais resté trop longtemps le regard concentré sur moi-même. J'en étais devenu aveugle. Je voudrais un jour faire comprendre cela à quelqu'un..., mais ce n'est pas possible. Ce n'est pas possible. Votre corps est comme une vis qu'on enfonce dans quelque chose d'horrible. Revenons à ce que je voulais dire... Oui, pendant des mois

j'ai travaillé à une histoire du culte de la Vierge fondée sur l'iconographie. Cela m'a amené à des conclusions bizarres, même en ce qui concerne ma vie. Tandis que j'écrivais, je traduais immédiatement en italien et en espagnol, deux langues qui m'ont toujours beaucoup plu. Un moment, j'ai même eu l'idée de publier mon travail. Je croyais que c'était possible, que cela me serait utile. Cela n'a pas duré longtemps. Au fond, il y avait longtemps que j'avais rompu avec ce genre de distraction. Un beau jour, il vient un nouveau directeur, le colonel Bonenfant, *nomen non est omen*. Il m'interdit d'écrire, confisqua mes livres ; il me fallut aussi lui remettre mon manuscrit. Il ne me voyait pas d'un bon œil, le colonel, il ne pouvait pas me souffrir ; je n'ai jamais pu comprendre pourquoi. Oh ! je n'ai ni imploré, ni discuté, j'ai détruit mon travail. Depuis, j'ai perdu toute envie de recommencer. — Je n'ai jamais été au courant de ce fait, dit M. d'Andergast en fronçant le sourcil. — C'est possible ; sait-on jamais ce qui se passe ? Vous-même seriez épouvanté si vous appreniez tout ce qui ne se sait pas. Il s'en est fallu de peu que le colonel ne réussît avec toutes ses tracasseries à me donner le coup de grâce ; qui l'en aurait empêché s'il n'avait été frappé d'une attaque d'apoplexie ? Rien d'autre au monde ne pouvait le frapper. Il n'était pas écrit dans les étoiles que je serais sa victime, voilà tout. Je me remis donc à carder du varech, à fabriquer des boîtes, des cordes, à tresser des paillassons, et toute l'année 1916 j'ai cousu des boutons à des capotes de soldats. — Je tiendrais beaucoup à ce que vous vous décidiez à rédiger une sorte d'autobiographie, j'en attends beaucoup. Je pourrais peut-être m'en servir pour ce dont je vous ai parlé au début de notre entretien. Je donnerais des ordres en conséquence au directeur, vous pourriez être sûr d'avoir toutes les facilités. » Maurizius semble chercher derrière cette offre le piège qu'on lui tend. Il secoue la tête : « Ma vie est un arbre mort, repart-il, à quoi bon compter les anneaux sur la souche desséchée, ou se livrer à des réflexions mélancoliques sur la hauteur qu'a pu atteindre la cime en fleurs ? Non. — Ne vous méprenez pas sur le sens de mes paroles ; je ne veux en aucune façon vous contraindre, assure M. d'Andergast, avec une gravité qui décèle chez lui un changement de point de vue dont il doit d'abord lui-même prendre conscience, ce ne sont même plus des confessions que je désire, étant donné la façon dont j'envisage les choses actuellement... — Mais ?... » M. d'Andergast, la tête rentrée dans les épaules, a un geste des bras qui semble avouer, sans égard pour les conséquences de cet aveu, l'incertitude où il est tombé. Rien ne peut faire sur Maurizius une impression plus durable que cette renonciation muette. Si elle n'eût pas été

réellement une sorte de capitulation imprévue à lui arrachée soudain par le sentiment de tourner en rond sans espoir d'aboutir, cette renonciation eût été un coup de maître de la part de M. d'Andergast.

Le visage de Maurizius devient encore plus blême qu'à l'ordinaire. On dirait que quelque chose le torture, qu'il voudrait parler et agir sans le pouvoir et qu'il est incapable de prendre une décision. Depuis des années voilà la première visite du dehors qu'il reçoit dans sa cellule, depuis des années voilà le premier homme qui s'adresse à lui dans son langage. En l'espace de quelques secondes des millions d'impressions l'assaillent, s'enchevêtrent en son âme. Impossible d'en retenir une seule ; chaque sentiment est emporté par un autre plus puissant, plus sombre, plus angoissant, plus farouche. Il est comme le banni qui, sur un îlot désert, appelle de tous ses vœux depuis un temps infini un visage humain, se consume du désir de se communiquer, et qui oublie que celui qui vient enfin à lui sous l'aspect de son semblable est l'homme qui l'a condamné et fait déporter. Le besoin d'une présence matérielle, d'une voix, d'une parole de sympathie le fait trembler et brûler de fièvre. Exprimer ce qu'il sent, entendre quelqu'un lui dire sa pensée, cela revient presque au même ; peut-être par cet échange réussira-t-il à s'arracher à l'horrible maladie morale qu'est devenue l'habitude de ne se trouver jamais qu'en face de soi-même. Il entend une voix lui dire : « Asseyez-vous donc », et il s'assied docilement, promptement, jeté, dirait-on, sur son siège. Ses yeux pleins d'une tristesse égarée ont un éclat phosphorescent, indice de déliquescence mentale. Trois ou quatre mois encore et la dernière étincelle s'éteindra, épuisée sera l'énergie sans exemple avec laquelle il a lutté jusqu'à cette heure. L'homme qui lui parle ici en homme lui rend la notion de ce que c'est qu'un homme, lui recrée encore une fois une place dans le cadre de l'existence ; il en aura pour une année de plus ; il faut qu'il se cramponne à lui, qu'il l'amène à lui livrer l'accès de son âme et la pauvre ruse qu'il y emploie voile mal son désir insensé. Soudain, le nom d'Anna Jahn est prononcé. Il sait sûrement qu'elle est mariée ? Répond-il ? Il a déjà répondu qu'il paraît encore réfléchir : il l'a appris, il y a huit ans. Il se met à rire quand on lui demande si la nouvelle l'a surpris, si elle a modifié ses sentiments. Ou bien n'était-ce pas un éclat de rire, a-t-il simplement essayé de faire croire, sans y réussir, qu'il avait oublié ? En tout cas, jamais ce nom n'a retenti entre ces murs ; la cellule en devient deux fois plus grande, la table deux fois plus haute, sa tête enfle, c'est à croire qu'on lui insuffle un de ces gaz qui ont la propriété de dilater les corps. Que sait-on de

ces sentiments-là. dites-moi ? C'est vrai, il faut bien supposer chez celui qui vous interroge quelque perspicacité. — De la perspicacité ? Bah ! Aucune perspicacité ne peut pénétrer si avant. Ce sont des paroles, voilà tout ! Des propos qu'on tient malgré soi, pour parler. — Les questions, les réponses se succèdent. C'est son père qui lui a appris la nouvelle dans une lettre. La censure a effacé autre chose dans la même lettre. Quelque chose sans doute qui concernait également Anna Jahn. Ayant cru tout d'abord la nouvelle mensongère, il n'a pas eu la moindre envie de savoir ce qui manquait à la lettre. Ce n'est que peu à peu qu'il s'est fait à l'idée de ce mariage, qu'il en a admis la possibilité vis-à-vis de lui-même. Pourquoi ne se serait-elle pas mariée ? Quelle obligation avait-elle de rester célibataire ? Aurait-elle dû prendre le voile ? Somme toute, le couvent aurait peut-être été la vraie solution. Dans sa haine farouche, son père, bien sûr, recueillait avidement toutes les calomnies qui couraient sur son compte ; il y a longtemps, quatorze ou quinze ans peut-être, il a insinué un jour, au cours d'une visite, une chose indigne, infâme, qu'entre elle et Waremme... mais Maurizius ne veut pas le répéter. Le vieillard s'est bien gardé d'en reparler ; d'ailleurs, peu après, leurs entretiens ont été étroitement surveillés et, à partir de ce moment, il n'a plus su que dire lorsqu'il venait, tous les six mois, faire sa visite à la prison ; il restait là, tout triste, à regarder fixement son fils d'un air malheureux et embarrassé. Il n'avait plus le courage de remettre sur le tapis l'idée qui l'obsédait. « D'après ce qu'on dit, le ménage Duvernion est très heureux, interrompt sèchement M. d'Andergast. — Duvernion ? Ah ! il s'appelle Duvernion ! C'est possible. — Il paraît aussi qu'il y a des enfants. Deux petites filles. » Un tremblement agite la main que Maurizius tient appuyée à son menton. « Des enfants ? Vraiment, il y a des enfants ? Tiens ! elle disait un jour qu'elle ne voulait jamais en avoir. — Elle n'était elle-même qu'une enfant alors. — Dans ce sens-là, elle n'avait pas d'âge ; jamais elle ne disait rien qui ne fût conforme à sa nature. — Et cependant, c'est elle qui s'est occupée le plus scrupuleusement de votre fille naturelle... » Maurizius enfonce ses index dans ses yeux. Ses lèvres deviennent toutes blanches. « Hildegarde..., oui..., dit-il dans un souffle. — Sont-elles toujours en relations ? Je veux dire, Anna et votre fille ? — Je n'en sais rien. — Comment ?... Vous n'en savez rien ?... Ne vous a-t-on pas ?... — Non, s'écrie Maurizius, rien. On ne m'a rien dit. Je n'ai aucune nouvelle de mon enfant. » M. d'Andergast ne manifeste ni indignation, ni surprise en face de cet accès de désespoir qui tombe aussitôt ; il demande des détails avec intérêt

et apprend que Maurizius a dû promettre à Anna Jahn par l'intermédiaire de M^e Volland de ne plus s'occuper d'Hildegarde ; il fallait qu'il fût mort pour l'enfant ; à cette condition, Anna continuerait à veiller sur elle avec sollicitude et vigilance. M. d'Andergast loue un tel désintéressement qui assure la tranquillité de l'enfant et croit qu'Anna Duvernion se sent certainement tout aussi liée qu'Anna Jahn par la promesse donnée. Maurizius tourne le cou comme quelqu'un qui étrangle. Oui, oui, c'est possible. Mais il n'en sait rien. Il faudrait le savoir. Avoir un indice. Est-ce qu'il sait seulement si la petite vit encore ? Tant de gens sont morts, ont disparu, de ceux qui sont « dehors », dans l'intervalle. M. d'Andergast est étonné de l'attachement passionné que ce condamné à la détention perpétuelle a pour une enfant qu'il n'a plus revue depuis qu'elle était au maillot, si tant est qu'il l'ait jamais vue. Cela semble un de ces cas où l'homme adore l'être né de son imagination, c'est une ancre jetée dans l'éternité. D'un ton naturel, du ton dont on s'entretient avec un ami auprès d'une tasse de café, il fait observer négligemment qu'Anna Jahn a dû être dans sa jeunesse – on ne connaît guère sa vie ultérieure –, un caractère de femme assez difficile à comprendre ; lui-même, par exemple, n'a jamais pu s'expliquer qu'elle ait consacré ses soins et ses peines à cette enfant issue de relations entre son beau-frère et une étrangère. Maurizius veut répondre, il pince les lèvres, garde le silence et effleure son interlocuteur d'un regard craintif ; puis il dit : « Ce n'est pas aussi inexplicable que vous le croyez, si l'on songe à ce que la vie lui avait déjà apporté, et à ce qui s'est passé quand elle est venue chez nous. Mais nul n'en a la moindre idée. — En effet, admet M. d'Andergast, ce que nous avons appris est aussi superficiel que le récit d'un accident dans un journal. Il faut aller plus loin sans doute pour trouver les réalités. »

Longtemps Maurizius tient ses yeux fixés au plancher et se tait. Il rejette nerveusement la tête en arrière comme s'il voulait écarter une proximité désagréable. Mais ce ne sont que des ombres. Il n'a de commerce qu'avec des ombres ; ce sont des ombres qu'il interroge, des ombres contre lesquelles il se débat. Enfin, il lève les yeux, arrête un regard scrutateur sur le magistrat et dit, la bouche desséchée : « Je vais tâcher de tout raconter. Je crois que cela sera bon de tout dire. Jusqu'à un certain point, je peux toujours essayer. Quand ce ne serait que pour l'entendre moi-même, pour voir ce qu'il en subsiste encore. Mais pas aujourd'hui. Les événements de ce jour m'ont épuisé. Je ne suis plus maître de moi-même. Demain. De bonne heure, de préférence. »

M. d'Andergast acquiesce et se lève. À la porte, il donne le signal convenu et le geôlier entre. Quand il arrive à l'hôtel de Kressa et qu'il demande une chambre pour la nuit, il est sept heures et demie. « Sophie sera obligée d'attendre », se dit-il avec un mélange de crainte et de triomphe, tandis qu'assis à la fenêtre de la salle d'auberge, il contemple les hautes murailles grises de la prison. Pensée fugitive, sans importance. Dès qu'elles s'écartent du cercle qu'occupe le détenu Maurizius, toutes ses pensées sont fugitives et sans importance.

Chapitre dix

I

Etzel comprit naturellement tout de suite qu'il s'était mis dans une situation dangereuse : « Il est heureux que je voie enfin ses yeux, pensa-t-il, en battant prudemment en retraite, dans une partie éloignée de la pièce ; ils ne sont pas agréables à voir, ses yeux, il a raison de les cacher ; mais à quoi font-ils donc penser ? à un crapaud, ou à autre chose de dégoûtant, pouah ! » Il était pâle d'agitation, se demandant quelle tournure les choses allaient prendre. Évidemment, il n'avait pas l'avantage. Il avait démasqué ses batteries, l'autre, non. Il n'était plus question d'aller ce soir-là à la réunion de la gare de Stettin ; à présent, ils avaient tous deux autre chose à faire.

Warschauer remit lentement ses lunettes : « C'est curieux », murmura-t-il, en traînant sur les mots, et ses yeux semblaient forer un tunnel vers un passé enfoui sous les années et les événements. En même temps, son regard ne cessait d'examiner l'enfant : « J'ai rapporté des sardines et du saucisson, dit Etzel, essayant sans grand succès de prendre un air dégagé, et indiquant le petit paquet qui était encore sur le rebord de la fenêtre. Il y a du pain dans le tiroir de la table, du beurre aussi, je crois, ne voulez-vous pas manger ? » Warschauer toussa légèrement : « Fermez la fenêtre, Mohl, fit-il d'un ton pédant, sa voix martelant les mots, il commence à faire frais. » Etzel obéit, un papillon de nuit lui vola dans la figure, tandis qu'il fermait la fenêtre ; des lueurs fugitives comme celles d'un projecteur traversaient la brume rouge au-dessus des toits. Il s'était ressaisi, il prit le petit paquet, l'ouvrit, s'approcha de la table, tira du tiroir deux assiettes et la miche de pain, étendit d'un air empressé la nappe à carreaux bleus et blancs, passablement malpropre, sortit des couteaux, des fourchettes et prépara le réchaud à alcool pour le café. Warschauer le suivit des yeux un moment en silence, puis il passa dans

l'alcôve, en laissant la porte à glissière ouverte et se lava les mains longuement, minutieusement à son habitude. Voici ce qui se passa lorsqu'il revint.

Il s'assit et, absorbé en lui-même, il se mit à manger machinalement. Etzel qui affectait de plus en plus d'entrain, comme s'il avait depuis longtemps oublié la pénible altercation, alluma le réchaud et versa quelques cuillerées de café moulu sur une planchette en comptant tout haut une, deux, trois. Ce faisant, il sentait son cœur s'alourdir à la pensée que, jusqu'ici, il n'avait pas la moindre preuve que ce « professeur Warschauer » et Grégoire Waremmé fussent une seule et même personne. Il s'était fié entièrement aux indications du vieux Maurizius, mais cela suffisait-il ? Dès qu'il avait aperçu Warschauer, son instinct, il est vrai, lui avait révélé qu'il était sur la bonne voie, mais il n'avait aucune certitude. Le silence tenace du professeur lui inspirait une vague inquiétude qu'il devait dissimuler ; il sentait bien que tout dépendait de la première question et de la première réponse, et, tout en regardant la flamme du réchaud, il dressait un plan de campagne. Il n'osait rompre le silence, se gardait de montrer par sa mine quelque curiosité ou quelque inquiétude et se contentait de surveiller tantôt la flamme, tantôt le contenu de la casserole. Cette conduite lui était dictée par le respect, la crainte mystérieuse même que lui inspirait la personne du professeur, la personne, j'entends l'image cohérente, l'être ordonné comme un poème qu'un esprit jeune dresse à côté d'une réalité fortuite et imprévue, être qu'il conçoit dans toute sa profondeur et toute son étendue. Warschauer posa enfin son couvert, se passa plusieurs fois l'index dans la bouche, ce qu'Etzel trouva bien dégoûtant, et dit d'un ton autoritaire, impérieux presque : « Et alors ? Après ? Combien de temps me faudra-t-il encore attendre des explications, *my dear* mister Mohl, ou mister Nobody, ou mister je ne sais comment ? Que signifie ce coup de boutoir ? Qui vous a envoyé ? qu'est-ce que ça cache, tout ce que vous me chantez là ? Bon, me voilà, Georges Warschauer, *alias* Grégoire Waremmé ; que voulez-vous, jeune homme ? »

Ainsi, il n'y avait plus aucun doute, Dieu merci. Mais, en entendant ce nom, Etzel tressaillit comme au bruit d'une détonation, et il lui fallut quelques secondes pour se remettre : « Tout de suite, monsieur le Professeur, répliqua-t-il, empressé avec un prompt sourire candide, important. Un peu de patience, je suis à vous ; l'eau bout déjà. » Pendant ce temps, il pouvait réfléchir. Warschauer, de ses doigts aux ongles courts, tambourinait sur la table. Etzel faisait le café bien tranquillement ; quand ce fut prêt, il versa le

breuvage fumant dans la tasse qu'il poussa vers Warschauer. Ensuite il s'accouda sur la table, cligna des yeux, hésita un moment, puis se mit à parler du vieux Maurizius. « C'est un vieillard bien malheureux, monsieur le Professeur. Avez-vous une idée de l'âge qu'il a ? Soixante-quatorze ans ! On ne comprend pas qu'il soit encore de ce monde. Il prétend qu'il ne mourra pas avant que son fils Léonard soit remis en liberté. Pourtant, il n'y a pas le moindre espoir que cela arrive. Il est condamné à perpétuité, pourquoi le relâcherait-on ? Mais il s'est fourré cette idée dans la tête et n'en veut pas démordre. » Etzel s'étendit sur ce sujet, expliqua d'une manière très plausible et avec maint détail typique que Maurizius, d'ordinaire très sauvage, leur faisait de fréquentes visites, ne parlant, des heures durant, que de Léonard et de son triste sort. Il s'était peu à peu pris d'amitié pour lui, Etzel, lui avait tout confié, ses espérances, ses démarches auprès du tribunal, ses déboires, toute l'histoire du procès et des débats. « D'ailleurs, vous devez le connaître, monsieur le Professeur, dit Etzel d'un ton insinuant, interrompant son propre récit, il m'a dit qu'il était venu un jour vous voir. » Warschauer leva des yeux étonnés. « Oui, il avait réussi à grand'peine et à grands frais à découvrir votre nom et votre domicile actuels, et il est venu tout simplement. Un beau jour, il a pris le train pour venir vous parler. Mais je crois qu'il n'a pas ouvert la bouche, il n'en a pas eu le courage, pauvre vieux, et il est reparti précipitamment. Vous ne vous le rappelez pas ? » Un souvenir parut se réveiller chez Warschauer. Il se rappela qu'une espèce de vieux paysan ou de provincial passablement gauche était venu, un jour, le trouver ; il était resté à la porte, ouvrant de grands yeux de bœuf ; il avait demandé s'il y avait une chambre à louer, puis s'en était allé. Il pouvait y avoir un an de cela. « Alors, c'était lui... hum !... le père Maurizius ? Comme c'est drôle. Mais... (il toussota) que voulait-il donc ? pourquoi venait-il ? — À cause de certaines lettres », murmura Etzel, reprenant son ton insinuant et avançant de plus en plus le buste au-dessus de la table. Warschauer, qui avalait bruyamment les dernières gorgées de son café, garda la tasse à la main et demanda étonné : « Des lettres ? quelles lettres ? — Il m'a dit que vous deviez posséder des lettres que Léonard vous a écrites jadis, avant le malheur. D'autres lettres aussi, qu'il a adressées à Mlle Jahn. Il jure que vous les avez. Il donnerait la moitié de sa fortune pour les avoir. Alors, comme il n'a pas eu le courage l'autre fois, qu'il est trop vieux et trop malade pour revenir... bref, cela m'a fait quelque chose de le voir se ronger de chagrin ; je ne pouvais, de toute façon, rester là-bas ; il y a longtemps que je voulais venir à Berlin, et je lui ai

dit que j'essaierais, que vous me remettiez peut-être les lettres. » Warschauer secoua la tête : « J'ignore de quelles lettres vous voulez parler, dit-il d'un ton catégorique ; pure imagination ! Vous vous êtes dérangé pour rien, mon petit Mohl. » Son accent, bien que narquois, était d'une parfaite sincérité. Etzel, d'ailleurs, ne s'était pas attendu à autre chose, mais il prit un air déçu et demanda timidement : « Cherchez donc bien, monsieur le Professeur. Pour me faire plaisir. Vous ne pouvez vous imaginer l'adoration du vieux pour son fils, on ne dirait pas qu'il s'agit d'un criminel, oh ! mais, pas du tout, on dirait presque que c'est un saint. Il l'idolâtre littéralement. Il thésaurise les souvenirs les plus ridicules d'autrefois. Il a conservé ses jouets. C'est inouï, vous dis-je. Regardez donc encore une fois dans vos papiers. » Un éclair s'alluma derrière les lunettes noires. Le regard descendit, glissa sur le plancher, remonta le long du jeune homme jusqu'à son visage et s'y heurta à une autre fulguration claire, forte comme l'éclat du bronze. « Je ne possède aucune lettre, articula-t-il méchamment, en remuant les mâchoires, aucune lettre adressée à moi... ni à cette demoiselle Jahn. N'en parlons plus. »

Etzel se leva, tant soit peu décontenancé ; il appuya la main sur sa bouche, geste d'enfant dont il ne pouvait se défaire. En face de Warschauer, puissant, massif, affalé sur sa chaise dans sa longue jaquette grise, il se dressait, svelte et menu, pareil à un point d'exclamation. « N'étiez-vous donc pas son ami, monsieur le Professeur ? s'enquit-il avec une curiosité candide, je croyais que vous étiez son ami. » Warschauer fronça dédaigneusement le sourcil et éluda la question : « Son ami, fit-il nonchalamment et comme à regret... cela se peut... possible... il en avait beaucoup... dans ce temps-là... c'est possible. » Etzel approcha d'un pas. « Mais, dites-moi une chose, monsieur le Professeur, demanda-t-il encore, vivement et presque à l'étourdie, croyez-vous, au fond, qu'il ait commis le meurtre ? Je veux dire, se reprit-il bien vite, effrayé par l'énormité d'une pareille question posée à Warschauer, le témoin principal, croyez-vous qu'il soit coupable, alors même qu'il aurait tiré le coup de revolver ? » Pour toute réponse, Warschauer tourna vers lui un regard figé, froid, vide de toute expression. On eût dit qu'il n'avait pas entendu la question, ou qu'il l'avait immédiatement oubliée. Etzel ne put se défendre d'un léger frisson.

II

Il est probable que Warschauer-Waremme avait percé à jour ses ruses et ses feintes bien plus tôt qu'Etzel ne l'imaginait. Il ne se faisait qu'une idée très vague de l'esprit pénétrant de cet homme et de son expérience vraiment fabuleuse. Il le pressentait, il pressentait, tapie sous ce calme apparent, l'effervescence de cette âme, dont on pouvait redouter une éruption dévastatrice ; il pressentait l'indéfinissable horreur de cette âme déchirée, pareille à une contrée désolée par un cyclone, l'insociabilité, le caractère insidieux et méfiant de cet homme, pareil à un animal des cavernes, traqué et malade et cependant redoutable encore, mais il ne le pénétrait pas à fond. Aussi, pour l'instant, ne soupçonna-t-il pas que Warschauer ne croyait pas un mot de ce qu'il lui disait quand il prétendait être venu uniquement pour rentrer en possession des lettres. Mais il ne soupçonnait pas davantage l'indifférence qui s'alliait heureusement pour lui à ce scepticisme, indifférence telle que Warschauer n'eût pas daigné se livrer à une enquête gênante à coup sûr pour Etzel, afin de connaître ses intentions. Warschauer voyait bien que les moyens mis en œuvre n'étaient pas en rapport avec le but poursuivi ; le cajoler d'abord pendant des semaines, user de toutes sortes de ruses chez Mme Bobike, prendre des leçons, lui rendre mille petits services pour aboutir à cela ! non vraiment, c'était cocasse, ridicule. Chaque fois qu'il lui arrivait d'accorder une pensée à ces choses, ces épithètes lui revenaient à l'esprit : cocasse, ridicule, et il ricanait. Puis, le gamin lui-même, sa tenue, sa façon de s'exprimer, ses bonnes manières dont il ne parvenait pas à se dépouiller – bien qu'il s'appliquât, par à-coups, à la grossièreté et au laisser-aller – cela et tout ce qui trahissait un milieu aisé : la qualité des chaussettes, du linge, la coupe des vêtements, tout cela était trop drôle, en vérité, trop impudent, pensait Warschauer sans en prendre autrement ombrage que d'un gratterement de souris. Quelques jours plus tard, il lui arriva d'attirer l'enfant à lui, de le prendre entre ses genoux et de considérer son visage d'un regard attentif et pénétrant ; puis, il prit les mains d'Etzel l'une après l'autre, en examina les doigts, les ongles, les paumes. « Vous avez la peau délicate, mon petit, finit-il par dire, on vous a, dès le berceau, soigné selon les règles de l'hygiène, hé ? Un petit monsieur distingué, de bonne famille ; les attaches sont fines, les tempes transparentes, l'esprit vif ; je vous aime bien, Mohl, je vous aime diablement. » Et, avec un rire répugnant, il lâcha Etzel qui le contemplait, le regard rempli d'une consternation indicible. Il se sentait soudain tout petit, pas plus gros que son petit doigt. « Quel démon tu es ! » pensait-il en détournant la tête avec accablement. Warschauer lui proposa

d'aller prendre une tasse de chocolat dans une pâtisserie.

Il savait maintenant quel cas faire des travaux d'approche d'Etzel et n'attachait manifestement aucune importance à cette découverte ; peut-être même prenait-il plaisir à observer quels perfectionnements le gamin y apporterait encore et jusqu'où cela le mènerait. Il prétendait que les hommes dévoilent d'eux-mêmes leurs mobiles et leurs intentions pour peu qu'on leur en laisse le temps ; ils se dévident tout bonnement comme une bobine. Il se sentait parfaitement en sûreté, si inaccessible qu'il pouvait se permettre un cynisme que les autres prenaient pour de la modestie et de l'humilité. Lorsqu'ils furent assis l'un en face de l'autre, dans un coin un peu sombre de la pâtisserie de la rue Rheinsberg, il dit avec cette bienveillance douceuse qui donnait à Etzel l'impression que des ongles lui pinçaient l'oreille : « Vous pouvez me demander ce que vous voudrez, Mohl, je vous répondrai avec plaisir. Vous apprendrez ainsi des choses plus utiles qu'en jouant à l'Indien et en reniflant sur mes talons. Cela ne vous sied pas du tout. Allez, vous apprendrez quelque chose avec moi. » Etzel rougit jusqu'à la racine des cheveux. « Tout le reste ne m'intéresse pas, voyez-vous, continua Warschauer en léchant le chocolat qui lui était resté aux lèvres ; cela ne m'intéresse pas et ne me touche pas. Tourner autour du pot, guetter, épier, tout cela me fait l'effet de piqures de puces, je ne m'y arrête même pas, et si je m'y mets, mon petit, gare ! un coup d'ongle et la puce est écrabouillée. »

« Je vous aime bien, petit Mohl. Imaginez-vous un flambeau allumé au bord du désert par une nuit lourde, immobile, et vous aurez – j'admets que l'image est singulière – vous aurez à peu près le sens de ces paroles. L'état d'âme de Warschauer est aussi mystérieux que celui d'un homme arrivé, dans ses rapports avec le monde, au dernier stade de la désagrégation. Cela ne m'intéresse pas, ne me touche pas. » Toute son attitude tient dans ces mots. Il s'exclut volontairement de la société des humains. On dirait d'un homme qui circule entre des murs et des cloisons de verre et qui, par dégoût, par mépris, néglige de lever les yeux pour jeter un coup d'œil à travers. Il pourrait tout voir, à droite, à gauche, devant, derrière ; il a un regard qui perce portes et murailles, mais cela ne l'amuse pas. Il a dépouillé toute illusion, au point qu'il ne lèverait pas le petit doigt pour améliorer sa situation, assez précaire, semble-t-il. Les paroles qu'échangent les hommes – il n'importe à quel propos – ont moins d'importance à ses yeux qu'un bourdonnement d'insecte ; elles servent à rendre plausibles des actes qui jamais ne s'accomplissent, à en voiler d'autres qu'on nie, dès qu'ils sont confrontés avec les discours. Il

considère tous ces grands mots ronflants, ces panacées telles que la religion, la patrie, l'humanité, la morale, l'amour du prochain, etc., comme autant de réclames affichées dans la boutique d'un charlatan, et à part la bêtise et la cupidité, il ne voit aucune force morale agissante qui vaille la peine d'être étudiée ; tout ce qu'on attribue à d'autres défauts n'est que la manifestation de ce couple tout-puissant. Il n'a pas l'occasion de faire connaître ses idées, se présenterait-elle qu'il la fuirait comme la peste. Pourquoi raconterait-il ce qu'il pense ? On pourrait aussi bien lui demander de faire le poirier fourchu en pleine place publique. Il ne voit pas autour de lui d'auditeur éventuel, pour le cas où il éprouverait le besoin de s'exprimer, car il est tellement seul qu'à côté de lui le détenu 357 de Kressa mène une vie mondaine ; celui-ci peut, somme toute, s'entretenir avec ses gardiens, se lier avec ses compagnons ; mais sa solitude à lui, il la souhaite, il la veut. Il existe néanmoins entre leurs destinées une similitude qui pourrait porter un homme de moindre envergure à se creuser la tête sur la possibilité de rapports occultes entre elles. Il n'y songe pas. Il y a des années qu'il n'a plus eu la tentation de regarder autour de lui et de faire un retour sur le chemin parcouru. Non pas que le passé ait déserté sa mémoire ; comment serait-ce possible ? ne le porte-t-il pas en lui ? mais c'est justement pour cela qu'il est inutile de s'en occuper. Ce passé n'est pas pour lui comme pour la plupart des gens une épitaphe sur un tombeau que rongent les intempéries, c'est dans ses veines le flot de sang qui se déverse tumultueux dans l'estuaire de la mort.

Il ne s'arrête pas à se demander pourquoi « il aime bien » l'enfant. Ce n'est pas uniquement sa jeunesse, il n'en a que faire, il ne la recherche pas, ne l'apprécie pas, il la considère comme une période de luttes peu réjouissantes et de rêves présomptueux. Car il a sans doute étouffé en lui-même le souvenir de sa jeunesse ; il se hait quand il se revoit à cette époque. C'est vrai, il est très jeune, le « petit Mohl », mais avec ses seize ou dix-sept ans, il a une spontanéité qui charme ; chez lui, pas d'ivresse hystérique, de vapeurs troubles de la puberté, pas de romantisme gluant d'escargot dans sa coquille. Est-ce là l'esprit nouveau ? Sont-ils comme cela maintenant ? Des garçons pleins d'entrain, actifs, pondérés qui voient tout de suite qu'un clou est tombé du mur, ou qu'il manque une boîte de conserve dans le garde-manger ? Ce n'est guère possible. Cet exemplaire révèle tout au plus un type déjà effacé, mais un charme est en lui, un certain charme qui agit à la façon d'un poison subtil, ensorcelle comme un parfum capiteux. De la sympathie ? Non, cela n'a rien à voir avec la sympathie ; c'est plutôt le désir de l'avoir. L'avoir ?

Avoir quoi ? L'avoir comment ? Il éprouve parfois un frisson voluptueux à fleur de peau comme au contact d'une fourrure à même le corps, un chatouillement, une bouffée de chaleur. Le « cocasse », le « ridicule », contribuent à lui donner cet attrait. Mais cela n'est pas tout. Si l'on pousse plus loin l'analyse, on se sent de la tendresse, de la haine, une jalousie sans objet, le désir de jeter un pont au-dessus d'un abîme, au fond duquel un monde gît, fracassé. Puisqu'il lui a promis de lui apprendre quelque chose, il essaiera de sortir ce monde du gouffre, non pour mettre au jour quelque ville d'Ys, qui serait une image de rêve, mais un monde qui en est tout le contraire. Le jeune homme est quasiment un fils qu'il aurait oublié d'engendrer, né d'un miracle protoplasmique, pour surgir, rayonnant, dans un désert hideux. Il faut s'emparer de lui, on verra plus tard de quelle manière. Peut-être cette soif de savoir dont l'enfant est tout embrasé en fournira-t-elle les moyens à Warschauer s'il la dirige vers un but dont il préfère ne pas approfondir la nature. Il fait cette découverte que deux yeux qui vous regardent bien droit ont quelque chose d'ensorcelant. Quelle idée singulière que celle de ce fils qu'on n'a pas engendré ! En vérité, une idée de fou ou de démon, quand on songe que la seule présence physique de l'enfant lui produit la même impression équivoque que l'attouchement d'une pêche chauffée par le soleil.

III

La soif de savoir... Terme bien faible. Point n'est besoin de savoir lire dans les âmes pour comprendre que c'était bien autre chose qu'un intérêt venu du dehors, de l'attachement pour une personne en particulier : « Allons, il faudra voir venir », décida-t-il, et pour commencer, il resta dans l'expectative. L'autre soir, il s'était contenté de renvoyer Etzel, qui ensuite s'était montré assez intimidé ou avait feint de l'être. Plusieurs jours s'écoulèrent sans qu'il hasardât une nouvelle allusion. Entre-temps, il redoubla d'empressement, passa les après-midi et les soirées dans la chambre de Warschauer, blotti dans un coin lorsque d'autres élèves prenaient leur leçon ; il se mit à dresser un catalogue des livres, rangea le linge dans les tiroirs, recousit des boutons aux vêtements du professeur, porta les feuillets de son manuscrit au directeur du musée et bâcha son vocabulaire et ses règles de grammaire, se faisant aussi petit que possible. Il arriva un jour vers la fin de l'après-midi avec un bouquet

de muguet qu'il avait acheté chemin faisant et qu'il tendit à Warschauer avec un sourire provocant. Warschauer exagéra sa joie et se conduisit en vrai tartufe. « C'est magnifique, petit Mohl, magnifique, s'écria-t-il en joignant les mains et du ton chantant d'un derviche ; du muguet ! Quelle splendeur dans mon humble logis ! Quelle attention délicate ! On reconnaît bien là votre éducation soignée, vos dispositions esthétiques ! Ce n'est pas le fils Paalzow qui aurait eu pareille idée. C'est ravissant ! Malheureusement, nous n'avons pas de vase qui soit digne de ces jolies fleurs ; il faut nous contenter d'un verre. Mais le donateur ennoblit le récipient... » Il continua longtemps sur ce ton ; Etzel, énervé, aurait voulu lui sauter au visage. Tout à coup, Warschauer remarqua que ses vêtements étaient ruisselants. Il était sorti sans parapluie, son manteau et sa casquette étaient trempés, ses bas lui collaient aux jambes. À cette vue, Warschauer se répandit en démonstrations bruyantes ; il se prit à se lamenter comme s'il avait affaire à quelqu'un de grièvement blessé. Il insista pour qu'Etzel enlevât ses souliers et ses bas, il suspendit le manteau et le veston pour les faire sécher, alla chercher une couverture de laine dans l'alcôve et l'en enveloppa, le força à s'étendre sur le canapé, à quoi Etzel ne se résigna qu'après avoir refusé plusieurs fois avec humeur, et se mit aussitôt en devoir de lui faire du thé pour le réchauffer. Il était consterné, se désolait, s'empressait autour d'Etzel, répétait son « tz, tz, tz, » en se frottant les mains, mais on sentait si bien que c'était pure comédie, qu'à la longue Etzel n'y tint plus et s'écria tout pâle : « Mais finissez donc ; tout cela n'est fait que pour me narguer et parce que vous ne voulez pas que nous parlions de choses sérieuses. Mais j'en ai assez, je m'en vais. » Et il sauta à bas du canapé. Warschauer allongeait justement le bras pour prendre la boîte à thé sur la planche. Il se retourna lentement. « De quelles choses sérieuses, mon cher petit ami ? demanda-t-il d'une voix mielleuse, en simulant la surprise. — Voyons, je vous l'ai déjà demandé, articula Etzel avec impatience. Vous ne m'avez pas répondu. — Quoi ? de quoi s'agit-il ? interrogea Warschauer feignant toujours d'ignorer de quoi il était question. — Je vous ai demandé si vous croyiez qu'il était coupable..., lui, Maurizius. »

Warschauer joua l'étonnement. La boîte à thé d'une main, le couvercle de l'autre, il s'approcha du canapé d'un pas d'automate. « Puisque vous êtes si bien au courant des faits, petit Mohl, vous devez savoir que je l'ai affirmé sous serment. » Sa voix n'était plus onctueuse, mais cassante. « Oui, c'est vrai, repartit Etzel en attachant sur les lunettes noires un regard dévorant, mais l'on peut se tromper. N'y a-t-il aucune, mais là absolument aucune

possibilité que vous vous soyez trompé ? — Sacré tonnerre ! » jura Warschauer entre ses dents. Le « mais là, absolument aucune » lui avait arraché ce juron. « Une erreur de ce genre n'aurait pu reposer que sur un fait, petit Mohl, dit-il en posant sans bruit la boîte à thé sur la table. — Certainement, admit Etzel, il a pu par exemple tirer et ne pas atteindre. » Warschauer eut un ricanement. « Tiens, tiens, tirer et ne pas... C'est drôle. C'est une théorie intéressante. » Les yeux d'Etzel étincelèrent de colère. « Je vais vous dire, vos sarcasmes ne m'en imposent pas. Vous faites comme celui qui se refuse à un combat loyal, se met en sûreté et tire la langue. Vous n'avez pas honte ? — *I understand*, dit tranquillement Warschauer en arrêtant sur l'enfant courroucé un regard attentif. Je vais vous parler franchement, Mohl, dit-il ensuite ; alors même que je me serais trompé, il ne fallait pas que ce fût une erreur. — Qu'est-ce que cela veut dire ? Expliquez-le-moi, je vous en prie... » Warschauer parcourut deux fois la chambre, les mains derrière le dos, en faisant sauter les pans de son habit. « Pour expliquer cela, Mohl... ce n'était naturellement qu'une figure de rhétorique. Il n'est pas question d'erreur. » Il était de nouveau près du canapé. « Comment vous sentez-vous ? Vous avez très chaud ? Pourvu que vous n'attrapiez pas la fièvre... — Pour expliquer cela, répéta Etzel, avec l'entêtement d'un enfant à qui on refuse la suite d'une histoire commencée. — Quelle impatience ! refrène tes instincts fougueux, mon petit ami », répliqua ironiquement Warschauer d'une voix caverneuse en reprenant sa marche ; il cambrait les reins, ce qui le faisait ressembler à un coq dressé sur ses ergots, et il battait l'air des basques de son habit. « Vous prétendez parler franchement et ensuite ce que vous avez dit n'est qu'une figure de rhétorique, s'écria Etzel en colère ; allez voir clair là-dedans. » Warschauer poussa un soupir. « Mon bon, mon cher Mohl, tout cela est si loin... toute cette farce tragique est si loin... elle a disparu totalement de l'horizon... ce ne sont plus que des ombres, des fantômes... le mieux est d'ensevelir cela dans le silence. » Il fit le tour de la table, prit la boîte à thé, la coiffa de son couvercle en lui donnant de la paume de la main un coup sec qui terminait catégoriquement l'entretien.

« Le misérable, il était bien en train, pensait Etzel avec désespoir ; que faire à présent ? » En apparence il restait calme, il sentait bien qu'il ne devait pas insister ce jour-là ; mais tout son être se révoltait contre ces réticences, ces déclarations qui n'avançaient que pas à pas, cahin-caha, comme si, lui, se trouvant embourbé dans un marais, l'autre, resté sur le bord, s'éloignait de plus en plus tout en prétendant lui venir en aide. Il voyait aussi qu'il

n'aboutirait à rien avec la méthode employée jusqu'alors et qu'il lui fallait en trouver une autre. « Au prix de celui-ci, Trismégiste rayonne la bonhomie et la cordialité », se dit-il, résumant ainsi toute son irritation, et soudain il revit son père assis de côté, les jambes croisées, bloc impassible. C'était un timide ressouvenir qui prit forme, puis aussitôt s'évapora. Il n'avait pas le temps de penser à autre chose, il n'y avait pas de place en son esprit pour une autre pensée ! Que faire à présent ? Tandis qu'il réfléchissait et se mettait l'esprit à la torture, son instinct déjà lui avait indiqué la bonne voie. Son instinct ou sa curiosité ? À mesure que la personne de Warschauer devenait pour lui plus énigmatique, plus impénétrable, cet homme le préoccupait davantage, il ne pouvait s'empêcher de l'observer, de l'étudier, de l'épier sans cesse et il éprouvait un désir fou de pénétrer dans sa vie secrète, là où Georges Warschauer faisait place à Grégoire Waremmé, car il ne savait pour ainsi dire rien de Waremmé. Waremmé était enveloppé de brume. Waremmé était le maître qui se dissimulait, Warschauer le comparse insignifiant qui recevait les ordres. C'étaient deux personnages nettement distincts, bien plus distincts l'un de l'autre qu'E. Andergast et E. Mohl par exemple. De ces deux-là, Mohl était le plus important, quoique le dernier venu. Jamais E. Andergast n'aurait pu rencontrer Warschauer, ç'avait été la tâche d'E. Mohl, et c'était Mohl également qui devait maintenant forcer Waremmé dans ses retranchements. « Pauvre Mohl, ironisait Etzel, pauvre Mohl, tout seul contre deux, contre Warschauer et Waremmé. » C'est avec des arguties qu'il chassait parfois ses accès de désespoir. Quant à Warschauer, il acceptait aimablement, avec une dissimulation accompagnée d'une impatience naïve, l'intérêt qu'on lui témoignait, et il n'attendait que l'occasion d'y répondre ; j'ai déjà dit, n'est-ce pas, qu'il y était tout disposé, pourvu que Waremmé n'eût rien à voir dans cette affaire. Il arriva, deux jours après leur dernière conversation, qu'Etzel, fouillant dans une pile de vieilles brochures poudreuses, en trouva une, tout en dessous, qui portait, tracé d'une écriture hardie et évidemment jeune, le nom de Georges Warschauer avec le mois et l'année : avril 1896. Warschauer, qui par hasard le regardait, fut frappé de son air stupéfait : il s'approcha, jeta les yeux sur le nom et dit : « C'est exact, c'est mon nom, c'est ainsi que je m'appelle vraiment. C'est là mon nom de famille. » Etzel faisait de grands yeux. « C'est drôle, se disait-il avec l'impression d'avoir été joué ; ainsi c'est pure illusion de croire que Warschauer est un reste de Waremmé ; avant Waremmé, il y avait déjà eu un Warschauer. Waremmé n'est qu'un intermède. » Il murmura le nom tout bas.

Warschauer acquiesça de la tête. « Oui, confirma-t-il. Georges Warschauer, né de parents juifs à Thorn, si vous tenez à le savoir, mon petit ami. Ah ! il y aurait bien des choses à raconter là-dessus. »

Il ne semblait pas avoir envie de parler pour le moment, soit que le lieu le gênât ou qu'il fût trop tôt dans l'après-midi, mais Etzel eut l'impression qu'il était bien près de parler et n'avait besoin pour cela que de laisser son âme se détendre un peu. « Allons faire une balade, petit Mohl, dit-il, il fait beau, allons voir un peu ce qui se passe dehors. — Je veux bien, repartit Mohl, mais vous verrez que nous ne nous en tiendrons pas à la balade et que nous finirons par échouer dans une pâtisserie. » Warschauer eut un petit rire chevrotant. « Pourquoi pas ? J'en connais une moins ennuyeuse que celle de la rue Rheinsberg, ce n'est pas loin, près du cercle de Zehdenick ; à cinq heures... c'est bien aujourd'hui samedi ? le jazz y joue. » Etzel se laissa faire, bien qu'il ne fût guère d'humeur à écouter un jazz, mais connaissant le faible de Warschauer pour ce genre de musique, il ne voulut pas le contrarier et l'accompagna. Ils passèrent une heure et demie dans ce tohu-bohu, à côté de petites bourgeoises, de filles du faubourg, de petits employés, de commis de magasins, de danseurs professionnels d'une élégance de mauvais aloi, à la figure fardée et affreusement fripée. Warschauer était tout joyeux ; le mouvement des couples qui tournaient, glissaient, ondoyaient, se frôlaient, les visages échauffés au milieu de cette brume de fumée, mais surtout les éclats, les piaulements, les hurlements des instruments le jetaient dans des transports de joie. À un moment il saisit le poignet d'Etzel et lui glissa : « Cristi ! un saxophone comme celui-là, cela n'a pas de prix ! Cela vaut une histoire de la civilisation en trois volumes. Regardez l'homme aux cymbales, Mohl, mais regardez-le donc ! N'a-t-il pas l'air d'un vrai Torquemada, cruel, sombre, fanatique ? Quel type épatant ! Dans son enfance il a sûrement arraché les pattes aux hannetons et mis le feu à la queue des chats. — C'est bien possible, mais je ne vois pas ce qui vous enthousiasme là-dedans », demanda froidement Etzel. Warschauer lui tapota les mains. « C'est au point de vue biologique, comme sujet d'étude, affirma-t-il en relevant les sourcils. Connaissez-vous cette jeune personne là-bas ? » changeant de sujet, puis il désigna du menton une jeune fille maigre et commune qui s'était levée d'une table voisine et fixait Etzel effrontément. C'était Melitta Schneevogt. Elle leva le doigt d'un geste d'avertissement qui semblait dire : « Ah ! Ah ! on vous y prend, petit sournois ! » Etzel lui fit un signe de camaraderie ; il remarqua qu'elle s'était fait couper les cheveux ; elle portait encore un

chignon la dernière fois qu'il l'avait vue. « Il y a quelque chose qui la travaille, il faudrait avoir l'œil sur elle », songea-t-il un instant, puis il n'y pensa plus.

Le ciel pâlisait lorsqu'ils quittèrent la salle ; du côté de la place de Sennefeld on entendait la rumeur d'un incendie, et ils aperçurent des flammes cuivrées qui jaillissaient entre les rangées de maisons. Des gens se mirent à courir, la police montée passa au galop. Une fabrique de meubles brûlait. Ils errèrent un moment par les rues voisines, entendant au milieu des signaux des pompiers les détonations et les crépitements de l'incendie ; la cohue devint dangereuse ; près de la rue de Schröder ils atteignirent un square à peu près désert. Ils s'assirent sur un banc ; des gerbes d'étincelles empourprées brillaient à travers les cimes des tilleuls ; un chien passa, furtif, se retourna, s'arrêta devant eux, flaira, quêtant quelque chose, et disparut. « Eh bien, dit Warschauer, je vais vous expliquer ce qu'il en est de ce nom. »

IV

« Ah ! oui, c'est vrai », s'écria Etzel, comme si, pendant tout ce temps, il n'y avait plus pensé. Il s'assit de biais près de Warschauer pour mieux entendre et aussi, comme il faisait sombre, pour mieux voir. « Le nom n'a pas grande importance, reprit Warschauer, ce n'est qu'une clef qui ouvre, il est vrai, des portes assez spéciales. Avez-vous jamais fréquenté des Juifs, Mohl ? — Je crois bien ! Il y a un tas de Juifs chez nous. — Avez-vous eu des Juifs comme camarades ? — Oui. — Vous étiez bien avec eux ? — Très bien. — Alors, vous n'avez pas contre eux d'hostilité de principe ? » Etzel secoua la tête. Il connaissait cette hostilité, il ne l'avait jamais partagée. « Vos parents ne vous ont jamais mis en garde, interdit de les fréquenter ? — N... non. — Vous hésitez. Si, n'est-ce pas ? — Parfois. Je ne m'en souciais pas. Quand c'étaient de gentils garçons, je ne m'en souciais pas. — Bon, c'est ce que je voulais savoir. » Il garda quelques instants le silence, faisant du bout de sa canne des trous dans le sable. « Pouvez-vous imaginer qu'on cherche à se tromper soi-même sur sa naissance ? C'est une chose bien complexe. Ne pas vouloir être ce qu'on est, renier la souche d'où l'on est issu, cela revient à porter sa propre peau comme un vêtement d'emprunt. Mes parents étaient juifs ; ils appartenaient à la deuxième génération qui ait joui des droits civils. Mon père n'avait pas encore compris du tout que cet état d'égalité apparente

n'était au fond que le fait d'une tolérance. Les gens comme mon père, un excellent homme d'ailleurs, n'avaient au point de vue religieux et social d'attaches nulle part. Ils avaient perdu leur ancienne croyance et se refusaient pour des raisons bonnes et mauvaises à en adopter une nouvelle, je veux dire la foi chrétienne. Un Juif veut être juif. Qu'est-ce que cela signifie, un Juif ? Personne ne peut fournir sur ce point une explication satisfaisante. Mon père était fier de l'émancipation, une fameuse invention, allez, qui enlève à l'opprimé tout prétexte pour se plaindre. La société le repousse, l'État le repousse, le ghetto matériel s'est transformé en un ghetto moral et intellectuel ; lui se rengorge et parle de son émancipation. Y avez-vous jamais réfléchi, mon petit Mohl, ou bien avez-vous par hasard rencontré quelqu'un qui ait eu sujet de réfléchir à certaines..., voyons, disons dissonances ? Non ? Vous aviez autre chose à faire, je comprends, mais peut-être avez-vous néanmoins entendu parler de ce qui se passe actuellement dans ce pays. Je ne fais pas allusion au désir qu'ils auraient de reprendre ces misérables droits civils qu'ils ont donnés comme on jette un os à un chien ; que ne le font-ils ? Ce serait du moins agir honnêtement, cela vaudrait mieux que de..., permettez-moi un exemple, que de briser les monuments funéraires des cimetières israélites, vous ne trouvez pas ? Qu'en dites-vous, mon très cher Mohl ? Briser des pierres tombales. Hé ! profaner des cimetières. Voilà du nouveau dans l'histoire, hé ? Dernier cri⁸. Je trouve qu'à côté de cela les empoisonnements de sources et les meurtres rituels étaient des actes criminels et insensés, certes, mais si l'on juge de plus haut, ils s'excusaient par la passion et l'erreur, qu'en dites-vous ? Vous vous taisez, mon petit Mohl, je respecte votre silence. Voyez-vous, cette profanation de tombes est symbolique ; c'est infernal, unique dans l'histoire. Avez-vous jamais remarqué les dernières étincelles qui s'éteignent sur une feuille de papier brûlé avant qu'elle soit toute noire ? Il en va de même ici. Les dernières étincelles de dignité, de respect de soi-même, de scrupule, d'humanité et autres belles choses dont on nous farcit la tête s'éteignent et tout devient noir. Mais je m'égare. Il est vrai que j'ai moi-même posé en principe que s'écarter d'un sujet, c'est l'épuiser. Je ne m'attarderai plus à mes souvenirs de famille. Patience, j'arrive à mes moutons, c'est-à-dire à moi-même. Un axiome encore pourtant, mon cher Mohl, un axiome qui vaut pour tous ; dans chaque vie il arrive un moment où l'on peut choisir entre deux tendances diamétralement opposées de sa nature, un moment où Shakespeare aurait aussi bien pu devenir un brigand de génie comme Robin Hood, qu'un auteur dramatique,

Lénine, le chef de la police secrète du tsar, que le destructeur du régime. J'aurais pu sous une impulsion qui, pour des raisons insondables, ne se produisit pas, être un chef des Juifs, un Luther du judaïsme. Tandis que... eh ! oui, c'est justement de cela que je parle. Nos actes sont fonction d'une dualité profonde, innée en nous comme la distinction instinctive que nous faisons entre la droite et la gauche. Ne vous laissez jamais conter, Mohl, qu'un homme dans des circonstances données n'aurait pu agir autrement qu'il l'a fait : c'est faux. La question est de savoir jusqu'où il faudrait remonter pour trouver le point où son libre arbitre était encore entier. Si vous le désirez, je peux vous citer des expériences personnelles... je ne vous ennuie pas ? Vraiment pas ? Bon. Ce qui dans mon enfance me faisait déjà souffrir intolérablement, c'était la lâcheté morale de mes coreligionnaires. Ils acceptaient leur existence de parias et se consolaient avec le sentiment mythique et alambiqué d'être un peuple élu. Ou bien ils jouaient aux grands seigneurs dans le coin où l'on avait daigné les parquer, ou plutôt ils singeaient les manières des grands seigneurs, leurs maîtres. Je les haïssais tous tant qu'ils étaient. Je haïssais leur langue, leurs traits d'esprit, leur façon de penser, leur mercantilisme, leur mélancolie atavique, leur présomption, leur manie de se tourner en ridicule. La nuit, je mordais mon oreiller de rage au souvenir d'une insulte, d'une humiliation, que ce fût moi-même, mon père ou tout autre Juif qui en eût été victime. En classe, je tremblais de honte et tout mon être se révoltait lorsqu'on prononçait même en passant le mot de juif, pour signaler simplement un fait ; comprenez-vous cela ? Dans la façon de le dire, on sentait tous les préjugés, la haine invétérée à laquelle les siècles n'ont rien enlevé de son fiel ni de sa férocité. Je savais à quoi m'en tenir (il piqua énergiquement le sol du bout de sa canne). Dès l'âge de neuf ans je savais à quoi m'en tenir ; à quinze ans, j'avais étudié la question à fond et j'étais capable de soutenir n'importe quelle discussion. Mais ce n'est pas avec des discussions qu'on change jamais rien aux faits, même les plus condamnables, pas dans notre monde en tout cas, et de tous les faits, il en était un qui m'était absolument intolérable : la pensée que je serais exclu d'un domaine quelconque de la vie et de l'activité humaine. Eh quoi ! moi avec mes capacités, mon intelligence, l'ardeur que je sentais en moi, je ne pourrais jamais, quelles que fussent les circonstances, mettons, obtenir un portefeuille ministériel ; jamais, quelles que fussent les circonstances, devenir président d'une académie scientifique ? Et c'était là, mon cher, avoir de bien hautes visées (il eut un rire sardonique), c'étaient de folles prétentions, mon

ambition ne pouvait même songer à briguer une chaire de faculté. Quelles que fussent les circonstances, jamais je ne pourrais me créer la situation à laquelle un esprit moyen trouve tout naturel de prétendre à condition qu'il ne soit pas marqué du signe de Caïn. Cette pensée me mettait en rage. Libre à moi de me livrer à des études, d'enseigner comme je l'entendais, de produire des ouvrages, personne ne m'en empêcherait plus qu'un autre ; finalement ils ne me refuseraient pas leur approbation, voire leur admiration si mes travaux le méritaient, mais... au fond de l'âme, ils n'auraient pas confiance en moi, ils me rejetteraient, moi et mon œuvre, ils ne me rendraient qu'à leur corps défendant l'honneur dont ils se montrent si prodigues entre eux. (Il enleva son chapeau mou, puis s'en recouvrit aussitôt.) Mais c'étaient là des raisonnements. Ce qu'il est impossible de rendre, c'est l'essentiel, le sentiment qu'on me déniait tout cela. Et qu'est-ce qu'on me déniait ? tout simplement d'avoir ma place à côté des autres, le droit d'exister. Car l'existence n'était possible pour moi, alors du moins, que si le monde était à moi, le monde dans toute sa plénitude, sans en rien retrancher ni rogner, et la vie intellectuelle, et tout l'empire qu'elle illumine. Ainsi tombe d'elle-même l'objection qui vous est sans doute venue à l'esprit : qu'une seule de ces raisons eût suffi pour me rendre solidaire de mes coreligionnaires et pour trouver une force nouvelle dans la nécessité d'user ces résistances mêmes. Je vous l'ai dit, je ne les aimais pas, et, ne les aimant pas, je me sentais libéré de toute solidarité. Ils ne pouvaient suppléer à tout ce qui me manquait. En les quittant, je n'étais pas un renégat, j'obéissais à une nécessité intérieure. Dire que je ne les aimais pas, ce n'est dire que la moitié de la vérité ; la vérité tout entière, c'est que mon cœur était avec les autres. Le fait n'est pas rare ; celui qu'on repousse donne son âme à ceux qui le rejettent. C'est la caractéristique du Juif : il fait sa Terre promise de ce qu'on lui refuse, son bien le plus précieux de ce qu'il ne possède pas. C'est toujours l'histoire du Paradis perdu. Cela aussi est très juif : c'est l'histoire du péché originel. Je haïssais d'un côté, j'aimais de l'autre. J'aimais leur langue... leur langue ! leur langue qui était la mienne tout comme mes yeux sont à moi ; j'aimais leur histoire, leurs héros, leurs chants, leurs provinces, leurs villes. Je les aimais d'un amour plus profond que le leur, et je les comprenais mieux qu'eux. Ce n'est pas là fanfaronnade, mon garçon, c'est une fatalité. D'ailleurs, je l'ai prouvé ! Mais revenons en arrière. Pour commencer, j'ai forgé une légende. À la mort de ma mère, brave femme restée fidèle aux coutumes juives, j'ai fait d'elle une chrétienne, fille d'un militaire en retraite. Je me le mis si bien dans la

tête, que ce fut pour moi une réalité accompagnée, comme un roman russe, des détails les plus convaincants. Mais cela ne faisait encore de moi qu'un métis et je voulais être chrétien pur sang. En imaginant un adultère avec un riche propriétaire de Silésie, j'écartais délibérément de ma naissance le père israélite qui, entre-temps, avait à son tour quitté ce bas monde. Rien d'audacieux à cela. La nature m'avait favorisé : j'étais blond, du blond germanique le plus franc (il eut de nouveau son rire désagréable) ; la coupe de mon visage, qui n'a rien d'oriental, vous ne pouvez le nier, rappelait dès mon enfance le type des paysans de chez nous. Et puis la volonté modèle les traits. En première, au lycée, je portais déjà le nom de Waremmé. Par adoption ; mon père adoptif était un écrivain catholique, il faisait de la propagande et rédigeait de petits traités religieux ; il raffolait de moi et me tenait pour un génie. peut-être n'avait-il pas tort après tout ; j'en étais peut-être un à l'époque. En tout cas je m'entendais à le faire croire aux gens. N'allez pas vous imaginer que ce fût habileté de ma part, j'avais le monde en main et le modelais à mon gré comme une cire molle. Je n'ai jamais sollicité la faveur des gens, mais jusqu'à un certain moment de ma vie, j'ai fait absolument ce que j'ai voulu de ceux qui se sont trouvés sur ma route ; j'ai appris à subjuguer les hommes, volupté sans égale, art qui exige qu'on s'y exerce. Le changement de nom en question s'effectua sous les auspices d'un chanoine et avec l'aide d'un avocat retors. Il va sans dire qu'il fut accompagné du baptême et d'une conversion au christianisme. La route se trouvait libre devant moi. Vous disiez quelque chose, Mohl ? Je croyais que vous aviez dit quelque chose. Oui, elle était libre. Des mains invisibles l'aplanirent. Mes années d'étude aux Universités de Breslau, Iéna, Fribourg, toujours de l'est à l'ouest, furent une suite de triomphes. Oui, de l'est à l'ouest, de plus en plus loin, des bas-fonds vers les cimes, puis de nouveau vers le fond, jusque dans les dernières profondeurs ; de l'est à l'ouest, comme le soleil. Mais voilà que je m'écarte encore de mon sujet. Je vivais exempt de soucis ; mon père, il est vrai, ne m'avait pour ainsi dire rien laissé, mais les subsides affluaient de toutes parts, de brillantes recommandations m'ouvraient toutes les portes, j'étais admis dans des cercles très fermés, je parlais à des personnages considérables comme à de proches parents, et en même temps je ne me tournais pas les pouces, Mohl. Oh ! que non pas ; une activité dévorante n'est-elle pas l'héritage de ma race ? Je ne savais comment employer les forces que je sentais en moi, forces venues de sources souterraines, du trésor inépuisé, amassé par des générations ; je me sentais

appelé à de grandes choses.

Ma vie ne me déplaisait pas du tout. Le poète Waremme s'enflammait au contact du philosophe Waremme, le chercheur de trésors spirituels à celui du poète, le médiateur entre les hommes embrasait à son tour Waremme le meneur d'hommes et celui-ci, le politicien, alors apparaissait le but : la politique novatrice et créatrice à laquelle je me sentais destiné.

L'idée d'une Europe métamorphosée, d'une unité continentale sous l'hégémonie de l'Allemagne, une hégémonie germano-romaine, m'enthousiasmait. Ah ! quels rêves ! des rêves fous ! Je ne voulais naturellement me lier par aucun emploi ; je repoussais les offres les plus tentantes ; tout me paraissait méprisable, je craignais que mon étoile ne s'éteignît si je m'en servais comme d'une lampe. Puis, au beau milieu de mon essor survint la chute ; dans un essor prométhéen, une chute épouvantable. Mais la catastrophe était d'une logique étrange, d'une logique troublante ; je m'étais refusé à la prévoir, je croyais pouvoir la braver, je... mais, diable, Mohl, vous me laissez là bavarder, vous me regardez comme un affamé regarde une miche de pain... je crois qu'il est joliment tard... en route, en route ! »

V

Il n'était pas très tard ; dix heures. Ils firent le chemin en silence. Arrivé à la rue d'Usedom, Warschauer voulut renvoyer le jeune homme, mais Etzel le pria de le laisser monter ; il n'était pas fatigué, disait-il, si peu fatigué qu'il avait peur de son lit. Warschauer se mit à rire et son rire semblait un gloussement de son estomac. « Mal calculé, mon cher Mohl, grommela-t-il, il n'y aura plus d'histoires aujourd'hui ; Warschauer et compagnie ferment boutique. » Il mit la clef dans la serrure. Etzel avait l'impression qu'il ne devait pas lâcher prise, que sans cela tout serait perdu, que le lendemain Warschauer, un peu dégelé ce jour-là, serait à nouveau figé, hermétique. Il pensait avec effroi à son petit pécule qui, malgré une économie scrupuleuse, diminuait, fondait chaque jour. Que faire quand il serait épuisé ? Il ne pouvait s'installer chez Warschauer qui ne possédait rien non plus, et puis ce serait se livrer pieds et poings liés ; le temps presse ; le vieillard de Hanau montre le visage défait de ceux que la mort a déjà marqués ; pour l'autre en prison, les semaines passent ; Trismégiste, assis de biais, les jambes croisées, se soucie

peu de la pure justice ; quelque part dans le monde sa mère le cherche ; comment continuer à supporter tout cela ? c'est impossible ; il a grand'peine à conserver son calme et il importe pourtant qu'il ne laisse rien paraître, qu'il reste de sang-froid, qu'il conserve ses idées claires. Il voit à présent où l'entraîne cet homme, ce Warschauer-Waremme ; il se sent aspiré par un monde où les valeurs sont faussées, par les ténèbres sans bornes d'une âme puissante. Il s'était fait de sa tâche une idée tout autre : il l'avait vue plus simple, compliquée, certes, mais à la manière d'une question d'arithmétique à résoudre, d'un nœud à débrouiller à force de patience et de ruse ; il ne s'attendait pas à voir se déverser sur son propre cœur toute cette existence chargée de tant de problèmes, à rencontrer ce caractère mystérieux, sombre, incompréhensible dont il lui faut d'abord tout déchiffrer, recommençant chaque jour avec son expérience presque nulle et un renoncement complet de soi-même. (Car rien en Waremme ne le met en confiance, rien ne lui est sympathique, rien ne l'émeut ni ne l'attire ; il voudrait le voir enchaîné devant lui, et le contraindre, un fer rouge à la main, à avouer oui ou non ; rien d'autre : oui ou non.) Hélas ! être obligé de tout arracher bribe par bribe et de reconstituer un tout morceau par morceau, sans savoir si l'on obtiendra un résultat, le oui ou le non attendu. Toutes les cinq minutes il passe du frisson à l'ardeur de la fièvre ; il grelotte et brûle tour à tour ; il se dit que s'il se laisse aller, il ne sera qu'un gredin ou un imbécile. Il faut tenir bon.

Il monta. Warschauer lui avait accordé une demi-heure. Il n'avait pas compté avec la ténacité, la finesse matoise de son compagnon, encore moins avec son propre besoin de se raconter qui, une fois éveillé, cède à l'automatisme de la parole ; bref, disons par anticipation qu'il était trois heures du matin lorsque Etzel quitta la maison. Quand il se retrouva dans la rue, du côté du champ de manœuvres le ciel blanchissait déjà ; il fut d'abord incapable de mettre un pied devant l'autre et il s'étendit de tout son long sur le seuil de pierre d'un cabaret qui venait de fermer ; il appuya la paume de ses mains contre sa poitrine, en fermant les paupières, et respira à pleins poumons. Il était secoué d'un tremblement continu. Ceci dit, répétons-le, par anticipation.

Quand ils arrivèrent en haut de l'escalier, on faisait du bruit, dans l'étroit corridor. On entendait, chez les Paalzow, les voix désagréables de gens qui se querellaient ; le fils Paalzow réclamait de l'argent à sa mère sur un ton insolent, un bébé piaillait lamentablement. La chambre de Warschauer sentait la graisse rance. Le professeur ne trouva pas immédiatement les allumettes et

se mit à pester entre ses dents ; enfin le gaz fut allumé. Ils aperçurent alors tout un régiment de grosses blattes noires dégoûtantes qui sortaient de dessous la porte de l'alcôve et grouillaient autour des rayons à provisions. « Eh ! bien, c'est joli », dit Etzel qui resta un instant songeur. Il imbiba un torchon d'esprit-de-vin, le jeta sur la vermine au plus épais du fourmillement, et lorsque quelques centaines de blattes furent étourdies, il les poussa bien tranquillement d'un coup de balai devant la porte. « Du café ? » demanda-t-il. Warschauer acquiesça de la tête et le petit réchaud fut remis en fonction une fois de plus ce jour-là. Warschauer se promenait de son pas de tambour-major, les reins cambrés, les mains sous les pans de son habit, le front particulièrement sombre. Au troisième étage, un gramophone nasillait une chanson des rues, Etzel se mit à en fredonner les paroles :

Nuit de Chine,
Nuit d'amour...
Nuit câline,

« Je vous en prie, laissez cette horreur, Mohl », dit Warschauer d'un ton doctoral, s'arrêtant et lui lançant un regard courroucé. « C'est bon, répondit Etzel, je finirai de la chanter une autre fois, mais un service en vaut un autre, dit-on, dites-moi donc, monsieur le professeur... non, je ne me tairai pas... Cela m'est égal que vous fassiez des yeux furibonds, il le faut, tant pis, vous n'aviez qu'à ne pas commencer ; tout ce que vous voudrez, mais maintenant vous continuerez. Eh ! quoi, vous avez servi la sauce et il n'y aurait pas de rôti. Écoutez-moi, j'y tiens énormément, il s'agit de... mon Dieu, croyez-moi ou ne me croyez pas, mais ne me laissez pas languir ainsi... c'est horrible de votre part, savez-vous bien, c'est horrible... » Les poings serrés, les yeux étincelants, il s'était planté devant Warschauer comme s'il voulait le terrasser. « Tz, tz, tz, fit ironiquement Warschauer, voyez quel beau désordre ce Léonard Maurizius, ce zéro, a mis dans votre caboche d'ordinaire si bien équilibrée. Allons, que voulez-vous savoir ? En quoi puis-je vous être utile ? N'en demandez pas trop à la fois, jeune homme. Une fois que vous m'aurez mis en train, je suis capable de vous servir quelque chose qui vous fera passer l'envie de rire. "I had a good time with you, my boy, you will have a bad time with me." Brave enfant, pauvre innocent qui barbote imprudemment dans l'eau tiède et chatouille le requin sous le ventre. Venez ici, Mohl, que je vous caresse, venez ici, tout de suite... » Le Golem..., c'est sa voix de Golem..., lubrique et somnolente. « Non, murmura Etzel, se réfugiant derrière

une pile de livres. — Poltron, ricana Warschauer moqueur ; ne comprenez-vous pas que vous avez devant vous un homme formé d'un alliage complexe ? Que l'alliage soit seulement d'un rien plus grossier... et gare à vous, je vous préviens que la proportion de métal fin qui reste échappe à votre appréciation, Dieu merci, car si vous étiez capable de l'évaluer, c'est que vous seriez déjà pourri. Je vous mets en garde contre ceux qui lèvent pieusement les yeux au ciel, contre ces faux dévots grecs, ces prêtres du nouveau rite, ces disciples d'une doctrine ésotérique, ces illuminés qui, pendant leurs messes noires, adorent le dieu hermaphrodite. Ces gens ne manqueront pas de vous donner la chasse ; ce culte a fait des milliers d'adeptes, pour la simple raison qu'ils veulent accoupler Mars avec Éros et le revigorer par une alliance secrète après sa cruelle défaite... Des instincts dévoyés se donnent libre cours. Vous ne me comprenez pas ? Tant mieux. En tout cas vous n'avez rien à craindre de moi. Sur ce point le pont jeté entre nous n'a pas plus de résistance qu'un arc-en-ciel. Vous ne saisissez toujours pas ? Ah ! Ah ! le voilà qui commence à voir clair, *alleluia*. » Il s'approcha vivement d'Etzel, lui prit la tête entre les deux mains, vrilla son regard dans ses yeux et le baisa au front. Etzel ne bougea pas. L'instinct d'ogre de Warschauer semblait tempéré par une sorte de dignité intellectuelle. Un frisson lui courut cependant dans le dos. « Alors ?... » murmura-t-il obstinément. Warschauer eut un ricanement : « Voilà ce que j'appelle profiter de la situation, dit-il narquois, il n'a qu'une idée en tête... — Alors, insista Etzel comme un enfant et avec force. — Eh ! bien, oui, répondit tranquillement Warschauer, il fallait que de notre rencontre, nous sortions brisés lui et moi. »

Il se mit à arpenter la chambre, pensif, la main gauche sous la nuque et en balançant le bras droit comme un soldat. Le verre d'eau sur la table en tremblait. « Au fond il est vraiment drôle, à la fois si gras et si sombre », se disait Etzel, tous ses sens exacerbés par le désir de ne rien perdre. Ce ne furent d'abord que des remarques décousues ; plus d'une frisait le lieu commun, lorsqu'il dit, par exemple, qu'en Maurizius il avait rencontré l'âme diamétralement opposée à la sienne ; mais les précisions qu'il apporta jetèrent ensuite une vive lumière sur leurs rapports. Au début ç'avait été réellement un choc, mais la force de propulsion émanait principalement de l'un d'eux ; l'autre ne fut qu'arraché à sa passivité, n'ayant pu faire autrement que de participer au mouvement : « Je n'avais pas le choix, il fallait que je le mette à ma remorque, que je le domine, que je le réduise à l'impuissance.

— Pourquoi donc ? interjeta Etzel, ne venez-vous pas de dire que c'était un zéro ? » Warschauer, sans interrompre sa promenade, leva le bras droit en l'air : « Sans doute, mais un zéro représentatif, un zéro à une place où il servait à former un chiffre énorme. La vie publique tout entière est faite de zéros semblables. De toute façon, c'était un zéro dont les partisans n'étaient pas à dédaigner, un zéro brillant, remarquablement doué qui, un jour ou l'autre, s'élèverait de toute certitude comme un ballon gonflé d'hydrogène ; mais ce n'est pas là ce qui décida, ce qui fit pencher la balance... Faites attention. C'est Waremmme qui était là, Grégoire Waremmme : métamorphose. Étape par étape, j'avais eu raison des résistances ; j'avais réussi à faire ma place dans le monde, à accorder mes sentiments à son diapason ; j'avais, sur les hommes dont j'avais besoin, accompli un travail (entre parenthèses c'était seulement pour les faire croire en moi, pour les convaincre de ma valeur), un travail, dis-je, dont je me ressentais encore dans tous les membres dix ans plus tard. Je me suis laissé dire que le célèbre acteur Salvini – peut-être avez-vous entendu parler de lui – avait un collapsus chaque fois qu'il venait de jouer un grand rôle ; un de mes amis, régisseur de théâtre, l'avait vu un jour tomber évanoui dans les coulisses après le cinquième acte d'*Othello* et, pendant une heure et demie, un médecin lui avait prodigué ses soins avant de le rappeler à la vie. Évidemment il y a acteurs et acteurs. D'aucuns ont sur la scène une mort déchirante qui, le rideau tombé, ont des gravelures à la bouche. Vous voilà de nouveau qui me regardez tout étonné, petit Mohl, l'on dirait que cette comparaison avec un acteur vous déconcerte ; mais c'est que j'étais bel et bien un acteur : j'étais forcé de jouer et si je n'avais pas joué avec un art accompli, en me donnant tout entier à mon rôle, je n'aurais certes plus eu qu'à plier bagage. Que ce mot d'acteur ne vous choque pas ; ne le prenez pas dans son sens vulgaire, n'oubliez pas qu'il y a cent ans que Goethe a écrit *Wilhelm Meister* et *la Mort de Mieding* et plus d'un siècle et demi que les *Lettres* de Lichtenberg sur Garrick ont paru. Depuis lors l'acteur est tombé au rang d'employé d'entreprises commerciales et sa personne est devenue l'un de ces habituels idéals de pacotille du petit bourgeois – soit dit en passant. – Il me souvient d'avoir passé toute une nuit à discuter là-dessus avec Maurizius. Il ne me comprenait pas ; il était sur ce point d'une exaspérante bêtise. Bien sûr que j'étais un acteur, bien sûr. Et lui n'en était pas un, oh ! non, par exemple. Cela a été ma perte de l'être et sa perte à lui de ne l'être pas... — Comment cela, demanda Etzel, haletant de curiosité ; mais expliquez-moi d'abord en quoi vous étiez un acteur ? » Insensiblement il se

mit à marcher derrière Warschauer, toujours dressé sur ses ergots, et cela était aussi réjouissant à regarder que les caricatures bien connues d'*Eisele et Beisele*⁹. « Tout ce que l'on accomplit de grand, soit par l'âme, soit par l'esprit, dérive de l'art de se transmuier, poussé au sublime, énonça Warschauer d'un ton doctoral ; ne perdez pas de vue qu'il me fallait posséder un monde de connaissances, les disciplines les plus variées, la philosophie, la théologie, l'économie politique, les langues, le droit, l'histoire et chacune à fond, uniquement pour elle-même ; que, dès le début, j'étais résolu à ne me servir d'aucune d'elles comme de vache laitière, de machine à produire des titres et des emplois, pour des raisons dûment pesées, comme je vous l'ai déjà donné à entendre, puisque mon ambition portait plus haut ; force m'était donc de louvoyer, non seulement d'assurer toujours à ma propre personne la place où elle serait le mieux en valeur, mais encore d'instruire, de distribuer, de stimuler mes admirateurs, mes partisans, mes messagers, mes propagandistes en tenant exactement compte de leur force et de leurs talents ; en même temps je me trouvais constamment pris dans un réseau d'intérêts complexes comme un général d'ordre religieux, car selon mes idées d'alors, une question d'une importance capitale était en jeu, un parti puissant comptait sur moi, l'attention de l'empereur avait été appelée sur ma personne, le Vatican me déléguait ses négociateurs secrets ; songez que, "last not least", il me fallait en outre faire en sorte d'effacer mes traces antérieures, de cacher mon origine, et que j'avais à me débarrasser d'un vague vestige métaphysique de remords qui me faisait suspecter moi-même ma liberté d'esprit en tant qu'homme et voir en elle le résultat d'un effort, voire d'une torture. Additionnez tout cela et allez nier ensuite que ce fût rien moins qu'une danse sur la corde raide. L'autre au contraire... pas la moindre préoccupation ; il était bien au chaud. Ce qu'il était, il l'était devenu sans y penser. Le vrai lys des champs. Léonard à qui tout vient sans effort. Avait-il besoin de jouer un rôle ? Y avait-il même un rôle pour lui ? Que savait-il de la pièce où il figurait un personnage, puisqu'il n'incarnait rien du tout et n'avait qu'à se laisser vivre ? Se laisser vivre. Léonard à qui tout vient sans le moindre effort de sa part..., il se laissait vivre. Sa place l'attendait toujours à table d'hôte, son billet à la caisse. La science ? un bazar où l'on prend ce dont on a besoin, des choses coûteuses naturellement qui ne trahissent pas la fabrication en série ; les connaisseurs sont rares et il faut jouer de malchance pour ne pas réussir à les tromper. L'art ? une noble occupation. Le travail ? ennoblit l'homme, comme chacun sait. Les dieux ont voulu qu'avant le plaisir il y eût

la sueur et, avant l'amour, la mise en jeu d'un cœur qui... n'a rien à miser. Un zéro dans un zéro. » Il éclata d'un rire amer qui éveilla un écho étrange. « Je ne peux néanmoins comprendre, hasarda Etzel, appuyé pensivement contre la porte à glissière, et c'est justement parce que vous le jugez ainsi que je ne peux pas me mettre dans la tête qu'il ait pu y avoir antagonisme entre vous et lui. Comment était-ce possible ? Sans effort... oui. Mais pourquoi lui plutôt qu'un autre ? Cela aurait bien pu être des quantités d'autres ; du moins, c'est l'impression que j'ai. Il faut que... je vais dire quelque chose, mais ne vous emportez pas... — Eh ! bien ?... — Il faut, il me semble... puis-je le dire ? — N'ayez pas peur, petit Mohl. Qu'est-ce qu'il faut ? — Il faut pourtant que ce soit la faute de Mlle Jahn. La faute... cela paraît bête... qu'elle en ait été la cause, veux-je dire... » Warschauer fit entendre un ricanement sibyllin. « Oh ! is thats o ? dit-il en travestissant l'expression américaine courante. I wonder. Clever boy. Never in my life I saw such a clever boy. »

Il reprit sa promenade, dressé sur ses ergots.

Chapitre onze

I

Un long silence. Warschauer paraissait réfléchir. Selon toute apparence, l'audace du jeune homme le déconcertait. Que cachait-elle ? La candeur singulière avec laquelle Etzel avait, deux fois déjà, prononcé ce nom, ne pouvait échapper à son œil expérimenté. Au fond, Mohl ne savait rien malgré sa prétendue connaissance des faits et son ton positif. Il en avait parlé comme on parle d'un personnage intéressant d'une pièce de théâtre qu'on suppose célèbre, ou comme un détective qui, de mille manières, cherche à détourner l'attention de sa victime pour lui lancer ensuite à la face, avec une froideur calculée, une présomption écrasante. Cocasse et ridicule. Comme si lui, Warschauer, avait quelque chose à craindre. Il n'avait absolument rien à craindre. S'il s'était fixé à Berlin pour y mener une vie effacée, presque celle d'une ombre, c'était en toute liberté d'action ; il n'était l'objet d'aucune poursuite, il n'avait aucun sujet de redouter des recherches, il n'y avait aucune charge contre lui. Il avait acquis « là-bas » le droit de reprendre son premier nom ; les raisons qui l'y avaient déterminé touchaient étroitement à la catastrophe qu'il appelait sa « faillite d'Europe » (mais qui n'avait été que le prélude d'une faillite bien autrement grave). Il pouvait, à ce point de vue, expliquer-il avec vivacité, partager sa vie en quatre périodes très distinctes : la période juive, la période germano-chrétienne, la période internationale d'outremer et la période actuelle, pour laquelle il n'avait pas encore trouvé de qualificatif approprié. Peut-être son ami Mohl lui en suggérerait-il un : la période de retour, par exemple. Le retour aux origines. C'était extrêmement intéressant, disait-il. Il se recommandait à divers auteurs modernes, comme type de Protée. Il était à même de leur fournir sur l'état présent du monde des renseignements qui leur permettraient de faire fortune. Lui-même avait

résigné toute ambition. À quoi bon en avoir ? Il ne pouvait pas même se décider à écrire une de ces autobiographies comme il en paraît tant. Vingt-cinq mille ouvrages sont publiés tous les ans en Allemagne ; ce serait grotesque d'y ajouter un vingt-cinq mille et unième. D'ailleurs, il serait frappé d'anathème en tant que visionnaire coupable de renchérir sur les épouvantes de l'Apocalypse.

Il extravagua de la sorte un bon moment encore, tandis qu'Etzel, impatienté, dansait d'un pied sur l'autre ; il décrocha une brosse de son clou et se mit à brosser son habit avec un soin minutieux, calculé. Ainsi faisant, il lançait au jeune garçon, par-dessus ses lunettes noires, de méchants regards de côté. Soudain il changea de thème et se livra à mille railleries au sujet de l'allusion à Anna Jahn. C'était vraiment là vous tirer dans le dos : « Heureusement le revolver n'était pas chargé, mon cher, ironisa-t-il. Quel manque de tact, quelle indiscretion ! Était-ce convenable d'attaquer ainsi les gens, sans crier gare ? — Ma foi, interrompit courageusement Etzel, je me disais qu'en la circonstance ce n'est pas vous qui aviez subi un préjudice. Dans cette affaire, en somme, vous avez triomphé sur toute la ligne. » Warschauer debout, le dos rond, avait l'air d'un bœuf qui rumine gravement, imperturbablement. « Qu'est-ce qui vous fait croire ça ? demanda-t-il. — Plusieurs choses. — Par exemple ? — Par exemple que passé deux ans ou je ne sais combien de temps après, Mlle Jahn a chez vous... ou bien avec vous. » Warschauer fronça le sourcil comme s'il calculait. « Deux ans ? Non, vous vous trompez. Cela ne fait même pas un an. Attendez... du début de 1917 au mois de novembre. » Le ton aimable de cette mise au point engageait Etzel à se tenir sur ses gardes, mais il ne faisait plus attention à aucun danger. Une sorte d'ivresse l'entraînait de témérité en témérité. « Maintenant, tant pis », pensa-t-il et il répondit effrontément : « Oui, mais à ma connaissance, elle n'est revenue que bien plus tard de l'endroit où elle se trouvait avec vous et il ne restait plus rien de l'argent qu'elle avait hérité de sa sœur. Elle n'avait plus un sou. Le hasard fait que je le sais d'une manière certaine, dit-il, mentant impudemment, car je connais la dame qui l'a recueillie dans sa situation misérable. J'ai donc raison quand je prétends qu'en la circonstance vous avez triomphé complètement de Léonard Maurizius. Lui n'a rien obtenu et vous avez filé avec le butin. »

Cette attaque hardie eut sur Warschauer un effet singulier. On eût cru tout d'abord qu'il allait s'emporter ; sa face terreuse se marbra de gris-bleu, une tache rougeâtre apparut au milieu du front et, chose extraordinaire, la pointe

de ses oreilles se mit à trembler (ses oreilles, en effet, n'étaient pas rondes du haut, mais légèrement pointues comme celles des têtes de faunes antiques). Pour la deuxième fois, depuis qu'Etzel le connaissait, il enleva ses lunettes ; pour la deuxième fois, Etzel vit ses yeux ternes, couleur d'eau, sa poitrine se souleva en une aspiration profonde. (Etzel, intrigué, pensait : « que va-t-il faire, le vieux ? » Pour lui Warschauer, avec ses quarante-sept ou quarante-huit ans, était un vieillard, mais jamais autant qu'en ces terribles dix à douze secondes, il ne lui avait donné cette impression de vieillesse.) Sa bouche s'ouvrit, il promena ses regards incolores autour de lui, semblant presque chercher un objet avec lequel il pût frapper, puis, chose inattendue, ses traits se détendirent, il fit quelques pas vers Etzel, s'arrêta, déconcerté, eût-on dit, secoua la tête, se laissa tomber sur la chaise de son bureau et s'absorba dans de profondes réflexions. Cinq minutes environ s'écoulèrent : « Venez un peu ici, Mohl », dit-il soudain tout bas. Etzel obéit silencieusement. Warschauer remit ses lunettes, saisit les deux mains de l'enfant et les tint serrées dans les siennes. « Étant encore étudiant, commença-t-il avec un sourire lugubre, j'ai eu à préparer au baccalauréat un jeune comte Rochow. Je lui demandai un jour de me dire ce qu'il savait sur Hélène. Il répondit, je me le rappelle presque mot pour mot, car c'était un salmigondis de toutes sortes d'histoires qu'il avait lues : Hélène, fille de Némésis et de Jupiter, eut d'abord une intrigue amoureuse avec un cygne ; elle épousa Ménélas, fut enlevée par Pâris et, après la guerre de Troie, l'accompagna en Égypte où l'on découvrit qu'elle n'était pas la véritable Hélène ; celle-ci était restée avec Achille ; elle fut attaquée par Oreste et Pylade, mais sauvée par Apollon. Que dites-vous de cette aristocratique salade du comte Rochow ? J'ai rarement ri de si bon cœur. Voilà ce qui arrive avec les connaissances *ad hoc*, mon jeune ami, il en sort toujours, miséricorde divine ! une Hélène, fille à la fois de Némésis et de Lédä. C'est ainsi qu'on écrit l'histoire, mon enfant. S'en remettre à elle, c'est vouloir attraper des poissons dans un cratère en feu. Qui s'y adonne sérieusement pourra tout au plus s'instruire sur la nature du feu et de la lave ; quant à attraper des poissons, jamais. Pour commencer, apprenez ceci : les choses sont toujours autrement qu'on ne les présente. Elles restent mystérieuses pour celui à qui elles sont arrivées ; comment celui qui en a seulement entendu parler oserait-il dire : voilà ce qu'il en a été. Mais je ne veux pas te juger trop sévèrement, mon petit, tu me fais pitié ! » Il lâcha les mains d'Etzel et se leva sans prêter attention à la mine quelque peu déconfite du jeune garçon.

II

Il alla à la fenêtre, l'ouvrit, murmura : « Le ciel est encore rouge là-bas », referma et poursuivit : « Mais enfin, quelle idée avez-vous donc en parlant d'Anna Jahn, petit Mohl ? Votre complète ignorance ne vous met-elle pas mal à l'aise ? Cela me fait la même impression que si un enfant au biberon se mettait à pérorer sur la nébuleuse d'Andromède. Pardonnez-moi, mais il y a des dimensions et des rapports qui échappent à votre jugement. Et à cet égard, je ne puis vous servir en rien ; je le voudrais bien, cependant. Pourquoi ne pas donner à un jeune homme aussi bien doué des indications sur les labyrinthes psychologiques, indications qui pourraient, un jour, lui être utiles ? Mais malgré toute votre maturité d'esprit, Mohl, il est étonnant de voir avec quelle ingénuité vous vous occupez de certains problèmes. Ne vous fâchez pas ; je vois que vous êtes encore fâché contre moi ; je suis parfaitement sérieux et même votre candeur me touche ; je voudrais pouvoir réconcilier avec la réalité les idées trop... voyons, mettons trop candides que vous vous en faites ; d'abord en ce qui me concerne, quelle figure de scélérat et de coquin je fais, véritable Wurm¹⁰ de *Intrigue et amour* ; seulement, je ne sais pas, je ne sais pas ; il faudrait être un Tolstoï pour pouvoir, par des paroles... Peut-être cela vous intéresserait-il d'apprendre que j'ai rencontré Anna Jahn alors qu'elle ne connaissait pas encore son futur beau-frère... Vous le saviez déjà ? Bravo ! Ç'a été la première femme qui... voyons comment dirais-je ? C'était une personne qui forçait votre attention. Je me rappelle encore fort bien le soir où je l'ai vue pour la première fois ; c'était à une petite réunion chez une certaine Mme de Hardenberg ; elle était debout à côté d'une potiche de Chine d'un mètre cinquante de haut, la tête légèrement appuyée sur le bras ; elle avait dix-sept ans, mais la nature n'avait plus rien à perfectionner en elle ; toute sa personne avait un fini étrange, troublant. J'eus l'impression qu'elle était fière, fière au point de sacrifier sa vie à son orgueil, si les circonstances l'y poussaient. Mais chez elle qu'était-ce que la fierté ? On prononce ce mot sans penser qu'il a mille acceptions de la plus banale à la plus profonde. Je n'ai jamais rencontré qu'une personne dont la fierté ait déterminé le destin, et c'est elle. J'étais en tout cas captivé au plus haut degré, et les choses n'en restèrent pas là. La doctrine des Sikhs de l'Inde enseigne que lorsqu'un homme est séparé de son âme et de ce que désire son âme, il ne

s'attarde pas à jouer en route, mais qu'il presse le pas. Je suppose que vous comprenez. C'était écrit ! Chez les hommes, il semble qu'à l'inverse de ce qui se passe en chimie, les corps simples réagissent plus activement que les composés. En elle s'incarnait le monde dans lequel je n'avais pu pénétrer qu'en transformant jusqu'aux dernières fibres de mon être. C'est son existence qui me révéla le sens de la mienne. Voilà la vérité. Nous nous entendions très bien ; ou plutôt elle m'écoutait très bien. De ma vie, même avec vous, petit Mohl, je n'ai vu visage aussi attentif, aussi haletant d'attention, se tourner vers moi. Dans ma jeunesse, j'ai pu entraîner mes auditeurs par mon verbe, les galvaniser, j'ai pu... ah ! que n'ai-je pu faire ? J'ai pu les rendre à eux-mêmes entièrement renouvelés. Les hommes aussi bien que les femmes. Plus de résistance, ils voyaient ce que je voyais, éprouvaient ce que je leur faisais éprouver. Leur cœur devenait vaillant et fier ; ils se mettaient à comprendre les métaphores, car l'allégorie seule nous ouvre les sphères élevées. M'exprimer était pour moi une seconde nature, une véritable nature au fond, tout comme les pulsations de mes artères ; dès que je pouvais m'exprimer, je m'identifiais immédiatement avec ceux qui m'écoutaient ; c'était chez moi la forme la plus sublime de l'amour à l'égard des hommes comme à l'égard des femmes ; inlassablement je cherchais à les conquérir afin de les faire sortir d'eux-mêmes, de leurs retraites et de leurs limites ; pour moi, je n'avais justement ni retraite ni limites ; après ce que je vous ai dit, vous devez le comprendre. Pour ce qui est des femmes, je ne pouvais me passer d'elles. Avec moi, la tâche leur était facile. J'étais inflammable comme de l'amadou. Je ne considérais jamais ce que je risquais. Je ne ménageais pas ma personne ; je puis dire que je me suis prodigué comme si j'avais eu cinquante vies à dépenser. Quelques amis se moquaient de moi et disaient que toute femme était pour moi une Hélène. C'est absurde. Il faut avoir adoré devant bien des autels pour savoir combien sont inaccessibles les dieux et les déesses, surtout lorsque c'est en vain que l'on a offert des sacrifices. Lorsque la véritable Hélène parut, il se trouva, ô prophétique Rochow, qu'elle était vraiment fille de Némésis. »

Il arpenta un moment la chambre en silence ; Etzel avait les yeux fixés sur trois blattes qui, noires et répugnantes, se promenaient à la file sur le plancher. Il ne les voyait pas, il était tout oreilles. « Ce qui s'est passé entre nous n'a pas grande importance, pas du moins pour ce qui nous occupe. Les faits matériels sont sans intérêt ; ils ne servent qu'à faire perdre de vue le problème capital et ravale ces événements de notre vie au rang d'un roman

(mauvaise défaite, pensa Etzel, le voilà qui passe l'essentiel sous silence. De fait, Warschauer, embarrassé, se mit à bredouiller pendant quelques minutes). Ce qui fut décisif, c'est que je voulais la conquérir, tandis qu'elle... que voulait-elle conquérir ?... Voyons, quoi, en somme ?... un fantôme d'elle-même. Si encore elle avait voulu se conquérir elle-même, bon... mais, sa réputation, ce qu'on doit à son honneur, le devoir de se conserver à soi-même... c'est sacrilège, sacrilège... c'est la morale des milieux bien pensants, une morale de fossiles, c'est sacrilège. Je lui sacrifiais mon temps, le prodiguant follement. Une femme ne comprend pas ce que cela signifie, le temps d'un homme ; elle en dévore autant qu'on lui en donne ; cela s'avale comme de la limonade et elle, quand elle a un chapeau à essayer, il ne lui en reste pas pour vous. Elle était douée, elle aurait pu devenir quelqu'un ; mais elle ne révérait rien, ne croyait à rien, si ce n'est qu'elle allait à confesse tous les dimanches, mais elle n'avait aucune compréhension, aucun respect de la mission de chacun. Il aurait fallu la mettre en pièces pour voir en elle... elle était aussi hermétiquement close qu'une noix dans sa coque... Moi ?... que voulez-vous, je n'étais pas un chevalier Toggenbourg, un amoureux transi... que faire ? (Tout en marchant il se donna, du plat de la main, un coup retentissant sur la poitrine.) Que faire ? Briser la coque ne me livrait pas son âme, je le savais bien, mais on a le désir de se venger. Je l'ai matée et c'est moi qui ai été vaincu. Peut-être étais-je fou. J'ai commis d'énormes bêtises. Je lui ai raconté que j'étais le fils d'un prince régnant. En même temps je décuplais mes forces et travaillais comme un nègre. Mais une passion comme la mienne lui inspirait de la crainte. Après tout, c'était une jeune Allemande, vous voyez ce que je veux dire. Cela dépassait son entendement, emprisonnée qu'elle était dans les conventions comme dans un corset de fer. Elle ne se sentait pas rassurée avec moi. Elle devinait un sang étranger... elle avait peur ; elle était fascinée et elle avait peur. Plus je l'inondais de lumière et plus son âme s'assombrissait. Allez comprendre cela. Ne pas vouloir se laisser entraîner, oh ! pour rien au monde ; finir par se plier, par tolérer, oui... elle ignorait qu'elle pouvait m'enchaîner si elle s'abandonnait, que je pousserais des racines si elle me préparait le terrain ; mais elle ne le concevait pas, cette Hélène allemande, cela dépassait son horizon. Nous rompîmes. Elle erra d'une ville à l'autre, jusqu'à ce que sa sœur lui offrît l'hospitalité chez elle. Et qu'advint-il ? une tâche conforme à sa nature l'y attendait. Elle trouva une enfant privée de mère qui avait besoin qu'on s'occupât d'elle, un homme sentimental et sans énergie qui avait besoin d'être soutenu ; lui n'avait que

faire d'une âme qui se livre, la sienne n'avait-elle pas été toujours grande ouverte, comme une porte de moulin ; ce qui lui manquait, c'était l'auréole du martyr, un peu d'encouragement protecteur, un peu d'admiration ; elle pouvait jouer à la gouvernante, à l'inaccessible, à la médiatrice ; elle était faite sur mesure pour ce rôle ; elle était adorée et elle ne courait aucun risque. Il est certain qu'ils auraient trouvé ensemble un bonheur tranquille, acceptable ; ils auraient fait un de ces ménages où le mari est laquais en titre et où la femme, Dieu sait comment c'est possible, est encore vierge à quarante ans, alors même qu'elle a donné le jour à une demi-douzaine d'enfants. C'est ce qui serait sûrement arrivé si Maurizius avait été libre. Comme il ne l'était pas, ce fut la chute irrémédiable dans la tragédie bourgeoise avec son atmosphère suffocante où les contraintes, les complications se multiplient comme pustules sur la peau dans une éruption cutanée. C'est la lutte entre l'amour et le devoir, le respect des liens sacrés, la peur des commérages et de la calomnie, la rivalité entre sœurs, les imprudences dangereuses et lâches, la correspondance clandestine, les fautes, et les remords. Le drame passa par tous les stades connus, classés ; que j'intervinsse ou non, le pitoyable dénouement tombait comme le coup d'une massue déjà levée. Aurais-je peut-être dû ne pas intervenir ? Ils étaient si malheureux tous les trois. Dans leur désarroi et leur aveuglement, ils voletaient comme des oiselets autour du nid détruit ; cette comédie navrante réclamait littéralement un *deus ex machina* ; sans moi, ils ne pouvaient trouver d'issue ; ils étaient sans volonté, n'obéissant plus qu'à l'instinct. Ma Galatée, mon Hélène ravie par un imbécile. Si, au moins, ç'avait été un Pâris, mais pas du tout, pas le moins du monde. Je l'ai retrouvée salie, traînée dans la fange. Tout son être implorait secours ; qu'était-elle sans moi ? Mais elle ne voulait pas l'avouer et, lorsque je la retirai du borborygme, ce n'était plus qu'un cadavre. J'entends qu'elle n'avait plus d'âme. Certes, son corps était sur terre, elle buvait et mangeait au besoin, s'achetait des robes, lisait des livres et visitait les musées et... ce n'était qu'un cadavre. Je ne suis pas le Christ, ranimer la fille de Jaïre, n'était pas en mon pouvoir. J'étais, au contraire, un homme fini à cette époque-là, mis au rencart comme sur un mot d'ordre ; je n'étais plus bon à jeter aux chiens ; mes plus chauds partisans ne me connaissaient plus ; on n'était jamais là pour moi ; on avait perdu tout souvenir des idées échangées, des projets formés en commun ; des lettres me revenaient, qu'on n'avait pas même décachetées ; mes sources de revenus tarirent, je n'avais qu'à lever le camp et à quitter le pays avec cette moitié

inanimée de moi-même, comme Jeanne la Folle avec le cadavre de son époux. Vers l'ouest, toujours vers l'ouest. »

Il s'approcha de la fenêtre et se mit à tambouriner sur la vitre si fort et si longtemps que ce fut, pour les nerfs tendus d'Etzel, une telle souffrance, qu'instinctivement il se boucha les oreilles. Au bout d'un moment, il se risqua à tirer Warschauer par son habit. « Mon Dieu ! cessez donc », demanda-t-il tout bas. Warschauer, sans se retourner, laissa retomber son bras. « Et qu'entendiez-vous par le *deus ex machina* ? murmura-t-il, c'est ce qui est le plus intéressant... » Warschauer eut un geste dédaigneux. « Ça se peut, moi, pour l'instant, ça ne m'intéresse pas, répondit-il sèchement. Regardez donc cette personne là-bas à la fenêtre ; c'est vrai, vous ne pouvez pas voir jusque-là, pauvre taupe que vous êtes. Une femme nue. Elle se lave les pieds. C'est joli, paisible et joli. Elle est peut-être jeune et belle, je ne peux le distinguer, dans l'ombre, mais si elle l'est, donnons-lui une pensée reconnaissante pour son insouciance. Après tout la vie a quelque chose pour tout le monde. Mais je m'illusionne peut-être, j'ai bien peur que cette femme soit une vieille catin. — Mon Dieu ! quelles vilaines choses vous dites parfois, dit Etzel, que vous importe cette femme que nous ne connaissons pas ? — En effet, que nous importe cette femme ? » répéta Warschauer d'un ton mélancolique. Etzel, surpris, leva les yeux, puis les baissa honteux. Warschauer partit d'un rire qui sonna faux comme une voix fêlée : « Un jour, reprit-il sans transition, j'étais ainsi à une croisée, le front appuyé à la vitre ; c'était la nuit, dans la petite auberge vide d'une petite ville de France, vers la fin de l'automne ; je regardais par la fenêtre et, à une fenêtre en face, j'aperçus une jeune fille qui jouait du violon. On n'entendait rien, on voyait seulement qu'en maniant l'archet elle était toute pénétrée de ce qu'elle jouait ; sa silhouette fine se profilait seulement sur les rideaux blancs. Derrière moi, tout comme vous, petit Mohl, se tenait... Anna. Les malles étaient faites, nous devions partir le lendemain matin, elle pour Paris, moi pour Cherbourg. Tout était fini entre nous. »

Après un silence, il parla des dix derniers mille francs qu'il avait perdus au baccara. Il lui en restait encore quatre mille, le reliquat de la fortune d'Anna ; ils les partagèrent et l'ombre de femme qui, jusqu'à cette catastrophe l'avait accompagné, pour la seule raison peut-être que nulle part il n'avait où se fixer, se détacha de lui avec la même apathie qu'elle avait mise à le suivre. À Paris ? va pour Paris. Et ensuite ? Elle n'en savait rien. Feuille flétrie livrée au gré du vent. Pendant un an, portant toujours le nom de Grégoire Waremmé

et éclairé parfois des derniers reflets d'une gloire évanouie, lui, avait cessé d'avoir une vie intellectuelle. Il n'avait pas voulu s'avouer sa cruelle déconvenue, il continuait à jouer son rôle, acteur sans public, devant des bancs vides. Il avait joué avec le monde, il joua avec le hasard ; ce n'était que changer de masque. Il prétendait que le joueur est l'enfant bâtard de l'imagination, que celui-là seul pour qui posséder n'est rien, est capable de jouer gros jeu. Au fond du cœur, il n'avait pas encore réalisé l'horrible faillite de son système ; il rêvait de richesses, considérait son exil comme transitoire, sa mise au ban comme passagère ; son but était, avec les cent mille francs de l'héritage d'Anna, d'en gagner six à sept cent mille, opération facile à ses yeux, et, avec cette somme, de se faire une route pavée d'or pour revenir. Dès lors tous ses efforts tendirent à contraindre la fortune, jour après jour, nuit après nuit, avec obstination, avec acharnement. Quand il eut tout dilapidé, il se sentit dégrisé. « Je compris, comme celui qui, au sortir d'une fumerie d'opium, se retrouve à l'air glacé du matin, qu'il n'y avait plus de place pour moi en Europe. L'idée de passer l'Océan ne fut pourtant d'abord qu'un rêve vague. Là-bas aussi je ne songeai d'abord qu'à un bonheur dû au hasard. Si complet était mon aveuglement que je voyais, dans l'avenir, ma patrie me demander pardon du tort qu'elle m'avait fait et m'accueillir à bras ouverts. Mais la nuit dont je vous ai parlé, ma vie m'apparut avec la netteté d'une vision ; elle attachait ses regards sur moi comme une larve sortie des enfers. Enfin, je savais : pour moi, pas de retour. Je devais, ou bien me tirer une balle dans la tête ou bien... brûler mes vaisseaux, ne plus regarder en arrière, me perdre, inconnu, dans l'inconnu. C'est ce que je fis ; mais, mon brave Mohl, ces années-là, il est, je crois, au-dessus de mes forces, de vous en donner une idée... » Il recula jusqu'à l'autre mur et s'accroupit sur une pile de livres, le front tendu en avant. Les poils blancs et raides de son crâne étincelaient comme de la glace. Etzel se faisait tout petit et ne soufflait mot. Il aurait voulu se glisser dans un trou de souris pour écouter seulement et n'être plus vu de Warschauer.

III

Il ne s'agissait pas d'un événement précis ; ce n'était pas une histoire aux péripéties attachantes ; le récit n'avait même pas de véritable commencement, rien ne le ponctuait, n'en accroissait l'intérêt. De temps à autre seulement des

images fulguraient qui faisaient penser aux lueurs phosphorescentes à la crête des vagues sombres et uniformes (Etsel en avait vu au bord de la mer du Nord où, trois ans auparavant, il avait passé avec son père quelques semaines de vacances chez les Sydow). Le débit de Warschauer lui rappelait vraiment le balancement triste et monotone des flots ; l'emportement, la passion répandus jusque-là dans toutes ses paroles s'étaient évanouis ; ce qu'il disait avait un accent plus sincère. La différence frappait comme celle qui existe entre un narrateur dont les cris, les gesticulations et les grimaces vous empêchent d'apporter toute votre attention à ses paroles, et celui, au contraire, qui ne remue pas, qu'on voit à peine et qui ne fait que parler, parler. Ce qu'il entendait donnait à Etsel l'impression qu'une force l'attirait vers le sol, l'aspirait (il en éprouvait même la sensation physique) ; une logique implacable qui paralysait le cœur imprégnait tout le récit. Aucun rapport en apparence entre ce récit et ce qui l'intéressait, mais il ne s'en inquiétait pas autrement, il rétablirait bien le lien ; car il lui semblait que c'était seulement une autre face d'une seule et même chose, de la « chose » qui, à un moment ou à un autre, trouverait fatalement sa solution.

Waremmme avait donc quitté l'Europe en ayant pleinement conscience que c'était pour toujours. Il émigrerait au sens le plus strict du mot, n'ayant plus de patrie nulle part. Il en avait pris son parti. Il fallait qu'il oubliât, qu'il recommençât par le commencement. Au début il ne s'était toutefois pas rendu compte de la principale difficulté de sa situation. Tourner le dos à l'Europe ne veut pas dire que l'on puisse s'en passer. Il avait commencé à comprendre ce que l'Europe était en réalité pour un homme comme lui. Elle représentait non seulement son passé à lui, mais celui de trois cents millions d'hommes, avec ce qu'il en savait et ce qu'il en portait dans son sang ; non seulement la région qui l'avait produit, mais aussi l'image et la configuration de toutes les régions entre la mer du Nord et la Méditerranée, leur atmosphère, leur histoire, leur évolution, non seulement telle et telle ville où il avait vécu, mais des centaines de villes et, dans ces villes, les églises, les palais, les châteaux, les œuvres d'art, les bibliothèques, les traces des grands hommes. Y avait-il un seul événement de sa vie auquel les souvenirs de plusieurs générations ne fussent associés, souvenirs nés en même temps que lui ? L'Europe, ce n'était pas uniquement la somme des phénomènes de son existence individuelle, amitié et amour, haine et malheur, succès et déception, c'était, idée inconcevable et qui remplissait de respect, l'existence d'un tout depuis deux millénaires, Périclès et Nostradamus, Théodoric et Voltaire, Ovide et Érasme,

Archimède et Gauss, Calderón et Dürer, Phidias et Mozart, Pétrarque et Napoléon, Gaulée et Nietzsche, une armée innombrable de génies radieux, une autre non moins innombrable de démons, toute la lumière trouvant son équivalent dans d'égales ténèbres, mais y resplendissant, faisant naître un vase d'or des noires scories, tout cela : les catastrophes, les nobles inspirations, les révolutions, les périodes d'obscurcissement, les mœurs et la mode, le bien commun à tous, avec ses fluctuations, ses enchaînements, son évolution degré par degré : l'esprit, voilà ce qu'était l'Europe, son Europe. Comment pouvait-il se défendre de cette Europe-là ? Elle était en lui. Il l'emportait en lui par-delà l'Océan. Par cela même qu'il respirait, elle agissait en lui. Alors une tâche lui incombait, pensa-t-il ; tel un missionnaire qui va chez les païens leur prêcher le vrai Dieu, il irait là-bas annoncer l'esprit de l'Europe.

« Je vous laisse à penser, Mohl, si cette vie me grandissait à mes propres yeux. Christophe Colomb II, un saint Paul de la civilisation et de la culture intellectuelle, n'est-ce pas ? Avec des projets aussi mirifiques, je pouvais bien m'installer, dites ? Ce que les livres pouvaient apprendre sur le pays et le peuple, je le savais ; je considérais les connaissances théoriques comme un fond utile ; en outre je possédais l'anglais aussi bien que ma langue maternelle ; des Anglais de marque m'en avaient maintes fois exprimé leur étonnement. Vous savez, j'ai toujours été une sorte de Mezzofante. Mais je n'avais pas de relations ; je ne connaissais personne ; je n'avais pas de recommandations ; je n'avais pas même de titres. Je voulus pénétrer dans le monde des universités, mais il m'était impossible, pour certaines raisons, d'invoquer mes travaux passés : on aurait pu prendre des renseignements. Je ne possédais aucun grade universitaire ; le mépris que j'avais professé naguère pour les distinctions qui se donnent au premier venu se retournait contre moi, mes tentatives échouèrent. Ce fut un bonheur pour moi, car, étant donné les circonstances, j'aurais fait piètre figure dans une de leurs chaires, j'aurais eu l'air d'un maître d'école de village indien. Au bout de quelques semaines je me trouvais sans ressources. Je ne m'en tracassai guère. Là-bas personne ne peut mourir de faim. Le pays tout entier est une sorte de compagnie d'assurances contre cette mort-là. L'Assistance publique y atteint un tel développement que les mendiants y sont presque aussi rares que les rois. Et vous savez qu'ils vivent sous le régime démocratique. Maintenant entre vivre et ne pas mourir de faim, il y a une fameuse différence. Imaginez un vaste hôpital pourvu de tout le confort moderne, bondé de malades

incurables dont aucun ne meurt jamais, et vous aurez une idée de cette différence. Des décès pourraient nuire au bon renom de l'établissement. J'espère que vous avez pu vous assurer, depuis que vous me connaissez, que je n'ai pas de besoins matériels. À l'époque où je frayais dans la plus haute société, je ne dépensais guère plus pour ma personne qu'un étudiant pauvre, sauf quand je visais un but précis que je tenais à atteindre. C'est là une qualité qui, parfois, vous impose plus que l'intelligence. Le jouisseur, le débauché ne croit qu'en celui qui vit dans l'abstinence. Je réussis aisément à gagner ma vie en donnant des leçons de langues ; mais je restai confiné dans le monde des petites gens. Il y avait à cela des raisons d'ordre matériel. Je n'avais pas les moyens de m'habiller convenablement, encore moins élégamment ; je n'en avais pas envie non plus ; par esprit de bravade j'en vins à trouver que mon aspect misérable m'était une protection. Vous comprendrez tout à l'heure pourquoi j'éprouvais le besoin de cette protection. Les raisons d'ordre moral étaient les plus importantes : c'était tout juste si les petites gens me toléraient. Ces gens-là n'exigent pas qu'on soit un parfait homme du monde ; ils voient chez les autres ce qui est incertain, flottant, car eux aussi flottent, ils flottent au-dessus de l'abîme. Un lambeau d'Europe est resté accroché aux petites gens de là-bas, une bribe d'Europe égarée, une lueur de souvenir. À peine leur sort était-il assuré, à peine commençaient-ils à participer à la sécurité générale que leurs soupçons s'éveillaient à mon égard. Je disais des choses qui ne se disaient pas chez eux, je faisais allusion à des choses dont jamais ils n'avaient entendu parler ; mes phrases se composaient de principales et de subordonnées. Jamais le mot de dollar ne me venait à la bouche. En revanche j'aimais me servir de métaphores. C'était là l'Europe, c'était là "l'esprit", chose extrêmement suspecte et déconcertante à mesure que l'on s'élevait sur l'échelle sociale. Je me faisais naturellement de plus en plus circonspect et modeste. Mais c'était encore une manifestation de l'"esprit" que de m'appliquer systématiquement à éviter tout esprit, à l'écarter soigneusement de ma route. À cela quel remède ? Ah ! je n'avais rien compris encore à ce pays-là. Je ne voyais qu'un fait : on fuyait comme le feu celui qui révélait la moindre étincelle d'esprit et qui n'aurait pu faire oublier sa maladresse qu'en arrachant, par exemple, un enfant aux flots du Mississippi. Non, ils n'aiment pas l'esprit ; ce qu'ils prisent, ce sont les réalités tangibles, les valeurs concrètes, les affaires, la réclame, l'action ; ce qui est esprit leur inspire un malaise extrême. Ils ont, pour le remplacer, le sourire ; il me fallait apprendre à sourire. Il y avait à San Francisco une

boutique de coiffeur dont le propriétaire eut, après le terrible tremblement de terre, l'idée géniale de clouer à sa porte cet écriteau : "On rase gratis quiconque entre ici en souriant." Quand on me raconta ce fait, la lumière se fit lentement dans mon esprit. Un pays d'enfants. J'appris donc à sourire. Vous voyez par là, mon cher Mohl, qu'un problème tout nouveau d'adaptation s'imposait à moi, maître en l'art du mimétisme, et un problème beaucoup plus ardu que ceux d'autrefois. Autrefois c'est en esprit et par l'esprit que j'étais arrivé à mes fins, à présent, si je voulais me maintenir, il me fallait extirper de moi jusqu'à la dernière trace d'esprit, m'en purger pour ainsi dire tous les jours. Mais ce sont là des aperçus, des fruits de l'expérience qui ne vous font pas plus saisir la réalité que si je vous dis que le potage d'hier était trop salé. Je ne restai pas longtemps à New York. On y frôle encore les confins de l'Europe, la tentation est trop grande. Alors commença ma vie errante. Pas grand'chose à en dire. Je me rendis à Kansas City avec la famille d'un prédicateur ; de là dans le sud, puis dans le Middlewest. Quand on ne sait pas grimper, il faut se résigner à toujours changer de place ; rester au même endroit, c'est sombrer. Jack t'envoie à John, John à Bill et quand Bill trouve que tu ne vaux plus rien, il te laisse crever sur la paille, avec toute l'amabilité possible, bien entendu. *Keep smiling*. En arrivant à Chicago où je passai ensuite dix ans et demi, je tombai malade et restai huit mois à l'hôpital. Pendant ma convalescence, je me liai avec un jeune nègre, Joshua Cooper, un hercule à l'âme d'enfant. Quand il vous regardait en riant, on avait l'impression que c'était Noël. Il était employé dans une banque nègre ; il me fit faire la connaissance d'autres noirs ; je leur donnais des leçons, à eux ou à leurs fils. Cela suffit à me couler auprès des blancs. Ma route se fit plus sombre ; je me laissai emporter par le courant ; je perdis contact avec la surface et tombai au fond. Je rencontrai pas mal de Chinois ; ce furent de simples rencontres ; il est impossible de se mêler à eux. Impossible là-bas où ils sont déracinés. Ils vivent là-bas comme des cirons dans le bois. La plupart d'entre eux mènent la vie la plus mystérieuse qu'il soit possible de mener au milieu des hommes. Il est bien rare qu'un Chinois soit ce qu'il paraît être, le cuisinier, un cuisinier, le portefaix, un portefaix. Beaucoup sont au service d'une organisation si puissante et si stricte qu'auprès d'elle l'ordre des Jésuites a toute la bénignité d'un pensionnat de demoiselles. Je voyais souvent un négociant en thés du nom de Sun Chwong Chu. Ayant un jour une commission pour lui j'allai le voir, le boy chinois me conduisit à la cave où quatre de ses amis entouraient

silencieusement son cadavre. Une heure auparavant il s'était écroulé dans la rue sans un mot ; sa face était gonflée comme une éponge. Assassinat sans assassin, dicté à deux mille lieues de là. Vous vous dites sans doute : quel conte de bonne femme, eh ! mon bon Mohl ? Mais il faut avoir vu cela. Là-bas les horreurs ne sont pas encore fardées par la civilisation ; elles se montrent telles qu'elles sont. Cette ville... quand il m'arrive d'ouvrir un atlas et que je la vois indiquée géographiquement, à tel degré de longitude et de latitude, sur la rive méridionale d'un lac immense – immense comme tout dans ce pays – aux flots blanchâtres comme du lait étendu d'eau, quand je la vois là, figurée par un simple point, un frisson d'épouvante et d'étonnement me saisit. Ainsi, me dis-je, elle existe vraiment ; lorsque j'y vivais, sa réalité ne me semblait pas aussi incontestable. Si la réceptivité de l'âme humaine égalait en promptitude celle de l'œil ou de l'intelligence, personne, l'être le plus endurci lui-même, et Dieu sait si je le suis, n'aurait la force de vivre jusqu'au bout de l'année qui voit pareilles horreurs. Toutes sortes de choses me traversent l'esprit ; quand je veux les retenir, elles n'ont pas plus de consistance que les rêves d'un fiévreux. J'ai vu pourtant des choses dont il faut que je vous parle, parce que... Voyons, que dit donc Shakespeare ? La face du ciel s'empourpre. Oui, en face d'une œuvre pareille, l'univers s'afflige et affiche un air lugubre comme à la veille du jugement dernier. S'afflige ? Je me le demande. Cela vous métamorphose, vous retourne comme un gant. C'est extrêmement intéressant. C'est un livre d'images aussi extraordinaire que propre à vous détraquer le système nerveux. Quelque chose de joli pour commencer. Prélude. Je passe un matin par les ruelles des docks, abasourdi par le vacarme : machines et gens se démènent, crient, mugissent. Soudain des sons étranges frappent mes oreilles. Des oiseaux qui chantent ? me demandai-je étonné ; des oiseaux qui chantent dans cet enfer de saleté et d'acier ? d'où viennent-ils ? Comment puis-je les entendre ? J'entre dans une espèce d'échoppe, j'interroge un nègre qui me fait signe en grimaçant d'aller tout droit. Je me trouve devant une muraille faite de cages ; trente mille canaris qu'on venait de décharger chantaient de leurs trente mille gosiers minuscules ; c'est un orchestre, un concert monstre dont la musique exquise et absurde couvre le bruit des grues, des autos, des locomotives, les cris des gens. Je reste là ne sachant s'il me faut rire ou pleurer ; c'est si déconcertant, si beau, si irréel. Well ! tournons la page. C'est un après-midi d'été ; la chaleur vous dessèche les poumons. Nous sommes dans les galeries des abattoirs. Le ciel a une couleur jaune-rouge singulière, l'air gluant est

épais à couper au couteau. Des galeries longues de plusieurs kilomètres, des tunnels de bois, un enchevêtrement de tunnels enjambant les rues : ponts de la mort pour les bêtes de boucherie. Des grondements sourds, d'interminables files de bœufs et de veaux, un piétinement calme, fatidique. À un certain endroit, le merlin s'abat sur eux de tout son poids. Une minute en voit cent mourir et disparaître dans la fosse. Spectacle qui vous étreint ; voir de si près la créature mourir en nombre incalculable. Je les vois avancer, poussées et poussant à leur tour, le mufle de l'une appuyé sur le flanc de celle qui la précède, du matin au soir, jour après jour, année après année, avec leurs grands yeux bruns étonnés pleins d'appréhension ; leur meuglement plaintif déchire l'air ; peut-être les étoiles invisibles en frémissent-elles ; les piliers tremblent sous le poids de ces corps massifs ; une vapeur de sang, douceâtre s'élève des salles immenses et des magasins, une buée de sang pèse toujours sur la ville entière ; les vêtements, les lits, les églises, les chambres ont une odeur de sang, les aliments, les vins, les baisers ont un goût de sang. Tout va par quantités énormes, tout est multiplié à l'infini d'une manière écrasante, l'individu n'a pour ainsi dire plus de nom, l'unité plus rien qui la distingue. Les rues portent des numéros, pourquoi les hommes n'en porteraient-ils pas, par exemple, d'après le nombre de dollars qu'ils gagnent en trafiquant du sang du bétail ou de l'âme du monde ? Tournons la page. C'est une nuit d'automne ; la pluie et la tempête font rage. Voilà une rue, la rue de Halsted dans le voisinage de laquelle je demeurais ; sept lieues de longueur, d'une longueur désespérante, elle est interminable comme la misère et la souffrance qu'elle abrite ; ils disent que c'est la rue la plus longue du monde et c'est vrai ; c'est la nouvelle route du Golgotha. On y voit des maisons qui semblent n'être qu'un amas d'ordures ; on est obligé de brûler les ordures devant les portes pour ne pas être asphyxié. Il s'y trouve des impasses sombres et sales aux masures croulantes, dans lesquelles huit douzaines de familles gâtent dans une douzaine de trous, si bien que la vie ainsi parquée déborde par les fenêtres et que, pendant les nuits brûlantes de l'été, hommes, femmes, enfants au maillot sont couchés les uns sur les autres sur les balcons de fer comme harengs en caque. Il s'y trouve des bazars où l'on vend toute la pacotille dont cette horde de gens entassés là pêle-mêle s' imagine avoir besoin pour le cauchemar qu'est son existence ; on y voit grouiller des enfants au teint blême, aux regards âpres de criminels ; et la suie, la poussière, la fumée, des monceaux de vieux papiers, des autos poussives, des enseignes rédigées dans tous les idiomes du globe, une puanteur de bergerie, de sueur et une brume de

sang. Venons au fait. Cette nuit-là donc, je sortis ; de nouveaux locataires avaient emménagé à côté de moi : une famille irlandaise de cinq personnes ; à la gare, on leur avait volé toutes leurs économies ; leur désespoir mettait toute la maison en émoi ; leurs sanglots, leurs jérémiades m'énervaient ; j'avais rendez-vous à minuit avec Joshua Cooper qui allait partir pour plusieurs mois pour la Louisiane ; il m'avait dit d'aller le retrouver dans un bar de la vingt-deuxième rue, un joli quartier aussi celui-là. De loin, j'entendis des cris affreux ; puis je crus que c'était la pluie fouettant les toitures de tôle ondulée ; enfin, je vois accourir au galop une bande de grands gaillards et, à vingt pas devant eux, un nègre gigantesque. Pas de doute, c'est mon Joshua. Il est presque nu ; ils lui ont arraché ses vêtements ; il vole ; une angoisse mortelle comme je n'en ai jamais vu sur aucune face humaine convulse sa bonne figure noire ; il va comme le vent, à larges enjambées, les bras tendus en avant et, juste au milieu de son front, une petite blessure béante laisse couler un mince filet de sang sur le nez, la bouche et le menton. La seconde où il passe en trombe à côté de moi me renseigne sur le sort qui l'attend. Déjà ses ennemis approchent ; ils sont douze ou quinze, ils poussent des cris sauvages, des hurlements de bête ; ils sont fous de rage. Je reste cloué au sol. Le vent emporte mon parapluie, je n'y fais pas attention, mon chapeau (je me trouvais juste au coin de la maison), je n'y fais pas attention. Je vous l'ai dit, je n'ai pas le cœur tendre, mais ce soir-là !... "Cours, mon bon ami, cours, mon Joshua", murmurai-je tout bas ; ces douze à quinze gars... ils n'avaient plus rien d'humain ; des brutes ?... Une brute a une âme de quaker comparée à eux. C'étaient des gens dont le métier consiste à voler et à assassiner, qui assomment un homme d'un coup de poing et n'y attachent pas plus d'importance que d'autres au fait de briser une vitre, figures sinistres échappées des enfers, bêtes charognardes des faubourgs. Nous n'avons rien de semblable ici ; ici l'être le plus abject se souvient encore qu'une mère l'a mis au monde ; leur hypocrisie infâme trame des crimes qu'ils mettent sur le compte des nègres ; cela émane naturellement d'un pouvoir central, comme lorsque naguère en Russie on massacrait les Juifs, et ils appellent cela la loi de lynch ! Non, jamais, quand bien même je deviendrais vieux comme Mathusalem, je ne cesserai de voir mon Joshua fuyant éperdu devant cette meute hurlante, les bras tendus en avant, le filet de sang coulant sur sa bonne figure noire. Jamais je ne l'ai revu ; jamais je n'ai plus entendu parler de lui. Dieu sait où pourrit son cadavre. »

IV

Warschauer se leva lourdement, alla à Etzel qui, la tête penchée, était assis au bout du canapé ; et, du doigt, lui frappa le front une fois, deux fois, jusqu'à ce qu'il levât les yeux. L'image du pauvre noir, le visage barré d'un filet de sang, fuyant dans la nuit de tempête, lui était insupportable ; il en avait froid jusqu'aux entrailles ; il fit instinctivement un geste de protestation. « Eh bien ! mon petit, dit Warschauer en s'asseyant à côté de lui et en lui posant la main sur l'épaule, en avez-vous assez comme cela ? » Etzel secoua la tête. « Je n'en aurai assez que lorsque... » Il hésita, les sourcils froncés. « Lorsque ?... — Lorsque vous m'aurez tout raconté sur vous, tout. » Warschauer balançait la tête d'un air d'inquiétude ironique. « Tout, c'est beaucoup ; tout, c'est bien là votre impudence. Mais vous avez de la chance, je suis lancé. Si vous me laissez un peu votre main, cette jolie petite main d'aristocrate pour que je la tienne entre mes grosses pattes, je serai bien gentil et je continuerai à dévider mon histoire. » Il se jeta presque sur la main qu'Etzel abandonna à contrecœur à cette caresse qui lui répugnait et qu'il toléra seulement parce qu'elle était exigée comme salaire. Le bec de gaz chantait, une grosse mouche bleue bourdonnait au milieu des papiers du bureau.

Le récit reprit son ronronnement pareil à une psalmodie. Etzel réussit à libérer sa main de l'étreinte molle, flasque, mais il se garda de faire aucun autre mouvement. « Vous vous tromperiez, petit Mohl, si vous croyiez que j'ai été là-bas une sorte d'Isaïe annonçant la fin du monde. D'abord il n'est pas question du tout là-bas de la fin du monde, idée que quelques philosophes beaux esprits ont inventée pour secouer la torpeur morale de l'Europe ; ensuite l'œil qui voit clair règle les mouvements du cœur qui souffre. La plupart des gens étant atteints de cécité, ils souffrent davantage. Celui qui voit clair devient indifférent. C'est une vérité cruelle, mais s'il en était autrement, comment pourrions-nous, vous et moi, nous lever tous les matins, enfiler encore notre chemise et nos chaussettes, lire encore le journal et retourner chez Mme Bobike ? Est-ce que ce serait possible ? Pour moi, je ne souffre que de ce qui me concerne ; souffrir de ce qui concerne autrui, c'est folie ! Quand on souffre assez pour soi, on n'a pas à craindre de devenir insensible. Nous en savons plus long les uns sur les autres... que nous ne croyons. J'avais un fardeau à traîner, un lourd passé. Vous le savez maintenant, en partie du

moins. Il me fallait songer à mettre Waremme hors d'état de nuire, comprenez-vous ; cette question passa peu à peu au premier plan. Calculer, calculer. Le Juif est fait pour cela. C'est à quoi Dieu l'a destiné. Warschauer contre Waremme, comprenez-vous ? Là-bas, comme ici, deux antagonistes. L'Europe et le passé, l'Amérique et l'avenir ; cela devint de plus en plus le *leitmotiv* de ma vie. N'allez pas vous imaginer que je vous dirai un traître mot de cette maudite affaire Maurizius ; c'est fini, je vous préviens ; faites tout ce que vous voudrez, je n'y donnerai plus une pensée. » Il garda pendant quelques minutes un silence singulièrement menaçant ; comme Etzel se taisait, il reprit : « Voilà donc l'histoire de mon ami Joshua. À mon avis, ce fut un martyr. De nos jours les martyrs n'attirent plus l'attention, il y en a trop. Il est vrai qu'ils ne m'intéressent pas beaucoup ; ils font obstacle, ils retardent. Il faut façonner le destin. Succomber, se sacrifier : le premier imbécile venu peut en faire autant. C'est l'Orient qui nous a légué cela, la foi dans les martyrs, le culte des martyrs. Tenez, par exemple, voilà l'âme russe qui, sur des milliers de kilomètres carrés, se livre à de véritables orgies de martyre. C'est mauvais, mon cher Mohl. Ce qui manque c'est le petit effort, tout simplement, le petit effort modeste qui fait boule de neige. Pendant longtemps, pendant des années, j'ai tourné autour du pot sans savoir, je ne voyais justement pas assez clair, jusqu'au jour où un homme m'a ouvert les yeux. Je vais maintenant vous parler de cet homme, car c'est grâce à lui que je suis arrivé où j'en suis. Il fut en quelque sorte le premier maillon d'une longue chaîne. Il se nommait La Due, Hamilton La Due. C'était un négociant assez riche, de quarante à quarante-deux ans. Il était né dans l'Ouest, sur la côte du Pacifique, où vivent des hommes actifs, pleins d'entrain, candides comme des enfants. Son instruction était à peu près celle d'un sous-officier de chez nous, mais il avait un charme qu'on ne rencontre pas dans nos pays. Pourtant il n'était ni beau, ni élégant, ma foi non ; il était plutôt gros, lourd, il avait la tête rentrée dans les épaules et bégayait, mais toute sa personne rayonnait la sympathie, la bonté, la confiance, comme un poêle rayonne la chaleur. Il connaissait une foule de gens en ville, mais je crois bien que personne ne savait exactement de quoi il s'occupait en dehors de ses affaires. J'imagine volontiers qu'il se fuyait lui-même et dépensait ailleurs son activité avec la joie d'un enfant qui se cache pour se livrer à un jeu défendu. Je fis sa connaissance un jour que j'étais allé à la maison de correction prendre des nouvelles d'une fille qu'on y tenait enfermée depuis assez longtemps pour ivrognerie. Je me trouvais au pied de l'escalier lorsque l'auto verte de la

police, aussi puissante qu'un camion de déménagement, s'arrêta devant la porte, et de cette énorme voiture descendit tout seul un gamin d'une douzaine d'années à l'air sombre, buté, qui gravit l'escalier quatre à quatre, comme un habitué. Il allait disparaître sous le porche, c'est à peine si les agents pouvaient le suivre, lorsque mon La Due sortit, attrapa le petit au collet et s'informa de ce qui lui était arrivé. Ce qui lui était arrivé ? Il avait volé un porte-plume et une gomme à l'école. C'était un criminel. Un récidiviste encore. Pensez donc, un porte-plume et une gomme ! La Due entra aussitôt dans le bureau avec lui et en ressortit, tenant l'enfant par la main. Il s'était porté garant de lui. Il me le raconta en riant. Je n'ai jamais rencontré personne avec qui il fût aussi aisé d'entrer en conversation. « Venez donc avec moi, me proposait-il, j'ai à faire à la prison. » Il déposa le petit dans un magasin quelconque et m'entraîna dans la rue Maxwell. Chemin faisant, il m'obligea à accepter un petit paquet de chocolat ; il lui était sans doute très désagréable de ne pas faire de cadeau à quelqu'un qui se trouvait avec lui. Ses poches étaient toujours pleines ; il était toujours en train de distribuer des cigarettes, des boîtes de figues, des petits livres de poésies, un bâton de cire à cacheter, des éventails en papier, ce qu'il se trouvait avoir sur lui. En même temps il riait, promenait curieusement autour de lui ses regards d'opossum, criait : "Hello, Frank !" d'un trottoir à l'autre et, en passant, tapait amicalement dans le dos à quelque "Henry". Un Juif, récemment arrivé de Kief, était en prison dans la rue Maxwell pour avoir falsifié des papiers ; il protestait de son innocence. La Due lui avait procuré un avocat qu'il devait rencontrer à la prison. À notre arrivée, il n'était pas encore là. Nous attendîmes quelque temps dans la salle dite des séances, pièce sombre et voûtée où régnait une odeur pestilentielle. La Due allait et venait à petits pas, en chantonnant ; on eût dit que c'était sa fête. Un bruit épouvantable nous fit descendre au rez-de-chaussée ; on venait d'amener, je ne sais pour quelle raison, une demi-douzaine de nègres et de négresses, silhouettes de l'Enfer de Dante parmi lesquelles se trouvaient deux filles publiques et un vieux lépreux qui, de rage, dansait sur un pied. La Due se mêla aux pourparlers ; au bout de cinq minutes, il avait calmé la horde hurlante et glapissante. L'une des mégères, véritable sorcière goitreuse, outrageusement fardée, plaisantait même avec lui, en faisant des grâces avec la petite ombrelle japonaise qu'elle tenait encore ouverte au-dessus de sa tête ; cette scène me donnait la chair de poule. Je sortis un instant dans la rue ; la cohue des gens, des autos, des charrettes, les ordures que le vent soulevait en tourbillons, les tristes bâtiments de

brique, les couleurs criardes des affiches, le ciel de plomb, tout cela créait une de ces minutes où l'on ne comprend plus sa propre vie. Je me disais : je suis peut-être sur la lune ; c'est une ville lunaire avec des habitants lunaires ; c'est une vie de fantômes et de lémures qui se déroule entre des cratères et des déserts de lave. Tout à coup je vis La Due devant moi, avec sa face rayonnante de jour de fête ; il avait partagé en deux une orange de Californie, grosse comme une noix de coco, et m'en tendait la moitié. Il en avait acheté un plein panier ; la bande des nègres s'était jetée dessus, les agents avaient laissé faire en haussant les épaules. L'avocat arriva enfin et on nous conduisit auprès du Juif qu'on avait emprisonné ; il était accroupi dans une des cages qui composaient cette prison semblable à une ménagerie. En nous apercevant, il éclata en sanglots. La Due s'assit à côté de lui sur le châlit, lui caressa affectueusement la tête, lui demanda de raconter comment tout s'était passé. Cet homme fut comme métamorphosé ; il dépeignit son malheur en un jargon à peine intelligible ; il paraissait être réellement victime d'une odieuse machination. La Due sut le tranquilliser sur les suites de l'affaire. Ce qui était étrange, c'est qu'il eût entendu parler de lui et de centaines d'autres pour lesquels il ne cessait de se dépenser. C'est resté pour moi une énigme. Je fus mis peu à peu au courant de son genre de vie ; car il prenait des leçons d'allemand avec moi ; je ne sais pas encore si c'était manière de me venir en aide ou vrai désir de s'instruire. Personne ne le secondait. Il entreprenait tout seul ses expéditions dans les "slums" sans personne pour le conseiller ou le conduire. Ses bonnes actions faisaient évidemment boule de neige. À peine eut-il secouru le Juif de la rue Maxwell par exemple, que six émigrants israélites s'adressèrent à lui. Les Juifs et les nègres l'intéressaient particulièrement. Ce qu'il faisait, il le faisait de son propre chef, après s'être rendu compte par lui-même, d'individu à individu. Ni autour de lui, ni derrière lui, il n'y avait de représentant de l'Assistance publique. Il ne nageait pas dans le grand courant de la philanthropie. Il ne se souciait aucunement de savoir d'où venaient les millions de dollars dépensés pour les œuvres de charité ou à quoi on les employait. Il est probable qu'il ne réfléchissait pas, que sa manière de venir en aide aux hommes était d'une nature toute différente. Jamais il ne se permettait de juger les autres, il avait pour cela trop de considération pour eux et trop médiocre opinion de lui-même. Je lui dis un jour que toutes les œuvres d'assistance sociale n'étaient qu'un dé de lait dans un hectolitre d'encre. Il me regarda attristé. "Vraiment, vous croyez ?" me demanda-t-il en secouant la tête d'un air navré. Je suis bien certain qu'il ne

tenait pas les grands entrepreneurs de bienfaisance en haute estime, mais il y avait une femme, l'infirmière visiteuse de Hullhouse, fondatrice de l'aide à la jeunesse, qu'il vénérât à genoux. On n'avait qu'à prononcer son nom pour qu'il eût des larmes aux yeux. Un jour il arriva chez moi dans un état d'agitation extraordinaire et me raconta quelque chose qui s'était passé la veille au soir. Un jeune garçon de quatorze ans, visiblement en proie à l'angoisse et à l'épouvante, était venu à Hullhouse demander à parler à la miss et, lorsqu'on lui avait répondu qu'elle s'était déjà retirée dans sa chambre, il s'était jeté à terre, se débattant dans une crise de désespoir : "Je veux que la miss vienne ! Je veux que la miss vienne !" On va donc chercher la miss ; elle connaît le jeune garçon, c'est un de ses protégés. Une fois seul avec elle, il se jette à genoux, la supplie de le sauver, de le cacher ; la police est à ses trousses ; il a tué son père. La raison ? Depuis de longs mois, celui-ci a, nuit après nuit, avec l'inconscience d'une machine, fait subir d'odieux traitements à sa mère. Incapable de supporter plus longtemps ces horreurs, l'enfant lui a plongé un couteau de cuisine dans le dos. Ce qui s'est passé ensuite, j'aurais voulu être là pour le voir ; il paraît qu'on ne peut s'en faire une idée. La Due était arrivé à minuit à Hullhouse où il s'arrêtait souvent et où on lui fournissait certains renseignements ; il apprit la chose tout chaud de la bouche de la miss et c'est lui qui, ensuite, conduisit l'enfant devenu parfaitement docile au bureau de police. Il me décrit la scène avec sa vivacité méridionale. La miss avait écouté le jeune garçon, puis l'avait engagé doucement, mais avec fermeté à se constituer prisonnier et à avouer son crime. Il s'y refusait farouchement, disant qu'il n'avait pas fait de mal, qu'il avait simplement supprimé une brute, qu'il faisait meilleur vivre dans un monde où cette brute n'était plus, que son acte méritait une récompense et non un châtiment ; pas la prison, non, mille fois non. Ses yeux flamboyaient, tout son être était en feu. Il avait le droit de vivre, le droit de rayer ce monstre du nombre des humains, que ce fût son père ou non, il ne s'en souciait pas, et qui s'en souciait n'avait pas de cœur au ventre, pas de sens commun, ignorait comment ce maudit chien avait martyrisé sa mère, et ainsi de suite. La miss connaissait le caractère buté de l'enfant ; c'était un de ses protégés les mieux doués, mais il était emporté, et indomptable à l'extrême. Faisant appel à toute son énergie morale, elle l'amène petit à petit à reconnaître qu'il n'avait pas le droit de supprimer une vie (je ne fais que répéter ce qu'on m'a dit, ce n'est pas du tout mon avis ; pourquoi ne pas retrancher de l'humanité un membre gangrené ? mais ce que je pense importe peu). Elle lui montre qu'il se doit à

lui-même, à son honneur, à sa fierté, d'accepter l'expiation de sa faute ; son acte ne peut demeurer caché ; quelle honte pour lui, si, au lieu d'agir en homme honnête et courageux, il laisse la police le découvrir, le convaincre de son crime et fait figure de lâche et de menteur ! Pourrait-elle jamais plus avoir confiance en lui ? Toute son argumentation se concentre sur ce point qu'elle ne pourra plus croire on lui ; c'est ce qui fait à l'enfant l'impression la plus profonde. Elle réussit enfin à l'amollir, il lui saute au cou. Sa résistance est brisée. Mais pendant des heures et des heures, arguments et réfutations, exemples et aveux, hésitations et replis sur soi-même, prières, exhortations, appels aux sentiments se sont succédé de part et d'autre. Ceci seulement pour vous montrer combien cette race est forte, indomptable, combien ils se serrent de près, combien leurs vies sont étroitement liées. Ce que La Due fit ensuite pour l'enfant fut moins décisif quoique tout aussi important. Si la peine fut relativement légère, c'est à ses efforts infatigables que le coupable le dut ; il avait intéressé la presse à ce cas et payé de ses deniers l'avocat le plus habile. À mesure que je le connaissais mieux, sa personnalité se dégagait de son extérieur modeste, et je voyais un homme qui, malgré son air effacé, était le type symbolique d'une race ; il représentait, en quelque sorte, le cristal qui s'est formé au sein de la matière brute. Ses pareils étaient peut-être innombrables et, à connaître plus à fond ces systèmes puissants. Ma conviction grandit qu'il n'était en effet qu'un échantillon dans une foule, échantillon que le hasard avait placé sur ma route. Cela ébranla mon orgueil d'Européen comme eût peut-être été ébranlé un Grec de l'Empire d'Alexandre s'il avait par hasard rencontré en Gaule un doux Nazaréen. Ah ! Ah ! un Nazaréen !... La Due n'apportait pas la parole divine, l'Évangile, il apportait sa bonté simple et candide, voilà tout ; pas de principes de morale, pas de puritanisme, pas de "celui qui n'est pas avec moi est contre moi". Il est probable qu'il ne s'arrêtait pas longtemps à réfléchir, il prenait les choses, terribles ou agréables, telles qu'elles se présentaient. Jamais il ne murmurait, jamais il ne se mettait en colère ; en lui, jamais de dépit ni de mauvaise humeur. Quand il était exténué de fatigue et qu'une personne lui demandait son chemin, il n'était pas rare qu'il l'accompagnât jusqu'à destination en l'entretenant en outre de son joyeux bavardage. Lorsque Ethel Green, l'étoile de cinéma, fut tuée à coups de revolver par un amoureux jaloux, il ne se posséda plus de chagrin, ni plus ni moins que n'importe quelle midinette, et il alla saluer son cercueil comme le firent des centaines de milliers de gens. C'est bien cela, il était comme tout le monde et pourtant, au milieu de la

foule, c'était l'homme magique, magique à la façon du foyer d'une lentille. Imaginez, perdu dans cet état monstre, aux villes, aux montagnes, aux cours d'eau monstres, dans cet état d'une richesse monstre, d'une misère monstre, à l'activité monstre, aux crimes monstres, qui a une peur monstre de la révolution et de l'anarchie, le petit La Due, doux et paisible... comment dirais-je... type d'une humanité nouvelle. Fantastique. On ne sortait pas de l'étonnement. C'est lui qui m'a fait comprendre que ce monde-là n'est qu'une pâte qui n'a pas encore levé. « Ah ! nous sommes si jeunes, répétait-il toujours avec son naïf enthousiasme, nous sommes d'une jeunesse inouïe. » Et c'est cela, c'est bien cela. Une époque de préparation. Un four d'où doivent sortir les peuples. Tout est encore dans la confusion et le devenir. Rien n'est refroidi. Une poussée du nord et du sud, de l'est et de l'ouest vers le centre. Le monde blanc et le monde noir aux prises, le nègre, devenu le créancier d'une dette accrue par les années, avance irrésistiblement, conquiert des quartiers de villes, inonde des provinces ; derrière, la sombre menace de l'Asie, et puis, le véritable adversaire, dont dépend l'avenir, la Russie se préparant au duel mondial, la Russie de l'autre côté de la planète... Qu'est-ce que je venais faire au milieu de tout cela avec mes idées de mission spirituelle ? À quoi aboutirais-je, pauvre Européen affligé de la croyance en l'esprit ? Autour de moi c'était la matière, la matière et toujours la matière. Il ne pouvait être question d'esprit avant un siècle. En face de ce cratère bouillonnant, l'Europe n'était qu'un magasin d'antiquités. J'étais allé assez loin vers l'est, à tous points de vue, pour pouvoir, la conscience tranquille, revenir sur mes pas. Sans que ma vie extérieure ou intime y fût pour rien, je me sentais refoulé vers mes origines. La régénération de Georges Warschauer s'accomplissait inéluctablement. Je m'étais familiarisé de plus en plus avec la vie de millions d'émigrants juifs : depuis bien des années Hamilton La Due était chez lui dans le ghetto. Ses meilleurs amis étaient des Juifs russes. « Quelles gens admirables ! s'écriait-il, chaque fois qu'il avait l'occasion de chanter leurs louanges ; *Wonderful people !* » et il racontait des histoires sans fin sur leur fierté, leur désintéressement, leur reconnaissance. Un processus historico-psychologique s'accomplit chez eux, une fusion d'éléments qui, par la diversité du sang, engendre en un sens une nouvelle qualité d'âme. Je m'intéressais à cette existence tragique. Brisée, balayée par les catastrophes européennes, elle a, sous une apparente léthargie orientale, un rythme vertigineux. Je fréquentais des savants chassidiens, je me plongeais dans l'étude de nos vieux livres ; je vis ce qui me manquait. Impossible de le

rattraper. À dater d'un certain jour je me sentis vieux tout d'un coup. Je n'avais pas constitué de réserves, je n'avais rien à donner à l'époque que je voyais se lever. Il s'agissait donc de se mettre en sûreté ; il s'agissait de guetter une petite place où je serais à peu près à égale distance des deux foyers de gauche et de droite où l'incendie faisait rage. Ce ne pouvait être un Tusculum, tout au plus un observatoire caché où j'emporterais un dernier tison de la grande flamme des temps révolus. Quelle tempête l'éteindra, ce pauvre tison, celui de gauche ou celui de droite, celle de l'est ou celle de l'ouest ? Qu'en dites-vous, Mohl ? Car, au cours des dix années pendant lesquelles je me suis évadé de moi-même pour aller à la recherche du monde, le moujik endormi a remué là-bas et, dans tout l'espace que limitent la Vistule et le lac Baïkal, le prolétariat s'est soulevé, on peut s'attendre à de grands événements ; les braves gens d'ici qui sont encore enfoncés jusqu'aux oreilles dans leurs tentatives timides ne se doutent pas de ce qui les attend ; ils rêvent d'hériter du knout et, pendant ce temps, ils écoutent le gramophone leur nasiller le chant plaintif d'un temps qui n'est plus : *eï uchnemj...* connaissez-vous cela, Mohl ? C'est le chant des bateliers de la Volga... un cri d'alarme unique en son genre, et ils en sont édifiés comme par un chant religieux. Ne l'avez-vous jamais entendu ? » Il se leva, étendit les bras en croix, se mit à marcher de long en large de son pas de tambour-major et à chanter d'une voix de stentor : *Eï uchnemj... eï uchnemj... eschtsche razikj... etschtsche daraj... eï uchnemj...*



V

Etzel s'était levé également et restait immobile, annihilé. La joue qu'il avait appuyée sur sa main était en feu, l'autre toute blanche. Il avait mis les jointures de ses doigts dans sa bouche et se les mordait jusqu'au sang. La peur et la plus grande perplexité se peignaient dans ses regards. « Mon Dieu, se disait-il, le cœur battant mais on a l'impression de n'être encore qu'un enfant au maillot. On a envie de se boucher les oreilles pour ne plus rien entendre, de détourner les yeux pour ne plus rien voir. Ce gros homme massif

et lourd vous piétine, vous tue ; tout en lui dépasse la mesure humaine, c'est Polyphème jonglant avec des blocs de rocher. Par où le prendre, comment le ramener à la seule question pour laquelle on est venu, pour laquelle on a accepté tout cela, toutes ces choses dont, dans sa petitesse, on n'avait pas la moindre idée ? » Etzel a l'impression de courir avec une brouette derrière un express. Ses espérances sont tombées à zéro. Comment ses pauvres paroles s'imposeront-elles en face de cette cataracte oratoire, que peuvent son ignorance et ses seize ans contre ce cerveau qui embrasse le monde entier ? Quelle importance peut avoir pour celui-ci le détenu dans sa prison, et les six mille et je ne sais combien de jours et les six mille et je ne sais combien de nuits de captivité endurée injustement ? Encore un jour et encore une nuit, une nuit de plus ce soir, mais que lui importe ? Il en a vu bien d'autres, il connaît des horreurs autrement émouvantes, tout a passé sur lui comme l'eau sur le dos d'un canard, peu lui importe le malheur de l'un, la faute de l'autre ; il s'est construit un système de justice où l'individu ne joue plus aucun rôle, *ad usum delphini* probablement. On touchait au but, plus qu'une question peut-être et le mystère était approfondi. « Un instant, je vous en prie, aurait-il fallu crier bien vite, que vouliez-vous dire en parlant d'un *deus ex machina* ? » Au lieu de cela, il vous a entraîné bien loin avec son maudit problème Waremm-Warschauer, on est le dindon de la farce et on reste là à se ronger les jointures des doigts jusqu'au sang. Etzel fit appel à tout son courage et, lorsque Warschauer cessa de chanter, il se planta devant lui et dit : « Tout cela nous a entraînés loin de Maurizius. — Certes, crapaud abject, répondit Warschauer en colère, épargne-moi tes ordures visqueuses. — Oh ! je me doute bien que vous ne voulez plus en entendre parler, poursuivit Etzel exaspéré, mais rien n'empêchera le crapaud de coasser, même au risque d'être dévoré par le vautour. » Warschauer s'inclina ironiquement : « Bien répondu, petit crapaud ! » nargua-t-il. Etzel avait la figure en feu, un sourire de défi parut sur ses lèvres. « Mais vous aussi, cela vous harcèle sans cesse, dit-il. Le serment, pensez au serment... il se peut que vous l'ayez oublié, je ne le crois pas ; mais il y a là, là-dedans quelque chose qui n'oublie pas. » Il tendait l'index vers la poitrine de Warschauer. Celui-ci recula d'un pas, sans mot dire. « Oui, insista Etzel emporté par un accès de hardiesse, cela, on ne le trompe pas ; c'est cela qui vous a ballotté par le monde, c'est cela qu'il vous faut expier, vous, et l'autre là-bas en prison, et le vieux, et moi ; oui, oui, pour une faute grosse comme un grain de mil, un boisseau de souffrance, oui, oui ! » Il ne se possédait plus.

Warschauer pinça les lèvres, marcha vers la porte sans parler et l'ouvrit toute grande : « Mohl, dit-il froidement, je vous mets à la porte, tenez-vous-le pour dit. Allez, oust ! » Etzel blêmit, hésita. Warschauer jeta un regard dans le couloir obscur : *Eï uchnemj*, se remit-il à chanter comme si, déjà, il était seul ; il s'interrompit aussitôt et d'un ton impérieux : « C'est pour aujourd'hui ou pour demain ?... — Je n'ai pas de clef, je ne peux pas sortir », murmura Etzel obstinément. Warschauer tira la clef de sa poche et la lui tendit. Etzel la prit et franchit lentement le seuil. Warschauer claqua la porte derrière lui. En descendant l'escalier à tâtons, il entendait à travers la porte comme un refrain ironique : *Eï uchnemj*. Des larmes de colère et de découragement voilèrent son regard.

La porte, en bas, était ouverte. Sous la voûte le jeune Paalzow s'entretenait à voix basse avec un individu à mine patibulaire. En apercevant Etzel, il pivota sur lui-même, et, les mains dans les poches de son pantalon, attacha sur le jeune homme un regard venimeux. Celui-ci passa sans faire attention à lui. « Toi, mon petit, je voudrais te rencontrer le soir au coin d'un bois, lui cria le fils Paalzow d'un ton menaçant. — Vraiment ? Qu'as-tu besoin d'un bois pour cela ? » repartit Etzel par-dessus l'épaule. Mais tandis qu'il regagnait son gîte, les forces soudain lui manquèrent et il se coucha sur le trottoir devant le cabaret. Peut-être une sorte de peur des revenants ne fut-elle pas étrangère au sentiment qu'il éprouva alors et, à sa connaissance, pour la première fois de sa vie ; à chaque tournant de rue, il croyait voir le nègre gigantesque arriver sur lui au galop, les bras tendus en avant, un filet de sang lui coulant du front sur le menton. Il s'étendit sur la marche du seuil, mais ne se sentit pas mieux ; ses nerfs étaient tendus à se rompre ; il voyait des ponts de bois où déferlaient d'interminables convois de bœufs et il lui semblait entendre des milliers de gosiers hurler douloureusement le *Eï uchnemj*. Il voyait le Juif sangloter dans sa cage de fer et le parricide de onze ans planter un couteau de cuisine dans le dos de son père. Il voyait Hamilton La Due baiser la plaie suppurante d'un lépreux et, dans la cave, le cadavre du Chinois entouré de ses amis. Et toujours au milieu des autres images se présentait celle du nègre, le visage coupé d'un filet de sang, fuyant, dans une terreur mortelle, les brutes lancées à ses trousses. « Oh ! maman, maman ! » soupirait-il comme un petit enfant, tandis qu'il se relevait enfin et se dirigeait en titubant vers la rue d'Anklam. Il va sans dire qu'il était, par surcroît, extrêmement las. Quand il posa sa montre sur la table, à côté de son lit, il était quatre heures dix et l'aube blanchissait les vitres. Il put se passer de

lumière. Habitué, avant de se coucher, à saupoudrer de poudre insecticide les oreillers de cotonnade rouge et les draps grossiers tachés de son sang, il le fit cette fois encore. Sur-le-champ, il sombra dans le sommeil lourd de l'ivresse. Une roue de feu dentée comme une scie et tournant à une vitesse folle lui labourait la poitrine ; c'était un cauchemar de sa petite enfance qui parfois lui revenait ; il savait tout en dormant qu'il avait la fièvre. Des punaises grosses comme les blattes de la chambre de Waremmé lui couraient sur la figure et sur le cou. Mme Schneevogt apporta le petit déjeuner qu'elle posa sur la table ; il le vit tout en dormant ; l'âme incapable de trouver le sommeil, il continuait à dormir. Peu après, à ce qu'il lui sembla, elle revint avec le repas de midi ; elle remporta en bougonnant les plats auxquels il n'avait pas touché ; il la vit et l'entendit au milieu de son sommeil lucide. La roue de feu se remit à bourdonner : « Si elle me coupe en deux, pensa-t-il, Dieu commettra une injustice. Il faut d'abord que je parle à ma mère... et l'autre affaire... encore un jour de passé... » Il ouvrit enfin les yeux et reprit ses sens ; sa chemise inondée de sueur lui collait au corps ; ses jambes étaient si lourdes qu'il ne pouvait les remuer. « Malade, se dit-il, il ne manquait plus que cela. Voilà six semaines que je me donne un mal de chien avec ce démon et je suis aussi avancé qu'avant ; rien, rien ; qu'arrivera-t-il si je tombe malade ? Non, impossible d'être malade, je perdrais trop de temps. Pourquoi Anna Jahn est-elle allée en France avec lui ? Il y a quelque chose là-dessous. Il a escamoté ce point, le plus mystérieux de l'histoire. Que faire à présent ? Le mieux est d'attendre qu'il vienne ; ne bougeons pas, il aura des regrets ; il viendra et, alors, j'aurai beau jeu. » Puis il eut une vision : son cerveau en ébullition lui prêta une double vue prémonitoire de ce qui plus tard devait arriver et il vit Warschauer arpenter de son pas de tambour-major sa chambre, cette chambre où il se trouvait ; puis... se mit-il à parler de l'« affaire » ? Sa clairvoyance n'alla pas jusque-là ; son désir n'osa plus revêtir l'aspect de la réalité. Pourquoi Etzel frissonne-t-il ainsi ?..., c'est une chance qu'on soit déjà au mois de juin ; on peut se passer de feu.

La voix dure et cassante de Melitta se fit entendre dans la pièce voisine. Il prêta l'oreille : « Il ne faut pas qu'elles s'aperçoivent que je suis malade, pensa-t-il. Qui sait ? elles m'enverraient peut-être à l'hôpital. On y exige vos papiers ; je serais dans de beaux draps. Qu'est-ce que ça peut bien être ? Un mal de gorge, j'ai de la peine à avaler ; demain ce sera passé. » Pour ne pas éveiller de soupçons dans le cas où l'une des dames Schneevogt entrerait, il prit un volume de Ghisels sur l'étagère fixée au mur près de son lit et l'ouvrit.

Il entendit alors la voix dure et cassante dire à côté avec désespoir : « Quelle injustice, c'est révoltant ! c'est à vous faire cracher sur l'humanité tout entière. Il vaudrait mieux prendre une corde et se pendre à la croisée. » La cloison était si mince et la porte fermait si mal, qu'il distinguait chaque parole et aussi les timides efforts de la mère Schneevogt essayant de calmer Melitta. La sonnette de l'appartement tinta ; les deux femmes quittèrent la pièce, on n'entendit plus rien. « C'est bien vrai ce qu'elle dit là, pensa Etzel, en levant vers le plafond des yeux élargis et avec le sentiment écrasant de n'avoir pas fait honneur à ses obligations ; comment peut-on supporter cela ? Et tout le monde continue à vivre, ceux qui prétendent ne plus le pouvoir tout comme les autres, et moi aussi. Que fait-on de la justice ? Existe-t-elle même ? Ne se l'imagine-t-on pas seulement comme les gens pieux s'imaginent un paradis ? Peut-être notre raison est-elle incapable de la reconnaître, peut-être existe-t-elle hors des régions accessibles à notre esprit. Mais alors nos actes n'auraient qu'une valeur provisoire et nos progrès seraient dénués de sens ; pourtant, il faut, il faut qu'il y ait des compensations. Dix-huit ans et neuf mois maintenant. Grand Dieu ! il le faut, il le faut pourtant... » Quoi, quoi donc, Etzel ? Ton âme de seize ans qui s'insurge, érige une loi d'airain, mais quelle puissance sur terre ou au ciel la sanctionnera ? Il ferma les paupières et Joshua Cooper, un filet de sang lui coulant du front au menton, se dressa devant lui, image de la désespérance. Un frisson le parcourut, il saisit le livre qu'il tenait encore ouvert à la main et, à la page qu'il avait sous les yeux, lut ces lignes : « Sur le verre le plus plein peut encore flotter un pétale de rose, et sur ce pétale de fleur dix mille anges peuvent trouver place. »

Quelle parole ! Ce fut un trait de lumière. Il la connaissait, mais il n'avait jamais auparavant pu en pénétrer le sens ; maintenant, après tout ce par quoi il avait passé, elle brillait devant lui telle une étoile aux cieux, il faut qu'il aille trouver l'homme qui a écrit ces lignes, qu'il y aille sur-le-champ, à cette heure même. Il n'y a pas à hésiter ni à réfléchir. S'il est sur terre quelqu'un qui soit capable de répondre à la grande question, c'est l'homme qui a écrit cela. Il a la fièvre ? Ah ! bah, on ne peut s'arrêter à ce détail. Il est quatre heures de l'après-midi, il faut compter une heure pour aller à Westend, le moment n'est pas mal choisi pour trouver celui qu'on veut voir chez lui. Peut-être aura-t-il la chance que Ghisels ne soit pas en voyage et qu'il le reçoive. Malgré ses jambes molles et ses douleurs à la gorge, Etzel se glisse hors de son lit, se lave le visage et la poitrine, enfile ses vêtements, quitte la chambre et la maison.

VI

Il prit l'ascenseur pour monter au quatrième étage d'un immeuble isolé et sonna à l'une des deux portes. Après une attente assez longue, un jeune homme parut qui avait une physionomie intelligente et agréable et portait des lunettes de corne. Il avait laissé plusieurs portes ouvertes derrière lui et l'on entendait le bruit de voix s'entretenant avec animation. Il y avait cinq ou six chapeaux et cinq ou six cannes au porte-manteau de l'antichambre ainsi qu'un manteau de femme. « Aïe aïe ! se dit Etzel, le cœur défaillant, tu as du guignon, mon ami. » Le jeune homme s'informa de ce qu'il désirait. « J'aimerais parler à M. Ghisels », répondit Etzel, surmontant sa timidité à grand'peine. » (« Monsieur » Ghisels ; sa bouche se refusait à prononcer ce mot, tant ce « monsieur » lui paraissait compassé et stupide.) Le jeune homme sourit d'un sourire qui disait : « Vous n'êtes pas le seul », et lui demanda son nom. Etzel répondit qu'il s'appelait Andergast, Etzel Andergast, qu'il avait écrit à M. Melchior Ghisels six mois auparavant, qu'il avait reçu une réponse et que M. Ghisels s'en souviendrait peut-être. Pour la première fois depuis longtemps il se donnait son vrai nom ; il va sans dire que pas un instant il n'avait songé à se présenter en ce sanctuaire avec un masque devant la figure. Ce n'en était pas moins étrange de se retrouver soudain lui-même ; il avait l'impression, non de retrouver ce qui lui était familier, mais plutôt de porter un vêtement flambant neuf dans lequel il ne se sentait pas tout à fait à l'aise. Le jeune homme voulut savoir s'il était amené par une affaire spéciale. Etzel secoua la tête. « Pas précisément », répliqua-t-il ; il serait heureux de voir M. Ghisels, de pouvoir passer une demi-heure près de lui, de respirer le même air que lui, cela lui suffirait. (« Tu mens, cela ne te suffirait pas », lui rétorqua une voix intérieure.) Le jeune homme sourit de nouveau et considéra l'étrange visiteur avec intérêt. « Voulez-vous entrer ici en attendant, dit-il, je vais demander à M. Ghisels. » Etzel pénétra dans l'antichambre tandis que le jeune homme disparaissait. Ses jambes flageolaient, la tête lui tournait et il prit une chaise ; tout, autour de lui, était silence et attente respectueuse. Il avait peur d'être éconduit et redoutait le moment décisif. Si un écrivain, j'entends un de ces animateurs, de ces pionniers de la pensée tels que Ghisels, pouvait deviner les sentiments auxquels est en proie l'âme de l'adolescent qui, après un rude combat

intérieur, a trouvé le courage de se présenter devant lui, il ferait appel à toutes les ressources de son génie, à tout son cœur aussi pour être prêt à une pareille rencontre. Mais ils sont rares, extrêmement rares ceux qui savent ainsi ne point se renier ; peut-être n'est-il pas dans les possibilités de la nature humaine de rester toujours ce que l'on est à l'heure où l'on crée. Du sentiment confus de cette vérité venait sans doute en partie l'angoisse qu'éprouvait Etzel, angoisse intellectuelle s'il en fut. « Jusqu'à quel point, se demandait-il, sa personne véritable répondra-t-elle à l'image que je m'en suis faite ? Dans quel état d'esprit quitterai-je cette maison après l'avoir vu, avoir entendu sa voix, avoir reçu sa parole ? Que dira-t-il, que fera-t-il, quel sera son regard, sa façon de parler ? Que doit-il arriver pour qu'il conserve en ma vie la place qu'il y occupe ? » D'instant en instant grandissait en lui la tentation de ne pas attendre le retour du jeune homme et de se sauver tout bonnement ; alors rien ne pourrait se produire, il conserverait son idole. Il trouvait l'attente mortellement longue. Il prêta l'oreille. Il perçut le débit d'une voix monotone ; il avait l'ouïe affinée par la fièvre et l'excitation au point de pouvoir saisir à travers deux portes des paroles isolées. Quelqu'un lisait à haute voix. Le jeune homme ne pouvait évidemment annoncer la visite inopportune qu'une fois la lecture achevée. La sonnette électrique de la porte d'entrée tinta. On sembla ne pas l'avoir entendue dans l'appartement. Elle tinta de nouveau. Etzel se demanda s'il devait aller ouvrir et jugea que rien ne l'y autorisait. À ce moment une femme de trente-huit à quarante ans entra par une porte opposée à celle par où le jeune homme avait disparu. Son attitude, son expression révélèrent à Etzel qu'elle était la maîtresse de céans ; son visage gardait les traces d'une grande beauté, mais il était flétri, fatigué. Jamais il n'était venu à l'esprit d'Etzel qu'une femme pût habiter ici ; cela le surprit et accrut son trouble. La femme tressaillit en l'apercevant : « Ne vient-on pas de sonner ? interrogea-t-elle. — Oui, Madame, deux fois », répliqua Etzel et il eut envie de s'excuser d'être là sottement à attendre. Elle ouvrit. Une autre femme se tenait à la porte, très jeune encore, éclatante de jeunesse, très jolie, les yeux étincelants, la bouche fraîche et impertinente. Il se passa alors quelque chose d'étrange. Les deux femmes, muettes, se mesuraient d'un regard hostile. La visiteuse paraissait désagréablement surprise de voir l'autre devant elle. On avait l'impression qu'elle avait bien compté ne pas la rencontrer. La maîtresse du logis se redressa légèrement, haussa les épaules, fit entendre un petit rire roucoulant, méprisant, et claqua la porte. La brutalité de ce geste avait quelque chose d'effrayant chez cette femme au maintien

craintif et mélancolique. Elle resta là, la tête baissée. Le châle de soie bleue qu'elle portait sur les épaules avait glissé sans qu'elle s'en aperçût. Elle parut oublier pendant quelques minutes tout ce qui l'entourait. Une douleur indicible se peignit sur ses traits. On eût dit une statue de pierre, image du désespoir. Soudain elle eut un sursaut et rentra, le pas lourd, dans l'appartement. Elle n'eut pas un regard pour Etzel. Lui se faisait tout petit sur son siège, gêné comme s'il eût porté la main sur le bien d'autrui et tourmenté plus encore par une autre pensée : la destinée ne respectait pas plus ce seuil que les autres, la vie y faisait comme ailleurs déferler ses flots troubles et l'être noble qui avait écrit ceci : « sur le verre le plus plein peut encore flotter un pétale de rose et sur ce pétale de fleur dix mille anges peuvent trouver place », n'était pas à l'abri des égarements du siècle ; les passions faisaient rage, les tristesses projetaient leur ombre autour de lui. Maintenant que le voile s'était entr'ouvert devant les yeux d'Etzel, ce sanctuaire d'un grand-prêtre était désormais la demeure d'un homme comme les autres et, de même qu'on traverse un pont dont on sait un pilier vermoulu avec moins d'assurance, bien que de lourds véhicules le franchissent, il se sentait dorénavant le cœur serré ; le sol se dérobaît sous ses pas. Sur ces entrefaites, le jeune homme reparut et le pria aimablement d'entrer.

VII

La maison de Melchior Ghisels était le refuge de tous ceux qui étaient tourmentés, qui luttaien, qui aspiraien à un idéal, qui avaient besoin de conseils, le refuge des naufragés de la vie et des égarés. On allait à lui comme à un médecin célèbre ; souvent son cabinet ne désemplissait pas de midi à minuit. Il s'y rencontrait des gens de tous âges, hommes et femmes, gens de lettres, artistes, acteurs, étudiants, émigrants, hommes politiques, si bien que ses amis les plus intimes et sa femme étaient parfois obligés d'arrêter l'affluence des visiteurs. Depuis plusieurs années, il était très souffrant et ne pouvait plus supporter ces fatigues. Tous étaient suspendus à ses lèvres, étaien sous ses yeux les affaires les plus délicates de leur vie, lui exposaien leurs cas de conscience, leurs difficultés professionnelles : ils voulaient avoir son avis sur leurs travaux, l'entraînaient dans d'interminables discussions sur des problèmes touchant à l'art, à la religion, à la philosophie et il était bien rare qu'à la fin son interlocuteur ne s'inclinât pas devant une

parole d'autorité tombée de sa bouche. Il y avait, dans le nombre, des personnes qu'il ne connaissait pas particulièrement, pour qui il n'avait même pas de sympathie et dont la détresse morale, les difficultés matérielles l'occupaient des semaines, des mois durant. Ces gens disparaissaient sans laisser de traces ; en général il n'entendait plus jamais parler d'eux. Il n'en ressentait aucune déception ; il ne s'estimait pas non plus trahi ni trompé si quelqu'un qu'il avait aidé se soustrayait par la suite à son influence ou même le payait d'ingratitude. Cela aussi l'enrichissait. Non qu'il acquît par là plus d'expérience, mais son extraordinaire intuition de la vie en était encore augmentée, approfondie ; cela le portait à l'indulgence, à la clémence en quelque sorte et cela lui donnait surtout une telle compréhension des hommes et des choses qu'il devenait parfois incompréhensible à force de se contredire lui-même, pour se mettre à la place des autres. Chez eux, il ne prenait rien à la légère, pas même la nullité prétentieuse du dilettante, il n'était pas jusqu'à son ironie qui ne fût pour ainsi dire consciencieuse. En revanche, tout ce qu'il exprimait personnellement avait cette aisance que seule vous donne la parfaite maîtrise de tous vos moyens ; s'entretenir avec lui était un bonheur, justement en raison de cette aisance. Il paraissait uniquement vouloir se libérer de la lourde richesse qui se répandait dans ses paroles et il dispensait ainsi son obligé de toute reconnaissance. On ne faisait que recevoir et on avait l'air d'être aussi agissant, aussi compréhensif, aussi spirituel, aussi créateur et aussi expérimenté que lui. Sa personnalité morale tout entière était un organisme parfaitement agencé, commandé par un principe intérieur unique ; son intelligence et son âme n'étaient pas séparées par cet abîme béant et infranchissable qui rend impossible l'avènement d'un seul grand homme parmi des légions de talents prodigieux. Cela lui permettait d'attribuer un sens à tout événement, à tout ce qui arrivait à chacun, à toute œuvre, à toute destinée, sens né de sa pensée, que sa vie s'assimilait et qu'il rendait fécond, dépassant ainsi la connaissance stérile.

Le fait qu'Etzel, sans expérience, sans maturité d'esprit, presque enfant encore, s'était senti magnétiquement attiré, dès l'éveil de sa conscience morale, par un homme dont le caractère et la personnalité ne s'étaient révélés à lui que par le truchement des livres, porte à croire qu'un magnétiseur existait en lui aussi ; il n'importe qu'on l'appelle instinct ou sensibilité profonde. Il est vrai que ce même instinct avait accru sa timidité et son inquiétude à chaque pas qui le rapprochait de cet homme vénéré ; la scène entre les deux femmes n'avait qu'extériorisé le doute qui le rongait. Mais,

après tout, existait-il un seul homme sur terre, sans excepter le cœur le plus noble, l'esprit le plus vaste, qui pût lui apprendre ce qu'il fallait qu'il apprît, ce dont il fallait qu'il fût sûr pour trouver le moindre prix à la vie.

Il pénétra dans une grande pièce garnie de beaux meubles anciens et se trouva en face de Melchior Ghisels. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, d'une taille au-dessus de la moyenne, bien proportionné et aux gestes naturellement élégants et aisés. Il avait le visage rasé, des yeux très enfoncés au regard tranquille, pénétrant, méditatif et bon, une bouche mince extrêmement expressive, dont les lèvres restaient étroitement et presque douloureusement serrées lorsqu'il gardait le silence ; lorsqu'il parlait on eût dit que la nature, qui chez ses créatures hypertrophie les organes essentiels, les avait modelées, ces lèvres, pour former des mots, des mots gros de sens, rares, propres à cette bouche-là. Les deux oreilles charnues, écartées de la tête, faisaient auprès de ce noble visage une impression bizarre, presque désagréable. Mais de même que la bouche était faite pour parler, les oreilles, larges conques rouges, semblaient faites pour entendre, pour entendre bien, juste et beaucoup.

Invité à prendre un siège, Etzel s'assit discrètement et sans bruit, quelque peu à l'écart des autres visiteurs. Les visages qu'il regardait sans parti pris lui plurent presque tous ; aucun d'eux n'était vulgaire ou inexpressif. Il y avait quatre jeunes gens, un homme à cheveux blancs et une jeune fille qui, chose étrange, avait aussi les cheveux tout blancs. Ghisels s'était contenté de nommer le nouveau venu, se dispensant de tout autre cérémonial. De temps à autre, il l'effleurait d'un regard scrutateur, légèrement surpris, en levant un peu les sourcils épais qui bornaient son front de leurs deux bourrelets noirs. L'entretien commencé se poursuivait. Etzel n'entendait que la voix de Melchior Ghisels, il avait seulement l'impression vague d'un verbe châtié, d'une élocution facile, d'une forme agréable, il entendait seulement la voix et l'écoutait avec tant de ferveur, d'avidité qu'il tressaillait imperceptiblement chaque fois qu'elle se taisait et qu'il guettait impatiemment le moment où, sonore et couvrant les autres voix comme d'une aile sombre, à nouveau elle se faisait entendre. C'était alors une jouissance étrange, une étrange libération. Pendant les longues semaines d'entretiens décousus avec Warschauer-Waremme, Etzel s'était inconsciemment habitué à l'organe de celui-ci comme on peut s'habituer à une torture quotidienne ; il avait fini par ne plus pouvoir percevoir que cette voix-là ; c'est à peine s'il avait parlé à personne d'autre, il avait oublié le timbre, l'accent des paroles sincères, la

vibration paisible des mots qui viennent de l'âme. Cette différence lui était aussi sensible que celle qui existe entre une pièce d'or et un morceau de plomb qu'on laisse tomber sur une pierre pour en déceler la nature. « Êtes-vous souffrant ? lui demanda soudain Ghisels, vous êtes très pâle. Puis-je vous offrir quelque chose, un cordial ? » Etzel secoua la tête, remercia ; ses paroles trébuchaient l'une sur l'autre. Il sourit et son sourire parut plaire à Ghisels qui, un moment, lui posa la main sur l'épaule, et cela voulait dire : « Patientez un peu, on ne vous laissera pas partir sans vous avoir entendu. » Les visiteurs prirent congé, en effet, bientôt après ; la jeune fille aux cheveux blancs et le jeune homme aux lunettes de corne s'attardèrent quelques minutes encore ; Ghisels s'entretenait avec eux d'un ton enjoué. Lorsqu'ils furent enfin partis, la maîtresse de maison entra et engagea doucement Ghisels à s'étendre sur le divan ; il avait réellement l'air très fatigué. La femme attendit qu'il se fût allongé ; elle lui enveloppa les jambes d'une couverture en poil de chameau et lui demanda si elle ne devait pas ouvrir la fenêtre. Elle avait une façon bizarre de parler, entr'ouvrant à peine les lèvres et les dents ; ses paroles, et aussi sa démarche, son regard trahissaient l'effort et en quelque sorte l'habitude de la souffrance. De nouveau, Etzel eut l'impression d'être enveloppé d'un nuage de tristesse et de se mouvoir sur un terrain peu sûr. « J'espère que je ne vous gêne pas, balbutia-t-il. — Soyez sans crainte, dit Ghisels, et s'adressant à sa femme : Oui, chère amie, ouvre la fenêtre, la soirée est si belle ! » Elle ouvrit la fenêtre et sortit sans bruit. « Regardez », dit Ghisels en montrant le couchant. Etzel tourna ses regards de ce côté. Sous les fenêtres et jusqu'à l'horizon se déployait la houle d'un vert uni formée par les cimes des pins ; la maison semblait être la toute dernière ou la toute première de la ville. Au-dessus s'étendait un ciel lie de vin dans lequel, à intervalles réguliers, couraient des bandes de nuages pourpres et dorés, semblables à des poutres en feu. Tandis qu'Etzel, raidi par l'effort, rassemblait ses idées et se mettait à les exposer en hésitant, Ghisels ne détachait pas ses regards de ce spectacle sinistre et grandiose.

En quelques mots Etzel fait allusion à ses rapports avec l'œuvre de Ghisels. Pour ne point paraître présomptueux, il laisse seulement entrevoir que ces écrits ont eu une influence décisive sur sa conception des grands problèmes de la vie. Toutefois, il ne s'en est pas tenu à la réflexion spéculative, il est allé plus loin, car ces livres lui ont justement fait comprendre qu'il faut aller plus loin. (Melchior Ghisels redouble d'attention.) Voici ce qu'il en est. Son père appartient à la haute magistrature. Or, entre

son père et lui est né un sourd antagonisme qui, depuis un an environ, est arrivé à l'état aigu. Il lui a été de plus en plus difficile de s'adapter aux manières de voir de son père, à sa façon de concevoir la vie, à l'idée pétrifiée qu'il se fait du monde. Celui-ci est d'ailleurs un homme de valeur et de grand talent, droit, intègre, d'un esprit cultivé. Dès l'enfance, bien des échos de la vie publique du magistrat sont naturellement venus aux oreilles d'Etzel, des choses graves, très graves parfois qui, peu à peu, ont fait naître en lui un malaise intolérable. Tout autour de lui, la vie à la maison, le régime, tout enfin lui a semblé un défi à la nature et à la raison. Il ne voit pas d'autre terme que celui de dessèchement pour désigner la façon dont son père conçoit le droit et la justice. C'est une tradition morte, une loi sans âme (son élocution devient soudain facile et chaude). Il y a eu entre eux des explications, les explications ont entraîné la rupture. Il s'est réfugié chez des parents ; il n'a pu faire autrement que de secouer le fardeau de rapports désormais dénués de toute sincérité ; tant qu'il mangeait le pain de son père, il lui semblait être dans la dépendance paternelle. Pour l'instant, tout ce dont il a besoin, c'est de rasseoir son esprit, de se recueillir, de trouver le moyen de s'orienter un peu. On lit, on entend, on voit tant de choses troublantes, torturantes ; quand il pense au droit et à la justice, il a l'impression d'une peste morale, d'un obscurcissement général. Or si l'on ne peut à l'égard de soi-même et du monde savoir à quoi s'en tenir sur cette question, il est impossible à un jeune homme de donner de fermes assises à sa vie et c'est pourquoi il s'est décidé à solliciter les avis et les conseils de M. Ghisels.

Quel étrange garçon ! Même ici, en quelque sorte devant son maître, il taisait les faits qui l'avaient inéluctablement entraîné à agir, comme il les avait tus à Camille Raff et à Robert Thielemann. Et de même que dans son entretien avec celui-ci, il s'était retranché derrière la situation de sa mère, il donnait ici pour prétexte ses rapports avec son père. Était-ce par pudeur de l'acte, – cet acte dont les natures nobles souvent se défendent –, par crainte qu'on ne lui suscitât des obstacles, par manque de confiance en lui-même à cause de l'allure romanesque que son entreprise pouvait avoir aux yeux d'une personne « d'expérience » ? (Bien que depuis longtemps, il ne se souciait plus, oh ! mais là, plus du tout de l'expérience des gens qui en ont, et qu'il fût convaincu que jamais un Melchior Ghisels ne s'en constituerait le défenseur, lui qui l'avait qualifiée de monument dressé sur un tombeau) était-ce enfin par une sorte de superstition comme si, de sa discrétion, dépendait le succès, ou bien encore à cause de la vision obsédante du détenu dans sa prison ? Quoi

qu'il en soit, que ce fût pour l'une de ces raisons ou pour toutes ces raisons réunies, un obstacle plus fort que sa volonté et que sa résolution, plus fort que la confiance illimitée qu'il avait en Ghisels lui fermait la bouche. Celui-ci l'avait écouté avec un intérêt croissant. « Vous êtes très jeune, demanda-t-il indirectement, car Etzel lui paraissait encore plus jeune qu'il ne l'était. — J'aurai bientôt dix-sept ans », répondit Etzel. Ghisels fit un signe de tête. « Bien des jeunes gens de votre âge engagent dès aujourd'hui leur propre avenir, dit-il en joignant les mains derrière la nuque ; je serai le dernier à les en blâmer. L'heure présente ne nous offre pas grand'chose, mais anticiper présente d'immenses dangers. Cela me fait toujours un peu songer aux mariages d'enfants aux Indes ; à vingt ans, ces enfants ne sont plus que des ruines. » Il se tut un instant, puis poursuivit à tout hasard : « Vous me faites l'effet d'être tenu en haleine par un événement capital. » Etzel rougit jusqu'aux oreilles. « Sapristi, se dit-il, surpris et effrayé, en voici un qui sait lire en vous ou je ne m'y connais pas. » Mais Ghisels, d'un geste de la main, semblait prier le jeune homme de ne pas voir en sa remarque curiosité indiscrete ou essai de pression. « Laissez, cela n'a pas d'importance. Ce qui vous amène ici n'est pas nouveau pour moi, hélas ! C'est une crise qui ne se contente plus de troubler superficiellement l'eau d'un étang. Il y a quelques années encore on pouvait se consoler et se dire : ici, c'est un cas isolé, là, c'en est un autre ; on en prend son parti, on le peut lorsqu'il ne s'agit que de cas isolés, mais aujourd'hui l'ébranlement menace l'œuvre tout entière que nous avons mis deux mille ans à édifier. Un désir de destruction profond et morbide se manifeste dans les rangs de ceux qui vibrent devant les grands problèmes. Si l'on ne peut y remédier (et j'ai peur qu'il ne soit déjà trop tard) il faut s'attendre d'ici cinquante ans à un cataclysme effroyable qui dépassera en horreur toutes les guerres et toutes les révolutions que nous avons vues jusqu'ici. Il est étrange que la destruction émane souvent de ceux-là mêmes qui se croient les gardiens des biens considérés comme les plus sacrés. Il est clair qu'il en est de même dans votre cas, dans votre désaccord avec votre père. Je m'en suis maintes fois entretenu avec mes amis. La plupart en rendaient responsable la politique, ce que nous appelons aujourd'hui la politique, chancre rongeur, qui détruit tout ce qui unit les hommes. Oh ! je l'ai observé bien souvent. Je puis aussi me servir d'une autre comparaison. C'est un brasier où le cœur de notre jeunesse se consume et durcit comme une scorie. » Etzel, les paumes jointes entre les genoux, se pencha en avant et repartit vivement : « Je comprends, vous parlez de la politique en somme

comme de la discipline sociale... » Ghisels sourit. « Oui, d'une discipline sociale mal entendue, ou d'une discipline qui fait défaut. Tout ce qui tend à établir un ordre reposant sur la violence... — Certainement. Je l'ai toujours senti et c'est pourquoi je n'ai jamais pu m'y plier. On vous demande toujours quelles sont vos opinions. Pourvu que vous ayez les opinions désirées, libre à vous d'agir en canaille. Je ne sais si je puis dire "nous". Je préférerais ne pas le faire. J'ai vu jouer un jour un drame moderne où, sur la scène, un lycéen disait, toute la soirée : nous... nous... nous réclamons ceci..., nous pensons cela..., nous suivons telle ou telle voie. C'était parfaitement ridicule. — En effet, interrompit Ghisels avec une aimable ironie, on a pris cette habitude comme si le mérite suprême consistait à avoir vingt ans, c'est un jugement anormal que nous autres hommes de quarante à cinquante ans avons d'ailleurs contribué à répandre. Et pourtant un même esprit se retrouve chez tous, parce que tous ont au cœur un même désespoir. Mais vous vouliez dire encore quelque chose... — Non, rien d'autre que ce que vous venez de dire », répliqua Etzel qu'une véritable griserie envahissait ; ses traits s'animaient, son visage se colorait ; il ne sentait plus ni fièvre ni douleur ; « je voulais seulement dire qu'il nous est impossible de ne pas désespérer quand nous voyons la justice bafouée. N'est-ce pas sur elle que tout repose ? On lit dans les vieux livres que les soldats pleuraient lorsque le drapeau du régiment était déshonoré. Et nous, alors, que ferons-nous si le seul drapeau vers lequel nous élevions nos regards est tous les jours souillé et cela par les porte-drapeau eux-mêmes ? La justice, il me semble, c'est le cœur palpitant du monde. Dites, est-ce vrai, oui ou non ? — C'est vrai, mon cher ami, affirma Ghisels. La justice et l'amour étaient à l'origine unis par des liens fraternels. Dans notre civilisation, ils ne sont même plus parents éloignés. On peut donner à cet état de choses bien des explications sans rien expliquer du tout. Nous n'avons pas de peuple, de peuple constituant le corps de la nation et, par suite, ce que nous appelons démocratie se réduit à une collectivité amorphe qui ne peut s'organiser ni s'élever judicieusement, et qui étouffe tout idéalisme. Peut-être nous faudrait-il un César. Mais d'où viendra-t-il ? Il faut redouter le chaos qui seul peut le faire surgir. À ce moment-là, ce que les meilleurs peuvent faire de mieux, c'est de commenter le tremblement de terre. Le reste n'est que... ceci ! » Il souffla sur le dos de sa main comme pour en chasser un léger duvet. « Je voudrais seulement vous dire une chose encore, poursuivit-il ; réfléchissez-y un peu, peut-être cela vous aidera-t-il à faire un pas en avant. Songez que nous ne pouvons avancer que lentement,

lentement, pas à pas et qu'entre chaque pas et le suivant, il y a toute la faiblesse, tous les manquements, toutes les erreurs, de nobles erreurs parfois, dont nous nous rendons coupables. Ce n'est pas une doctrine salvatrice, ni une vérité puissante que je vous donne là, comme je vous le disais, c'est une indication, un léger secours. Ce que je veux dire, c'est que le bien et le mal ne se déterminent pas dans les rapports des hommes entre eux, mais uniquement dans les rapports de l'homme avec lui-même. Comprenez-vous ? — Oui, je comprends, dit Etzel en baissant les yeux, mais... ne me prenez pas pour un sot... il faut que je vous dise... c'est un simple exemple... Si mon ami ou le père de mon ami... ou bien quelqu'un qui me touche de près, ou si vous voulez, qui ne me touche pas de près, si ce quelqu'un se trouve injustement en prison et que je... que dois-je faire alors ?..., de quelle utilité me seront ici mes rapports avec moi-même ? Je ne puis alors exiger qu'une chose : le droit, la justice. Dois-je le laisser languir en prison ? Dois-je l'oublier ? Dois-je dire : est-ce que cela me regarde ? Que faire ? Qu'est-ce que c'est que la justice, si je n'arrive pas à la faire triompher, moi, moi Etzel Andergast ? »

Il s'était levé involontairement et mettait ses yeux dans les yeux de Ghisels comme s'il exigeait de lui et sur-le-champ droit et justice. Ghisels, toujours allongé, se dressa sur son séant. Un instant il soutint le regard du jeune homme, puis porta les yeux vers le ciel éteint, et, tout bas, il dit en écartant les bras : « Je n'ai rien d'autre à répondre que ceci : pardonnez-moi, je ne suis qu'un homme, un faible roseau. » Pendant un instant son visage eut l'expression torturée du Christ en croix de Mathias Grunewald. Alors Etzel courba la tête comme atteint d'un grand coup. Il comprit en un éclair la grandeur de la réponse et aussi le renoncement infini qu'elle contenait. Et son cœur alourdi soudain comprit encore une chose : les dix mille anges sur la feuille de rose n'étaient qu'une métaphore, une image poétique, un beau symbole mystérieux, rien de plus, hélas ! non, rien de plus...

La porte de la chambre voisine s'ouvrit et dans le rectangle de lumière apparut la silhouette sombre de la maîtresse de maison. « Il faut venir à table maintenant, Ghisels », dit-elle de sa voix blanche et fêlée. Melchior Ghisels se leva péniblement, comme font ceux qui souffrent ; il tendit la main à Etzel et la lui serra avec une émotion presque douloureuse. Il s'en fallut de peu qu'Etzel ne lui baisât la main. En bas, dans la rue, un taxi passait, il fit un signe, s'y laissa choir presque sans connaissance, quand la voiture s'arrêta au coin de la maison.

Chapitre douze

I

Lorsque après une nuit d'insomnie imputable peut-être au lit exécrable de l'auberge – l'âme spartiate du procureur général n'était pourtant pas habituée à tenir compte de pareilles contingences – M. d'Andergast pénétra à sept heures dans la cellule, Maurizius était à sa table, en train de lire. Le détenu posa le livre, se leva et une étrange raideur l'immobilisa tandis qu'il regardait le geôlier fermer la porte. Le visage bouffi d'alcool du gardien marquait un étonnement curieux. « Bonjour, dit M. d'Andergast en affectant un ton bon enfant qui ne trompa pas le prisonnier. — Bonjour, répondit celui-ci du ton d'un soldat à son supérieur. — Vous êtes-vous bien reposé ? » Maurizius s'inclina. « Peut-on vous demander ce que vous lisez ? » M. d'Andergast prit le livre ; c'était la chronique de la ville de Rothenbourg de Sébastien Dehner. « Ah ! cela vous intéresse ? Inutile de le demander puisque je vois que cela vous occupe. — Ce livre montre clairement la manière dont le peuple vivait autrefois, ou plutôt la manière dont on l'empêchait de vivre. — Hum ! je ne sais pas trop. La vie du peuple était plus intense dans ces temps-là qu'aujourd'hui. — Plus patiente en tout cas. Quand on pillait leurs demeures et qu'on assommait leur bétail, ils portaient plainte auprès de l'empereur et quand l'empereur ne venait pas à leur aide, ils organisaient des processions de suppliants. Les hommes ont toujours été très patients, ils le sont encore. C'est de la patience des gens que se prévalent tous les gouvernements ; c'est ce qui leur permet de se maintenir. » M. d'Andergast fronça le sourcil. « Vous êtes amer, dit-il, visiblement déterminé à être indulgent ; mais nous n'allons pas perdre notre temps en vaines polémiques. Vous aviez l'intention... j'espère que vous n'avez pas changé d'idée. Vous voyez, j'accepte votre proposition et suis à vous pour toute la journée. » De nouveau

l'étrange raideur reparut. Il déclara, le regard fixe : « Ce que j'ai promis, je le tiendrai. » Il était appuyé au mur. M. d'Andergast tira la chaise près de la fenêtre et s'y assit. Il fit à l'adresse de Maurizius un geste cordial de la main qui, comme au début de leur entretien, l'invitait à prendre place lui aussi. Maurizius parut ne pas le voir ; il resta debout, près de la muraille. Ses paupières se fermèrent à demi, ses petites dents mordillèrent sa lèvre supérieure finement arquée ; à plusieurs reprises, il se passa nerveusement la main sur le front et se mit à parler d'une voix basse qui parfois s'étouffait au point qu'on avait peine à l'entendre.

II

Il peut indiquer avec précision le jour où il a vu Anna pour la première fois. C'était le 19 septembre 1904, un lundi. « Je rentrais de la Faculté, dit-il, il y avait dans l'antichambre un manteau de femme doublé de fourrure d'où s'exhalait un parfum, un doux parfum de verveine... il m'arrive encore de le sentir en rêve. » Il s'arrête comme pour le humer. (Le début de son récit sera d'ailleurs souvent entrecoupé d'hésitations, de silences ; la pensée se reporte en arrière, fouille dans le passé, tel celui qui plonge la main dans l'eau pour en retirer péniblement, avec une sorte de peur, des objets engloutis. Ceci est naturellement impossible à rendre, même approximativement.) En entrant dans la chambre il voit les deux sœurs assises l'une en face de l'autre ; sa femme dit en souriant : « C'est Anna. » Il ne peut dissimuler sa surprise. Il a beaucoup entendu parler de la beauté d'Anna, et, sur ce point, il s'attend à être émerveillé ; (il est en effet préparé à son arrivée), il est néanmoins surpris à sa vue. Elle est plus belle qu'il ne s'y attendait et, en tout cas, différente. Sa présence provoque un malaise ; la pensée surtout de l'avoir pour compagne dans la maison lui est désagréable. Abstraction faite du dérangement qu'un hôte apporte dans toute intimité paisible, cette jeune fille de dix-huit à vingt ans a, dans sa personne, quelque chose qui force et retient l'attention. On ne saurait dire exactement ce que c'est, on le sent seulement. Les jours suivants, il trouve Anna peu aimable, il ne peut s'empêcher d'en faire la remarque à sa femme ; il cite plusieurs occasions où les façons hautaines d'Anna l'ont agacé, on dirait même qu'elle recherche ces occasions de se montrer hautaine. « Elle me traite comme si j'avais un vol sur la conscience », dit-il à Elli. Celle-ci essaie d'excuser sa sœur ; elle se sent sa protectrice ; mais il

devine bien que les deux femmes ne se comprennent pas. Elli admire chez Anna la beauté que tout le monde admire, elle s'efforce de l'aider par tous les moyens possibles ; Anna a des soucis matériels et sa situation difficile fait un devoir à Elli de prendre sa cause en main, mais il est impossible d'oublier les vingt ans qui les séparent ; une sœur ne peut attendre de sa sœur qu'elle se range sous sa dépendance ; d'ailleurs Anna n'y est pas disposée le moins du monde. Lui observe et se tient dans l'ombre. Il prend plaisir à critiquer sa belle-sœur. L'habitude qu'elle a d'aller tous les dimanches à confesse l'agace tout particulièrement. Un jour qu'il se laisse entraîner à faire une observation ironique à ce sujet : « Un impie n'a pas le droit de se mêler de parler d'un sacrement », rétorque-t-elle. Le soir du même jour il leur lit, à elle et à Elli, un essai qu'il vient de terminer sur les paysages de Dürer. Ce travail semble faire impression sur Anna ; ils le discutent. « Diras-tu que celui qui a écrit ceci est un impie ? interroge-t-il. Ou alors qu'est-ce qu'un impie ? » Elle garde le silence et paraît réfléchir. Elle a toujours sur les lèvres un sourire indéfinissable qui, pour ceux qui vivent toujours près d'elle, devient un sourire stéréotypé, désagréable. C'est une réponse toute prête à une foule de choses : compliments, conseils, services rendus, contradiction, invite à parler ; c'est une attitude qui tient vaguement le milieu entre la gêne et la moquerie. Maurizius s'attache à analyser ce sourire. Pour lui, c'est tout à fait un sourire de jeune fille, prude et irrespectueux. « Il est, explique-t-il, une insolence qu'on ne rencontre et qu'on ne tolère que chez les jeunes filles de dix-huit ans. Si l'on avait pu détacher ce sourire de ses lèvres comme on arrache une étiquette d'une boîte, je suis sûr qu'on aurait découvert un défaut, une fêlure dans l'email, précise-t-il, l'air pensif. Mais ne nous y arrêtons pas plus longtemps. » (Il est visible que Maurizius s'applique à évoquer nettement la personnalité d'Anna à qui M. d'Andergast ne peut jusqu'ici rien trouver d'attachant, et il rappelle immédiatement un souvenir caractéristique.) Un matin, Elli lui dit : « Figure-toi qu'Anna ne veut pas rester chez nous. — Ah ! nous ne sommes sans doute pas des gens assez chics pour elle, répond-il. Peuh ! le vieux Jahn n'habitait pas un palais non plus à Cologne. — Ce n'est pas cela, répond Elli avec embarras, elle n'aime pas avoir sa chambre à côté de notre chambre à coucher ; d'ailleurs j'ai déjà, sur ses instances, placé l'armoire devant la porte et bourré l'intervalle avec des matelas ; cela ne suffit pas, cela lui est pénible. » Maurizius trouve pareille pruderie odieuse. Elli est obligée de calmer son indignation, Anna a été élevée au couvent, il faut lui pardonner son exagération. « Oui, c'est son

esprit catholique », reconnaît-il d'un ton réprobateur, et, fort de son expérience de viveur, il répète ce lieu commun que des yeux pudiquement baissés cachent souvent une imagination dévergondée. Mais les yeux d'Anna sont loin d'être pudiquement baissés ; son regard embrasse bien au contraire choses et gens avec une franchise sans indulgence (au-dessus du sourire dont je vous ai parlé) comme si les choses les plus secrètes ne lui étaient pas étrangères. On ne sait d'ailleurs pas à quoi s'en tenir avec elle. Elle n'est à sa place nulle part, ni avec la bourgeoisie, ni dans le grand monde, dans la bohème non plus, dans le demi-monde encore bien moins. Elle n'est pas amusante, elle ne sait pas mener une conversation, elle a peu de lecture ; en société, elle ne joue qu'un rôle effacé. Elle n'a que sa beauté alors ? On s'en lasse. À la longue, cela ennuie. Et pourtant, pourtant... c'est une eau profonde, un abîme où l'on se noie. Elle ne peut supporter la moindre parole équivoque, le moindre sous-entendu dans la conversation, et ce trait de caractère la rend peu sociable. Cette horreur qu'elle avoue sans ambages suscite un jour une querelle avec Elli et une discussion avec lui, Léonard. Elli avait à dîner quelques invités, un M. de Buchenau entre autres, plus tard ami intime de Waremmes, riche sportsman et collectionneur, plus très jeune, fort spirituel, cynique, narrateur très apprécié d'anecdotes osées. Il ne manque pas d'en raconter ce soir-là ; ses histoires deviennent de plus en plus scabreuses ; tandis qu'à mots à peine couverts, il rapporte une anecdote graveleuse (habitué à trouver un auditoire blasé, il ne recule pas devant les propos les plus crus), Anna se lève de l'air de quelqu'un qui vient seulement de comprendre ce que la conversation a d'inconvenant, attache sur Buchenau interloqué un regard qui arrête la parole sur ses lèvres et elle quitte la pièce pour ne plus y rentrer. Le lendemain, Elli lui demande raison de sa conduite, lui déclare qu'il n'est pas dans l'habitude des grandes personnes de s'amuser en racontant du bout des lèvres des histoires de bonnes sœurs ; qu'elle ne permettra pas qu'on soit grossier envers ses invités, et ainsi de suite ; pour terminer elle en appelle au jugement de Léonard. Anna fixe dans le vide le regard énigmatique de ses yeux clairs ; on pourrait croire qu'elle cherche le visage de Maurizius, mais c'est dans la direction de son genou qu'elle regarde, et, en même temps, elle sourit d'un sourire étrange et somnolent. Il se garde de rien dire, cette scène lui est pénible ; pour la première fois, il ne peut donner tort à sa belle-sœur. Elli lance à Anna par-dessus l'épaule : « Je crois vraiment que tu es si infatuée de ta personne que tu ne sens pas quand tu blesses quelqu'un. » Alors Anna de répondre : « Dis donc, toi ! » « Je me

rappelle, dit Maurizius, que ces trois mots me firent frémir. On eût juré, j'en ai encore l'accent dans l'oreille, un aveugle stupéfait de s'entendre dire qu'il louche. Peut-être cela vous surprend-il que je puisse rapporter tout ceci aussi exactement ? et je vous affirme que pas un mot n'est modifié ni inventé, j'ai chaque syllabe gravée dans la mémoire, je pourrais dessiner chaque expression de sa physionomie ; il arrive seulement qu'un détail ne soit plus à sa place ; à part cela tout est aussi vivant que si les choses dataient d'hier. »

Maurizius s'éloigna de quelques pas de la muraille, mais y revint aussitôt, comme si une guérite s'y trouvait qui le protégeât de dangers connus de lui seul. M. d'Andergast, les mains jointes sur ses jambes croisées, la tête tournée vers la fenêtre et légèrement inclinée, était gêné par des coups de marteau sourds, qui montaient de la cour de la prison et le forçaient à redoubler d'attention pour ne pas perdre un mot de ce que disait la voix incolore près de la muraille. Les faits lui étaient connus jusqu'à un certain point, du moins éveillaient-ils le souvenir de faits connus, mais, par ailleurs, ils étaient tout nouveaux pour lui. Il éprouvait en quelque sorte l'impression qu'on a en lisant un livre dont le contenu ne vous est connu que par une analyse détaillée, des articles de journaux ou un commentaire. On est effrayé de voir que l'analyse, pour fidèle qu'elle soit, n'a pour ainsi dire aucune ressemblance avec la vie du livre même, avec les événements vécus et leurs effets immédiats. Chose étrange, il remarquait que cette constatation le contrariait et accroissait l'angoisse où le plongeait depuis un certain nombre de jours l'incertitude de son jugement et de ses idées.

III

Maurizius, avec le même regard morne et fixe qu'il a eu jusqu'ici, en vient à parler de sa première conversation intime avec sa jeune belle-sœur. Il paraît sentir que le sujet de son entretien avec Anna n'a pas grande importance. Ce qui importe, c'est ce à quoi cette conversation a conduit. Le moindre incident devient ici un maillon de la chaîne. Il va sans dire qu'elle a entendu parler de son passé de séducteur et d'aventurier ; il ne s'en soucie pas le moins du monde ! d'après ses idées d'alors, une réputation comme la sienne devait en effet contribuer plutôt à rendre un homme intéressant qu'à jeter sur lui le discrédit. Elle ne croit pas au fond qu'il se soit amendé depuis son mariage et elle le tient toujours pour un homme sujet à caution. Tant pis, personne ne l'a

chargée de le juger, sa morale n'est pas la sienne à lui, et il verra aux moyens de se passer de son approbation et de sa sympathie. Qu'est-elle donc, après tout ? une jeune personne prétentieuse qui vit du crédit que lui procure son beau visage. Malgré tout, le dédain qu'il perçoit en elle le tracasse ; il ne peut en prendre son parti ; ce dédain lui ôte le sommeil, empoisonne ses loisirs ; il voit sans cesse ses sourcils légèrement froncés au-dessus des yeux bruns au regard d'acier. Il glisse, nous l'avons dit, assez rapidement sur tout ceci. Les choses n'ont différé en rien de ce qu'elles sont dans mille autres cas semblables. Il constate d'ailleurs que, jusqu'à un moment précis, ni sa vie ni sa personne ne sont jamais sorties de la banalité courante. Puis, subitement, ce moment précis arrive ; le destin l'a agrippé. Il est arrivé droit sur lui comme un énorme bloc de rocher. Un éclair de temps auparavant, on ne soupçonnait même pas l'existence de ce colosse, la fatalité. (« Ne trouvez-vous pas, interroge-t-il dans le vide, que ce qu'on nomme la fatalité prend le plus souvent naissance en dehors de nous, d'une manière insidieuse et cruelle et, en un certain sens, nous dépasse aussi ? On continue stupidement à s'amuser à des riens et puis, le jour où l'on se sent perdu, on est épouvanté de reconnaître : ah ! c'est la fatalité ! C'est ce qui m'est arrivé à moi. ») La parole qu'Anna lui jette au cours de l'entretien : « Mais tu t'es vendu ! » le frappe en plein visage comme un soufflet. Tout d'abord il reste suffoqué devant elle ; il se sent méconnu, outragé. Quant à elle, elle paraît regretter cette insulte et c'est avec émotion qu'elle l'écoute repousser cet outrage en déployant toute son éloquence. Lorsqu'ils se séparent, elle lui tend la main, et son silence contient tout ensemble une prière et une promesse. L'a-t-il convaincue ? C'est douteux, et il garde de cette scène une impression de malaise. Un frisson de désespoir le secoue : il reconnaît soudain qu'elle a raison. Réveil gros de conséquences. Il se voit désormais obligé de replâtrer chaque mensonge par un autre, d'accumuler mensonges sur mensonges jusqu'à en étouffer. L'histoire de la lettre anonyme que lui-même a écrite marque le point de départ de la course à l'abîme. – Ici il s'égara de nouveau dans de sombres réflexions et s'étendit sur la distinction entre le mensonge en paroles et le mensonge en actions, y voyant la même différence qu'entre un bacille inoffensif dans certaines conditions et un organisme infecté. Une malédiction pèse sur l'homme qui épouse une femme sans l'aimer ; c'est une faute qu'il ne peut réparer et qui le conduit irrémédiablement à sa perte, surtout si, comme dans son cas à lui, elle entraîne la perte de sa femme. Plus les motifs qu'il s'est attribués sont nobles, plus les répercussions sont

désastreuses. Il s'est imaginé agir sagement en épousant Elli et il ne possédait même pas la connaissance la plus superficielle de sa nature. Si c'était habile calcul de sa part, c'était nettement une infamie quelles que fussent ses intentions nobles ou soi-disant nobles, et si c'était légèreté d'esprit et fatalisme insouciant, il avait encore bien moins le droit de s'étonner des souffrances qui le frappèrent par la suite. Non, il n'y avait rien là qui fût de nature à surprendre. Quand un homme se donne, et, par restriction mentale, exclut son âme de ce don, tout en acceptant l'âme de l'autre comme s'il s'agissait d'un échange loyal, il commet un crime, le pire peut-être qui se puisse commettre. On a beau se dire pour se disculper : « Je ne savais pas », la faute n'en est pas atténuée d'un iota ; tu avais à le savoir. C'est ici que l'adage : « Nul n'est censé ignorer la loi » prend toute sa valeur. L'ignorance de la loi, quelle loi ? Celle qu'on porte en soi. Celle-là, on est tenu de la connaître.

Maurizius s'effondra complètement, mais une demi-minute seulement. Tandis que M. d'Andergast avec un reste de méfiance songeait à ce condamné (quel sens profond ce mot prenait soudain !) qui se déchirait l'âme, celui-ci poursuivait déjà son récit. — Peu de jours après sa discussion avec Anna, il reçoit de son avoué de Suisse une lettre lui annonçant la naissance de sa fille Hildegarde et l'informant des exigences de son ancienne maîtresse. Il sait qu'elle est à l'agonie, qu'elle se trouve dans le plus complet dénuement. Il se voit au milieu d'inextricables difficultés. Sa première pensée est : Anna. Il avoue que, abstraction faite de l'embarras terrible où il s'est trouvé, il a éprouvé le désir irrésistible, morbide même, de mêler Anna à cette affaire. Leurs rapports sont maintenant assez cordiaux ; elle lui a raconté bien des choses de sa vie, rien qui tire à conséquence, il est vrai ; rien qui lui ait permis de voir au fond de son âme, Anna reste pour lui lettre close ; elle a discuté avec lui de projets d'avenir ; elle se met à manifester de l'intérêt pour ses travaux et le stupéfie parfois par la justesse implacable de ses remarques ; cela l'encourage à tenter une démarche dont il n'examine pas la portée, qu'il risque simplement, comme on risque son enjeu à la roulette. Elle l'écoute, ne dit rien ; s'en va. Le voilà en proie à une inquiétude plus grande encore. Aurait-il de nouveau perdu son estime, sa sympathie ? Deux heures plus tard, elle lui donne par téléphone rendez-vous sur la promenade, se déclare prête à aller en Suisse chercher l'enfant et à la conduire à Londres chez son amie, Mrs Caspot. Elle ne lui laisse pas le temps de poser des questions, de demander des détails, elle en a décidé ainsi, cela se fera ; il n'y a qu'à se

procurer de l'argent pour payer le voyage et les gages de la garde qu'elle emmènera. Les bras lui en tombent ; il ne l'aurait pas crue capable d'autant de célérité et il ne l'en admire que davantage. Sous sa froideur, sous ce *noli me tangere* hautain et méfiant, dorment des instincts maternels, des sentiments compatissants ; peut-être aussi accueille-t-elle avec plaisir l'occasion de lui faire oublier l'injustice avec laquelle elle l'a jugé. Chimères. Elle désirait partir, voilà tout. Ses voyages en Suisse et en Angleterre, autant le dire tout de suite, sont des tentatives d'évasion ; rien que des tentatives, il est vrai, mais pourtant des moyens de gagner du temps et d'espérer l'intervention d'un hasard providentiel. Par la suite, elle s'est certainement intéressée à la petite Hildegarde avec une passion incompréhensible ; aux heures les plus sombres de la période qui a suivi, elle n'a jamais cessé de s'occuper d'elle, comme si elle avait là une planche où se raccrocher, un refuge suprême contre la fièvre et les tourments, mais à l'époque où elle a pris cette décision, seule la peur l'a fait agir. Ce changement n'échappe pas à Léonard. Le désarroi est en elle ; elle rit sans raison ; au milieu de ses préparatifs de voyage, une demi-heure avant le départ du train, elle se souvient qu'elle a oublié son bracelet-montre à la bibliothèque de la Faculté et elle en a presque une crise de larmes ; il a toutes les peines du monde à la calmer ; il la presse de lui expliquer les raisons de son trouble ; effrayée, elle élude ses questions, finit par dire comme un pénible aveu que ses crises en sont cause. Depuis un an, dit-elle, elle n'en a pas eu, mais elle sent qu'elles reviennent, le poids qui pèse constamment sur son cerveau en est le signe avant-coureur. C'est vrai ; et cela ne l'est pas. Il les connaîtra, ces crises, mais Anna ne les redoute pas autant qu'elle veut bien le dire ; c'est autre chose qui l'opprime, autre chose dont elle ne parle pas, les mots ne peuvent franchir ses lèvres. Il faudra longtemps, bien longtemps avant qu'il l'apprenne, et le jour où il l'apprendra, il sera trop tard, il sera déjà en pleine fournaise. « À cette époque-là, peut-être aurais-je encore pu lutter. Si quelqu'un m'avait dit : si tu tiens à la vie, pars avec elle, cache-toi avec elle, ne te montre plus dans ton pays, ni dans ta ville, ni dans ta maison, disparais, meurs au monde qui jusqu'ici a été le tien ; peut-être l'aurais-je fait, car à cette époque-là elle m'était déjà... grand Dieu, elle m'était déjà... non, il n'y a pas de mots pour le dire ; peut-être aurais-je pu l'y décider, qui sait ? Mais rien de tout cela n'est arrivé, parce que ces choses-là n'arrivent jamais. Celui qui vous soufflerait pareil conseil vous épargnerait les tourments de la vie et de la mort ; mais certaines choses sont inéluctablement inscrites au livre de votre destinée,

voilà la vérité... » Il s'interrompit, s'approcha de la table, saisit la cruche, remplit le verre qu'il but d'un trait. Il demeura un long temps silencieux, les deux bras appuyés sur la table, le visage tendu en avant. « Alors, Waremmé, dit M. d'Andergast tranquillement. — Ah ! oui, Waremmé. »

IV

Craignant que Maurizius, pour une cause quelconque, soit que son émotion fût trop forte, soit que ses souvenirs se fussent estompés, ne perdît toute envie de poursuivre son récit, et voulant, par des questions rapides où il mettrait autant d'intérêt que possible, l'aider à vaincre cette hésitation malencontreuse, M. d'Andergast demanda après un silence : « Si j'ai bien compris, il était survenu à l'improviste ? — C'est bien cela. — Et Anna Jahn connaissait déjà son arrivée lorsque vous lui avez avoué l'histoire de l'enfant ? — Oui, elle savait déjà qu'il avait découvert sa trace. — Comment... découvert sa trace ? Alors il la poursuivait en quelque sorte ? — S'il ne la poursuivait pas exactement, il essayait du moins de la retrouver. Il ne lui était pas difficile d'apprendre qu'elle demeurait chez nous. — Certainement, mais quels motifs avait-elle de se cacher, et même de le craindre ? » Maurizius garda le silence. « Bon, je veux admettre, reprit M. d'Andergast, qu'elle avait une raison, la meilleure des raisons, bien que je ne puisse absolument pas imaginer laquelle ; pourquoi alors n'a-t-elle pas saisi l'occasion que vous lui fournissiez ? Pourquoi est-elle revenue ? Il eût été facile de trouver un prétexte plausible de rester à l'étranger ; elle n'avait qu'à vous écrire, par exemple, que la petite était malade ou bien que Mrs Caspot était absente ou n'offrait pas toutes les garanties désirables. Vous n'auriez certainement élevé aucune objection à ce qu'elle remît son retour à une date indéterminée. Cela lui aurait fait gagner du temps sans éveiller aucun soupçon. — C'est très bien raisonné ; mais elle ne le pouvait pas. — Pourquoi donc ? — Parce que... parce qu'il l'avait envoûtée. » M. d'Andergast prit un air incrédule. « Envoûté, lui ! Bah ! que dites-vous là ? Cela ne se voit que dans les drames des petits théâtres des boulevards. À une certaine époque l'un d'eux fit fureur ; vous vous le rappelez, peut-être, il s'appelait *Trilby*, pitoyable camelote. Il y avait dans la pièce un certain Svengali, une espèce de sorcier lui aussi. Tout cela, voyez-vous, ce sont des histoires de brigands. Pour ma part, je n'ai jamais pu m'assurer que ces

choses-là arrivent dans la vie. Envoûtée ?..., expliquez-vous plus clairement. » Maurizius secoua la tête sans lever les yeux. « Cela ne s'explique pas. Des histoires de brigands, dites-vous. Possible : oui, j'ai vu *Trilby* un jour. Ces balivernes-là renferment parfois des idées qui répondent à des réalités du moment. — Comment avez-vous fait la connaissance de Waremme ? Ce n'est pas par Anna Jahn, d'après le dossier. — Non, ce n'est pas par elle. Quelques jours avant son retour, je rencontrai dans la rue M. de Buchenau qui me dit : "Monsieur Maurizius, il faut que vous veniez aujourd'hui prendre le thé chez nous ; vous y rencontrerez un homme comme vous n'en avez jamais vu, un polyglotte, un nouveau Winckelmann, un poète, un favori des dieux." Ce furent là ses propres termes. Comme je connaissais Buchenau pour un sceptique que personne n'avait jamais vu emballé par quoi que ce fût, ces paroles excitèrent ma curiosité et j'y allai. C'était vrai, jamais je n'avais rien vu de semblable. — À ce moment, vous ignoriez encore ses rapports avec Mlle Jahn ? — Oui. Le dimanche suivant, c'était le 27 novembre, je le vis à la revue avec Anna. Il me salua avec beaucoup d'empressement, tous deux s'arrêtèrent et je les accompagnai. — Est-ce à partir de ce jour-là que s'établirent vos relations d'amitié à trois ? — Oui. — Il faut donc que la première appréhension de Mlle Jahn, pour employer le mot le plus anodin, se soit calmée peu à peu. C'était plutôt une idée, de l'hystérie ? — Grand Dieu du ciel ! » murmura Maurizius. M. d'Andergast le regarda, intrigué. Maurizius passa l'index dans son col, comme s'il étouffait. « Ou bien avez-vous l'impression que quelque chose de... décisif s'était passé entre eux ? — Oh ! oui, répliqua Maurizius d'une voix éteinte, oh ! oui, quelque chose d'affreusement décisif. » Il se retint au rebord de la table. M. d'Andergast attendait ; il sentait son cœur battre violemment. « Quelque chose... », poursuivit Maurizius ; soudain sa voix durcit : « Il l'avait violée. » M. d'Andergast bondit : « Ça ! par exemple, s'écria-t-il, perdant pour la première fois tout contrôle sur lui-même, c'est fou... vous l'avez rêvé. — Il l'avait violée quand elle avait dix-sept ans », reprit Maurizius d'une voix sourde. Il se cramponnait si convulsivement au rebord de la table que les jointures de ses doigts en étaient toutes blanches.

Un ordre sec retentit dans la cour. Les coups de marteau reprirent qui, depuis une demi-heure, avaient cessé. Un vol d'hirondelles traversa le ciel bleu matinal. M. d'Andergast se rassit. Il cherchait ses mots. « Il s'agit sans doute ici, hasarda-t-il, d'une de ces fausses déclarations si courantes. Notre expérience nous prouve que les viols sont extrêmement rares. La victime

reste généralement dans un état d'esprit qui l'abuse sur ce qui s'est passé et l'incite à formuler une accusation dénuée de fondement. » Cette digression juridique n'arracha à Maurizius qu'un pâle sourire : « Vous vous trompez, répondit-il, le délit fut consommé. » Puis, après un profond soupir : « C'est bizarre quand même que... — Pourquoi bizarre ? que voulez-vous dire ? — Ceci : que le dossier du procès est sans doute aussi volumineux qu'un traité d'histoire en plusieurs tomes et que l'homme qui, en un sens, a été l'auteur responsable de ce travail ne peut qu'avouer son ignorance dès qu'il s'agit d'un fait qui ne crève pas les yeux. C'est bien la vérité, vous ne pouvez le nier. Pardonnez-moi, je ne voudrais pas vous froisser, mais peut-être verrez-vous vous-même par là ce qu'il en est en réalité de la justice et de la procédure. La balance de Thémis, mon Dieu... ce n'est pas un instrument délicat ; c'est un levier massif qui ne s'ébranle que lorsque des poids d'un quintal sont jetés dans les plateaux. Pardonnez-moi, c'est simplement une idée qui me traverse l'esprit. » M. d'Andergast prit le parti d'ignorer l'attaque. « Ce que je ne comprends pas, c'est que vous ayez pu l'apprendre, dit-il. Mlle Jahn ne peut... non, il n'est pas besoin de bien connaître son caractère compliqué pour trouver que c'est inadmissible... Peut-être d'autres personnes étaient-elles dans le secret. Peut-être a-t-on voulu plus tard, après le procès, vous faire croire cette monstruosité pour... pour que vous ne vous laissiez plus arrêter par certaines considérations. Dites ? Réfléchissez un peu. » Maurizius secoua la tête, le pâle sourire reparut. « Je le tiens de Waremmé lui-même », fit-il. M. d'Andergast sursauta : « Quoi ? de Waremmé lui-même ! Alors, vous parlez des tout derniers temps et l'aveu signifiait : tu ne perds pas grand'chose en la perdant, il y a longtemps que cette belle statue a été traînée dans la boue... — Vous n'y êtes pas. Ce ne fut pas un aveu. — Quoi donc, alors ? — Ce n'est pas dans les derniers temps que je l'ai appris, mais le deuxième mois de nos relations, en janvier. — Maintenant je n'y comprends plus rien », laissa échapper M. d'Andergast. Maurizius le considéra d'un regard singulièrement méchant : « Je le crois bien », dit-il. Il saisit de nouveau la cruche, remplit le verre et le vida d'un trait.

« Il est difficile d'y comprendre quelque chose, si l'on ne fait pas entrer en ligne de compte l'influence que Waremmé exerçait alors sur moi », poursuivit-il. Il s'approcha du lit de fer et s'y laissa tomber, apparemment épuisé : « J'étais absolument sa chose, je voyais par ses yeux, j'employais les mêmes mots que lui, je jugeais des choses comme lui, je me comportais

comme lui. Comparée à la sienne, ma culture d'esprit n'était qu'un tas de broutilles. Je n'avais fait que goûter à tout, butiner à droite et à gauche, ou bien j'avais étudié pour en faire mon gagne-pain. Cela ne faisait de moi qu'un pauvre sire à côté de lui. Il en allait de même pour les autres. Tout le monde était à ses pieds. Dès qu'on se trouvait dans le même endroit que lui, on était absolument ébloui, pieds et poings liés. On attribue involontairement à un esprit de cette valeur droit de juridiction sur la conduite d'autrui. J'ignore pourquoi, mais c'est un fait. Pour les gens dont l'existence est absorbée par la culture intellectuelle et la science, la morale n'est qu'une excroissance superflue sur la sphère rayonnante de l'esprit, si je puis m'exprimer ainsi. Dans ces années-là, c'était particulièrement frappant. C'est ce qui créait autour de nous autres, jeunes gens, ce... ce vide, simulacre de l'infini. Ce n'est que bien plus tard, dans cette maison, que je m'en suis nettement rendu compte. En Waremmе, je voyais ou croyais voir à quoi l'on pouvait arriver quand... eh ! oui, j'aurais dû me dire : quand on est quelqu'un ; mais il ne vous faisait pas sentir qu'on était si peu de chose, un pauvre être infime, ambitieux, bouffi de vanité, un raté. Il ne vous humiliait pas, malgré toute sa fougue et son élan, il était trop bon camarade pour cela ; il portait en lui la même passion qui vous électrisait, qu'il vous fît servir du champagne et du caviar ou qu'il vous régâlât de poèmes et d'idées, une passion intarissable. On pouvait passer des nuits et des nuits en sa société, sans éprouver la moindre fatigue, sans songer à dormir. Cet homme était une énigme ; je suis convaincu qu'on ne rencontre pas un homme pareil tous les cent ans, pas plus qu'on ne rencontre un Kepler ou un Schiller, et, en même temps, je suis convaincu que c'était le diable, oui, le diable en personne. Personne n'a pour cela de meilleures raisons que moi. Le mal, voyez-vous, le mal absolu est extrêmement rare sur terre, bien plus rare encore que Kepler et Schiller. Mais je ne veux pas vous ennuyer. Vous direz que ce sont là des divagations mystiques et que le diable a été assez longtemps la suprême excuse de tous les condamnés. L'année dont je parle, le conseiller Bringsmann, le professeur de littérature que nous vénérons tous, vivait encore ; tous les vendredis on rencontrait chez lui la meilleure société et on y passait des heures infiniment agréables et instructives. Le conseiller était un des plus fervents admirateurs de Waremmе ; son entourage le choyait, était aux petits soins pour lui. Le premier vendredi de l'année, c'était le jour des Rois, la réunion était particulièrement nombreuse ; Waremmе avait promis au conseiller de lire le *Gorgias* dont il venait de terminer la traduction. Presque

tous les professeurs et leurs femmes étaient venus, c'était un auditoire trié sur le volet. Quand j'entrai avec Elli et Anna dans le salon qui n'était pas très grand, la lecture était déjà commencée et nous trouvâmes tous les sièges occupés. Rien d'intéressant à rapporter sur la lecture même ; mais je fus frappé en entrant de voir Waremme s'interrompre quelques secondes et nous jeter un regard courroucé, probablement parce que nous arrivions en retard. Il était, pour ces sortes de choses, d'une susceptibilité pédantesque ; en ce temps-là, j'attribuais cette attitude à son pédantisme et à son caractère despotique, mais c'était plutôt le fait d'une vanité folle, et il vous gardait toujours rancune d'avoir blessé cette vanité. Je ne me rappelle plus si c'était Anna ou ma femme qui était cause de notre retard ; en tout cas, Anna était dans un tel état d'énervement qu'en montant l'escalier elle mit le pied sur le bas de sa robe, ce qui nous retarda encore, car il fallut rattacher l'ourlet déchiré avec des épingles. Ce faisant, elle était pâle comme un linge et ses mains tremblaient d'agitation. Waremme fut comblé d'applaudissements et de louanges, tout le monde s'empressa autour de lui ; il semblait très en verve, plus en train, plus expansif encore que d'habitude. Je remarquai toutefois qu'il feignait ostensiblement de ne pas nous voir, Anna et moi ; avec Elli, il ne s'était jamais bien entendu. Je me dis : "C'est vraiment pousser la vengeance un peu loin pour une faute bien légère." Parmi les invités se trouvait aussi un jeune professeur de Heidelberg qui avait publié récemment une étude sur les thèmes légendaires de Shakespeare. Waremme connaissait le travail en question et, en le lisant, il avait été irrité par plusieurs jugements absurdes ; nous en avions parlé quelques jours auparavant ; des critiques de *Mesure pour Mesure* l'avaient particulièrement exaspéré, car il faisait grand cas de cette pièce. Il ne laissa pas échapper l'occasion de s'expliquer avec l'auteur et finit par le mettre si bien au pied du mur que le malheureux ne savait plus que dire et n'aurait peut-être pas mieux demandé que d'implorer l'absolution. La discussion avait attiré l'attention générale ; toutes les autres conversations s'étaient tues. Grisé par son succès, par les regards admiratifs de l'assistance et poussé par une intention secrète que je ne pénétrai que peu à peu et plus tard, il subjuguait ses auditeurs par une de ses fameuses prouesses oratoires. Après une allocution brève et charmante, il récita de mémoire toute la dernière scène du deuxième acte – le dialogue magnifique entre Angelo et Isabelle – dans laquelle il lui promet la vie de son frère si elle se donne à lui. De ma vie, je n'oublierai l'expression, la puissance avec laquelle il déclama ce morceau, graduant l'émotion en acteur

consommé, et, en même temps, non comme un acteur, mais comme quelqu'un qui vit la scène, qui la vit à la minute même. "Croyez bien ceci, Monseigneur, j'aimerais mieux livrer mon corps que mon âme", et la réponse d'Angelo : "Je ne parle pas de votre âme ; les péchés auxquels nous sommes contraints servent à faire nombre plutôt qu'à nous accuser." Et le passage où elle dit : "Les femmes sont comme les miroirs où elles se contemplent et qui se brisent aussi aisément qu'ils reflètent les images." Puis son indignation farouche : "Oh ! un trop petit honneur pour être beaucoup cru et un très pernicieux dessein. Hypocrisie ! hypocrisie ! Je te dénoncerai, Angelo !" Et sa réponse à lui. "Qui vous croira, Isabelle ? mon nom sans tache, l'austérité de ma vie, mon témoignage opposé au vôtre, ma situation dans l'état l'emporteront d'un tel poids sur votre accusation que vous serez étranglée par votre propre rapport et que vous puerez la calomnie..." Et quand il en arrive au passage... voyons, comment est-ce donc encore ?..., depuis vingt ans, depuis ce jour-là, je n'ai plus entendu ni lu ces paroles, mais jamais les années ne pourront les effacer de ma mémoire... quand avec une fougue, un air de défi farouche qui à tous nous donna le frisson, il en arriva à ce passage : "J'ai commencé, et maintenant je lâche les rênes au galop de ma sensualité ; décide-toi à consentir à mon âpre désir, mets de côté toutes ces mièvreries et toutes ces rougeurs qui implorent le délai et qui repoussent ce qu'elles convoitent, cède ton corps à mon désir¹¹..."

Toutes les dames au fond de la pièce poussèrent un cri ; on entendit un bruit d'argenterie et de porcelaine, il y eut un moment de panique. Je me frayai un chemin à travers la foule et j'aperçus Anna qui était tombée sur le tapis ; dans sa chute, elle avait renversé une petite table et elle gisait au milieu d'assiettes brisées, de thé répandu, de petits fours, les membres secoués d'un tremblement nerveux, les yeux révulsés. C'était la première crise dont je fusse témoin ; la seconde se produisit six ou sept mois plus tard, chez elle, à la suite d'une scène avec Elli. Nous la portâmes dans la chambre à coucher de Mme Brinsgmann ; Waremme aussi lui donna des soins ; ce n'est qu'au bout de quelques heures qu'elle fut en état d'être ramenée chez nous. Le soir, Waremme m'entraîna au café, je ne me fis pas longtemps prier ; il me semblait que quelque chose devait être tiré au clair sur quoi lui seul pouvait apporter quelque lueur, car je sentais un lien mystérieux entre la déclamation et ce qui était arrivé à Anna. Il commanda une bouteille de champagne qu'il but seul, puis une deuxième, fumant en même temps et sans arrêt cigarette sur cigarette ; il ne prêtait aucune attention à mon visage bouleversé, ni aux

suppositions que, de loin en loin, je risquais d'une voix mal assurée. Il était déjà minuit passé, il n'y avait plus d'autres clients que nous ; soudain il dit en se frappant du poing : "Brute que je suis, imbécile de n'avoir pas pensé que cela devait lui faire l'effet d'un coup perfide tiré par-derrière ; où avais-je la tête pour que pareille chose puisse m'arriver !" J'ouvre de grands yeux ; je commence à entrevoir la vérité. Je savais qu'Anna avait une antipathie morbide pour le théâtre, et même pour toute représentation scénique, mais il était impossible qu'en déclamant dans un salon une scène splendide, Waremme eût déterminé pareille crise de nerfs. J'en fais à peu près la remarque à Waremme ; il me saisit le poignet par-dessus la table, blêmit et murmure : "Dieu ! non, mais il y a là une analogie terrible ; la vie s'est jouée d'elle d'une manière infernale et a placé sur sa route un Angelo qui ne s'est pas contenté d'une demande impudente, mais qui, aussitôt, a transformé son désir en acte, vous comprenez..." Si je comprenais ! Je comprenais si bien qu'à partir de cet instant, je ne compris plus que cela, je n'eus plus d'autre idée en tête, si inconcevable que ce fût. J'avais le sentiment... mais à quoi bon parler de sentiment ; le monde n'était plus soudain qu'un borborygme. Waremme avait l'air d'un spectre. Il me dit de l'accompagner chez lui, qu'il ne pouvait parler ici, qu'il ne pouvait rester seul ; cette affaire l'avait secoué, elle avait réveillé le passé ; il avait besoin de s'épancher auprès d'un ami, trop longtemps il avait tout gardé pour lui, ces choses l'étouffaient..., et autres discours de ce genre. Je l'accompagnai donc chez lui, il servit des liqueurs, but le quart d'une bouteille de cognac et, sans cesser d'arpenter la pièce, entra dans les détails en parlant toujours d'Angelo et d'Isabelle. J'avais entendu parler de la représentation d'amateurs à Cologne où Anna s'était distinguée, mais j'ignorais que Waremme en avait été le directeur artistique ; il le dit en passant, comme si la chose était sans importance. On avait étudié une pastorale française avec accompagnement de musique ancienne. Anna jouait le rôle d'une jeune demoiselle noble déguisée en Pierrot. Or, la représentation finie, cet homme... ce mystérieux Angelo, se fit annoncer dans sa loge, désirant lui parler pour une affaire urgente, lui faisait-il dire. Elle le reçut. Il était déjà tard. Anna, comme à son habitude, avait passé beaucoup de temps à sa toilette ; les machinistes étaient partis, de même que les personnes qui avaient joué dans la pièce ; la femme de chambre qui devait la ramener à la maison attendait à la sortie des artistes. Anna se trouvait donc seule dans ce théâtre désert entre une cour et un couloir déserts, avec cet Angelo qui, il est vrai, ne lui était pas complètement inconnu, ainsi que je pus le comprendre.

Je fus frappé de l'art, je dirai même de l'élégance littéraire avec laquelle, malgré son agitation, il dépeignit les lieux, la situation... Pourquoi le visiteur avait-il choisi ce moment, de préférence à un autre, pour lui annoncer une nouvelle foudroyante, je l'ignore ; tout dans ce récit était si bizarre, si équivoque. Bref, il venait lui apprendre que son frère Éric avait été tué au cours d'un combat dans le Sud-Ouest africain ; le télégramme était arrivé le jour même. Ce frère était l'être qu'elle chérissait le plus au monde, peut-être était-ce le seul être qu'elle eût jamais aimé. C'était un attachement profond et tant soit peu trouble. On imagine aisément l'effet que produisit sur elle une nouvelle aussi inattendue. Cet Angelo était-il expressément chargé de la lui transmettre, et à quel titre ? Waremmé n'en dit rien, mais seulement qu'il s'efforça de la consoler, de la calmer. Il ne s'en tient pas là, il jette le masque, pour ainsi dire, il se fait pressant ; une occasion aussi tentante ne se représentera pas de sitôt. Le refus de la jeune fille ne l'arrête pas. Sa résistance l'excite, le pousse à l'extrême et elle est sa victime. Tandis que Waremmé parle, il me semble que je dois partir sur-le-champ, qu'il me faut remuer ciel et terre pour découvrir cette brute et l'assommer. Quant à lui, une telle douleur s'empare de lui à mesure qu'il avance dans son récit que, le dernier mot à peine prononcé, il se jette dans un fauteuil et éclate en sanglots et en cris terrifiants. Après s'être remis, il quitte la pièce et je l'entends aller et venir dans sa salle de bains ; il prend une douche, et, au bout d'un quart d'heure, reparaît dans un élégant pyjama. J'en demeure stupéfait comme aussi de le voir, avec le plus grand calme, me faire observer d'un air supérieur que la moindre parole qui m'échapperait sur ce sujet en présence d'Anna pourrait avoir de graves conséquences pour sa santé. Je suis seul à partager ce secret avec lui ; cela nous lie, nous engage réciproquement. Anna s'est confiée à lui en un moment de noir désespoir où elle en avait déjà fini avec la vie ; il a réussi à lui rendre courage, à vaincre chez elle certains préjugés moraux et certaines velléités ; entre-temps, le coupable avait déguerpi et il y avait mille raisons pour qu'il ne revînt jamais. À considérer la chose objectivement, ce qui était arrivé à Anna ne différait guère de ce qui arrive au passant qu'un cheval emballé renverse et qu'on relève tout couvert de sang ; mais quand on est soi-même en jeu – ici, le souvenir parut de nouveau l'accabler, sa voix se mit à trembler – quand on songe à celle qui était en jeu, c'est-à-dire à cet être d'une imagination, d'une sensibilité exquises, il n'est pas facile d'en prendre aussi aisément son parti ; son âme à lui restait, en tout cas, comme écrasée sous ce faix tragique, et, s'il ne pouvait

se séparer d'elle, c'était uniquement parce qu'il se sentait vraiment son ami et qu'il savait que l'amitié était le seul terrain où la racine blessée pût puiser une sève nouvelle. On percevait derrière ses paroles une arrière-pensée, une intention cachée, un avertissement. Pour finir, il me serra affectueusement dans ses bras, me disant qu'il n'aurait pas la folie de me faire promettre le secret ; il avait trop haute opinion de mon bon sens et de mon tact ; pour lui une parole d'honneur et autres formalités de ce genre ne signifiaient rien ; la situation constituait pour lui la garantie de ma discrétion ; elle était telle que toute intervention maladroite eût été criminelle ; la fragilité de cette jeune fille si sensible exigeait la plus grande réserve, et, rien que par égard pour elle, nous devions nous considérer comme alliés, alliés pour la protéger. Je lui tendis la main, incapable de parler. Je ne me rappelle plus ni comment je sortis, ni comment je retournai chez moi. J'avais la tête vide. »

V

De son pas traînant, Maurizius alla deux fois d'un bout à l'autre de la cellule avant de se rasseoir et de continuer : « Lorsque aujourd'hui, au bout de plus de vingt ans, maintenant que j'ai le temps, grandement le temps d'examiner la chose sous toutes ses faces, d'en fouiller tous les dessous et toutes les ramifications, je me demande quelle fut au fond la vraie raison qui incita Waremmé à me faire ces confidences, je ne trouve pas de réponse satisfaisante. Il se peut qu'il ait voulu me préparer, prévenir une insinuation ou un bruit qui pouvait me venir aux oreilles, mais avait-il lieu de le redouter ? Il n'avait rien à craindre de la part d'Anna ; quant au mystérieux Angelo, inutile de dire que c'était un fantôme. Personne d'autre n'était dans la confidence. Personne au monde ne se doutait de rien, n'avait le moindre soupçon de cette nature. Pourquoi me préparer ? Qu'avait-il à appréhender de ma part ? Le souci de la réputation et de la santé de ma belle-sœur suffisait à me désarmer. J'aurais peut-être pu le tuer sous le coup de la colère, mais ce n'était pas cette habile spéculation qui eût pu l'en préserver. Il fallait en tout cas qu'il se sentît bien sûr de lui pour jouer avec moi un jeu aussi dangereux. Ce n'était rien de tout cela ; il voulait peut-être plutôt me donner à réfléchir. Il avait remarqué depuis longtemps que mes rapports avec Anna étaient de plus en plus affectueux, de plus en plus familiers, et il voulait y couper court et me donner à entendre : “Ne t'avise pas de toucher à elle ; elle n'est pas

pour toi, tu te heurteras à des obstacles que moi-même je ne puis vaincre, toi, bien moins encore, et tu vois toi-même que je me contente d'être son ami et de l'aider ; c'est tout ce à quoi on peut prétendre ; il faut être un gredin sans scrupule pour espérer davantage." Briser par des moyens détournés l'élan d'un rival qu'au fond il ne prenait même pas au sérieux eût été bien en accord avec son caractère. C'est mon expérience ultérieure qui me fait dire ceci ; à l'époque, j'étais aveuglé quoique assailli par les soupçons. Je ne pouvais bannir l'impression pénible que m'avait faite son éloquence persuasive ; il me semblait qu'il n'avait rien voulu d'autre que se poser en face de moi en homme généreux, et chaque fois que son émotion, l'explosion de sa douleur me revenaient à l'esprit, j'y retrouvais le même art achevé que dans sa déclamation de la scène de Shakespeare. Il est probable que les deux fois son attitude était fonction d'un seul et même sentiment ; il était oiseux d'y chercher une intention, un plan, un but. Peut-être était-ce l'indomptable besoin d'exalter ses facultés, de jouir de son propre talent ; mettre un certain pathos dans la vie était pour lui le besoin pressant d'une seconde nature et, pour le satisfaire, il n'hésitait pas à se jeter éventuellement dans le danger. Peut-être tout cela n'était-il même que le produit de son imagination, une mystification, une affabulation à la Waremmé ; c'était fort possible aussi. Il est vrai qu'en me livrant à ces suppositions, je faisais fausse route. J'avais cru jusqu'alors qu'il avait de l'affection pour moi, en tout cas qu'il me préférait à bien des gens ; j'avais maintes raisons de le penser ; soudain, il me sembla qu'il me haïssait, qu'il me haïssait d'une haine secrète, insondable, qui le rendait capable de tout, en mal comme en bien ; il faut lui rendre cette justice, comme en bien aussi ; mais pourquoi cette haine, pourquoi ? Je l'ignore encore aujourd'hui ; la jalousie ne suffit pas à l'expliquer ; il était de caractère trop despotique pour être jaloux, trop pénétré du sentiment de sa valeur et de sa supériorité. Je ne rencontrais donc nulle part un point d'appui, nulle part je ne trouvais pied. Des journées entières, j'errais comme un inconscient, j'aurais voulu me cacher ; j'avais peur de revoir Anna : il me faudrait empêcher qu'elle n'aperçût dans mes regards certaine image qui me rendait fou. Je me comportais comme celui dont le bien le plus précieux, une toile de Rubens ou de Léonard de Vinci, a été souillé par des mains sacrilèges tout comme si Anna avait été mon bien, comme si j'avais eu des droits établis sur sa virginité, et que pareille chose n'eût pas dû lui arriver parce que moi j'existais. Je me sentais désemparé, littéralement déchiré. Le travail me faisait horreur, je ne trouvais de repos nulle part ; je ne pouvais échanger avec

personne cinq paroles suivies et la vie aux côtés d'Elli devint pour moi un supplice, si raisonnable et si bonne qu'elle se montrât tout d'abord. Cela changea quelques semaines plus tard. Je ne pouvais continuer à vivre ainsi, il fallait que je parle à Anna, dût le pire des malheurs en résulter. Jamais je n'avais été capable de dissimuler, le premier venu pouvait lire sur ma figure ce qui se passait en moi. J'avais de la peine à garder un secret ; souvent je m'exposais par là à de graves ennuis, mais le secret me gênait, m'oppressait ; je devenais indiscret par pur égoïsme et trompais la confiance qu'on m'avait accordée ; aussi avais-je, et non sans raison, la réputation d'un homme à qui l'on ne pouvait se fier. En l'occurrence, j'avais gardé le silence au-delà de mes forces. "Je m'abuse, me dis-je, en me croyant tenu de me taire avec Anna ; je lui dois, à elle aussi bien qu'à moi-même, de me libérer de l'entrave qui me paralyse." Je lui demandai donc un jour un entretien et elle me fit venir chez elle. Elle se doutait depuis longtemps de ce qui se passait en moi. Souvent j'avais cru sentir son âme travailler, lutter comme si elle avait quelque chose à avouer. Mais les natures comme la sienne n'avouent jamais, surtout de leur propre mouvement, elles se laisseraient plutôt écharper. Lorsque sa personne, son attitude se présentaient à moi avec l'intensité d'une vision, jamais je ne doutais que quelque événement terrible n'eût croisé sa route et ne l'eût à jamais marquée. Et quand je me sentais si proche d'elle que je pensais n'avoir qu'à étendre la main pour la prendre et voir en elle, elle se repliait comme une fleur qui se ferme, et elle devenait froide, conventionnelle. Elle m'avoua bien des semaines plus tard ne s'être jamais ouverte, même à confesse, du crime dont elle avait été victime ; je dis "le crime", elle-même n'en parlait qu'à mots couverts et ne le nommait même pas. Le jour où nous nous trouvâmes seuls dans sa chambre, lorsque je me fus assuré que personne ne pouvait nous déranger ni nous écouter, je pris mon courage à deux mains et lui demandai sans détour – les lâches vont toujours droit au but – si telle et telle chose était vraiment arrivée. Je ne la désignai naturellement moi-même que d'une manière vague, quoique très claire. Elle tressaillit légèrement et eut un regard absent ; son visage se ferma, ses traits se durcirent. Elle tourna un moment les yeux vers la porte, se demandant apparemment s'il ne valait pas mieux quitter la pièce. J'essayai de lui prendre la main ; elle croisa ses bras sur sa poitrine et pinça les lèvres. "Écoute-moi, lui dis-je, entre nous cela ne tire pas à conséquence." Elle garda le silence. "Sois sûre, repris-je, que je n'ai rien fait pour l'apprendre, mais puisque je le sais, je pourrai peut-être t'aider à l'oublier." Elle garda le silence. Je ne me

souviens plus de tout ce que j'ai bien pu alléguer encore, je crois être allé jusqu'à lui parler de demander raison de son acte au coupable. Elle garda le silence, obstinément. On eût dit que je m'adressais à un sourd. "Anna, poursuivis-je, si je t'intéresse autant que cette pelote à épingles-là sur la table, dis-moi ce que je puis faire pour toi, ou du moins ce que tu veux, et si tu me permets de t'en parler ; dis quelque chose, n'importe quoi, mais ne reste pas là, muette comme le sphinx, à me laisser jouer le rôle d'Œdipe." Toujours le même silence. Alors je pris mon chapeau pour fuir. À ce moment, elle fit avec le bras un léger mouvement, mais si imperceptible qu'il fût, il était plein de prière, d'imploration. "Anna, lui demandai-je, joignant les mains, est-ce vrai ? ne dis rien que oui ou non. — Oui, fit-elle d'une voix blanche. — C'est bien, tout est bien, maintenant, repris-je, tu m'as tout de même montré que tu me juges digne d'une réponse ; dis-moi seulement encore : te sens-tu accablée, humiliée, veux-je dire, ta vie en est-elle assombrie ?" Elle fit oui de la tête. Ce hochement de tête me bouleversa. "Alors, continuai-je, tu as le sentiment que tu ne pourras pas en prendre ton parti ?" Nouveau signe affirmatif. Je m'agenouillai devant elle et saisis une de ses mains que, cette fois, elle m'abandonna sans résistance. "Est-ce lui, interrogeai-je encore, est-ce sa personne qui est la cause de cet assombrissement ?" Nouveau oui de la tête. "Et est-il en mon pouvoir de faire quelque chose pour t'en délivrer, pour te délivrer de lui, de cette menace ou simplement du malaise accablant qu'il te cause ?" Les lèvres frémissantes, elle murmura, l'air pensif : "Peut-être. — Alors, dis-moi qui c'est, questionnai-je, dis-moi son nom." Elle se leva et recula d'un pas : "Ah ! murmura-t-elle en traînant sur ce mot et, avec un rire singulièrement hautain ou méprisant, tu ne le sais pas... ? Tu ne sais pas... Mais alors qu'attends-tu de moi ?" Son regard se fit dur et méchant. Ce fut à moi de garder le silence. Que signifiait cela ? Vous pouvez voir à quel point je me refusais à l'évidence, à quel point Waremme me dominait pour que je ne trouve pas encore en moi le courage de l'accuser, malgré mes soupçons qui ne se réveillaient, il est vrai, que quand j'étais resté plusieurs jours sans le voir. Quoique, d'une part, Anna fût tourmentée et troublée que Waremme m'eût pris pour confident, et l'eût ainsi trahie sans scrupule, elle se sentit soulagée vis-à-vis de moi, je m'en rendis bien compte. Seulement, jamais, bien entendu, il ne lui serait venu à l'idée qu'il avait revêtu ses révélations si exaltées en apparence d'un tissu de mensonges et de paroles mielleuses, car, si bien que nous connaissions une personne, jamais nous ne soupçonnons de quels subterfuges et de quels faux-fuyants elle est capable, nous savons

seulement qu'elle y a parfois recours. Au moment où, d'une manière si blessante, elle se détournait brusquement de moi, disant seulement à mi-voix entre ses dents : "Va-t'en, mais va-t'en donc, c'est horrible de te voir encore là" ; à ce moment-là la révélation subite de la vérité me fit presque crier : "Ainsi, c'est bien lui !" Elle ne dit rien. Elle s'approcha de la fenêtre et de nouveau fit entendre tout bas son rire à la fois hautain et désespéré. "C'est bien, dis-je, – et il me sembla que je blêmissais jusqu'au fond de la gorge – nul besoin de réfléchir, ce qu'il y a à faire est clair ; je puis agir maintenant, tu n'auras plus rien à redouter de lui." Sur ces mots, je sortis. D'un café du voisinage, je téléphonai chez Waremmé pour savoir s'il était chez lui. On me répondit qu'il était parti pour Bingen et ne reviendrait que le lendemain. Comment vous dire ma rage et mon impatience ! Le même soir, Anna m'envoya un mot : "N'entreprends rien, tout est inutile, c'est toi qui en souffrirais." "Non, non, ma belle, pensai-je, cette fois je ne baisserai pas pavillon, cette fois je ne laisserai pas égarer ma raison par ses discours, cette fois, d'une manière ou d'une autre, nous arriverons à une solution." Je ne sais plus ce que ce "d'une manière ou d'une autre" signifiait pour moi, mais une fois de plus, je comptais sans mon hôte. Écoutez maintenant comment les choses se passèrent et voyez combien honteux et lamentable le résultat fut pour moi quand il me fallut compter avec mon hôte. Pour commencer, le retour de Waremmé se trouva retardé de deux jours. À cette époque-là, je n'étais pas de ceux que l'attente rend plus forts. Sur ces entrefaites, Pauline Caspot nous écrivit qu'Hildegarde avait la fièvre scarlatine. Dévoré d'inquiétude, je suppliai Anna d'aller à Hertford ; elle me répondit qu'elle ne le pouvait pas, qu'elle n'en avait pas la force. D'ailleurs elle était en pourparlers avec un pianiste de Francfort qui devait lui faire passer une sorte d'examen. Elli mettait de l'animosité et de l'obstination à vouloir qu'elle prît une occupation régulière ; tantôt elle voulait qu'elle fît de la peinture, tantôt qu'elle donnât des leçons de piano, tantôt qu'elle étudiât les langues étrangères, tantôt qu'elle s'établît modiste ; c'était infernal d'entendre ces disputes continuelles. C'était le mardi que j'avais eu mon entretien avec Anna ; Waremmé revint le vendredi. En passant devant le cercle vers onze heures, je le vis à la porte qui s'entretenait avec plusieurs messieurs. Il courut à moi, les bras ouverts, comme s'il ne m'avait pas vu depuis des années et que je lui eusse manqué autant qu'un frère. "J'ai à vous parler, Waremmé", lui dis-je, si ému que j'en avais le vertige. Il attacha sur moi un regard pénétrant, bomba le torse, cambra les reins et répondit : "Je comprends, vous

avez abusé de ma confiance, vous n'avez pas su tenir votre langue, c'est bon, venez chez moi." Il appelle un fiacre et nous nous rendons à sa demeure. "Qu'y a-t-il pour votre service ?" me demanda-t-il, ironique et froid, lorsque nous fumes dans sa chambre. "Je devrais vous abattre comme un chien, Waremmé, dis-je, mais vous ne valez pas la balle que je vous tirerais. Je voudrais éviter tout scandale, et je m'en remets à votre ingéniosité pour trouver une autre solution, une réparation pour l'honneur d'Anna." Ces phrases pompeuses vous montrent que, déjà, ma résolution était brisée. Il me répondit par un haussement d'épaules et me dit avec dignité : "Je ne comprends pas un traître mot, parlez comme un homme sensé. — Jusqu'où pousserez-vous cette comédie ? lui criai-je hors de moi ; voulez-vous encore me faire croire qu'Angelo et Waremmé sont deux personnages différents comme Ahriman et Ormuz ? Soyez franc et réglons cette affaire comme il convient entre hommes, à moins que vous ne préfériez la cravache ?" Il pâlit, porte la main à sa nuque, et me regarde avec un étonnement plein de commisération qui m'exaspère : "Entre hommes ? Non, dit-il, conduisez-vous d'abord en homme et non comme un gamin." Et comme je voulais me jeter sur lui : "Doucement, doucement, fit-il en m'écartant des deux mains, ce sont là des manières de palefrenier, mais si vous voulez vous conformer au code de l'honneur, cet entretien est superflu. Écoutez-moi tranquillement, vous pourrez ensuite m'envoyer vos témoins, si vous voulez ; je suis à vos ordres." Et c'est alors que se produisit cette chose inouïe, inconcevable, qu'il réalisa une prouesse oratoire telle que jamais je n'en ai entendu et au prix de laquelle votre réquisitoire lui-même ne fut que balbutiement puéril. J'avais l'audace de l'accuser ? et sur quoi donc appuyais-je mon accusation ? Sur une plainte d'Anna ? Non ? Sur une simple insinuation ? une insinuation verbale ? Non ? Sur un aveu muet ? Uniquement là-dessus ? Et je trouvais cela suffisant pour l'apostropher comme un laquais, lui, lui, Waremmé ? Loin de lui l'idée de vouloir rabaisser Anna dont la volonté d'être sincère était aussi indiscutable que la pureté ; mais étais-je donc aveugle pour ne pas comprendre son état ? Eh bien ! alors, je n'avais qu'à me renseigner. N'importe quel psychiatre amateur m'expliquerait les symptômes qu'elle présentait : "Ou bien n'avez-vous jamais entendu parler, monsieur le professeur, me demanda-t-il en rejetant la tête en arrière, de troubles psychomoteurs, phénomènes morbides qui peuvent même déterminer la catalepsie catatonique ? ne savez-vous pas qu'une forte commotion chez le sujet qui en souffre peut briser tout d'un coup la résistance qu'il a opposée au mal depuis plusieurs mois et déterminer

une crise fatale à son entourage ? N'avez-vous jamais entendu parler d'altération du souvenir et de troubles de l'imagination qui font que, trompé par l'analogie complète de situations, on attribue, en toute innocence, une action à une personne qui y est tout à fait étrangère ? Informez-vous, suivez un cours à notre clinique." Ces symptômes n'étaient, hélas ! rien de nouveau pour lui chez Anna, poursuivit-il avec une douloureuse émotion. Depuis bien des années il s'était consacré à les combattre et, grâce à un traitement mental expérimenté avec précaution, il avait réussi à les atténuer, parfois même à les faire totalement disparaître. Il avait compté sans l'intervention brutale d'un tiers. Pourtant ne m'avait-il pas recommandé instamment, religieusement, d'user des plus grands ménagements ? Ah ! pourquoi lui-même n'avait-il pas su se taire ? Pourquoi ce soir maudit ne s'était-il pas enivré jusqu'à l'inconscience ? mais aussi, pouvait-il s'imaginer que moi, son ami, un esprit éclairé, un homme sensible, j'écraserais cette fleur délicate de mes doigts de rustre ? "Cette créature sublime, s'écria-t-il en pleurant, si noble, si fragile, d'une égale beauté physique et morale, et dont la sensibilité reste à jamais meurtrie et endolorie, un Maurizius n'était-il pas assez artiste, assez poète pour entendre ce que cachent les paroles, pour voir ce qui se dissimule sous les apparences ? — Pour l'amour du ciel, m'écriai-je, pardonnez-moi, Waremme, oubliez, conseillez-moi." Je ne me rappelle plus nettement ce qui suivit et s'il se réconcilia avec moi dès ce soir-là ou seulement le lendemain. De toute façon, il avait du moins fait tout ce qui était en son pouvoir pour me persuader de son innocence, ou plutôt pour m'en imposer la conviction par la violence de son tempérament et la véhémence de son verbe prodigieux, car faire violence aux âmes, voilà bien à quoi le portait tout son être. Six semaines plus tard, lors de notre deuxième grande explication où il ne jugea plus nécessaire de me présenter l'image effrayante d'une maladie mentale inventée de toutes pièces ou, ce qui est pire, inventée à moitié, je n'étais plus qu'une cire molle entre ses mains, il m'avait, tel un vampire, vidé de toute ma volonté, de ma force de décision, et j'acceptai comme une fatalité l'avenir qu'il m'avait préparé. Mais je n'en suis pas encore là. Ceci se passait donc un vendredi, le 10 février, je crois. Toutes ces dates sont enfoncées dans ma mémoire comme autant de pierres miliaries. Le dimanche, Anna vint dîner chez nous. Après le repas, Elli eut avec elle une discussion dont j'ai oublié le motif ; je me rappelle seulement qu'Elli avait tort et qu'Anna se défendit avec un calme inaccoutumé en usant d'arguments probants. Elle avait la tranquillité d'un lac de montagne au moment où le gel va le figer. Sa voix,

toute sa personne, cette transparence mystérieuse, comment dirais-je, on est obligé d'employer toujours les mêmes expressions, cette transparence qui pourtant ne laissait rien voir, tout cela me torturait. Je descendis d'abord au jardin, où je marchai de long en large. L'apercevant au balcon, je lui fis signe ; elle hésita un instant, me sourit et vint me rejoindre. Sur le perron, elle glissa ; je courus à elle et arrivai à temps pour la recevoir dans mes bras. Je n'évoque ce fait que parce que c'est l'une des trois fois où je la tins dans mes bras, sinon je n'en parlerais pas. Nous nous promenâmes un moment ; je parlais à bâtons rompus de mille et une choses ; elle se taisait comme à son ordinaire, mais je sentais en même temps qu'elle attendait de moi une parole décisive. Cette impression finit par être aussi nette que si elle m'avait directement interrogé. Je lui dis alors, avec ce besoin d'être brave et sincère, que j'avais chevillé au corps, – car bien que mentir ne m'effrayât pas autrement d'habitude, j'avais le besoin impérieux de ne pas la tromper, elle : “J’ai parlé à Waremme ; le soupçon que tu as fait naître en moi est dénué de fondement, je me suis engagé sur une mauvaise piste ; je donnerais le reste de ma vie pour que tu me dises qui c’était, car ce ne peut être lui, n’est-ce pas, c’est absolument impossible, dis, Anna ?” Elle devint blanche comme un linge ; la sérénité charmante dont ses traits étaient empreints une minute auparavant fit place à une crispation haineuse ; elle s’arrêta, murmurant tout bas : “Oh ! que vous m’écœurez donc tous, toi et lui, et ta femme et vous tous.” Je tressaillis jusqu’au fond de l’âme ; dans ma sottise, je ne comprenais pas sous quel jour je m’étais montré, et, voyez-vous, c’est à partir de ce jour-là que commença l’horrible drame à côté duquel tout ce qui avait précédé n’était que jeu d’enfant, et qu’il est impossible d’oublier jamais, dont on se ressent toujours quand on l’a vécu en entier. »

VI

Il se leva, s’approcha du poêle de fonte et posa les mains à plat sur la grille comme s’il avait froid et que le poêle fût allumé. M. d’Andergast tira son étui à cigarettes, l’ouvrit et s’aperçut qu’il était vide. Il appela le gardien, lui ordonna d’aller chercher des cigarettes. Un quart d’heure s’écoula avant le retour de l’homme. Pendant ce temps, M. d’Andergast resta à la fenêtre à regarder dans la cour où la sixième équipe de détenus finissait sa triste promenade en rond. « Je commanderai l’auto pour deux heures, se dit M.

d'Andergast ; il faut que je prie M. Pauli de téléphoner au bureau pour qu'on sache où je suis ; si Sophie est arrivée entre-temps, je lui fixerai un rendez-vous de bonne heure dans la soirée ; peut-être a-t-elle reçu des nouvelles d'Etzel ces jours-ci ; c'est peu probable, mais enfin ce n'est pas impossible ; notre entretien en serait moins épineux et deviendrait peut-être même inutile. » Mais ces préoccupations domestiques et professionnelles dont il voulait, plus ou moins consciemment, voiler un monde de pensées toutes différentes, ressemblaient à la buée dont son haleine recouvrait la vitre. Quand le gardien eut apporté les cigarettes et se fut éloigné en faisant claquer ses talons, M. d'Andergast en offrit une au prisonnier, mais Maurizius enlevant seulement alors ses mains du fourneau, s'inclina avec raideur en disant : « Plus tard, si vous le voulez bien. » M. d'Andergast lui-même n'avait pas envie de fumer. « La période à laquelle vos dernières paroles faisaient allusion s'étend donc du milieu de février au... au mois d'octobre », dit-il, pour engager le détenu à reprendre son récit en le renouant lui-même d'un ton sec qui lui fut, un instant, pénible à entendre. S'efforçant de prendre une attitude naturelle, bien que cette tactique fût désormais superflue, il passait la main dans sa barbiche grise, remontant de la pomme d'Adam au menton, tandis que son regard errait par la cellule, se posant furtivement sur chaque objet qui la meublait, mais jamais sur l'homme qui l'habitait.

Maurizius souleva le couvercle intérieur du poêle, plongea les yeux dans le trou noir et replaça le couvercle : « Oui, reprit-il, ce fut une opération propre à broyer parfaitement les cœurs, chacun étant à la fois torturé et instrument de torture. Deux ou trois agissaient toujours de concert pour écraser le troisième ou le quatrième, mécanisme admirable, ma foi ! Anna entre moi et Waremme, moi entre Anna et Waremme, Elli entre moi et Anna, Anna entre Elli et moi, et Elli entre les trois autres. Cela dura des jours et des jours, des semaines et des semaines, jusqu'à l'effroyable dénouement... Si vous vouliez me donner maintenant une cigarette, je vous en serais reconnaissant. » Il fuma un moment en silence. De temps à autre une lueur incertaine s'allumait dans son regard. Il paraissait réfléchir, se demander s'il existait un moyen de faire comprendre ce qu'il s'appropriait à relater. Tout se présentait sans doute encore à son esprit comme un imbroglio inextricable. « Tout d'abord, poursuivit-il, je ne compris plus rien à la conduite d'Anna. Une bonne partie du mois de mars elle ne fit chez nous que deux ou trois apparitions, choisissant toujours le moment où je n'étais pas là. J'appris par Elli qu'elle se montrait très gaie, qu'elle s'était fait faire plusieurs toilettes, allait à des bals,

à des thés, soi-disant avec des amis, en réalité elle rencontrait partout Waremmé. Plus elle m'évitait, moi et notre foyer, plus Waremmé me recherchait, comme s'il attachait le plus grand prix à ma société. Fin mars, je publiai mon étude sur l'influence de la religion sur les arts plastiques, des Nazaréens à Uhde ; il en fit paraître une critique dans la *Gazette de Francfort* en me comparant à Justi et même, ce qui était très exagéré, à Rohde et à Burckhardt. Cela m'honora naturellement et me flatta, bien que j'eusse pleine conscience, je l'avouais du reste, de la part qui lui revenait dans les idées exposées. Un beau jour on se mit à parler à mots couverts d'un plagiat dont je me serais rendu coupable, et lorsque je remontai à la source de cette rumeur, j'appris que Waremmé lui-même la répandait partout. Je le mis en demeure de s'expliquer ; il se moqua de moi et me dit : "Enfant, ne vous souciez donc pas de pareilles bêtises ; du plagiat ? Mais voyons, cela n'existe pas entre esprits supérieurs." Le même soir, au moment où nous quitions en même temps la table de jeu, au cercle, il m'entraîna à l'écart et me dit d'un air amusé : "Dites donc, savez-vous qui a fait courir cette sottise d'histoire de plagiat ? Vous ne devineriez pas. Votre belle-sœur Anna. Elle a trouvé dans mes premiers ouvrages plusieurs phrases qui répondent exactement à votre jugement, d'ailleurs magistral, sur Feuerbach ; dès cette époque j'ai constaté l'éclectisme de ce peintre de deuxième ordre." Tout cela me parut fort étrange et, le lendemain, je demandai à Anna si c'était vrai. Elle ignorait jusqu'au premier mot de l'affaire. Elle ne s'y intéressait pas du tout et m'apprit seulement de son air glacial que Waremmé s'était fiancé avec Lilli Quaestor huit jours auparavant et que la jeune fille s'était empoisonnée la nuit précédente. Il y avait trois jours que j'avais entendu parler de ces fiançailles, bien qu'elles ne fussent pas encore officielles, mais comme Waremmé ne m'en avait pas soufflé mot, je n'avais pas osé y croire. "On dirait à te voir, Anna, que tu es responsable de cette mort », m'écriai-je, épouvanté. Elle vrilla son regard en moi : "Et c'est la vérité, répliqua-t-elle, tu as deviné juste. — Anna, songe à ce que tu dis !" Elle me confessa alors qu'elle avait adressé à la jeune fille une lettre où elle lui révélait ses droits plus anciens, incontestables. "Tu l'as rêvé", dis-je à Anna et je me refusai énergiquement à la croire capable de pareille action, mais elle m'avoua encore que Waremmé l'avait obligée à écrire cette lettre. Il s'était trop hâté de conclure les fiançailles, il avait trouvé la jeune fille ennuyeuse, les avantages escomptés s'étaient, en y regardant de plus près, révélés illusoires ; on ne sut jamais s'il l'avait séduite ou non, bref, il avait voulu tirer son épingle du jeu et Anna lui

avait semblé bonne à utiliser pour cela. Peut-être était-ce aussi un moyen d'agir sur elle. Il connaissait les pions dont il se servait sur son échiquier, mais cette Lilli Quaestor était une personne qui n'entendait pas qu'on se moquât d'elle. Le calcul, la contrainte étaient des mots vides de sens pour quelqu'un comme lui. Tout ce qui arriva ensuite jusqu'au meurtre était du calcul, sans doute ; oui et non, car un vent embrasé de tempête en fut aussi un des éléments destructeurs, une de ces forces primitives qui échappent à toute spéculation humaine et qui déjouent les calculs du diable même, si intéressé qu'il soit au dénouement. Alors, je commençai à le sentir, ce vent embrasé de tempête. D'abord il poussa Anna vers moi, plus près que jamais ; chacun de ses regards, chaque syllabe sur ses lèvres était un "délivre-moi du mal !" Elle traversait des minutes d'angoisse telle qu'elle aurait voulu se blottir dans ma poche pour s'y mettre à l'abri, ainsi qu'elle me le dit une fois, mais elle ne supportait ma présence que lorsque je restais calme et placide ; le moindre geste pressant de ma part la jetait dans une terreur folle, et lorsque je parlais de fuite, elle avait une manière étrange de me présenter sa main droite large ouverte, les doigts en l'air comme si l'image d'Elli y eût été peinte ; l'adultère était pour elle le péché des péchés. Il est certain que, de la fin de mars au 18 mai, je pus lire assez profondément en elle ; jusqu'au 18 mai seulement, car, ce jour-là, tout changea. J'ai omis de dire – probablement parce que j'aurais une raison valable de ne pas arracher à l'oubli ce fait qui marque le point extrême de ma faiblesse et de ma lâche soumission, – j'ai oublié de dire que Waremmé m'avait entre-temps donné à entendre tout net que l'histoire du mystérieux Angelo de Cologne était une invention à laquelle il s'était vu dans la nécessité de recourir pour ne pas compromettre notre amitié. Il me fit cet aveu pendant une excursion à Biebrich, tandis qu'égarés la nuit dans la forêt, nous nous étions assis sur un tronc d'arbre pour attendre le lever de la lune. J'ai parlé de ma faiblesse et de ma lâcheté en face de lui, mais cette nuit-là, il fut aussi sincère et aussi vrai que le lui permettait sa nature démoniaque à double fond. Il était en effet extrêmement impressionnable, le milieu, un paysage, la forêt ténébreuse pouvaient agir profondément sur lui. Je l'ai vu un jour, par un violent orage, dans un état qui me le fit prendre en grande pitié. Il avait d'ailleurs communiqué à Anna cette peur de l'orage, cet émoi qu'il m'expliqua alors longuement. Quand les forces de la nature étaient déchaînées, elle ressemblait à un oiseau voletant, effarouché dans la tourmente. Donc, pendant que nous étions assis sur ce tronc d'arbre, chacun de nous incapable de voir la figure de l'autre, il me

déclara à brûle-pourpoint qu'il n'avait pas eu le choix, et n'avait pas pu faire autrement que de m'égarer en inventant cette variante abracadabrante de l'histoire du prétendu Angelo, car il n'aurait pu supporter mon hostilité et ma haine ; maintenant que tant d'événements m'avaient fait pénétrer plus avant en lui, il n'avait plus lieu de redouter pareil abandon de ma part. Je devais savoir aussi bien que lui que nous étions enchaînés l'un à l'autre, non seulement par l'étrange créature qui était ce que nous avions tous deux de plus précieux au monde, mais aussi par l'intérêt intellectuel le plus puissant qui pût, à un moment décisif de l'histoire, engager deux hommes à faire cause commune. J'avais beau me dire : "Doux, doux, pas tant de grandiloquence", je l'écoutais haletant. Qui pouvait résister au charme ensorcelant de sa parole ? À vrai dire, j'étais las au-delà de toute expression, d'être ainsi ballotté, secoué de droite et de gauche, de haut en bas ; rien ne me surprenait plus. Il fut ainsi amené à me parler de son amour pour Anna. Cela m'arracha tout de même à mon apathie, il dit des choses qui me firent frémir. Je ne pourrais répéter ses paroles, je les ai oubliées ; ce que je sais, c'est qu'elles tombaient sur mon cœur comme des gouttes de poix fondue ; je ne sais plus ni de quelles images, ni de quelles comparaisons il se servit, je sais seulement qu'en l'écoutant, je me demandai à plusieurs reprises le cœur serré : "À côté de cela, est-ce que tu comptes, toi ?" Il avoua que, dans le vestibule du théâtre, il l'avait prise de force. "Mais, ajouta-t-il, si je ne l'avais pas fait, je me serais pendu une heure après." Je le crus sur parole. "Bien qu'elle se défendît comme un ange courroucé, ajouta-t-il encore, au fond de son âme, elle était mienne, comme elle est mienne aujourd'hui encore, et elle le savait alors, et elle le sait toujours." Il n'était pas un bandit, prétendit-il, un débauché à la Karamasow ; c'était un blasphème d'appeler crime un acte qui affirmait seulement l'étroite dépendance de deux existences qu'on abolirait en la niant. Lorsque enfin, la lune se montra au-dessus de la cime des arbres, nous fîmes en silence tout le chemin jusqu'à la gare. Une fois seulement, tout près d'arriver, il s'arrêta, me posa la main sur l'épaule, et me dit : "Vous me faites pitié, Maurizius ; vous êtes marqué par le destin ; si vous ne renoncez pas à elle, ce sera votre perte." Je sens encore le cœur me monter à la gorge tandis que je lui répondais : "Ce ne sont là que de grands mots, Waremmme ; je sais que je suis sur une pente glissante, mais si Dieu me faisait la grâce de couper court à vos menées, je me sentrais plus tranquille." Il haussa les épaules. "Dieu ne fait à personne la grâce de modifier le sort qu'il lui a assigné, et je ne suis que son instrument." Vous m'accorderez que cette

conversation n'était pas banale, elle était de nature à vous bouleverser à l'égal d'un cataclysme. Ce fut d'ailleurs la dernière dont les termes exacts soient demeurés gravés dans ma mémoire ; les autres se sont effacées dans une brume, sans doute parce que tout l'échafaudage de notre existence se disloqua et que les paroles de chacun des interlocuteurs n'eurent plus grande importance. »

VII

Il s'interrompit et, le corps bizarrement déjeté, retourna en longeant la muraille jusqu'au coin de la cellule et, lorsqu'il reprit la parole, on eût dit qu'il s'adressait à lui-même et avait oublié la présence du procureur. Parfois les phrases s'échappaient sourdement et avec effort de sa bouche, d'autres restaient inachevées. Parfois il s'arrêtait court, et gesticulait sans parler, demeurant la main sur le front ou secouant longuement la tête. On était bouleversé à la fois d'effroi et de compassion, en le regardant. Il semblait avoir de la difficulté à ne pas confondre les événements. Ceux surtout qui se plaçaient à l'époque où Elli prit sur leur cours une influence décisive et funeste manquaient de la netteté qu'avaient par ailleurs ses souvenirs. Il fit encore plusieurs fois allusion à ce 18 mai dont il avait déjà parlé et qui semblait marquer une date capitale dans ses relations avec Anna. (M. d'Andergast se rappelle que la dédicace très significative de la photographie qu'Elli avait trouvée dans le secrétaire de sa sœur portait cette date.) Il évite avec un soin jaloux tout ce qui pourrait jeter un jour défavorable sur Anna lorsqu'il parle de leurs rencontres et des entretiens qu'ils ont eus. M. d'Andergast ne peut s'empêcher d'être surpris de cette discrétion ; elle lui fait l'effet des précautions dont on entourerait une empreinte géologique conservée comme un fétiche. Il a l'impression que ce 18 mai, Anna a donné, pour la première et unique fois à Maurizius, une preuve incontestable d'un amour dont il ne pouvait d'ordinaire lui arracher que des témoignages bien rares et bien vagues. Ç'a été peut-être une caresse fugitive, un baiser qu'il lui a mendié dans un moment d'inconscience, dans l'exaltation malade de ses sentiments, il attache à cette aumône plus d'importance qu'elle n'en a en réalité et en tire des conclusions qui flattent un moment son illusion et l'exaltent jusqu'à ce qu'elle s'y brise. Ses allusions confuses permettent pourtant de juger qu'en cette circonstance Anna est sortie de sa réserve plus

qu'elle ne l'avait jamais fait auparavant, en particulier en ce qui concerne ses rapports avec Waremme. L'affirmation d'Anna que, depuis l'infâme agression de Cologne il n'y a plus eu entre eux de rapprochement intime, plus la moindre caresse, la moindre connivence secrète qui pût lui faire croire qu'elle lui appartenait, a expliqué à Maurizius bien des choses dans la conduite de Waremme. Cet homme vaniteux, jaloux, sensuel, entêté et diabolique au plus haut degré ne peut en effet qu'avoir été mis hors de lui par une pareille réserve. Malgré cela elle ne nie pas qu'il lui soit impossible de se détacher de lui ; elle reconnaît, désespérée, que, pieds et poings liés, sans volonté aucune, toujours elle se tourne vers lui. Elle montre à Léonard les lettres qu'au cours de dix-huit mois, Waremme lui a écrites ; il y en a plus de quatre cents, de douze, vingt et vingt-cinq pages chacune, pleines de protestations d'amour, de supplications, de rêveries, de vers dont le souvenir seul la fait se glacer et blêmir. Voilà donc ce que fut ce fameux 18 mai. Quelques jours plus tard, Anna, en proie à la plus grande perplexité, lui raconta que Waremme lui avait offert de l'épouser. Si fantastique que cela paraisse, cet homme divorcé, père de deux enfants errant par le monde, cet homme sans moyens d'existence assurés, ce contempteur de la légitimité bourgeoise, ce joueur, cet aventurier, cet utopiste politique – car, de plus en plus, il s'avérait tel –, voulait enchaîner à sa vie agitée, précaire, ravagée, sans assises aucune, cette créature qu'il avait déjà à moitié brisée, pour l'anéantir complètement. Tout en Maurizius se révolte, mais il n'a pas le droit de broncher. Il apprend qu'une vieille dame catholique et pieuse, une baronne de Loeven, constituerait une grosse dot à Anna, mais celle-ci devait faire d'abord une retraite de six mois dans un couvent d'Ursulines. Cela devenait de plus en plus incompréhensible, de plus en plus incohérent. Non, lui, Maurizius n'avait pas le droit de broncher. Déjà des propos malveillants couraient les rues, y répandaient leur venin ; il n'avait pas le droit de lever le petit doigt pour la sauver ; savait-il seulement si elle voulait être sauvée par lui ? Il ne savait même pas si elle l'aimait, si elle le tolérait simplement ou le haïssait, pas plus qu'il ne savait si elle aimait Waremme, le craignait, l'abhorrait ou le haïssait. On ne savait pas ce qu'elle pensait, on ne la connaissait pas. Il aurait fallu lui ouvrir la poitrine, lui disséquer le cœur pour le savoir. Ce genre de femmes, lui semble-t-il aujourd'hui, après de longues années, où le froid de la critique inexorable a transformé le flot vibrant de la vie en une glace transparente, ces femmes n'ont pas de principe intérieur ; leur horizon se borne tragiquement – tragiquement, de par leur isolement et

leur égoïsme – à leur propre personne, à leur propre destinée. (Maurizius va et vient en gesticulant). C’est un vase qui reçoit de nous son contenu et peut-être aussi son âme, à qui nous donnons, en tout cas, destination et impulsion. Si elles succombent, victimes de notre désir, c’est sans doute uniquement parce que, tel Narcisse, elles sont toujours perdues dans la contemplation d’elles-mêmes. Qu’est-ce en effet que le narcissisme, sinon l’amour d’une chose incorporelle ? Et c’est parce nous désirons étreindre l’image, à défaut du corps qui n’existe pas, qu’elles nous punissent, et nous rendent responsables jusqu’à la fin du monde. Voilà comment on est victime de soi-même et dupe d’un vain mirage. »

Ces paroles avaient été dites avec l’accent d’une sentence terrible et irrévocable. « Il en était à peu près de même pour Elli, poursuivit Maurizius, en tenant les yeux fermés comme s’il parlait en rêve. Je découvris soudain ce que c’est que d’être sœurs et que la nature révèle dans ces liens des secrets profonds cachés en son sein. C’est justement parce qu’elles étaient aussi différentes que si elles étaient nées aux antipodes l’une de l’autre, qu’on surprenait en elles tant de points de ressemblance, des traits d’une nature identique. Identique ?... à la manière du charbon et du diamant, du moins à mon sens. Il faut bien se dire que pour Elli aussi, on pouvait parler d’un égoïsme dépourvu du souci de son “moi”, ou comment exprimer la chose ? Loin de moi l’intention de me disculper, je suis perdu sans recours, je mets ma personne en dehors de tout ; mais soudain ce ne fut plus un être humain que j’eus devant moi. Une louve, une louve sanguinaire et féroce surgit en elle quand elle se dressa contre sa sœur, et quand elle se dressa contre moi, ce fut une créancière impitoyable réclamant avec des intérêts usuraires le remboursement de son prêt. Tout l’échafaudage se disloqua. Il est curieux, si on le creuse, le sens de cette expression : la tenue, tenue extérieure et morale de quelqu’un... l’échafaudage... il n’y avait plus rien qui le maintînt, il ne pouvait plus tenir. La frénésie à son paroxysme. Une femme à la sensibilité la plus affinée, à l’esprit le plus cultivé, une femme bonne, distinguée, généreuse. Et puis... cela. On m’a reproché..., on a allégué contre moi un certain fait : j’ai vécu maritalement avec elle jusqu’aux heures les plus terribles du conflit... eh ! oui, un homme descend toujours aussi bas qu’une femme le laisse tomber. Je répète qu’il ne faut pas voir là une tentative de justification personnelle. Tout mon malheur est là ; on peut, pour le service de la volupté, trafiquer malproprement de son âme, troquer de façon abjecte en échange de cette même volupté, le rêve et l’idéal. Toutes les fois que j’y ai

réfléchi, je me suis dit que neuf cent quatre-vingt-dix-neuf hommes sur mille en sont là et que le monde entier s'avilit dans la débauche. Je n'étais certainement pas le millième, oh ! non. Elli joua le tout pour le tout, le jour où elle ravit mon rêve à ma vue. Elle ne savait pas que les rêves qu'on vole aux autres empoisonnent ensuite la vie du voleur. Mais que dis-je là ? En définitive, seuls la chair et le sang étaient en jeu, quand, dans la détresse de nos cœurs, nous nous étreignions ; mais que dire du réveil ! quelle soif de vengeance, quelle fureur ! chez moi la conscience de me sentir toujours le même, chez elle la conscience d'être trompée. Les années qu'elle avait de plus que moi devenaient ses Érinyes ; enlacés étroitement, nous nous enfoncions ensemble jusqu'au dernier repaire de notre méchanceté et de notre bassesse. S'improvisant espionne, elle questionnait adroitement les gens ; elle me marchandait le misérable argent qu'elle me donnait et criait si fort son malheur sur les toits qu'il était devenu la fable publique ; pendant des nuits et des nuits, elle errait dans la maison comme une âme en peine et ne comprenait pas, oh ! ne voulait pas comprendre que, tout comme elle, je n'étais qu'un pauvre malheureux, un pauvre diable à qui Dieu disait : "Tiens, voilà ton destin, avale !" Le jour vint où je me dis : "Il vaudrait mieux, femme, que tu n'existes pas, que tu disparaisses de ces tristes lieux." Je vous affirme, monsieur, que la rayer du nombre des humains me parut alors une bonne action, car pareille existence est un fardeau, un supplice pour celle qui la vit, me dis-je, et un fardeau, un supplice pour ceux qui doivent la vivre avec elle. "Comment, il n'y aurait pas d'issue possible, on n'aurait pas le droit de retrouver la paix ?" Il est évident qu'ayant eu ce désir criminel, je ne suis pas exempt de culpabilité. Non. Ne le croyez pas... je ne suis pas exempt de culpabilité, et encore bien moins innocent, ce qui n'est pas du tout la même chose. Il arrive un moment où le meurtre est déjà consommé en esprit, ce qui vient ensuite c'est comme l'expulsion de la délivrance après l'accouchement. Mais c'est porter un jugement sacrilège, je le sais, je le sais. Au plus fort de ma détresse, je dis à Anna : "Si les choses en arrivent à la dernière extrémité, je te tuerai, puis je me tuerai ; alors tout le monde aura la paix." C'était le jour de septembre où éclata l'affaire malpropre de Waremmes avec les étudiants ; ce fut le coup de grâce. Anna en fut presque anéantie. À cette époque, je devais déjà à Waremmes une forte somme d'argent ; ma femme ne m'aidait pas ; elle était en adoration devant son capital auquel elle faisait suer des intérêts ; elle en perdait la raison ; mais était-elle encore une personne vivante, portant en elle la notion vivante de ce qu'est un être

humain, ou seulement un triste cadavre animé uniquement, comme la grenouille de Galvani, d'un simulacre de vie ? Je n'en sais rien. Cela ne me concerne plus ; je vous le répète, quant à moi, j'avais tourné la page ; seule Anna me faisait peine ; mais elle ne voulait pas mourir ; je me suis souvent creusé la tête pour deviner ce qui lui inspirait cette terreur folle de la mort ; peut-être un reste de piété, l'idée du péché mortel. Je me suis laissé dire une fois que les gens doués d'une grande beauté se libèrent plus difficilement que les autres de la crainte de la mort, comme si cette beauté leur imposait un devoir que nous autres ignorons. De là venait sans doute aussi la peur qu'elle avait de mon retour. Depuis que j'avais parlé de la tuer et de me tuer, elle tremblait devant moi ; c'est probablement ainsi qu'elle a épouvanté Elli et l'a fait fuir de la maison ; affolée, elle lui aura crié : "Ton mari vient, il veut me tuer !" Transie d'épouvante jusqu'aux moelles, elle se sera sauvée à travers la maison comme un chevreuil poursuivi par les chasseurs... Oui, ce doit être cela. »

Il appuya le pouce et le majeur de sa main droite à ses deux tempes. M. d'Andergast se leva lentement, pesamment. « Oui... murmura-t-il, oui, je vois. » Puis, après un silence où les respirations à peine perceptibles parurent s'arrêter, il ajouta, se rappelant machinalement les faits dont l'avait instruit le procès, et en affectant un ton sec et positif : « Et si auparavant elle a joué du piano, c'est parce qu'éperdue de terreur, elle ne savait plus ce qu'elle faisait ; est-ce ce que vous voulez dire ? — C'est possible, répartit Maurizius d'un air fermé. — Et alors ? » interrogea M. d'Andergast faisant un effort surhumain pour conserver son calme et paraître n'attacher à sa question qu'un intérêt superficiel. (Il tira même sa montre de son gilet, mais sans en ouvrir le boîtier et lentement, la remit dans son gousset.) « Alors, dit Maurizius en écho, en coulant vers son interlocuteur un regard durci, mauvais, et en haussant les épaules, alors... vous n'avez qu'à vous en référer au dossier, il vous renseignera mieux que moi. » Mais après un sombre silence pendant lequel ses dents, menues comme celles d'une jeune fille, mordillaient sa lèvre inférieure, ces mots s'arrachèrent péniblement de ses lèvres : « Tout se conjurait contre elle... plus la moindre issue par où fuir... Les tortionnaires la serraient de près... la mesure était comble... personne ne la comprenait, ne la plaignait... qu'a-t-elle eu besoin de faire venir Waremmé ?... Il n'avait qu'à appuyer de loin sur le déclic... Et moi, mon Dieu, trop tard... trop tard... »

Il s'arrêta, blême d'effroi, chancela, se retint à la muraille. M. d'Andergast avec la même lenteur pesante alla à lui, rencontra son regard ; et pendant

vingt longues secondes, ils restèrent les yeux dans les yeux.

Maurizius leva la main d'un geste de défense craintive. M. d'Andergast remarqua qu'il avait les ongles rongés. Conséquence évidente de sa réclusion et de ses longues méditations solitaires. « De qui tenait-elle le revolver ? » murmura-t-il d'une voix enrouée. Maurizius tressaillit. « Mais croyez-vous donc que j'aie vu quoi que ce soit ? dit-il dans un sursaut farouche. Je n'ai rien vu, rien, absolument rien... » M. d'Andergast baissa la tête d'un air résigné. « C'est justement là la chose... rien, rien, répéta Maurizius avec un geste découragé. — Et vous, vous-même, possédiez-vous un revolver, oui ou non ? » poursuivit inexorablement M. d'Andergast, la bouche sèche. Un petit rire fusa entre les lèvres de Maurizius. « Les temps sont changés, répondit-il, énigmatique, je n'ai plus vingt-six ans, j'en ai quarante-cinq. » Ce disant, il eut le même clignement de paupières qu'aux assises, dix-neuf ans auparavant. De nouveau les regards des deux hommes se pénétrèrent. « Bon, j'en prends note », dit M. d'Andergast avec l'étrange sensation que quelque chose craquait dans sa colonne vertébrale. Maurizius le regarda d'un œil indifférent prendre son chapeau, donner à la porte le signal convenu avec le gardien et quitter la cellule. Un second gardien parut avec un plat de fer-blanc. Il apportait le repas du détenu 357. Une épaisse soupe aux choux dans laquelle nageaient des bribes de viande pareilles à des racines noires sur une mare jaunâtre.

Chapitre treize

I

Il est rare qu'un entretien entre deux personnes qui ont à régler une question de première importance se passe comme elles se l'étaient imaginé ou l'avaient préparé, surtout lorsqu'il aboutit à un soi-disant règlement de compte. Il est certain que Sophie d'Andergast attendait de son entrevue avec son ancien mari un résultat très précis et, si leur conversation fut quelque peu différente de ce que, dans son agitation exaltée, elle s'était figuré, cela tint uniquement à ce que l'homme en face de qui elle se trouva n'était plus l'homme qu'elle avait connu. Son impatience à son arrivée chez la générale la poussait tellement à agir que Sophie regarda la vieille dame d'un air tout déconcerté, lorsque celle-ci lui dit que le procureur général était en voyage et qu'elle n'avait pu savoir la date de son retour. Le lendemain seulement vers midi on apprit au bureau par téléphone qu'il reviendrait dans la soirée. Sophie avait passé une nuit blanche ; à quatre heures du matin, elle s'était levée, était descendue au jardin ; lorsque à huit heures la générale la fit appeler pour déjeuner, on la chercha dans toute la maison et on finit par la découvrir, assoupie sur un banc du pavillon, les bras appuyés sur le dossier de pierre, le visage enfoui dans ses coudes. On eut beaucoup de peine à la décider à prendre une tasse de thé ; elle ne répondit que par un sourire aimable et insignifiant aux reproches de la générale qui, en l'occurrence, montra une volubilité quelque peu nerveuse. La vieille dame ne rencontra d'ailleurs pas chez elle la confiance, l'élan affectueux auxquels elle croyait avoir le droit de s'attendre ; au début, elle fut obligée de se faire violence et de se répéter constamment : « Ce n'est pas seulement une femme malheureuse, c'est la mère de mon Etzel ; je ne l'ai pas invitée à venir chez moi pour passer avec elle quelques journées agréables, mais parce qu'il est temps qu'on fasse

quelque chose ; il ne saurait être question d'agrément ici. » Mais à côté de son affabilité coutumière elle avait encore son petit égoïsme en tête, et désirait, quoique bien discrètement et tout en prenant part aux préoccupations des autres, qu'on lui fît un peu la cour. Mais Sophie n'alla pas au-delà de l'amabilité dont elle ne se départait jamais ; cela agaçait la générale et elle s'appliquait à relever tout ce qui lui déplaisait chez la nouvelle arrivée. Une certaine réserve qui la rendait avare de ses paroles, l'air décidé, l'assurance avec laquelle elle se présentait et peut-être surtout le soin méticuleux qu'elle apportait à sa toilette : elle était dès le matin tirée à quatre épingles. La générale se tenait ce raisonnement : « elle soigne joliment sa personne, cela ne se concilie guère avec sa peine et ses soucis » ; comme si un chagrin sincère ne pouvait s'affirmer que par une tenue négligée. Mais c'était plutôt par naïveté que par mesquinerie que la générale critiquait ces choses ; elle s'était sans doute attendue à voir Sophie dans le rôle touchant d'une « *mère prodigue*¹² » d'une Niobé accablée par la douleur, et elle avait affaire à une femme d'un caractère difficile à pénétrer, à une personne singulièrement résolue, sobre de paroles, souple, froide, dont les traits avaient conservé un air de jeunesse surprenant ; on lui eût donné trente-deux ans tout au plus, alors que la générale calculait qu'elle devait avoir trente-huit ans bien sonnés. Ces critiques chez la générale n'étaient que superficielles et cachaient un sentiment plus profond, la jalousie. La constatation que Sophie était demeurée étonnamment jeune, qu'elle avait des manières enjôleuses, des dents impeccables, une taille si svelte encore et qu'il fallait s'attendre à ce qu'Etzel s'élançât vers elle, exultant de joie, la pinçait au cœur et lui faisait pressentir des heures douloureuses. En réalité, elle s'était proposé de parler d'Etzel le moins possible, pour commencer du moins. Cette résolution aussi procédait du mouvement de jalousie dont nous venons de parler, bien qu'elle essayât de se persuader à elle-même qu'elle voulait seulement ménager Sophie, ne pas la tourmenter inutilement. Néanmoins, quand après le déjeuner, elle se fut retirée au salon avec sa visiteuse, l'envie de parler fut plus forte qu'elle : d'une part, il lui semblait peu convenable de cacher à Sophie ce qu'elle savait, d'autre part elle était toute gonflée de son savoir et impatiente de l'étaler pour faire montre de son habileté et de sa prudence. Elle était en effet allée voir de son propre chef le professeur Camille Raff peu de temps avant son départ pour son nouveau poste ; elle avait eu avec lui une longue conversation au sujet d'Etzel ; cet entretien lui avait fourni plus d'un renseignement précieux qui, rapproché de la conduite du jeune homme avec

elle, en particulier de sa visite et de sa demande pressante d'argent, jetait déjà quelque lumière sur le chemin qu'il pouvait avoir pris, bien que ce chemin n'en parût pas moins inquiétant et extraordinaire. Que n'avait-il donné signe de vie ! On ne l'aurait pas trahi, on aurait respecté et gardé son secret, oh ! certainement, s'il y attachait tant d'importance, mais partir ainsi... sans crier gare et laisser son monde se consumer d'inquiétude et de chagrin ! La générale disait « son monde » par politesse, mais elle ne songeait qu'à elle-même. Sophie avait écouté sans rien dire, mais avec le plus vif intérêt. Elle continua à garder le silence lorsque la générale se tut ; seul l'éclat de ses grands yeux bruns trahissait son émotion. La générale resta un moment interdite : c'était le même éclat, la même fulguration de bronze que chez « lui » ; c'est d'elle qu'il la tenait, et du coup sa sottise jalouse s'évanouit et fit place à une sympathie profonde pour cette femme. Sophie, soulagée, se dit : « Alors voilà comme il est. » Jamais elle n'avait été ce qu'on nomme une mère passionnée, c'est-à-dire que jamais elle n'avait fait parade de son amour maternel et, au temps où elle vivait avec Etzel, elle avait attaché la plus grande importance au fait de garder avec lui le ton léger et familier de tout le monde. Toujours prête à rire et à plaisanter avec lui, elle avait soigneusement évité de l'importuner avec cette tendresse égoïste qui l'aurait engagé trop tôt dans le monde troublant des sentiments. Peut-être M. d'Andergast avait-il cherché, à sa manière (mais quelle manière froide, raisonnable, sans élan !), à achever ce que sa riche et chaude nature, à elle, avait commencé. Peut-être subissait-il justement, à ce point de vue, une influence mystérieuse, mais certes il n'eût jamais consenti à le reconnaître devant personne ni même en son for intérieur ; il n'avait au demeurant abouti à rien ; quand le cœur ne parle pas, les expériences pédagogiques restent vaines, et les siennes avaient essuyé un échec lamentable. Lorsque Sophie fut obligée de se séparer de son enfant, nul n'entendit chez elle une plainte, encore moins une explosion de désespoir ; on avait même dit ouvertement et soutenu qu'elle était incapable de tout sentiment profond. Or elle avait cette particularité de pouvoir vivre avec une image qu'elle portait en son âme, comme avec un être de chair et d'os ; en tout cas, elle avait eu pendant toutes ces années, et jusqu'à ce jour, le sentiment d'être réellement unie à son enfant et d'en faire de loin son allié. Des forces étranges entraient ici en jeu, qui n'avaient rien à voir avec une résolution prise en vue d'un but arrêté. Voilà pourquoi elle se sentait soulagée en se disant : « Alors voilà comment il est ! » Voilà pourquoi dans ses yeux brillait l'éclat des yeux d'Etzel.

II

Vers le soir, elle prit une voiture et alla en ville. En parcourant lentement les rues elle se sentait l'âme douloureusement tiraillée entre le sentiment d'être chez elle et l'impression de se trouver dans un milieu hostile, entre des souvenirs clairs et harmonieux et d'autres sombres et torturants. Les vieilles maisons repeintes de la banlieue lui semblaient avoir une physionomie menteuse, mais arrivée devant le Rœmer, le vieil hôtel de ville, elle s'arrêta, leva les yeux vers la façade comme on attache son regard sur un visage vénérable. Les yeux toujours fixés à terre comme si elle suivait une trace, elle atteignit le chemin de Kettenhof et la maison d'Andergast. Ses yeux parcoururent la rangée de fenêtres du deuxième étage, toutes étaient sombres. Cette obscurité disait l'absence des deux êtres que sa pensée écartait l'un de l'autre comme l'horreur de la félicité et qu'elle ne pouvait s'empêcher de rapprocher étroitement, car on ne peut séparer l'idée d'un fils de celle de son père. Pourrait-elle monter maintenant et se présenter devant l'homme à qui elle était venue demander compte de sa conduite ; que dirait-elle ? Comment lui ferait-elle son procès ? maintenant que son heure était venue, maintenant, en cette minute qui « exauçait ses vœux » et où elle voyait devant elle toute sa vie ravagée par lui ; quelle attitude aurait-il lorsqu'elle lui crierait à la face : « Où est mon enfant ? Rends-moi mon fils ! » Mais cette minute poignante n'existe encore que dans son imagination ; la réalité la fera s'évanouir. En face d'elle se dressera un autre être, l'être le plus banal du monde tant qu'il n'est qu'évoqué par la pensée, l'être le plus inattendu, le plus troublant, le mieux fait pour vous paralyser, dès qu'il paraîtra.

Mais cette minute « qui exauce ses vœux » résume pour elle toute sa vie de ces dix dernières années comme une goutte d'eau résume en soi la mer, et elle se revoit errant d'hôtel en hôtel, de ville en ville. Elle n'avait personne pour l'aider, la consoler, pas de foyer, pas d'asile. Muette et froide, elle s'était laissé dicter des conditions par l'homme qui habitait là-haut, des conventions avaient été signées ; c'est lui qui avait décidé de son avenir ; elle ne possédait plus aucun droit, rien que la liberté, et dans la mesure où il la lui laissait, rien que sa fortune, ce qui restait de l'héritage paternel. Elle avait été malade, toujours malade et n'avait jamais appelé ni consulté de médecin. Pendant la guerre, elle avait vécu dans une Suisse complètement

désorganisée, environnée de flammes, dans des pensions bon marché au milieu de gens quelconques et elle avait réussi à passer inaperçue, sans éveiller une curiosité sympathique qui l'aurait importunée. Elle s'était occupée de botanique et de minéralogie, s'était usé les yeux à des broderies d'art ; elle avait fait de longues marches, souvent au-delà de ses forces ; elle avait eu de la peine à se faire à la solitude, bien qu'elle ne pût supporter la société. Elle s'intéressait à bien des manifestations de l'activité intellectuelle et conservait un amour inaltérable de la vie ; néanmoins son cœur était en quelque sorte vide, l'existence qu'elle menait était complètement sevrée de joie ; elle pouvait rire et s'amuser, mais seulement avec des indifférents ; dès que quelqu'un, homme ou femme, devenait plus familier, son attitude changeait et elle rompait insensiblement tout rapport. Elle ne pouvait plus croire vraiment à rien ; sa situation à l'égard du monde extérieur était à tout point de vue ébranlée ; dans ces dernières années, elle n'avait eu de relations amicales qu'avec deux personnes : un peintre suisse qui s'était terré dans un chalet du canton du Valais, et un vieux savant, M. André Lévy, professeur à la Sorbonne, bactériologiste distingué, qu'elle avait rencontré à Genève et dont elle avait beaucoup fréquenté la maison à Paris. J'ai parlé de son amour inaltérable de la vie, et pourtant elle éprouvait toujours un soulagement, le soir, de voir la journée finie, et le matin, de savoir la nuit passée ; mais ce sont justement les gens malheureux qui se sentent obligés de vivre au jour le jour, obligation dont ils se libèrent plus difficilement que de l'obligation de vivre pour vivre.

Vingt-quatre heures après « la minute qui exauçait ses vœux », elle pénétra dans la maison Andergast. La générale avait, par téléphone, préparé son entrevue avec Wolf d'Andergast. Retourner aux endroits où l'on a souffert une peine jamais apaisée est moins une épreuve pour la mémoire du cœur que pour celle des yeux. L'expérience prouve que la plupart des gens, alors même que leurs sentiments s'émoussent ou s'éteignent, les conservent en un recoin particulier de leur âme d'où ils peuvent les tirer quand ils le désirent, ce ne sont plus alors que des fantômes qui ne rappellent l'être vivant que comme la défroque vide, le corps qui la portait, cependant que les lieux et les choses disparaissent complètement de leur mémoire et, lors d'un revoir, leur causent une surprise qui seule leur rend sensible le lien entre leur personnalité actuelle et celle de jadis. Tout se passe alors comme si l'on avait, pendant un court instant seulement, caché de la main une image effrayante pour en atténuer l'effet terrifiant. Il n'en était certes pas ainsi pour Sophie ; son âme,

nous l'avons dit, avait pendant ces dix ans écoulés conservé intacte son ardeur, et pourtant le monde concret, celui qui frappe les yeux, dans lequel elle se retrouvait soudain, ressuscitait le passé avec une puissance qui l'écrasait et surtout obnubilait toute notion de temps, qui réduisait l'idée d'avoir vieilli, d'être devenu plus âgé à une duperie incompréhensible de la nature ; toutes choses n'étaient-elles pas, en effet, telles qu'elles avaient toujours été ? Entre dix ans et une semaine, la différence est purement fictive. Voici la marche, la troisième après le palier, qui grinçait déjà sous le pied il y a dix ans ; voici, à gauche, au-dessus de la fenêtre de l'escalier, la tache pâle, jaunâtre, sur le plâtre brun ; chancelante, elle s'est retenue à ce bouton de cuivre le jour où elle a appris que l'homme qu'elle aimait s'était tiré une balle dans la tête et où elle ne savait pas si elle aurait encore la force d'aller jusqu'à la maison où gisait son cadavre ; que de fois elle a lu ces lettres aux ornements prétentieux sur la plaque de porcelaine du premier étage : « D^r Malapert » ; que de fois elle a, désespérée, appuyé sur le bouton de sonnette du deuxième étage et attendu, le dégoût au cœur, qu'on lui ouvrît la porte de son propre logis. La voilà de nouveau ici, de nouveau elle presse le bouton ; on l'introduit ; la glace est encore là qui lui renvoie son image comme si elle n'avait pas cessé un seul jour de le faire ; le chapeau melon est à la patère, symbole d'une banalité cérémonieuse et déplaisante ; dessous sont accrochés les manteaux où s'attache toujours cette odeur écœurante de cigare ; au mur, en face, c'est le portrait du vieil empereur avec son air bienveillant et sa barbe partagée en deux ; voici la porte que, sans une larme (elle n'a jamais aimé les larmes), elle a franchie le dernier soir, après un dernier adieu à l'enfant qui tombait de sommeil, et enfin l'autre porte cachée sous une tenture, que jamais elle n'a ouverte sans se dire : « Si seulement j'étais débarrassée de ce supplice, si seulement j'étais déjà repartie... »

III

À sept heures, M. d'Andergast dit à Rie : « Une dame viendra à sept heures et demie, inutile de l'annoncer. » Rie fit oui de la tête, elle savait. Nanny, la bonne de la générale, n'avait pas manqué de lui dire qui elles abritaient sous leur toit, et Rie se sentait visée par de sourdes machinations. Dans son agitation, elle donna des ordres tout de travers à la cuisine et laissa tomber un pot de confitures sur le carreau : « Tout passe, tout casse », se dit-elle en le

considérant avec mélancolie. « Vous rappelez-vous, dit-elle, que la même chose m'est arrivée l'avant-dernier automne ? Le petit s'est mis à genoux par terre et voulait lécher la confiture. » La cuisinière prétendit se souvenir qu'elle en avait même été surprise, car l'enfant n'avait jamais été gourmand. « Si seulement il l'avait été, soupira Rie, nous l'aurions encore avec nous ; quand on est gourmand, on aime son chez-soi. » À cet instant, on sonna ; la bonne ouvrit la porte d'entrée ; Rie sortit doucement dans le couloir et vit une femme de taille moyenne, qui n'était pas précisément svelte, se diriger d'un pas ferme vers le cabinet de travail, et elle eut cette pensée hostile : « Elle a l'air de se reconnaître joliment bien ici », comme si c'était là une preuve de méchanceté. Jamais elle n'avait désiré autant écouter à une porte, et seul le sentiment naturel des convenances la retenait. Elle resta un moment à la même place, prêtant l'oreille, et, comme tout demeurait silencieux, elle retourna tristement dans sa chambre.

M. d'Andergast était rentré à cinq heures et demie. Il avait demandé du thé, mais n'avait pas touché à sa tasse et n'avait pas cessé d'arpenter la pièce avec agitation. Il ne parvenait pas à bannir de son oreille la voix du détenu Maurizius ; quoi qu'il fût ou qu'il pensât, elle le poursuivait comme le roucoulement ininterrompu d'un pigeon invisible. Par instants un lambeau de phrase se détachait du roucoulement monotone ; alors il tressaillait, suspendait sa marche, penchait la tête de côté, fronçait le sourcil et mâchonnait quelques mots. Il avait allumé plus d'une douzaine de cigarettes l'une après l'autre et les avait jetées dans le cendrier après deux ou trois bouffées. Il lui arrivait d'appuyer sa main sur son front comme il l'avait vu faire à Maurizius et son visage se figeait dans une expression méditative. De multiples questions l'assaillaient, flocons tourbillonnants dont aucun ne pouvait fixer sa pensée. De temps à autre il tirait sa montre, s'assurait avec inquiétude que les aiguilles avançaient, comme s'il eût été urgent pour lui d'arriver à une solution avant la minute qui mettrait fin à sa solitude. Mais tandis que les aiguilles tournaient, il ne réussissait pas à calmer ce tourbillonnement fiévreux. Ce roucoulement, toujours ce roucoulement. Une question se dégagait enfin, tangible, du chaos : Pourquoi n'a-t-il pas parlé autrefois ? Pourquoi a-t-il, pendant ces dix-neuf années, gardé le silence alors que ce qu'il a avoué là porte le sceau évident de la vérité ? Puisqu'il s'est décidé à parler maintenant, il aurait tout aussi bien pu le faire il y a trois ans, cinq ans, douze ans, quinze ans. Qu'est-ce qui l'en a empêché ? La honte, la bravade, le désir de ménager quelqu'un ne résistent pas à une épreuve où

chaque année se change en une éternité, où l'idée de sacrifice elle-même – née d'une passion sans exemple qui joue certainement un rôle ici – disparaît au milieu de la désagrégation complète de la personnalité morale. (Tout en pensant ceci : la désagrégation complète de la personnalité morale, M. d'Andergast sentit passer en son cœur un frisson tout à la fois glacé et brûlant ; ainsi l'état d'esprit de cet homme-fantôme l'avait gagné, il avait compris le sens de cette œuvre de mort poursuivie dix-neuf années durant ; peut-être même avait-il été lui aussi atteint par elle et d'une manière plus durable qu'il ne l'aurait jamais soupçonné.) Qu'est-ce qui peut bien l'en avoir empêché ? Cette question le hantait sans relâche et une vague intuition commençait à se faire en lui : « Peut-être faut-il chercher la raison très profondément, se disait-il, peut-être Maurizius a-t-il eu conscience qu'alors la vérité n'était la vérité que pour lui, mais non pour moi, non pour nous ; elle n'a été mûre pour moi, pour nous, qu'à l'heure où lui a été prêt à la révéler presque à son corps défendant. Mais si cette vérité n'était que le résultat du temps, se dit-il soudain avec un frisson, si, l'esprit influencé, égaré par le présent, je n'avais pas été en état il y a trois, cinq, douze, quinze ans, d'accepter cette vérité qui aujourd'hui m'apparaît si simple, si plausible ? Peut-être la vérité a-t-elle besoin d'être enfantée par le temps. » Cette pensée avait quelque chose de si bouleversant, elle jetait une lumière si livide sur tout ce que jusqu'alors il avait nommé jugement et sentence, qu'il eut quelques secondes l'impression que le noyau solide de sa personnalité s'était dissous, éparpillé. Dans sa détresse et pour échapper à cette décomposition de son être, il se reporta aux détails du dossier qui, pendant tout son voyage de retour de Kressa, l'avaient déjà préoccupé comme un puzzle. Jusqu'à quel point, par exemple, les déclarations de Maurizius concordaient-elles avec les dates consignées dans le dossier ; ce souci avait déjà arrêté auparavant sa pensée, qui s'en était détournée ensuite. À peine s'y fixait-elle de nouveau qu'un coup léger fut frappé à la porte et Sophie entra.

M. d'Andergast resta debout derrière son bureau comme derrière un rempart. Dans une situation comme celle-ci un salut, même banal, eût été absurde. Il n'avait pas vu cette femme depuis près de dix ans et pendant ces dix années il n'avait pas songé une seule fois à s'interroger sur ses sentiments à son égard. Une question une fois réglée, il ne lui reconnaissait plus le droit d'intervenir dans l'emploi ordonné de son temps. Il savait en finir une fois pour toutes avec les choses de sa vie privée aussi bien qu'avec celles de sa profession. Dans les deux cas il consacrait un délai déterminé à la liquidation

des arriérés ; passé ce délai, l'affaire était classée. Sophie avait refermé la porte derrière elle ; cinq pas la séparaient de lui, mais il ne la voyait pas ou plutôt il ne voulait pas la voir, il n'avait pas envie de la voir. Ses paupières un peu enflammées étaient baissées, son grand corps oscillait légèrement. Il attendait. « Je suis suffisamment préparé, qu'y a-t-il pour votre service ? » disait sa mine glaciale et distante ; mais autour du nez, une pâleur s'élargissait. Sophie s'approcha du fauteuil placé dans la pénombre devant la bibliothèque et s'y assit doucement. De ses yeux sombres, elle le considérait. Un frémissement amer et menaçant agitait les coins de ses lèvres, on eût dit qu'elle voulait le forcer à parler le premier. Elle connaissait son entêtement ; comme naguère elle n'avait que mépris pour cette attitude qui traduisait, elle le savait, l'observance rigide d'une « ligne de conduite ». Mais elle reconnut bientôt son erreur et son instinct subtil l'avertit qu'un changement s'était opéré en cet homme, comme si, de son impassibilité d'airain et de son arrogante et parfaite maîtrise de lui-même, il n'était resté que l'expression du visage, le regard, l'enveloppe intacte d'un fruit rongé à l'intérieur. Cette constatation ne la porta pas à plus d'indulgence, rien ne pouvait l'incliner au pardon, mais elle n'éprouva pas non plus de satisfaction intime. Ces choses-là ne l'intéressaient pas. Pour elle, il n'était pas une personne sur qui on arrête sa pensée. La place que, jadis, il avait occupée dans sa vie (occupée presque uniquement pour y faire œuvre de destruction) n'existait plus. Son ancien avocat avec qui elle échangeait parfois des lettres d'affaires l'avait mise au courant de la fuite d'Etzel, et l'énergie amassée en elle depuis longtemps l'avait entraînée brusquement à entreprendre son voyage. C'était d'accord avec cet avocat qu'aux mois de mars et d'avril elle avait adressé à M. d'Andergast deux lettres où elle réclamait l'annulation des mesures prises jadis en arguant de leur non-validité et de leur illégalité puisque la renonciation soi-disant librement consentie de sa part lui avait été arrachée par la force. Les deux lettres n'avaient pas été jugées dignes d'une réponse ; en l'apprenant à son homme de loi, elle avait ajouté : « C'est une faute impardonnable d'en avoir appelé à un tribunal qui reste sourd au langage des sentiments humains. » La nouvelle que l'enfant était parti et restait introuvable l'avait fait passer par-dessus tous les obstacles et l'avait rendue indifférente aux conséquences d'une démarche qui, à y regarder de près, promettait peu de résultats pratiques ; elle voulait agir, se prouver tout au moins que la peur qui la terrorisait autrefois n'existait plus. Maintenant elle était là, muette, la voix étranglée dans la gorge, tout comme le jour où, après

lui avoir extorqué l'aveu de sa faute, il lui avait, après le suicide de Georges Hofer, fait signer ce papier insensé, exploitant sa faute sans scrupule, assouvissant sa vengeance sous couleur de justice.

Un dialogue suivit qui, entraîné par son propre poids, écarta les banalités inévitables et se perdit en des profondeurs où les âmes, dans leur antagonisme consacré par la loi, s'affrontaient pour ainsi dire en marge du monde et qu'il est presque impossible de rendre avec ses sous-entendus, ses feintes, ses silences, ses réticences blessantes. Souvent un des interlocuteurs ne répondait à l'autre que par le silence, silence plus éloquent que tous les arguments ; des idées sans lien s'échangeaient, un haussement d'épaules exprimait toute une histoire, l'atmosphère de la pièce était chargée d'une électricité qui se communiquait directement aux nerfs des deux personnes en présence. M. d'Andergast commença par exprimer son regret d'ignorer le but de cette visite bien qu'il pût en deviner le motif ; c'était là une phrase conventionnelle qu'il débita du même ton qu'il prenait dans ses consultations pour s'adresser à un client. Après avoir mûrement examiné si pareille entrevue était admissible ou non, il avait opté pour l'affirmative ; pourtant... ici, il eut un haussement d'épaules comme s'il était au bout de son latin. Sophie bondit sur ses pieds. « Toujours son air pompeux, insolent et emphatique », se dit-elle révoltée. Puis elle sourit et se rassit. Le motif en question, poursuivit-il, un peu plus courtoisement, croyant avoir, par son entrée en matière, suffisamment souligné sa façon de voir, le motif en question ne pouvait le contraindre ni à une explication, ni à une discussion ; il n'admettait pas plus qu'auparavant de revendications dans ce sens. « Ah ! vraiment », dit comme un pépiement d'oiseau une voix dans le fauteuil. Désagréablement surpris, M. d'Andergast regarda dans cette direction. « Parfaitement », confirma-t-il d'un ton sec. Sophie se rejeta en arrière et croisa ses bras sur sa poitrine. « Vain espoir, dit-elle tranquillement, je n'élèverai pas de prétentions, tu n'auras donc pas l'occasion de les combattre. » M. d'Andergast leva les sourcils d'un air interrogateur. « Alors je ne vois pas la nécessité de cette entrevue », disait son expression d'ennui réprimé. Ce premier tutoiement de la part de cette femme lui avait donné un choc, bien qu'il fallût s'attendre à ce qu'on ne pût l'éviter à la longue. Il prit le cachet à côté de l'encrier, le soupesa dans sa paume, le considéra avec attention. Ses pensées s'agitaient dans le champ de deux cercles concentriques. L'un, dans une partie de son cerveau mise à vif, renfermait tout ce qui concernait le détenu Maurizius ; il avait l'impression qu'il avait quitté trop tôt la cellule et laissé échapper ainsi les révélations les

plus intéressantes. « Il me faudra rattraper cela, se disait-il, certaines choses ont besoin d'être tirées au clair » ; il reconstituait en pensée le théâtre du meurtre, il réfléchissait à la disparition du revolver ; il calculait le temps qui avait été nécessaire à Waremmé pour se rendre du cercle à la porte du jardin et trouvait, détail troublant, une différence d'une minute et demie à deux minutes ; il songeait à l'obscurité complète de cette soirée brumeuse d'octobre et reprochait à l'instruction d'avoir accordé tant de créance aux témoignages de hasard (toujours la même faute, admettait-il résigné) ; il mesurait mentalement la distance de la grille à la porte d'entrée où se tenait Anna, trente-cinq mètres, et se disait que Waremmé avait dû passer en courant près de Maurizius si celui-ci n'avait vraiment pas tiré, puis, qu'il était probablement revenu sur ses pas pour faire face à Maurizius en tenant en main l'arme ramassée sur le sol ; tout ceci aboutissait à la conclusion qu'il fallait revoir le prisonnier, le revoir le plus tôt possible pour l'amener à donner d'ultimes éclaircissements. M. d'Andergast ne s'avouait pas que c'était la personne même de Maurizius qui l'attirait et le tenait en haleine comme jamais personne ne l'avait fait jusqu'alors et il évitait craintivement de tirer de tout son récit la seule déduction logique, à savoir que Waremmé devait avoir fait un faux témoignage ; accepter cette déduction et ses conséquences outrepassait ses forces, aussi avait-il besoin de faire appel à toute sa volonté pour empêcher cette pensée de se formuler en lui.

Ainsi son âme torturée passait tour à tour du cycle de visions hallucinantes dont Maurizius était le centre dans l'autre au milieu duquel était Sophie, réalité bien visible auprès de laquelle il ne pouvait, bien qu'il s'en défendît, s'empêcher d'imaginer l'invisible présence de l'enfant. Quoiqu'il eût l'air de ne pas avoir encore vraiment regardé Sophie, son regard inquisiteur avait à la dérobée pris depuis longtemps connaissance de sa personne. La constatation que les années avaient passé sur elle sans altérer sensiblement sa beauté le remplissait d'un étonnement haineux. Les cheveux châtons avaient conservé leur reflet doré, le charmant ovale des joues s'était à peine altéré, les sourcils dessinaient toujours cet arc caractéristique qui donnait au visage l'expression de constante curiosité particulière aux myopes et qui, tant de fois, l'avait impatienté ; le cou n'avait presque pas de plis ; l'attitude de Sophie ne trahissait en rien l'atteinte d'un destin rigoureux, ni de la maladie, ni qu'elle ait péniblement suivi le chemin de l'expiation ; on ne voyait en elle aucune trace de repentir, d'humilité, de souffrance, ni de délaissement, rien d'accablé, rien d'une sollicitieuse, rien de ce qu'on attendait et de ce qu'on

aurait aimé trouver en elle ; sa personne respirait au contraire la liberté d'esprit, le bon équilibre, le sang-froid. Comment était-ce possible ? Il y avait là quelque chose qui n'était pas clair. Était-ce là le résultat du châtiment imposé ? À quoi avait alors servi ce châtiment ? Ce visage calme, ce silence dédaigneux, ce sourire plein de suffisance (il lui semblait tel, mais en réalité, c'était un sourire douloureux, toute la vie secrète de cette femme s'inscrivait en quelques traits expressifs autour de la bouche). Plus effrayante encore était sa ressemblance avec Etzel, visible déjà dans sa manière de s'asseoir, et aussi dans le regard tendu, soupçonneux, révélant une âme toujours sur la défensive, dans le mélange de puérilité et de maturité agaçante de ses traits, de soif d'apprendre et de... eh bien ! oui, de rouerie ; c'était extraordinaire, presque surnaturel ; M. d'Andergast ne s'était pas attendu à cela et se verrait peut-être dans l'obligation de modifier sa tactique, de jouer plus serré et de prendre des mesures pour parer à un rapprochement possible de deux caractères manifestement et dangereusement semblables. Et Sophie ?

IV

Pour elle, les choses étaient très simples : prévenue de loin, elle avait tout naturellement cru à un funeste désaccord entre le père et le fils provoqué d'un côté, par la volonté despotique de M. d'Andergast, par sa froideur, son habitude de tenir rigoureusement en lisières ceux qui dépendaient de lui et de les contraindre à une obéissance passive, de l'autre côté par l'esprit de révolte d'un être jeune, assoiffé d'indépendance, impatient d'être son maître et qui avait saisi le premier prétexte venu pour secouer un joug intolérable. Elle s'était imaginé des scènes orageuses, une rupture éclatante ; la fuite avait été un coup de tête, un acte de désespoir qui, lorsque Etzel aurait couru les aventures un certain temps, entraînerait, soit son retour au logis suivi d'un châtiment, soit le malheur de l'enfant. Les confidences de la générale lui avaient présenté les faits sous un tout autre jour et avaient fortifié en elle une confiance tranquille née des liens mystérieux qui unissent les âmes, et que les images effrayantes flottant à la surface de ses pensées avaient seulement voilée. Des doutes lui restaient néanmoins que dissipait son entrevue avec cet homme. Elle avait devant les sentiments secrets des gens la sensibilité d'un sismographe. Elle reconnut dans son agitation, dans son regard où une fulguration jaillissait soudain pour s'éteindre aussitôt, dans sa vigilance

inquiète, jointe à une inattention qui trahissait presque un esprit occupé ailleurs, les symptômes d'une catastrophe. La fuite d'Etzel était quelque chose de plus sérieux que l'escapade ordinaire d'un tout jeune homme qui s'insurge contre la volonté paternelle. Même s'il s'était enfui à cause d'elle (on pouvait admettre que l'injustice coupable commise envers sa mère ne lui était pas demeurée cachée et qu'il avait peut-être quitté son père avec le secret espoir d'aller la rejoindre), même alors, elle n'aurait pas ressenti la satisfaction qu'elle éprouvait maintenant. Ce « quelque chose de plus sérieux » était de plus noble nature, la revanche était plus éclatante. Qui aurait jamais osé espérer, prédire cela ? Elle eut un sourire, non pas triomphant, mais plutôt étonné, comme si elle ne pouvait pas encore croire à un miracle. « Les prétentions que je pourrais élever, dit-elle hardiment, sont sans objet maintenant, seulement, tu ne le sais pas. — Comment cela ? interrogea M. d'Andergast avec un vague effort pour paraître intéressé et en remettant le cachet à sa place. — Ou plutôt, tu le sais bien, mais tu veux avoir l'air de l'ignorer, continua Sophie ; comment quelqu'un comme toi pourrait-il ne pas se savoir atteint au plus profond de son être et ignorer que le principe même de sa vie a fait faillite ? — Puis-je me permettre de faire observer que ces propos sont absolument énigmatiques ? — Oh ! si tu veux, je ne prétends pas être parfaitement claire, mais je ne vois pas que la chose soit obscure. — Je suis tout oreilles. — Tu ne t'imagines pourtant pas qu'il ne s'agit que d'un dissentiment passager entre ton fils et toi. Le petit reviendra quand il aura fait ce qu'il s'est proposé de faire ou quand il se sera convaincu que c'était impossible. Il reviendra, cela ne fait aucun doute, mais pas chez toi ; il ne reviendra jamais chez toi. » M. d'Andergast eut un petit rire sec et contraint. « On peut y parer et prendre des mesures, il me semble, répliqua-t-il. — Y parer par la contrainte et prendre des mesures de rigueur, cela oui, mais ce n'est pas ainsi qu'on reconquiert une âme. — Je n'attache aucune importance à l'âme. — Je le sais, aussi essaieras-tu d'exorciser l'âme. Cette méthode t'a déjà donné de si beaux résultats. — Je ferai ce que mon devoir me dictera. — Bien sûr ! Le devoir est un maître puissant. Et que t'ordonnera-t-il ? Le cachot ? — Je me refuse à une discussion sur ce ton. — Ce ton, mon Dieu, répliqua Sophie d'un air de pitié, je ne peux pas te parler comme tes automates du bureau quand il s'agit d'une chose aussi grave. — Et cette chose, c'est ?... — Je ne suis pas venue pour revendiquer mes droits, mais pour empêcher quelque chose d'arriver. — Et quoi donc ? — Si tu ne le devinais pas, tes questions ne seraient pas aussi maladroites.

— Tu sembles donc redouter de ne pas me trouver aussi impuissant en face des événements que tu jugeas bon de me le faire croire tout d’abord. — Qui mettrait ta perspicacité en doute ? C’est ton point fort. Impuissant ? Non, je ne te crois pas impuissant. Tu ne le seras jamais, malheureusement. C’est pour cela que je te trouve à plaindre. C’est souvent dans l’impuissance qu’on découvre sa véritable force. Tu as usé la tienne à une œuvre stérile. Ne t’y acharne pas jusqu’à l’absurde. Quoi que tu fasses, le petit est perdu pour toi. »

Un instant on eût dit que M. d’Andergast allait rejeter la cuirasse qui le rendait inattaquable ; ses yeux violets jetèrent un éclair sinistre, sa pâleur autour du nez gagna les joues. Mais il garda le silence. « Cette femme s’oublie, cette femme en use vraiment insolemment avec moi », se dit-il avec colère ; mais il garda le silence. Il alla au poêle de faïence brune et s’y appuya dans l’attitude d’un homme qui ignore dédaigneusement les subtilités psychologiques dont sa personne est l’objet. La voix de Sophie ne s’éleva pas au-dessus du ton de la conversation qu’elle avait observé jusque-là, lorsqu’elle poursuivit : « Ses yeux devaient fatalement s’ouvrir un jour, il devait fatalement comprendre un jour ce qu’est son père. N’est-il pas mon fils ? On ne peut nier qu’il est mon fils, dis ? Il est vrai que je ne m’imaginais pas bien comment il est. Aveu bizarre de la part d’une mère, n’est-ce pas ? Mais du moins, ce n’est pas en vain que j’ai attendu toutes ces années, que je n’ai rien fait que d’attendre. Tu t’es trompé dans tes calculs. Même si l’âme ne t’intéresse pas, comme tu le dis, cette âme t’a néanmoins prouvé qu’on ne peut lui faire violence. Il est l’antagoniste de ton esprit. C’est admirable avec quelle logique ton éducation l’y a préparé. Ta mère m’a raconté... En rapprochant les choses, on se fait une idée d’ensemble très nette. Tu as sans doute oublié que je n’ai jamais pu croire à la culpabilité de Maurizius. Bien sûr, tu n’as pas daigné t’arrêter à ce que pensait une jeune femme de dix-huit ans... *Mon Dieu, cela ne tire pas à conséquence*¹³. Nous avons fait connaissance le jour même où le jugement a été définitivement rendu exécutoire et tu rayonnais en me l’apprenant. Un frisson m’a parcourue des pieds à la tête. Je t’entends encore appuyer sur ce mot “définitivement” comme s’il s’agissait d’un message céleste. Quand j’appris nos fiançailles à mon père, – il faisait une saison à Nauheim ; c’était trois semaines avant sa mort – il m’écrivit une lettre où il n’était question que de l’innocence de Maurizius et de toi qui avais soutenu l’accusation. Lui, homme de loi, en était très affecté ; il était d’une autre époque ; il ne considérait pas le droit comme

une table de la loi sacro-sainte, et nos fiançailles lui donnaient bien du souci. C'est étrange. Rien ne se perd en ce monde. La semence jetée au vent est tombée dans le cœur de mon enfant ; elle y est devenue un arbre auquel il a cueilli le fruit de la connaissance. À tes yeux le droit et la loi sont des institutions sur lesquelles la critique humaine n'a pas prise. J'ai rêvé une fois qu'une foule immense se traînait à tes pieds, te suppliant de revenir sur un jugement, et toi, tu restais pareil à une pyramide de pierre. S'imaginer qu'on est infaillible, un juge infaillible, quelle épouvantable aberration ! N'avoir pas le droit de s'être trompé, quelle malédiction ! Tu m'as pris mon enfant, oui, mon enfant à moi ; il n'y a peut-être sur terre qu'une mère pour posséder vraiment quelque chose ; mais je ne me plains pas, je n'accuse pas, je... comment dites-vous au Palais ? Je résume l'affaire : tu l'as enlevé, laisse-moi achever, le mot rend exactement la chose, tu l'as enlevé à un âge où tu pouvais espérer le modeler selon ton idée, à ton image, c'était une cire molle dans ta poigne vigoureuse, tu t'es, ce faisant, appuyé sur le droit et la loi comme sur deux acolytes dignes de confiance et, en effet, ils t'ont admirablement servi ; puis il a grandi, cet être que la loi t'a permis de confisquer à ton profit, et qu'arrive-t-il ? Il détruit la base que tu avais posée, t'arrache ton illusion, le droit et la loi te lâchent. Il n'y a pas de dialectique qui tienne là contre, je n'ai qu'à te regarder pour voir qu'il en est ainsi. Il y a une heure encore je n'en avais pas la moindre idée, je ne savais pas que... » Elle se leva d'un bond, fit un pas vers M. d'Andergast et, le poing droit au creux de la main gauche, elle demanda d'une voix singulièrement sereine qui ne trahissait aucune émotion : « Veux-tu que je te dise ce qui est encore arrivé ? » M. d'Andergast leva le bras, l'index tendu en un geste impérieux ; ce geste d'avocat général, en cet instant, semblait le geste d'un fantôme. « Je n'y tiens pas, dit-il vivement ; nous n'avons pas à discuter cela ; je ne permettrai pas un mot de plus. — Je comprends, dit Sophie d'un ton ironique, tu me retires la parole. Ce n'est qu'à toi que tu la retires. » Elle fit encore un pas et eut un sourire plein de feu concentré, de ravissement presque, en murmurant, le visage tourné vers le ciel : « Mais où est-il, où est-il donc ? Il ne peut manquer de venir bientôt, je voudrais pourtant le voir... » M. d'Andergast baissa la tête. Longtemps il demeura cloué sur place, jusqu'au moment où le mot de faux serment, arrivant à son oreille, le secoua d'un frisson.

V

Sophie s'était détournée, elle allait et venait dans l'étroit espace entre le bureau et la bibliothèque et, comme il arrive parfois quand on a l'esprit tendu, considérait avec un intérêt apparent divers objets : le baromètre près de la fenêtre, une statuette en bronze dans le coin, le dos d'un livre. En même temps, elle se remit à parler comme jadis sur le ton léger de la conversation, avec ses jeux de physionomie si mobiles, et chaque fois qu'elle s'arrêtait ou se retournait, elle levait le nez comme pour humer l'air. Ses paroles donnaient l'impression qu'en mettant à nu le passé, elle voulait laisser entendre qu'elle était non moins impitoyablement résolue à disposer de l'avenir à son gré. La hardiesse peu commune d'une femme capable de réfléchir, qui a appris à réfléchir et ne recule pas devant les conséquences de ses réflexions, se manifestait plus nettement qu'auparavant. Le poêle derrière lui se serait transformé en un être vivant et se serait mêlé à la conversation que M. d'Andergast n'eût pas été plus surpris ni plus déconcerté qu'il ne l'était en face de cette attitude. Le « trop tard » qui, depuis la fuite d'Etzel, avait fait de ses nuits des nuits interminables, épuisantes, se dressait de nouveau devant lui ; il le voyait, fantôme grimaçant sur tous les murs, chez lui, au bureau, dans la rue, partout, partout, trop tard, trop tard.

Elle ne craignit pas de parler de sa faute, d'en parler sans détours. « Lorsque j'ai pris un amant... » dit-elle. Pour elle son acte était la tentative d'évasion manquée d'un captif détenu dans une geôle sinistre. « Jusqu'à vingt ans, j'ai été un être libre, dit-elle ; mon mariage m'a condamnée à vivre cloîtrée. » Elle ne peut se défendre d'un frisson en ajoutant : « La maternité vous vient sans qu'on s'y attende. Conformément au droit et à la loi. » Puis : « Quelle existence est-ce que je menais ? De quoi une vie conjugale est-elle faite ? L'homme, composé hybride d'un sexe et d'une profession, être sensuel la nuit, magistrat le jour, mélange de plus en plus trouble à mesure que l'habitude le rendait plus sûr de lui-même, n'avait pas un cœur assez humain pour s'inquiéter de savoir pourquoi la pauvre créature qui s'étiolait à ses côtés gardait toujours, toujours le silence, disait tout au plus oui ou non, était douce et docile, s'habillait bien et, pour tout le reste, passait juste avant les chiens. Lui était le maître, l'époux, le père, le soutien ; il l'était scrupuleusement, consciencieusement, conformément au droit et à la loi. Cœur, que veux-tu de plus ? Oui, mais le cœur, alors même qu'il a le droit d'aimer, se refuse à aimer. Contre le droit et la loi. Dans sa faim, dans sa

détresse, il sent qu'il faut qu'il aime, n'importe qui, à tout prix, ne serait-ce que pour sentir de quoi il est capable, pour savoir qu'il n'est pas sur terre pour rien, seulement pour habiter un être qui veille à la cuisine, à la cave, occupe la chambre à coucher et prend soin des enfants ; il se donne au premier qui veut le prendre pour peu qu'il soit acceptable. Encore contre le droit et la loi. L'amour... bon, mettons l'amour. Plus d'une passion est née uniquement de la peur du vide. Ce sont les plus violentes. Georges Hofer n'était pas un homme transcendant ; c'était un homme comme beaucoup d'autres, intelligent, honnête, généreux. S'il avait été au-dessus des autres, il aurait méprisé vos préjugés et n'aurait pas prêté le serment qui devait me sauver et qui lui a coûté la vie. Un faux serment ! C'est ce cauchemar qui l'a poussé à la mort. Non, ce n'était pas un caractère fort, il était pénétré du sentiment de l'honneur propre à sa caste et reconnaissait ton droit et la loi qui m'ont toujours fait à moi le même effet que les deux os en croix qu'on voit sur les fioles de poison. Lorsque tu l'as forcé à jurer, tu avais déjà mon aveu, tu savais que tu l'anéantirais, conformément au droit et à la loi, et tu m'as arraché mon aveu à moi avec la promesse mensongère que si j'avouais, tu le tiendrais quitte de son serment. Un faux serment... instrument utile en toute occasion ; tantôt on s'en sert et on l'ignore, tantôt on le condamne et on le poursuit ; la fin justifie les moyens. Votre monde n'est-il pas d'ailleurs celui du parjure ? Mais celui qui t'a servi à nous réduire à ta merci est dans ta vie une tache indélébile ; tu as beau avoir mené par ailleurs une vie de pénitent, jamais tu ne pourras l'effacer ni la dissimuler. Je me suis demandé bien des fois comment on peut supporter cela... sans doute en en détournant les regards, vous savez apporter tant d'énergie et de persévérance à détourner vos regards des choses. »

« Oui. Un faux serment, dit M. d'Andergast d'une voix atone, – au-dessus du buste courbé, son visage cireux luisait dans l'obscurité, – oui, il a sans doute commis un faux serment. » Sophie leva sur lui un regard étonné. Elle ne soupçonnait naturellement pas à quel point ce mot avait bouleversé son âme. Elle s'arrêta, attachant sur lui un œil scrutateur. « Il n'est pas bon, reprit-il par phrases hachées, de réveiller de vieilles histoires. Cela n'est pas bon, Sophie, en ce moment surtout, pour certaines raisons. Tu es une femme ; tu comprends, peut-être, il est vrai, des choses que d'autres ne comprendraient pas, mais cela... non. Vous autres femmes vous faites appel depuis quelque temps à des sentiments auxquels nous ne sommes pas préparés à répondre. Il y a des nuances que vous saisissez parce que vous

avez du temps, beaucoup de temps et que l'impérieux : "Je dois, il faut" n'existe pas pour vous. Si j'étais resté ce que j'étais, mon droit serait supérieur au tien. Toutefois... (il s'interrompit et respira profondément) rappelle-toi qu'aujourd'hui presque tous les hommes qui approchent la cinquantaine sont brisés par la faillite du principe directeur de leur vie. Je ne fais malheureusement pas exception à la règle. » Sophie tenait ses longs cils baissés. « Renonce à l'enfant, répondit-elle. — Je ne vois pas de quel droit... » repartit-il, ayant retrouvé toute sa raideur. Sophie lui coupa la parole d'un geste violent. « De quel droit, de quel droit !... j'ai payé ! Moi non plus je n'ai rien eu pour rien. » Comme elle se taisait, il la regarda et comprit soudain de quel prix elle avait payé. Il est des femmes qui, après une vie de continence volontaire, volontaire parce que dictée par la recherche d'un but devant quoi tout s'efface, acquièrent une seconde virginité. Il la regarda ; elle sourit et son faible sourire portait en soi une force secrète. Brusquement, elle lui fit un signe de tête, distant et fier, et se dirigea vers la porte en enfilant le gant de sa main gauche. M. d'Andergast se rassit à son bureau, appuya ses coudes sur le bord de la table et se couvrit le visage de ses mains. Il resta ainsi deux longues heures sans entendre, à la porte, les coups répétés et de plus en plus timides de Rie qui, vers onze heures, se décida enfin à ouvrir doucement et à murmurer tout bas que le souper était servi. Elle avait d'ailleurs à peu près accepté la visite de Sophie, car, en quittant la pièce, celle-ci, l'apercevant dans le couloir, était allée à elle et lui avait serré la main en silence.

VI

À sept heures du matin, M. d'Andergast était de nouveau en route pour Kressa. Qu'y voulait-il faire ? Qu'espérait-il ? Qu'est-ce qui l'y attirait, pour que son impatience fût si grande que l'auto lui semblait se traîner comme une diligence et qu'il jetait des regards de colère à tout obstacle rencontré sur son chemin. Un nouvel interrogatoire, de nouvelles questions, à quoi bon maintenant ? Les détails du procès qui, la veille encore, lui semblaient importants avaient cessé de l'être. Ils ne pouvaient rien ajouter ni retrancher à l'aspect de l'affaire. Alors qu'est-ce qui le poussait ? Il évitait de tirer la chose au clair. Il redoutait les divagations où l'aurait entraîné l'analyse de cette agitation qui le faisait agir... c'était ridicule... à la façon de ceux qui,

avant l'avènement de l'inévitable, éprouvent le besoin de revoir encore un ami. Un ami... le forçat, un ami ? C'était sans doute son pauvre cerveau malade qui enfantait pareille déviation du sentiment. Il s'était surmené. C'était la conséquence, la répercussion des désagréments qu'il avait eus avec cette femme et avec l'enfant. Tout en s'efforçant de leur dénier toute importance, de n'y pas penser, de n'en pas souffrir, de rejeter toute responsabilité, il se disait que peut-être il attribuait par compensation à l'incident Maurizius une importance qu'il n'avait pas... (Analyse subtile de lui-même qui faisait honneur à sa perspicacité.) N'importe, le sentiment qui le poussait vers le prisonnier était analogue à celui qui lui faisait regretter l'enfant ; il ne s'y mêlait pas l'amertume, la blessure d'amour-propre qu'il eût ressentie si l'on avait méconnu le meilleur de son « moi », mais il venait de régions plus profondes comme s'il fallait fléchir le destin et que les obstacles fussent trop puissants pour être brisés. (Les hommes de sa trempe et de sa génération, qui ignorent complètement la joie et ne connaissent l'amitié que par les réminiscences effacées de la jeunesse, ne s'aperçoivent de leur isolement absolu qu'à un âge avancé, et il arrive que, comme bien des femmes à un âge critique, ils cherchent, la volonté obnubilée, à se procurer ce qui leur manque par des actes qui sont en pleine contradiction avec leur nature.) Il avait vaguement l'idée qu'il fallait s'expliquer, s'entendre, surtout se faire comprendre (espoir fallacieux, il ne le savait que trop bien) et le sentiment d'une contrainte le faisait se cabrer, il haussait les épaules devant lui-même, imaginait des prétextes pour justifier cette nouvelle visite, mais il ne pouvait s'empêcher d'entendre toujours la voix roucouillante, de voir les gestes saccadés, les regards inquiets du prisonnier, la bouche joliment arquée qui rappelait celle de Napoléon, les petites dents de jeune fille, les cheveux d'un blanc de neige et d'éprouver en même temps le sentiment que la première entrevue avait déjà éveillé en lui, qu'il se trouvait en face d'un homme à qui était dévolue la mission de révéler au monde des secrets jusqu'alors insoupçonnés.

À peu de distance de Kressa la marche de l'automobile fut gênée par la pluie, le chauffeur dut mettre la capote. M. d'Andergast fut obligé d'attendre un quart d'heure au greffe qu'on prévînt le directeur qui était au rapport. En arrivant, Pauli lui apprit que le détenu 357 était tombé malade pendant la nuit, mais qu'à sa prière, on ne l'avait pas transporté à l'infirmerie et qu'il était dans sa cellule. D'après le médecin il ne s'agissait du reste que d'une légère indisposition, une indigestion ou quelque chose de ce genre ; le malade, après

avoir pris du bicarbonate de soude, se trouvait déjà beaucoup mieux. Il n'y avait aucun inconvénient à ce que M. d'Andergast le vît. Le secrétaire au regard agité se leva, tendit l'ordonnance avec empressement. Dix minutes plus tard, l'horloge de la prison sonnait justement neuf heures, le gardien ouvrait la cellule.

Maurizius était étendu sur son lit de fer ; une couverture de laine grise, pelucheuse, le couvrait jusqu'à la poitrine. Dans son visage blafard, ses yeux ressemblaient à deux morceaux de charbon flottant dans le cercle foncé des orbites. À la vue du magistrat, il se dressa brusquement et sa mine disait : « Encore vous ! Ce n'est pas encore assez ? » Il portait, par-dessus sa chemise d'étoffe rugueuse, une vareuse de coutil dont il avait laissé le col entr'ouvert. M. d'Andergast s'approcha de lui ; le front assombri, il abaissa un regard sur lui du haut de sa taille imposante et, soudain, lui tendit les deux mains. Tandis qu'il attendait la réponse à son geste (il n'y en eut pas), ses grandes dents luisaient entre ses lèvres qui paraissaient gonflées, boursouflées. On eût juré que le visage blême du prisonnier ne pouvait devenir plus blanc, et pourtant, il le devint. « Qu'est-ce que cela veut dire ? Pourquoi cela ? Qu'est-ce que cela cache ? » demandait son regard fixe, effrayé et mauvais, avec la méfiance caractéristique de celui qui a déjà subi une détention prolongée. M. d'Andergast laissa retomber ses bras. Un moment, il resta perdu dans ses pensées. Puis il alla à la fenêtre, regarda la pluie qui tombait en longs filets d'eau pareils à un rideau de soie terne ; ensuite il prit la chaise de bois, la plaça près du lit et s'y assit lourdement. Les mains rapprochées par le bout des doigts, il commença lentement : « Je renoncerai cette fois, à toute question, à toute enquête qui vous serait désagréable. Ne vous inquiétez donc pas. Je regrette que votre santé se soit ressentie de la fatigue d'hier. » Maurizius qui, jusqu'ici, avait tenu la tête levée dans un effort d'attention torturant, la reposa sur l'oreiller. « Bah ! ma santé, répondit-il avec indifférence. Ce n'est rien ! » M. d'Andergast se pencha en avant : « Une question, poursuivit-il du ton tout nouveau qu'il avait adopté aujourd'hui avec le prisonnier, – un ton qui disait nettement : je parle d'homme à homme, d'égal à égal et qui faisait dresser l'oreille à Maurizius comme s'il s'efforçait de discerner une voix au milieu d'un brouhaha lointain, – une question seulement. Si vous jugez bon de ne pas y répondre, je comprendrai votre silence. Il ne pourra être d'ailleurs interprété que d'une seule façon. » Maurizius regarda en l'air. « Dites, fit-il. — Accepteriez-vous d'être gracié et de renoncer à toute nouvelle démarche ?

Votre parole me suffirait. »

Une secousse électrique parcourt le corps allongé de Maurizius. Ses lèvres desséchées se serrent. Il lui est impossible de parler. Des images confuses mènent une ronde folle dans son cerveau bouleversé. Il voudrait crier, il ne le peut pas. Il voudrait se voiler la face de ses deux mains, il n'en a pas la force. Son torse lui fait l'effet d'un bloc de plomb et son cœur d'un moteur qui a des ratés et va s'arrêter. M. d'Andergast comprend. Avec une humilité singulière, il pose la main sur le bras de Maurizius et dit : « Je vous offre ce qu'il est possible de vous offrir ! Vous avez encore un avenir devant vous ! Vous n'avez pas le droit de le repousser pour une ombre. » Le visage de Maurizius se crispe : « Une ombre ! Une ombre ! dites-vous ? Un avenir sans... cette ombre ? Un avenir avec cela ici (du doigt il montre ses yeux...) un avenir ! » M. d'Andergast lui parle comme à un enfant obstiné : « Il faut vous y faire. La vie est une force puissante. C'est un torrent qui élimine le poison et la boue. Pensez à la liberté... (que c'est plat, désespérément banal ! » pense-t-il, irrité contre la pauvreté de ces mots ressassés). Le même frisson secoue à nouveau le pauvre corps épuisé du détenu. Il murmure : « La liberté... oh ! mon Dieu !... la liberté !... » Ses yeux se mouillent. « Eh bien ! vous voyez... » dit M. d'Andergast ému (il se sent soudain un bienfaiteur, un ami véritable, il en est ému ; il oublie que l'aumône n'a même pas la valeur d'un cadeau, il ne sent pas ce qu'elle a d'ironique, de méprisant). Maurizius reste muet. Cinq minutes passent ; il ne bouge pas. Enfin ses lèvres sont prises d'un tremblement et le soliloque commence.

VII

« Vous ne le savez pas, vous autres. Personne sur terre ne peut s'en faire l'idée la plus vague. Sur ce point l'imagination humaine se montre irréductiblement rétive. Tout ce qu'on dit, tout ce qu'on en sait "dehors" n'en approche pas. D'aucuns se figurent l'avoir compris parce qu'ils se sont habitués à certains tableaux qui frappent l'imagination. Ils n'en ont même pas saisi la moindre bribe. D'autres vont répétant que ce n'est pas si terrible que cela, que l'homme s'accommode de toutes les circonstances, que tout est affaire d'habitude, que les conditions s'améliorent d'année en année, que la législation s'adapte à l'esprit moderne, et autres choses de ce genre. Ils ne savent pas ce qu'ils disent. Tous les maux, toutes les souffrances ici-bas

viennent de l'impossibilité de transmettre nos expériences à autrui. On peut tout au plus l'en instruire. Entre la part d'épreuves dévolue à chacun et le fardeau qui l'écraserait s'étend tout entière la route de l'expérience que chacun doit suivre seul, pour son propre compte, de même que chacun est seul pour mourir sa mort et que personne ne sait ce que c'est de mourir. Pas si terrible que cela !... non ! Longtemps, on se dit : ce n'est pas si terrible que cela. Si ce n'était que l'on n'existe plus moralement ni intellectuellement, ni comme homme, ni comme père, ni comme fils, ni comme citoyen ou membre de la société, en effet, le reste ne serait pas si terrible que cela. Le repos, je vous l'ai déjà dit, n'est-ce pas ? On a le repos et la paix. Plus d'ambitions, plus de soucis d'argent, plus de tracas, plus de scènes, plus de journaux, l'ordre, la paix, le repos ! À travers ces murailles on n'est plus en butte à rien. On en a assez de la liberté ; n'est-ce pas elle qui vous a conduit où l'on est ? On se dit : je n'en ai pas besoin de la liberté, elle ne sert qu'à faire de moi un révolté, comme on devient ivrogne quand on a une cave bien garnie. Cela dure longtemps ainsi. Vous avez certainement entendu parler du supplice espagnol de la goutte d'eau. On met le condamné sous un robinet et, à intervalles réguliers, les gouttes tombent sur une certaine partie de son corps. Tout d'abord ce n'est qu'agaçant, puis cela devient douloureux, puis c'est une torture atroce, finalement chaque goutte est comme un marteau qui s'abat sur le crâne, et la peau, la chair, les os ne sont plus qu'une masse endolorie. En arrivant ici, je me suis dit : "Ce n'est pas si terrible que cela." Les jours, les semaines et les mois passaient et toujours je me disais : "Ce n'est pas si terrible que cela." Il y avait même des instants et des heures où cette situation d'une durée imprévisible me donnait une impression de sécurité, comme si plus rien ne pouvait m'atteindre. Il faut vous rappeler les jours que j'avais traversés. L'esprit doit d'abord sortir de sa torpeur. Enfin ! bon ! le brouillard se disperse. Un jour le directeur me dit : "Voilà quinze mois que vous êtes ici." Je vous dirai entre parenthèses qu'on ne m'a jamais tutoyé comme les autres ; à cette époque-là, on les tutoyait tous, moi pas, j'étais un intellectuel et j'avais le titre de docteur. Quinze mois ! cette idée me traversa l'esprit comme un éclair. "Quinze mois, pensai-je, que sont-ils devenus, et même qu'ont-ils été ? Qu'ai-je vu, qu'ai-je fait pendant ces quinze mois ?" D'ordinaire, cela marque dans la vie une étape dont on s'aperçoit en bien comme en mal. "Dehors" le corps tout entier était jusqu'au bout des doigts pénétré de la notion du temps. Je demandai : "Monsieur le directeur, cela fait-il vraiment quinze mois ?" Il se mit à rire et répondit : "Heureux mortel, qui

ne s'aperçoit pas de la fuite des heures !" Ce fut donc là le commencement, je veux dire la peur de n'avoir plus conscience de la réalité du temps. Cette peur devint si affreuse que, le soir, je m'appliquais à ne pas m'endormir, pour retenir le temps, pour le sentir, comme aux courses, on attache ses regards sur les jockeys et leurs couleurs pour ne pas manquer la seconde où le vainqueur atteindra le but. Mais c'est là une comparaison boiteuse. J'aime mieux ne pas faire de comparaison, tout est inexact, tout est faussé par là même que cela est de votre monde, à vous autres, ceux "du dehors". La peur que le temps ne s'échappât s'incrusta dans mes moelles comme si j'avais eu quelque chose à perdre. Grand Dieu ! qu'avais-je donc à perdre ou à voir m'échapper... à perpétuité ! (Creusez ce mot : à perpétuité !) Que peut-on perdre alors ? Mais le cerveau humain est un drôle d'outil. Cette première torture entraîna tout de suite une seconde. À la peur que le temps ne m'échappât s'ajouta la torture que provoquait en moi le synchronisme des événements. C'était peut-être plus horrible encore. Je me trouve par exemple à l'atelier, mes mains accomplissent machinalement le même geste toujours pareil ; alors une pensée s'empare de moi ; en ce moment même, le facteur Lindenschmitt descend le boulevard et sonne à la villa Kosegarten, ou bien, en cette minute, le professeur Stein et le professeur Wendland se rencontrent au coin de la Faculté et se mettent à chuchoter parce que, comme à l'ordinaire, ils complotent contre le professeur Straszmeier. Je les vois. Je vois Lindenschmitt, le facteur, avec sa trogne d'ivrogne, tirer les lettres de sa boîte. Et je vois la bonne des Kosegarten mettre le nez à la fenêtre et secouer son torchon avant d'appuyer sur le bouton qui ouvre la porte. Je le vois, parce que je l'ai vu des milliers de fois et qu'il n'est guère probable que rien ait changé. Cela varie à chaque heure ; dans toutes les villes où j'ai été, dans les gares, les hôtels, les musées, je vois ce qui se passe à cette même heure, les gens que j'avais l'habitude d'y rencontrer, les objets qui s'y sont toujours trouvés et doivent s'y trouver encore. Je vois le matin, les premières voitures traverser les rues encore endormies, et le soir, les réverbères s'allumer ; je vois une statuette de bronze du musée de Cassel que j'ai toujours aimée et je me dis : "C'est drôle, elle est là, je sais qu'elle y est, je pourrais la toucher de la main, mais je pourrais tout aussi bien toucher Sirius de la main", les choses existent et n'existent pas, elles sont là et n'y sont pas, et il en va de même de tout, d'arbres que je connais, d'enfants que je connais et qui grandissent comme dans un rêve, d'objets qui m'ont appartenu et qui sont je ne sais où, en cette minute, il faut qu'ils soient quelque part... Cette pensée ne me laissait

plus de répit et, comme la peur de voir s'échapper le temps, en retardait de plus en plus la marche, rendait chaque journée plus tangible, – il s'agissait du jour présent, vous comprenez ? Il me semblait que, quand les jours pris un à un s'étaient accumulés, puis écoulés, une bête de proie monstrueuse les avait engloutis d'un coup de dents ; de même que cette torture était causée par la peur de voir m'échapper le temps, la représentation terrifiante du synchronisme des faits engendra l'impression que tous les faits simultanés que j'évoquais se développaient devant moi dans un espace sans limites. Je ne pouvais croire que j'avais des murs devant moi et, en m'en approchant, je m'attendais à les voir s'écarter comme un rideau de théâtre. L'espace, l'espace ! L'idée que j'étais enfermé semblait une absurdité. Mais ce sont là bagatelles comparé à ce qui suivit. »

Il tourne plusieurs fois la tête de droite à gauche, puis pose ses mains aux doigts enlacés sur son crâne et continue : « De cette première torture sont sorties toutes les autres, en particulier celle... comment vous expliquer cela ? celle de se dire : si ceci et cela était arrivé, si seulement j'avais... Si, dans telle et telle circonstance, j'avais dit telle et telle chose, si, lors de telle et telle discussion, j'avais fait telle et telle réponse, tout aurait été différent. Si, tel et tel jour, au lieu de prendre la main de Waremme, je lui avais dit : “Non, j'en ai assez !...” Si le fameux 24 octobre, j'avais pris le train omnibus au lieu de l'express, tout se serait passé autrement, bien autrement. Et puis, se représenter les choses telles qu'elles se seraient alors produites. Je reconstituais, j'arrangeais le passé comme on le fait dans la fièvre ; je voyais les sottises, les folies, les actes inconsidérés et je reconnaissais que dans la vie, il est impossible de faire machine arrière pour modifier les événements ; c'eût été si naturel, si simple de les changer. Cette idée me rongait le cœur, me rendait fou. Regretter, se repentir, s'apercevoir trop tard qu'on a mis trop de confiance en l'un, trop cru ce que disait un autre, qu'on s'est méfié mal à propos, qu'on aurait dû un jour dire ouvertement sa pensée. Et tout ce qu'on croit avoir oublié de faire !... oublié d'écrire à Elli la lettre importante qui eût empêché l'épouvantable malentendu, oublié de dire à Anna ce qui peut-être nous aurait sauvés, elle, ma femme et moi, c'est-à-dire que j'avais la ferme intention de partir seul si tout échouait et de ne conserver qu'Hildegarde pour moi. Vingt fois par jour il vous semble qu'on peut rattraper cela et tout réparer ; puis, lorsque l'on se rend compte que c'est impossible, irrémédiablement impossible, une rage vous prend contre cette impossibilité. C'est à cela qu'il est le plus difficile de s'habituer : voir sa volonté

enchaînée ; non, je vous dis cela bêtement, ne plus pouvoir vouloir, sentir s'atrophier en vous l'organe qui veut ! Tenez, les dents sont faites pour mordre, n'est-ce pas ? Eh bien ! à peine mord-on dans un morceau de pain qu'une de vos dents tombe, et on ne s'y fait qu'une fois toutes les dents tombées. Eh ! oui, c'est comme cela. La conséquence, c'est que l'existence même et la conscience qu'on a de soi-même se trouvent singulièrement diminuées ; on se méfie de soi jusque dans les moindres manifestations de la vie. Quand vous marchez, la tête vous tourne, vous avez froid dans le dos à l'idée qu'il faut descendre un escalier ; l'obligation de sortir du lit paraît cacher un grand danger ; chaque fenêtre est un abîme dont on n'ose approcher ; manger et boire sont des actes bizarres et anachroniques ; on parle aux autres de la même manière qu'on se parle à soi-même ; on ne peut ni rire ni pleurer ; le rire et les larmes sont restés "dehors". On veut encore, on veut à toute force vouloir, mais quoi ? On en devient fou. Le plus affreux, c'est qu'avec la possibilité de vouloir, les mots par lesquels on veut tombent eux aussi en poussière. Tout est si étroit, en effet, le rythme de la vie si étrié, le domaine où l'on se meut si vide ; aucun désir, aucune aspiration, seuls, les besoins matériels osent se manifester ; et en vous, le cerveau travaille, bouillonne, travaille jusqu'au désespoir (on croirait marcher dans une forêt et voir les chemins s'effacer derrière soi), les mots vous abandonnent, ils perdent leur prix ; leur douceur se flétrit, les idées élevées se fondent en idées vulgaires et malpropres ; parfois des souvenirs surgissent, spectres de flamme, le souffle s'arrête : c'est qu'on a cru se trouver avec un ami, ou recevoir une fleur d'une main chère. Mais ces images sont loin, loin ; on s'étonne, on éclaterait en sanglots à la pensée que cela a été. Deux ou trois fois dans le courant de l'année je me suis réveillé en sursaut en criant : moi, moi ? avec un point d'interrogation. Moi, rien d'autre. Mais ces mots : moi, je, ont quelque chose de bien particulier. Écoutez parler les gens qui sont depuis des années ici, vous remarquerez qu'ils s'arrêtent chaque fois avant de prononcer ces mots, comme s'ils avaient les yeux bandés et craignaient de trébucher. Cela m'a toujours ému. D'ailleurs, ces gens-là, voyez-vous, ne sont pas du tout comme les autres. Comment vous l'expliquer, vous le faire comprendre ? Je n'en finirais pas. Tout danse devant mes yeux dès que j'essaie ; je n'ai pas le talent d'un Virgile et je crois bien que Dante lui-même n'a pas vu cela. Je ne voudrais pas non plus vous ennuyer. J'espère que cela ne vous ennue pas. Non ? Tant mieux. Tout d'abord, je veux encore vous parler des espérances, des désirs qu'on a, puisque je vous ai parlé des

souvenirs qui peu à peu se font tremblotants, microscopiques, à part un ou deux qui flamboient comme des torches bien qu'ils n'aient rien de particulier, ils vous tiennent sous leur empire, on ne sait pas pourquoi... mais ce qu'on attend, ce qui préoccupe la curiosité est si vulgaire, si mesquin qu'on en a honte. On se demande quelle tête le gardien fera en ouvrant la porte, si l'aumônier fulminera encore au sermon comme la dernière fois, si un nouveau sera écroué ce jour-là ; si on réussira à se procurer des cigarettes, si on reverra dans le couloir la souris qui, à la grande joie de tous, a grimpé la veille le long du pantalon du gardien-chef. Ah ! oui, ces gens-là ! Les premières années, c'était un soulagement pour moi de travailler à l'atelier avec les autres. Pendant dix-sept mois j'ai aussi couché au dortoir avec mon équipe. Mais à cette époque-là j'étais encore replié sur moi-même, je ne voyais pas les physionomies, je ne les distinguais pas les unes des autres ; des ombres jaunâtres se mouvaient autour de moi. Tant que la défense de parler fut en vigueur, je ne remarquai pas qu'ils m'avaient pris en grippe ; quand on eut l'autorisation de parler, je n'écoutai pas ce qu'on disait et ne m'aperçus pas non plus de leur hostilité. Ils me trouvaient hautain, distant : "Il se figure être d'une autre essence que nous," disaient-ils ironiquement ; ils m'appelaient le maître d'école, le magister, vous connaissez cela. Mais, lors d'une tentative d'évasion et une autre fois qu'ils s'étaient enivrés comme des porcs avec de l'eau-de-vie introduite en fraude, je feignis de tout ignorer et ne trahis personne, bien que le directeur et le sous-directeur aient cru venir facilement à bout de moi ; je montai alors dans leur estime et ils m'acceptèrent à leur manière. Cela devint une tradition. Dans une maison comme celle-ci, la tradition à l'égard d'un prisonnier prime tout. Seulement, dans ce temps-là, je n'en connaissais aucun en particulier ; aucun ne m'intéressait ; je ne me souciais de rien ni de personne ; à vrai dire, je ne connaissais que leurs pieds, et la nuit, c'est curieux, à peine affalé sur mon lit, je somnais dans un sommeil de plomb. Tous ceux qui, d'une vie intellectuelle, ont passé au régime de la prison vous le diront, on dort la nuit comme une souche. La nature veille sans doute sur vous et ne veut pas que tout en vous soit démoli à la fois ; devant la rage des hommes, elle ferme la dernière porte qui reste. Mais une nuit, voilà que je me réveille ; quelque chose me chatouille, me palpe le corps. J'éprouve aussitôt une drôle de sensation ; je sens une barbe, des bras velus, des mains moites. Je me dresse et veux repousser l'individu ; il me crache son haleine fétide à la face et hoquette : "Ta gueule, salaud !" Nous luttons ; à côté et plus bas que moi,

j'entends chuchoter et ricaner ; mon lit était un des premiers. L'homme me serre la gorge d'une main, et glisse l'autre le long de mon corps sous les draps ; je lui enfonce mes genoux dans les côtes, mes ongles dans les yeux ; il sacre comme un damné ; à l'entour, on continue à ricaner ; j'arrive enfin à le maîtriser et il dégringole à bas du lit avec un vacarme infernal. Le gardien paraît ; silence de mort. Le lendemain, j'ai demandé à être mis en cellule sans souffler mot de ce qui s'était passé ; le directeur que nous avions alors, le même qui m'avait fait cette réflexion au sujet des quinze mois, me montrait de la bienveillance ; quand je lui dis que ce serait ma mort si l'on ne me mettait pas en cellule, il attacha sur moi un œil pénétrant comme si je lui cachais quelque chose, puis il répondit : "Bon, on s'en occupera." J'eus encore trois semaines à attendre ; la prison était archi-pleine ; pendant ce temps, il me fallut déjouer plusieurs tentatives dangereuses de l'individu qui m'avait attaqué ; cela passa comme le reste. Puis on me donna une cellule. Ce fut un véritable changement qui ouvrit en quelque sorte une nouvelle période. »

VIII

Maurizius se tait. Un frisson court à fleur de peau sur son front d'un blanc bleuâtre comme sur le lait qui va bouillir. Sa pomme d'Adam monte et descend tandis qu'il avale sa salive. Sur son siège, M. d'Andergast a l'air d'une statue de pierre. On dirait qu'il dort. Il en est loin et le silence du prisonnier lui semble ne devoir jamais prendre fin.

« Le changement, reprend bientôt Maurizius, se manifesta d'abord par la perte du sommeil. Je dépérissais, je perdais mes forces. Si je ne pouvais fermer l'œil, c'est que, sans arrêt, je fouillais le passé ; mais plus avec des "si seulement" et des "si j'avais", cette fois. Je ne faisais que me disputer avec les gens ; je leur demandais raison de leur conduite ; c'étaient des explications, des règlements de compte. Des journées et des nuits entières, je ruminais sur l'origine de certaines paroles, de certains actes et de certains faits, sur le véritable caractère d'un tel et d'une telle, sur les illusions que je m'étais faites sur celui-ci et sur celui-là, sur les fautes que j'avais commises en telle et telle circonstance, sur le tort que celui-ci et celui-là m'avaient fait et le tort que je leur avais fait, et je voyais la personne en question en chair et en os devant moi ; je me querellais avec elle, lui rappelais des faits oubliés ;

j'avançais les arguments les plus subtils, et tout tournait, tournoyait comme une roue qui dévale une pente à une vitesse vertigineuse. Tantôt je me débattais avec un imprimeur qui m'avait lésé quatre ans auparavant ; tantôt je prenais à partie un camarade, quelque garçon insignifiant qui m'avait calomnié. Une autre fois j'avais une violente discussion avec un collègue de la Faculté à qui je reprochais son classicisme stupide ; une autre fois encore, j'avais un conflit avec la femme d'un conseiller qui n'avait pas répondu à mon salut et à qui je lançais à la tête au sujet de son snobisme et de son orgueil de caste des vérités telles que jamais je n'aurais osé les dire en réalité. Ou bien c'était la trahison de mon meilleur ami de jeunesse, six ans auparavant, qui me minait le cœur ; je lui parlais, lui représentais ses torts, il reconnaissait sa lâcheté et me demandait pardon. En revanche, je me rappelais avoir été moi-même infidèle et traître ; il y avait surtout une jeune femme qui ne me sortait pas de la tête ; je lui avais une fois joué un bien vilain tour, et je déployais toute mon éloquence et toute mon énergie pour obtenir son pardon. Au début, il ne s'agit que de personnes que je ne connaissais pas ou que j'avais perdues de vue ; comme mon intention était de me ménager moi-même, je m'occupais d'elles d'autant plus activement que je sentais pouvoir ainsi écarter de moi celles qui me touchaient de plus près. Mais je ne pus à la longue empêcher celles-ci d'approcher. Je gagnai encore du temps avec les interrogatoires que le juge d'instruction m'avait fait subir ; je pouvais souvent les reproduire phrase par phrase ; cela m'occupa des heures et des jours. Je finissais par donner aux choses un tour favorable à ma cause, car je déconcertais si bien le magistrat par mes déclarations et mes objections, qu'il reconnaissait que les chefs d'accusation tombaient d'eux-mêmes. J'en jouissais comme d'une victoire et je ne me tenais pas de joie. Mais au milieu de cette joie je pensais par exemple à ma conduite envers mon père, à ma dureté, à mon ingratitude, au chagrin qu'elles devaient lui avoir causé ; je lui faisais toutes sortes d'aveux et décidais de lui écrire. J'élaborais une longue lettre pour lui faire comprendre que je n'avais pu agir autrement... Comme toujours, je m'excusais, je m'encensais, je n'avais pas changé... Mais soudain Elli intervenait et me représentait ce que je n'avais pas encore osé me représenter, mon naturel foncièrement menteur. J'essayais de lui arracher quelque indulgence, je n'en obtenais pas ; repentir, contrition, tout était inutile, du moins au début ; ensuite, elle s'adoucissait, je pouvais tout lui raconter et me laver des accusations les plus graves ; une fois même elle laissa couler ses larmes ; une autre fois, il y eut entre nous un véritable

drame : après une scène épouvantable, elle s'était ouvert les veines dans son bain ; je volais à elle ; elle gisait déjà immobile dans la baignoire dont l'eau était toute rouge, et, entre ses genoux, ma petite Hildegarde accroupie tenait un miroir rond à la main et me regardait, les yeux démesurément agrandis, comme si elle venait de comprendre quel homme j'étais. Ce ne sont pas des rêves que je vous raconte là, monsieur, ce ne sont pas des rêves. Quoi donc alors, me demanderez-vous... Quoi donc lorsque je me trouvais, par exemple, en face de Grégoire Waremmé et le harcelais si bien de mes preuves et de mes supplications qu'il s'écroulait et que je me disais : "Cette fois, c'est le coup de grâce, Satan..." Quoi donc, quoi donc ? Une débauche d'esprit de l'escalier, peut-être, un pandémonium de tout ce qui n'avait pas été dit, été fait, de tout ce qui avait été dit, ou fait trop tard, de ce qui avait été désiré, redouté et qui, ensuite, vous étouffe et vous ronge, la réalité confondue avec l'apparence de la réalité, une casuistique passionnée abolissant du cours des événements la loi qui les avait régis et m'en montrant le contre-pied comme une écriture réfléchie par une glace. Bien que ceci ait duré du mois de mai au mois de septembre, le personnage principal n'avait pas encore fait son apparition. Je dis son "apparition", car ma pensée l'avait naturellement souvent effleuré, son nom m'avait souvent traversé l'esprit ; n'était-il pas la poutre maîtresse qui soutient l'édifice ; après la vie de mensonge, la vie d'expiation, mais j'avais réussi à le tenir dans l'ombre. Avec des raffinements de ruse, j'étais parvenu à éviter cette image ; j'appréhendais tellement de la voir et de la retenir que je me plongeais avec frénésie dans les souvenirs des choses les plus indifférentes, et je les amplifiais jusqu'à ce que ma pauvre tête ne fût plus qu'un carrousel en feu... Peine perdue. Lorsque les nuits augmentèrent, que l'hiver vint, un jour... La chose m'assaillit à l'improviste. Je ne veux pas me laisser arrêter par la pudeur. Je me suis promis de tout dire. Cela dépasse ce que la pudeur défend de dire et n'a rien à faire avec elle. Sait-on s'il se retrouvera jamais quelqu'un qui, sans nul souci des conséquences que ses paroles pourront avoir pour lui ou de la façon dont on les jugera, ait l'unique désir que la vérité sorte des oubliettes et vienne à la lumière ; qui sait si, pour moi-même, l'heure se représentera jamais ; ce n'est pas sûr ; j'ai l'impression que bientôt tout s'estompera et que moi-même je ne saurai plus bien. Il faut être inspiré pour se raconter sans réticences, être dans un état d'esprit où il n'est permis ni de s'aimer, ni de se haïr. Voici donc ce qui arriva quand Anna parut. Elle se montra d'abord sous l'aspect de cette Anna, la jeune fille, la femme que j'avais connue, qui m'avait... bah ! à quoi

bon, je suppose que vous comprenez. Elle se présenta à moi dans une robe garnie de volants ou de dentelles, avec sa jolie coiffure et son châle bleu ou gris ; je connaissais si bien tout cela ; c'était si joli, si bien à elle seule. Ses yeux, sa bouche, la couleur de ses cheveux, ses lèvres, le geste anguleux qu'elle avait parfois en courbant la main, sa façon de faire cinq pas rapides, puis soudain deux plus lents, de plisser légèrement la paupière gauche quand elle souriait, de relever le menton quand elle posait une question, d'appuyer la joue au creux de sa main pour réfléchir... Tout cela qui lui était particulier, qui n'était qu'à elle, qui était Anna et personne d'autre... Plus jamais, je le savais. Jamais je ne le reverrais. Jamais je ne pourrais le revoir. Plus jamais. Elle vivait, elle circulait dans une chambre, s'entretenait avec d'autres personnes, appuyait la joue au creux de sa main, relevait le menton d'un air interrogateur, portait sa robe à volants ; je ne le reverrais jamais. Vous connaissez probablement la poésie d'Edgar Poe, *le Corbeau* ? Chaque strophe se termine par le refrain : "Plus jamais. Le corbeau croassa : plus jamais." Je me le répétais tous les jours, le corbeau croassa : plus jamais ! Or, je traînais partout avec moi un espoir indéfectible, celui qu'un jour tout se saurait et que je me présenterais sans tache à la face du monde. Mais dès que l'image d'Anna surgissait devant moi, mes espérances s'évanouissaient comme fumée au vent et je le savais avec une implacable certitude : plus jamais. Comme tout le flux de mon existence continuait à couler vers elle, son image ne pouvait mentir, c'était donc mon espoir qui mentait. J'en pris mon parti tant que je conservai cette nostalgie lancinante... Ah ! ces mots ne disent rien. Il n'y a pas de mots qui puissent exprimer cela. C'est le supplice des supplices, une mort de tous les instants dont on ne meurt pas. On croit qu'on ne pourra pas le supporter un jour, un quart d'heure de plus ; les portes vont s'ouvrir, là, maintenant, à cette seconde même ; le temps qui passe n'a pas de réalité, ma tête éclatera si demain je ne peux aller la rejoindre ; les murailles et les verrous n'existent pas, et pourtant, grand Dieu, ils sont là. Il est une ville, une maison où elle vit, où elle respire, pense, dort ; et ici plus jamais. On ne peut pas se faire une idée de cela, monsieur. Vous objecterez, naturellement, qu'il y avait une faute à expier. Certes la mienne était immense. C'est la faute qui sépare l'homme des autres hommes, qui sépare l'homme de la femme. La justice t'a frappé pour une faute qui n'est pas la tienne, sans doute, mais tu restes maudit pour celle que tu as commise ; peut-être a-t-elle été plus grave que tu ne le crois. Si tu ne le comprends pas, supporte-le sans comprendre. Mais tout cela ne s'accepte qu'un temps.

L'exaltation, la joie du sacrifice ne durent qu'autant qu'on peut retenir l'image adorée. Tout à coup la chair se révolte. Attendre, attendre, on ne peut plus attendre. La chair prend le dessus et on n'est plus responsable de ce qui arrive. L'image adorée s'efface ; Anna cesse d'être Anna. L'idée d'amour s'éteint. Votre sentence sépare l'homme de la femme ; la machine judiciaire déchaîne en l'homme la brute. Le désespoir engendre le vice caché. La machine judiciaire dit : que faire ? Je n'y puis rien. Songez à ce qui se passe chez ceux qui n'ont pas à perdre d'image adorée qui spiritualise un temps leurs désirs. Ils n'ont que les souvenirs conservés par leurs sens, l'image des filles de joie qui les déchire. Tous sans exception sont des sadiques. J'ai vu des débordements d'invertis... Oh ! j'ai fini moi aussi par ne plus pouvoir commander à la chair. L'image adorée vola en éclats comme sous un coup de hache. Les souvenirs, les idées firent place à des ombres, les ombres à des corps. Des femmes, des femmes et encore des femmes qui n'avaient de visage ni les unes ni les autres, rien que des seins, un ventre, des cuisses, une peau douce, une odeur grisante de fauve qui vous brûle comme une pluie de feu, embrase et épaissit le sang des veines, transforme votre palais en un morceau de cuir, vos cheveux en un casque de sueur. Ni trêve ni repos ; le jour, on est traqué dans sa cellule et, la nuit, si l'on se couche un instant, on voit... à côté de ce qu'on voit, les dessins les plus obscènes dont se délectent les vicieux pâlisent ; les fameuses tentations de saint Antoine ressemblent à des illustrations pour bibles de famille. Lui, aurait pu se dérober à son destin ; c'était de sa part renoncement volontaire ; qui peut prétendre renoncer à tout jamais ? On fait toujours une réserve, on peut... bref, on peut ouvrir la porte. Mais ici ? Songez que je n'avais pas trente ans ! Pourquoi n'ont-ils pas tué le sexe en moi ? Ne pas avoir trente ans et être enterré vivant. On ne voit plus autour de soi que l'acte charnel qui déchaîne en vous une frénésie sexuelle, deux nuages au ciel qui se rapprochent, les poutres qu'à l'atelier le charpentier assemble, la clé que le gardien glisse dans la serrure, le brin d'herbe qui pousse entre deux pavés, votre propre langue quand elle mouille vos lèvres, l'H majuscule du titre d'un livre, le bouchon d'une bouteille. Ajoutez à cela que dans une maison comme celle-ci on a l'horrible sentiment que tout se répète des centaines de fois, que le martyre de l'un est le martyre des autres ; les miasmes qu'exhalent ces cinq cents désirs furieux ont sur l'esprit une action plus néfaste que la plus abjecte débauche. Quel écœurement, quel noir, quel atroce dégoût ! Comme on se méprise ! Comme l'esprit s'encroûte, s'enlise ! Le cœur se dessèche, n'est plus qu'un organe

immonde. Est-il personne qui s'en fasse la moindre idée "dehors" ? Impossible. Car alors, aucun des enfants que vous engendrez ne pourrait plus jouer gaiement ; aucune jeune épousée ne pourrait monter dans le lit nuptial sans être glacée d'horreur et de dégoût. Cet état a naturellement son paroxysme et son déclin. Chez moi, il a duré à peu près... voyons, que je calcule... à peu près dix-huit mois. Je ne sais pas si vous vous rendez compte de ce que cela représente dix-huit mois, d'une manière générale, d'abord, puis dans un espace de dix mètres carrés comme celui-ci. Au fond, dès qu'on fixe des limites au temps, on en abolit la notion. Ce qui vient ensuite, c'est une sorte d'hébétude dissolvante. On est écrasé, abruti, on a l'impression qu'on pourrait se démonter pièce à pièce comme une boîte de construction, la tête d'un côté, les jambes à une lieue de là. Cela aussi dure plusieurs mois. On recommence alors à dormir, d'un sommeil qu'on ne connaissait pas encore. Je dis "on"... Je parle naturellement toujours de moi. Cette forme impersonnelle vient de ce que l'on n'est plus qu'un numéro. Je me demande souvent s'il n'y a pas entre moi et ma silhouette extérieure quelque chose d'horrible, de mort ; c'est idiot, n'est-ce pas ? Le sommeil dont je parle a justement cela de particulier, qu'il dissout votre forme ; on dirait qu'on n'a plus de contours nets, qu'on s'est coagulé, ratatiné sous l'aspect d'une masse inconsistante en putréfaction. On sent sur soi cette odeur de pourriture, comprenez-vous ; ce sentiment vous pénètre jusque dans votre sommeil. Quand ceci fut passé pour moi, n'est-ce pas insensé que tout finisse par passer, p-a-s-s-e-r, vraiment, n'est-ce pas affreux ? Quand ce fut passé pour moi, je réalisai lentement que j'étais seul dans ma cellule depuis des années. Comment, me dis-je, seul ? où sont donc les autres ? Où sont les hommes ? Où est le monde entier ? Il me semblait tout à fait que je me réveillais de la mort. Où sont les hommes ? Le vide me fit peur. J'eus peur de mon isolement et de ma solitude en face de moi-même. Je me mis à me parler tout haut. Je me surpris à répéter une demi-heure entière la même phrase. Les occupations machinales qu'on me donna ne me furent d'aucun secours. J'aurais aussi bien pu me fourrer les doigts dans la bouche les uns après les autres. Ce fut à ce moment-là que je demandai des livres. On m'en donna ; j'eus l'autorisation d'écrire. Cela me fut une aide ; pendant huit mois. Pendant ces huit mois, je m'adonnai à un travail intellectuel. Je fis une expérience curieuse. En apparence mon travail était exactement le même que naguère, le même que dans la vie ordinaire ; je me servais des mêmes mots, j'avais le même style, je poursuivais les mêmes pensées et j'en tirais les mêmes conclusions. Mais

cela ne dépassait pas ma main. En réalité tout était momifié ; on eût dit qu'un automate s'appliquait consciencieusement à copier le vrai Léonard Maurizius. Ce que je faisais manquait de souffle, manquait d'âme. Quand je le lisais et le relisais, je ne voyais rien à y corriger ; le plan en était bon, les idées logiques et parfois même originales ; ma mémoire fonctionnait d'une manière impeccable et je restai longtemps sans connaître la cause de ce malaise jusqu'au jour où je découvris que toute mon attitude était une contrefaçon. Maurizius jouait le rôle de Maurizius. On ne peut rien imaginer de plus angoissant. Il jouait en se servant des connaissances, des résultats acquis dans une autre existence à laquelle il feignait de croire encore, dont il acceptait pour vrais et vivants les expressions, les tours de phrases, les idées directrices et les principes scientifiques ; ce n'étaient pourtant que des cadavres, palpitant seulement d'une vie artificielle lorsqu'il leur consacrait une énergie, un travail qui ne servaient, il le savait bien au fond, qu'à le leurrer sur lui-même. En réalité, il n'y avait plus rien. C'était si navrant qu'il me fallait rassembler tout mon courage pour arriver au bout de ma tâche quotidienne ; j'ai tout de même réussi à mettre quelque chose sur pied, bien que ce soit une production momifiée. Connaissez-vous le dégoût tenace qu'on éprouve, les reproches qu'on s'adresse en face d'une œuvre qui est le produit de votre seule activité et à laquelle le besoin de créer est resté étranger ? Il vous semble avoir menti à Dieu même. Un jour je me sentis incapable de continuer ; je me souviens que c'était le vendredi saint de 1913. Je me levai et je jetai ma plume dans le baquet aux ordures. "C'est fini, fini", me dis-je, et je me sentis si écœuré qu'un vomissement me prit. Pendant plusieurs jours je tournai dans ma cellule comme si je cherchais quelque chose. Puis je recommençai à parler tout seul ; je me mis ensuite à écouter au mur. Je frappais des coups contre la pierre et je tendais l'oreille. Des coups me répondaient que je ne comprenais pas. Je me mis à chanter ; le gardien vint me l'interdire. La nuit je martelais mon lit de coups de poing ; parfois j'allais et je venais dans l'obscurité et je criais des noms, toujours les mêmes ; Christophe, Jean, Max et je m'imaginais des personnes, des personnes quelconques qui portaient ces noms. La cellule s'agrandissait, prenait les dimensions d'une salle, puis se rétrécissait jusqu'à n'avoir plus que la taille d'une boîte de conserve ; le plafond me touchait le crâne, le plancher était à des mètres au-dessous de moi si bien que je me balançais en l'air comme un pendu. Voyez-vous, toutes les possibilités s'offrent à la folie, le bon sens n'en a qu'une seule à sa disposition. J'essayais d'évaluer le nombre de rayons que

peut avoir un cercle, le nombre d'étoiles qu'on peut imaginer au ciel. Je me demandais si l'on pourrait copier toutes les œuvres d'Homère sur la face intérieure de la porte. Et je comptais, je calculais, indéfiniment. J'essayais de compter les fils de la couverture de laine, les traces de mouches sur les vitres, les grains de riz dans ma soupe. Je récitais le *Pater* en commençant par la fin et j'essayais d'en faire autant pour le *Chant de la Cloche* de Schiller, des jours entiers jusqu'à ce que la peur de perdre la raison me fît hurler comme un chien. J'entendais toujours des bruits de chaînes, des pas. Quand l'hiver vint – vers la fin de novembre – ne soyez pas étonné de me voir toujours indiquer les dates, il faut que je procède par ordre chronologique si je ne veux pas perdre de vue la suite des événements – vers la fin de l'année, donc, je tombai assez gravement malade. J'étais à l'infirmerie avec six autres. Trois faisaient partie de mon équipe et je les voyais tous les jours à la promenade. C'étaient tous de redoutables bandits. Un de ceux que je ne connaissais pas avait un trou béant à la tête et on voyait son cerveau quand on enlevait son pansement. Il était défendu de parler, mais pourtant nous pouvions parfois échanger quelques paroles. À l'infirmerie, ils ne portaient naturellement pas de masque. À l'époque nous en portions encore à l'atelier, à la chapelle et à la promenade. Deux étaient condamnés à perpétuité, mais l'un avait déjà fait vingt ans et comptait être libéré dans cinq ans. Il en parlait constamment, comme si cinq ans n'étaient que cinq jours. Un autre était arrivé récemment d'une prison du grand-duché de Bade ; de la fenêtre de sa cellule, il avait assisté, l'un des derniers jours, à une exécution capitale. L'impression avait été si atroce qu'elle lui causait encore de fréquentes crises de nerfs. J'examinais ces gens, je les regardais comme un explorateur qui aborde sur une île déserte et y rencontre une race inconnue. Une pensée m'effrayait : voilà sept ans que tu es en prison, me disais-je, et parmi eux, il n'en est pas un seul que tu connaisses si peu que ce soit. Ce sont pourtant des hommes, c'est là ton "monde". Il m'arrivait d'entendre un malade délirer dans une salle voisine ; il y en avait un qui sanglotait jour et nuit. Le docteur le traitait de simulateur, mais il fallut bientôt après le transporter dans un asile d'aliénés. Mon voisin de lit, un petit roux, me raconta un tas de choses, toujours à voix basse, sur lui et nos camarades. Cela m'ouvrit les yeux. Je vis que si j'avais continué un an encore à mener cette vie, il aurait fallu m'enfermer moi aussi dans un cabanon. J'en tremblais. Pourquoi tient-on tant à son avenir ? Pourquoi veut-on vivre ? Mystère. Tout à coup, vous me croirez si vous voulez, la vie reprit un sens. Lorsque je cessai de travailler à

m'anéantir moi-même, un semblant de personnalité leva en moi, timidement, comme un frêle brin d'herbe. »

IX

« Combien de temps êtes-vous resté à l'infirmerie ? » interroge M. d'Andergast d'une voix fêlée. Il tient moins à avoir une réponse qu'à entendre sa propre voix, à s'assurer qu'il peut encore parler. « Neuf semaines, répond Maurizius. Lorsque je fus guéri et que je regagnai ma cellule, je demandai au directeur de me recevoir et lui exprimai le désir d'être occupé deux ou trois jours par semaine à la cuisine ou au balayage des couloirs. Il me le refusa ; c'est un principe qu'on a de repousser toutes les demandes ; mais un mois plus tard, après la mutinerie et la visite du ministre, on me l'accorda. — Je me le rappelle, acquiesça M. d'Andergast en se couvrant les yeux de la main gauche à laquelle brillait un diamant, je me rappelle cette révolte. Une vilaine affaire. — Oui, une vilaine affaire, si vous voulez. — Vous n'y avez naturellement pas pris part ? — Non. — Six hommes ont été tués à coups de revolver, si mes souvenirs ne me trompent pas. — Oui, c'est bien exact. Six furent tués, vingt-trois blessés. — Comment cela s'est-il produit ? » Maurizius eut un pâle sourire. « Il y avait peut-être des vers dans le pain », répliqua-t-il ironiquement. Il a l'air de se dire à part soi : « Ce que je dis là ou rien, c'est la même chose. » En réalité M. d'Andergast n'a encore posé cette question que pour parler, pour cacher le fond de sa pensée. En réalité le procureur général en est arrivé à ne plus observer les formes usuelles (en ce qui concerne l'attitude, le rang, les distances, les questions qu'il pose) que par une crispation de l'esprit, comme s'il se cramponnait de toutes ses forces aux dernières attaches qui le retiennent avant d'être englouti par le chaos. Il est presque impossible de définir l'état dans lequel il se trouve. Il veut, il veut à tout prix que Maurizius continue à parler et, en même temps, il redoute ce qui va venir au point d'être tenté de se boucher les oreilles. Il envisage la possibilité de faire dévier l'entretien sur un terrain neutre (comparé au sujet actuel, la discussion du procès, du meurtre et de tout ce qui s'y rapporte lui paraît un terrain neutre), mais il sent combien il serait lâche et faible de se dérober. Il voudrait partir et, à l'instant même où il prend cette décision, il voit combien elle est absurde, irréalisable. Un désir inexplicable le cloue à son siège, un abattement incompréhensible le rend incapable d'agir

méthodiquement ; il considère le visage sur l'oreiller grossier et ne peut s'éloigner ; il veut regarder l'heure et n'arrive même pas à porter la main à son gousset. « On infligea aux coupables les châtiments les plus cruels, murmure Maurizius. — Cet événement accrut probablement votre intérêt pour vos compagnons », jette mollement M. d'Andergast. Maurizius l'effleure d'un regard éteint, comme paralysé. « Oui, cet événement et les vers dans le pain, la viande infecte », complète-t-il d'un ton sarcastique. M. d'Andergast s'emporte : « Cela ne se produit jamais ; on y veille de près. » Maurizius hausse les épaules : « Bon, prenez cela au figuré, repart-il brusquement ; pour ce qui est des vers dans le pain, il y en a. »

Il reste pensif un long moment, puis retombe dans son bredouillement des premiers entretiens. Il revient sur les châtiments inhumains, les douches glacées, la schlague à coups de courroie, la camisole de force, l'incarcération dans les ténèbres. Ses pupilles se dilatent, durcissent, deviennent d'un noir de jais. Il agite la tête de droite et de gauche, torturé, la soulève, puis la laisse retomber sur l'oreiller de paille. Il prononce un nom, celui de Klakusch, celui du gardien Klakusch. Il semble le rattacher à un événement décisif pour lui. Mais quelque chose encore s'est passé auparavant (il n'est pas facile de se retrouver au milieu des souvenirs qu'il évoque, allant de l'avant, puis retournant en arrière ; on voit qu'il a de la peine à ne pas confondre les différentes périodes, surtout depuis que sa réclusion dans sa cellule a cessé et que le vide qu'il avait en lui s'est peuplé de figures). Comme il circule librement dans la prison deux jours par semaine, il rencontre d'autres détenus. Il est curieux de constater combien il se préoccupe d'eux, surtout, chose étrange, de la lie, de ceux qu'on nomme les incorrigibles. C'est une fascination sinistre qui, comme une soif dévorante, l'attire particulièrement vers ceux-là. Peut-on être ébloui par le noir ? Peut-être éprouve-t-il une volupté intellectuelle à observer que dans ces abîmes empestés tout ce qui chauffe et éclaire le monde auquel il a appartenu jadis est carbonisé. Les conquêtes de l'esprit, les recherches morales, l'art, la philosophie ne sont plus que des débris carbonisés, méconnaissables. Un trait net sépare l'humanité en deux parties : le haut, le bas. En bas, l'abjection règne en maîtresse absolue. Il a rencontré deux à trois cents hommes effrayants par leur ressemblance dans la dépravation, des individus qui, en marge de la société, se tiennent aux aguets comme des tigres dans la jungle. Le mal n'est ni comploté ni voulu ; il est là, tout simplement. Les faces sont ravagées par tous les vices imaginables. Pas de front, des mentons coupés d'un coup de sabre. Tous des

sujets d'observation pour la pathologie criminelle. On peut se demander s'ils possèdent ce qu'on nomme une âme. Destinés au mal dès la naissance, c'est d'après leurs convoitises qu'ils mesurent le prix de la vie, et ils apprécient les choses de ce monde d'après le danger qu'ils courent pour les acquérir ou les détruire. La loi ? Un chiffon de papier. Les devoirs envers l'État et la société ? On s'en fiche. La religion ? *Idem*. Les moyens d'existence ? Une garantie contre la police. La prison ? Chose toute naturelle. L'amour ? Les filles de joie manquent-elles ? Le chagrin ? Saoule-toi, imbécile. Parents, femme, enfants ? Quelles balivernes ! Cela mérite un coup de pied au derrière. Dissolution ! Ténèbres ! La fin de tout.

On pouvait le croire. Maurizius expose tout cela de telle façon qu'on devine un sous-courant contraire, comme chez un défenseur qui, par l'antithèse, prépare la thèse. Il sait tant de choses qui ont dû passer par son cœur avant qu'il les comprenne que les signes de son bouleversement profond en ressemblent à des crises épileptiques. Mais c'est peut-être ce bouleversement qui l'a sauvé. C'est cela sans doute qu'il voulait dire en parlant de la personnalité qui leva timidement en lui, comme un frêle brin d'herbe. C'est dans la deuxième moitié de l'année 1915 – la guerre commençait alors à refouler dans les prisons la tourbe de l'humanité – que le gardien Klakusch parut dans sa vie. Il venait de Cassel ; il avait eu son changement. Il avait une barbe de patriarche d'un blond filasse qui lui couvrait toute la figure et lui descendait jusqu'à la taille, un nez camus, de petits yeux rouges et larmoyants. Il avait toujours sa casquette enfoncée sur le front, l'air rébarbatif ; il riait par moments tout seul, machinalement ou avec une joie maligne, sans qu'on pût deviner pourquoi. Il était chargé du service dans la galerie où donnait la cellule de Maurizius. « Au premier abord il me fut antipathique, avoue Maurizius ; il restait parfois cinq minutes à la porte à me regarder de ses yeux ronds, puis il faisait claquer sa langue et s'en allait. C'était surtout ce claquement de langue qui m'énervait. Un jour, il entra chez moi : “Je me suis laissé dire, fit-il, que vous étiez un homme instruit, une espèce de savant. Alors, pourriez-vous me dire ce que c'est au juste qu'un criminel ?” Je le regardai interloqué. “Comment, que voulez-vous dire ? — Ben oui, je veux dire, fit-il, il y en a tant, il vous vient toutes sortes d'idées, voyez-vous. — Quelles idées ? demandai-je. — Ben quoi, des idées, dit-il en essuyant ses yeux larmoyants. Tenez, il y a le 316. Un garçon qui ne ferait pas de mal à une mouche. Il est vraiment touchant. Il a assassiné sa maîtresse qui lui faisait subir d'odieux traitements. Quand il sortira au bout

des huit années qu'ils lui ont collées, ce sera un type fichu. L'anémie ou la tuberculose, vous savez bien, les maladies de chez nous. À part ça, qu'est-ce que vous voulez qu'il apprenne ici ? L'avez-vous jamais regardé ? C'est drôle tout de même que ce gars-là soit un criminel, c'est drôle." Il claqua de la langue et s'éloigna sans attendre ma réponse. "Qu'est-ce que c'est encore que cet oiseau-là ?" me disais-je. Je n'avais pas fini de me creuser la tête à son sujet. Il faut que quelque chose en moi lui ait plu tout de suite. Je le soupçonnai d'abord de vouloir me tirer les vers du nez, ou bien de vouloir m'éblouir ; peut-être, aussi, pensais-je, la langue lui démange-t-elle parfois trop. Mais mes doutes et mes soupçons ne durèrent pas longtemps. C'était un drôle d'homme. Il avait les allures d'un naïf et semblait assez insignifiant ; puis, quand on était un moment avec lui, on avait l'impression que rien en ce monde ne lui était inconnu ; on n'avait qu'à le questionner sur n'importe quoi. Mais seule la prison l'intéressait, les détenus étaient son seul sujet de conversation. Il avait soixante-quatre ans et déjà trente-cinq ans de service dans les prisons. Il avait vu passer des légions de criminels et était mieux au courant des méthodes judiciaires et des procédés d'application des peines que bien des magistrats haut placés. Pourtant il n'en tirait pas vanité, non plus que de sa façon d'accomplir son devoir, de la difficulté de son service, ou de son expérience ; il ne tirait vanité de rien. Quant à sa compréhension insondable d'une foule de choses, il ne paraissait même pas en soupçonner l'existence. Mais on écrirait tout un livre sur lui que vous n'auriez pas une idée de ce qu'était cet homme. "Je voudrais bien savoir, me dit-il un jour, pourquoi vous êtes toujours si triste ; je dis toujours aux gars : tu as un bon lit, un toit sur la tête, tu manges à ta faim, qu'est-ce qu'il te faut de plus ? Tu n'as pas de soucis, pas de turbin, tu n'as pas besoin de trimer, qu'est-ce que tu demandes donc ?" Je lui répondis : "Pauvre brave homme, vous savez bien que ces consolations, vous n'en pensez pas un mot." Il se redressa en disant : "Non, c'est vrai, vous avez raison. — Eh bien, alors, à quoi bon ? demandai-je. — Oui, à quoi bon, répéta-t-il. Si seulement on le savait. Mais, voyez-vous, les juges ne peuvent pas faire autrement ; voilà le mal : quand un juge condamne, il condamne en homme un autre homme, et cela ne devrait pas être. — Vraiment, interrogeai-je étonné, vous trouvez que cela ne devrait pas être ? — Non, cela ne devrait pas être, répéta-t-il d'un ton que je n'oublierai jamais ; un homme n'a pas le droit d'en juger un autre. — Et que pensez-vous du châtiment ? objectai-je. Il faut bien qu'il y ait un châtiment, il y en a depuis que le monde est monde." Il se pencha vers moi et me dit à l'oreille :

“Alors il faut détruire le monde et créer des gens qui pensent autrement. Dès l’enfance on nous fait entrer ces idées dans la tête à coups de bâton, mais elles n’ont rien à faire avec l’homme tel que le Bon Dieu l’a créé. C’est un mensonge. Celui qui punit se ment à lui-même et s’imagine ainsi qu’il est sans péché. Voilà la vérité. Mais ne le répétez pas, l’administrateur me flanquerait à la porte.” Je trouvais cela bien extraordinaire. J’attendis bientôt avec impatience l’heure de sa venue. Il me rapportait tout ce qui se passait dans la maison. Je le vis une fois dans une agitation inaccoutumée qui se manifestait par de nombreux claquements de langue. “Ils viennent d’amener deux jeunes gars, me raconta-t-il ; ils leur ont collé quatre et cinq ans de prison pour vol à main armée. Des chemineaux. Depuis deux jours ils n’avaient rien bouloté ; ils marchaient sous la pluie ; près d’un village, ils voient un ivrogne dans le fossé et lui prennent son argent, trois marks vingt-cinq. Neuf ans de prison pour trois marks vingt-cinq.” Il me saisit par l’épaule et me secoua comme si c’était moi qui avais prononcé le jugement, comme si j’y pouvais quelque chose. “Vous voyez, Klakusch, dans quel monde nous vivons”, dis-je. Il me regarda, le sourcil froncé : “Je vais vous dire quelque chose, dit-il, au sujet des gens et de leurs actes ; est-ce qu’un acte, c’est l’homme ? — Non, répliquai-je, un acte n’est pas l’homme, et c’est là qu’est l’erreur.” Il me lâcha et je l’entendis murmurer en s’éloignant : “Alors, c’est bien ça, l’acte, ce n’est pas l’homme.” Soudain, il revint sur ses pas. “J’ai causé hier avec le 291, reprit-il ; il reste toujours assis à ruminer des pensées dans sa tête. Le vrai type du bagnard. Il a commis un inceste. Sa femme a toujours traîné avec d’autres hommes ; il l’a laissée faire ; il n’a pas osé regimber, il l’aimait trop ; à la fin, la chair ne lui a pas laissé de repos ; il avait un joli brin de fille, frivole, dans le genre de la mère ; il semble qu’elle l’ait aguiché ; la femme découvre le pot aux roses et le dénonce pour s’en débarrasser, comme on fait chez ces gens-là.” Je lui ai demandé : ‘Est-ce vraiment toi qui as fait cela ?’ Il ne comprend pas. ‘Eh ! dis donc, lui dis-je en lui tapant sur la poitrine. — Oui, c’est moi, qu’il dit craintivement. — Alors, tu es coupable, que je dis. Et lui : Oui, mais il n’y a pas de juges pour ces choses-là. — Comment cela ? je lui demande. — Je ne reconnais pas les juges’, qu’il dit. L’imbécile. — Peut-être pas si imbécile que cela, Klakusch, protestai-je. — C’est possible, admit-il, c’est possible, mais voulez-vous que je vous dise ? Celui-là, c’est parce qu’il était devenu mauvais qu’il est redevenu bon, j’ai vu cela bien des fois. Avec ces gens-là, on n’est jamais au bout ; on peut les étudier cent ans, on n’est jamais au bout. Il y en a qui

arrivent et qui, au lieu de regretter leur crime, disent : Je n'ai pas eu de veine, comme si c'était une loterie où tous mettent leur enjeu, comme s'il n'y avait sur terre que des voleurs, des assassins, des filous ; celui qui n'est pas pincé, gagne le gros lot. Ils n'ont pas de sens moral, n'est-ce pas ? Et puis, où est le sens moral, voulez-vous me le dire ?" Il me regarda d'un air finaud, mais je ne puis le lui dire. Tout à coup, il reprit gravement : "Eh bien ! moi, je peux vous apprendre quelque chose ; je sais ce que c'est, maintenant, qu'un criminel. — Et c'est ?..., demandai-je curieusement. — C'est celui qui travaille à briser sa vie. Celui-là, c'est un criminel. Celui qui travaille à briser sa vie est un criminel. — C'est vrai, Klakusch, dis-je, c'est terriblement vrai." Il me fit de la tête un signe d'amitié et me caressa les cheveux. Quelques jours plus tard, il m'apporta une nouvelle qu'il m'annonça avant même d'avoir refermé la porte. Cela se savait déjà dans toute la maison. "Le 422 a fait des aveux." Pendant trois ans et demi, il avait obstinément gardé le silence ; impossible de lui arracher une parole ; il ne faisait qu'aller et venir comme un lion en cage en grinçant des dents méchamment ; il s'écorchait les doigts à griffer les murs, maudissait Dieu et les hommes. Le matin même, à cinq heures, il avait subitement réclamé le pasteur et, celui-ci arrivé, il lui avait, le muflé écumant, crié toute sa faute à la face ; puis il s'était jeté dans un coin de sa cellule sans dire ouf et il y était encore. Je croyais assister à la scène. Quand Klakusch retraçait un fait comme celui-là, on se le représentait dans ses plus infimes détails, et non seulement on le voyait, mais il demeurait gravé en vous, comme une obsession. Il me raconta une fois, par exemple, que par une nuit d'hiver, bien des années auparavant, un forçat libéré était venu le trouver et l'avait supplié à mains jointes de le cacher chez lui, dans sa chambre ou quelque part dans la prison ; il ne savait où aller, il n'avait plus un sou ; il ne pouvait répondre de ce qu'il ferait ; c'était déchirant de voir cet homme bouleversé, désespéré. Klakusch lui avait parlé toute la nuit, l'avait réconforté tant bien que mal, lui avait donné quelque argent et finalement, l'avait renvoyé en lui recommandant bien : "Surtout, ne fais de mal à personne." Le ton dont il me rapporta la chose me rendit incapable d'avaler la moindre bouchée de toute la journée ; je l'entends encore dire au malheureux : "Mon pauvre gars" et "faut pas te ronger les sangs comme ça" et ces mots : "Surtout ne fais de mal à personne." Nous parlions un jour du monstre qui était ici depuis quatre ans, Schneider, l'égorgeur de femmes ; il me raconta qu'à la réunion des surveillants, on avait été très embarrassé, on ne savait que faire de lui tant il se montrait intraitable ; je fis observer qu'un

être comme celui-là n'était plus un homme, qu'on avait tort de le traiter en homme. Klakusch répondit que cela en avait tout l'air en effet, et que, si on promettait à Schneider double ration de graisse pour assassiner son frère, il y avait gros à parier qu'il n'hésiterait pas un instant. "Vous voyez bien, lui dis-je. — C'est possible, répliqua-t-il, mais une chose est certaine : dans le ventre de sa mère, il n'était pas encore méchant." Et comme je gardais le silence, il ajouta : "S'il n'était pas encore méchant dans le ventre de sa mère, c'est un homme tout comme vous, comme moi ou le préfet ; ce que je lui reproche ne me donne pas droit de justice sur lui. — Que voulez-vous dire par là, Klakusch, qu'entendez-vous par justice ? demandai-je. — En réalité, répliqua-t-il, c'est un mot qu'on ne devrait jamais prononcer. — Pourquoi, Klakusch ? — C'est un mot qui ressemble à un poisson, il vous échappe quand on le saisit." Puis : "Ah ! si on savait dire ce qu'il faut dire, que de choses on arriverait à faire ! Mais personne ne sait le dire." Quelques jours après j'eus, dans le couloir, une dispute avec un détenu qui m'était très antipathique, un individu renfermé, sournois qui me répugnait à cause de son crime ; étant adjoint dans une école, il avait abusé de petits garçons. Je rapportai notre querelle à Klakusch qui m'écouta tranquillement, puis me dit : "Je vais vous donner un bon conseil, il ne vous en coûtera guère de le suivre : essayez d'être gentil avec eux, vous n'imaginez pas ce qu'on peut obtenir. Un petit peu de gentillesse. Voyez-vous, c'est comme la mandragore qui, paraît-il, fait sauter les serrures les plus solides. Essayez, vous verrez." En élève docile, j'essayai et je vis qu'il avait raison. Un sourire aimable suffisait souvent à métamorphoser instantanément le visage le plus hargneux. Je fis d'étranges expériences. Ces gens ne croient plus possible qu'on soit avec eux comme on est "dehors" avec n'importe quelle personne de connaissance ; je ne veux pas du tout dire aimable ou poli, cela n'est pas l'important, cela éveillerait même leur méfiance ; ce qui importe, c'est qu'on leur témoigne une certaine considération, qu'on ait pour eux quelques égards ; ils ne savent plus ce que c'est, et ils vous regardent d'abord avec des yeux tout étonnés, sans savoir que dire ; il m'est même arrivé d'en voir un se retourner et se mettre à pleurer comme un enfant. Vous direz peut-être que c'est de la sensiblerie, dans ce cas je ferais mieux de n'en pas parler ; il eût été plus sage de me taire tout à fait. Cela m'a servi à moi à me rapprocher tous les jours davantage de Klakusch ; quand il avait un jour de congé, il me manquait terriblement ; j'étais malheureux. Lui aussi m'avait de plus en plus en affection, bien qu'il le montrât rarement ; mais il me dit une fois qu'il n'avait

jamais eu de fils et que, s'il en avait eu un, il aurait voulu qu'il me ressemblât. "Cela ne vous fait rien, lui demandai-je, que je sois un forçat, un condamné à perpétuité ? — Non, repartit-il, s'il s'agit de vous, cela ne me fait rien du tout !" C'est alors que je pris la résolution de lui poser une autre question ; seulement, je ne savais comment m'y prendre, ou plutôt je redoutais de la lui poser. Ce fut en effet la fin. Il y a quatre ans de cela. Il y a quatre ans qu'il est mort. »

X

« Je ne comprends pas, dit M. d'Andergast en hésitant, est-ce que sa mort... a quelque rapport avec cela, avec cette question ? — Oui, justement ; je vais encore vous le raconter. Ensuite... ce sera tout. J'ai pensé bien souvent depuis aux relations singulières qu'on peut avoir dans la vie ; n'importe quel homme de "dehors" traiterait de romanesques et d'extravagants mes rapports avec le gardien Klakusch ; peut-être même aurait-il prétendu qu'ils n'existaient que dans mon imagination et, si un sceptique obstiné me poussait dans mes derniers retranchements, peut-être ne verrais-je en tout cela qu'un rêve. N'en va-t-il pas ainsi de tout ce qui nous arrive ? Au bout d'un certain temps, c'est un rêve ; le moi à qui la chose est arrivée n'est plus le moi qui se souvient. Il est possible que j'aie été parfois l'objet d'une hallucination quand le vieux à la barbe blond filasse était ici, dans ma cellule (j'avais déjà celle-ci) à l'heure du crépuscule, et qu'il me semblait avoir de nouveau une âme d'homme dans la poitrine, parce que lui en avait une. Car c'est là l'essentiel ; quand il est seul, l'homme n'a pas d'âme, vous pouvez me croire, et il s'ensuit qu'il n'a pas de Dieu non plus. Quand je pense aux nuits de ce temps-là ! Sa voix résonnait encore ici, je pouvais continuer à m'entretenir avec lui, comme il m'arrive d'ailleurs encore de le faire. Pour moi, voyez-vous, personne ne meurt, et beaucoup des paroles qu'il m'a dites et que j'ai conservées me sont venues vraiment de la nuit et de l'absence. Un cerveau comme le nôtre (il se frappe la tempe du doigt) ressemble au gong d'un temple chinois ; lorsqu'on l'effleure de la pointe de l'index, il retentit comme un bourdon de cathédrale au fond de l'eau. Mais, pour remettre les choses au point, si vous trouvez nos relations romanesques ou que vous en doutiez, n'oubliez pas qu'une prison est un terrain où croissent des plantes que vous autres n'avez pas encore classées, et où il se passe des choses qui, il faut l'admettre, appartiennent à un

monde en dehors de toute norme. Tout est si petit et tout est si vaste ; tout a tant de portée et tout est si vide ; ce qu'on appelle la destinée vous côtoie de si près ! Je voulais d'abord établir ce point. Je ne sais s'il a un sens pour vous. Pendant plusieurs jours déjà – je veux dire naturellement aux heures où nous pouvions nous parler – je m'étais entretenu avec Klakusch de l'établissement d'une manière générale. L'année qui suivit la révolution, on avait apporté bien des améliorations, des adoucissements, ce qui éveillait en moi certains espoirs que Klakusch ne partageait pas ; il trouvait que c'était peine perdue de mettre des raisins secs dans la pâte quand la farine ne valait rien. Il fallait chercher le mal ailleurs ; les gens qui ont étudié ne s'en rendaient pas compte ; c'était une question de mesure. "Quand quelqu'un, un pauvre diable pas plus mauvais qu'un autre, en a fait gros comme le doigt, dit-il, ils le punissent gros comme le bras, sans faire attention à la personne de celui qu'ils punissent ! Et qui a donc le droit de punir, sans faire acception de la personne ? C'est là un droit divin." Tout d'abord, je ne le compris pas ; enfin je vis qu'il ne parlait pas de la personne extérieure, on y fait bien assez attention à celle-là, mais de la personne morale. Le nœud de la question est de savoir jusqu'où on est responsable ; à ce point de vue, il n'y a pas deux hommes semblables. J'objectai que depuis longtemps on avait renoncé à l'idée de punir pour punir, d'user de représailles ou de moyens d'intimidation. Il ne s'agissait plus que de protéger la société et que d'amender le coupable. Protéger la société, c'est aussi chimérique que de vouloir amender le coupable ; ceux qui savent à quoi s'en tenir ne font qu'en rire. Comment voulez-vous protéger un fou qui se laboure le visage de ses propres ongles ? Ce fou, c'est la société ; elle s'arroe le droit de protéger ce que, dans sa démence, elle détruit continuellement elle-même ? Aussi disait-il : "Arrête-toi, va, ô société, il faut s'y prendre autrement." C'est par une après-midi de décembre que nous discussions ainsi ; la neige, qui tombait depuis le matin, faisait ma cellule plus sombre ; avant de partir, Klakusch me dit : "Je n'ai plus de goût à rien, les années pèsent sur mes épaules ; j'en sais trop long ; rien ne peut plus m'entrer dans la tête ni dans le cœur." Lorsque, vers le soir, il revint vider mon baquet – d'après le règlement, j'aurais dû m'en acquitter moi-même, mais il le faisait toujours à ma place – quand je le vis devant moi, je pris mon courage à deux mains et lui demandai : "Dites-moi, Klakusch, croyez-vous qu'il y ait ici des gens qui aient été condamnés injustement ?" Ma question le prit à l'improviste et il répondit en hésitant : "Ce n'est pas impossible. — À combien d'innocents condamnés injustement

avez-vous eu affaire pendant votre carrière, interrogeai-je encore, je parle de ceux dont l'innocence était notoire ?" Il réfléchit un moment, puis compta sur ses doigts en murmurant les noms tout bas : "Onze. — Et avez-vous cru à leur innocence dès que vous les avez connus ? — Oh ! non, répliqua-t-il, oh ! non ; si l'on y croyait et qu'il faille les voir se miner ainsi ; si l'on en était sûr !..." J'insistai : "Eh bien ! si l'on était sûr, Klakusch ? — Alors, vrai, on ne pourrait pas continuer à vivre." Il faisait déjà noir dans ma cellule ; c'est à peine si je pouvais encore distinguer sa silhouette ; je hasardai alors la question qui me tenait à cœur et à laquelle je voulais en venir : "Et moi, Klakusch, me croyez-vous coupable ou innocent ? — Vous tenez à ce que je vous réponde ? fit-il. — Je voudrais bien que vous me répondiez franchement, sincèrement." Il réfléchit de nouveau, puis dit : "C'est bon, demain matin vous aurez ma réponse." Et le lendemain matin, j'eus sa réponse. Il s'était pendu au barreau de sa fenêtre. »

Maurizius tourne la face vers la muraille et ne fait pas un mouvement. Un quart d'heure s'écoule pendant lequel un silence absolu règne dans la cellule. Qui sait combien de temps ce silence lugubre aurait duré si l'on n'avait pas frappé à la porte blindée. C'était le médecin de l'établissement qui faisait sa tournée ; informé de la présence du haut magistrat, il demandait la permission d'examiner le malade ; il ne resterait pas longtemps. Un gros monsieur entra, avec des lunettes d'or sur un petit nez en pomme de terre ; il salua avec raideur, comme un officier de réserve, prit le poignet du prisonnier pour lui tâter le pouls, laissa tomber quelques paroles de satisfaction, salua derechef et s'en alla.

M. d'Andergast s'est levé. Il lui semble qu'il est resté dix-neuf ans assis sur cette chaise, et ces dix-neuf années l'ont laissé vieux, vieux, las, usé. Son regard craintif effleure le détenu qui, les yeux clos, gît raide, les poings sur la poitrine. « Il faudrait dire quelque chose », pense M. d'Andergast. « Non, rétorque catégoriquement une autre voix en lui, abstiens-toi de toute parole. » Il prend son chapeau qu'il a posé sur la table il y a dix-neuf ans, ses gants de peau bruns à côté. Il s'applique à ne faire aucun bruit. Son chapeau et ses gants de peau bruns à la main, M. le baron d'Andergast, procureur général, sort furtivement, tel un voleur, de la cellule du détenu 357...

L'auto attend. « Allez vite », crie-t-il au chauffeur. Il se laisse choir dans un coin de la voiture ; ses yeux violets, démesurément ouverts, fixent la pluie qui tombe. Il ne voit pas, ne regarde pas ; il ne pense pas, ne sent pas.

Rentré au bureau, à trois heures de l'après-midi, il expédie au ministre de

la Justice une longue dépêche de deux cents mots où, en termes pressants, il lui demande la grâce immédiate du détenu Maurizius.

PARTIE TROIS

LA MORT IRRÉVOCABLE

Chapitre quatorze

I

En descendant du taxi, Etzel eut un vertige. « Allons ? du courage », se dit-il à lui-même. La lumière des globes électriques coulait sur son visage comme une cire fondue. Quatre étages à vingt-trois marches, cela en fait quatre-vingt-douze. C'est diablement haut. Des poubelles, des canettes vides, des pots de chaux pour crépir les murs. Au dernier étage régnait une pénombre mauve. La porte de l'appartement était ouverte. Melitta était dans l'entrée ; elle avait sur les épaules un châle vert ridicule ; elle le serrait si étroitement sur elle qu'elle avait l'air d'une perche. « Est-ce que quelqu'un est venu ? » demanda-t-il inquiet. « Qui voulez-vous qui soit venu, répondit-elle brutalement. Est-ce que personne vient jamais vous voir ? Est-ce que personne est jamais venu ? — C'est vrai, répliqua Etzel, personne n'est jamais venu, mais il se pourrait que quelqu'un vînt. — Ce sera quelqu'un de bien ! répondit l'aimable enfant, vous me paraissez avoir de jolies relations ! »

Dans sa chambre, Etzel se laissa tomber sur un siège, enfonça ses mains dans ses poches et appuya la nuque au dossier. Il aurait voulu avoir de la lumière, mais il était trop fatigué pour allumer le gaz. Son souhait fut exaucé plus tôt qu'il n'eût osé l'espérer. Mme Schneevogt parut et manifesta son étonnement de le trouver dans l'obscurité. Il déclara tranquillement qu'il aimait les ténèbres. Elle émit l'opinion qu'il était un garçon original, alluma et lui demanda si elle devait apporter à manger. Comme il n'avait pas touché à son déjeuner, elle allait le réchauffer. Pendant qu'elle disait cela, son visage affichait la plus rigoureuse honnêteté. Etzel la remercia ; il n'avait pas faim. Mme Schneevogt constata d'un air soucieux que sa mine ne lui plaisait pas. « Un peu de grippe », dit-il d'un air détaché, en croisant comme un homme

ses jambes allongées. Elle lui recommanda de se mettre au lit, promit d'apporter de l'eau sucrée bien chaude, remède infaillible. « Si seulement tu t'en allais, horrible femme ! » Mais l'autre éprouvait le besoin de causer, ou tout au moins de s'appuyer à quelqu'un au milieu de ses tracas. Elle s'informa s'il avait entendu la dispute qu'elle avait eue l'après-midi avec sa fille ; plus tard cela avait recommencé et Schneevogt lui-même s'était mis dans un état épouvantable. Etzel avoua qu'il avait entendu du bruit et cru à une discussion de famille. « Si ce n'était que cela », soupira Mme Schneevogt. Comme elle manifestait le besoin de le mettre au courant de leur différend, il renonça à toute résistance. Les mains sèches, agitées, lui semblaient gesticuler tout près de ses yeux.

« Eh bien, voilà ! » Dans le grand magasin de modes où Melitta travaillait, un employé avait été estropié peu de temps auparavant, par l'ascenseur qui fonctionnait mal. Il n'était employé que temporairement dans cette maison, en réalité c'était un chanteur des Variétés tombé dans la misère, et qu'on avait négligé de faire assurer comme les autres. Il réclamait des dommages-intérêts, le remboursement des frais médicaux ; la maison niait toute responsabilité, prétendait qu'il était cause de l'accident et en appelait au témoignage de plusieurs autres employés. Ces gens étaient prêts à dire tout ce qu'on voudrait, ils tremblaient de perdre leur gagne-pain ; seule Melitta refusait ; et c'est justement elle qui devait être le principal témoin ; au moment de l'accident elle se trouvait à la manutention où le malheur était arrivé. Non seulement elle refusait de prendre parti pour les patrons, mais elle se mettait nettement contre eux ; elle était prête à jurer que, depuis deux jours, le fonctionnement de l'ascenseur laissait à désirer, que l'homme n'était ni négligent, ni pris de vin comme plusieurs personnes l'avaient prétendu, qu'il avait été entraîné en l'air, et qu'une demi-seconde après on l'avait trouvé suspendu dans la cage, les bras et les épaules couverts de blessures. « Les patrons sont furieux de ce qu'elle soit contre eux », gémit Mme Schneevogt. Il va sans dire qu'elle et M. Schneevogt étaient furieux également. On avait laissé entendre à Melitta que le rayon où elle travaillait serait prochainement supprimé, qu'on avait envisagé la possibilité de la nommer première d'un nouveau rayon qu'on allait créer. « Vous comprenez », dit Mme Schneevogt. Sûrement, Etzel comprend, bien que la tête lui tourne ; il comprend cet odieux amalgame de promesses et de menaces. « Cette petite dinde ne voit pas où est son intérêt, se lamente Mme Schneevogt en se tordant les mains. Par le temps qui court, alors qu'on peut

rester des mois sur le pavé avant de trouver une situation convenable ! » La mère Schneevogt en était là de son histoire sensationnelle lorsque la porte s'ouvrit brusquement, et Melitta fit irruption dans la pièce. Elle bondit sur sa mère comme un chat en colère : « Tu peux faire ce que tu voudras et crier jusqu'à minuit si tu veux, je ne le ferai pas et je ne le ferai pas, là ! » Puis, se tournant vers Etzel, elle dit de sa voix aiguë et dure : « Ils vous mettent un morceau de sucre sous le nez pour qu'on fasse une lâcheté et qu'on ôte à un pauvre homme, pour qui la vie n'a déjà pas plus de valeur qu'une guenille, les quelques sous qui ne paieraient même pas à ces canailles de richards-là les huîtres de leur petit déjeuner ! » Fallait-il qu'elle se laissât intimider ? Que Mohl parle, qu'il dise s'il faut s'aplatir devant eux, et s'il n'est pas plus honnête d'envoyer tout balader et de crever dans le ruisseau ? Elle se jeta sur le tabouret, haussa ses épaules pointues, et éclata en une crise de larmes hystérique. « Quelle fille ! Elle est enragée », pensa Etzel en essayant de se lever. « Va-t'en, dit Melitta à sa mère d'un ton impérieux, j'ai à lui parler à lui. »

Elle attendit que la porte fût fermée, puis dit à mi-voix d'un air sombre : « Cet homme est perdu si un avocat ne l'aide pas à obtenir justice. J'en connais un ; paraît qu'il est joliment fort, J. Silberbaum, rue Lottum. Mais il ne se dérange pas sans qu'on lui verse une provision. Quarante marks, ou il ne marchera pas. Prêtez-moi ces quarante marks, Mohl, je vous les rendrai petit à petit. Je suis dans la dèche en ce moment. Si je les avais, je ne vous les demanderais pas. » Etzel cache son embarras. Tout compte fait, il possédait encore quatre-vingt-six marks. Son loyer et sa pension du mois étaient payés d'avance, mais était-il certain que dans huit jours il pourrait retourner chez lui ? Peut-être le pourrait-il plus tôt, bien sûr, peut-être dès après-demain ; tout dépendait de deux choses. Il fallait d'abord que Waremme-Warschauer vînt, et qu'il fît en quelque sorte amende honorable ; puis qu'on l'amenât jusqu'au point où on pourrait lui ouvrir la poitrine, mettre son cerveau à nu. Voilà de quoi tout dépendait, et on n'était naturellement sûr de rien. S'il lui fallait rester là à attendre, désespérément seul dans cette ville immense, que ferait-il de quarante-six marks ? Et maintenant, avec cette satanée fièvre au corps, il voyait des milliers de paillettes brillantes danser devant ses yeux. Ces réflexions lui traversèrent l'esprit comme un éclair, tandis que Melitta l'examinait d'un regard scrutateur et inquiet, recroquevillée sur le tabouret, les bras entourant ses genoux, sans se soucier de sa jupe courte qui avait remonté jusqu'à mi-cuisse. Dire non, à qui s'adressait à vous en pareille

circonstance, impossible ! Fermer sa bourse quand on avait de quoi sauver quelqu'un, impossible. User de subterfuge, et s'excuser en disant : « Je ne l'ai pas, ou bien : j'en ai besoin moi-même, – pas moyen. Etzel Andergast aurait aussi bien pu rester auprès de sa Rie à se faire faire des crêpes ; à quoi bon alors toute son entreprise ? “C'est bien, dit-il, je vais vous donner l'argent.” Il alla pêcher son portefeuille passablement usé déjà dans la doublure de son gilet où il avait tant bien que mal taillé et cousu lui-même une poche, et tendit deux billets de vingt marks à Melitta. Elle n'avait évidemment pas cru qu'il le ferait, mais elle s'était dit qu'on ne risquait rien à essayer ; aussi fut-elle quelque peu stupéfaite ; la personne, la situation d'Etzel lui parurent plus mystérieuses, pour ne pas dire plus suspectes, que jamais. « Vous êtes vraiment un type épatant », dit-elle, reconnaissante. Puis, avec un reste de soupçon : « Il est catholique, votre argent, au moins ? — Oui, oui, répondit-il, et il vient d'un endroit chic, je ne vous dis que cela ! — Bravo, merci bien, dit Melitta en glissant les billets dans son corsage et en se levant. Demain matin j'irai chez Silberbaum et je vous ferai voir le reçu. — Ce n'est pas la peine. — Si, je pourrais vous avoir raconté des blagues. — Pour cela, vous vous seriez adressée à quelqu'un d'autre, j'espère. — Ne voulez-vous pas me dire, Mohl, quelle occupation vous avez au juste ? — Je recherche un oncle qui a pris la fuite avec l'argent de son pupille. — Hum ! cela ne me paraît pas une occupation bien lucrative. — À moi non plus. Je serai bientôt dans la purée. » (On voit qu'Etzel, ce « gamin illuminé », avait eu l'heureuse inspiration d'adopter le langage du milieu où il vivait.) « Est-ce pour cela que vous avez demandé si celui qui devait venir était venu ? s'enquit finement Melitta. Est-ce que ce serait votre oncle lui-même ? Croyez-vous qu'il va venir lui-même vous apporter la galette sur un plateau d'argent ? » Elle eut un rire métallique : « Non, c'est un autre qui doit venir. Un autre avec qui j'ai aussi un compte à régler. Il n'est pas de mauvaise famille non plus. D'ailleurs vous l'avez vu l'autre jour au jazz avec moi. — Ah ! ce vieux, ce gros plein de soupe ? — Oui, justement, s'il ne venait pas, les affaires iraient mal, voyez-vous. J'ai des raisons de croire qu'il viendra ; s'il ne vient pas aujourd'hui, ce sera pour demain. Il sait où je demeure. Il en a même pris note une fois. Il n'a pas le temps dans la journée, il viendra donc le soir. Faites-le entrer tout de suite quand il viendra. Dites aussi à votre mère qu'elle le fasse tout de suite entrer chez moi. Dites-le à tout le monde dans la maison ; qu'ils lui disent tous que je suis là... Comprenez-vous ? C'est très important. Aussi important que le métro, comprenez-vous ?...

— Malheureux ! s'écria Melitta effrayée, vous avez bu un coup de trop, ou bien... — Je me sens seulement..., bégaya Etzel, un peu vaseux, savez-vous ; pourquoi le gaz danse-t-il tout le temps comme cela aujourd'hui ? »

Melitta ne perdit pas son temps en paroles ; elle l'aida à se déshabiller, et lorsqu'il fut couché, le borda avec soin. « Pas de médecin, implora-t-il, avant de s'enfoncer dans un sommeil fiévreux, je vous en prie, pas de médecin. — N'ayez pas peur, dit la jeune fille pour le calmer, cela nous arrive aussi à nous autres. On ne court pas comme ça chercher le docteur. — Il doit y avoir quelque chose là-dessous, se dit-elle, pour qu'il ait tellement peur du médecin. » Mais il lui avait rendu un si grand service qu'elle résolut de le soigner elle-même de son mieux. Elle avait une petite pharmacie où se trouvait de l'antipyrine ; elle en fit dissoudre deux comprimés dans de l'eau qu'elle lui donna à boire par cuillerées. « Un joli garçon », pensait-elle en contemplant son visage en feu.

II

Il passa la nuit dans un état voisin de l'inconscience où des pensées folles se pourchassaient dans son cerveau. Melitta avait laissé la porte de sa chambre ouverte ; de temps à autre elle venait avec une bougie voir comment il allait. Il ne pouvait supporter la lumière et il gémissait doucement, la main devant les yeux. Le piano mécanique de l'école de danse, de l'autre côté de la cour, faisait le même grondement de tonnerre qu'un régiment de cavalerie lancé au galop sur un champ recouvert de zinc. Cela ne cessait pas, ne cessait pas... La jeune femme à la porte de Ghisels le frappait au visage avec un claxon. En regardant de près, il voyait que ce n'était pas un claxon, mais un saxophone, et le jeune homme aux lunettes de corne disait : « Voilà une occupation qui convient bien à un centaure, mademoiselle. » Sa grand'mère était suspendue à la corde d'un ballon comme une équilibriste, et Mme Schneevogt la menaçait du poing en criant avec colère : « Si j'avais les rentes qu'elle a, j'en ferais bien autant. » « Andergast, dites-moi l'année de la mort du dernier Hohenstaufen ?... Mal ; asseyez-vous. » Une femme avec un masque noir longea, au bras de Trismégiste, une rue sinistre et déserte ; une explosion faisait sauter les pavés en l'air ; le père d'Etzel les rattrapait au vol, les fourrait dans sa poche comme pièces à conviction et disait à la personne masquée : « Vous êtes Anna Jahn ; au nom de la loi, je vous arrête. » Puis

Etzel passait au-dessus d'une ville dans un fourgon de marchandises ouvert ; les rails couraient en l'air comme des câbles ; le fourgon était vide, à part une caisse de bois qui, chose curieuse, était transparente et remplie de têtes humaines comme de pommes ; il reconnaissait la tête du jeune Paalzow et celle du nègre Joshua Cooper. Camille Raff survenait tout à coup et lui criait : « Sauvons-nous ! » Il le prenait par le poignet et ils couraient à perdre haleine vers une porte qui pouvait se fermer d'une minute à l'autre, et alors, ils seraient perdus...

Le matin, Melitta fut obligée d'aller à son magasin et elle confia le locataire malade à la garde de sa mère ; mais celle-ci avait des commissions à faire de sorte qu'Etzel resta seul à la maison la plus grande partie de la matinée. La fièvre était tombée ; il se sentait courbaturé et restait étendu sans mouvement, les yeux mi-clos. Comme tous les enfants et les tout jeunes gens quand ils sont malades, il se complaisait à rêver à la mort et se prenait en pitié du fond du cœur à cause de sa faiblesse et de l'abandon où il se trouvait. Une seule circonstance enlevait à la pensée de la mort une partie de son charme doux et mélancolique, c'est que sans doute personne ne le saurait s'il mourait ici dans une horrible maison de rapport du nord de Berlin, misérablement et sous un pseudonyme ; ni sa grand'mère, ni Robert Thielemann, ni la bonne vieille Rie, ni Trismégiste non plus. C'était vraiment désagréable ; il fallait absolument que Trismégiste l'apprît. C'était peut-être l'unique possibilité d'avoir prise sur lui. Mohl Edgar, de parents inconnus, d'origine inconnue, on peut voir le cadavre à la morgue de Ploetzensee. Au bout d'un certain temps, le corps est identifié, et des gens en deuil l'accompagnent à sa dernière demeure, le cœur serré, la conscience bourrelée de remords. Ci-gît Etzel Andergast, dit Mohl, victime de ses nobles aspirations, pleuré de tous ses amis spirituels. Il ne soupçonnait naturellement pas que si son imagination créait cette macabre mise en scène, c'était que la vie reprenait déjà ses droits. Les bruits de la maison, en haut et en bas, les voix, les pas qui semblaient venir d'un labyrinthe de galeries souterraines, le tremblement des vitres, l'aboïement des chiens, les cris des camelots, le vrombissement d'un aéroplane, tout cela appartenait bien au monde réel, dans sa vivante agitation.

Etzel souleva la tête et prêta l'oreille : on sonnait. Au bout d'un instant, nouveau coup de sonnette ; un moment après, un troisième plus prolongé. Son cœur battit. Est-ce possible ?... à midi ? Oui, c'est possible. Il n'a de leçons que jusqu'à onze heures, et va généralement chez Mme Bobike à midi et demi seulement. Etzel le sent jusqu'au fond des entrailles : c'est lui. Il

sourit ; c'est un sourire plein d'attente, d'effarement, de joie inattendue où se reflètent toutes ses résolutions, ses espérances, ses craintes. Doit-il se lever et aller ouvrir ? Il n'a pas de pyjama. La mère Schneevogt aurait fait de grands yeux si elle en avait trouvé un dans son linge. Jusqu'à ce qu'il ait enfilé son pantalon, l'autre sera peut-être parti. Il entend des voix. Dieu merci, Mme Schneevogt est rentrée. Et c'est sa voix, sa voix à lui. Plus de doute. Sa voix de basse. Sa voix de poitrine. Sa voix de bourdon.

Warschauer-Waremme entra, suivi de Mme Schneevogt dévorée de curiosité. Les bras levés comme un exorciseur, Warschauer s'approche du lit : « Alors, Mohl, pauvre petit Mohl, vraiment malade, sérieusement malade ? Je me disais aussi : pourquoi ne voit-on plus Mohl ? que peut-il avoir ? Il ne va tout de même pas en vouloir pour de bon à son vieil ami et se fâcher d'un mouvement d'impatience... qu'est-ce qu'il y a ? la tête ? l'estomac ? la gorge ? les poumons ? Puis-je faire quelque chose pour vous ? La fièvre ? *Poor fellow* ! Ma brave dame, vous avez là un excellent petit jeune homme, j'espère que vous veillez sur lui, qu'on ne le néglige pas ici... » Flux de paroles que rien n'arrête. Il arpentait la pièce, jouant la pitié, la consternation, l'empressement. Mme Schneevogt, à qui tout de suite il en imposa énormément, donna à entendre, d'un air offensé, qu'elle et sa fille faisaient le nécessaire pour le malade. « Brave femme », dit Warschauer. Il trouva néanmoins que la chambre manquait d'air et ouvrit la fenêtre toute grande. Puis il retourna auprès d'Etsel, lui posa la main sur le front, sur la poitrine, grommela quelques paroles d'un air soucieux, fit : « tz, tz, tz », et les deux verres noirs de ses lunettes ressemblaient sous le bord de son chapeau – qu'il avait gardé sur la tête – aux orifices sombres de deux tuyaux. « Faites-lui du bouillon, ma bonne dame, dit-il en se tournant vers Mme Schneevogt qui, retenant son souffle, écoutait et regardait, autant que possible du bouillon de poule ; envoyez chercher un purgatif à la pharmacie, du calomel ou de l'huile de ricin, et faites-le-lui prendre. — Ce sera fait, monsieur le docteur », répondit respectueusement Mme Schneevogt qui le prenait pour un médecin. Etzel ne put s'empêcher de rire. Warschauer lui-même grimaça un sourire aimable. « Tiens, tiens, fit-il gaiement, vous voilà tout guilleret. Voilà le caractère espiègle qui reprend le dessus. *Vivos voco*. Mon cher petit Mohl, je vous quitte maintenant ; des obligations ennuyeuses m'appellent ; je reviendrai ce soir vous tenir un peu compagnie. *Good bye, my dear*. » Il fit de la main droite un signe affectueux et se dirigea vers la porte. Derrière lui, les basques de sa jaquette grise flottaient drôlement. Mme

Schneevogt l'accompagna dans le couloir avec un sourire obséquieux.

Etzel jeta un coup d'œil courroucé vers la porte par laquelle il avait disparu. « Toujours son affectation déplaisante, pensa-t-il ; je me demande où il veut en venir ; veut-il me donner le change, comme d'habitude, ou bien a-t-il des intentions particulières ? Alors, c'est ce soir... Cette fois, ce sera de deux choses l'une... je voudrais être déjà à minuit. Je voudrais être à demain. » Il combina un plan ; mais à quoi sert un plan avec un adversaire comme celui-là ! On n'a pas le temps de lui donner un croc-enjambe qu'il vous a déjà écrasé les pieds. « Le meilleur moyen de mettre les chances de mon côté, réfléchit-il, c'est de me faire plus malade que je ne suis, de feindre une faiblesse extrême, de faire même comme si le mal traversait une crise et ne pouvait évoluer vers le mieux qu'autant que j'aurais l'esprit et le cœur délivrés d'un poids qui m'écrase. C'est très habilement combiné. Tout l'enthousiasme, la ruse passionnée, l'opiniâtreté des Andergast amassés dans ce cœur et ce cerveau de seize ans se coalisent d'une manière démonique pour préparer l'heure décisive. Je ne recule pas devant ce mot rebattu de démonique ; le démonisme est la disposition foncière de ces natures capables, dans leur droiture innée, d'agir suivant les principes qu'elles ont acceptés, qu'elles soient revêtues d'un léger vernis d'intellectualité ou que méconnaissant en elles des forces plus profondes, elles se prévalent, comme Etzel le faisait volontiers, de ne croire qu'aux idées et de ne suivre que la logique. Ceci n'est qu'une mesure de sage précaution pour ne pas être tenu avec le démon – personnage gênant, somme toute – à des relations trop intimes.

III

Melitta rentra vers sept heures et demie et courut aussitôt demander à Etzel des nouvelles de sa santé. Il répondit qu'il se sentait mieux, ce dont elle se montra bien aise ; elle ne pouvait malheureusement pas rester, ajouta-t-elle ; les employés de la maison où elle travaillait se réunissaient à huit heures et demie pour s'entendre au sujet de l'affaire de l'ascenseur. Elle serait certainement de retour à dix heures et viendrait voir comment il allait. Elle avait parlé à l'avocat Silberbaum, versé les quarante marks ; la cause était en bonnes mains. Elle lui tendit le reçu de l'avocat ; il n'y jeta même pas les yeux. « Ma mère vous fait une omelette, elle vous donnera aussi du thé, dit la

jeune fille, et demain vous serez débarrassé de cet embêtement. » Elle avait tout à coup un ton de camaraderie, de franchise, qui contrastait étrangement avec ses façons agressives, hargneuses de naguère, mais qui ne fit pas grand plaisir à Etzel, car ayant tôt fait d'en démêler la raison, il trouva qu'il avait acquis sa bienveillance à trop bon compte. Il réfléchit à ce « bon marché » et trouva que c'est faire trop d'honneur aux gens de critiquer en pareil cas leurs sentiments tout impulsifs. « On n'a pas l'âme assez simple, se dit-il gravement ; il faudrait qu'elle le fût davantage ; on ressemble à un crayon trop finement taillé dont la pointe se casse dès qu'on se met à écrire. »

Comme Mme Schneevogt le pressait de prendre quelque chose, il mangea la moitié de l'omelette, mais il laissa le thé à côté de son lit. L'amabilité de sa logeuse avait certainement des mobiles très concrets, mais il ne s'en tourmenta guère ; même dans ces conditions, il l'achetait trop bon marché (bien qu'il fût obligé de reconnaître le lendemain en voulant régler sa dépense que c'est avec les personnes les plus vénales qu'on se trompe le plus). Il était neuf heures moins le quart lorsqu'il entendit tinter la sonnette de l'appartement. « Il pleut, mon cher Mohl, dit Warschauer en entrant, je suis trempé. » Il ôta son chapeau, le secoua, enleva son manteau qu'il secoua aussi, chercha un moment une patère, et finit, tout en s'ébrouant, en se raclant le gosier, par poser l'un et l'autre sur le tabouret que Melitta avait occupé la veille. « Eh bien, comment va, mon pauvre Lazare ? » s'informa-t-il. Il saisit une chaise par le dossier, la passa par-dessus la table, et la plaça près du lit pour s'y asseoir. « Tiens, qu'est-ce que c'est que cela ? » dit-il en prêtant l'oreille. C'était le piano mécanique du cours de danse qui avait repris son tintamarre assourdissant. « C'est infernal ! Vous pouvez dormir avec ce vacarme-là ? Sincères condoléances. » Il s'approcha de la fenêtre, regarda en face et vit là-bas, derrière les vitres, les ombres contorsionnées passer et repasser derrière les rideaux vivement éclairés. Il eut un rire sourd. « Jolie chambre noire, dit-il, illustration du charleston ; on sent littéralement l'odeur de la sueur du plaisir, et ce qu'on entend retentit aux oreilles comme les trompettes de Jéricho. J'aime cela. On est tout de suite en plein dans la situation. » Etzel soupira. Warschauer revint auprès du lit et le regarda effrayé. L'exagération presque grotesque dont il ne s'était pas encore défait se manifestait ici encore. « Ne voudriez-vous pas parler plus bas, demanda Etzel. — Bien sûr, mais naturellement. Ce sont les nerfs naturellement », nasilla Warschauer ; il avait l'air de ne pouvoir se pardonner son manque d'égards. « Ce ne sera d'ailleurs qu'une visite en passant, poursuivit-il avec

un geste aimable de la main ; je ne voudrais à aucun prix vous importuner, pour rien au monde retarder la convalescence, car vous êtes déjà en convalescence d'après les nouvelles rassurantes que m'a données votre logeuse. — Je ne sais pas, murmura faiblement Etzel, je ne me sens de nouveau pas bien du tout... Voyez-vous, c'est affreux d'être seul dans cette chambre avec cette épouvantable musique de l'autre côté, de toutes façons je ne peux pas dormir, restez donc encore. — C'est bon, c'est bon, inutile d'en dire plus long, je resterai tant que vous voudrez, Mohl. Je ferais un triste ami, si je me sauvais maintenant. Dois-je rester sans rien dire ? Voulez-vous que je vous lise quelque chose ? Désirez-vous que nous causions ? Il ne faut pas vous fatiguer, j'entretiendrai bien la conversation tout seul. »

Etzel se creusait la tête : « Que machine-t-il encore ? Pourquoi est-il soudain tout miel et tout sucre ? » Le temps d'un éclair, il attrapa au vol, à travers les lunettes noires, la fulguration métallique du regard de Warschauer, et un frisson lui courut le long de l'échine. Le bref silence entre eux fut comme le court arrêt entre le moment où une porte s'ouvre et celui où elle se referme. « Ce n'est pas à la conversation que je tiens, dit-il du ton dolent et renfrogné d'un fiévreux ; mon idée n'est pas de rester tranquillement à vous écouter parler de n'importe quoi. Il ne s'agit pas de n'importe quoi... — Mais de ?... mon sympathique petit Mohl. — De ce pourquoi vous m'avez flanqué à la porte avant-hier ! — Flanqué à la porte est un mot un peu fort. C'est vraiment, mon cher Mohl, une expression un peu violente pour un mouvement de colère dû à l'impatience. Serais-je ici, si j'avais été fâché à ce point ? Pourrais-je rester là, à côté de votre lit, la conscience tranquille ? — J'ignore pourquoi vous êtes là, monsieur le Professeur. Il est probable que vous n'avez pas la conscience très tranquille, après tout. Je ne sais d'ailleurs pas pourquoi vous vous occupez de moi. Que trouvez-vous d'intéressant en moi ? Et si vous y trouvez quelque chose d'intéressant, pourquoi jouez-vous avec moi comme le chat avec la souris ? » Warschauer réprima un sourire. Il mâcha un moment à vide. « Ce qui m'intéresse en vous, petit Mohl ? À vrai dire, je n'y ai pas réfléchi. Sur ce point, ma nature ressemble trop à celle de la bête. » Etzel fronça le sourcil. « Je ne vous crois pas, monsieur le Professeur. Il n'est pas d'instant où vous ne sachiez ce que vous faites et pourquoi vous le faites. — Alors, vous me tenez pour un intrigant qui voit loin. — Pas exactement ; seulement, vous êtes plus fort que moi, vous êtes infiniment plus fort que moi, et vous abusez de votre avantage. — Vous êtes insolent, Mohl. — C'est la vérité. — Hum ! hum ! fit Warschauer, en arrangeant ses

lunettes sur son nez. Vous vous agitez inutilement, Mohl, vous ne devez pas vous agiter. Vous n'avez pas de thermomètre ? Vos yeux ont un éclat qui ne dit rien de bon. Du calme, du calme. Je vais voir ce que je puis faire pour vous. Si cela peut vous tranquilliser... Je parle de l'explication de mon attachement pour vous. Au fond, ça n'est pas facile. L'emportement qui, chez vous, m'a poussé l'autre jour à une mesure énergique, un peu trop énergique, je le reconnais, a confirmé certaines suppositions. J'aurais joué avec vous, Mohl ? Audacieuse entorse à la vérité. J'ai idée que c'est bien plutôt vous qui avez joué avec moi, ou qui l'avez du moins tenté. La main sur la conscience, est-ce vrai, oui ou non ? »

« Ah ! Ah ! nous voilà au cœur du débat », pensa Etzel avec un mélange d'inquiétude et de soulagement, et en joignant les mains sous la couverture. — « Pas le moins du monde, répondit-il, quelque peu gêné, dès le début je vous ai dit ce que je voulais. N'ai-je pas commencé par vous demander si vous croyiez Maurizius coupable ? Mais vous vous êtes dérobé ; toutes les fois que j'en ai parlé, vous vous êtes dérobé, ou bien vous vous êtes moqué de moi, la dernière fois encore. » Warschauer eut une grimace scurrile. « Et pour quelle raison, s'il vous plaît, aurais-je servi mon opinion toute chaude à un moutard venu on ne sait d'où ? Puisque nous discutons maintenant cette question posément, — vous voyez que je vous prends au sérieux, tout comme si j'avais en face de moi un délégué de la Ligue des droits de l'Homme, et de toute façon, vous ne pouvez plus vous plaindre de moi, — voyons, puisque nous discutons amicalement de certains malentendus, dites-moi ce qui motivait votre jugement ? Votre histoire attendrissante de petit bourgeois, histoire dont la trame maladroite ne pouvait inspirer que de la pitié à un vieux dur à cuire comme moi, en admettant qu'elle ne l'agace pas. Voilà que vous rougissez, Mohl, c'est très naturel, rougissez toujours, cela vous sied à ravir, c'est de votre âge ; mais quand on veut se jouer d'un Georges Warschauer, il faut se donner incomparablement plus de mal, Mohl ; il faut avoir des idées neuves, il ne suffit pas de lui servir la première blague qui vous vient à l'esprit entre le crépuscule et la tombée de la nuit. Compris ? — Vous avez raison, murmura Etzel, les yeux baissés ; mais que pouvais-je faire ? — Ce que vous pouviez faire ? Exactement ce que j'attends que vous fassiez maintenant. Il est des gens à qui on doit toujours la vérité, ce sont ceux de qui on l'attend. Le reconnaissez-vous ? — Oui, je le reconnais. — Eh bien, alors ? Quel garçon intelligent ! »

Etzel ouvrit plusieurs fois la bouche pour parler, tandis que Warschauer

l'observait, le visage figé dans une immobilité de masque. Le piano mécanique serinait un « American Blue ». « Je n'ai pas pu y tenir, dit-il entre les dents, tout bas et avec effort. J'ai lu la demande de grâce que le vieux Maurizius a rédigée. Alors je me suis tout fait raconter par lui, je suis simplement allé le trouver. Il m'a remis les comptes rendus, les articles de journaux, mais ce n'était pas la peine. Il m'a expliqué bien des détails, mais dès la première minute, cela n'a fait aucun doute pour moi : ce verdict est faux, ce verdict est un assassinat juridique. Je n'en doute pas plus que de l'authenticité des dix commandements ou de la sincérité de Luther. Je ne me souciais pas du vieux ; au fond, il me laissait froid ; au fond, je le détestais lui et sa demande de grâce. Une grâce, pourquoi ? Pleurnicher pour obtenir la grâce du condamné, se contenter d'une grâce, alors qu'il était convaincu de l'innocence de son fils ? Je n'ai pas voulu le lui dire ; à quoi d'ailleurs cela aurait-il servi ? Mais à mes yeux ce n'était qu'un vieux gâteux ; ses protestations ne m'auraient pas fait la moindre impression si, de moi-même, je n'avais pas été, jusqu'au plus profond de mon être, pénétré de cette pensée : cet homme est innocent. Si vous me demandez comment j'ai acquis cette certitude, je ne pourrai vous répondre qu'une chose : je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est qu'il en est ainsi, et que tous les tribunaux du monde ne m'en feront pas démordre. Peut-être le comprendrez-vous mieux si je vous dis que j'ai grandi dans une maison où un jugement a la même valeur qu'un sacrement pour l'Église. On a parfois dans l'obscurité des hallucinations, n'est-ce pas ? Dans certaines circonstances, un fait peut vous exalter autant qu'une idée... Est-ce que je m'exprime assez clairement ? C'est alors plus fort que toutes les considérations et tout votre savoir. Une fois en proie à cette exaltation il m'eût été impossible de rester chez moi ; je me disais : il faut que justice soit rendue à cet homme, ou c'en est fait de moi. Comprenez-vous, à présent ? La voilà, la vérité. »

À la fin, il avait parlé très lentement, levant ses mains jointes au-dessus de la couverture. Son front, sur lequel quelques mèches de cheveux humides tombaient en désordre, semblait de pierre polie. Chose étrange, un sourire à la fois provocant et maladif tirait ses lèvres. Son visage avait soudain perdu son expression juvénile ; pendant plusieurs minutes, ses traits eurent même quelque chose de mûr et de douloureux ; le regard se concentrait, tendu vers les lunettes noires derrière lesquelles on eût dit que rien ne bougeait, que rien ne se passait. « C'était bien à peu près ce que je pensais, murmura Warschauer, c'était bien dans ce sens que je calculais. Saül partit à la

recherche des ânesses et trouva un royaume. Mohl est parti à la recherche de la justice et devra s'estimer heureux de trouver les ânesses. Ne me foudroyez pas ainsi du regard avec tant de mépris, mon cher Mohl ; ce n'est pas là du cynisme, mais le fruit de l'expérience. Vous voulez bien que je vous appelle encore Mohl, dites, quoique, d'après vos révélations, ce ne soit, je présume, qu'“*un nom de guerre*¹⁴”. Bon, tenons-nous-en là. Je me suis habitué à ce nom et n'en demande pas davantage. En tout cas, pour votre âge, vous ne vous en êtes pas mal tiré. Eh ! oui... Eh ! oui... il y a de l'étoffe, de rares dispositions... Sapristi, petit Mohl, pourquoi a-t-il fallu que vous contrecarriez mes projets ? Quel démon est entré en vous pour que vous traversiez ma route ? » Etzel eut l'air étonné : « Mais, mon Dieu, un démon très logique, je crois », dit-il en haussant les épaules. De la main Warschauer eut un geste vertical qui coupa l'air. « Je ne dis pas que chez vous c'était voulu, mais je parle de l'attentat ainsi commis contre moi ; oui, un attentat, affirma-t-il, le visage si mauvais qu'Etzel tressaillit. — Je ne comprends pas, dit-il. — Je n'attends pas de vous que vous compreniez, ô jeune homme, car votre esprit est trop troublé par votre idée fixe, répliqua Warschauer d'un ton cassant. Pourtant, je m'étais flatté jusqu'à cette heure... Cela suffit. J'avais arrêté mes comptes. J'avais fait mon bilan. Je n'avais plus besoin que de nouveaux événements survinssent, plus besoin de secousses. Et voilà que vous avez fait irruption dans cette idylle de cimetière. Il y a dans le premier livre de Saül une parole sublime sur ce même Saül auquel j'ai fait allusion tout à l'heure : Dieu lui donna un nouveau cœur. » Il regardait d'un air sombre ses mains blanches, gonflées, posées sur ses genoux. « Tout cela est en dehors de la question », dit Etzel durement. Warschauer se dressa d'un bond, traversa l'étroite chambrette, revint, se rassit. « C'est bon, parlons de la justice », dit-il, bombant le torse, ce qui lui donnait un air fanfaron et offensé à la fois.

IV

Effectivement, son air offensé et fanfaron faisait penser à un amoureux éconduit qui croit avoir suffisamment démontré ses mérites. Mais, lorsqu'il se mit à parler, la flamme pétillante de son esprit dévora aussi victorieusement que jamais les éléments troubles, antipathiques, dangereux et maléfiques de sa personne. « Oui, la justice, l'auguste mère des choses,

comme je ne sais plus quel écrivain la nomme. Peut-être est-ce moi-même. J'aimais jadis le dédaigneux euphémisme. Un prélat de grand bon sens me dit un jour : "Ne réclame pas âprement ton dû, de crainte qu'on ne te l'accorde vraiment." Gardons-nous bien tous de le faire. On peut exiger n'importe quoi de la société, elle daignera toujours faire des concessions ; exiger d'elle la justice est un parfait non-sens, elle ne dispose pas des moyens nécessaires pour l'accorder. Elle n'est pas faite pour cela non plus. C'est vouloir initier un bébé aux mystères du calcul intégral et négliger de lui donner le lait dont il a besoin. Nous n'avons pas le lait dont nous avons besoin. J'ai rencontré sur le paquebot un homme qui se rendait à la Société des Nations, un croyant puritain de Boston. Il me disait avec enthousiasme : notre mission est de faire régner la justice entre les peuples. Je lui ai éclaté de rire au nez. Vous avez dormi pendant que le train roulait, lui répondis-je ; vous auriez dû descendre à Ellis Island visiter les baraquements des immigrants. Un petit tour à Mexico ne vous aurait pas fait de mal non plus ; vous vous êtes trompé de route. Il me regarda bouche bée sans comprendre. Tous ceux qui cherchent la justice se trompent de route ; quelle que soit la voie dans laquelle ils s'engagent, c'est la mauvaise. Je soupçonne tous ceux qui s'embarquent dans cette galère de s'être monté la tête pour des raisons personnelles. Michel Kohlhaas est le personnage le plus haïssable du monde ; personne, hormis les Allemands, ne peut comprendre sa logique bien prussienne. La femme qui réclamait devant Salomon que l'enfant en litige fût coupé en deux représente l'acharnement à tirer de l'idée de justice ses dernières conséquences. Au regard de la justice pure, l'enfant doit être coupé en deux. Ne soyez pas indigné, Mohl, de ce que je vous dis, c'est la vérité ; vos idées humanitaires ne sont même pas une fiole d'huile versée sur les chutes du Niagara. Salomon était un sage ; il a convaincu d'absurdité tous les apôtres de la justice, et couvert tous les pacifistes de ridicule. A-t-on jamais vu depuis que le monde est monde une guerre avoir une cause juste ? A-t-on jamais vu un général livrer ses batailles pour la justice ? Un de ces célèbres voleurs de territoires ou de ces exterminateurs d'hommes être obligé de rendre des comptes autrement que lorsque son entreprise avait échoué ? Je vous invite à réfléchir un peu aux rapports, j'allais dire à la parenté, qui existent entre l'idée de droit et l'idée de vengeance. Quand et où, dans l'histoire, avez-vous vu des empires, des religions se fonder, des villes se bâtir, la civilisation se répandre avec l'aide de la justice ? En connaissez-vous un exemple ? Moi, je n'en connais pas. Où est le pilori qui fera expier le massacre de dix millions d'Indiens,

l'empoisonnement par l'opium de cent millions de Chinois, ou l'esclavage auquel ont été réduits trois cents millions d'Hindous ? Qui a arrêté les navires bondés d'esclaves nègres qui, du seizième au dix-neuvième siècle, traversèrent l'océan d'Afrique en Amérique en longues caravanes ? Qui lève le petit doigt en faveur de centaines de milliers d'hommes qui s'usent dans les mines de cuivre du Brésil ? Où est le juge qui entreprendra de punir les pogroms de l'Ukraine ? Voulez-vous d'autres exemples ? J'en ai à votre disposition. Vous allez me répondre que votre idéal moral le plus cher et le plus secret est justement de croire qu'il faut y remédier, qu'il faut réformer le monde ! Turlututu !... On ne remédie à rien, on ne réforme rien. Je dis "on", parce que les hommes ne peuvent rien. Pour les changements qui s'accomplissent par la force des choses, c'est une autre question. Mais il s'agit alors d'évolutions aussi longues que celle de l'anthropoïde à Périclès. L'entreprise est trop vaste, l'individu de trop petit format, mon pauvre Mohl ! Présomption ! Présomption ! Vous pouvez tirer de vos dons un parti plus utile, ô vous qui représentez les autres, car j'imagine que vous vous tenez pour un individu représentatif ? de l'esprit moderne ? de la génération présente ? Ne niez pas (Etsel ne songeait pas à le nier, ni même à faire la moindre remarque ; il écoutait seulement, les yeux écarquillés), ne niez pas que c'est la mode, le type d'aujourd'hui. Tous ces fils-à-papa de notre époque, ces "run-away-boys" révoltés qui veulent faire le bonheur du monde finissent par être obligés de baisser le ton et de s'estimer heureux qu'on leur permette de décréter dans une administration quelconque que le fumier d'une écurie d'Augias voisine ne doit au moins pas incommoder l'odorat du public. Ils reviennent bien vite de l'idée qu'ils auraient fait mieux que leurs devanciers tant décriés. À quoi bon réclamer la justice à cor et à cri quand la réalité qui nous entoure nous rappelle sans cesse avec un mépris insolent que nous vivons uniquement du fruit de l'injustice ? La bouchée de pain que je mange, le mark que je gagne, la paire de souliers que je porte est le résultat d'un système compliqué d'injustices et de violations du droit ; toute existence humaine, toute activité humaine présuppose aujourd'hui une hécatombe de victimes. Vous et vos pareils supposez au contraire qu'il existe une volonté de justice, une idée immanente de la justice pour ainsi dire. C'est faux. C'est un sophisme. L'ensemble de l'humanité se fiche pas mal de la justice. Elle n'a pas d'organe pour la percevoir. Il lui arrive parfois, en particulier aux époques où elle a du foin dans ses bottes, de se griser de cette pensée ; mais si les dividendes s'en trouvent menacés le moins du monde, si les cours de la

Bourse fléchissent, tout son bel enthousiasme s'envole, et les oiseaux-prophètes qui parlaient le plus haut descendent de leur perchoir et cessent de jacasser. J'ai connu deux directeurs de banque de Leipzig ; ils étaient tous deux à la même banque. La maison a fait faillite, d'innombrables familles ont perdu leurs économies. L'un d'eux, homme probe, abandonna toute sa fortune au syndic de faillite et se constitua prisonnier. Il fut arrêté et condamné à trois ans de prison. L'autre, un coquin si jamais il en fut, sut glisser entre les mailles de la loi et mettre son magot en lieu sûr. C'est aujourd'hui un nabab comblé de décorations, admiré, l'orgueil de sa patrie. La pauvre servante qui, de désespoir, étouffe son nouveau-né, ne trouve pas de pitié auprès des tribunaux ; mais récemment, un grand seigneur du Mecklembourg a empoisonné sa femme pour hériter d'elle, et le substitut a hésité six mois avant de mettre en mouvement l'action publique. L'année dernière, j'ai assisté à un procès où une femme fut condamnée comme proxénète pour avoir donné asile la nuit à sa fille et à son fiancé. Jamais je n'oublierai le cri déchirant de cette femme en entendant le verdict ; jamais je n'ai entendu voix humaine exprimer pareille détresse en face d'une catastrophe qui brisait son existence, pareille incompréhension devant l'ordre établi. À côté de cela, on voit des jurés imbéciles acquitter, parce qu'elle est bien attifée et les éblouit de son bagout, une femme qui avoue avoir tué son mari. Si vous me prouvez que, dans un seul de ces différents cas, il s'est trouvé quelqu'un pour se soucier de savoir si on a satisfait à la justice, comme il est convenu de dire, je vous donne un thaler. Vous avez eu le malheur de vous exalter, m'avez-vous dit, mon cher Mohl ; vous auriez pu vous exalter sur trente-six mille autres cas. Pourquoi a-t-il fallu que vous choisissiez justement celui-là ? Vous engagez trop votre responsabilité personnelle sur une découverte fortuite. Vous assumez une tâche trop lourde pour vos épaules. Vous prodiguez inutilement votre vie, votre intelligence, vos forces et votre temps pour une cause perdue, pour une affaire morte. Qui est Maurizius ? Qui s'intéresse à Maurizius ? Quelle différence cela fait-il qu'il soit en prison ou chez lui, qu'il soit coupable ou innocent ? Que dit donc Goethe ? "Le jour du jugement dernier, cela n'aura pas plus d'importance qu'un p..." Mettre en avant pour cela, dans l'état actuel des choses, le grand mot de justice, c'est ma foi se servir de la vapeur pour tourner un moulin à café. »

Le visage d'Etzel avait perdu toute couleur. Ses lèvres tremblaient, son menton tremblait ; des frissons le parcouraient de la tête aux pieds ; il

dévorait de ses yeux de braise l'homme qui était en face de lui. Il n'avait pas besoin de faire semblant d'être malade ; en cet instant il était, jusqu'au fond de son cœur et de son âme, malade de colère et de mépris, de folle déception et d'exaspération. Il fit un geste insensé comme pour jeter à la face de cet homme tout ce qu'il éprouvait, ainsi que dans un mouvement de rage on ramasse une pierre pour la lancer à un offenseur ; puis il bégaya en se tordant sur sa couche : « Mais c'est... c'est incroyable... personne au monde ne peut le croire... c'est infâme... c'est épouvantable !... avoir à entendre des choses pareilles... ces gens-là prétendent être des hommes... il parle, parle... Mon Dieu, mon Dieu... il prétend être un homme... je ne veux plus le voir, cet homme... qu'il parte ! — Mohl ! » s'écria Warschauer sincèrement effrayé. Il ne s'était évidemment pas attendu à ce résultat. « De l'eau, gémit Etzel. — Oui, oui, tout de suite, mon cher, cher petit », murmura Warschauer bouleversé, et cherchant maladroitement la carafe à droite et à gauche dans la pièce. Il finit par la trouver, versa de l'eau dans un verre, l'apporta. Etzel poussa un profond soupir et s'immobilisa, rigide, dans son lit. « Eh bien, eh bien, fit Warschauer, qu'y a-t-il donc mon cher, mon bon petit Mohl ? remets-toi, regarde-moi, regarde ton ami... — J'ai chaud, murmura Etzel, je me sens mal... — Oui, oui, mon petit, bien sûr. » Il palpa tout le corps du jeune homme. « Tu as chaud, nous allons faire un enveloppement... c'est la fièvre. » Tout le corps d'Etzel était, en effet, aussi brûlant qu'un poêle surchauffé ! Phénomène incompréhensible, car en réalité Etzel n'avait pas la fièvre. Gouvernait-il donc ses réactions physiques au point de pouvoir les faire obéir purement et simplement à une impulsion morale ? Uniquement parce qu'il avait besoin d'impressionner l'autre par des moyens concrets ? Quelle part avait ici la simulation, et quelle part un dernier effort héroïque et l'immolation de soi-même ? Tel un coureur insensé, il volait au but, inconscient au milieu de la plus froide réflexion. Warschauer plongea un essuie-mains dans le pot à eau, le tordit pour qu'il restât seulement bien imbibé, revint auprès d'Etzel et lui retira sa chemise. Etzel restait tranquille ; il était raide, ne faisait pas le moindre mouvement. En voyant devant lui ce corps de jeune homme, Warschauer s'immobilisa dans une muette contemplation. Ses mains furent prises d'un tremblement. Derrière les verres de ses lunettes, deux éclairs inquiétants jaillirent, pareils à deux minuscules flammes sombres. Il ouvrit la bouche. Il avait l'air d'un possédé qui a commencé une prière et ne peut continuer. « Mon petit, murmura-t-il, mon cher petit... » Etzel sembla se réveiller. De ses deux mains il saisit vivement

les deux bras de Warschauer. Il attacha sur lui un regard indicible, hardi, farouche, suppliant, impérieux. Il lui lâcha les bras, se dressa sur les genoux, s'agrippa aux épaules de l'homme. Il lâcha les épaules, s'empara des lunettes, les arracha. Il les brandit de la main gauche, comme un trophée. Nu, à genoux, les lunettes à la main, il dit : « Je veux tout savoir. Entendez-vous ? Je veux savoir ce que signifiait ce *deux ex machina* ; vous pouvez me le dire ; j'en suis digne. Allons, dites, qui a tiré ? Est-ce Anna Jahn, est-ce elle qui a tiré ? Oui ou non ? Oui ou non ? »

Un regard animal, hébété, des yeux couleur d'eau fut la réponse.

V

Un faible sourire passa sur le visage livide de Warschauer. Il n'avait plus la force de résister au jeune garçon qui, hors de lui, le pressait. Il lui prit doucement les lunettes des mains et les posa sur la chaise. Il caressa l'épaule, le dos, la hanche du beau corps souple ; ses dents claquaient : « Eh bien oui ! Eh bien oui, c'est elle qui a tiré, dit-il avec une sorte de douceur sénile, si tu tiens tant que cela à le savoir, mon petit Mohl, pourquoi te le cacherais-je ?... Oui, c'est elle qui a tiré... pouvait-elle faire autrement ?... » Etzel étreignit des deux mains la main droite de Warschauer. Il retomba sur son lit sans lâcher cette main. Il semblait étourdi de bonheur. Avec une ardeur passionnée, il vrilla son regard dans les yeux couleur d'eau. Il avait l'impression que tant qu'il le tiendrait sous son regard, cet homme ne pourrait lui échapper. Warschauer s'assit sur le bord du lit, et avançant parfois les lèvres, parfois mâchant à vide, du même ton sénile, presque marmottant, il fit le récit du drame dans tous ses détails. Elle s'était sentie traquée, avait complètement perdu la tête. Trois tigres à ses trousses : son beau-frère, sa sœur, et lui, Waremmé. Voilà l'effet qu'ils lui faisaient : trois tigres. Elle ne savait plus de quel côté se tourner. Il lui avait donné le revolver dans l'après-midi. Il lui avait dit : « On ne sait pas ce qui peut arriver. Il vaut mieux être prêt à toute éventualité. » Il n'avait pas réfléchi que, dans son désespoir, elle pouvait se suicider. En effet, il s'en était fallu de peu qu'elle ne le fît. Elle le lui avait avoué plus tard. C'est sa volonté magnétique à lui qui, au dernier moment, l'en avait empêchée. Il en avait eu le soupçon. Il avait fait les cent pas sous sa fenêtre pendant une heure et demie. Il n'était pas au cercle. Il en était parti une heure plus tôt que d'habitude. Les témoins s'étaient trompés ou avaient

été induits en erreur par ses déclarations ultérieures. Il s'était donc promené à la tombée de la nuit sous les fenêtres latérales, ne quittant pas des yeux les baies éclairées de sa chambre ; il pouvait de temps à autre apercevoir son ombre. Il savait par expérience que s'il concentrait ses pensées sur elle, elle serait sous son influence immédiate et soumettrait sa volonté à la sienne. Mais elle avait dû, par la fenêtre entr'ouverte, entendre ses pas dans les feuilles mortes. Cela avait porté son angoisse à son comble. Elle s'était mise au piano, avait joué le premier morceau venu, s'était interrompue brusquement, avait couru dans l'escalier, lui avait téléphoné à lui, Waremme, chez lui, au cercle. Inutilement. « Pour l'amour du ciel, Elli, avait-elle alors crié d'en bas à sa sœur, voici ton mari, descends ou il arrivera un malheur. » Là-dessus, Elli était descendue précipitamment, s'était jetée sur sa sœur comme une furie, l'avait saisie à la gorge, en sifflant comme une vipère : « Va-t'en, va-t'en tout de suite, ou je t'étrangle. » Au même moment, on avait entendu la porte de la grille se refermer ; Elli avait bondi dans le jardin, et Anna, qui semblait ne plus avoir une goutte de sang dans les veines, l'avait suivie en chancelant. « Je tournais le coin de la maison, me dirigeant vers le perron, quand le coup est parti. Ce qui se passa ensuite est sans intérêt. C'est à peu près ce qu'on a dit et ressassé cent fois. J'ai naturellement pris le revolver et l'ai fait disparaître. — Mais d'abord, vous vous êtes approché de Maurizius l'arme à la main ? demanda Etzel haletant ? — Oui. — Pour qu'on crût que vous le lui aviez arraché ? — Oui, naturellement. Excellente remarque. — Mais comment se fait-il qu'Anna Jahn l'ait laissé arrêter, condamner, comment se peut-il que pendant ces dix-neuf ans... je ne peux pas le comprendre... comment en a-t-elle eu le courage ? comment peut-on faire cela ? » Warschauer regardait à terre, de côté. « Ça c'est un secret de sa nature. Je ne peux l'expliquer que très imparfaitement. Je vous l'ai déjà dit : j'avais affaire à un cadavre, un cadavre que je devais galvaniser pour lui donner l'apparence de la vie. Je ne l'ai pas perdue de vue un instant. Pendant toute l'instruction, alors qu'elle était dans le Midi, je suis resté près d'elle. — Mais ensuite, ensuite, pendant toutes les années qui ont suivi. Voyons, voyons ; mais réfléchissez donc ! » Warschauer laissa ses yeux errer sur le mur, comme s'il voulait compter les taches de punaises ; soudain, il regarda Etzel bien en face, et les sourcils froncés, dit d'un air effrayant : « Il faut aller bien au fond pour expliquer cela. Il n'est guère possible d'embrasser d'un coup d'œil cette âme compliquée. Mon influence sur elle s'est heurtée ici à une décision préexistante. Personne au monde autre que vous et moi ne sait

ce que je vais vous dire maintenant. Au premier abord cela peut vous paraître une chose tout ordinaire ; mais étant donné la personne dont il s'agit, c'est une chose extraordinaire. Et c'est ce qui a fait de moi l'arbitre en dernier ressort de leurs destinées. Lorsque j'ai compris ce qu'il en était, il m'a semblé qu'un géant m'avait empoigné et m'avait brisé l'échine. La vérité, c'est qu'elle a aimé cet homme. Elle l'a follement aimé. Elle l'a aimé d'une passion si furieuse que son esprit en a été troublé et son âme malade à tout jamais. Cet amour a été pour elle le coup de grâce, le saut dans les enfers. Et lui, il ne le savait pas. Il ne s'en doutait même pas. Il se contentait, lui, d'aimer, le malheureux, il continuait à mendier, à implorer, à gémir, alors que déjà elle... Eh bien ! oui, elle avait déjà fait le saut dans les enfers. Elle ne lui pardonnait pas de ne pas le savoir. Elle ne lui pardonnait pas l'amour insensé qu'elle avait pour lui et ne se le pardonnait pas à elle-même. C'est pour cela qu'il a dû subir son châtiment. Il fallait qu'il disparût. Jamais, en aucune circonstance, le fait qu'elle avait tué sa sœur par amour pour lui ne devait servir à le rapprocher d'elle. Elle s'était créé de toutes pièces un droit imaginaire derrière lequel elle se retranchait. Décréter sa mort, décréter sa peine fut un droit qu'elle s'arrogea ; elle fut son ennemi le plus cruel et se transforma ensuite en un fantôme sans âme pour vivre avec lui sa vie d'expiation. En outre, une fierté bourgeoise et une lâcheté bourgeoise se rencontraient en elle, unies comme il n'est guère possible de les trouver unies chez une même personne. L'époque qui a permis à des êtres de ce genre d'atteindre tout leur développement est en effet passée. La première fois qu'elle trouva dans les journaux son nom mêlé à cette affaire, la chose lui produisit une impression singulière. On prenait d'ailleurs des gants pour parler d'elle. Elle passa des heures et des heures à se laver les mains, et éprouva un dégoût qui grandit au point de lui donner des convulsions d'horreur. Non, Mohl, c'est un caractère que vous ne pouvez point comprendre, et en fin de compte je dois dire : Dieu vous préserve de le comprendre. D'un paganisme et d'une bigoterie stupide, pétrie d'orgueil et dévorée de la rage de se nuire à elle-même, chaste comme une madone et embrasée d'une sensualité mystique, primitive et obscure ; austère et avide de tendresse, l'âme verrouillée et haïssant les verrous, haïssant celui qui ose y porter la main et celui qui les respecte, mais surtout vivant sous le signe d'un astre ténébreux. Il y en a beaucoup qui vivent sous le signe d'un astre ténébreux. Aucune lumière ne luit en eux. Leur sombre destin, ils le veulent ; ils l'appellent, ils le provoquent jusqu'à ce qu'il les écrase. Ils veulent être

écrasés. Ils ne veulent pas plier, se rendre, ils veulent être écrasés. C'était son cas à elle. Voilà un point établi. Patience, Mohl, j'en arrive à ce que vous voulez savoir. Le témoignage... je sais, je sais... » Il se leva, se cogna contre la chaise ; les lunettes tombèrent, il se pencha, les examina attentivement ; un verre s'était cassé ; il hocha la tête et les glissa dans sa poche. Puis il alla à la fenêtre, leva un instant ses regards vers le ciel pluvieux, et revint : « Le témoignage ne fut qu'une possibilité de rester debout, une conséquence logique. Il est difficile de rester debout quand on a la colonne vertébrale brisée, mais il le fallait. Je me trouvais sur un monceau de ruines, il n'y avait pas à hésiter sur le choix de la dernière victime. Moi du moins je n'avais pas à hésiter. Je n'avais pas à apprécier le plus ou moins de valeur de telle ou telle personne, mais à me dire : au milieu des ténèbres profondes, reste-t-il encore une lueur d'espoir pour l'avenir ? Qu'est-il possible de sauver dans cette débâcle ? Un duel devait se livrer entre moi et Léonard Maurizius, duel peu chevaleresque, certes, duel où les destinées se joueraient, s'affronteraient. Si j'en sortais vainqueur, c'est que le destin le voudrait ainsi. Ne croyez pas qu'on agisse alors uniquement en prenant conseil de sa conscience ; le signe magique que vous envoient les esprits invisibles y est pour quelque chose. La conscience seule ne serait pas assez forte, c'est l'appel entendu qui vous soutient ; vient-il du ciel ou de l'enfer ? tandis qu'on obéit, on n'en sait rien. L'astre ténébreux, on ne le voit pas. C'est mal... oui, bien sûr... le mal est une idée toute relative et insondable, un miroir magique où se reflète celui-là seul qui, en s'y regardant, prononce l'abracadabra judéo-chrétien. Aujourd'hui cela semble mal. Il y a bien des heures... bien des nuits où... on a des défaillances dans ce monde sublunaire. J'aurais conquis un royaume, le royaume de ce monde, comme on put croire un moment que je l'avais fait, que je serais sans reproche. Ma faute aurait trouvé son contrepoids. Les choses ont tourné de telle façon que j'ai perdu la partie. Y aurait-il vraiment entre le ciel et la terre des choses que notre philosophie ne soupçonne pas ? ou, pour élargir cette idée, dont nous ne pouvons avoir que le soupçon ? Il y a bien des nuits où... Mohl, Mohl, j'ai bien peur que nous ne soyons, tous tant que nous sommes, que de lamentables créatures, toutes pétries de la même argile et bonnes tout au plus à être données en pâture aux vers. C'est triste à reconnaître ! Triste conclusion ! »

Il se rassit sur le bord du lit (Etzel, entre-temps, avait tiré la couverture jusque sous son menton), saisit la main du jeune garçon et dit : « Je n'ai pas eu de scrupules à vous parler sans ambages, puisque cela vous tenait

tellement au cœur. Pourquoi vous refuser cette satisfaction ? Cela n'a pour vous aucune valeur pratique ; il y a longtemps que mon faux témoignage est frappé de prescription. Mon Dieu, oui... après tout, cela me serait bien égal ; pour moi, rien en ce monde n'a plus aucune importance. Si je m'interroge sincèrement, je me vois sur ce point parfaitement indifférent. Mais je voudrais garder le gouvernail en main un moment encore. N'allez pas concevoir des espérances exagérées. Cela ne vous servirait à rien de produire mon aveu devant le cadi. (Il fit claquer ses lèvres avec une joie maligne.) Les rouages de nos tribunaux sont tellement rouillés qu'on se gardera bien d'exhumer le cadavre sacro-saint de la justice parce qu'un jeune exalté de dix-sept ans aura jeté un cri d'alarme, et puis je reste l'homme qui obéit à la loi qu'il se dicte et qui n'ira pas, ridiculement, parce qu'il s'est, sur le tard, toqué de quelqu'un, mettre en danger ses chances, si piêtres soient-elles. Car je vous l'avoue franchement, mon cher, je me suis toqué de vous. Je serais ingrat envers le destin si je ne voulais pas le reconnaître. Vous avez pris entre vos deux mains mon vieux cœur flétri et vous avez parfois, sans que je puisse l'empêcher, fait rayonner sur lui une lumière radieuse. Rendons à César ce qui appartient à César. Sans vous offenser, Mohl ! » Il se leva. « Je vous dirai d'ailleurs que je quitterai prochainement cette région. J'ai une fille qui vit quelque part dans la Haute-Silésie polonaise. Il y a vingt-trois ans que je ne l'ai vue ; elle a épousé, je crois, un employé de l'administration. Je tâcherai de la retrouver ; vous savez bien : la marche vers l'est. Peut-être trouverai-je là-bas un endroit où me reposer, une sorte d'asile pour ma vieillesse, et vous comprenez qu'il me faut y apporter un nom à peu près propre. Les gens peuvent l'exiger de moi. Mais si vous savez m'y découvrir une seconde fois, petit porte-drapeau enthousiaste, vous me trouverez peut-être disposé à faire une déposition valable en justice si c'est nécessaire. Et, tout est possible en ce monde, je vous aiderai peut-être, sacrifiant mon indigne personne, à tendre un piège à la justice boiteuse. *Pereat Warschauer, fiat mundus*. Veillez seulement à être là une demi-heure avant ma mort. » Avec un rire sec, il prit son chapeau et son manteau. « Voyons, il se fait tard. *Au revoir*¹⁵, petit Mohl. Demain je reviendrai prendre de vos nouvelles ; j'espère vous trouver guéri. Comment puis-je sortir de cette maison ? » Etzel enfila sa chemise de nuit et répondit : « On peut passer par le cabaret, la porte est toujours ouverte. » Sa voix était tellement changée que Warschauer se retourna, interdit. Le même changement s'était accompli sur le visage d'Etzel ; une décision s'y lisait, froide, nette. « Ah ! ah ! » fit Warschauer, et il sortit. Etzel l'entendit encore

traverser à tâtons la chambre obscure de Melitta ; deux portes claquèrent, puis le silence se fit. Allongé dans son lit, il regardait en l'air. Il se sentait léger comme une plume, immatériel, mais les pensées qui traversaient son esprit étaient lourdes et sombres. Dix minutes s'étaient peut-être écoulées, il ne s'était pas encore décidé à éteindre le gaz, lorsqu'on gratta à la porte qui s'ouvrit aussitôt doucement ; Melitta parut sur le seuil, enveloppée de son absurde châle vert comme une hampe de son drapeau. Elle n'entra pas ; elle ne fit que regarder Etzel d'un œil curieux, scrutateur, intense. Etzel tourna la tête de son côté et répondit à son regard : « Avez-vous entendu ? dit-il tout bas. — Oui, fit-elle de la tête. — Tout ? Avez-vous tout entendu ? » répéta-t-il à voix basse. Il n'y avait pas de raison pour qu'il n'élèvât pas la voix. Elle mit un doigt sur ses lèvres et répondit : « À peu près. — Tant mieux », dit Etzel, et il n'ajouta rien. « Il va faire de l'orage », reprit la jeune fille. À ce moment, le piano mécanique s'arrêta, et on entendit en effet le tonnerre gronder faiblement au-dessus des toits. Melitta referma la porte. Etzel se mit debout sur son lit et baissa le gaz. Il s'enveloppa de sa couverture, poussa un soupir et se souhaita à lui-même : « Bonsoir, Mohl. » Il s'endormit immédiatement et dormit du sommeil calme et profond d'un enfant. En se réveillant le lendemain matin, il envoya promener d'une chiquenaude une punaise dégoûtante qui se promenait, repue de sang, sur sa manche, respira profondément, et dit : « Bonjour, Etzel Andergast. » Il était sept heures. Il sauta à bas du lit et se mit en devoir d'empaqueter ses affaires. Trois heures plus tard il était à la gare.

Chapitre quinze

I

Un jeune substitut de service pour quelques semaines au greffe de la prison s'était chargé d'annoncer au détenu Maurizius que la grâce d'une mise en liberté conditionnelle lui était accordée. « Acceptez-vous ? » demande le magistrat avec une pointe de curiosité qui s'adressait à l'homme et non à la réponse. Maurizius, au garde-à-vous, avale sa salive. « De quelle condition s'agit-il ? — Ce n'est pas spécifié. — Alors, on pourrait sous le premier prétexte venu me rejeter en prison. — Pour moi, c'est une formalité. Et si votre conduite... — Vous voulez dire, si je ne suscite aux tribunaux aucun ennui. — Je n'ai reçu sur ce point aucune instruction. — Pendant combien de temps devrai-je observer cette condition ? — Un an et demi, dix-sept mois exactement. Jusqu'à l'achèvement de la vingtième année de la peine. — Il peut donc arriver que je sois obligé de refaire ces dix-sept mois de prison si j'attire sur moi le mécontentement des autorités. — En principe, oui. Mais comme je vous l'ai dit, c'est une formalité. — Et si je refusais maintenant, dans dix-sept mois je serais libéré sans condition. — Sans aucun doute », répliqua le jeune substitut embarrassé et légèrement agacé. À ce mot de refus, Pauli, l'administrateur de la prison, leva les yeux, stupéfait ; le gardien-chef, debout derrière lui, secoua la tête d'un air songeur. « On veut donc se ménager une occasion d'avoir prise sur moi, murmura Maurizius.

— Acceptez-vous ou n'acceptez-vous pas ? » interrogea le substitut d'un ton cassant, en indiquant sur la table une pièce prête à être signée. Le secrétaire ne tenait plus en place. Il se leva, fixa sur Maurizius un regard avide. Celui-ci ne broncha pas. Ses pommettes devinrent rouge brique. Une de ses épaules fut secouée d'un frisson. Il ouvrit la bouche ; aucun son n'en sortit. Tous le regardaient. Soudain il fit un mouvement, comme s'il allait

tomber ; mais il avait simplement voulu s'approcher de la table et se retenait au bord. Le secrétaire lui tendit la plume. Maurizius la trempa dans l'encrier, la considéra un moment, bouleversé, puis il écrivit son nom sur le papier, à l'endroit où le secrétaire avait posé son doigt. Le bruit des quatre respirations passait dans la pièce comme un vent léger. « Vous pourrez partir demain matin à huit heures, dit le directeur, le gardien viendra vous prendre à sept heures pour que vous vous habilliez. — Puis-je avoir l'autorisation de télégraphier à mon père ? » demanda Maurizius d'une voix étranglée. Le substitut et l'administrateur échangèrent un regard indécis. « Nous préfererions que vous ne le fassiez pas, dit le substitut, nous voudrions éviter tout éclat inutile. — Mais il me sera difficile de me tirer d'affaire dehors. » Le magistrat sourit. « Cela s'arrangera. Une fois que vous serez à la gare, mon Dieu... — Télégraphiez donc à votre père que vous serez chez lui demain dans le courant de la journée, proposa Pauli dans un mouvement de pitié ; ce que nous n'aimerions pas, c'est qu'il vienne ici et que l'heure de votre mise en liberté soit connue. Les journaux en feraient tout de suite une affaire. — Alors j'aime mieux m'abstenir », répliqua Maurizius. Le gardien qui le ramena dans sa cellule, celui qui avait une face d'ivrogne, lui demanda avec condescendance : « Eh bien ! comment vous sentez-vous ? » Comme Maurizius tournait vers lui un regard absent, il toussota et s'esquiva.

II

Demain matin à huit heures... Quinze heures encore. Comment les passer ? Il regarde le mur, il regarde le tuyau de poêle. Il fait quelques pas et se dit que, pendant ce temps-là, les minutes passent. Il tâte sa barbe de plusieurs jours et se demande s'il pourrait encore se faire raser le soir même. On le lui accorderait sûrement. Cela emploierait du temps. Il faut qu'il y réfléchisse. Cela prend aussi du temps. Il prend la table et la transporte deux mètres plus loin. Il place la chaise devant, sans savoir au juste pourquoi il le fait. Il s'assied, ouvre la *Chronique de Rothenbourg* et lit : « Le 4 avril 1659, les bourgeois ont tiré à la cible ; ils sont sortis tambours et trompettes en tête, une compagnie. » Il calcule : 1659, cela fait deux cent soixante-huit ans ; allons, encore quatorze heures trois quarts. Quand on serre les paupières et qu'on appuie fortement les pouces sur les tempes, il arrive un moment où la marche rapide des heures devient sensible ; il en a fait maintes fois

l'expérience. Aujourd'hui, ce moyen rate complètement. Qu'est-ce que la patience ? Le ralentissement du sang. Oublier qu'on veut, voilà ce que c'est que la patience. Pauvre homme, te voilà de nouveau à vouloir. Il se lève, tire la table près de la fenêtre, puis la chaise, se rassied et lit : « Le 29 juillet fut mise au pilori une servante étrangère âgée de vingt ans, en même temps que sa mère, parce que la fille, sur l'ordre de la mère, avait volé près de cent thalers à H. Dan. Rueckern, aumônier de l'hôpital qu'elle a servi trois quarts d'année. Furent condamnées à être bannies, et le bourreau les alla conduire hors la ville. La fille a crié et pleuré piteusement ; le misérable argent s'en vouloit retourner d'où il venoit, à la guerre ; Rueckern était aumônier aux armées de Bernard de Saxe-Weimar. » Cela est bien loin, la roue a tourné, il y a longtemps que les soupirs de ces souffrances humaines se sont tus.

Il ferme le livre. Il frissonne tout à coup à l'idée de jeter un regard sur le passé. Tout ce qui est derrière lui est un étroit cachot ; devant lui s'étend un espace sans bornes. Mais quand commencera ce qui est devant lui ? Est-ce seulement quand quatorze heures un quart auront péniblement passé comme des chevaux de charge ployant sous le faix, ou bien maintenant, à chaque minute de ce maintenant ? Et ce maintenant, est-ce l'intervalle qui sépare un battement de cœur du suivant, ou une seconde de l'autre d'une de ces quatre-vingt-six mille quatre cents stations dans le vide et le désespoir qui composent un jour ? Mais à présent il y a un demain pour lui. Il chuchote le mot, les lèvres tremblantes : demain. Ce demain ressemble à la tache de lumière brillante qu'on aperçoit au bout d'un tunnel et qui grandit lentement, avec une lenteur indicible ; le cercle s'élargit, l'éclat s'adoucit, lentement, tout lentement, malgré la rapidité vertigineuse du train. À ce demain s'ajoute un autre demain, puis un troisième, un quatrième, un cinquième ; de chaque minute présente, il pourra dire « dans ce temps-là », et alors qu'il dit « c'est », il dira « ce fut ». Il tourne dans sa cellule, il tourne... Treize heures et demie. Il tourne, tourne encore : douze heures un quart. Il compte ses pas. Une image, une image qui ressemble à une fleur de pierre empourprée, flotte dans l'air brumeux et gris de la cellule. « Demain ». Ce « demain » limpide comme un cristal. Ce « demain » qu'on ne peut attendre, ce « demain » messenger d'un bonheur insensé et pourtant enveloppé d'une folle angoisse... Des chemins. Des routes. Des portes de ville. Marcher devant soi. Le ciel, voûte que rien ne découpe. Des clochers. Des arbres. Des jardins. Une femme... Il joint les mains. Un frisson le secoue tout entier : une femme...

Onze heures et demie. Il se jette sur son lit et s'abandonne à la douceur

torturante d'un rêve qu'il rêve les yeux ouverts.

III

Il y a, s' imagine-t-il dans son rêve, un cœur sur terre, qui languit après lui : Hildegarde, elle a grandi au milieu d'étrangers, et attend le jour qui la réunira au père qu'elle ne connaît pas. Jusqu'à sa quinzième année, son nom n'a jamais été prononcé devant elle, à l'âge de douze ans, elle a surpris une conversation entre la personne qui lui tient lieu de mère et un digne vieillard qui s'est intéressé à elle ; depuis, elle se doute de la vérité. Le jour de ses quinze ans, sa protectrice lui raconte avec ménagements ce qu'il ne lui est plus permis d'ignorer. Elle est immédiatement convaincue de l'innocence de son père. Elle ne parle pas, se garde de son côté de faire allusion à lui, mais dans son âme noble et vaillante, la conviction s'ancre de plus en plus qu'un jour il sera réhabilité à la face du monde, et la conviction plus ferme encore, et à côté de laquelle le reste perd toute importance, qu'il viendra la chercher et l'emmènera avec lui. Elle le rendra heureux. Elle effacera le souvenir de toutes ses souffrances comme sur une ardoise une éponge efface l'écriture. Dans les projets qu'elle fait, elle ne songe qu'à le dédommager de ses épreuves. Elle l'attend, elle l'attend avec toute l'impatience d'un cœur filial. Elle attend sa résurrection... La pensée poursuit irrésistiblement son rêve, jette par-dessus bord expérience, vraisemblance et réalité, et ce qui, du tréfonds du cœur, monte à la surface, c'est la naïveté de l'homme-enfant, des désirs enfantins, de l'attente enfantine la veille de Noël. Elle est jeune, elle trouve la vie belle, elle aurait tort de s'absorber dans son rôle d'ange gardien, de renoncer pour lui au bonheur d'aimer et de se marier ; elle choisira un époux prêt à se consacrer avec elle à la tâche de procurer au « ressuscité » une patrie et un foyer, des enfants viendront, jolies têtes blondes, la maison sera remplie de gens heureux, le soir on se réunira dans des pièces accueillantes pour s'entretenir dans une atmosphère de douce intimité.

Mais que sera la première rencontre ? Les contours vagues du rêve jusqu'alors hypothétique prennent la netteté des choses réelles. Avec une parfaite désinvolture l'imagination corrige l'idée première selon laquelle Hildegarde ne devait se marier que plus tard, un an peut-être après avoir retrouvé son père. Pour une raison quelconque qu'il convient absolument d'approuver, mais qui demeure obscure, elle décide de se marier tout de suite,

et le hasard veut (ou bien une volonté mystérieuse et puissante jouerait-elle ici un rôle ?) que le mariage ait lieu quelques jours après la levée d'écrou. On croirait presque que cette mise en liberté doive être ainsi solennellement fêtée. Mais il ne peut arriver à temps pour la bénédiction nuptiale. Quand il entre dans la maison où l'attendent les jeunes mariés, les invités s'y trouvent déjà, tous réunis. Son arrivée fait sensation. Des domestiques chuchotent et s'affairent. On le débarrasse de son manteau, de son chapeau, on lui indique le chemin, une porte s'ouvre à deux battants. Il voit une salle remplie de dames et de messieurs. Tous les visages se tournent vers lui, sur lesquels se lisent la surprise, l'émotion, la pitié, le respect. La musique s'arrête, le silence se fait comme au théâtre lorsqu'une personne que, depuis bien des années on croyait perdue, revient après de cruelles épreuves au milieu de ses parents, de ses amis. Un vieillard à la longue barbe jaune, – il rappelle vaguement le gardien Klakusch, mais il a l'air très aristocratique, vient à lui, s'incline et lui tend la main. Maurizius ne peut prononcer une parole, il est trop ému. Son regard erre alentour, cherchant quelqu'un : « Où est-elle ? Où est Hildegarde ? » Il entend au fond de la salle un léger cri, une agitation joyeuse s'empare de toute la société ; les gens de la noce s'écartent pour livrer passage à une silhouette blanche qui, ses voiles flottant autour d'elle, les bras tendus, vole à lui avec un cri de bonheur, il la tient, il la serre sur son cœur, il étreint ce corps tiède tout rempli de tendresse, il presse contre sa joue ce visage heureux... Maintenant tout peut encore s'arranger. Il peut oublier. Il est transformé, renouvelé...

L'une après l'autre les secondes tombent sans bruit dans l'éternité, telles dans l'abîme, les pierres qui se détachent de la montagne. Pendant dix-huit ans et sept mois, il en a été de même et elles gisent, monceaux de décombres, au fond du gouffre inconcevable et sombre. Le jour paraît.

IV

Il prend congé du directeur et du gardien-chef qui lui tendent la main et lui souhaitent bonne chance ; la lourde porte de fer se referme derrière lui ; il est seul sous la voûte des cieux. La route va en descendant ; ses pieds cherchent une surface plane ; il est obligé de réfléchir pour rétablir son équilibre. Après avoir fait une vingtaine de pas, il a de la peine à comprendre qu'il n'est pas obligé de rebrousser chemin, ses jambes éprouvent le besoin de faire demi-

tour et il lui faudra pendant bien des jours encore lutter contre cette tendance... L'idée qu'on peut aller plus loin, qu'il faut aller plus loin a d'abord quelque chose d'effrayant, de non moins effrayant que l'espace dont son corps dispose. On dirait qu'on a été projeté en l'air et qu'on se débat désespérément. Il entre trop d'air dans la poitrine. Tout est un peu pénible : la lumière, le ciel, les vêtements auxquels on n'est pas habitué, le cuir dur des souliers. On a la démarche saccadée d'un pantin. Au bout d'un moment on est fatigué, on s'arrête, on regarde autour de soi, on se sent perdu. Des gens vous regardent, étonnés. On sourit. Ils se détournent sans répondre à votre sourire. Pour eux, il faut prendre un visage neutre. « Pourriez-vous me dire s'il faut tourner à droite pour aller à la gare ? — La première rue à gauche, puis la deuxième à droite. — Merci. » Mais pourquoi revenir sur ses pas ? Tout droit, toujours tout droit. Des enfants ! Voilà des enfants ! Il s'arrête, pâlit. Comme ils sont petits, on dirait des nains ! Et là... deux femmes ! Il est obligé de s'appuyer à une devanture et se retient, en arrière, des deux mains ; il manque de briser la glace. Le propriétaire sort, l'apostrophe vertement. Humblement il s'excuse. Pendant un instant, il a une envie folle de toucher ces femmes, de palper leurs seins, mais il se ressaisit ; sa physionomie devient grave, sombre presque. Et à partir de ce moment, instinctivement, il porte ce visage grave, presque sombre, comme un masque d'autant plus impénétrable que les impressions du monde visible l'assaillent plus fortement. C'est ainsi qu'il traverse la foule, qu'il attend sur le quai de la gare, qu'il écoute le murmure confus des bruits, qu'il prend place dans un compartiment, le visage grave, presque sombre, immobile, distant, les yeux à demi fermés, les lèvres légèrement pincées en dedans. Chaque fois qu'il aperçoit une femme en jupe courte et bas de soie clairs, son front se couvre d'une rougeur fugitive et les ailes de son nez palpitent, c'est nouveau pour lui. Il n'en était pas ainsi autrefois. Tout a changé... Tout s'est transformé Les gens parlent-ils encore la même langue ? Il écoute. Ce sont les mêmes mots, mais il lui semble que l'accent, le rythme ne sont plus familiers à ses oreilles. Il commence à se dire avec inquiétude que l'abîme creusé par les années qui l'ont retranché de la société, non seulement du monde des images et des sons, mais de l'organisme social tout entier, ne pourra peut-être jamais être comblé. Il éprouve un sentiment de malaise qui grandit et avec lequel il ne peut bientôt plus vivre.

À Hanau, il descend du train. Il vagabonde quelque temps à travers les rues. Le ciel sans nuages miroite comme une masse de plomb en fusion, il est

extrêmement fatigant de marcher en plein soleil, la lumière crue l'éblouit. Il s'arrête devant le magasin d'un opticien, hésite, entre, demande des lunettes. On lui en essaie six ou huit paires différentes. Il en choisit une qui a des verres fumés et une monture de métal. Le vendeur l'engage à prendre une monture de corne ; c'est la mode, c'est plus élégant. « Bon », fait-il de la tête et il prend les lunettes à monture de corne, les met tout de suite. Avec ses lunettes, il se sent plus tranquille, plus en sécurité, son malaise diminue. Il se regarde dans la glace. Il reste longtemps sans pouvoir détacher les yeux de ce visage pâle aux lunettes noires.

Un quart d'heure plus tard, il se trouve devant la maison de la rue du Marché. Il cherche le logement de son père. Une vieille femme lui indique un escalier de bois dans la cour. Monter l'escalier est pour lui un travail pénible, tant il est pénétré de crainte et d'angoisse. Le nom de père est un mot dont l'écho s'est éteint, c'est un vestige d'un autre âge. Il n'éprouve ni joie ni impatience, mais seulement la peur d'avoir à faire montre de sentiments qu'il n'éprouve pas.

Il se demande si cette catégorie de sentiments n'est pas complètement morte en son cœur, mais en pensant à Hildegarde, il répond fougueusement à cette question par la négative ; mais Hildegarde ne serait-elle pas une simple création de son esprit ? une forme vide inventée par lui de toutes pièces ? un être sans existence réelle, qu'il a imaginé pour avoir l'illusion qu'un être sur terre lui appartient. Pour la première fois ce doute l'effleure et il le repousse avec horreur, comme s'il avait souillé une chose sacrée. (Mais d'où lui est venu ce ferme espoir, alors qu'il n'a absolument aucune donnée précise pour l'étayer et qu'il doit se dire, au contraire, qu'on n'aura rien négligé pour détruire tout lien extérieur ou intime entre lui et l'enfant, chose facile, étant donné la situation ? Le mot de l'énigme gît peut-être dans cette zone où la nature humaine réagit à l'encontre de toute précision et où, environnée de forces primitives et mystérieuses, elle se réfugie dans une vie que dissimule la vie réelle.)

Il sonne ; une minute pesante s'écoule. Dans la cour, un chat miaule plaintivement. Des pas derrière la porte. Une question bourrue ; la porte s'ouvre : le père et le fils sont en face l'un de l'autre. Le vieillard ouvre de grands yeux, reste pétrifié ; son visage devient pourpre, son corps fléchit en avant, ses bras se retiennent au chambranle. « Je le savais, dit-il d'une voix étranglée..., je l'ai lu dans le journal..., mais je ne pensais pas qu'aujourd'hui déjà... » Le reste est étouffé dans un sanglot. On dirait une toux rauque,

pénible, il ne se cache pas la figure, des larmes coulent de ses yeux astigmatiques ; Léonard Maurizius demeure singulièrement froid. Ses traits conservent leur expression sévère, sinistre presque.

« Pourquoi ne suis-je pas ému ? » se demande-t-il, tandis qu'il accompagne dans sa chambre le vieux qui lui a pris le bras. Il regarde autour de lui. La tristesse, la pauvreté de la demeure font naître en lui un vague effroi. Il n'a pas encore songé à l'avenir. Il n'a jamais cru que son père avait une grosse fortune ; de plus il a appris dans la prison que la dépréciation de l'argent, au cours de ces dernières années, a ruiné non seulement des gens riches, mais aussi des gens simplement aisés. Le vieillard semble avoir été frappé lui aussi, sinon jamais il n'aurait été obligé de chercher asile en un pareil réduit. Dans ses réflexions rapides, les préoccupations matérielles se glissent au premier plan de ses pensées et précisent le malaise qui l'inquiète et l'accable, puis le fait frissonner. Alors il lui faudra dépendre d'autrui, s'adresser à autrui, fournir des explications, accepter des faveurs, de petites faveurs de détail, après la grande faveur humiliante à laquelle il doit la liberté ; cet état qu'il a appelé de toutes ses forces, de tous ses vœux, maintenant qu'il s'efforce tout le temps d'en prendre conscience, il ne peut aller au-delà d'un sentiment vague, vague comme le sentiment qu'on a en dormant, du lieu où l'on se trouve. Ce que, pendant ses années de détention, il a économisé sur l'argent qu'il a gagné, il l'a, à cinquante marks près, donné dans un élan de générosité à la caisse des prisonniers libérés ; c'était une faible somme, il est vrai, mais elle l'aurait aidé à vivre les premiers temps ; c'est la misère noire qui semble régner ici.

Cette préoccupation n'a pas sa raison d'être ; il l'apprend un quart d'heure après. Longtemps le vieux le contemple, perdu dans une adoration muette. Ses joues tannées frémissent encore sous les favoris gris ; sa main droite tient enserré son bras gauche rigide ; il ne peut parler. Le regard de Léonard se porte vers la table ; elle est couverte de toutes sortes de papiers, à côté d'un journal déplié à la deuxième page duquel s'étale un télégramme en caractères gras qui apprend au monde sa mise en liberté et que barrent ces mots tracés d'une main maladroite au crayon bleu : « Le Christ en soit béni ! » Le crayon bleu est encore posé sur le journal. Cela l'émeut soudain ; plutôt le crayon bleu que les cinq mots, c'est extraordinaire comme les objets peuvent dans leur inertie conserver le reflet de la nature humaine et de l'âme. Le vieillard maintenant se ressaisit, il indique les papiers et dit aussi sèchement que possible : « Cela est à toi, tout cela est à toi. » Il y a des années et des années

qu'il attend cette minute ; il en a rêvé et maintenant, il reste là, tel un amoureux timide, tremblant d'impatience au moment de mettre entre les mains de sa bien-aimée le cadeau précieux qui est l'expression de tout son amour. Le voilà qui s'affaire avec une hâte presque comique, qui feuillette des papiers, explique, cite des chiffres ; voici le relevé de ses comptes, le montant de ses dépôts en banque, mois par mois, le montant des intérêts, voilà son testament, tout est préparé, depuis midi, tout est parfaitement en ordre. Léonard regarde, regarde encore. « Et toi ? » demande-t-il montrant la chambre d'un geste éloquent. Le vieux se met à rire comme un joueur de cartes surpris en train de tricher. Il se racle le gosier, tousse, crache, ne s'arrête pas de glousser de bonheur. Léonard baisse la tête. À travers des criailleries de femmes, des bruits de claxons, lui arrive le son prolongé d'un cor. Il s'assied, visiblement fatigué, et demande avec effort : « Où est Hildegarde ? Le sais-tu ? » Le vieillard cache la déception qu'il éprouve à voir Léonard manifester si peu de joie en face de la fortune qu'il a amassée, car c'est bel et bien une fortune, mais comme il est à même de répondre et de montrer par là à son fils qu'il a pensé à cela aussi et qu'ainsi il s'est employé pour lui de toutes façons, il se sent de nouveau tout fier et lui apprend en hochant la tête d'un air important que, jusqu'au mois de mai précédent, la jeune fille a été dans un pensionnat en Belgique ; elle a fait alors, avec plusieurs amies, un voyage à Paris et dans le Midi de la France ; d'après les renseignements qu'il a pris, elle a des dispositions remarquables pour la musique et doit, en conséquence, se perfectionner dans le chant ; depuis la mi-mai, elle se trouve dans la propriété d'une nièce de Mrs Caspot qui est mariée, s'appelle Kruse et habite Kaiserswerth sur le Rhin. Hildegarde doit rester chez elle jusqu'à l'automne et aller ensuite à Florence, chez un professeur de chant. Léonard est plongé dans ses réflexions. « J'irai la voir demain, déclare-t-il soudain. — Demain déjà ? demande le vieux, est-il nécessaire que tu y ailles dès demain ? Attends donc un peu. — Il faut que j'y aille demain. » Il se lève. Il est agité, nerveux. La pénombre de la pièce l'irrite. Il voudrait partir. Il parle de la nécessité de remonter sa garde-robe, il manque de tout, il n'a pas d'autre chemise que celle qu'il a sur le dos. Le vieux se remet à rire sous cape d'un air comique. C'est déjà arrangé. Il est allé ce matin dans un grand magasin de Francfort ; il a fait des achats. Tout est réglé. Tout ce qu'il y a de plus chic. Il se dirige à pas lourds vers la porte de sa chambre à coucher qui a l'air d'un antre. Des complets, des pardessus, du linge de toute sorte, des chaussures, des cravates, des chapeaux sont étalés

sur le lit. Il étend son bras raide d'un geste de triomphe. C'est le deuxième grand moment de bonheur de la journée, celui qui fait de lui un dieu généreusement dispensateur. Cette fois, Léonard lui saisit la main, la garde un moment dans la sienne. « Examine un peu cela, dit le vieux d'un ton pressant, s'il manque quelque chose, nous l'achèterons, si quelque chose ne va pas, nous l'échangerons. » Il tire sa pipe de la poche de son habit, essaie de la bourrer, il y arrive enfin. Ses jambes tremblent. « Regarde un peu, répète-t-il, en tapotant la poitrine de Léonard du bout du doigt ; pendant ce temps, j'irai me reposer un peu. » Tandis qu'il se laisse tomber lourdement dans un coin du canapé, Léonard passe dans la chambre à coucher, plutôt pour faire plaisir au vieux que parce que ça l'intéresse. Mais l'examen de toutes ces choses le délivre d'une gêne ; elles constituent le moyen de mettre entre lui et le monde une distance dont il a besoin. Il voit jusqu'à des chemises et des chaussettes de soie, il tâte l'étoffe, ses regards tombent sur l'armoire dont les deux portes sont ouvertes ; des vêtements y sont accrochés qu'il portait il y dix-neuf ans : son habit, sa pelisse de fourrure, un costume de sport brun, on dirait une maison où l'on conserve des reliques en souvenir d'un mort, une association d'idées inattendue lui représente soudain la dame en chapeau blanc qu'il a remarquée au premier rang des assistants le dernier jour du procès et dont la physionomie l'a frappé, par une certaine expression de souffrance sensuelle. Pas une fois durant ces dix-neuf années il n'a pensé à elle, il ne l'a revue, et maintenant, son image se présente à lui plus vivante que nature, ce qu'il y perçoit de souffrance sensuelle la rend particulièrement nette, il distingue même la petite cicatrice de sa lèvre supérieure et le camée qu'elle porte au cou. Il a envie de descendre tout de suite dans la rue ; il lui semble qu'en sortant de la maison il la rencontrera ; il revient dans la salle à manger pour dire à son père qu'après tout il veut partir quand même, mais le vieux est blotti paisiblement au creux du canapé, sa pipe éteinte à la main, le menton sur la poitrine. Ses gros favoris gris ressemblent à de la mousse collée à ses joues, la loupe sur sa tête à une petite ampoule électrique. Il dort. Comme il est tranquille ! Léonard Maurizius se penche sur lui pour écouter sa respiration ; quelque chose dans son attitude ne lui paraît pas naturel. Non, le vieillard ne dort pas. Le vieillard est mort.

Contraint par cet événement à sortir de lui-même, Maurizius a soudain le sentiment pénible de son embarras et de la gêne qui le sépare des autres hommes. L'entrevue avec le médecin, la déclaration du décès, le transport du corps, les pourparlers au sujet de la tombe, l'enterrement, toutes les formalités pour se procurer de l'argent, les visites chez le notaire, l'entretien avec le propriétaire, les explications, les signatures à donner sont autant de démarches douloureuses, torturantes. Ajoutez à cela les journalistes qui ont découvert sa trace, qu'il fuit et dont il se cache. Ce n'est qu'au bout de six jours qu'il peut partir. Il passe la nuit à Cologne. À onze heures, il est à Kaiserswerth et s'enquiert de la famille Kruse. On lui indique une villa au bord du Rhin. Il s'y rend, sonne à une haute grille. Une personne d'un certain âge paraît : il désire parler à Mme Kruse, dit-il. À quel sujet ? Pour affaire personnelle. Qui doit-elle annoncer ? M. Markmann de Francfort, marchand d'objets d'art. Il est si blême, il a l'air si troublé que la femme l'examine d'un œil soupçonneux. Elle disparaît. Il attend. Il a la gorge desséchée, il a besoin d'avaler coup sur coup sa salive. Un énorme bouledogue traverse nonchalamment la pelouse, s'arrête étonné, le regarde avec attention, grogne et reste en arrêt. La femme revient, exprime ses regrets, la maîtresse de maison est sortie, qu'il veuille bien écrire ce qui l'amène. Il fait remarquer qu'il est obligé de partir en voyage. Un haussement d'épaules. Il demande avec une insistance maladroite qui ne peut qu'éveiller les soupçons, s'il pourra trouver Mme Kruse après le déjeuner, l'affaire qui l'amène étant importante. Vague réponse ; sur le point de s'éloigner il revient encore malgré lui sur ses pas et, bien qu'il reconnaisse au même instant que c'est là une sottise qui trahit ses intentions, il demande : « Mlle Koerner habite-t-elle ici ? » Cette question trouble la femme, elle le considère avec un redoublement d'attention, réplique qu'elle n'en sait rien et ferme la porte. Il est clair qu'elle obéit à des instructions précises. Sa visite était attendue. On a pris des mesures en conséquence, cela ne fait aucun doute. Il lui semble qu'à une fenêtre de la maison quelqu'un l'observe. Il voit un rideau remuer ! Il a eu un vague pressentiment qu'il n'a pas voulu entretenir, dont il a écarté ses pensées comme on écarte des mouches bourdonnant autour d'un morceau de sucre, maintenant, la certitude se fait peu à peu en lui, on veut lui barrer la route qui mène à son enfant. Et du moment qu'on en a l'intention, qu'on en a eu le courage, la cruauté d'y penser seulement, il faut s'attendre à ce qu'on aille impitoyablement jusqu'au bout. On n'ira pas discuter, transiger avec lui, on se montrera irréductible, et la scène inique de la grille par laquelle on a

commencé ne permet pas d'espérer pour la suite un esprit plus conciliant. Que faire ? au nom du ciel, que faire ? Hildegarde sait-elle qu'il a été rendu au monde ? Sait-elle même qu'il existe ? Peut-être le croit-elle mort ? Peut-être ignore-t-elle jusqu'à son nom. Qu'est-ce qui l'a autorisé à penser à elle comme à un être qui lui appartient ? A-t-il le moindre droit sur elle, d'autres droits que ceux qu'il s'est arrogés, sans aucun rapport avec la réalité ? Si pourtant elle sait qu'il existe et qu'on l'empêche de le voir ? Certes, cette mesure, à la longue, deviendrait inefficace. Que faire ? Que faire ? Il se promène de long en large dans l'avenue, en face de la villa. Il ne peut apaiser, il ne peut écarter les pensées qui se pressent en tumulte dans sa tête et, plus épouvantables que jamais, tenaillent son pauvre cerveau. Au bout de deux heures, il retourne à Düsseldorf. Arrivé à l'hôtel, il téléphone : « C'est ici la villa Kruse. — Ici M. Markmann. Je voudrais parler à Mme Kruse. — C'est elle-même qui est à l'appareil. De quoi s'agit-il ? — D'une entrevue avec Mlle Koerner. — Elle est en voyage. — En voyage ? Depuis quand ? Où donc ? — Nous ne pouvons pas vous le dire. — J'ai une communication à lui faire, une commission importante, urgente. — De la part de qui ? — De la part d'une personne qui la touche de près. — Nous ne connaissons personne qui la touche de près et qui puisse avoir à lui communiquer quelque chose en particulier. Voudriez-vous vous expliquer plus clairement ? — C'est impossible ici. — Je regrette, mais... Voudriez-vous me dire le nom de la personne en question ? » Un silence. Enfin d'une voix étouffée : « Maurizius. — Pourriez-vous me donner votre adresse ? — Hôtel du Parc. — D'ici une heure vous recevrez une lettre. » Il attend dans le hall. Une heure plus tard exactement, on lui remet un pli. « En prévision de ce qui arrive, nous avons envoyé Hildegarde à l'étranger, chez de bons amis, il y a trois jours. Étant donné sa santé délicate et son extrême sensibilité, nous ne pouvions, vis-à-vis d'elle ni de nous-mêmes, prendre la responsabilité de l'exposer à une forte émotion et à un état de trouble continu qui aurait probablement compromis et peut-être ruiné tout son avenir. L'homme au nom de qui vous vous adressez à nous doit être le premier à le comprendre et cette pensée doit régler sa conduite. La principale préoccupation de la personne qui a élevé la chère petite a toujours été de lui laisser ignorer une chose dont la connaissance aurait, dès l'enfance, assombri sa vie. Nous nous en sommes fait, nous aussi, un devoir auquel nous devons rester fidèles. Cela doit paraître à tous les intéressés une chose toute naturelle. M. et Mme KRUSE. » Maurizius se lève comme mû par un ressort ; il froisse le papier entre ses

doigts et tombe évanoui. Quelques clients s'empresment autour de lui. Au moment où on va le transporter dans sa chambre, il reprend connaissance. Reprendre connaissance ne lui est d'aucun secours, ne lui cause aucun plaisir ; mais cela, c'est une autre question.

VI

Le dessein de voir Anna Jahn, épouse Duvernoy, d'avoir une entrevue avec elle ne pouvait germer que dans un esprit dont les rapports avec le monde ambiant avaient perdu tout caractère normal. C'était chez Léonard le besoin insensé de se raccrocher à ce qui avait été ; c'était une dernière lueur d'espoir de trouver par là un moyen de joindre Hildegarde, une vague consolation, un délai. Au lieu d'une fin de non-recevoir définitive, de cette porte fermée sur lui, de ce « hors d'ici, maudit », peut-être entendrait-il une parole humaine, rencontrerait-il un cœur revenu à la raison, capable d'être touché et qui le serait, qui lui ferait voir un côté plus lumineux de la vie. Le pauvre « romantique » incorrigible s'égarait encore jusque-là, jusque dans ces sphères radieuses où tout s'équilibre et se compense et où les âmes sont sœurs. Il nourrissait encore cette pensée : les choses ne peuvent et ne doivent pas être telles qu'elles sont : donc, elles sont autrement. Il en était encore à nier la réalité, à se refuser à la voir et, contre toute raison, à vouloir, en se jetant tête baissée contre l'obstacle, forcer par la violence et le défi ce qui n'est pas à être. Un esprit qui veut assujettir les événements, qui n'accepte aucune vérité, n'admet pas que les choses aient pu changer, et il se leurre de possibilités alors qu'il n'y en a plus. Les gens de cette trempe doivent passer par l'école, par la rude école de l'expérience, être mille et mille fois vaincus par la vie. Il partit donc le lendemain pour Echternach, près de Trèves, tout près de la frontière luxembourgeoise, descendit dans un petit hôtel et écrivit à Anna Duvernoy sous le nom de Markmann, mais de telle façon qu'elle ne pût ignorer qui se cachait sous ce nom. Il disait qu'il était à Echternach pour quelques heures et avait besoin de lui parler ; il lui demandait de fixer l'heure et le lieu du rendez-vous. La briqueterie des Duvernoy était à un kilomètre de la localité : la maison d'habitation en était peu éloignée, lui avait-on dit ; il envoya la lettre par un commissionnaire à qui il recommanda de la remettre en mains propres. Il était trois heures ; à quatre heures et demie, une petite cinq-chevaux s'arrêta devant l'hôtel ; de sa fenêtre, il vit une femme en

descendre et pénétrer vivement dans la maison. Il demeura, paralysé, à la fenêtre, et quand on frappa à la porte, ses lèvres ne lui obéirent pas pour répondre « Entrez. » La visiteuse était déjà dans la pièce, haletante comme si on la poursuivait, le visage blême, ses yeux noirs promenant avec inquiétude un regard morne autour d'elle. Elle portait une robe bleue, un cache-poussière et un chapeau beiges avec une voilette bleue, toutes choses très courantes ; plus aucune trace de l'élégance et du charme exquis de jadis ; plus rien de cette note inédite et rare qui intrigue et tourmente, arrête la pensée et ravit, par le fait même qu'elle est rare et inédite. Tout en elle s'était légèrement empâté ou desséché ; ici et là les lignes s'étaient un peu déplacées, un peu seulement, mais dans ce peu c'était pourtant la décadence qui s'inscrivait. Le maintien et le regard aussi bien que la peau avaient quelque chose de flétri ; la grâce frêle incomparable de la jeune fille de dix-neuf ans s'était muée en une fragilité malade, l'air de souffrance éthéré avait fait place à cet embonpoint dolent qu'une vie bourgeoise facile et assurée avait favorisé. Dehors révélateurs qui permettaient de redouter ce qui allait suivre et rendaient tout entretien superflu ; mais Maurizius désirait ne pas voir ce que pourtant il percevait avec une netteté effrayante. Il s'était retourné lentement et restait là bouleversé, les bras ballants : « Oh ! pouvoir pleurer, se disait-il, pouvoir tomber à genoux et pleurer. Tout dire, tout demander, tout oublier, et pleurer, pleurer, pleurer. »

Mais Anna Duvernion était aussi loin d'éprouver ces sentiments que de les comprendre. Elle dit d'une voix si basse que ce n'était plus qu'un susurrement : « Vous ne pouvez naturellement pas rester ; je suis venue parce que... il faut empêcher... Il est heureux que votre vrai nom... mais c'est déjà bien dangereux... Comment avez-vous pu ?... je n'ai pas la force de supporter de semblables émotions. J'ai appris votre mise en liberté par les journaux. Je ne pouvais prévoir... que vous viendriez ici, qu'est-ce que ?... Venez-vous dans une intention précise ? Dites-le vite, il faut que je m'en aille tout de suite. J'ai dit, en bas, que je venais voir un client de mon mari avec qui j'avais une affaire à régler. » Maurizius ôta ses lunettes et regarda la visiteuse sans parler. Elle baissa les yeux, fronça durement les sourcils. « Vous savez bien que cela ne sert à rien, murmura-t-elle avec humeur et un peu gênée. — Cela en a l'air, concéda-t-il sans détourner son regard sévère, cela ne sert peut-être à rien. — J'ai rompu avec le passé », continua-t-elle, parlant toujours entre ses dents et jetant des regards inquiets vers les portes, à droite et à gauche : « Vous ne savez pas... Il y a quelques années encore... mais à

quoi bon remuer ces affreux souvenirs. La prière m'a soutenue. Il faut avoir la force morale de se libérer du passé. Et puis j'ai des enfants... la vie... le devoir, le devoir passe avant tout une fois qu'on l'a reconnu... Vous comprenez... — Oui, bien sûr », dit Maurizius. Interloqué, il se creusait l'esprit. Qu'est-ce que cela signifie ? Que dit-elle là ? Est-ce que j'entends vraiment cela, ou est-ce que je me l'imagine ? Quel être ai-je en face de moi ? « Je ne peux sans doute pas vous prier de vous asseoir quelques minutes, demanda-t-il timidement. J'aurais différentes choses... — Oh ! mon Dieu non », se défendit-elle effrayée, mais visiblement délivrée par son accent et toute son attitude d'une crainte qui jusqu'alors avait pesé sur elle et avait provoqué en elle cette agitation fébrile. Ses nerfs se détendirent, bien que la présence de cet homme lui fût encore extrêmement pénible. Elle s'était évidemment attendue à une discussion orageuse, à des épanchements, des supplications, à un interrogatoire en règle, à des exigences ; elle avait redouté de voir sa paix troublée, sa situation menacée, et n'était venue que traquée par la peur, obéissant pour détourner le danger plutôt à un sentiment d'épouvante auquel elle ne pouvait se soustraire qu'à une volonté ou à un plan arrêté : elle voyait maintenant avec cet instinct de la femme plus prompt à déceler une position de défense et à en profiter qu'à défendre une position attaquée, qu'elle n'avait rien à craindre de cet homme, et cette constatation lui rendit sur-le-champ assurance et confiance en elle-même. Envolés le trouble de sa conscience, les souvenirs dont le réveil la bouleversait ; c'est tout au plus si des lambeaux d'images flottaient encore dans son esprit, choses décomposées, tombées en poussière, vidées de toute force intelligible, que le sang ne charrie plus dans les veines, que la mémoire ne retient pas autrement que si elles avaient appartenu à la vie d'un étranger, conservées dans le grenier d'années lointaines, choses ayant cessé d'être vraies, d'exister, choses stagnantes, figées, calcifiées. « C'est au sujet d'Hildegarde, reprit Maurizius, je voulais vous demander votre avis et votre aide... je suis allé là-bas à Kaiserswerth... on ne m'a même pas reçu... on a fait partir l'enfant... » Anna Duvernion hausse les épaules, du même geste que s'il lui avait demandé cent mille marks. « Cela ne me regarde absolument pas, interrompit-elle vivement. — Je pourrais renoncer à tout le reste, sur ce point je n'abdique pas, remarqua-t-il d'un air sombre. — Seulement vous vous trompez de porte. C'est au tuteur qu'il appartient de décider. Je me suis retirée depuis bien des années. La responsabilité était trop lourde. » Pendant sa détention Maurizius avait pris l'habitude de considérer attentivement son

interlocuteur et de continuer à le regarder plusieurs secondes en silence quand il avait fini de parler avant de prendre la parole à son tour, ce qu'il faisait alors avec un regard mélancolique, égaré, et avec un certain effort comme s'il lui fallait se faire comprendre à travers une muraille. « On trouve toujours les responsabilités trop lourdes le jour où l'on veut s'y soustraire », répondit-il. Cette vérité passait la compréhension de Mme Duvernon, elle n'en perçut pas l'amertume, elle n'y vit que résignation. Soudain elle interpréta tout ce qu'il disait dans un sens favorable, c'est-à-dire favorable pour elle, peut-être parce que, jusqu'alors, elle avait eu beau jeu et que cet homme lui semblait aussi loin d'elle que l'affaire dont il parlait. Car ce qui le concernait n'était plus en aucune façon son affaire à elle, elle était même étonnée que jadis, dans un lointain passé, ses affaires eussent aussi été les siennes. Il semblait comprendre sa façon de voir ; elle n'avait donc aucune raison de prolonger sa visite et cherchait un prétexte décent pour prendre congé. Elle ne risquait plus rien. L'aventure qui avait commencé comme une catastrophe et l'avait arrachée, terrifiée, à la belle indifférence dans laquelle elle s'était enveloppée, finissait, à son indicible soulagement, comme un incident sans importance. Cela la remplissait d'une sorte de gratitude, phénomène aussi naturel que le sont les calculs d'un joueur superstitieux ou la rapacité chez une vieille paysanne. « Il faut prendre la vie comme elle est, dit-elle avec un élan, trop faible, il est vrai, pour atténuer la banalité désolante de ce lieu commun, nous savons tous que c'est un combat, n'est-ce pas ? C'est en ayant confiance en soi qu'on vainc les difficultés. La confiance en soi et la confiance en Dieu, il faut les avoir toutes deux. Nous avons traversé, nous aussi, des temps bien durs. Celui qui n'a pas vu la guerre... mais tenez, si épouvantable qu'elle ait été, à moi, elle m'a été utile. J'en suis sortie plus forte moralement, et mes nerfs aussi y ont gagné. Ça été une véritable cure. Autrefois, un rien me bouleversait. Un mot dit en passant par le premier venu pouvait avoir sur moi le même effet qu'un poison. Maintenant... voyez-vous, quand un peuple tout entier, quand l'humanité tout entière souffre, chacun oublie ses intérêts égoïstes, on devient plus modeste, plus petit, n'est-ce pas ? — Naturellement. Je le comprends parfaitement (qu'est-ce que cela vient faire ici ? se demandait Maurizius stupide d'étonnement, qu'est-ce qu'elle dit là ? Où veut-elle en venir ? Pourquoi parle-t-elle après tout ? À quoi bon tout cela ?) — Il faut maintenant que je m'en aille. Je me suis déjà mise en retard. Nous avons du monde. Adieu. » Elle leva la main en hésitant. Maurizius parut ne pas le voir. Il s'inclina cérémonieusement. Anna Duvernon se crut obligée

d'ajouter : « Tous mes vœux pour votre bonheur à venir vous accompagnent. » Cette phrase fut quand même un rude coup pour lui. Votre bonheur, c'est parfait, parfait en vérité ; mais où en sommes-nous donc, ma noble amie ? « Je vous remercie », dit-il d'une voix blanche et sarcastique. Elle n'était plus là. Resté seul, Maurizius appuie sur son front ses deux mains aux doigts entrelacés. Il reste un moment immobile. Cette idée lui traverse la tête. Bonté divine ! Mais elle est bête, tout simplement bête, d'une bêtise insondable ! Sa beauté, son âme (ou ce qu'on prenait pour son âme), sa grâce, son charme, ce mystérieux démonisme, ce naturel passionné, cette propension à la souffrance, tout n'était qu'une légère couche de vernis que les années ont fait tomber, mettant à nu le fond primitif aride ; la nature a dévoilé sa propre imposture ; pas de cœur, nulle compréhension du destin, aucun rayon d'en haut, rien que trompe-l'œil, duperie... bête, voilà ce qu'elle est, bête comme ceux qui se sont arrêtés en route, comme tous ceux qu'une vie fictive semble animer et qui sont morts, comme ceux qui ne sentent pas que leur esprit et leur cœur sont morts, bête comme un fantôme... Et c'est pour cela ! pour cela Dieu de miséricorde ! pour cela son sacrifice et son martyre, le supplice qui l'a brisé et ces dix-neuf ans dans un tombeau... Il se couche tout de son long, à plat ventre sur le plancher, il y appuie aussi son visage, au-dessus du sourcil gauche, il sent le froid d'une tête de clou. Il en éprouve du bien-être, il voudrait que le clou se retournât dans le bois et lui enfonçât sa pointe dans le crâne.

Le temps qui, dans sa bonté, couvre les choses ou, cruel, les dévoile, est tout-puissant pour révéler dans toute leur mesquinerie l'exacte valeur et les rapports réels de ce qui semble d'abord à l'œil humain enchaînement inextricable et impénétrable mystère. Une fois qu'un recul nécessaire nous donne une claire vision des faits, nous leur voyons une simplicité toute primitive que seule dépasse la simplicité des destinées. Toute la magie de la parole d'un Waremme ne change rien à cette vérité. Ceux qui croient se justifier devant Dieu ou expliquer la trame compliquée de leur vie en imaginant à la place des choses simples de ce monde un mystère grandiose, sont les vrais damnés, car ils ne peuvent être sauvés à leurs propres yeux. Dans le cas d'Anna Jahn-Duvernion il faut, il est vrai, faire entrer un fait en ligne de compte. L'épanouissement merveilleux de la jeunesse avait eu chez elle un tel éclat que, tel un chef-d'œuvre, elle se prêtait à toutes sortes d'interprétations, prenait toutes sortes d'aspects et semblait aux yeux de chacun être réellement ce qu'il y cherchait ou y mettait. Puis, les années

accomplissant leur œuvre destructive, on n'eut plus conscience dans ce qui subsistait que du charme perdu ; il ne resta plus, pour ainsi dire, que des cendres, quelque chose de mort et pourtant c'était une femme qui n'était pas pire que mille autres, pas plus sotte que mille autres non plus.

VII

Il quitte de nouveau Echternach. Il prend à la gare un billet pour Mayence. Il y passe la nuit, va le lendemain à Bâle. Il loge dans une chambre qui donne sur le Rhin. Le fleuve lui fait l'effet d'un témoin de malheur qui s'obstine à le poursuivre. Il boucle vite sa valise et part pour Zurich. Il a acheté des livres, mais n'a pas la tranquillité d'esprit nécessaire pour les lire. Il loue un canot, fait une promenade sur le lac, mais il s'y sent écrasé, à l'étroit. Il cause avec le portier de l'hôtel, avec la femme de chambre, le garçon, le premier venu, bref, il essaie de tuer le temps. Il inspire de l'intérêt aux gens, il se tient bien, il est bien habillé, on le prend pour un savant, un homme de lettres, on le remarque, plus d'une personne essaie de lier connaissance avec lui, mais son visage grave, sombre presque, avec ses lunettes noires, est un obstacle insurmontable. Ce qu'il aime c'est à s'entretenir avec les enfants ; sur les places publiques où ils jouent, il s'assied parfois sur un banc et attend que l'un d'eux approche, il lui adresse alors la parole à voix basse, avec tendresse, pose des questions, lui passe doucement la main sur les cheveux, mais il s'aperçoit généralement que sa conduite éveille des soupçons : il se lève et s'en va. Le tapage de la ville lui est souvent une véritable torture, à d'autres heures il y trouve un apaisement lorsque, à moitié entraîné par le flot humain, il circule dans la foule. Il supporte plus facilement les coups sourds et le ronflement des machines que le son des cloches ; il préfère le brouhaha des voix au son d'une voix isolée qui l'oblige à faire attention ; peu à peu, sous l'action de cet effort, les nerfs de sa tête se tendent jusqu'à se rompre. La nuit, il ne dort généralement pas, mais ce ne sont pas des pensées mauvaises qui le tiennent éveillé, c'est la sensation de ne pas avoir conscience de son existence, de ne pas se posséder lui-même qui le plonge dans une sorte d'étonnement léthargique ; il a l'impression de dormir déjà, et ne veut pas s'abandonner au sommeil véritable afin de ne pas se perdre encore davantage. Il tâte alors de la main les parties de son corps, ses cuisses, ses bras, ses hanches et cela le soulage ; il est sûr du moins que ces parties de

lui-même existent. Il trouve les lits trop doux et il est longtemps sans pouvoir s'habituer à s'enfoncer dans la plume ; il se couche souvent sur le canapé, s'enveloppe dans sa couverture de voyage pour sentir sur son corps un attouchement rugueux. Il songe parfois à travailler, mais à quoi bon ? À quoi cela lui servirait-il ? Nulle part il n'est à sa place. Rien ne le lie à rien. Ce qu'il fait et entreprend demeure sans conséquence, bien plus, il peut, et c'est pour lui une torture, revenir aussitôt sur ce qu'il a fait. Qu'il tourne à droite ou à gauche dans la rue, qu'il achète des cigarettes anglaises ou des cigarettes turques, qu'il ordonne qu'on le réveille à six heures ou à huit heures, qu'il mette des souliers jaunes ou des souliers noirs, qu'il retire de la banque trois cents marks ou mille marks, peu importe, il lui est aussitôt loisible, et c'est pour lui une torture, de faire le contraire. Toujours il pourrait faire autrement, faire l'opposé de ce qu'il fait. Rien n'a d'importance. Il peut à la minute même changer d'idée sans avoir à le regretter, sans que cela tire à conséquence. La vie n'est possible, c'est un fait, que parce qu'elle nous accorde de revenir sur le passé ! Mais à lui le sentiment de la révocabilité a été enlevé en pleine force de l'âge, c'est irrévocablement qu'il a été condamné, qu'il a purgé sa peine, qu'il est obligé de continuer à vivre, mais vivre écrasé par le sentiment de l'irrévocable est impossible, aussi sa volonté s'acharne-t-elle à trouver mille et une menues choses révocables qui donnent un démenti à la loi de la vie, réaction de la nature qui veut sa revanche. Il se fait à lui-même l'effet d'être hors la loi, d'échapper à toute règle, à toute norme.

Il est sans cesse à se creuser la tête pour trouver moyen de mettre un terme à cet état de choses ; son âme est en proie à un trouble qui touche à la folie ; parfois une idée surgit qui lui promet le salut ; il entrevoit la possibilité de rentrer dans un monde où il ne pourra pas toujours revenir sur ses actes et où l'irrévocabilité qui a marqué son destin ne sera plus que l'irrévocabilité du destin commun de tous. Ce serait un moyen de rentrer dans la loi, dans la loi suprême qui n'exclut aucun mortel, ou alors il faudrait qu'il fût à tout jamais maudit.

Il refait ses malles, va dans la montagne. Il franchit des cols, des vallées, passe la nuit dans des auberges perdues, loin de la foule des oisifs et des touristes. Aucun paysage ne l'arrête, aucune prairie n'a pour lui de parfums ; forêts, sommets neigeux, rien ne le force à élever ses regards. Il n'éprouve ni joie, ni curiosité, rien ne l'attire, rien ne le fait frissonner. Il reprend le train, va plus loin, toujours plus loin. Il descend dans n'importe quel hôtel, défait le

soir sa valise, la refait le lendemain, repart plus loin, toujours plus loin. Une ville, encore une ville. Des églises, des fontaines, des statues, des palais. Il reste indifférent. Un livre d'images, médiocrement intéressant, lui ferait le même effet. Les salles du palais Pitti, les peintures du Titien et du Tintoret à Venise ; les Pinacothèques de Munich. Rien. Un jour, jadis, tout cela l'a enthousiasmé. C'était ce qui donnait à la vie sa saveur et son prix. Les apôtres de Dürer, d'ennuyeux bonshommes. La statuette de Cassel qu'il a tant eu envie de revoir : un bronze tout vert-de-grisé. Rien ne vibre en lui, choses, œuvres, monde : on les lui a tués. Tout recule de plus en plus. Il remarque que les hommes se sont groupés, se sont constitués en classes, en catégories. Des organisations. La distance effrayante lui permet de constater des changements qui échappent à celui qui s'y trouve impliqué. Ce n'est pas seulement le langage qui s'est modifié, l'intonation, le sens des mots ont changé ; les visages n'ont plus la même expression qu'il y a vingt ans ; celui qui est mécontent l'est d'une autre manière ; la colère de l'homme irrité, l'étonnement de l'homme étonné ne sont plus les mêmes qu'autrefois. Les yeux s'ouvrent plus larges, ils sont plus fixes, plus francs, le rire est plus nerveux, la démarche plus pressée d'arriver au but, l'attitude de la plupart des hommes rappelle celle du chasseur à l'affût. Il n'en était pas ainsi jadis. Tout est aiguillé dans une autre direction, de nouvelles lois régissent les relations et l'activité. Les gens ont une tournure, un teint différents ; la vie, un autre rythme, des moyens de communiquer qu'il ne connaît pas, des façons d'aimer et de haïr qui le font se sentir d'une autre race, des danses et des plaisirs en face desquels il se fait l'effet de Gulliver à Brobdignac. Les vieilles gens lui font pitié, les jeunes lui inspirent un effroi étrange ; étant enfant, il a éprouvé quelque chose d'analogue la première fois qu'il s'est trouvé dans un établissement de bains et qu'il a dû se mettre tout nu. Gulliver à Brobdignac ou plutôt le mineur qu'on a oublié au fond de la mine et qui y a passé cinq cents ans ankylosé dans les ténèbres. Le jour où il revient à la surface du sol, il se trouve absolument perdu au milieu de millions d'hommes et ne reconnaît même plus le ciel, la terre et l'eau.

Un jour, il se rend de Hanovre à Berlin. En face de lui, dans le compartiment est assise une dame à l'air sympathique, qui peut avoir trente ans. Elle est habillée avec goût, elle se montre réservée, ses traits ont une douceur étrange, son regard est étrangement voilé, le sourire qui flotte sur ses lèvres étrangement railleur et plein de bonté pourtant. Ce qui l'attire le plus, ce sont ses mains, toujours en mouvement, qui tantôt se joignent, tantôt

glissent l'une contre l'autre, tantôt allument une cigarette, tantôt s'appliquent aux coudes des bras croisés. Elles semblent trahir à la fois le désir et la lassitude de vivre. Ce sont des mains douces, blanches, aux doigts longs et effilés. Il ne peut s'arrêter de la regarder, de l'étudier et la jeune femme sourit de son sourire doux et ironique. Ils lient conversation. Bien qu'ils ne se disent rien de marquant, chacun devine dans les paroles de l'autre la solitude où ils vivent tous deux. C'est la femme qui paraît la plus impressionnée ; elle pressent quelque chose d'affreux. L'instinct est certainement très développé en elle. À mesure qu'on approche du but, elle devient taciturne, toute sa personne exprime une nonchalance mélancolique, comme si, ivre de sommeil et la moitié du corps suspendu au-dessus d'un abîme, il lui fût indifférent, peut-être même agréable d'y tomber. Maurizius comprend, avec les sens plus qu'avec l'esprit, sa gorge s'étrangle, lui aussi devient silencieux ; ils se regardent sans parler ; avec de grands yeux, craintivement, de longues, longues minutes ; il est pâle comme un mort, elle, de son côté, a l'expression grave, douloureuse et tendue de l'être qui ne peut encore deviner si on va le punir ou le caresser. Ils descendent du train ensemble, vont côte à côte à la station des taxis, montent, sans s'être entendus, dans la même voiture, la femme donne le nom d'une rue de Halensee ; ils font la longue route en silence. La femme remarque que Maurizius est parfois secoué d'un tremblement, elle regarde alors dans le vide sans rien dire et sourit. Elle a à Halensee un petit appartement : deux pièces au quatrième, confortables, bien tenues, avec un soupçon de luxe même, des fleurs, des livres. Que peut bien être cette femme ? Divorcée ? Sans enfants ? une victime du destin ? une malheureuse poussée par lui dans un dernier refuge ? Elle ne le lui dit pas, il ne tient pas à le savoir, pas plus qu'elle ne désire savoir ce que les heures qui vont suivre lui apporteront. En tout cas, il est certain qu'elle n'est pas de ces êtres qu'anime seulement une vie fictive, elle est là, bien vivante, douce, railleuse, placide, avec une sorte de générosité ; bien des femmes ont ainsi, quand elles ont abdiqué tout espoir (« la moitié du corps suspendu au-dessus de l'abîme »), ce doux flegme révélateur d'une âme détachée de tout. Elle fait le thé, met le couvert, presse son visiteur de se servir et, comme en lui adressant la parole, elle s'arrête court, il dit son nom, son vrai nom. Elle réfléchit, le regarde, réfléchit à nouveau. « Je suis un tel et un tel », dit-il. Dix paroles qui contiennent vingt années. Elle le regarde, ses lèvres frémissent, on voit qu'elle lutte avec la crainte qu'il n'interprète mal le sentiment qu'elle pourra exprimer, n'importe quel sentiment, c'est chez elle une délicatesse

exquise ; alors elle s'agenouille à ses pieds, prend sa main et y appuie ses lèvres presque avec respect. « Grand Dieu du ciel », pense-t-il sans que sa pensée ose aller plus loin, et il reste là, sans parler, sans voir, sans respirer. Il ignore le nom de cette femme, comme c'est beau qu'elle n'ait pas de nom, cela l'élève au-dessus du reste des humains. » Mon Dieu, délivrez-moi de mon nom ! » prie-t-il avec ferveur. Des bras l'étreignent. Un corps se relève, en s'attachant à lui. À lui, à lui... et se relève. Si seulement il pouvait faire quelque chose pour remercier, il ne peut pas remercier ; il n'a rien à donner. Brusquement il se trouve seul. Où est-elle allée ? Il est clair qu'elle l'a abandonné. Tout est fini, jamais elle ne reviendra. Il se lève, désespéré, promène ses regards autour de lui, écoute, entre dans la chambre voisine ; elle est couchée et l'attend, les yeux rayonnant d'un feu qui le bouleverse. Ce n'est pas vrai, tout cela est un rêve. La lumière dans la chambre s'éteint. Ils sont couchés côte à côte. Des chuchotements, le silence. Plus rien. Des chuchotements, le silence. Des heures s'écoulent. Un sanglot étranglé, farouche, désespéré. C'est lui. Celle qui n'a pas de nom veut le consoler. Non, non. Pas de consolation. Son sexe est tué en lui. Ainsi il n'y a plus de doute, il n'a plus rien de commun avec le monde. Son sexe aussi est tué en lui. À l'heure où l'aube blanchit les vitres, Maurizius se lève, s'habille hâtivement, la femme s'est assoupie et ne l'entend pas s'éloigner. Sa valise à la main (sa malle est encore à la gare) il traverse les rues. L'air matinal le rafraîchit. Il cherche un hôtel et dort jusqu'au soir. Une fois réveillé, il éprouve un singulier bien-être, prend un bain, commande un repas copieux. Vers neuf heures, il se rend à la gare, prend un billet de première classe pour Leipzig ; à Leipzig, il décide de continuer vers le sud par le train de nuit. Il n'a aucun but précis en vue, il dit le nom d'une ville quelconque, parce qu'il est bien obligé d'en dire un. Il est seul dans son compartiment.

Il lit des journaux, ouvre un livre, le repose. Il ferme les yeux et entend son sang battre dans ses artères. Au bout d'un long moment, il rouvre les yeux, tire une pomme de son sac de voyage, la pèle avec soin, la coupe en morceaux et mange avec plaisir ce fruit frais et juteux. Il se sent de l'entrain, l'esprit entreprenant, dirait-on. Il appuie la tête à la vitre ; de loin en loin, des lumières jaillissent comme des fusées, des ténèbres épaisses. Il se lève, allume une cigarette, passe en sifflotant dans le couloir. Il baisse la glace. La terre est noire, le ciel répand une faible lueur, derrière le brouillard, quelques étoiles, loin, très loin. Des collines montrent leurs contours nets. La locomotive asthmatique halète, le train gravit une pente, un torrent gronde

tout en bas. Il jette sa cigarette qui tombe obliquement dans l'abîme ; il peut suivre le point rouge assez longtemps des yeux. Toujours sifflotant, il va à la portière, pèse sur la poignée, ouvre la porte ; le vent froid de la nuit le frappe au visage. Avec un bruit de ferraille le train passe tout au bord d'un viaduc, très haut, sans parapet. Un précipice s'ouvre sous ses pieds. Il se retient à la barre couverte de suie, descend le marchepied, plonge un regard scrutateur, curieux, dans le gouffre. Il lui semble que le monde est tout à coup renversé, le ciel étoilé en bas. C'est désagréable de penser que la barre couverte de suie lui salit les mains. Il a un moment la tentation ridicule de retourner se les laver. À la fenêtre voisine du wagon suivant, le contrôleur l'aperçoit ; il est hors de lui de rage et d'épouvante ; il brandit le poing, tire violemment la courroie de la vitre, crie la bouche grande ouverte. Maurizius ne l'entend pas, il voit seulement la bouche démesurément ouverte et deux rangées de dents de bête fauve. De la tête il fait un signe d'indifférence. Il fait un pas dans le vide. Il était temps ; quelques mètres encore et le train aurait dépassé le viaduc. Il fait ce pas comme on passe d'une pièce dans une autre. C'est un pas dans le monde de l'irrévocable, de l'irrévocable, sans retour possible.

Chapitre seize

I

Le retour d'Etzel à la maison paternelle fit sensation parmi les domestiques et les locataires qui se partageaient la maison, et provoqua chez la brave Rie, cela va sans dire, des démonstrations bruyantes interminables ; elle tombait d'un extrême dans l'autre, tantôt sanglotait et tantôt riait à ne plus savoir où elle avait la tête. Il arriva à dix heures du matin. Étant à court d'argent, il avait voyagé en quatrième classe et avait été près de vingt-quatre heures en route. Après l'avoir assailli de questions, lui avoir secoué la main à lui désarticuler le bras, après s'être répandue en exclamations et en actions de grâces, Rie leva les bras au ciel en remarquant son accoutrement, il est vrai qu'il ressemblait plutôt à un rétameur ambulant qu'à un jeune homme de bonne famille. Son veston était déchiré, sa chemise d'une saleté repoussante, sa culotte paraissait faite de deux sacs à pommes de terre, tant bien que mal cousus ensemble ; ses chaussures étaient éculées, trouées, ses cheveux lui tombaient sur la nuque, le visage décharné s'était allongé, les yeux agrandis brillaient au milieu d'un ovale blême. Après s'être débarrassé de son sac de touriste, tout aussi gonflé qu'à son départ, il demanda à faire sa toilette, réclama du linge, de quoi manger et alla dans sa chambre. Rie ne pouvait se résoudre à l'abandonner à lui-même ; elle fit à la cuisine toutes sortes de recommandations concernant le déjeuner, puis le suivit ; elle s'empressa d'ouvrir armoires et tiroirs, courut tourner le robinet de la salle de bains, revint, et, tout en sortant des meubles d'une main tremblante ce dont il avait besoin, elle se mit à parler avec une volubilité fébrile. Elle lui raconta d'abord des choses sans importance, les petits événements du voisinage, la naissance d'un enfant, un cambriolage nocturne chez le bijoutier Herschmann, un feu de cheminée chez les Malapert, en bas. S'interrompant tout à coup : « Dieu

du ciel ! le robinet, Emma ! la baignoire va déborder ! » Puis elle passa aux nouvelles plus importantes, celles de la maison même. M. d'Andergast n'est pas là. Rien de surprenant à cela, puisque invariablement, il va tous les jours à neuf heures et demie au tribunal. Ce qui est bizarre, c'est que, depuis quelque temps, il revient à une heure inaccoutumée, dès onze heures, onze heures et demie, s'installe dans son cabinet, et y reste toute la journée ; il y prend même ses repas. Il a changé du tout au tout, par exemple : il n'accroche plus ses vêtements à la porte pour qu'on les lui brosse. Il est resté une fois trois jours sans se raser. Le plus extraordinaire, c'est qu'il ne paraît pas travailler quand il reste, depuis midi jusqu'à une heure avancée de la nuit, assis à son bureau. Rie l'a surpris il y a deux jours (elle avait une dépêche à lui remettre) les coudes appuyés à la fenêtre, ouvrant et refermant son briquet en argent d'un air préoccupé. Tout cela concorde peut-être avec ce bruit invraisemblable, mais qu'on persiste à faire courir partout, qu'il a demandé sa retraite.

Etzel écoutait avec attention, mais ne disait pas un mot. Il voyait que Rie avait autre chose sur le cœur ; mais elle l'envoya d'abord prendre son bain, et, pendant qu'il faisait sa toilette, elle s'occupa de lui préparer un déjeuner substantiel. Elle mit elle-même le couvert, le couvrait des yeux avec ravissement, tandis qu'il dévorait avec appétit tout ce qu'on lui servait, et se risqua à observer : « Tu as grandi, mon petit Etzel, et tu as tellement l'air d'un homme ; voyons, en somme, qu'est-ce qui t'a pris ? Quand j'y réfléchis, les bras m'en tombent. — Laisse-les tomber et ne réfléchis pas, interrompit-il sèchement ; continue plutôt à me donner les nouvelles ; je vois bien qu'elles ne manquent pas ; allons, parle ! » Rie se pencha vers lui et lui apprit alors que sa mère était dans la ville, qu'elle demeurait chez la générale. Etzel se leva d'un bond : « Est-ce vrai, Rie ? Tu le jures ? » Elle fit oui de la tête et ajouta que Mme d'Andergast était venue dans la maison dix jours auparavant et avait eu un long entretien avec le père d'Etzel ; elle lui avait parlé à elle aussi ; quelques mots seulement, il est vrai, un bonjour, un remerciement, mais cela avait suffi pour montrer qu'elle était une vraie dame. « Comment est-elle, Rie ? Jeune ? Jolie ? L'as-tu bien regardée ? Dis-le-moi bien. » Il lui passa son bras gauche autour du cou, lui caressant la joue de la main droite. Rie, qui depuis longtemps n'était plus accoutumée à de pareilles tendresses de sa part, défaillait de bonheur et versait de douces larmes. « Alors, elle demeure vraiment chez grand'mère, Rie ? — Mais oui, mon petit Etzel. Il faut que nous téléphonions tout de suite ; je suis impardonnable de ne pas

l'avoir encore fait. » Etzel la retint par la manche. « Non, attends, Rie. Je n'aime pas téléphoner. Ce n'est pas poli. J'irai moi-même. Mais il faut d'abord... » Au même instant, la porte s'ouvrit toute grande et M. d'Andergast parut sur le seuil.

II

Le changement auquel Rie avait fait allusion sautait aux yeux. Le port de la tête le révélait déjà. Elle semblait plus lourde sur les épaules et pesait sur le cou qu'elle écrasait. Des fils d'argent se montraient dans la barbiche, et la couronne de cheveux gris autour du crâne chauve avait blanchi, les paupières se levaient et s'abaissaient d'un mouvement accablé, le regard violet était sans vie, comme si quelque chose l'avait frappé d'immobilité. Délabrement profond qui trahissait un cerveau ayant perdu sa belle ordonnance. Pour en être arrivé là, il fallait que cet homme eût été affecté par certaines choses plus qu'il ne l'aurait jamais imaginé ou redouté. Des distances se sont abolies. Des certitudes qui paraissaient immuables ont été mises en question. Un recul s'est opéré. Un tout bien cohérent a volé en éclats ; les éclats eux-mêmes, brisés à nouveau, sont retournés à leur forme brute et primitive. Qu'on s'imagine un palais revenu à l'état de carrière de pierre, son état originel et, devant, l'architecte, abandonné de tous ses aides, dépourvu de toute assistance et ayant même oublié les proportions de l'œuvre qui avait été la sienne. Rien de surprenant à ce que cet homme offre l'image d'un chercheur complètement désarmé. L'expression tendue de son visage trahit l'impossibilité où il se trouve de détourner sa pensée de questions sur lesquelles il sait pourtant qu'il n'y a plus à revenir. Examen, critique, argumentation, contre-argumentation l'obsèdent sans cesse, mais ne le mènent à rien ; au contraire, ils lui barrent la route qui, étape par étape, fait pénétrer l'homme jusqu'au cœur de l'homme. Il allègue peut-être – c'est un moyen commode – qu'il a dû s'incliner devant la nécessité, lui céder la place. Tout cela ne pèse pas beaucoup sur les décisions de la conscience qui seules comptent pour le moment. Retourner sur ses pas pour regarder les choses, voilà ce que j'appelle les considérer de près ; celui qui va de l'avant peut tenir à distance tout ce qui lui rappelle sa déchéance et ses erreurs, mais il suffit qu'il se retourne une seule fois pour être aussitôt environné d'une engeance hostile, nuée de chauves-souris qui gîtent dans des bicoques inhabitées, et il

cesse d'être ce qu'il est, le fonctionnaire exemplaire dont le froid jugement ne doit être troublé par aucun regard jeté sur l'envers des choses. Pendant certaines soirées et certaines nuits, M. d'Andergast a eu l'impression d'être un *alter ego* du prisonnier Maurizius. Emmuré dans la demeure des souvenirs, il était condamné à supporter la présence, la promiscuité de louches individus ; autour de lui se rassemblaient des receleurs, des voleurs, des cambrioleurs, des assassins, des entremetteurs, des filles de joie prises de vin, des mères qui avaient martyrisé leurs enfants, des fraudeurs, des banqueroutiers, des chevaliers d'industrie, des faux-monnayeurs, des infanticides, des escrocs, des contrebandiers, des empoisonneuses, des incendiaires, une armée de criminels de tout âge, de quoi satisfaire les besoins de dix mille romanciers, et lui, le procureur général, leur criait à tous le verdict de culpabilité. Après tout, cela devient affaire d'habitude comme le reste, habitude à laquelle l'attache une dignité et que soutient le crédit de la nation. On s'endurcit. La toge vous isole. On prend place sur la chaise curule et on livre le malfaiteur au juge qui, s'appuyant sur le code, le met hors d'état de nuire. Il ne peut être question de prendre des gants avec la lie de la société ; pareille idée ne viendrait à l'esprit ni du détenu Maurizius, ni de son cher ami Klakusch infesté de sentiments romantiques : on ne peut permettre au monde strictement ordonné des événements de devenir un méli-mélo d'irresponsabilités, ni reprendre tous les lundis matin l'ordre social par le commencement, pour se reconnaître avec désespoir, le samedi après-midi, à la fois impuissant et incompetent. Mais quand ces milliers et ces milliers de visages défilent devant lui, il arrive que l'un ou l'autre se détache, effrayant sous la lumière d'un éclair soudain, et une question se lit dans ses yeux, sur ses lèvres fermées d'un pli amer. Rien d'autre en somme qu'une question, une question informulée. Mais c'en est assez. Quel que soit le visage qui surgisse de cette armée, c'en est assez. Et, chose étonnante, chacun sert de témoin à tout un groupe, de même que le détenu Maurizius a témoigné pour tous, pour tout un monde. Automatiquement, le criminel condamné il y a quelque seize ans, et dont le nom est déjà tombé dans l'oubli, devient accusateur parce que, d'un recoin ignoré, des faits surgissent ou se révèlent dignes d'attention ; mais si l'on s'y était arrêté jadis, ils auraient fait d'un cas juridique un problème humain et que faire d'un problème humain ? Ni l'État ni la loi ne fournissent les moyens de le traiter. Malgré tout, l'état morbide qui contraint M. d'Andergast à faire cet examen rétrospectif, à revenir sur ses pas, l'amène, aidé qu'il est par sa mémoire extraordinaire des faits, à se

représenter tout le déroulement, tout l'ensemble de ce processus, exactement comme il l'a fait pour l'affaire Maurizius dont il consulte de temps en temps le dossier, fouillant inlassablement, fouillant encore. Comme son esprit ne s'en tient pas à un cas particulier, mais qu'une demi-douzaine de cas au moins s'agitent en même temps dans sa pensée, tout se confond parfois dans sa tête, il a l'impression d'être transporté en plein sabbat, et il n'est pas rare qu'il quitte la maison tard dans la soirée (Rie n'en sait rien) et vagabonde par les rues jusqu'à l'aube. Le bruit et l'écho des voix qui le hantent déchirent le silence : « L'inculpé prétend s'être trouvé ce jour-là chez sa tante entre midi et une heure et demie, mais il est prouvé... — Je demande qu'on rappelle à la barre ce témoin qui, sans raison, s'efforce de discréditer la défense... — Témoin, votre déposition soulève de graves objections, je vous rappelle votre serment... » Des regards craintifs, de véhémentes affirmations, des visages angoissés ou haineux, l'examen minutieux de l'emploi du temps, des allées et venues d'un inculpé, le hasard, les objets se transformant en traîtres, les perquisitions dans les chambres, les jardins, les caves, au bord des rivières et dans les tripots, les mensonges, les dénégations, les inculpations fausses, la lutte désespérée pour obtenir l'acquittement, les jurés incapables de se faire une opinion, les avocats infatués d'eux-mêmes, certains juges indolents et d'autres embarrassés, la clarté insuffisante du texte de la loi, l'opinion publique égarée, et, au milieu de tout cela, à la lumière de cet examen rétrospectif, toutes les données du dossier vous remplissent l'esprit d'un doute sinistre et semblent tout à coup pareilles à du blé qui pourrit dans une grange... Gros comme le bras de châtiment pour une faute grosse comme le doigt... sans acception de la personne morale... et toujours, ici, là encore, partout, un inculpé, la question informulée sur les lèvres, qui dénie le droit de juger et accuse l'accusateur. Souvent, lorsque des gens passent, silencieux, à côté de lui, M. d'Andergast a un mouvement de peur comme s'il devait se justifier et ne pouvait se rappeler pour quelle raison et à quel sujet ; et, lorsque le passant s'est éloigné sans que rien se soit produit, il a envie de courir après lui et de lui demander de l'accompagner un bout de chemin. Il voudrait ne pas être si seul. Il songe qu'il ne serait pas impossible qu'il rencontrât brusquement à un coin de rue le détenu Maurizius libéré ; cette idée devient un désir, ce désir, un besoin. Il s'arrête à la porte des hôtels pour examiner qui entre et qui sort ; il coule un regard par la fente des rideaux à l'intérieur des cafés et des restaurants. Maurizius pourrait s'y trouver, seul, lui aussi, aussi seul que M. d'Andergast. Un soir, il entra dans la maison

qu'avait habitée Violette Winston. Il sonna à sa porte. Une bonne, qui ouvrit la porte de l'appartement d'en face, lui apprit que Mlle Winston était partie depuis huit jours. Il revint néanmoins le lendemain soir comme s'il avait complètement oublié ce qu'on lui avait dit ou comme s'il croyait que Violette était revenue entre-temps. Pourtant il ne conservait en lui aucun souvenir d'elle, et si, vraiment, elle lui avait ouvert, il serait resté parfaitement indifférent. La nuit suivante, il chercha chez lui, parmi d'anciennes lettres, celles qu'Etzel lui avait écrites (il n'y en avait qu'un petit nombre datant de vacances ou de son séjour dans l'Odenwald), il les relut avec la plus grande attention, les lut et les relut encore, comme si ces mots tout simples avaient eu un double sens qu'il lui fallût absolument approfondir sans retard.

III

Etzel alla à son père et lui tendit la main : « Bonjour, papa. » On eût dit qu'ils s'étaient quittés la veille au soir. M. d'Andergast, évitant de rencontrer ses yeux, regardait plus loin, par-dessus sa tête, le tablier de Rie. « Te voilà revenu ? » demanda-t-il, ouvrant et fermant la bouche comme un poisson. Un silence. « Voudrais-tu venir dans mon bureau ? — Certainement, papa. » Ils passèrent dans le cabinet de travail ; Rie les suivit d'un regard qui disait : « Si le petit en sort sain et sauf, j'en remercierai le ciel ! » M. d'Andergast marchait devant ; il laissa entrer Etzel, referma la porte, indiqua un siège : Assieds-toi ! » Etzel regarda la main brune et velue tendue vers la chaise et s'assit docilement. M. d'Andergast allait et venait dans la pièce d'un pas singulièrement rapide. Etzel ne lui avait jamais vu ce pas pressé, et l'agitation intérieure qui se trahissait ainsi éveillait en lui une intime satisfaction. « Je croyais pouvoir m'y faire, commença M. d'Andergast, mais je n'ai pas pu. Il est une sorte de trahison sur laquelle, à mon âge, on ne peut passer. Il importe peu d'entrer dans les détails ; tu m'en dispenseras. La première question qui se pose n'est pas : qu'est-il arrivé ? mais : que faire à présent ? — Parfaitement, papa, c'est aussi ce que je pense », répliqua modestement Etzel. M. d'Andergast s'arrêta net et le regarda : « Ce bon sens te fait honneur », dit-il d'un ton sarcastique. Il s'approcha encore d'un pas, posa sa main sur le front du jeune homme et lui rejetant la tête en arrière : « Tu as bien mauvaise mine », dit-il d'un air sombre et il retira sa main comme s'il s'était brûlé. « J'ai été malade, papa. — Malade ? Ce n'est pas étonnant. Et

où as-tu roulé comme cela ? » Tout à coup, le visage crispé, il cria, ne se connaissant plus de fureur : « Dis, où as-tu roulé comme cela, par le monde ? » Il se cacha la figure dans les mains et poussa un gémissement.

Etzel ne s'était pas attendu à cela. C'était la première fois de sa vie qu'il voyait son père hors de lui. Il en fut profondément troublé. Tout à l'heure aussi, quand son père lui avait posé la main sur le front, il avait cru sentir cette main trembler ; il revoyait le pli de sa bouche, son expression torturée et cela lui donnait à réfléchir. Et il en éprouvait aussi de la satisfaction. Tandis qu'il préparait une réponse, M. d'Andergast s'était forcé à reprendre son calme. « Quand je suis parti, ne t'ai-je pas écrit pourquoi il fallait que je parte ? dit Etzel, il ne s'agissait pas du tout de rouler par le monde. » M. d'Andergast se jeta dans son fauteuil de bureau, croisa les jambes, se caressa nerveusement la barbe. « Tu t'es dérobé à toutes les recherches avec une habileté admirable, fit-il observer. — Eh bien, vrai ! Il n'aurait plus manqué que cela ! » dit Etzel en levant les sourcils. M. d'Andergast trouva son ton insolent et toussa légèrement comme pour l'avertir. « Eh bien ! Et alors ? *Nothing succeeds like success*, disent les Américains. — Je sais ; entre-temps, j'ai appris un peu d'anglais, intercala Etzel avec un sourire caustique qui accrut encore le mécontentement de son père ; eh bien ! oui, dit-il en rassemblant son courage et en relevant la tête d'un geste énergique, Maurizius est innocent. Absolument innocent. Il a été condamné injustement. C'est un assassinat judiciaire. » M. d'Andergast répondit par un frisson à peine perceptible. Il examinait ses ongles. L'habituel jeu des mains. Il répondit du ton glacial qu'Etzel avait toujours nommé « la température réfrigérante du déjeuner » : « C'est facile à dire ; il pourrait être plus malaisé d'en fournir la preuve. — Si je n'étais pas capable de le faire, je ne serais pas ici. » Un regard étonné lui arrive du bureau. Puis ce regard cherche le plancher comme mis en fuite par un adversaire plus puissant qu'on ne s'attendait. Il y a dans l'expression du jeune garçon quelque chose auquel il est difficile de résister : la flamme de la certitude. « Voilà un grand mot », réplique M. d'Andergast, froid et ironique. — « Waremme a fait un faux témoignage, poursuit résolument Etzel ; j'ai réussi à le savoir. J'ai retrouvé l'individu. Il ne s'appelle plus Grégoire Waremme, il s'appelle Georges Warschauer. C'est son vrai nom. Il vit à Berlin. Pendant sept semaines, j'ai été presque tous les jours avec lui. Je ne peux pas dire que nous soyons devenus amis. C'est une chose dont je ne peux pas parler. C'était... mais cela n'a aucune importance. Ce qui importe, c'est qu'il m'a avoué avoir fait un

faux témoignage. Si tu désires savoir comment, je pourrai, un jour ou l'autre, te le raconter. Cela n'a pas été facile, tu peux m'en croire. Je lui ai arraché son aveu du fond des entrailles. J'ai aussi un témoin, une femme dont il ne soupçonne même pas l'existence, mais je peux compter sur elle, Dieu merci. » Il fait ce bref rapport en appuyant sur les mots et l'esprit aux aguets, les yeux regardant bien droit l'interlocuteur, l'expression du visage tendue. M. d'Andergast balance doucement son pied droit et fixe le bout de son soulier. Il se retrouve dans la chambre à coucher de Violette Winston et regarde dans la glace. La glace lui renvoie l'image d'une sorte de David debout sur le plat de la main d'un Goliath dont il éclaire, avec une lanterne sourde, le cerveau horrible pareil à une coquille d'escargot. Le sombre étonnement de jadis se mêle à l'étonnement d'aujourd'hui. Il jette un regard de l'autre côté du bureau, vers celui en qui brûle la flamme de la certitude. Il entend la question impérieuse (on dirait qu'une lame d'acier fend l'air) : « Que faut-il faire après cela ? » Et il répond, glacial, imperturbable : « Rien. » Etzel bondit : « Comment... rien ? — Il ne faut rien faire. Il n'y a rien à faire. » Etzel ne peut s'empêcher d'ouvrir la bouche comme un idiot. Il bégaye quelque chose. Son père a-t-il perdu la raison ? « Toute démarche est superflue. Le détenu Maurizius a été gracié. » Etzel ouvre des yeux grands comme des roues de moulin. « Gracié ? Gracié ! » Un léger mouvement de tête lui répond. « On lui a fait grâce de la fin de sa peine. » Etzel ne peut s'empêcher d'éclater de rire. Il sait que c'est irrespectueux, mais il ne peut s'en empêcher. « Fait grâce ! mais je te dis qu'il est innocent ! » Un soupir excédé lui répond. « Le décret de grâce prévoit cette probabilité ou possibilité. » Phrase creuse. Etzel s'oublie, il oublie le respect qu'on lui a inculqué ; il hurle : « Mais enfin, s'il est innocent, il n'a pas besoin de grâce. — Il n'est plus question de savoir s'il est innocent, répond d'un ton tranchant M. d'Andergast, et puis, tâche d'être convenable, n'est-ce pas ? » Etzel se rappelle les préceptes de sa bonne éducation qu'il a eu le tort de violer maintes fois en compagnie de Waremmé ; ses bonnes manières l'emportent un moment sur son indignation. « Oui, pardon... balbutie-t-il, mais pourquoi n'est-il plus question de savoir s'il est innocent ? » Il secoue les épaules avec désespoir, comme pour briser une chaîne invisible. M. d'Andergast daigne discuter. « Admettons qu'il soit vraiment innocent. Je veux admettre que c'est prouvé. Je suppose que nous en ayons les preuves incontestables en main. — Tu peux l'admettre sans crainte, interrompt Etzel vibrant d'impatience, c'est un fait. — C'est ton opinion à toi. Mais, en la soutenant,

tu quittes le terrain de la réalité. Laisse-moi achever. Tu me coupes constamment la parole. Tes manières sont vraiment étranges. Je te dis que tu es victime d'une erreur qui peut être grosse de conséquences. Nous sommes loin de l'incontestabilité juridique. As-tu l'aveu par écrit ? Muni de la signature légalisée devant notaire ? Alors ! Des aveux peuvent être rétractés. C'est même généralement ce qui arrive. Il y a cent moyens de se dérober à leurs conséquences. Le temps écoulé depuis le crime rend toute enquête et toute vérification sérieuse absolument impossibles. Des témoins ? Ah ! les témoins nous en font voir de toutes les couleurs. Au premier interrogatoire, les voilà qui hésitent. Au second, plus personne. Demande-toi si, étant donné la fragilité des arguments que tu peux avancer, le résultat vaut bien la mise en frais. Tu n'as pas à t'arrêter à cela, toi, mais moi, je dois y songer. » Etzel étend le bras : « Tu avais commencé à dire autre chose ; tu supposes qu'il est innocent, tu veux considérer la chose comme prouvée, as-tu dit... eh bien ! alors ? — Cela ne fait aucune différence. — Aucune différence ! Parles-tu sérieusement ? Cela ne ferait aucune différence, alors que tu es toi-même convaincu de son innocence ? — Non, aucune. Nous nous heurtons ici à un obstacle devant lequel notre conviction même est forcée de s'arrêter. — Mais il s'agit de quelque chose d'extrêmement grave, de ce qu'il y a de plus grave au monde, il s'agit de justice ! crie Etzel qui n'est plus du tout maître de lui ; on peut annuler un jugement, voyons ! Si l'on ne peut faire que la peine n'ait pas été subie, on peut annuler le verdict, on peut, on doit rendre son honneur à la victime. Et non seulement l'honneur... qu'est-ce que l'honneur après tout... à quoi cela lui sert-il, à quoi cela nous sert-il, à tous ? La justice, c'est comme la vie. L'injustice, c'est la mort. Il faut se remuer... Vous ne pouvez pas rester à regarder les bras croisés... Ce serait... autant que je sache, un procès peut se réviser ! » M. d'Andergast tourne la tête comme une marionnette. « Bavardage de gens qui n'y entendent rien, réplique-t-il agacé et d'une voix sourde. Nous sommes tenus d'être prudents. Nous qui portons la responsabilité, n'avons pas le droit de jouer avec la justice et les tribunaux. La révision d'un procès... enfant ! Tu n'as pas idée de ce que cela signifie. On ne va pas mobiliser une armée pour remettre debout un arbre abattu qui, de toute façon, ne serait plus capable de vivre ni de se développer. Mettre en branle un appareil puissant, émouvoir l'opinion publique, réveiller la vieille querelle qu'on a eu tant de peine à étouffer... à quoi penses-tu ? Tiens, par exemple, si le faux témoignage n'était pas frappé de prescription, le procès de ce Waremmé devrait, d'après la loi, passer par tous les degrés de juridiction

et sa condamnation être fondée en droit. Cela demanderait des années. Je te donne cet exemple pour te montrer combien ces choses sont compliquées. Naturellement, la prescription ne serait pas forcément un obstacle. En outre... il y a bien des intérêts à ménager, de graves intérêts ; la situation de plusieurs personnes serait menacée, la caisse de l'État aurait à supporter des frais énormes, l'autorité du tribunal qui a jugé l'affaire serait atteinte, la justice même se verrait, dans ses rouages, en butte à une critique dissolvante, la même qui sape déjà les fondements de la société... Renonce à l'idée que la justice pure et celle des tribunaux sont et doivent être une seule et même chose. C'est impossible, cela dépasse les possibilités humaines et terrestres. Il y a entre elles le même rapport qu'entre les symboles de la foi et les pratiques de la religion. Un symbole ne peut te faire vivre. Mais quand on a observé des pratiques strictes et consciencieuses, savoir le symbole éternel au-dessus de soi, cela... comment dirai-je ?... Cela vous absout. Cette absolution est naturellement nécessaire. Il est également nécessaire qu'on s'en contente. »

Un discours. Un cours de professeur. Quand la voix se tait un silence effrayant s'établit dans la pièce. Etzel reste un moment les yeux à terre, les lèvres serrées ; soudain, il crie d'une voix aiguë : « Non ! » Son regard a un éclat méchant : « Non, répète-t-il, cela ne peut pas me suffire, et je ne veux pas m'en contenter ! » Tout son cerveau prend feu ; le respect qui le retenait s'effondre. « Je ne l'admets pas, balbutie-t-il avec une amertume qui prend l'expression de l'ivresse, symboles... pratiques... qu'est-ce que c'est que cela... mauvaises défaites... » Un nouveau : « Tâche d'être convenable ! » qui tonne à ses oreilles le laisse indifférent. Non, il ne l'accepte pas. L'homme possède un droit primordial, né dans son cœur en même temps que lui. Chacun a droit à sa part de justice comme il a droit à sa part de l'air que nous respirons, si on la lui enlève, son âme étouffe fatalement. « Je n'admets pas l'autre interprétation, je ne veux pas l'admettre, je n'y crois pas. C'est la ruse d'une caste. Un complot. La peur des grands prêtres de perdre le denier. Les pratiques de la religion ? Eh quoi ! qu'est-ce que cela a à faire avec la religion qu'on laisse l'innocent périr parce que c'est une pratique et que le symbole est placé au-dessus comme le casque au-dessus de la figure grimaçante d'un agent de police... » Il n'accepte pas tout cela. Il le rejette. Plutôt ne plus vivre. Plutôt voir le monde mis en pièces que tombé dans un tel avilissement. « Non... non... et non ! »

« C'est épouvantable », pense M. d'Andergast. Les bras lui en tombent. Il a l'impression que quelqu'un lui tient la tête au-dessus d'une marmite d'eau

bouillante. Il se lève péniblement. La main à la gorge, il déclare d'un ton sec avec effort : « Notre entretien est inutile d'ailleurs, puisque Maurizius a accepté sa grâce. Il l'a acceptée sans réserves. » Etzel fait deux bonds en avant. Il joint les mains à la hauteur de ses yeux, puis se les applique sur la bouche. « Il a accepté... accepté sa grâce ? murmure-t-il craintivement. — Sans réserves, ainsi que je te l'ai dit. — Et il continue à vivre ? Il laisse cette injustice peser sur lui ? Il se tait ? Il continue à vivre ? » M. d'Andergast hausse les épaules. « Tu vois, tout est possible à l'homme. » Un sourire farouche contracte les lèvres d'Etzel. « En effet, je vois que tout est possible à l'homme, réplique-t-il d'un ton ambigu et insolent, l'un peut étouffer la vérité, l'autre peut en crever. — Etzel ! rugit M. d'Andergast. — Ainsi, vous avez réussi à l'amener jusque-là, poursuit Etzel au paroxysme du désespoir (tout ce qu'il a fait, il l'a donc fait en vain, tout ce sur quoi il s'appuyait comme sur un roc s'écroule lamentablement). Voilà à quoi vous êtes arrivés avec vos articles, vos clauses, votre prudence et vos égards... Et il faut encore se taire... S'il continue à vivre, il n'a que ce qu'il mérite... il s'est peut-être confondu en remerciements, Maurizius, pour le coup de pied avec lequel vous l'avez mis à la porte de la prison. Grand merci, messieurs, pour ces dix-neuf ans de détention, hein !... Ne sais-tu donc pas qui a tiré jadis ? Bien sûr que tu le sais. C'est là sans doute ce qui a motivé sa grâce... Je crois que je ne peux plus supporter tout cela... la grâce... où est-il, le juge, qu'on lui crache sa grâce à la face... comment pourrai-je jamais me montrer parmi les hommes... C'est le fils Andergast, diront-ils, le père a fait obtenir sa grâce à Maurizius, le fils n'a pas pipé, ils sont de connivence... C'est joli. C'est propre. Un beau monde, ma foi. Si seulement on pouvait claquer tout de suite. »

Il gémit comme si le sol se dérobaît sous ses pas, comme si son âme allait quitter son corps, navrée d'avoir été obligée, seize ans durant, d'habiter une demeure aussi débile, aussi nulle, aussi outrecuidante et prétentieuse, une demeure souillée de la sorte. Il continue à parler, haletant, mais ses paroles ne s'enchaînent plus. Il ne peut surmonter complètement cette crainte enracinée en lui qu'il a de son père ; même maintenant, en cette minute de détresse suprême, elle l'arrête ; il voudrait dire quelque chose de bien plus décisif, qui ait plus de portée, mais devant la platitude, l'insignifiance, l'inanité, l'impuissance des mots, il se tait ; il lui semble qu'il a la bouche pleine de poussière. Il tourne comme un fou autour du fauteuil, ses yeux injectés de sang ont un éclat mauvais, il agite nerveusement les mains, il attrape le gland

du fauteuil et l'arrache, il enfonce son mouchoir dans sa bouche, le mord, le tire et le met en lambeaux. D'étranges taches bleuâtres apparaissent sur son front que la souffrance convulse, il émet des sons qui peuvent aussi bien être des éclats de rire que des cris plaintifs ; en même temps, il n'arrête pas de sauter d'un pied sur l'autre, comme s'il avait la danse de Saint-Guy. Ce n'est plus le petit Etzel gentil, raisonnable, posé, réfléchi, c'est un démon. « Attendez, vocifère-t-il la bouche écumante, vous ne vous en tirerez pas comme cela, il faudra que vous le payiez, allez, votre tour viendra ! » M. d'Andergast reste un instant pétrifié. Il semble une statue de bronze. Soudain il fait un geste pour saisir le jeune garçon. Il le prend par l'épaule. Etzel s'arrache à son étreinte ; il a le visage convulsé d'horreur, de colère et de dégoût. « Je ne veux plus être ton fils ! » hurle-t-il avec une violence indicible, « Infâme gredin ! » râle M. d'Andergast, et pourtant toute sa personne a l'air d'implorer. Etzel bondit à la porte de la salle à manger. Vite, M. d'Andergast le suit. De la salle à manger, Etzel se précipite dans le petit salon. Vite, M. d'Andergast le suit. Derrière eux les portes restent ouvertes. Etzel renverse les sièges qu'il trouve sur son passage. Rie est dans l'entrée ; il l'écarte brutalement et court dans sa chambre. Vite, M. d'Andergast le suit. Ce grand corps puissant qui court les mains tendues en avant a vraiment quelque chose d'effrayant. Toute cette course ressemble à une poursuite horrible, folle, infernale. Rie, dans une muette épouvante, ouvre la bouche ; il n'en sort aucun son. Arrivé dans sa chambre, Etzel claque la porte avec fureur, donne un tour de clef. M. d'Andergast frappe à coups de poing sur la porte. La cuisinière, la bonne sortent précipitamment de la cuisine. On entend dans la chambre verrouillée un bruit prolongé de verre brisé, Rie pousse un cri qui fait accourir tous les locataires. M. d'Andergast pèse de toute sa force herculéenne contre la porte et réussit à l'enfoncer. D'un bond, il est dans la chambre. Rie le suit en se tordant les mains. Sur le seuil se pressent les domestiques des Andergast et des Malapert, le concierge, sa femme et un facteur qui vient d'apporter le courrier. Etzel est près de la table, inondé de sang. M. d'Andergast s'approche de lui en chancelant, lui prend la tête entre ses deux mains. « De l'eau, de l'eau », balbutie-t-il. Quelqu'un court en chercher. Rie joint les mains pour prier.

Qu'est-il donc arrivé ? Etzel a brisé les vitres des deux fenêtres, et non seulement les vitres, mais la glace de l'armoire, les flacons sur la table de toilette et les vases de porcelaine sur la commode dans une rage de destruction, l'âme en proie à la folie. Le sang lui coule sur les tempes, les

joues, le nez, il s'est jeté tête baissée dans les carreaux, il a fracassé la glace de ses deux poings et il a les mains hachées de coupures jusqu'au poignet ; ses vêtements sont inondés de sang. Ensuite, sa fureur est tombée tout d'un coup ; il est calme maintenant ; debout près de la table, il contemple ses blessures avec un sourire de farouche satisfaction et bat des paupières parce que le sang lui coule sur les yeux. Il a soudain l'esprit extraordinairement tranquille, comme si, avec son sang, une partie de l'amère déception qui lui empoisonnait le cœur avait coulé de ses veines ; il a l'air d'un malheureux qui, après une chute, se relève lentement, regarde perplexe autour de lui et demande le chemin qu'il a perdu ou dont il s'est écarté, il n'aperçoit aucune issue pour sortir de l'endroit où il se trouve, il promène ses regards alentour et s'enquiert de la route à suivre. À un certain moment, les yeux d'Etzel tombèrent sur son père ; un étonnement hésitant se peignit sur ses traits comme si la figure habituelle qui l'avait toujours dominé s'était muée en une autre, placée en quelque sorte plus bas de quelques degrés et vers laquelle il devait même se pencher un peu pour la reconnaître. Ce n'était plus un être énigmatique, détenteur et gardien de secrets, ce n'était plus le régent de destins mystérieux, ce n'était plus Trismégiste, mais un pauvre homme coupable, brisé. M. d'Andergast avait entr'ouvert la bouche ; on aperçut ses grandes dents ; c'est ainsi, la bouche entr'ouverte, qu'il s'affaissa sur une chaise ; ses yeux violets, vides de toute expression, jaillirent des orbites, pareils à des boules de loto. (Lorsque, l'après-midi, il partit, accompagné d'un docteur, pour la maison de santé, il était encore dans le même état, la bouche à demi ouverte, les yeux exorbités, sans regard, sans expression.) Etzel considérait d'un air pensif le visage qui se décomposait littéralement sous ses yeux, et, tandis que Rie se mettait en devoir de laver le sang qui coulait sur ses joues, son front et ses mains, il dit, d'une voix de petit garçon, sèche et claire : « Qu'on aille chercher ma mère. »

Ce qu'on fit.

IV

Ici finit l'histoire de l'affaire Maurizius, mais non celle d'Etzel Andergast.

HENRY MILLER

RÉFLEXIONS SUR
L'AFFAIRE MAURIZIUS

traduction de
JEAN GUILLOINEAU

Ce roman, d'un des grands écrivains allemands, est fondé sur une célèbre erreur judiciaire qui, comme notre affaire Sacco et Vanzetti, a eu des répercussions dans le monde entier. Avec la pénétration ample et profonde qui le caractérise, Wassermann élève ce thème à un niveau qui lui donne la grandeur d'une tragédie grecque.

Etzel Andergast, un garçon de seize ans, joue un rôle singulier et très troublant dans ce drame où s'affrontent les passions. C'est grâce à sa foi fanatique dans la justice et à son ardeur à la rechercher que le condamné Maurizius, qui a déjà passé dix-huit ans en pénitencier, est libéré.

Le livre n'offre aucune consolation, aucune solution. Tous les personnages impliqués dans l'affaire connaissent des destins tragiques sauf Anna Jahn qui a commis le meurtre pour lequel Maurizius a été injustement condamné. Etzel, le héros du livre, est définitivement brisé par son expérience. Maurizius lui-même se suicide peu de temps après sa libération. Le père d'Etzel qui, en tant que procureur général, fut responsable de l'injustice faite à Maurizius, ne s'en remet pas.

Une histoire terrible et effroyable, traversée d'éclairs sinistres qui révèlent les grandeurs et les bas-fonds de l'âme allemande attendant l'arrivée d'un chef qui entraînera sa dissolution.

L'action se situe principalement dans la ville de Hanau et à Berlin où Etzel retrouve la piste de Waremmé ; ainsi que dans le pénitencier de Kressa près de Hanau, où Maurizius est emprisonné.

L'histoire commence dix-huit ans après le crime célèbre. Nous suivons les événements, qui conduisent à l'assassinat de la femme de Maurizius, à travers le regard et les paroles des différents personnages – Maurizius lui-même, Waremmé-Warschauer, le père de Maurizius, et d'autres. Tout tourne autour du faux témoignage de Waremmé, l'ami intime de Maurizius. Savoir qui a tiré reste un mystère presque jusqu'à la fin.

Le jeune Etzel, obsédé par l'innocence de Maurizius, semble motivé par un sentiment du devoir et de la justice plus élevé que celui de son père inflexible qui, en personnifiant la justice, prend les proportions d'un monstre. Mais en réalité, bien que le garçon n'en ait pas conscience, son acte chevaleresque est déterminé par un esprit de vengeance : il veut détruire l'œuvre de son père. Au plus profond de lui, il a le sentiment obscur que son père est responsable de tout. Privé de l'affection de sa mère, il se transforme en vengeur. En recherchant la libération de la victime innocente, Maurizius, il recherche inconsciemment la libération de sa mère qui, comme le prisonnier, a dû souffrir injustement à cause du père.

Le thème de l'histoire n'est pas seulement l'impuissance de la justice, mais l'impossibilité de l'atteindre. Tous les personnages en témoignent, à leur façon, même ce « pilier de la justice » Herr von Andergast lui-même. Il apparaît que la justice n'est qu'un prétexte pour infliger des cruautés au plus faible. *La justice, séparée de l'amour, devient la vengeance.*

Autour du personnage de Maurizius, dont la faiblesse de caractère précipite le crime, s'agite, comme dans un véritable tourbillon, toute une constellation de personnages dont les motifs, les passions et les intérêts sont inextricablement entremêlés. La question de la justice, qui est le thème sous-jacent, est pratiquement étouffée par la richesse du drame secondaire engendré par ce qu'on pourrait appeler le destin.

Certaines des scènes les plus belles et les plus déchirantes ont lieu au pénitencier pendant les conversations entre Maurizius et le baron von Andergast, et entre Maurizius et un vieux gardien nommé Klakusch.

« Quand il est seul, dit Maurizius, un être humain n'a pas d'âme... Et par conséquent, quand il est seul, il n'a pas de Dieu... pour moi personne ne meurt. »

Les dialogues avec Klakusch, sorte de personnage dostoïevskien, la voix de la conscience elle-même, sont particulièrement révélateurs. Ils atteignent les limites de la compréhension humaine. Par exemple, sur cette question de la justice...

« Qu'entendez-vous par *justice* ? dit Maurizius.

— Personne ne devrait utiliser ce mot, répond Klakusch.

— Pourquoi, Klakusch ?

— C'est un mot qui ressemble à un poisson, il vous glisse entre les doigts quand on veut l'attraper. » Puis il ajoute : « Si l'on avait la voix que ne pourrait-on atteindre ? Mais c'est la voix qui manque. »

En parlant de Klakusch à Herr Andergast, Maurizius dit : « Cet homme avait quelque chose de remarquable. Il faisait semblant d'être simple, il avait l'air totalement inoffensif et, quand on avait passé quelque temps avec lui, on avait le sentiment qu'il connaissait tout dans le monde et qu'il suffisait de le lui demander. Mais il ne s'intéressait qu'au pénitencier ; il ne parlait que des condamnés... »

« Je peux vous dire ce qu'est un criminel, dit un jour Klakusch. Un criminel c'est quelqu'un qui se détruit lui-même, voilà ce que c'est. L'être humain qui se détruit lui-même est un criminel. »

Une autre fois Klakusch dit à Maurizius : « J'aimerais savoir pourquoi vous êtes si triste. Je dis toujours aux garçons : “Tout est réglé pour vous, vous avez un bon lit, une nourriture suffisante, un toit au-dessus de vos têtes que voulez-vous de plus ? Pas de soucis, pas de problèmes, pas besoin de vous battre – que voulez-vous de plus ?” »

Après une remarque ou deux de Maurizius, Klakusch continue : « Mais comprenez bien, le juge ne peut pas faire autrement. L'erreur est la suivante : quand un juge condamne, en tant qu'être humain, il condamne un être humain et cela ne devrait pas avoir lieu.

— Vraiment, dit Maurizius, étonné, vous croyez que cela ne devrait pas avoir lieu ?

— Cela ne devrait pas avoir lieu, répète Klakusch sur un ton inoubliable. Un être humain ne devrait pas condamner un autre être humain.

— Et le châtiment ? répond Maurizius. Le châtiment n'est-il pas nécessaire ? Il en est ainsi depuis le commencement du monde. »

Klakusch se penche vers Maurizius et murmure : « *Alors, nous devons détruire le monde et créer des gens qui pensent différemment*¹⁶. On nous a fait entrer ça dans la tête depuis l'enfance mais cela n'a rien à voir avec les véritables êtres humains. C'est un mensonge, voilà ce que c'est. Un mensonge. Celui qui punit se débarrasse de son propre péché. C'est comme ça... »

Maurizius continue et essaie de montrer (Maurizius le condamné, pas moins !) que la société s'est éloignée depuis bien longtemps du vrai principe de châtiment, ainsi que du principe de représailles ; la protection de la société et l'amélioration du criminel sont les seules préoccupations. « Klakusch, dit-il, prétendait que les initiés se contentaient de rire aussi bien à l'idée de protection qu'à celle d'amélioration ; comment empêcher un fou de se lacérer le visage de ses propres mains ? Le monde des êtres humains était semblable

à un fou ; il prétend protéger ce qui le détruit constamment par manque de compréhension. Pour cette raison, Klakusch dit : *“Arrête, monde des humains, et attaque le problème sous un autre angle.”* »

Finalement, nous en arrivons à ce développement stupéfiant, raconté par Maurizius au procureur général Andergast. Ce passage suit immédiatement la citation précédente.

« Nous avons cette conversation un après-midi de décembre ; depuis le matin, la neige qui tombait obscurcissait la cellule et, avant de partir, Klakusch dit : “Plus rien ne m’amuse, ma vie est terminée. J’en sais trop, plus rien ne peut entrer dans ma tête ni dans mon cœur.” Quand il revint le soir pour vider mon seau – il le faisait toujours pour moi bien que d’après le règlement j’aurais dû le faire moi-même –, tandis qu’il se tenait devant moi, j’ai pris mon courage à deux mains et je lui ai demandé : “Dites-moi, Klakusch, croyez-vous que, dans cet établissement, il y ait des innocents injustement condamnés ?” La question sembla le prendre au dépourvu et il répondit en hésitant : “C’est possible.” Je continuai à lui poser des questions : “Combien avez-vous connu d’innocents qu’on avait condamnés, je veux dire, vraiment innocents ?” Il réfléchit un instant puis il compta sur ses doigts en marmonnant les noms à voix basse : “Onze.

» — Et avez-vous jamais cru à leur innocence quand vous les avez connus ?

» — Non, pas ça, répondit-il, pas ça ; si on croyait à leur innocence et si on devait les regarder se ronger les sangs, si on était certain alors, je veux dire...”

» Je le pressai de continuer : “Alors, alors, Klakusch ?

» — Eh bien, alors, dit-il, alors on ne pourrait plus continuer à vivre, au sens strict du terme.” Il faisait déjà nuit dans ma cellule, je ne distinguais que sa silhouette, aussi j’osai poser la question que j’avais dans le cœur et que je tenais à poser. “Eh bien, en ce qui me concerne, vous me croyez coupable ou innocent ?” Et lui : “Je dois répondre ?

» — Je serais heureux que vous me répondiez franchement et sincèrement”, dis-je. Il réfléchit de nouveau, puis : “D’accord, vous aurez votre réponse demain matin.” Et la réponse arriva effectivement le lendemain de bonne heure. Il s’était pendu à la fenêtre de sa chambre. »

On a le sentiment qu’il s’agit sans doute de la réponse de l’auteur. Parce que, au fur et à mesure que l’histoire se déroule, tandis qu’on défait les fils obscurs dans lesquels le crime est noué, tous les personnages impliqués, depuis l’inflexible procureur jusqu’au faible Maurizius, et même jusqu’à

Etzel le libérateur, tous sont considérés également coupables. La société elle-même est mise en accusation : nous sommes tous coupables. Il me semble que c'est ce que pense l'auteur. Et par conséquent, il ne peut y avoir de solution, le crime ne peut avoir de fin, l'injustice de l'homme à l'égard de l'homme ne peut finir sauf par l'accroissement timide et douloureux de la compréhension, de la sympathie et de l'indulgence. En essayant de déterminer les responsabilités, en recherchant les mobiles et les causes d'un crime, nous nous enfonçons dans un borbier d'où il ne semble pas possible de s'extraire. Tout est illusion et erreur. Il n'existe pas de terre ferme sur laquelle prendre pied. Le crime et le châtement s'enracinent dans la fibre même de l'homme. Même les amoureux de la justice – peut-être spécialement les amoureux de la justice – sont condamnés par le grand tribunal de l'amour et de la pitié.

Le petit Etzel Andergast, que Wassermann décrit comme un David luttant contre Goliath, et qui semble être l'incarnation même de la justice, est un personnage qui mérite l'étude la plus sérieuse. Comme le révèlent les suites de *L'Affaire Maurizius*, l'auteur semble avoir été dépassé par sa propre création. Il est mort avant d'avoir pu nous donner le dernier livre qui aurait mis à nu la nature entière de cette créature énigmatique. Etzel Andergast a quelque chose de monstrueux : il attire, fascine et repousse en même temps. Il représente la nouvelle jeunesse qui a rendu possibles l'arrivée et la domination d'un Adolf Hitler. On peut même le considérer comme un Hitler en herbe. C'est « l'assassin de l'âme » pour parler comme ses victimes.

Dans le deuxième volume de la trilogie, Wassermann donne un résumé assez important de *L'Affaire Maurizius* afin de jeter la lumière sur le personnage maléfique du jeune Etzel Andergast. De nouveau, nous observons en frémissant l'effet que produit sur Etzel la nouvelle du pardon de Maurizius. « Comment peuvent-ils lui jeter une aumône misérable au lieu de lui payer ce qu'ils lui doivent ? » s'écrie-t-il. À ce moment, pour Etzel, le monde se transforme en chaos ; plus rien n'a de sens. Il pense que la justice n'exige pas que Maurizius soit pardonné mais que l'État, ou la société, demande pardon à Maurizius. Ce qu'attendait Etzel ce n'était pas la disculpation complète de la victime innocente mais la dénonciation et le châtement de tous ceux qui ont contribué à la persécution et aux souffrances inutiles de l'homme. Frustré et contrarié, autant au début qu'à la fin, par les actes de son père, le garçon devient fou furieux. De la même façon qu'autrefois on l'a privé de l'affection de sa mère, aujourd'hui on lui dérobe

sa victoire. Avec un tel passé, on peut s'attendre à tout de la part d'un personnage de ce genre quand il arrivera à l'âge adulte. Dans ces conditions, il est capable d'ébranler le monde jusque dans ses fondations. Et, quand ce démon incroyable chevauchera la tempête, qui se souviendra qu'enfant il était le symbole même de la droiture ?

Que l'auteur en ait eu ou non l'intention, il est évident qu'on peut établir les parallèles les plus stupéfiants entre la situation lamentable de l'Allemagne telle que l'a vue Hitler et la situation lamentable de Maurizius telle que la voit Etzel.

Un des éléments les plus obscurs et les plus significatifs concernant l'activité d'Etzel dans *L'Affaire Maurizius*, c'est l'association involontaire qu'il établit dans son esprit entre le criminel et sa mère. Comme le dit Wassermann lui-même : « Seul persiste en lui un désir ardent tandis que l'image de sa mère s'efface lentement de sa mémoire, et de façon étrange ce désir se mêle à la nouvelle de la liquidation de Maurizius comme si l'innocence avait aussi envoyé ses messagers à partir de là. » Derrière le désir de sauver et d'absoudre Maurizius l'innocent, se cache le désir secret de libérer et de rejoindre sa mère. Le mystère qui enveloppe sa mère lointaine est de la même texture que celui qui entoure les victimes malheureuses languissant dans le pénitencier. Le destin a conspiré contre les deux. Mais, tandis qu'Etzel avance dans son enquête, la logique des circonstances tend de plus en plus à corroborer ses intuitions – à savoir que son père se trouve à l'origine de cette horrible injustice. Dans une lettre qu'il écrit à sa mère mais qu'il est incapable de poster car il ne connaît pas son adresse, il dit : « Un garçon de mon âge semble avoir les mains et les pieds liés par des cordes solides. Qui sait, peut-être que lorsqu'on les coupe, on est déjà infirme et bien dressé. C'est sans doute le but recherché. On est fait pour cela. T'ont-ils dressée toi aussi ?... J'aimerais tant savoir de quoi il retourne. Je sais que tu me comprends. J'ai l'impression que tu as subi une injustice. C'est vrai ?... *Il faut que tu saches que l'injustice est pour moi la chose au monde la plus horrible*¹⁷. Je ne peux absolument pas te dire ce que je ressens devant une injustice, qu'elle soit dirigée contre moi ou contre d'autres ; c'est exactement la même chose. Ça me transperce littéralement. Mon corps et mon âme me font souffrir, c'est comme si l'on me remplissait la bouche de sable et que j'étouffais. »

Pourquoi cette haine invétérée et obsessionnelle de l'injustice chez un garçon de seize ans ? À l'évidence, une seule raison : la perte de l'affection

de sa mère. Qui en est responsable ? À l'évidence, ce monstre tyrannique, son père. « En sa qualité de magicien (c'est-à-dire, dans le rôle de celui qui empêche de danser en rond et qui étouffe), Etzel lui a donné le nom de Trismégiste. Quand il pense à son père dans sa fonction punitive, il l'appelle toujours ainsi. » L'amputation de la nature affective du garçon l'a rendu pour ainsi dire bancal. Incapable d'exprimer l'instinct naturel de l'amour il ne peut s'affirmer que dans la révolte. Sauver Maurizius équivaut à se sauver lui-même. Impossible de vivre dans ce monde comme un être amputé, estropié : l'influence mutilante du père doit être détruite, l'injustice liquidée.

Inutile de dire que c'est là le nœud du dilemme d'Etzel. Le combat contre l'injustice, le désir d'abattre l'ordre établi, l'instinct même de révolte, si fondamental dans le cœur humain, se révèlent comme ambivalents. Ce qu'exige Etzel, ce qu'exigent les millions d'êtres qui souffrent, sans savoir comment l'exprimer, ce n'est pas l'élimination de l'injustice ni même l'établissement de la justice, mais la satisfaction d'une faim encore plus impérieuse parce qu'il s'agit d'un besoin positif et permanent du cœur humain. Ce n'est rien moins que la condition de l'amour. Qui se voit nier sa part légitime d'amour est contrarié et mutilé dans les racines mêmes de son être. Qu'importent la noblesse de la cause, l'éclat de l'étendard sous lequel il combat, qu'importe que Dieu lui-même semble prendre son parti, celui qui cherche simplement à éradiquer l'injustice joue un rôle de travesti. L'ego bouffi d'orgueil, saoulé de pouvoir, ne connaît aucune limite : la fin c'est l'autodestruction. Il est assez facile de suivre cette logique néfaste chez le tyran, mais chez les êtres indignés et justes le drame a des répercussions encore plus désastreuses. Les Etzel de ce monde, et on peut en trouver des deux côtés de la barrière, n'ont ni paix ni repos. Bien qu'ils se présentent comme les défenseurs des innocents, ils ne réussissent qu'à amener la destruction. Ils s'abusent eux-mêmes et la passion même qui leur donne des ailes est un poison pour le monde. Cela semble être le point essentiel du message de Wassermann.

Quand Etzel se sauve à Berlin afin de retrouver la trace du parjure, Waremme, il laisse une lettre à son père dans laquelle il dit : « J'ai tout à fait conscience de ce que je te dois. Mais nous n'avons plus de possibilité de communiquer et il est tout à fait inutile pour moi d'en rechercher une. *Je ne peux pas dire qu'une chose nous sépare parce que tout nous sépare*¹⁸. Il faut révéler la vérité. Je veux trouver la vérité... » Puis, de façon classique, commence le voyage qui boucle la boucle. C'est l'histoire ancienne, très

ancienne du héros qui se lance malgré lui dans l'errance de l'aventure pour libérer la victime imaginaire de l'injustice et ainsi renverser le pouvoir. Au nom de la vérité et de la justice, il devient lui-même un agent du crime. Dans ce cas précis, comme nous l'avons remarqué, la victime de l'injustice, Maurizius, semble avoir une plus grande clarté que son soi-disant sauveur. Par ses souffrances, il atteint à un degré de sagesse qui est refusé à son libérateur. Nous découvrons que son salut ne résidait pas dans l'obtention de sa liberté parfaitement légitime mais dans l'expiation de ses péchés. Bien qu'en réalité ce ne soit pas lui mais sa belle-sœur, Anna Jahn, qui ait tué sa femme, le sentiment de sa propre culpabilité l'a obligé à devenir le bouc émissaire. Au fond de lui-même, il admet être coupable du meurtre de sa femme. Maurizius sait parfaitement bien que c'est sa conscience qui lui a imposé le châtement extrême qu'il est contraint d'endurer. Que, dix-huit ans plus tard, quand on le libère, il doive rechercher Anna Jahn pour découvrir qu'elle est futile et sans intérêt, cela apparaît au premier abord comme une insulte gratuite de la part du destin, mais un examen plus attentif de son personnage ne fait que révéler à quel point ce dénouement est naturel et logique. C'était dans l'espoir de trouver du lest, un gouvernail et un ancrage que Maurizius avait épousé une femme de quinze ans son aînée. L'enfant gâté devient rapidement le chéri de son épouse plus âgée. Il recherche un soutien à l'extérieur et non à l'intérieur. Quand il se retrouve confronté à la jeune femme, Anna Jahn, qui, à cause de son âge, de son charme, de sa beauté, est capable d'inspirer un amour véritable, il ne sait plus quoi faire. Il aimerait rejeter la béquille qui l'a aidé mais il se sent déjà trop redevable à l'épouse qui lui a servi de béquille, trop frappé dans sa conscience pour renoncer. La vérité, c'est qu'il a besoin des deux – et cela est impossible, au moins dans notre société.

Personne ne songeait à soupçonner Anna Jahn, sauf le vieux père de Maurizius. Pour le monde, tandis que le procès traînait en longueur, Anna Jahn représentait de plus en plus le personnage de l'ange immaculé. L'obscurité qui entoure ses actions, et même ses motivations, ne peut être comprise qu'à la lumière de ses relations avec Gregor Waremme, alias Warschauer. Mais nous reparlerons de cela plus tard...

Waremme est un personnage puissant, vraiment satanique qui, comme le dit très justement Wassermann, a trahi chaque véritable instinct. Un renégat au sens le plus profond du terme. Né juif, il est devenu un catholique ardent, un Allemand nationaliste, un belliciste. Doué d'une grande diversité de

talents, capable par son magnétisme d'exercer une influence terrible sur les autres, il ne crée cependant que des tragédies autour de lui. Quand Etzel le rencontre, il en est au dernier stade de désagrégation, un fait qui en aucune façon n'amoindrit ses pouvoirs de séduction. En réalité, ce n'est que l'innocence d'Etzel qui l'empêche d'être dévoré par ce sinistre personnage. C'est comme si un vieux débauché allait tomber désespérément amoureux d'une jeune fille à la pureté virginale. Waremme n'a aucune défense contre l'innocence. Les scènes entre les deux hommes dans les banlieues minables de Berlin font penser à la rencontre légendaire de Thésée et du Minotaure au cœur du Labyrinthe.

J'ai dit un peu plus haut que le héros du livre était Etzel Andergast. C'est vrai si l'on emploie le mot héros au sens superficiel du terme. Et, dans ce cas-là, Gregor Waremme est le méchant. Mais, comme un livre de cette ampleur et de cette profondeur ne peut se résoudre à l'antagonisme bon-méchant, puisque tous les personnages sont à la fois des héros et des méchants, je préfère considérer Waremme comme le personnage principal.

À l'origine, j'ai commencé l'étude de ce livre dans le but de faire un script de travail pour le cinéma. Plus que quiconque, je voulais voir cette histoire portée à l'écran. Je voulais qu'elle pénètre dans chaque foyer. Je voulais des résultats – j'entends pour les hommes qui se trouvent derrière les barreaux dans le monde civilisé. Je voulais ce que voulait Etzel, c'est-à-dire la libération de l'innocent. Seulement, d'après moi, tous ceux qui se trouvaient derrière les barreaux étaient innocents !

Étrangement, je suis tombé dans le même piège qu'Etzel. Contre toute raison, je voulais moi aussi voir le monde ébranlé dans ses fondations sur cette question de l'injustice. Une vie entière de déboires ne m'empêchait pas d'espérer et de souhaiter que cette histoire laisse sa trace – et, peut-être, change le cœur de l'homme.

Je dois reconnaître que j'étais incompetent pour établir le script nécessaire. Pendant ce temps la guerre devenait de plus en plus importante. Pour faire un film sur l'injustice, il aurait fallu établir le plan de l'univers. Le monde, comme un fromage trop fait, grouillait de Maurizius. L'injustice sévissait partout. Le terme même de « prisonnier » avait presque perdu toute signification ; là où autrefois ils étaient des milliers, aujourd'hui il y en avait des centaines de milliers, des millions. Des prisonniers de guerre bien sûr, mais des prisonniers quand même, et la plupart subissaient un destin plus terrible que le Maurizius de fiction. Des prisonniers de chair et de sang, qui

seraient libérés après la guerre, s'ils survivaient. Une différence, c'est certain, mais qui, aujourd'hui, prendrait la peine d'y réfléchir ? Détourner l'attention sur cet autre genre de prisonnier, le condamné, pouvait être considéré comme une trahison. La guerre passe en premier ! Gagnons la guerre (les deux côtés disant la même chose évidemment) et nous nous occuperons des injustices. Mais le feront-ils ? Les triomphes et les défaites sont rarement calculés pour adoucir le cœur des hommes. Les victimes des injustices de la société seront oubliées après la guerre comme elles l'ont été pendant et avant la guerre. Tout le monde le sait. Que faire alors ? Il semble n'y avoir qu'une réponse logique. « Détruire le monde et créer des gens qui pensent différemment ! »

Dans cette trilogie centrée sur Etzel Andergast et le Dr Kerkhoven, il semble que ce soit ce qui intéresse Wassermann : la destruction du monde actuel et l'émergence d'un type nouveau et meilleur d'être humain. Maurizius libéré fut incapable de recommencer une nouvelle vie. Tous ceux, ou presque, qui se trouvent actuellement derrière les barreaux sont incapables de recommencer une nouvelle vie. Ainsi que les geôliers, les juges, les hommes de loi qui les défendent ou les accusent. La société elle-même, le genre de société dans laquelle nous croyons au moins, est totalement entravée. Elle refuse de pardonner et elle refuse de demander pardon. En exerçant la prérogative du châtement, elle s'est amenée elle-même devant la cour de justice. Une telle société entraîne inévitablement sa propre perte.

Non, la société ne peut fournir aucune solution parce que du sommet à la base elle est imprégnée de mauvais principes, de mauvais motifs. Des philosophes, des artistes, des hommes d'État, des scientifiques, combien ont décrit notre fin ignominieuse ! Nous n'y prêtons aucune attention. Il ne servirait absolument à rien que, à chaque heure du jour et de la nuit, nous lancions des avertissements terribles sur toutes les stations de radio du monde civilisé. Nous resterions toujours incapables de faire quelque chose. L'auteur de scénarios qui modifie allègrement le livre pour s'accorder aux nécessités de l'écran – et ainsi gonfler son compte en banque – symbolise la grande majorité de ceux qui composent notre société.

La vérité ne compte pas, pas plus que la justice. Ce qui est important c'est de dire : « Nous continuons. » « Les affaires sont les affaires », qu'importe où cela nous mène. Donnez-nous de la merde mais que le cinéma continue !

Même Waremmé, personnage diabolique s'il en est, se situe à des lieues de cette façon de penser. Waremmé capitule devant le monde mais seulement comme un géant se courbe entraîné par les cordes qui le tirent vers le sol.

Waremmen n'appartient pas à ce monde, pas plus qu'Etzel ou Maurizius. C'est pourquoi le livre sera toujours infiniment supérieur à toute interprétation cinématographique qu'on pourra en faire. Dans le monde du cinéma, il n'existe aucun personnage capable d'enregistrer les pensées et les sentiments de ces héros. Même s'ils prononçaient le texte exact de l'auteur, ils ne convaincraient pas. Pour comprendre et apprécier ce drame, comme l'a peint Wassermann, la société devrait être différente de ce qu'elle est en ce moment. Wassermann parle déjà à une société supérieure et meilleure. Il suppose que nous avons des oreilles pour entendre, que nous avons des yeux et un cœur. Mais ces organes sont absents dans notre société, qui est déjà une société de gueules cassées¹⁹, une société de sourds, de boiteux, d'aveugles, de malades d'hommes sans visage. Les aveugles conduisent les aveugles. Nous basculons dans le précipice. Ceux qui peuvent lire et comprendre y tombent eux aussi, ne vous y trompez pas. Le message n'est pas pour nous. Il est perdu. Il est déjà trop tard. Les murs des prisons vont être abattus mais les prisonniers aussi. Nous sommes tous des détenus dans la même prison. Nous allons tous sauter ensemble. Hourra !

Trop tard Klakusch ! Trop tard pour prêter attention à vos paroles monstrueuses.

« ARRÊTEZ LE MONDE DES HUMAINS ET ATTAQUEZ LE PROBLÈME SOUS UN AUTRE ANGLE ! »

À qui adressiez-vous ces paroles ? Pas à nous. Nous sommes sourds. Nous allons sauter comme les porcs de Gerasène. Sans nous arrêter. Hourra !

J'ai réfléchi sur *L'Affaire Maurizius* plus je crois que sur aucun autre livre que j'ai lu, sauf peut-être *William Blake's Circle of Destiny*²⁰. Je l'ai oublié pendant quelque temps puis il est revenu de façon insidieuse et insistante. J'en parle à tous ceux qui semblent avoir une oreille attentive. D'après le visage de mes auditeurs, je vois qu'il ne peut absolument pas avoir la même signification pour eux que pour moi. C'est un de ces livres qui semblent avoir été écrits expressément pour celui qui est en train de le lire. Rien ne peut en expliquer la séduction. Ce n'est pas le plus grand livre que j'ai lu ni le mieux écrit. Son thème n'est pas non plus le plus élevé. C'est une œuvre de propagande à propos de laquelle un homme comme moi est particulièrement sourcilieux. Il me hante, comme le Sphinx hantait les hommes d'autrefois. Car il contient un secret sous forme d'énigme. Il reste mystérieux parce que,

en dépit de toutes les explications, celles de l'auteur et celles des commentateurs, rien n'est vraiment expliqué. Est-ce parce qu'il est consacré à la justice, dont nous ne savons à peu près rien ? Est-ce parce que la description de la justice humaine éveille en nous l'idée d'une justice divine ? Pourquoi un chevalier errant comme Etzel se transforme-t-il plus tard en véritable monstre ? Cela signifie-t-il que l'homme ouvertement préoccupé par la justice est lui-même le plus injuste des hommes ? Est-ce l'affaire de l'homme de rendre la justice sur la terre ? Et, s'il n'essaie pas de le faire, ne se dérobe-t-il pas à l'un de ses devoirs envers ses compagnons ou ne les incite-t-il pas à adopter une attitude plus élevée ? Klakusch se conduit d'une façon si terriblement juste d'après lui – en tout cas c'est ce que je ressens – et pourtant ce n'est qu'un personnage secondaire, fortuit, presque ridicule. Sans Klakusch, Maurizius la victime n'aurait rien ni personne pour le soutenir. Klakusch doit se tuer pour convaincre Maurizius de la vérité de ses affirmations. Le monde « n'empoignera jamais le problème sous un autre angle ». Au niveau du monde tout problème est insurmontable ; les angles d'approche sont toujours d'en dessous, à partir d'hommes submergés. La mort de Klakusch ne sert apparemment à rien. (Sauf à toucher des hommes comme moi.) Ceux qui ont le pouvoir d'ouvrir les portes les maintiendront fermées jusqu'au Jugement dernier. Ils entraîneront le monde dans leur chute plutôt que de changer d'attitude.

J'ai signalé plus tôt le fait que l'auteur avait insisté sur le lien qui existe dans l'esprit d'Etzel entre le prisonnier Maurizius et la mère dont il a été privé. J'y reviens à nouveau. Libérer la mère ! Pour moi, cela n'a qu'une signification : libérer son propre pouvoir d'amour. Sauver Maurizius ne signifie rien en réalité. Etzel ne l'a jamais connu. Pour lui, comme pour son père avant lui, ce n'est qu'une « affaire ». C'est l'excuse dont a besoin Etzel pour se venger du père. Pourquoi entre-t-il dans une telle fureur quand il apprend qu'on a libéré Maurizius ? (La libération signifie seulement qu'il a été « pardonné ».) Si la liberté avait été sa seule préoccupation, comme ce serait le cas si on agissait à partir de motivations humaines ordinaires, il aurait été heureux, même en restant insatisfait à cause des actes ou des mobiles de son père. Pourtant ce n'est pas Maurizius qui le préoccupe mais bien cette chose abstraite, la justice. *Est-ce cela cependant ?* Est-ce la justice qu'il veut dans sa totalité, ou est-ce ce frère jumeau de la justice qu'il a perdu – l'amour ? C'est lui, Etzel, qui a été trompé, pas Maurizius.

C'est dans le second volet de la trilogie, *Dr Kerkhoven*, que nous

percevons avec horreur à quel point l'amour d'Etzel est devenu déformé. Ici commence l'énigme d'une autre affaire triangulaire, dans laquelle Etzel se comporte exactement comme le Maurizius qu'il essaie de secourir. Je veux dire, pour reprendre les propres termes de Wassermann lorsqu'il parle de Maurizius, qu'« il n'est pas suffisamment homme pour abandonner quelque chose ». « La renonciation, dit Wassermann, exige une reconnaissance claire, et des personnages inexpérimentés (comme Maurizius) ont rarement conscience de leur situation ou de leurs impulsions profondes ; ils préfèrent se débattre dans l'incertitude. »

Cependant la différence entre les deux affaires, c'est que Maurizius n'était qu'un homme « faible ». Etzel est tout à fait méchant. Il ne s'est pas seulement trahi lui-même, il trahit son sauveur, le Dr Kerkhoven. À cet égard, il est intéressant de noter que la femme du triangle, Marie, l'épouse de Kerkhoven, est un peu plus âgée qu'Etzel. Se peut-il que, dans son cerveau perturbé, elle ait remplacé la mère dont on lui a refusé l'amour ? Sa passion pour Marie est incontrôlable. Elle a quelque chose de désespéré, quelque chose de presque féroce. Etzel, comme Maurizius, doit être pris en pitié et non condamné. Nous savons qu'il ne peut pas déshonorer l'homme qu'il révère, le Dr Kerkhoven. Il y est poussé par des forces qui le dépassent. Mais nous sentons qu'il est coupable et nous ne sommes pas enclins à ressentir la même chose envers Maurizius. Les actes d'Etzel sont des profanations. Il nous fait reculer d'horreur et d'épouvante. À cause de lui, même la grande et sainte figure de Kerkhoven a des envies de meurtre. Et nous l'applaudissons. Nous savons que son désir de voir Etzel mort est justifié.

La mère ! On doit se rappeler que son image a été complètement effacée de l'esprit d'Etzel. « Il ne garde aucun portrait d'elle, même pas dans sa mémoire, car elle a disparu de sa vie depuis si longtemps et, pour une raison qu'il ne peut comprendre, son souvenir lui-même s'est évanoui, même les marques extérieures, les photos, les portraits. » Wassermann s'attarde souvent sur les antagonismes à l'intérieur du foyer, comme pour insister sur la source des troubles à venir. Parlant d'un des camarades d'Etzel dont la famille est déchirée, il remarque : « L'attitude révolutionnaire d'un garçon prend souvent ses racines dans une famille tumultueuse. Dans de nombreuses maisons bourgeoises, l'affection était morte depuis des générations. Un cœur a rarement besoin d'être doué pour qu'une faim non satisfaite d'affection se transforme en soif de vengeance. » Et plus tard, quand le professeur Camille Raff tente d'analyser l'étrange comportement d'Etzel, quand il réfléchit à la

signification de cette question que lui a posée Etzel – « Existe-t-il des devoirs contradictoires ou n’y a-t-il qu’un seul devoir ? » –, il dit ceci : « Un garçon de seize ans doit décider librement, il doit avancer dans l’illusion de l’infinité. S’il est obligé d’abandonner la liberté du rêve pour rechercher les chemins de l’utilité et du but, il commence inévitablement à souffrir parce qu’il ressent et comprend très vite qu’il est obligé d’abandonner une heureuse confusion et la joie de l’abondance sans fin que la vie ne compensera jamais. » Et encore plus tard, quand Herr von Andergast cherche le directeur afin de lui parler d’Etzel, nous avons un aperçu des troubles profonds qui agitent l’âme du garçon. « On a toujours l’impression qu’Etzel suit distraitement les chemins normaux et qu’il saisit chaque occasion qui lui est offerte pour s’éclipser et parvenir à un accord secret qui lui est propre. Quand il revient, il a l’air d’avoir volé quelque chose et de cacher rapidement et adroitement son butin. Effectivement, il s’agit de vol, les expériences qu’il recherche et qu’on ne peut examiner, les mots et les pensées qu’il accumule, les images avec lesquelles il remplit son insatiable imagination. Il trouve des complices partout, chaque porte s’ouvre dans le monde et toute connaissance nouvelle souille cette âme immaculée. » « Ce garçon a un esprit agité, remarque le docteur. Il ne croira que ce qui peut être prouvé aussi clairement que la lumière du jour... Dieu lui-même passerait un mauvais quart d’heure avec lui. »

Ici commence un saint ou un démon. Manifestement, Etzel a du caractère. On est tenté de dire qu’un esprit aussi inquiet a tout ce qu’il faut pour devenir un artiste. Et, même si Dieu peut avoir des difficultés avec lui, Etzel n’est-il pas précisément le genre d’âme que Dieu aime vaincre ? N’est-il pas vrai que nous ne pouvons attendre de grandes choses que des esprits tourmentés et inquiets ? Dans le deuxième volume, quand nous observons l’influence salutaire du Dr Kerkhoven sur le jeune garçon, nous commençons à concevoir de grands espoirs. Mais, hélas, ils se dissipent très vite. Même un extraordinaire médecin comme Kerkhoven est impuissant. Sans Marie, peut-être aurait-il fait des progrès. Mais Marie est précisément l’incarnation d’une tentation contre laquelle Etzel est incapable de lutter. Marie, qui se languit à cause du manque d’affection, remplace cette source d’amour perdue qu’Etzel recherche dans la mère. Pour lui, Marie devient l’affection elle-même. Et lui, qui ne se préoccupe plus de son « devoir », se laisse couler dans l’océan de son affection.

À la lecture de ce volume, l’image que nous gardons de la vie d’Etzel après

son départ de la maison paternelle est comme la coupe transversale d'une société civilisée. *Quelle Allemagne !* se murmure-t-on. Quel nœud de vipères ! Tout n'est que corruption, doute, désenchantement, crime. Nous avons sous les yeux le sol d'où jailliront les schizophrènes de l'avenir, les *Steppenwolf*²¹ de demain. *Quelle Allemagne !* Mais nous ne parlons que de l'Allemagne. Qu'en est-il de la France ? De l'Italie, de l'Espagne, de la Hongrie, de la Pologne, de la Roumanie ? Et de l'Angleterre ? Qu'en est-il de nos États-Unis d'Amérique ? Est-il nécessaire de décrire à nouveau leurs charniers pourrissants ? Pensez à la jeunesse que décrit Céline dans *Mort à crédit*. Un cannibale pouvait-il mener une vie plus horrible et plus désespérée que la jeunesse de Ferdinand dans le jardin de la culture qu'est la France ? Si vous voulez une image de la perversion et de l'hypocrisie, de la stupidité et de l'insensibilité monstrueuses, voyez le *Enemies of Promise* de Cyril Connolly. Quel homme, s'il n'est pas en acier, pourrait survivre à ce genre particulier de formation qu'on appelle l'éducation dans les écoles anglaises ? Je pense immédiatement à un autre Anglais qui décrit un autre genre de vie tout aussi amère, futile et méprisable, mais typique de nos sociétés civilisées : *Dans la dèche à Paris et à Londres*²² de George Orwell. Et de là à Arthur Koestler, il n'y a qu'un pas. Dans les œuvres d'Arthur Koestler, l'Europe tout entière est mise en accusation et déclarée coupable. Nous rencontrons partout des hommes qui trempent leurs mains dans le sang. Partout, la chasse à l'homme. Partout, accusateurs et accusés. Le thème qui domine dans les livres de Koestler, ce n'est pas l'injustice mais l'intolérance. Elle est accompagnée d'un manque total de dignité humaine et de la trahison de tous les principes. Les héros gisent dans la boue et ils sont piétinés : *La Lie de la terre*²³. Des objets de pitié ou de mépris. On les ignore, on les laisse dépérir ou pourrir. Et que trouvons-nous en Russie, où depuis plus de vingt ans a lieu la grande expérience sociale ? Est-ce le refuge ultime de l'espoir pour l'homme blanc en Europe ? Lisez *Le Zéro et l'infini* de Koestler. Ce procès, qui rappelle d'autres procès célèbres de l'histoire de l'Europe, est à faire vomir. Est-ce exagéré ? Rien ne peut être exagéré par les temps qui courent. Aucune infamie, aucun crime, rien, aussi infâme et aussi dégradant soit-il, n'est trop bas pour les membres actuels de notre monde civilisé. L'inquisition est à nouveau là ; ses bûchers brûlent aujourd'hui, tantôt en Allemagne, tantôt en Russie, tantôt en Italie, tantôt en Espagne, tantôt en France. Les longs cauchemars de Kafka n'étaient qu'une préparation aux horreurs véritables que nous devons connaître sur une plus grande échelle. En Inde, presque

tous les responsables intelligents et capables sont en prison ou en exil. En Grèce, en Belgique, en Pologne les gens ont été trahis par ceux-là mêmes qui devaient les délivrer de leurs oppresseurs. Pas étonnant que nous ayons en Angleterre un homme comme Alex Comfort qui hurle à s'en briser la voix (et jusqu'ici personne n'a réussi à le faire taire) que « la société est l'ennemi », *cette* société, cette société dite civilisée.

Des années avant l'explosion actuelle, l'homme qu'on condamne aujourd'hui comme un « collaborateur », l'homme qui est pour cette génération ce que Romain Rolland fut pour la précédente, l'homme de vérité et l'adorateur du bon et du beau, Jean Giono, éleva la voix de la même façon. Dans *Refus d'obéissance*, nous avons la révolte poignante d'un homme de courage qui s'est rendu compte que le sacrifice consenti lors de la dernière guerre fut vain. Là où Comfort emploie le mot Société, Giono dit État capitaliste. Aujourd'hui, nous voyons que l'État capitaliste n'est pas le seul coupable, mais toute forme de gouvernement actuellement en pratique dans le monde civilisé. Aussi, dans Giono, il faut lire Société. Voici comment il débute son récit déchirant :

« Je ne peux pas oublier la guerre. Je le voudrais. Je passe des fois deux jours ou trois sans y penser et, brusquement, je la revois, je la sens, je l'entends, je la subis encore. Et j'ai peur...

» Je n'ai pas honte de moi. En 1913, j'ai refusé d'entrer dans la société de préparation militaire qui groupait tous mes camarades. En 1915, je suis parti sans croire à *la patrie*. J'ai eu tort. Non pas de ne pas croire : de partir.

» Je suis sûr de n'avoir tué personne. J'ai fait toutes les attaques sans fusil ou bien avec un fusil inutilisable. (Tous les survivants de la guerre savent combien il était facile avec un peu de terre et d'urine de rendre un Lebel pareil à un bâton.) Je n'ai pas honte mais, à bien considérer ce que je faisais, c'était une lâcheté. J'avais l'air d'accepter. Je n'avais pas le courage de dire : "Je ne pars pas à l'attaque." Je n'ai pas eu le courage de désertir. Je n'ai qu'une seule excuse : c'est que j'étais jeune. Je ne suis pas un lâche. J'ai été trompé par ma jeunesse et j'ai également été trompé par ceux qui savaient que j'étais jeune...

» La guerre n'est pas une catastrophe, c'est un moyen de gouvernement. L'État capitaliste ne connaît pas les hommes qui cherchent ce que nous appelons le bonheur, les hommes dont le propre est d'être ce qu'ils sont, les hommes en chair et en os ; il ne connaît qu'une matière première pour

produire du capital. Pour produire du capital il a, à certains moments, besoin de la guerre...

» Dans l'État capitaliste, ceux qui jouissent ne jouissent que de sang et d'or. Ce qu'il fait dire par ses lois, ses professeurs, ses poètes accrédités, c'est qu'il a le devoir de sacrifier. Il faut que moi, toi et les autres, nous nous sacrifions. À qui ? L'État capitaliste nous cache gentiment le chemin de l'abattoir : vous vous sacrifiez à la patrie (on n'ose déjà plus guère le dire) mais enfin, à votre prochain, à vos enfants, aux générations futures. Et ainsi de suite, de génération en génération. Qui donc mange les fruits de ce sacrifice à la fin ?

» Je parle objectivement. Voilà un être organisé qui fonctionne. Il s'appelle État capitaliste comme il s'appellerait chien, chat ou chenille bifide. Il est là étalé sur ma table, ventre ouvert. Je vois fonctionner son organisme. Dans cet être organisé, si j'enlève la guerre, je le désorganise si violemment que je le rends impropre à la vie, à sa vie, comme si j'enlevais le cœur du chien, comme si je sectionnais le 27^e centre moteur de la chenille.

» Continuons à être objectifs. À quoi sert mon sacrifice ? À rien ! (J'entends ! Ne criez pas si fort dans l'ombre. Ne montrez pas vos gueules épouvantables de massacrés de l'usine. Ne parlez pas, vous qui me dites que votre atelier a fermé et qu'il n'y a pas de pain à la maison. Ne hurlez pas contre les grilles du château où l'on danse ; j'entends !) Mon sacrifice ne sert à rien qu'à faire vivre l'État capitaliste. Cet État capitaliste mérite-t-il mon sacrifice ? Est-il doux, patient, aimable, humain, honnête ? Est-il à la recherche du bonheur pour tous ? Est-il emporté par son mouvement sidéral vers la bonté et la beauté et ne porte-t-il la guerre en lui que comme la terre emporte son foyer central ? Je ne pose pas les questions pour y répondre moi-même. Je les pose pour que chacun y réponde en soi-même²⁴. »

C'est le ton et l'esprit de Giono polémiste et propagandiste. C'est le genre d'homme que, de nos jours, on considère comme un traître. Il existe un autre Giono, encore plus grand, celui qui écrivit *Le Chant du monde* et *Que ma joie demeure*. C'est le Giono qui aime la vie, qui recherche « les beautés de la terre », qui se réjouit de toutes les créatures de la nature, des plus basses aux plus élevées, l'homme qui aime les enfants, l'homme de la terre, l'homme qui inspira tous ceux qui l'ont rencontré. Et un tel homme serait un traître aujourd'hui ? Je refuse de le croire. Je dis que quelque chose ne va pas dans une société qui, parce qu'elle est en désaccord avec les conceptions d'un

homme, peut l'accuser d'être un ennemi. Giono n'est pas un traître. C'est la société qui l'est. La société est traître à ses beaux principes, ses principes creux. La société est toujours en quête de victimes – et elle les trouve parmi les plus grands esprits.

Mais c'est une société pour vous. Une société coupable en proie à la peur. Toujours en train de craindre une invasion et tendant un doigt accusateur. Chaque homme est coupable – depuis sa naissance. Si jamais il y a eu un temps de la culpabilité, c'est bien celui-ci. Culpabilité et hystérie. Et à la base de tout, comme un dragon du mal, il y a la peur.

Mais revenons-en à *L'Affaire Maurizius*... Remarquez comme tous les personnages se sentent coupables. Même Maurizius, l'innocent. En particulier Maurizius devrais-je dire. N'est-ce pas lui qui déclare : « L'homme est séparé de l'homme par la culpabilité. » Tous, Elli, la femme, Anna Jahn, sa sœur, le père de Maurizius, le baron von Andergast, Waremme-Warschauer – tous sont mis au supplice par la culpabilité.

L'innocent ! Arrêtons-nous sur lui pendant un moment, sur la nature particulière de sa situation, vue par la loi, par la société elle-même. Maurizius doit accoucher de mots lourds de sens à ce sujet. Écoutons ce qu'il dit, quand Herr von Andergast, ce modèle de justice, lui rend visite dans sa cellule et lui débite les banalités que tous les hommes de loi du monde civilisé répètent si souvent sans même y penser.

Herr von Andergast vient de dire : « Tout homme est considéré comme innocent tant que sa culpabilité n'a pas été établie de façon indiscutable. »

Et voici ce que lui répond Maurizius : « C'est ce qui est écrit. On ne peut le nier. Tant de choses sont écrites. Mais pourriez-vous soutenir qu'on le met en pratique ? Où ? Quand ? Envers qui ?... comme je l'ai dit, je ne parle pas de mon cas personnel... Je ne connais pas que ma seule expérience, j'en connais un millier. J'ai entendu parler d'un millier de juges, j'en ai vu un millier avant moi et j'ai pu observer le travail d'un millier d'autres et c'est toujours la même chose. Dès le début, il est l'ennemi. Pour lui, l'acte a été commis, il considère ce qu'il y a de plus bas dans l'être humain. L'accusateur est son Dieu, l'accusé sa victime, le châtiment son but. Si l'on en arrive à se présenter devant un juge, on est bon... Juge ! Autrefois cela avait une signification élevée. La plus élevée de la société humaine. Des gens m'ont dit qu'à chaque procès ils avaient la même sensation horrible dans leurs

testicules que lorsqu'on se retrouve brusquement au bord d'un gouffre. Tout contre-interrogatoire repose sur l'emploi d'avantages tactiques que l'on obtient aussi malhonnêtement que les subterfuges d'une victime aux abois... Comment peut-on obtenir la protection que la loi exige ? La loi n'est qu'un prétexte pour les organisations cruelles créées en son nom, et comment peut-on s'attendre à ce qu'on courbe la tête devant un juge qui transforme un être humain coupable en animal maltraité ?... Tout en revient au fait que ceux qui vivent au paradis n'ont aucune idée de l'enfer, même si quelqu'un leur en parle pendant des jours. Là, toute imagination est impuissante. Seul celui qui s'y trouve peut le comprendre. »

Puis, après quelques remarques de von Andergast sur l'imperfection des institutions humaines et sur l'impossibilité de détruire tout l'édifice, Maurizius est poussé à répéter mot pour mot des passages du réquisitoire d'Andergast lui-même. C'est le portrait d'un criminel par le criminel en personne. Pas le criminel Maurizius, mais le criminel von Andergast. Voici comment von Andergast médite sur les paroles qu'il a prononcées dix-huit ans plus tôt :

« La répétition presque mot pour mot d'un discours prononcé une demi-génération auparavant le remplit d'étonnement ; mais ce qu'il y avait de curieux c'était que rien ne lui semblait familier ou connu, à lui l'auteur, et pourtant il pouvait juger avec assez de certitude que Maurizius ne l'avait ni changé ni déformé ; cela lui apparaissait plutôt comme quelque chose d'étrange, de désagréable, de dégoûtant, d'exagéré, de verbeux et de rhétorique, avec des oppositions forcées. Tandis qu'il baissait les yeux vers le condamné recroquevillé, son aversion pour sa propre éloquence, qu'il venait d'entendre dans la bouche de cet homme, se transforma en dégoût physique, et finalement il dut lutter contre une envie de vomir ; il serra violemment les dents. On aurait dit que ses paroles rampaient sur les murs comme des vers, visqueux, décolorés, détestables, horribles. Si toute réalisation était si éphémère, si temporaire, si douteuse, comment pouvait-on supporter d'être mis à l'épreuve ? Si une vérité que l'on aurait défendue devant Dieu et les hommes pouvait après quelque temps devenir une bouffonnerie, qu'en était-il de la "vérité" en général ? Ou était-ce seulement que quelque chose avait dé péri en lui, que la structure de son moi s'était effondrée ? »

Et maintenant, Maurizius parle, il évoque sa jeunesse romantique. Il vient juste de raconter à Andergast l'amour absolu qu'il a éprouvé pour une prostituée à l'âge de seize ans, et le dénouement tragique de cet épisode dans

sa vie. « Peut-être qu'on ne se remet jamais d'une telle chose », dit-il. À cette époque, tout ce qui était égotiste restait rare et celui qui ne rompait pas définitivement avec ce qui l'entourait, avec la tradition, était lentement submergé et rejeté, et il devait s'accommoder de sa mélancolie. Comme il le dit, on peut être très « romantique » et avoir très peu de conscience.

Puis suit le discours le plus significatif.

« Je me souviens que, à dix-neuf ans, je suis rentré chez moi après une représentation de *Tristan* comme une personne heureuse, venant de naître, et j'ai volé vingt marks dans le tiroir du bureau de mon père. Ces deux choses étaient compatibles. Et elles le sont toujours. Jurer à une fille de façon sacrée qu'on veut l'épouser et juste après l'abandonner à son destin de façon méprisable, puis en pleine exaltation lire et assimiler la vie et l'œuvre de Bouddha. Voler son argent à un pauvre tailleur et rester sous le charme devant une madone de Raphaël. On pouvait être profondément bouleversé en voyant au théâtre *Les Tisserands* de Hauptmann et lire avec satisfaction qu'on avait tiré sur les grévistes de la Ruhr. À la fois. Les deux étaient toujours possibles... Vous avez un autre portrait. Un autoportrait. Le trouvez-vous plus flatteur que le vôtre ? La seule chose qui rachète tout, c'est l'existence des deux possibilités à chaque fois. Le vôtre est cruellement implacable parce qu'il n'en admet qu'une. »

Cependant, c'est chez Waremme-Warschauer que cette dualité s'épanouit vraiment. « Tout ce qu'on a dit de lui était aussi juste que l'aurait été l'opposé. » Parlant douze langues, poète, philosophe, philologue et homme politique, c'est aussi un joueur, un Don Juan, un débauché, un parjure et un renégat. Le chancre qui se trouve au cœur même de la société fleurit en lui de façon luxuriante. C'est le personnage le plus doué et le plus cultivé du livre et, en tant que tel, c'est une véritable fleur du mal. Dans l'un des interminables monologues qu'il tient en présence d'Etzel, il cite une fois un dicton oriental qui, me semble-t-il, s'applique parfaitement bien à lui. « Si un homme est séparé de son âme et du désir de son âme, il ne reste pas immobile sur la route, mais il accélère ses errances. » En pensant à sa jeunesse, Waremme dit à Etzel : « Je pouvais prendre les gens d'assaut, je pouvais soulever leur enthousiasme indéfiniment, je pouvais... Que ne pouvais-je pas ?... Je pouvais leur rendre leur âme... Pour moi, la communication était ma seconde nature, ma vraie nature comme les battements de mon cœur : là où je pouvais communiquer, je m'identifiais déjà ; c'était la forme la plus sublime d'amour envers les hommes et les femmes, un siège inlassable pour

faire sortir les gens d’eux-mêmes, pour les libérer de toutes les barrières et de toutes les réserves. Je n’en avais aucune, ni barrière ni réserve, c’était seulement... »

Au cours d’un de ces monologues, il établit un portrait très contrasté de l’Europe et de l’Amérique. Waremme avait passé quelque douze années dans nos grandes villes américaines, y compris Chicago. Il avait essayé de rompre avec l’Europe. Mais comme il le dit si justement : « Tourner le dos à l’Europe ne veut pas dire encore qu’on soit capable de vivre sans elle. » Ce n’est qu’après y avoir renoncé qu’une personne comme lui pouvait comprendre ce que l’Europe signifiait exactement. « L’Europe n’était pas seulement la somme des liens de son existence individuelle, amitiés et amours, haines et malheurs, succès et déceptions ; c’était, vénérable et intangible, l’existence d’une unité vieille de deux mille ans, Périclès et Nostradamus, Archimède et Gauss, Calderón et Dürer, Phidias et Mozart, Pétrarque et Napoléon, Galilée et Nietzsche, une immense armée de génies et une armée également immense de démons. Toute cette lumière plongée dans les ténèbres et qui continue de briller, un marécage sordide produisant un vaisseau d’or, les catastrophes et les inspirations, les révolutions et les périodes de ténèbres, les morales et les modes, tout ce grand courant commun avec ses chaînes, ses estrades, ses sommets, ne faisant qu’un seul esprit. Telle était l’Europe, son Europe. »

Ainsi Waremme part pour l’Amérique, une sorte de Colomb numéro deux, pour proclamer l’esprit de l’Europe. Et que se passe-t-il ? « Après quelques semaines, raconte-t-il, je me retrouvai entièrement sans ressources. Cela ne m’inquiéta pas outre mesure. Personne ne peut mourir de faim là-bas. Le pays tout entier est, si l’on peut dire, une énorme organisation contre la faim. Les œuvres de charité sont si gigantesques que les mendiants sont aussi rares que les rois. Et ils ont la démocratie. *Ce qu’il y a entre vivre et ne pas mourir de faim est une autre affaire*²⁵. Imaginez un immense hôpital, pourvu de tout le confort moderne, rempli de malades incurables, dont aucun ne meurt jamais, et vous aurez ce qu’il y a “entre”. *La mort porterait tort à la réputation de l’établissement*²⁶...

» Tout est si grand, si insupportablement immense que les individus n’ont presque plus de nom, et rien, rien ne distingue plus les choses séparées. Des numéros aux rues, pourquoi pas aux personnes, peut-être en fonction du nombre de dollars qu’ils gagnent avec le sang du bétail, avec l’âme du monde ? » Puis Halsted Street, la plus longue rue du monde – *la nouvelle route pour le Golgotha*. Puis les Noirs.

Il continue et parle de son incapacité à communiquer quelque chose de l'esprit aux Américains avec lesquels il entre en contact. « Non, médite-t-il, ils n'aiment pas l'esprit ; ils aiment la chose, l'objet, ils aiment le spectacle, le panégyrique, un fait, mais pour eux l'esprit est un mystère insondable. Ils ont une chose à la place, le sourire. J'ai dû apprendre à sourire. » Et il va d'une ville à l'autre. « Jack vous repasse à John, John à Bill, et quand Bill se rend compte que vous ne valez plus rien, il vous laisse sur un tas d'ordures – de façon très amicale évidemment. Souriez ! »

Puis, Chicago... Les trente mille canaris qu'on vient de déballer et qui chantent par trente mille gorges minuscules... étouffant le bruit des grues et des voitures, les hurlement des locomotives et des gens. Il reste là sans savoir s'il doit rire ou pleurer. « C'est tellement fou, sacré, tellement féérique. » Puis les parcs à bestiaux devant les abattoirs... « L'odeur douceâtre du sang s'élève des halls et des entrepôts immenses, un nuage de sang flotte en permanence sur la ville : les vêtements des gens sentent le sang, leur lit, leurs églises, leur chambre, leur nourriture, leur vin, leurs baisers. Joshua Cooper. Et Joshua couvert de sang, passant par les baguettes. » Waremmme parle maintenant avec une passion non contenue. « Des bêtes ? Pourquoi, chaque bête a une âme de quaker si on la compare à leurs... personnages venus des enfers, les bêtes à deux jambes des faubourgs. Nous n'en avons pas de cette espèce dans ce pays ; ici, le plus dépravé reste quelqu'un qu'une mère a porté... »

Un rayon de lumière brille enfin dans cette longue tirade. Il vient du « rayonnant visage d'anniversaire » de Hamilton La Due. Dans la personne de La Due, Waremmme commence à percevoir l'Américain potentiel, le vrai démocrate qu'a chanté Whitman. « J'ai vu un être humain qui, malgré son apparence extérieure banale, représente une unité, le cristal formé à partir d'un matériau brut. Il y avait sans doute d'innombrables personnes comme lui, et plus je regardais dans ce fantastique complexe, plus je devenais convaincu qu'il était vraiment un parmi de très nombreux autres que j'avais rencontrés accidentellement. Cela ébranla profondément mon orgueil d'Européen... » Il continue en disant que La Due « n'avait aucun message, que ce n'était pas un évangéliste, qu'il faisait preuve d'une simple bienveillance enfantine, rien d'autre ». Il ne pensait certainement pas aux choses. « Il acceptait tout comme c'était, l'effrayant et l'agréable... » Puis, dans un grand mouvement d'éloquence, Waremmme résume la signification de ce La Due. « Dans cette nation immense, avec ses villes immenses, ses

montagnes, ses torrents et ses plaines immenses, ses richesses et ses pauvretés immenses, ses usines immenses et sa peur immense de la révolution et de l'anarchie, là, au milieu de tout ça, nous trouvons l'inoffensif petit La Due... comment dire, comme une nouvelle espèce d'être humain. Je ne cessais de m'étonner. Grâce à lui, j'ai appris à comprendre que l'ensemble n'est qu'une masse sans levain... » Il est assez curieux de voir que l'homme, qui est représenté comme l'incarnation du diable, soit capable de reconnaître le caractère exemplaire d'un personnage comme La Due. Est-ce parce qu'il est tout à fait discret, ce La Due, un homme simple sans aucune prétention d'aucune sorte, inconscient de sa propre bonté ? Pour Etzel aussi, il y a un homme qu'il révère et à qui il va finalement rendre visite : Melchior Ghisels, l'écrivain. En fait, ce Ghisels est presque devenu un dieu dans l'esprit d'Etzel. Mais ce dieu, après des contacts plus étroits, se révèle n'être que trop humain. C'est un dieu qui s'est épuisé par les sacrifices. Quand Etzel le trouve, il est prostré sur un divan, un homme si usé qu'il n'est plus capable de répondre correctement à la question brûlante – « Alors qu'est-ce que la justice si je peux y voir clair, moi, moi, Etzel Andergast ? » Et Ghisels, qui ressemble à un homme crucifié, ne peut que dire : « Je n'ai rien d'autre à répondre que : pardonnez-moi, mais je suis un homme bien faible. » Quand Etzel quitte Ghisels, il se souvient d'une belle phrase qui autrefois avait signifié tant de choses pour lui et, dit l'auteur, Etzel comprit au plus profond de lui-même que « les dix mille anges sur le pétale de rose étaient une métaphore, un poème, un mystérieux et magnifique symbole, rien de plus, oh, rien de plus que ça ».

J'aimerais m'arrêter un peu sur certains points de cet entretien. Tout d'abord Ghisels semble être le porte-parole de l'auteur. Les vies des deux hommes ont des ressemblances qu'on ne peut ignorer. Wassermann était accablé par les demandes insatiables de ses lecteurs. Les gens croyaient que c'était plus qu'un écrivain ; ses livres contenaient une promesse absente du monde des théoriciens politiques et sociaux. Dans cette conversation avec Etzel, Wassermann se sert de Ghisels pour broser son propre tableau prophétique de la société européenne et de la crise qu'elle affronte. C'est comme s'il avait fait sortir le petit Etzel, sa création tourmentée, des pages du livre pour le sonder dans son bureau. Comme si Etzel se tenait devant lui, donnant des coups de poing sur son bureau et criant : « J'exige une réponse ! C'est vous qui m'avez mis dans cette situation impossible, maintenant aidez-moi à m'en sortir ! » C'est comme si Wassermann était mécontent de son

habileté à manier le langage, de ses capacités d'invention, comme s'il était fatigué de ces éternels problèmes humains auxquels on ne peut jamais répondre directement avec l'art ; comme s'il se mettait au défi de faire un dernier effort suprême, l'effort divin d'un homme au-dessus de toute considération personnelle, qui sait qu'à un niveau humain il n'y a aucune solution à de tels problèmes. Avec *L'Affaire Maurizius*, Wassermann approche de la fin de sa vie. Il semble avoir rassemblé toutes ses forces pour cette dernière œuvre. Dans le dernier volume de la trilogie son apparition ne fait aucun doute. Comme Hertzog, le romancier usé, il sonde lui aussi un personnage qu'il a longtemps révé. Le docteur Kerkhoven est un être exalté ; il est supérieur à l'auteur lui-même. C'est comme le Créateur affronté à sa propre création et qui est vaincu, justement vaincu. Kerkhoven est le symbole de celui qui guérit. Il est significatif que l'artiste ait dû élever à la plus haute position ce personnage dont le monde a le plus grand besoin à ce moment. S'il semble que Ghisels fasse faux bond à Etzel au moment crucial, nous devons nous rappeler qu'il est jugé par un garçon de seize ans dont l'expérience de la vie ne lui permet pas de comprendre les limites de l'artiste. Il me semble que nous devons aussi nous rappeler que Wassermann se condamnait sans doute lui-même et à travers lui tous les artistes de notre époque. Si l'on considère Ghisels ainsi, les paroles de l'auteur sont lourdes de sens : « Voici ce qu'il (Etzel) pense avoir découvert dans les écrits : *que l'on doit faire un pas de plus.* » Quand vous vous enfoncez dans la trilogie, cette phrase vous hante et vous obsède. C'est elle qui décrit la qualité essentielle de ce personnage monumental qu'est Kerkhoven. Il recommence toujours, il ose dépasser les limites – *ses propres limites*.

Maintenant, nous pouvons peut-être reconsidérer les paroles de Ghisels avec une plus grande clarté. Voici comment il s'adresse à Etzel : « Je connais fort bien ce qui vous amène vers moi, malheureusement. C'est une crise qui ne consiste pas seulement à faire des ronds inoffensifs dans l'eau. Il y a quelques années, on pouvait encore se consoler en se disant qu'il s'agissait de tel ou tel cas isolé, on pouvait s'y adapter – on a l'habitude des exemples isolés – mais aujourd'hui ce qui nous menace c'est l'effondrement de tout l'édifice que nous avons construit pendant deux mille ans. Profondément enraciné dans les êtres les plus sensibles, il existe un désir malsain de tout détruire. Si on ne peut l'arrêter – et j'ai peur qu'il soit déjà trop tard –, cela nous conduira au terme des cinquante prochaines années à une catastrophe effrayante, bien pire que toutes les guerres et toutes les révolutions qui ont eu

lieu jusqu'à présent. C'est curieux, les troubles viennent souvent de ceux qui vivent dans l'illusion d'avoir été appelés pour sauver ce qu'on nomme nos possessions les plus sacrées. »

Etzel écoute attentivement, mais comme un boxeur qui attend une occasion favorable. Il veut entendre parler de justice. « Il me semble que la justice c'est le cœur battant du monde. Est-ce ainsi ? » demande-t-il. Alors Ghisels lui répond.

« C'est ainsi, mon ami. À l'origine, la justice et l'amour étaient comme frère et sœur. Dans notre civilisation, ils ne sont même plus parents. On peut avancer beaucoup d'explications sans rien expliquer. Nous n'avons plus de peuple, un peuple formant le corps politique ; ce que nous appelons la démocratie est fondé sur une masse amorphe, et ne peut disposer d'elle-même ni s'élever intelligemment, et elle étouffe tout idéal. Peut-être avons-nous besoin d'un César. Mais d'où viendra-t-il ? Et nous devons craindre le chaos qui l'engendrerait. Dans le meilleur des cas, le mieux qu'on puisse faire c'est de fournir un commentaire pour un tremblement de terre... »

Il poursuit. « J'aimerais seulement vous dire une chose. Pensez-y : cela vous aidera peut-être à faire un pas, car nous ne pouvons avancer que très lentement, pas à pas... Ce n'est pas une voie de salut que j'ai en tête, pas une vérité terrible, mais un conseil, une suggestion utile... Voici ce que je veux dire : le bien et le mal ne sont pas déterminés par les relations d'une personne avec une autre, mais entièrement par les relations d'un homme avec lui-même. Vous comprenez ? »

Etzel hoche la tête. Il comprend, oui, parfaitement. *Mais...* Eh bien, d'une certaine façon, il ne veut pas comprendre. Quelque chose le tracasse, quelque chose qu'il ne comprendra jamais. Si quelqu'un est emprisonné injustement, alors ? Que doit-il faire dans un pareil cas ? Doit-il oublier la personne en question ? Doit-il laisser l'homme à ses souffrances ? Doit-il se dire : pourquoi cela me concerne-t-il ? Comment ses relations avec lui-même peuvent-elles l'aider dans ce cas-là ? Puis il lance à Ghisels la question à laquelle ce dernier ne peut répondre. Quelques instants plus tard, complètement désenchanté, il prend congé de l'homme qu'il adorait autrefois. Il doit continuer – c'est la guerre. Il doit voir l'établissement de la justice, qu'importe ce qui arrive.

Et maintenant, revenons-en au personnage le plus énigmatique du livre :

Anna Jahn, la meurtrière. Tout tourne autour d'elle. Vraiment tout. Elle est le pivot sur lequel repose toute l'action. Elle est comme un miroir immobile. Tous les événements horribles qui se tissent pour former un réseau inextricable, qui finissent par s'enrouler comme autant de cocons et par étouffer tous ceux qui sont impliqués, semblent prendre leur origine dans la simple existence d'Anna Jahn. Elle est comme une Borgia à l'envers. Elle semble ne rien faire sauf inspirer la malchance. Elle est toute apparence. Elle reflète les désirs, les espoirs, les rêves et les illusions de chaque personne avec qui elle entre en contact. Elle est méchante car elle s'est rendue incapable d'agir.

Quel est précisément son crime ? La stupidité. Quand on y pense, on ne peut rien dire de pire sur un personnage comme elle que cela : elle était d'une stupidité abyssale. La scène entre elle et Maurizius quand ce dernier, libéré de prison, la met au jour, est terrible à lire. « Le temps, dit Wassermann, qui recouvre généreusement ou expose cruellement, a une façon souveraine de révéler en définitive ce qui, à cause d'un manque de mesure et de proportion, apparaît à l'œil humain comme un enchevêtrement impossible à démêler des profondeurs mystérieuses. La simplicité originelle du destin, quand les vagues nuages de l'instant passager ont été dissipés. Même la magie du verbe d'un Waremme ne peut modifier cela. Ceux qui imaginent se justifier devant Dieu ou élucider leurs errances en déformant la simplicité du monde pour en faire un magnifique mystère sont les vrais damnés, car ils ne peuvent être sauvés d'eux-mêmes. »

Cependant, malgré le mépris souverain de Wassermann à son égard, nous devons nous tourner vers Waremme pour avoir une dernière image d'elle. Waremme la connaît de fond en comble, il la connaît même mieux que Wassermann, si l'on peut dire une chose aussi absurde. Il la connaît de façon impitoyable, comme le scalpel du chirurgien. Et pourquoi ne la connaîtrait-il pas ? N'a-t-elle pas vécu en lui comme une plaie suppurante ?

C'est au cours de la nuit où Etzel arrache finalement à Waremme la confession qu'il attendait depuis si longtemps que nous avons ce portrait radioscopique d'Anna Jahn. Et avec lui la clef de toute la tragédie. Nous comprenons enfin pourquoi Maurizius a agi comme il l'a fait, pourquoi il était comme prisonnier du destin.

Waremme commence en disant : « Je vais dire quelque chose que personne au monde ne connaît, en dehors de vous et de moi. Au premier abord, cela peut sembler tout à fait ordinaire mais en présence de la personne en

question, c'est très inhabituel. Cela fait de moi l'arbitre ultime. Quand j'ai compris la situation, j'ai eu l'impression qu'un géant m'avait attrapé et qu'il me brisait les reins. C'est-à-dire qu'elle aimait Maurizius. Elle l'aimait tant, de passion furieuse, que son esprit s'assombrit et elle devint une malade incurable. Pour elle, cet amour était la chose la plus profonde ; le saut dans les enfers. Et lui ne le savait pas. Il n'en avait aucune idée. Il l'aimait simplement, le malheureux, mais il la supplia, lui fit la cour, pleurnicha, alors qu'elle s'était déjà mariée. Qu'il ne le sût pas, elle ne pouvait lui pardonner. Qu'elle l'aimât de façon aussi absolue – elle ne le pardonna jamais ni à lui ni à elle. Pour cela il devait subir un châtement. Il ne pouvait rester dans le monde. Qu'elle eût tué sa sœur pour son bien à lui ne devait jamais, en aucune circonstance, jeter un pont entre lui et elle. Elle s'en était fait une loi d'airain et s'y était emmurée. Elle créa la mort de cet homme, son expiation, elle fut son plus cruel persécuteur, et, afin de supporter sa vie et son châtement avec lui, elle se transforma en une furie sans âme. En même temps, elle avait un orgueil bourgeois ainsi qu'une lâcheté bourgeoise qu'on trouve rarement associés à un tel degré chez la même personne... Non, Mohl (Etsel), tu ne peux comprendre un tel caractère et, je devrais ajouter, que le ciel t'en préserve. Une païenne sauvage et une bigote imbécile, pleine d'arrogance et d'une passion autodestructrice ; chaste comme une pierre d'autel et brûlant d'une obscure sensualité mystique comme une forêt primitive ; sévère mais affamée de tendresse ; s'entourant d'innombrables barrières, haïssant quiconque essayait de les abattre, haïssant quiconque les respectait – et tout cela sous une mauvaise étoile. Beaucoup de gens vivent sous une mauvaise étoile. Ils manquent de lumière. Ils désirent leur sombre destin et ils le poursuivent et le défient pendant longtemps jusqu'à ce qu'il s'avance et les écrase. Voilà comment cela se passait avec elle... »

Dans sa petite cellule, Maurizius avait évidemment réfléchi longuement à la nature de cette femme et lui aussi avait porté de terribles jugements sur elle. Il pense que, si quelqu'un avait tout su à son sujet, il lui aurait ouvert la poitrine pour examiner son cœur. Sa nature n'a pas de noyau véritable. « Elle est destructrice, elle vit dans une solitude pernicieuse et égocentrique, enfermée en elle-même et dans son propre destin. » En se parlant à haute voix en présence de von Andergast, il résume cette relation d'un mot : Narcissisme. « Des vaisseaux auxquels nous donnons le contenu et peut-être même l'âme, à coup sûr leur mouvement et leur destination. Peut-être ne deviennent-ils nos victimes que parce qu'ils sont enfermés de façon

narcissique en eux-mêmes. Et qu'est-ce que le narcissisme ? Quelque chose qui n'a pas de corps, et ils nous rendent responsables, ils nous font payer jusqu'au jour du jugement dernier pour vouloir serrer dans nos bras quelque chose qui n'a pas de corps, la simple contrefaçon d'un homme... »

Parfois, en pensant à Anna Jahn, car dans mon esprit elle est vivante et ses racines sont partout, dans toutes nos pensées, dans toutes nos actions... parfois, disais-je, j'en viens à la comparer à des femmes que j'ai connues et qui lui ressemblent, toutes des figures mystérieuses, extraordinairement belles, d'une tristesse ou d'une mélancolie séduisante et toutes angéliques. À chaque fois, elles se déplaçaient comme dans une toile d'araignée, en filant le destin de ceux qui se trouvaient autour d'elles à chaque pas qu'elles faisaient, leurs vies étaient inextricablement liées à d'autres vies mais à un tel degré que si l'on avait essayé de les séparer avec des ciseaux on se serait retrouvé en train de vouloir couper un champignon spongieux – ou une de ces balles faites de bandes de caoutchouc que les enfants fabriquent pour qu'elles rebondissent jusqu'au-dessus des toits. Si l'on ose ouvrir une porte dans la vie de ces personnes, on est immédiatement aspiré comme par le vide. Il existe des fleurs qui vous avalent et vous digèrent en une nuit. Avec tous ces vampires angéliques j'ai découvert la répétition d'un fait étrange – elles réussissent à se faire violer dans leur enfance. Anastasia Filipovna chez Dostoïevski en est un exemple classique. Mais, même dans la vie, elles sont classiques, des exemples classiques. On ne les accepte jamais entièrement comme des êtres vivants : elles viennent des pages des livres, des rêves des saints et des fous. Comme leurs cœurs semblent tendres ! Jusqu'à ce qu'on sonde la profondeur de leur cruauté qui est abyssale. Les couteaux et les revolvers fleurissent en leur présence, mais on ne s'étonne même pas de l'incongruité de ces accessoires, tant il semble naturel que ces êtres séraphiques assistent à chaque exécution d'un crime. En vérité, leur présence parmi nous est mystérieuse, car elles n'appartiennent ni à cette terre ni au monde souterrain. Dans le jardin de la diversité féminine, elles sont comme des camélias noirs. Ce sont les fleurs dans lesquelles se déguisent les anges quand ils ont oublié leurs origines. Leur innocence perdue agit comme un aimant qui permet à l'organisme de contenir toute contradiction et de répandre la confusion. La terre tourne une fois par jour sur son axe, mais ces anges perdus refusent non seulement de tourner mais aussi de mourir. Ils passent rapidement de la vie à la légende pour revenir dans la vie. Leur mort n'est qu'une *scheintot*.

Quand, en imagination, je réalise le film de *L’Affaire Maurizius*, je vois Anna Jahn apparaître presque dans chaque scène. Je ne peux pas imaginer l’existence des autres personnages en dehors d’elle. Si je la vois nue, elle ressemble à une de ces vierges médiévales françaises qui illuminent les pages des livres rares. Si je la vois vêtue, c’est toujours dans le velours séduisant de sa peau blanche. À chaque fois qu’elle apparaît, les fleurs s’épanouissent, lourdes de rosée et de parfum ; elles s’épanouissent dans son sillage comme les feux d’artifice phosphorescents créés par un rapide coursier des mers. Un sourire perpétuel plane sur ses lèvres. Mais c’est un sourire d’une tristesse si infinie qu’on ne le reconnaît pas ; il ressemble à un pâle croissant de lune dans une nuit remplie d’étoiles à la lumière enivrante. De ce corps, dans lequel sont ancrées tant de douleur et de splendeur, émanent constamment des images de colère, toutes Anna Jahn, mais toutes variant en brillance et en gravité comme si elle vomissait un calcul infini de son propre poids atomique. Cela donne à chaque rencontre une atmosphère de très grande lucidité. (L’œil végétal de Blake.) Le corporel et le spirituel s’entremêlent mais de façon diaphane. Tout a lieu dans les « airs », la réplique étant donnée des enfers. Sur le plan du narcissisme, où elle est plantée comme un phare abandonné, le drame n’a plus aucun sens. Elle n’est qu’un champ héraldique dans lequel le symbolique triomphe du jour. Rien ne bouge dans son âme, car elle est faite entièrement de verre, et immobile. Mais dans les émanations, toutes les puissances et les principautés reflètent leurs conflits comme dans un tourbillon. Et d’apparition en apparition, pris dans les milliers de filaments d’un cocon géant, passent des frémissements convulsifs comme les frissons d’une pieuvre incinérée.

Je dois abandonner Anna ici. Que son âme repose en paix. Le temps a passé et mon esprit ne travaille plus en images cinématographiques. « Augustin dit que Dieu doit exister parce qu’il l’a rencontré dans les vastes palais de sa mémoire. » J’ai lu cela récemment dans un des livres de Wallace Fowlie. Ce texte me trotte continuellement dans la tête, en particulier la fin de la phrase : « ... dans les vastes palais de sa mémoire. »

L’Affaire Maurizius est pleine de vastes palais de mémoire. Mais, d’une certaine façon, Dieu est absent. Il semble que tous les personnages du livre et, à coup sûr, les principaux laissent s’écouler leurs souvenirs de douleur et de désespoir. Quand on referme le livre, on a l’impression d’avoir habité une

maison de chair. Les souvenirs se sont transformés en squelettes et les squelettes sont pleins de vers. Maurizius est la mémoire incarnée. En lui, chacun ne cesse de revivre et de mourir. Non seulement les individus, mais aussi les races et les civilisations. Chaque nuit il acquiert une nouvelle forêt de souvenirs. Chaque nuit ? Chaque minute du jour car les minutes du jour sont divisées en secondes et les secondes sont à des années-lumière les unes des autres. Quant à Waremme, des cultures entières sont résumées en lui, puis digérées et jetées aux chiens. En lui, nous traversons les âges d'or du passé. Il sont là, filtrés à travers lui, y compris la connaissance de Dieu. Il est la voix de la nostalgie. Il est même plus solitaire que le prisonnier Maurizius. Rien ne peut adoucir sa misère : il est l'esprit même d'une époque agonisante. En lui, la mort du monde culturel résonne comme la voix disparue du dinosaure. Il vit dans la « phénoménologie de l'esprit ».

Tous les personnages sont des âmes angoissées – Andergast, Elli l'épouse, Anna Jahn, la mère d'Etzel, le père de Maurizius, tous. Quelle Allemagne ! Quel monde ! Et, pourtant, c'est un monde plein de richesses, comme nous le révèle constamment Waremme. Ce n'est pas le désert de l'imagination morbide d'Eliot. Ce n'est pas non plus l'Allemagne de ce moment chronologique précis quand, d'après les journaux, vingt millions d'hommes et de femmes courent comme des cafards sans savoir ni comment ni où échapper aux bombes. Dans cette Allemagne-là, il y a encore de belles scènes : on sent la culture partout, même derrière les murs de la prison. Les gens parlent dans une langue réjouissante et souvent élevée. Malgré le cadre bourgeois dans lequel se déroule le drame, une lumière chaleureuse et humaine imprègne toute chose. L'intelligence est là, même souillée. Ce n'est pas le désert, le vide. Nous le devons à Wassermann mais aussi à l'Europe. Même l'impossibilité de résoudre le problème, nous le devons à l'Europe, à cette conception arrondie des choses qui reconnaît que la tragédie est l'essence même du monde.

Ce matin seulement je regardais d'anciennes cartes postales d'Europe. J'ai ressenti une terrible nostalgie ! Beaucoup de ces coins de rues n'existent plus ; beaucoup de cathédrales ont été réduites en miettes. Mais tout sera reconstruit. L'Europe sera toujours différente de notre monde. Plus ancienne, marquée de cicatrices, accablée de souvenirs. Elle gardera un air plus humain malgré les conflits et les massacres sans fin qui remplissent son histoire. Nous avons besoin de ce monde même si aucun Hamilton La Due avec « un rayonnant visage d'anniversaire » ne s'y trouve. Nous avons besoin

d'hommes qui désespèrent autant que d'hommes qui espèrent. Mais, avant tout, nous avons besoin des richesses de l'Europe. L'Amérique est un pays appauvri : elle a tout et rien. C'est vrai, des hommes comme La Due existent ici, mais peu nombreux. Et si l'on me demandait mon opinion sincère, si l'on me demandait de choisir entre le monde de La Due et celui de Waremmes, je choisirais ce dernier. Même si Waremmes est l'incarnation du diable, on peut avoir une conversation avec un homme tel que lui, on se sent à l'aise avec lui. N'y a-t-il pas des quantités de diables et de démons sur les façades des cathédrales ? On ne se détourne pas des portes d'une cathédrale parce que le diable lui aussi y est représenté. Dans le monde de La Due je ne vois aucun édifice symbolique. Je reconnais la chaleur du cœur, les instincts sains, le désir d'être utile, et je lui rends justice. Mais il faut plus que ça pour faire un monde.

L'affaire Maurizius, comme l'affaire Dreyfus, l'affaire Tom Mooney, l'affaire Sacco et Vanzetti, l'affaire Bridges – quel dossier pourrait-on constituer avec toutes ces affaires ! – nous remplissent de tristesse et de désespoir non pas parce qu'il y a eu une erreur judiciaire mais parce que la société elle-même se révèle comme une immense toile d'araignée dans laquelle tous ses membres, les bons et les mauvais, sont désespérément ligotés et mis au supplice. Tous les individus intelligents de la société savent que les codes moraux et légaux de leur pays respectif sont inappropriés mais, ce qu'ils ignorent jusqu'à ce qu'éclate une « affaire » célèbre, c'est qu'on ne peut rien faire, que tout le monde a les mains liées. Ce n'est que lorsqu'une injustice criante est perpétrée que nous prenons conscience du vide du monde de la culture. Brusquement tout l'édifice apparaît comme en décomposition – les vers deviennent visibles. La vague de l'histoire nous emporte plus loin : nous hochons la tête, nous gémissons ou nous fermons les yeux. Une affaire en remplace une autre et finalement nous avons un holocauste. L'édifice s'effrite, chancelle, et s'écroule dans un grand fracas. On ajoute un nouveau chapitre à notre histoire ignominieuse. Mais l'homme survit à tout, même aux vers.

Peut-être que la chose la plus terrible qu'on puisse dire de l'homme civilisé c'est qu'en aucun cas ses lumières ne l'aident à améliorer ses conditions. Dans tout conflit important nous voyons à l'œuvre des forces qui échappent à son contrôle. Il peut choisir d'épouser le bien mais cela ne signifie pas qu'il puisse l'accomplir. La ferveur même avec laquelle il se sacrifie est souvent suspecte. Etzel Andergast, comme nous l'avons souligné ci-dessus, est

l'exemple de celui qui agit en faveur du bien et de la justice pour de mauvais motifs. Il symbolise et renforce le tragique dilemme de la société dans son ensemble qui trouve sa némésis dans l'inconscient. Quelle est l'utilité de nos idéaux nobles et élevés que nous inculque notre culture si nous devons être continuellement trahis par nos passions indéracinables ? Klakusch affirme qu'il est impossible de nous supplier d'arrêter pour prendre nos problèmes sous un autre angle. Nous et nos problèmes, nous sommes notre propre création. Chaque époque a ses problèmes spécifiques comme chaque espèce d'individus a les siens. Plus l'homme est bon plus ses problèmes sont grands. Il en va de même avec un peuple et avec une époque. Aujourd'hui, notre condition particulière, c'est d'avoir conscience de solutions que nous pouvons mettre en pratique. Je dis bien des solutions et non des accommodements. La névrose omniprésente dans laquelle les membres de notre société civilisée sont coincés ne signifie pas autre chose. C'est pour cela, j'imagine, que Wassermann va de l'impasse de l'affaire Maurizius jusqu'à l'impasse plus impliquée et plus désespérée encore du docteur Kerkhoven, le personnage principal du second livre de la trilogie. Mais que découvre le docteur Kerkhoven ? Exactement ce à quoi se heurtent nos médecins – le fait qu'il ne peut plus faire face à tous les malades qui l'assiègent. La psychanalyse n'est pas une solution, pas plus que ne le serait le retour du Christ. Pour guérir la conscience malade du monde, il faut considérer la vie de façon tout à fait différente. Pas de sauveur. Chaque homme devra se sauver lui-même, aujourd'hui plus que jamais. Parce que nous savons maintenant qu'aucune autre solution n'est possible. Nous les avons toutes essayées, encore et encore. Telle est la leçon de l'histoire – la futilité de toutes les autres tentatives. Telle est la signification de ce piège à rats qu'on appelle l'interprétation cyclique de l'histoire. Qu'importe si certains perçoivent, dans le cycle des répétitions, une spirale mouvante et descendante... il faut briser le cercle. Il doit y avoir une sortie, ou un homme, comme nous le connaissons, retournera à un niveau infrahumain. Telle est l'issue. Cela ne sera pas décidé du jour au lendemain, par une guerre ou une révolution, ni par un retour du religieux. Cela exigera des siècles de lutte. L'homme a suffisamment d'endurance pour cela, en particulier s'il prend de plus en plus conscience de la nature de cette lutte. En un sens, il s'agit d'une lutte apocalyptique. L'homme est maintenant à la croisée de deux chemins : en arrière ou en avant. Il a le choix, comme il ne l'a jamais eu auparavant.

Notes

- [1.](#) « Bien, les meules de Dieu finissent par moudre » (« *Schön, Gottes Mühle mahlt endlich* »).
Variation sur un proverbe allemand : « *Gottes Mühle mahlen langsam, aber sicher* » (Les meules de Dieu broient lentement mais sûrement), qui reprend le début du premier vers de « *Göttliche Rache* » (« Colère divine ») de Friedrich von Logau (1604-1655). (N.d.E.)
- [2.](#) En français dans le texte.
- [3.](#) Quartier de Berlin.
- [4.](#) Goethe, *Torquato Tasso*, 2, i.
- [5.](#) Le « Golem », personnage fantastique, créé par magie, selon les lois de la cabbale, tantôt docile à son créateur dont il est le serviteur fidèle, comme dans les légendes du ghetto, tantôt rebelle et dangereux, comme dans certains contes romantiques allemands. (Note du traducteur.)
- [6.](#) En français dans le texte.
- [7.](#) En français dans le texte.
- [8.](#) En français dans le texte.
- [9.](#) Eisele et Beisele, figures symboliques représentées souvent dans le *Kladderadalsch* ; ce sont deux individus, l'un grand, l'autre petit qui discutent vivement ensemble. (Note du Traducteur.)
- [10.](#) « Wurm », personnage du drame de Schiller *Intrigue et amour* : C'est le type de l'homme sans scrupule, sournois et farouchement égoïste. (Note du Traducteur.)
- [11.](#) Traduction E. Montégut. Œuvres complètes de Shakespeare. (Hachette, 1911.)
- [12.](#) En français dans le texte.
- [13.](#) En français dans le texte.
- [14.](#) En français dans le texte.
- [15.](#) En français dans le texte.
- [16.](#) C'est moi qui souligne. (H.M.)
- [17.](#) C'est moi qui souligne. (H.M.)
- [18.](#) C'est moi qui souligne. (H.M.)
- [19.](#) En français dans le texte. (N.d.T.)
- [20.](#) De Milton O. Percival. (H.M.)
- [21.](#) Hermann Hesse, *le Loup des steppes*, roman.
- [22.](#) Traduction française de Michel Pétris, Champs Libres (1982).
- [23.](#) Traduction de Jeanne Terracini, Éditions Charlot, 1946.
- [24.](#) Jean Giono, *Refus d'obéissance*, Gallimard, 1937.
- [25.](#) C'est moi qui souligne. (H.M.)
- [26.](#) *Idem*.